F. Schrader & L. Gallouédec

Géographie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie

Hachette & Cie

GÉOGRAPHIE

DE

L'ASIE, DE L'AFRIQUE

ET DE

L'OCÉANIE

GÉOGRAPHIE

DE

L'ASIE, DE L'AFRIQUE

ET DE

L'OCÉANIE

RÉDIGÉE CONFORMÉMENT

aux programmes de l'Enseignement secondaire classique

(*Classe de Troisième*)

et de l'Enseignement secondaire moderne

(*Classe de Quatrième*)

PAR F. SCHRADER

ET

L. GALLOUÉDEC

Ancien élève de l'École normale supérieure, Agrégé de l'Université

Professeur au lycée d'Orléans

OUVRAGE CONTENANT DE NOMBREUSES CARTES EN NOIR ET EN COULEURS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1893

B. H.
Jan. 18, 1893
6.

PRÉFACE

En rédigeant ce volume conformément aux programmes de l'enseignement secondaire, les auteurs ont cherché à placer les matières dans l'ordre le plus naturel. Malgré les grands intérêts qui portent en ce moment l'attention des Européens vers l'Afrique, il leur a semblé que l'ordre géographique devait avoir le pas sur l'ordre politique, et que l'Asie, indissolublement liée à l'Europe par la nature des choses et le déroulement de l'histoire, devait venir en tête du volume. A l'Asie devait tout naturellement succéder l'Océanie, qui s'y relie sans aucune limite naturelle, puis enfin l'Afrique, à laquelle ils ont donné le développement nécessité par l'importance croissante des rapports de cette partie du monde avec l'Europe et particulièrement avec la France. Il va sans dire que les maîtres qui préféreraient commencer leurs cours par l'Afrique ne trouveront aucune difficulté à adopter cet ordre, l'étude de chaque partie du monde formant un tout complet.

Fidèles à leur principe, de donner à l'étude de la géographie physique et de l'action des forces naturelles la place qui leur revient comme cause ou condition de toutes les manifestations de l'activité humaine, les auteurs se sont efforcés de mettre toujours en lumière le jeu de ces forces et l'enchaînement des causes et des

effets, enchaînement sans lequel la géographie demeure lettre morte et enseignement inutile. Ils ont cherché, par des figures en couleur, à rendre plus claires les grandes lignes de la géographie physique ou les rapports principaux des formes terrestres. Ils espèrent que les maîtres trouveront dans ces figures le moyen de graver plus profondément les grands traits de la géographie dynamique dans l'esprit de leurs élèves.

C'est la même préoccupation qui les a engagés à faire suivre chaque chapitre d'un résumé où se trouvent condensés les faits ou les noms principaux qui ne doivent plus s'effacer de la mémoire. Tous ceux qu'a préoccupés la difficile question de l'enseignement de la géographie ont eu maintes fois à se demander comment éviter la surcharge sans risquer l'indigence. Il a semblé aux auteurs que ni l'une ni l'autre n'étaient à craindre, si, après s'être adressé à la raison et à la réflexion en s'efforçant d'être à la fois clair et complet, on s'adressait ensuite à la mémoire en la chargeant de conserver des points de repère, autour desquels reviendraient se grouper, chaque fois que le besoin s'en ferait sentir, les notions d'ensemble et les rapports logiques des choses : rapports qu'on ne peut pas plus apprendre par un simple effort de la mémoire, qu'on ne peut les oublier une fois qu'on les a compris.

GÉOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE

ASIE, AFRIQUE, OCÉANIE

ASIE

GÉNÉRALITÉS SUR L'ASIE

Bornes; superficie. — L'Asie forme la partie la plus considérable de l'ancien monde, dont elle occupe la portion orientale. L'Europe n'est, à vrai dire, que la presqu'île occidentale de l'Asie.

La mer borne l'Asie de quatre côtés. Au nord s'étend l'**océan Glacial Arctique**, depuis la Novaïa Zemlia jusqu'au *détroit de Bering*, étroite et très peu profonde éraflure de l'écorce terrestre, au delà de laquelle commence le continent américain. A l'est, c'est le **Grand Océan**, le long duquel l'Asie se prolonge par des guirlandes d'archipels, jusqu'aux îles de la Sonde, bien qu'une coutume irrationnelle enlève ces dernières à l'Asie pour les attribuer à l'Océanie. Au sud, c'est l'**océan Indien.** — A l'ouest, la limite est moins nette. Le couloir de la *mer Rouge* sépare l'Asie de l'Afrique avec laquelle l'étroit isthme de Suez lui permet de communiquer. La **Méditerranée**, l'*Archipel*, les *Dardanelles*, la *mer de Marmara*, le *Bosphore*, la *mer Noire*,

la séparent de l'Europe : fossé peu large sur plusieurs points et de formation récente, toujours facile à franchir. La tradition assigne ensuite comme bornes aux deux pays le **Caucase** et l'**Oural** ; mais ces barrières conventionnelles ne les empêchent point de communiquer. En réalité, aucune limite sérieuse ne s'étend entre l'Asie et l'Europe ; et étant donnée la faible superficie relative de l'Europe, on pourrait la considérer comme une dépendance de l'Asie.

Ainsi limitée, l'Asie a pour points extrêmes : au nord, le *cap Tchéliouskine* par 77° 5′ de latitude nord ; au sud, le *cap Boro*, par 1 degré de latitude nord ; à l'est, le *cap Oriental*, par 175 degrés de longitude occidentale, et, à l'ouest, le *cap Baba*, en Troade, par 24 degrés de longitude orientale. L'Asie a 10 000 kilomètres de l'ouest à l'est, 9 000 du nord au sud. Sa superficie est égale à 44 millions de kilomètres carrés ; elle équivaut à plus de quatre fois celle de l'Europe ; elle dépasse celle des deux Amériques ; elle n'est inférieure que de peu à l'Europe, l'Afrique et l'Océanie réunies.

Configuration générale. — Cet immense continent a une configuration très massive. On y trouve peu de ces golfes, sortes de méditerranées, qui s'enfoncent vers l'intérieur, découpent sur le pourtour des péninsules, augmentent la surface de pénétration du pays, font parvenir jusqu'au milieu des terres les influences bienfaisantes des grandes étendues marines.

Au **nord**, le continent asiatique est peu découpé ; on y trouve peu d'îles et de presqu'îles ; les golfes ne sont que les estuaires des fleuves, les caps des croupes massives. A l'**est**, les contours sont plus découpés. Depuis la mer de Bering jusqu'au golfe de Siam la côte est pour ainsi dire doublée par des rangées d'îles qui entourent une série de mers intérieures (*mers de Bering*, *d'Okhotsk*, du *Japon*, de *Chine*) ; mais ces mers, largement ouvertes, évasées, ne s'enfoncent point dans l'intérieur même du continent. Au **sud**, les contours sont plus dentelés : le *golfe du Bengale*, les *golfes d'Oman* et *Persique*, la *mer Rouge*, découpent les

péninsules d'*Indo-Chine* et de *Malacca*, d'*Hindoustan* et d'*Arabie*. Mais c'est à l'**ouest** seulement que le continent est bien découpé ; des golfes se creusent un peu de toutes parts, et les isthmes sont relativement étroits entre le *golfe Persique*, la *mer Rouge*, la *Méditerranée*, la *mer Noire*, la *mer Caspienne*.

Malgré tout, l'Asie est une des parties les plus massives du globe : tandis que l'Europe compte en moyenne 1 kilomètre de côtes pour 290 kilomètres carrés de superficie, l'Asie n'en a qu'un pour 700 kilomètres carrés. Nulle part on n'est plus éloigné de toute mer qu'au centre de l'Asie.

Relief du sol. — L'Asie est très élevée : c'est par excellence un pays de hautes terres que sillonnent des chaînes gigantesques, orientées pour la plupart dans le sens des parallèles.

Tout le centre et l'ouest sont constitués par des plateaux. Au centre se dresse la plus énorme protubérance du globe : c'est le **Thibet**, bordé au nord par le *Kouen-Lun*, à l'ouest par le *Karakoroum*, et fermé au sud par la barrière rigide de l'*Himalaya* (8 840 m.). Il se prolonge vers l'ouest par une série de plateaux que relient des isthmes montagneux : le **Pamir**, le « Toit du Monde » ; l'**Iran**, avec l'*Hindou-Kouch* et ses chaînes serrées en faisceau ; l'**Arabie**, au sud-ouest ; l'**Asie Mineure**, avec le *Taurus*. Vers le nord et l'est, ce plateau central se prolonge par d'autres plateaux moins élevés qui en forment comme le premier gradin : le *Han-Haï* (ou *mer sèche* en chinois), le *Gobi*, la *Mongolie*. Ces plateaux déprimés sont bordés au nord par de hautes chaînes détachées du *Pamir* : l'*Altaï*, puis le *Thian-Chan*, puis la longue chaîne du *Stanovoï*, qui se termine sur le détroit de Bering. Du côté du sud, le *Thibet* se continue par le plateau d'*Indo-Chine*, que sillonne un éventail de vallées divergentes.

Les plaines n'occupent en Asie sur le pourtour qu'une surface proportionnellement restreinte. A l'ouest, elles manquent presque complètement ; la *Mésopotamie* est la seule exception ; c'est un golfe d'alluvions formé par les atterrisse-

ments du Tigre et de l'Euphrate. Au sud de l'Himalaya s'étend l'immense *plaine du Gange* et de l'*Indus*, qui se relève, vers l'océan Indien, dans le plateau peu élevé du Dekkan. A l'est, c'est la *plaine de Chine*, coupée de sillons



Relief du sol de l'Asie.

montagneux et inclinée vers le Pacifique. Ces plaines sont isolées les unes des autres par les chaînes de montagnes et les plateaux du centre. Tout le nord de l'Asie forme l'immense plaine de *Sibérie*, qui s'incline en pente douce vers l'océan Glacial Arctique.

Climat. — L'Asie occupe toute la largeur de la zone tempérée, s'approche de l'équateur au sud et du pôle au nord.

Mais elle n'a, presque sur aucun point, de climat vraiment tempéré. Son énorme étendue, ses hautes montagnes, ses grands plateaux lui donnent un régime *continental*, c'est-à-dire que le climat y est presque partout *extrême*.

Le centre du continent ne reçoit que fort peu de vapeurs marines; l'air y est donc extrêmement sec, alternativement très froid ou très chaud, chargé de poussière emportée par le vent. Sur le littoral, au contraire, le climat est plus humide. Au nord, la neige est abondante, à l'est et au sud, c'est la pluie envoyée par le Pacifique et l'océan Indien.

Pendant l'hiver, les vents soufflent du continent, extrêmement froid, vers les mers tièdes, où la pression barométrique est moindre. En été, au contraire, l'échauffement des plaines et des plateaux occasionne un appel d'air en sens contraire, et c'est vers le centre du continent que les vents se dirigent. Ceux qui viennent du nord ou de l'ouest ne donnent que peu d'humidité, mais ceux qui proviennent de la mer des Indes ou du Pacifique apportent d'énormes quantités de pluie sur les plaines ou de neige sur les hautes montagnes. La partie sud-est de l'Asie est la région de la terre qui reçoit la plus grande quantité de pluie. Ces vents périodiques, soufflant, suivant la saison, de la terre ou de la mer, sont appelés *moussons*.

A part les régions visitées par les moussons ou les rives de la Méditerranée, *l'Asie est en général fermée aux influences adoucissantes de la mer* : nulle part les contrastes ne sont plus violents entre les extrêmes de température. Peu de régions au monde sont aussi torrides que les rivages du golfe Persique, situés pourtant au nord des tropiques; c'est en Sibérie, à Verkhoïansk, que se trouve en revanche l'un des pôles de froid de l'hémisphère nord. L'écart des températures moyennes y dépasse 65 degrés (— 50 en janvier, + 16 en juillet) et l'écart des températures extrêmes absolues peut atteindre plus de 90 degrés. Dans le même endroit et dans un seul jour les variations sont parfois énormes. Dans le même instant, on est souvent brûlé du côté du soleil et gelé du côté opposé. En outre, sur cette immense étendue de pays qui va de la Méditerranée au Paci-

fique et qui est bornée au sud par l'Himalaya, *l'air est sec, les pluies sont rares*, les neiges perpétuelles ne descendent pas au-dessous de 5500 mètres, malgré la rigueur des hivers. — Aussi est-ce le pays des **steppes**, des déserts, pays mal peuplé, favorable surtout au développement de l'élevage et à la vie nomade, et où la culture régulière n'est possible que grâce à l'irrigation, par conséquent grâce à l'intervention incessante de l'homme. Dès que l'homme se retire, les sables et les marécages reprennent possession du sol, le pays redevient stérile et insalubre : c'est l'histoire de toute l'Asie occidentale et centrale.

Le contraste est parfait avec l'*Asie du sud-est*, le *pays des moussons*, où les précipitations atteignent sur les côtes occidentales des péninsules jusqu'à 14 mètres de hauteur annuelle. C'est à cette humidité si abondande, jointe à une température chaude et relativement constante, qu'est due la richesse exubérante de la **végétation tropicale** des Indes et des îles de la Sonde jusqu'en Chine et au Japon. Ce sont aussi ces pluies qui donnent naissance aux nombreux fleuves de cette région, et c'est enfin dans les vallées de ces fleuves, peu à peu comblées d'un limon prodigieusement fécond, que s'entassent les populations les plus pressées de la terre.

Hydrographie. — L'Asie a deux régimes hydrographiques bien différents : tout le centre du continent, mal approvisionné par les pluies, n'a que des fleuves trop pauvres pour s'ouvrir un chemin jusqu'à la mer. Descendus des hautes montagnes, ces fleuves s'appauvrissent aussitôt arrivés dans la plaine et s'arrêtent dans des *bassins fermés* ou dans de simples dépressions marécageuses. Le *Tarim*, par exemple, qui commence comme un des plus grands fleuves de la terre, finit dans un immense marais encombré de roseaux; d'autres se perdent dans des bas-fonds sablonneux ou sont épuisés par les irrigations. Au contraire, les versants extérieurs de l'Asie, entre la mer et les hautes chaînes de montagnes, sont parcourus par des fleuves immenses et navigables. Nés sur le plateau, ils le quittent presque tous d'assez bonne heure pour couler en plaine des milliers de

kilomètres avant d'atteindre la mer. Ils sont donc très propres à la navigation sur une bonne partie de leur cours. Ceux du sud-ouest, où les montagnes touchent de trop près la mer, font seuls exception.

L'Asie offre deux grands centres de dispersion des eaux :



Bassins fermés et versants extérieurs de l'Asie.

l'*Himalaya* et le *plateau de Thibet* d'une part, d'où les fleuves s'écoulent vers le sud et le sud-est ; la région de l'*Altaï* d'autre part, où prennent naissance des fleuves sibériens qui s'écoulent vers le nord et le nord-est. Le *Thian-Chan* et les *monts d'Arménie* sont d'autres centres secondaires de dispersion des eaux.

Les principaux fleuves asiatiques sont : 1° l'*Ob* (4 250 kil.),

le *Iéniseï-Angara-Selenga* (4750 kil.), et la *Léna*, qui se jettent dans l'océan Glacial; 2° l'*Amour* (4400 kil.), le *Hoang-Ho* (4200 kil.), le *Yang-tsé-Kiang* (5000 kil.), le *Mékong* (4240 kil.), tributaires du Grand Océan; 3° l'*Irraouaddi*, le *Brahmapoutra*, le *Gange* (2700 kil.), l'*Indus* (3200 kil.), le *Chat-el-Arab*, qui portent leurs eaux à l'océan Indien.

Parmi les fleuves à bassins fermés, plusieurs alimentent des lacs assez importants : dans la mer d'Aral se jettent le *Syr-Daria* et l'*Amou-Daria* (2500 kil.); dans le lac Balkhach, l'*Ili*; dans la mer Morte, le *Jourdain*; le *Tarim* se perd dans le Lob-Nor; d'autres moins importants ou moins connus dans le lac d'Ourmiah, le lac Hamoun, le Koukou-Nor, et les lacs Thibétains, également sans issue vers les mers extérieures.

Un fait curieux caractérise les fleuves asiatiques. Beaucoup d'entre eux sont, pour ainsi dire, apairés, accouplés. Ils prennent leur source et se déversent l'un près de l'autre, après s'être séparés plus ou moins dans leur cours moyen : tels l'Ob et le Iéniseï; le Yang-tsé-Kiang et le Hoang-Ho; le Gange et le Brahmapoutra; l'Indus et le Satledj; le Tigre et l'Euphrate; l'Amou-Daria et le Syr-Daria.

Richesses naturelles. — L'Asie offre à l'homme des ressources agricoles variées en même temps que d'abondants trésors minéraux.

1° Étendue de l'équateur jusqu'au delà du cercle polaire, l'Asie produit les végétaux les plus divers. Mais, conséquence évidente du climat continental aux hivers trop froids, les limites de végétation des diverses plantes s'avancent, en règle générale, beaucoup moins loin vers le nord en Asie qu'en Europe. Les *céréales*, qu'on trouve en Suède jusqu'au 68ᵉ degré de latitude nord, ne dépassent pas en Sibérie le 62ᵉ degré. La vigne n'y mûrit ses raisins que jusqu'au 42ᵉ degré (au lieu de 52°). Les palmiers ne croissent point au delà du 38ᵉ degré (au lieu de 42° en Europe).

L'*Asie septentrionale* n'est que la continuation de la plaine russe, qu'elle rappelle à tous égards. Les pluies d'été, peu abondantes, mais régulières, favorisent la végétation fores-

tière : c'est la *zone des forêts*; elles s'étendent jusqu'au delà du 70e degré de latitude nord, et sont habitées par les animaux à fourrure, l'ours, le renne.

L'*Asie occidentale et centrale* est la *région des steppes*. Les étés sont brûlants. Les troupeaux de chèvres, de moutons,



Zones de végétation et de cultures.

nombreux, mais nécessairement nomades, passent d'un lieu à l'autre suivant les saisons. La région méditerranéenne toutefois, qui est mieux arrosée, semble être la patrie de la plupart de nos fruits; et les vallées humides de Syrie, d'Asie Mineure, de Transcaucasie, ainsi que les parties irriguées de la Mésopotamie et du Turkestan, peuvent recevoir toutes les cultures, depuis les céréales jusqu'au coton et à l'indigo.

L'*Asie des moussons* est la *région agricole* la plus riche du continent. Toutes les conditions de fertilité y sont réunies : qualités du sol, chaleur, humidité. La végétation y est exubérante. Dans les jungles, couvertes de hautes herbes, dans les forêts vierges, vivent les grands animaux : éléphants, rhinocéros, tigres. Sur les plateaux réussissent les céréales. Sur les pentes des montagnes s'étagent, en Chine, les plantations de thé et de mûriers; les épices dans la péninsule de Malacca, dans l'Hindoustan et dans les îles de la Sonde. L'opium et l'indigo prospèrent dans la vallée du Gange; les rizières, qui fournissent le principal objet de l'alimentation en ces pays si peuplés, couvrent toutes les régions basses et humides, en particulier les vastes deltas des rivières. Au centre du continent, les cultures ne sont possibles qu'au moyen d'irrigations empruntées aux cours d'eau. Dans la région des moussons, la végétation dépend des pluies ; il suffit d'un retard de quelques jours dans le renversement des vents et dans l'arrivée de la période humide, pour ruiner les moissons et produire des famines terribles.

2° L'Asie possède des gisements miniers assez considérables pour fournir à l'industrie un combustible et une matière première presque inépuisables. La Sibérie, le Caucase et l'Arménie, l'Indo-Chine et la Chine abondent en mines de houille, d'huile minérale et de métaux précieux ou utiles.

Populations. — L'Asie a environ 850 millions d'habitants, c'est-à-dire plus de la moitié de la population totale du globe. Ce chiffre, eu égard à la superficie de l'Asie, n'est *pas très considérable* : la densité générale n'y est que de 19 habitants par kilomètre carré; elle est donc beaucoup plus faible que celle de l'Europe, qui en possède en moyenne 35,8.

Comme on doit s'y attendre d'après les conditions physiques, cette population est *répartie* sur le continent d'*une façon extraordinairement inégale*. Les pays des moussons renferment plus de 85 pour 100 des habitants de toute

l'Asie. La Chine et l'Inde sont les deux plus grandes fourmilières d'hommes de la terre : nulle part, même en Europe, ne se pressent, sur un espace égal, d'aussi puissantes masses ; nulle part les villes énormes, renfermant des centaines de milliers et des millions d'habitants, ne sont plus nombreuses : Canton, 1 600 000 habitants; Tokio, 1 400 000 habitants; Tientsin, 1 million d'habitants; Pékin, 1 million d'habitants; Bombay, 800 000 habitants; Calcutta, 800 000 habitants, etc. — En revanche, le reste de l'Asie est à peu près vide (5 hab. au kil. carré). C'est à peine si l'on y compte 6 ou 7 villes dont la population dépasse 100 000 habitants : Tabriz, Téhéran, Smyrne, Damas, Alep, Tachkent.

Les populations de l'Asie diffèrent profondément les unes des autres. Si l'on excepte les *Dravidiens*, au teint foncé, qui ont été refoulés dans la pointe méridionale de l'Inde et dans le nord de Ceylan (40 millions), les *Malais*, qui habitent les îles de la Sonde et la péninsule de Malacca au sud, enfin les *Sémites*, Juifs et Arabes, qui peuplent l'Arabie, la Syrie, la vallée de l'Euphrate, les populations de l'Asie appartiennent à deux grandes races : à l'ouest, les peuples aryens; à l'est, la race jaune.

Les peuples **aryens** comptent 200 millions de représentants en Asie. On les trouve dans la partie supérieure de la péninsule du Gange, où ils constituent des races très mêlées, Hindous proprement dits, Radjpoutes, Mahrattes, etc. Ils peuplent le plateau de l'Iran et l'Arménie, par où ils se trouvent en contact direct avec les nations aryennes de l'Europe. Enfin ils commencent à s'établir presque exclusivement sur les côtes de l'Asie Mineure, où les Grecs et les Levantins, descendants d'Européens et d'indigènes, prennent petit à petit la place des Turcs.

La **race mongole** (575 millions) occupe tout le littoral du Pacifique; mais son domaine va se rétrécissant vers l'ouest, où il se partage en deux rameaux. Au nord, il comprend les Toungouses, les Yakoutes, les Samoyèdes, les Ostyaks, les Finnois; populations nomades et peu nombreuses, presque perdues dans l'immensité des forêts et des toundras sibé-

riennes. Au centre et au sud du continent, il embrasse les Japonais, les Coréens, les Mandjoux, les Chinois, les Annamites, les Birmans, les Thibétains. Les Turkmènes, les Kirghizes, les Turcs osmanlis d'Asie Mineure appartiennent au rameau *Tatar* ou Tartare.

Ces populations, différentes par la race, ne diffèrent pas moins par la **religion**. Toutes les grandes doctrines religieuses comptent des fidèles en Asie, où la plupart d'entre elles sont nées. Les *Juifs* (un demi-million) et les *Chrétiens* (5 millions) ne sont plus représentés que par des colonies éparses en Asie Mineure, en Arménie, en Sibérie, en Syrie, en Chine, dans l'Inde et dans l'Indo-Chine. Mais on y compte en masses énormes des musulmans, des sectateurs de Brahma, des Bouddhistes.

Les **musulmans** (150 millions) ont conquis toute l'Asie occidentale et une bonne partie de l'Asie centrale, où ils continuent leurs progrès. C'est peut-être un malheur, car l'insouciance qu'engendre le fatalisme n'est pas de nature à rendre une grande prospérité à tous ces pays d'antique civilisation. On compte encore d'importantes colonies musulmanes dans l'Inde, en Chine, dans la péninsule de Malacca et les îles de la Sonde.

Le **brahmanisme** (190 millions) est la religion dominante dans l'Inde : religion idéaliste, qui, sous l'action du climat des tropiques, accorde aux facultés intuitives de l'homme une importance extrême, au détriment de ses forces actives.

Le **bouddhisme** (500 millions) est, parmi ces religions, celle qui compte le plus d'adeptes. Tous les Mongols du centre et de l'est, à peu d'exceptions près, l'ont embrassée. C'est, du reste, moins une religion qu'un code de morale sociale, convenant à merveille à l'esprit essentiellement pratique des Chinois et de leurs voisins immédiats.

Ces populations diffèrent enfin par le degré de **civilisation** auquel chacune d'elles est parvenue.

Au nord, dans les pays de forêts et de grands fleuves, où la température rigoureuse rend l'agriculture si précaire,

l'unique ressource est la chasse ou la pêche; plus au sud, les steppes, alternativement couvertes d'herbes plantureuses et complètement dénudées, font à l'homme une obligation de la vie pastorale. Dans les deux cas l'existence nomade est une nécessité, et la population, forcément clairsemée, reste relativement inculte. Les peuples, ne pouvant se fixer, n'ont pu former d'États. La vie patriarcale de la tribu est restée la forme dominante de l'organisation sociale, jusqu'au jour où la Russie est venue imposer son autorité par la force et incorporer la plus grande partie de cette région à son empire. Même les États que les Mongols fondèrent pendant le moyen âge conservèrent toujours en quelque sorte un caractère nomade : les capitales changeaient avec les hommes; ils n'avaient pas en réalité de centre, et la cité de Karakoroum n'était qu'une résidence d'été où les hordes venaient en masse passer la bonne saison.

Dans l'Asie du sud-est, un climat plus facile, une terre plus féconde invitaient davantage les peuples à la culture, les formaient à la vie sédentaire et par suite à la civilisation. Deux vastes régions, aux plaines chaudes et bien arrosées, présentaient en particulier au développement humain deux cadres bien nets, séparés au reste l'un de l'autre par un pays hérissé, montagneux, très difficilement pénétrable. C'est là que se sont développées deux des plus anciennes et deux des plus grandes civilisations du monde, la *civilisation chinoise* et la *civilisation hindoue*. Mais il leur a manqué de se compléter au contact des autres groupes humains. Ni les Hindous ni les Chinois n'ont été des peuples maritimes; ils sont restés enfermés chez eux, vivant dans les bassins de leurs fleuves. Ces civilisations, enserrées dans des cadres trop fixes, sans rapport avec le reste du monde, sans contact l'une avec l'autre, se sont non seulement fixées, mais figées dans le pays même. Après un rapide et brillant développement, elles sont restées stationnaires durant des siècles.

L'Asie occidentale forme l'intermédiaire entre les deux aspects si différents qu'offre, en raison de ces causes géographiques si nettes, l'histoire du nord et du sud-est. Le relief

y est moins puissant, les espaces moins vastes, les frontières moins rigides, la mer enfin y pénètre davantage. Aussi les Mèdes, les Perses, les Assyriens, les Babyloniens, les Hébreux ne restèrent-ils pas entièrement étrangers les uns aux autres; des conquêtes les fondirent plusieurs fois en une seule domination où chaque peuple, tout en conservant son caractère original, gagnait au contact des autres; le voisinage de la Méditerranée, par où la civilisation asiatique se répandit dans le reste du monde, en même temps que l'Europe réagissait à son tour sur elle, a été pour cette partie de l'Asie un nouvel élément de mobilité et de progrès.

Avenir de l'Asie. — L'Asie traverse aujourd'hui une période de transformation, inaugurée au XVIe siècle par la fondation des premiers établissements européens. Pendant le moyen âge, les Européens étaient souvent venus en Asie, mais en voyageurs, en curieux, comme le Vénitien Marco Polo, Pegoletti, Nicolo Conti, Ambrozio Contarini. Dès que Vasco de Gama eut doublé le cap de Bonne-Espérance et trouvé la route maritime des Indes (1498), ils y revinrent pour s'y fixer et ne quittèrent plus le riche continent qui s'offrait à eux comme une proie facile.

Aujourd'hui les Européens poursuivent en Asie deux buts : 1° s'ouvrir les riches pays du sud-est; 2° tenir à l'ouest les routes qui y mènent.

La Russie occupe déjà tout le nord, l'Angleterre une bonne partie du sud; la Hollande possède l'archipel Malais; la France est établie dans la partie orientale de l'Indo-Chine. Trois de ces peuples, la France, la Russie et l'Angleterre, se disputent l'influence sur les pays de l'ouest : les Anglais et les Russes se disputent l'Iran; notre action, longtemps prépondérante dans l'Asie Mineure et en Syrie, y est combattue vigoureusement par les Russes, les Anglais et les Allemands.

L'arrivée des Européens a déjà singulièrement transformé l'Asie. L'Inde est devenue un pays presque européen; le Japon est entré résolument dans notre civilisation; la

Chine, qui s'obstinait à se renfermer chez elle, sent à son tour le besoin d'ouvrir ses portes aux inventions du dehors; les Russes sont en train de transformer le Turkestan. Quelle rénovation analogue n'éprouveront pas l'Asie Mineure, la Mésopotamie et l'Iran, le jour où une voie ferrée indo-européenne, les traversant de part en part, les mettra en relations de chaque jour avec les pays d'Occident?

RÉSUMÉ

I. **Bornes; superficie.** — L'Asie, limitée par l'océan Glacial Arctique, le Grand Océan, l'océan Indien, la Méditerranée et l'Oural, a, dans ces bornes conventionnelles, 42 millions de kilomètres carrés (îles de la Sonde à part). C'est la plus étendue des parties du monde.

II. **Configuration générale.** — Très massive; golfes nombreux, mais peu allongés, ne pénétrant pas dans l'intérieur du continent. L'Asie n'a qu'un kilomètre de côtes pour 700 kilomètres carrés de superficie (Europe, 1 pour 290).

III. **Relief.** — Pays des plus hauts plateaux et des plus hautes montagnes. Au centre, le Thibet, entre le Kouen-Lun et l'Himalaya; à l'ouest, le Pamir, l'Iran, l'Asie Mineure, l'Arabie. Sur le pourtour, grandes plaines: plaines du Gange et de l'Indus, plaine de Chine, plaine de Sibérie.

IV. **Climat.** — Continental. Pendant l'hiver, les vents soufflent du continent très froid vers les mers tièdes du pourtour. En été, par suite de l'échauffement des plateaux, les vents soufflent du pourtour vers le continent; mais ceux du sud-ouest et du sud-est sont seuls chargés d'humidité; ce sont les moussons; le centre ne reçoit point d'eau.

V. **Hydrographie.** — Deux régimes différents. Le centre, mal arrosé, n'a que des fleuves trop pauvres pour atteindre la mer; ils se perdent dans des bassins fermés. Les versants extérieurs, très arrosés, ont d'immenses fleuves: rivières sibériennes (Ob, Iénisséï, Léna, Amour); chinoises (Hoang-Ho, Yang-Tsé-Kiang); indo-chinoises (Mékong, Irraouaddi); hindoues (Brahmapoutra, Gange, Indus). Beaucoup de ces fleuves sont accouplés.

VI. **Richesses naturelles.** — Richesses agricoles très diverses; au nord, zone de forêts; à l'ouest et au centre, région des steppes; au sud-est, dans l'Asie des moussons, région agricole très riche (cultures tropicales). Gisements miniers incomplètement exploités mais très puissants (Sibérie, Chine).

VII. **Populations.** — 850 000 000 habitants (19 par kil. carré), répartis surtout dans les pays de moussons. Deux grandes races : peuples aryens à l'ouest, peuples de race jaune à l'est. Trois religions : musulmane (Asie occidentale et Asie centrale en partie), brahmanisme (Inde), bouddhisme (Chine, Japon...). Deux grandes civilisations : hindoue et chinoise, stationnaires depuis des siècles, faute d'avoir été vivifiées par le contact de civilisations étrangères.

VIII. **Avenir.** — Visitée par les Européens dès le moyen âge et surtout depuis le XVe siècle, l'Asie tente les Européens, qui veulent s'ouvrir les riches pays du sud-est et tenir les routes qui y mènent. Les Russes occupent aujourd'hui le nord, l'Angleterre a l'Inde et une partie de l'Indo-Chine ; la France possède l'Indo-Chine orientale.

ASIE RUSSE

L'Asie Russe couvre à elle seule toute la partie septentrionale, plus du tiers du continent asiatique (16,5 millions de kil. carrés sur 44). Cette énorme étendue de possessions, acquises en différentes fois depuis trois siècles, comprend trois parties distinctes : la Sibérie, le Turkestan et la Caucasie.

I. — SIBÉRIE

Limites. — La Sibérie occupe la partie la plus septentrionale de cet empire. On l'appelle ainsi du nom de l'ancienne ville de *Sibir* dont le khan commit, à la fin du XVIe siècle, des déprédations qui provoquèrent les premiers actes de la conquête russe.

Les Russes, une fois entrés en Sibérie, ne cessèrent de s'étendre dans cette grande étendue de plaines qui continuait leur pays. En 1618 ils atteignirent le Iéniseï, en 1629 la Léna; Iakoutsk fut fondée en 1632; toute la Sibérie orientale était reconnue jusqu'à la mer d'Okhotsk en 1648. Les Russes ont complété leur conquête de nos jours par l'adjonction des provinces de l'Amour (1858) et de l'Oussouri (1860), enlevées à la Chine; enfin par l'acquisition de l'île de Sakhalin, échangée avec le Japon contre l'archipel des Kouriles.

La Sibérie a la forme d'un long rectangle. L'*Oural*, qui s'abaisse à 338 mètres vers Perm et Iékatérinbourg, mais qui se maintient ailleurs à une hauteur supérieure à 1 000 mètres, la sépare faiblement de la Russie d'Europe. L'*océan Glacial Arctique* la borne au nord. A l'est, elle est baignée depuis le détroit de Bering jusqu'à la Corée par l'*océan Pacifique* et ses mers secondaires, *mers de Bering*, *d'Okhotsk* et du *Japon*. Au sud, la limite est marquée, d'une façon générale, par le mur de hautes montagnes qui forme le rebord du *plateau de Mongolie*; toutefois au sud-ouest, vers la mer

d'Aral, aucune barrière naturelle ne sépare la Sibérie du Turkestan; et d'un autre côté, au sud-est, vers le Pacifique, la Sibérie, dépassant les montagnes, s'étend jusqu'au fleuve *Amour* qui le sépare de la Chine.

Dans ces limites, la Sibérie, longue de 6 750 kilomètres de l'Oural au détroit de Bering, large de 3 200 kil. du cap Tchéliouskine à la chaîne du Tarbagataï, occupe une superficie de 12 500 000 kilomètres carrés, la quatorzième partie de la surface totale des terres émergées.

Relief. — La Sibérie, considérée au point de vue du relief, est une *grande plaine* fermée au sud et à l'est, depuis le Tar-



Hypsométrie

au dessous du niveau de la mer — de 0 à 1000m — de 1000 à 2000m — de 2000 à 4000m — plus de 4000m

bagataï jusqu'au détroit de Bering, par une série de chaînes, que relient des arêtes transversales irrégulières et des plateaux. L'ensemble de ce relief garde une direction générale continue du sud-ouest vers le nord-est.

Ces **soulèvements montagneux** sont nombreux et d'importance inégale. Le plus occidental est l'*Altaï*, « la montagne d'or », dont le point culminant, le Béloukha, couvert de neiges persistantes et d'un glacier long de deux kilomètres

et demi, atteint 3 350 mètres. L'Altaï est formé de chaînons granitiques que séparent des vallées longitudinales ; il s'étale en longues croupes sur lesquelles s'étendent des marais, analogues aux « fagnes » des Ardennes ; des forêts en couvrent les pentes septentrionales, plus humides, tandis que le versant méridional, exposé à un climat brûlant et sec, a l'aspect d'un désert rocheux. — Les *monts Saïan*, situés plus à l'est et formés également de chaînes parallèles, ne sont pas sensiblement plus élevés. Leur principal sommet, le Mounkou-Sardyk, « le mont d'Argent », n'a que 3 490 mètres; un peu plus que le Béloukha. Mais déjà leur latitude est plus septentrionale et les neiges persistantes y tiennent plus de place que sur l'Altaï.

La région du lac Baïkal est plus tourmentée. Une série de chaînes borde cette mer d'eau douce, profonde de plus de 1 300 mètres. Au nord, c'est la chaîne des *monts du Baïkal*, qui domine la rive droite du lac de leurs escarpements médiocrement élevés, mais abrupts. Les *monts Khantaï*, dont le sommet principal est le Sokhondo (2 815 m.), l'avoisinent au sud-ouest. Au sud-est sont les *monts Iablonovyi*, ou « monts des Pommiers », étalés en larges terrasses encore mal explorées.

Plusieurs chaînes longent l'océan Pacifique. La longue chaîne des *Stanovoï*, qui s'étend sur 4 000 kilomètres, est très mal connue. La forme qu'on lui attribue sur les cartes est toute conventionnelle et ne représente en réalité que la ligne de partage des eaux. C'est, semble-t-il, une large protubérance sur laquelle s'élèvent des arêtes, ici parallèles, ailleurs faiblement convergentes. Tout à fait à l'extrémité nord-orientale de la Sibérie, se dresse une montagne élevée, le mont Makatchinga, haut de 2 683 mètres : aucune cime, ni sur l'ancien, ni sur le nouveau continent, ne s'élève aussi haut sous le cercle polaire. Les monts Stanovoï se terminent sur le détroit de Bering par le cap Oriental, dressé à 707 mètres, en face du cap du Prince de Galles l'extrémité nord-occidentale de l'Amérique. — Le long du Pacifique se dressent encore les monts *Sikhota-Alin*, entre la Corée et la mer d'Okhotsk, et les *monts du Kamtchatka*. Ceux-ci, formés de roches an-

ciennes, granits et schistes, parsemés de laves et de roches volcaniques, sont des montagnes considérables. Cinq sommets y dépassent 3000 mètres; l'un d'eux, le Klioutchev, avec ses 4804 mètres, est de très peu inférieur au Mont Blanc. Le Kamtchatka est un pays volcanique : on n'y compte pas moins de 40 volcans, dont une dizaine est encore en activité. L'atmosphère humide de l'océan charge ces hautes montagnes d'une neige épaisse. Des sources thermales et des fontaines d'eau chaude décèlent la persistance des feux souterrains.

La **plaine sibérienne** que ces montagnes ferment au sud et à l'est s'étend sans interruption jusqu'à l'océan Glacial du nord. Elle s'incline doucement et assez régulièrement vers le nord-ouest.

Dans la partie orientale, où elle est du reste moins large, cette plaine est accidentée, caillouteuse, çà et là percée de roches. Parfois elle se redresse en massifs de collines d'un accès difficile. Des hauteurs, mal reconnues, mais hautes de 2 à 300 mètres, s'y élèvent. Un véritable plateau de roches paléozoïques sépare le bassin de la Léna de celui du Iénisseï.

A l'*ouest*, au contraire, à part les *monts Byrranga* (500 m.), qui projettent dans l'océan Glacial la double *presqu'île de Taïmyr*, la plaine s'étend plate, sans collines, presque sans relief : c'est la continuation de la grande plaine européenne qui s'étend sur les Pays-Bas, l'Allemagne et la Russie d'Europe. Certaines régions en particulier y ont une remarquable horizontalité. Entre l'Ob et le Iénisseï, le faîte de partage est parfois si insensible que, suivant la direction des vents, les marécages qui s'y trouvent s'écoulent tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre fleuve. La *steppe de Baraba*, entre Omsk et Tomsk, n'a pour relief que des protubérances de quelques mètres de hauteur; le sol y est formé de sables jusqu'à une profondeur inconnue, et les pierres y manquent à tel point que les indigènes ne s'en font pas une idée; faute de pente, des lacs peu profonds, mais nombreux, dont les principaux sont les *lacs Koulyndi* et *Tchany* (3000 kil. carr. de superficie, 8 m. de profondeur maxima), en couvrent la surface.

Il en est de même vers Barnaoul. D'une façon générale on peut dire qu'en l'absence d'un relief suffisamment marqué, tout le pays compris entre le Tobol et l'Ob n'est qu'un vaste marais, presque inabordable en été, sauf sur les bords des fleuves qui drainent l'humidité des terres voisines.

La Sibérie se termine sur la mer à l'est et au nord par deux côtes bien distinctes.

La **côte orientale** qui, depuis la frontière de Chine jusqu'au golfe de l'Anadyr, est bordée de montagnes, présente un aspect rocheux. L'océan Pacifique y a creusé des mers intérieures, sorte de golfes allongés que des îles et des archipels séparent de la haute mer : ainsi la *mer du Japon*, fermée à l'est par l'archipel du Japon et l'île Sakhalin; la *mer d'Okhotsk*, entre la Sibérie, le Kamtchatka et les Kouriles; la *mer de Bering*, entre la Sibérie, l'Amérique du Nord et la ceinture des Aléoutiennes. Le Pacifique y dessine en outre un grand nombre d'anfractuosités plus petites, baies profondes et sûres où abondent les bons ports : dans la mer du Japon, la *baie de Pierre-le-Grand*, toute déchiquetée, sur laquelle est bâti le port militaire de Vladivostok; plus au nord, la *baie d'Olga*; sur la côte orientale du Kamtchatka, la *baie d'Avatcha*, aussi belle que les baies si vantées de San Francisco et de Rio-de-Janeiro; dans la mer de Bering, le double *golfe de l'Anadyr*. Enfin l'Océan en a détaché des îles grandes et petites : l'île *Sakhalin*, séparée d'Yéso par le détroit de La Pérouse, et du continent sibérien par la Manche de Tartarie; l'archipel japonais des *Kouriles*, qui dessine entre le Kamtchatka et Yéso une courbe d'une remarquable régularité; les *Aléoutiennes*, sorte de pont gigantesque jeté entre les côtes asiatique et américaine, dont, seule, la pile la plus orientale, l'île Bering, appartient à la Sibérie; enfin l'île *Saint-Laurent*, située au sud du détroit de Bering.

La **côte septentrionale**, au contraire, est remarquablement plate et aboutit à une mer peu profonde. Le détroit de Bering, qui sépare deux continents, a une profondeur maxima de 58 mètres. L'océan Glacial est aussi médiocre-

ment profond jusqu'à la rangée d'îles, *Wrangel*, les *îles Anjou*, les *Liakhoff*, qui longent le rivage sibérien; c'est seulement au delà de ces îles que se creuse le véritable océan Glacial La côte septentrionale de la Sibérie est donc presque partout basse et marécageuse. A l'est du *cap Tchéliouskine*, le point le plus septentrional de la presqu'île de Taïmyr et du continent asiatique, elle est en général assez régulière : la *baie de la Khatanga* est la seule indentation profonde. A l'ouest, de nombreuses dentelures, étroites et longues comme des fiords, s'enfoncent vers l'intérieur; les *baies du Iéniseï*, du *Taz* et de l'*Ob* en sont les principales; celle de l'Ob n'a pas moins de 800 kilomètres de longueur; cette portion de la côte de l'océan Glacial est si découpée que toute terre y est île ou péninsule.

Climat. — Un pays étendu sur 29 degrés de latitude (du 48e au 77e degré, le tiers de la distance du pôle à l'équateur) a nécessairement un climat assez varié. L'hiver augmente en durée et en rudesse du sud au nord, et, au contraire, à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, l'été se fait moins brûlant et moins long. Toutefois on peut dire que, d'une manière générale, le climat sibérien correspond à l'idée qu'on en a. La Sibérie entière mérite d'être regardée comme la région par excellence du froid et de la neige.

La Sibérie a un climat continental. Le plus grand océan qui la baigne est un océan glacé; aucune hauteur ne l'abrite des vents polaires; au contraire, de hautes montagnes, au sud et à l'est, barrent le chemin aux vents venant des pays tropicaux ou du Pacifique. Il en résulte des froids excessifs.

L'hiver sibérien est long et terrible. Dès le mois d'octobre au sud, dès le commencement d'août au nord, il gèle; la neige couvre la terre, et, à mesure que le froid s'établit, la glace enchaîne successivement les lacs et les cours d'eau. même dans les montagnes où ils sont rapides; et cependant l'atmosphère reste d'une clarté parfaite, des mois se passent sans que le moindre nuage ou brouillard vienne voiler l'éclat du ciel. Les plus grands froids sont ceux de janvier : le thermomètre descend à — 30 degrés et s'y maintient des

semaines durant; parfois il s'abaisse jusqu'à — 50; dans la province de Iakoutsk, la plus froide, il est vrai, de toute la Sibérie, on a constaté la température de — 62 degrés. C'est alors que règne l'hiver sibérien dans toute sa rigueur. Un silence infini règne pendant ces froids effrayants. Tout semble endormi; les mousses, les herbes sont cachées dans la neige ou saisies par la gelée; les branches des arbres, chargées de givre, sont courbées vers la terre et pendent inertes; les animaux restent blottis dans leurs trous; l'homme seul ose affronter ces froids terribles. Au reste, tout rigoureux qu'il



Températures moyennes de la Sibérie.

est, le climat sibérien n'est pas malsain : le froid s'y établit régulièrement, sans les alternatives pernicieuses de froid et de chaud, de gel et de dégel, en sorte que l'organisme s'endurcit peu à peu et comme par degrés à supporter les températures les plus basses; d'autre part, les vents, qui rendent ailleurs le froid si pénible, sont rares pendant l'hiver en Sibérie; le baromètre se maintient presque toujours dans l'ère des hautes pressions; l'air y reste d'un calme inaltérable.

Au commencement de mai, le printemps arrive soudain, délicieux : en quelques jours la nature semble renouvelée. Puis vient l'été chaud, presque brûlant, même sous les latitudes élevées. Les températures de 30 degrés ne sont pas

rares au nord; on a constaté à Iakoutsk 58 degrés de chaleur. Les ardeurs du soleil suffisent à dessécher, au sud, toute végétation herbeuse; au nord, la toundra brûle les pieds comme une lave. Mais l'été est court, s'il est chaud; son action ne se fait sentir qu'à la surface de l'écorce terrestre; au-dessous de 2 mètres, la terre reste constamment gelée jusqu'à une centaine de mètres de profondeur.

Hydrographie. — La Sibérie, pays des neiges, est aussi, par excellence, le pays des grandes voies fluviales. Elle est sillonnée de toutes parts par de longues et larges rivières qui, nées dans les montagnes du sud ou de l'est, s'acheminent à travers la plaine basse, lentement, paisiblement, jusqu'à la mer extérieure. Leurs berges sont d'aspect différent : leur rive gauche s'étend basse, bordée de roseaux et de plantes aquatiques, c'est la « plage des prairies », où le fleuve se répand en temps de crue; à droite s'élève une rive haute, de sable ou de pierre, que la rivière entame sans cesse, et où sont bâties néanmoins la plupart des villes qui, sur l'autre rive, seraient menacées par les inondations. Quant aux fleuves eux-mêmes, entrés en plaine presque dès leur source et sans pente sensible, ils s'étalent en toute liberté dans des lits qui ont parfois plusieurs kilomètres de large, se divisent en plusieurs bras dont la profondeur est toujours suffisante et qui enserrent des îles. Aucun des fleuves européens, ni le Danube, ni la Volga, n'a un débit comparable à celui de l'Ob ou du Iéniseï. Nulle part les rivières ne répondent mieux à la définition de Pascal : ce sont *des chemins qui marchent*. Malheureusement la glace les immobilise plus de la moitié de l'année, surtout vers leurs embouchures, situées au nord du cercle polaire. Le bassin supérieur est déjà libre depuis longtemps, que des embâcles de glace continuent à s'accumuler dans le lit inférieur du fleuve. Aussi est-ce surtout comme voies de navigation intérieure que les fleuves sibériens sont précieux. On évalue à 15 000 kilomètres l'ensemble des voies navigables du bassin de l'Ob; à 8 000 celles du Iéniseï; à 5 ou 6 000 celles de la Léna.

C'est à l'océan Glacial que, suivant la pente générale de la plaine, viennent aboutir presque toutes les rivières sibériennes ; les plus considérables, l'*Ob*, le *Iéniseï* et la *Léna* ; d'autres, moins connues et pourtant longues de 2 000 kilomètres, la *Khatanga* et l'*Olenek*, entre le Iéniseï et la Léna ; la *Iana*, l'*Indigirka* et la *Kolima*, entre la Léna et le détroit de Bering. Au versant du Pacifique appartiennent seulement l'*Anadyr* et le grand fleuve *Amour*, qui sépare la Sibérie de la Chine.

L'**Ob**, ou Obi, formé par la réunion de la *Katoun* et de la *Biia*, descend de l'Altaï ; dès Barnaoul, il coule en plaine ; à Kolyvan, sa largeur, qui atteint 40 kilomètres en temps de crue, est toujours d'au moins 3 000 mètres ; ses principaux tributaires de droite sont le *Tom*, qui arrose Tomsk, et le *Ket*, navigable presque jusqu'à sa source, située à 100 kilomètres du Iéniseï. Son plus gros affluent lui vient par sa rive gauche ; c'est l'**Irtych**, qui, sous le nom d'*Oulyoungour*, naît sur le versant méridional de l'Altaï, qu'il perce ensuite, débouche en plaine à Oust-Kamenogorsk, et, tout en coulant au nord-ouest par Omsk et Tobolsk, se grossit lui-même d'affluents considérables, l'*Om*, l'*Ichim* et le *Tobol*, qui en font un cours d'eau plus puissant que l'Ob lui-même. Les deux rivières, réunies à Samarovskoié, coulent vers la mer, mais sans mêler leurs eaux : l'Ob inférieur comprend deux courants, reliés par d'innombrables coulées, éloignés parfois de 30 à 40 kilomètres. Toutefois ces deux courants ont une embouchure commune à l'extrémité sud-ouest de la baie de l'Ob, longue de 800 kilomètres, large de 50.

Le **Iéniseï** a sa source au sud des monts Saïan, qu'il est d'abord obligé de percer par des gorges étroites, où il est encombré de rapides ; mais dès Krasnoïarsk il n'est déjà plus qu'à 110 mètres d'altitude, et, à partir de Iéniseisk, la pente est à peu près nulle jusqu'à l'océan Glacial, dans lequel il se jette par un grand fiord d'eau douce, tout encombré d'îles et de bancs de sable. Ses principaux affluents sont la Toungouzka supérieure ou Angara, et la Toungouzka inférieure. L'*Angara* est la plus importante de ces deux rivières : elle sert d'émissaire au grand lac, vaste comme une

mer, le *Baïkal* (35 000 kil. car. de superficie, 250 m. de profondeur moyenne, 1 373 m. de profondeur maxima), qui conserve dans ses profondeurs des chiens de mer et des phoques, et est alimentée par la longue *Sélenga*, sortie du flanc méridional du Khantaï. La *Toungouzka inférieure* coule tout près de la Léna dans son cours supérieur.

La **Léna** sort des monts du Baïkal et a tout son cours supérieur encaissé entre des escarpements rocheux : cependant elle est déjà navigable. Grossie du *Vitim*, qui double son volume d'eau, et de l'*Olekna*, puis de l'*Aldan* et du *Vilioui*, qui viennent la rejoindre en aval de Iakoutsk, la Léna moyenne et inférieure est un fleuve large de plus de 10 kilomètres. Il se jette dans l'océan Glacial par un énorme delta, vaste de 22 000 kilomètres carrés.

L'**Amour** est moins régulier que les tributaires de l'océan Glacial : il traverse un pays plus accidenté. Formé par la réunion de la *Chilka* et de l'*Argoun*, qui naissent au sud du Baïkal, l'Amour est obligé de percer la chaîne du Grand Khingan pour entrer dans les plaines de son cours moyen, où il reçoit, sur la rive gauche, à Blagovechtchensk, la *Zeïa*. Le Petit Khingan lui barrant ensuite la route, nouvelle série de défilés longs de 170 kilomètres ; puis nouveau parcours en plaine ; de nombreux affluents viennent encore grossir l'Amour, le *Soungari* et l'*Oussouri*, sur la rive droite ; le fleuve s'élargit (10 à 20 kil.) et se partage en plusieurs bras autour d'îles herbeuses ; des marais le bordent ; on dirait une mer. Le Sikhota-Alin l'arrête une dernière fois ; il le contourne, puis l'entame et se jette dans le Pacifique, en face de Sakhalin, par le large estuaire de Nikolaievsk.

Ce qui ajoute à l'importance de ces voies fluviales si navigables, c'est qu'elles sont disposées de manière qu'elles semblent se prolonger et se continuer. Les affluents du Tobol touchent presque ceux de la Volga. Le Ket, affluent de l'Ob, est voisin par ses sources du Iéniseï. Par l'Angara, on arrive facilement à la Léna. Enfin, le Vitim, affluent de la Léna, prend sa source dans la région où coule le haut Amour. Plus

au nord, la Toungouzka inférieure, le Vilioui et l'Aldan semblent encore se faire suite.

Il existe ainsi une ligne de navigation presque ininterrompue entre l'Europe et l'océan Pacifique. De l'Oural à Nikolaïevsk, sur une longueur de 12 à 13000 kilomètres, les



Réseau fluvial de la Sibérie.

bateliers n'ont à surmonter que trois interruptions d'une centaine de kilomètres chacune. Les fleuves, qui ailleurs ont maintes fois gêné la marche de la colonisation, l'ont, en Sibérie, puissamment favorisée.

Régions naturelles et richesses minérales. — La Sibérie compte, du sud au nord, trois régions naturelles distinctes : la zone des steppes, celle des forêts, celle des toundras.

La **zone des steppes** comprend la partie méridionale de la Sibérie occidentale et la région de l'Amour. Le sol se couvre au printemps de grandes herbes que le soleil brûlant de l'été a vite flétries. L'humidité fait presque complètement défaut; les cultures n'y peuvent prospérer, sauf sur les bords des fleuves, Irtych, Sélenga, Amour, où la grande lumière et les chaleurs estivales permettent aux plantes de

l'Europe tempérée, orge, millet, avoine, froment, pommes de terre, de se développer avec une rapidité prodigieuse.

La **zone des forêts** est plus étendue. De l'Oural au Kamtchatka, sur 15 degrés de latitude, s'étend une forêt continue, la *taïga*, que de loin en loin interrompent seulement les coulées des rivières, quelques clairières naturelles résultat d'un incendie, et des cultures qui, le long des rives moins froides des fleuves, s'avancent jusqu'au delà du 60e degré de latitude. Dans la forêt les conifères dominent, pins, sapins, mélèzes, genévriers, épicéas; mais à côté poussent, vers le sud, les arbres à feuilles caduques, tilleuls, érables, saules, aunes, peupliers; le bouleau y pousse presque spontanément et couvre des étendues immenses. Les arbres de la taïga sont rarement gros : le climat n'a pas assez d'humidité pour alimenter leur sève; le sol, gelé presque jusqu'à la surface, ne donne à leurs racines qu'une insuffisante nourriture; les alternatives de grande chaleur et de froidure extrême ne peuvent de même que contrarier leur développement. A mesure qu'on s'approche du pôle, la végétation s'étiole; les végétaux sans force se rapetissent; des arbres centenaires ont de loin l'apparence d'arbrisseaux malades; à la limite septentrionale de la forêt, les troncs, dépourvus de branches latérales, ressemblent à des poteaux télégraphiques. Mais la taïga, dans le sud du moins, est presque impénétrable au soleil, tant les troncs sont pressés, les feuillages mêlés; faute d'air et de lumière, aucun gazon ne recouvre le sol : partant point d'insectes, ni d'oiseaux; sur la forêt sibérienne pèse un perpétuel silence. Ses seuls habitants sont des hermines, des renards dont le pelage blanchit l'hiver, des écureuils à la livrée rousse ou brune, des lièvres, des marmottes, des ours, que poursuivent les chasseurs de fourrures.

La **zone des toundras** comprend les bords de l'océan Glacial. C'est une immense plaine basse et marécageuse, formée par la vase des fleuves sibériens, moitié terre, moitié mer. Pendant l'hiver qui y dure neuf mois, la toundra, recouverte de neige, ne montre ni une herbe, ni un buisson, ni un rocher : la gelée y fend le sol avec des craquements

qui ressemblent à des détonations d'artillerie. En été, la neige disparaît; la toundra dégèle à une profondeur d'un demi-mètre environ, et une pauvre végétation se hâte de pousser, comme si elle pressentait la brièveté des beaux jours : mousses jaunâtres, lichens blancs, ronces, airelles, aux teintes maladives et pâles. L'homme ne se hasarde guère sur cette suite de marécages et de « prairies tremblantes ». On y trouve quelques rongeurs; des bandes de cerfs qu'escortent des loups et des ours; et surtout des myriades d'oiseaux, cygnes, canards, mouettes, venus pour y faire leurs nids, attirés par l'abondance des poissons.

La Sibérie est un des pays du monde les plus riches en mines. Il n'est guère de métal qui ne s'y rencontre en abondance, et il n'y a point de région sibérienne, même parmi celles qui ont été peu explorées, où des gisements n'aient été reconnus.

L'**Oural** mérite la première place parmi les régions métallifères sibériennes. Des mines d'or et de platine y existent à Berezov, à Nijne-Tagilsk. Iékatérinbourg a des gisements de cuivre. On y trouve sur plusieurs points du fer aussi pur que celui de Suède et en grande abondance : une seule colline, la Visokaïa Gora, formerait un bloc de fer de 6 milliards de quintaux métriques. L'Oural renferme enfin des roches de malachite. Autrefois plus de 100 000 ouvriers travaillaient en même temps dans les mines de l'Oural. On en trouve encore un grand nombre, bien que la concurrence de l'or d'Australie et de Californie, des cuivres d'Australie, de Bolivie et du Chili, ait nui aux exploitations de l'Oural.

L'**Altaï** est un autre centre minier important. On y a découvert des roches précieuses. Les torrents qui en descendent roulent presque tous de l'or dans leurs sables. Zmeinogorsk, Salaïr, Riddersk, ont des mines abondantes de plomb argentifère. Kouznetzk « la ville des forgerons », possède de riches gisements de fer et un bassin houiller dont la superficie est évaluée, dit-on, à 5 000 kilomètres carrés. — Plus au nord, les *monts Saïan* recèlent également des mines nombreuses. On y trouve à Minousinsk de l'or, du cuivre, des

gisements de charbon de terre. Près de Iéniseïsk, le minerai de fer existe en telle quantité que les collines et les fonds des lacs, dont les eaux prennent une teinte irisée, en sont remplis.

Ailleurs, bien que jusqu'à ce jour l'exploration n'ait pas été méthodique, des gisements nombreux ont été découverts un peu partout. Les rives de l'Ob inférieur renferment de l'or, du platine, du fer. La vallée de l'Olének possède des réservoirs de naphte. Le Vitim roule les sables aurifères les plus riches, dit-on, de l'Asie. Dans le bassin du Vilioui et de la Léna s'étendent, à l'air libre, sur des milliers de kilomètres, assurent les explorateurs, des assises de houille. La province de l'Amour possède, principalement autour de Nertchinsk et de Sretensk, de l'or, de l'argent et du fer. Le plomb, l'argent, le fer, le cuivre sont aussi communs dans la Sibérie orientale que dans la Sibérie de l'ouest. Toutefois la rigueur du climat et la difficulté de creuser le sol, qui dégèle en été de 20 à 30 centimètres à peine, sont de sérieux obstacles naturels à une exploitation régulière.

Populations et villes. — La population de la Sibérie est extrêmement disséminée. Dans cet immense pays, qui est grand 23 fois comme la France, on compte moins d'habitants que dans la seule ville de Londres, 4 315 000. La densité moyenne de la population n'est donc que de 0,33 habitant par kilomètre carré.

Cette population se répartit en deux groupes principaux : les *indigènes*, dont le nombre, difficile à établir exactement, est évalué à 5 ou 600 000 individus, et les *Russes*, qui sont plus de 3 millions et demi.

Les **indigènes** n'appartiennent ni à une même race ni à une même religion, et ils diffèrent de mœurs. Les uns sont des Finnois à la figure ronde, au front bombé, à la bouche forte et lippue, au nez déprimé à la base, aux yeux légèrement obliques ; les autres sont des Mongols à face large et plate, à pommettes saillantes. Les uns ont conservé leurs anciennes et grossières superstitions, leurs idoles qui rappellent, dit-on, celles des Polynésiens, leurs dieux lares tail-

lés dans des morceaux de bois et le plus souvent vêtus d'habits rouges; les autres ont adopté la religion orthodoxe russe. Certains vivent de la pêche ou de l'élevage du bétail; d'autres de la chasse dans les forêts ou du trafic des fourrures. D'une façon générale, ils tendent à disparaître, et leur nombre décroît assez rapidement.

Les principales de ces races indigènes sont : dans l'Altaï septentrional et les steppes de l'Irtych, les *Kalmouks* et les *Tartares*; sur l'Ob inférieur et ses affluents, les *Vogoules* et les *Ostiaks*; le long de l'océan Glacial, les doux, craintifs et hospitaliers *Samoyèdes*, les *Ioukaghirs*, les *Tchouktches*, qui parcourent avec leurs grands troupeaux de rennes les solitudes du nord-est sibérien, les Stanovo du nord et le bassin de l'Anadyr; le long du Pacifique, les *Koriaks* et les honnêtes *Kamtchadales*; sur le cours moyen de la Léna, de la Iana et de l'Indigirka, les *Iakoutes*, remarquables par leur talent d'assimilation, leur science de l'élevage, leur entente du commerce (on les appelle « les Juifs de la Sibérie »). Les plus remarquables sont les *Toungouses*; peuple de nomades chasseurs, ils ont pour domaine toute la rive gauche du Iéniseï, les rives des trois Toungouzka qui leur doivent leur nom, le bassin supérieur de la Léna et la région des Stanovoï jusqu'à la mer d'Okhotsk. Ils sont cependant peu nombreux, mais vifs, pleins d'initiative et d'entrain, courageux, fiers et dignes, respectueux de leurs personnes : tous les voyageurs en parlent comme d'un peuple héroïque.

Les **Russes** occupent principalement les pays les plus propres à la culture et les districts miniers. Ainsi on les trouve en masses serrées sur le versant oriental des monts Ourals, dans les bassins du Tobol, de l'Irtych, de l'Ob supérieur, du haut Iéniseï et de l'Angara, ainsi que dans toute la région de l'Amour. Ils y vivent groupés, comme en Russie, en communes ou *mirs*. Ils sont agriculteurs, mineurs, marchands, employés, soldats, exilés.

Longtemps les seuls habitants non indigènes de la Sibérie furent des déportés : criminels ou voleurs, condamnés de droit commun, opposants religieux exilés pour leurs croyances,

comme les raskolniks, Petits-Russiens de l'Ukraine ou Polonais qui protestaient contre l'asservissement de leur patrie; favoris tombés en disgrâce, condamnés politiques. Plus d'un million de Russes ont ainsi été les premiers colons de la Sibérie, colons forcés, que le dur climat sibérien, s'ajoutant à la nostalgie et aux misères de l'exil, décima cruellement pendant de longues années.

C'est de nos jours seulement que la colonisation libre a commencé ; on évalue à 6000 le nombre des paysans russes qui se rendent annuellement en Sibérie pour y trouver des terres plus riches, des champs plus étendus. L'État russe favorise ce courant d'émigration, qu'il dirige de préférence vers les provinces de l'Amour et de l'Oussouri : en 1882, il décréta l'envoi annuel, aux frais du trésor, de 250 familles russes dans la Mandjourie chinoise; cinq ans après, au lieu de 3800 cultivateurs russes, on en comptait dans la région 15000; leur nombre dépasse aujourd'hui 35000.

La population sibérienne est *très inégalement répartie.* La densité est relativement grande, à l'ouest, le long de



Densité de la Population

désert — de 0 à 1 habt. par K.C. — de 1 à 10 habts. par K.C. — de 10 à 50 habts. par K.C. — plus de 50 habts. par K.C.

l'Oural moyen, dans les vallées de l'Irtych, de l'Ob, du Iéniseï supérieur, et dans la région du lac Baïkal, La pro-

vince de l'Amour commence à se peupler. Mais, toute la région du nord et celle de l'est sont presque désertes. Des étendues larges comme la France, n'ont même pas un millier d'habitants. Sauf *Iakoutsk* (4 800 hab.) on n'y trouve aucune ville; les groupes de maisons ou de cabanes que les cartes indiquent comme des villes ne seraient pas même considérés ailleurs comme des hameaux; on y trouve, en moyenne, de 5 à 10 habitants, et elles disparaissent presque entièrement, se confondant avec l'espace environnant, quand la neige recouvre à la fois le sol, les plantes et les toits.

Les seules villes véritables de la Sibérie sont situées à l'ouest et au sud. Dans la province de Perm, qui politique-



Vladivostok.

ment relève de la Russie d'Europe, on trouve sur le versant asiatique la cité industrielle et minière de *Iekaterinbourg* et le marché d'*Irbit*, célèbre par ses foires de février où s'entassent des marchandises pour plus de 50 millions de roubles.

Dans la Sibérie occidentale, les principales villes sont: **Omsk** (34 000 hab.), la capitale, bâtie dans la steppe, au

confluent de l'Om et de l'Irtych; *Tobolsk* (20 000 hab.), à la jonction des vallées de l'Irtych et du Tobol, située malheureusement à une latitude déjà élevée; *Tioumen*, où aboutit pour le moment le chemin de fer ouralien; *Tomsk* (37 000 hab.), le « Moscou de la Sibérie », ville commerciale de grande importance et siège d'une université.

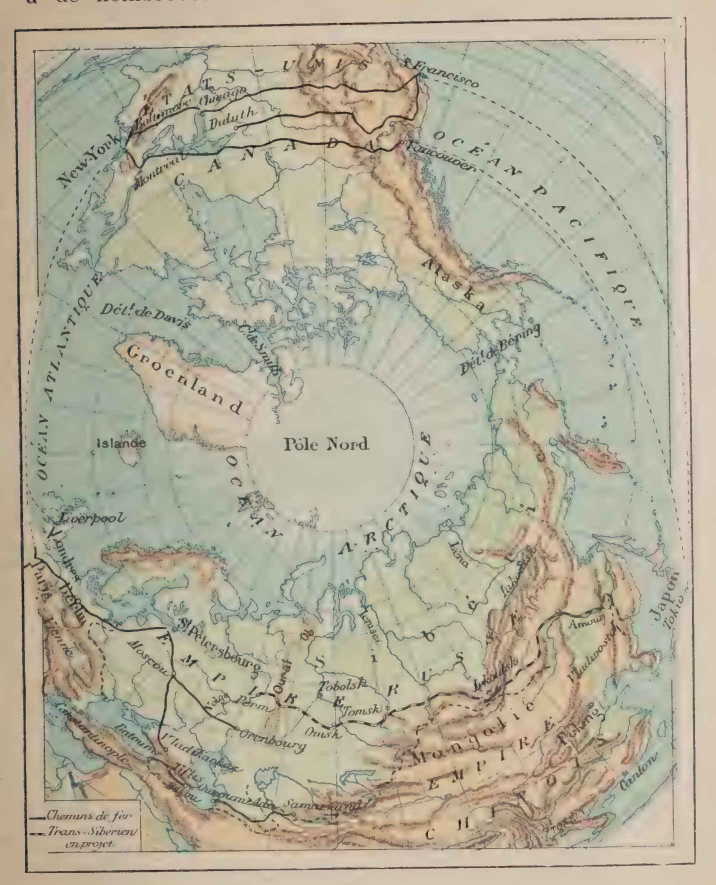
On trouve dans la Sibérie orientale : *Krasnoïarsk*, sur le Iéniseï; **Irkoutsk** (40 000 hab.), qui en est la capitale; Irkoutsk est située non loin du Baïkal, sur l'Angara; c'est le principal centre industriel de la Sibérie et la ville des chercheurs d'or, qui viennent y passer l'hiver; *Kiakhta*, à la frontière, sur la route des caravanes qui viennent de Chine; *Nertchinsk*, au centre d'une région minière, sur la Chilka; le port de *Nikolaïevsk*, à l'embouchure de l'Amour, que les glaces bloquent pendant six mois de l'année; et enfin, sur la baie de Pierre-le-Grand, le port militaire de *Vladivostok* ou « Dompte-Orient », sur lequel les Russes fondent un grand espoir pour l'avenir.

État actuel et avenir de la Sibérie. — La Sibérie contemporaine n'est ouverte que d'hier à la colonisation. Elle en est, en quelque sorte, à sa période embryonnaire.

L'agriculture, encore rudimentaire, suffit à peine à nourrir ses habitants. La terre, formée en maint endroit de ce terreau noir qui fait la fortune de la Russie méridionale, est très fertile. Le climat est favorable, au moins jusqu'au 60e degré, car, si l'hiver est long et rude, les chaleurs de l'été et l'intensité de la lumière mûrissent vite les moissons et les fruits. Mais les habitants ne savent point tirer parti de ces avantages. Routiniers, médiocrement instruits, et d'ailleurs ayant à leur disposition de vastes étendues de terrain, les paysans sibériens ne se servent point d'engrais, pratiquent la méthode des jachères, laissent le sol se reposer pendant deux ou trois ans après qu'ils en ont tiré une récolte. Ils n'utilisent jamais qu'un tiers au plus de leurs terres.

Les richesses minérales de toutes sortes sont une autre source naturelle de fortune. Leur extraction, qui occupe un

grand nombre d'ouvriers, fournirait une matière première à de nombreuses industries. Le combustible, nécessaire



Projet d'un chemin de fer transsibérien. (Voir p. 36.)

pour traiter le minerai, abonde aussi dans les mines de houille et dans les forêts. Pourtant l'industrie sibérienne est presque nulle. Quelques fonderies, quelques distilleries sont

les seuls établissements industriels de la Sibérie. Celle-ci achète au dehors, à l'Europe ou à la Chine, tous les objets dont elle a besoin.

En l'état actuel, il manque à la Sibérie deux grandes conditions de prospérité. D'une part, les habitants sont trop rares; de l'autre, les voies de communication sont incomplètes. Il y a sans doute les fleuves, larges et navigables, se prolongeant presque en une ligne continue : mais que de détours ils font! De plus, ils sont glacés durant la moitié de l'année. Il existe en outre la route postale transsibérienne, le *trakt*, qui unit Tioumen à Irkoutsk et à Vladivostok; mais des fondrières la coupent trop souvent, les étapes sont éloignées les unes des autres, et il faut de 40 à 50 jours pour aller seulement de Tomsk à Irkoutsk.

Le gouvernement russe, qui favorise l'émigration russe vers la Sibérie, s'occupe également d'y établir des voies ferrées. Il existe un projet de chemin de fer *transsibérien* qui aurait 7 500 kilomètres de long et coûterait environ 1 milliard de francs. En attendant de le construire en entier, il est question d'utiliser les voies fluviales, qu'on relierait par des tronçons de voies ferrées; des travaux préparatoires ont été faits pour plusieurs tronçons entre Tomsk et Vladivostok (3 100 kilom.).

Le jour où les communications avec la Russie seront assurées et faciles, le peuplement de la Sibérie deviendra rapide. Nul doute que le pays ne prenne alors un grand développement. Le sol sera mis en culture, les mines seront exploitées; un commerce d'échanges s'établira avec la Chine et l'Europe. La Russie aura un prolongement asiatique dont elle ne possède aujourd'hui, pourrait-on dire, que le cadre.

RÉSUMÉ

L'Asie Russe, qui ne forme qu'un tout avec la Russie d'Europe, occupe toute la région disposée en arc de cercle tournée vers le pôle, qui comprend le nord de l'Asie et continue le nord de l'Europe.

I. **Limites.** — La Sibérie forme une longue bande de pays limitée par l'Oural, l'océan Glacial Arctique, les mers intérieures du Pacifique;

le fleuve Amour et les hautes montagnes qui forment le rebord du plateau mongol. Superficie : 12 500 000 kilomètres carrés.

II. **Relief.** — Immense plaine fermée au sud et à l'est par de hautes chaînes dirigées dans le sens S.-O.-N.-E. : Altaï, 3350 mètres ; monts Saïan, 3490 ; monts Khantaï, 2815 ; monts Iablonovyi et chaîne des Stanovoï. Côte orientale rocheuse, très découpée et bordée d'îles nombreuses ; côte septentrionale, basse et marécageuse.

III. **Climat.** — Varié suivant la latitude, mais en général très froid. Hiver long et terrible. Les vents chauds, arrêtés par les chaînes du sud, ne peuvent y arriver. Le climat est sain ; le ciel d'une pureté presque continuelle, l'air très calme. Le pôle du froid est situé dans la province de Iakoutsk, où l'on constate jusqu'à — 62 degrés. L'été est court, mais très chaud.

IV. **Hydrographie.** — Grandes artères fluviales aux bords plats sur la rive gauche et escarpés sur la rive droite ; lit très large, cours paisible, débit considérable. La partie inférieure du cours étant gelée pendant la plus grande partie de l'année, les fleuves sibériens ne servent guère qu'à la navigation intérieure. L'Ob, le Iéniseï, la Léna sont les plus considérables ; leurs trois bassins représentent un total de 30 000 kilomètres de voies navigables.

V. **Régions naturelles et richesses minérales.** — Trois régions naturelles distinctes : steppes dans la partie sud-occidentale et la zone de l'Amour ; forêts s'étendant sur 15 degrés de latitude, de l'Oural au Kamtchatka ; c'est la zone la plus étendue ; toundra (marais glacés) sur le littoral arctique. Sol partout très riche en gisements miniers ; tous les métaux s'y rencontrent : or, platine, fer, cuivre, plomb argentifère ; la houille se rencontre en abondance. Les massifs de l'Oural et de l'Altaï sont les plus importants centres miniers actuellement exploités.

VI. **Populations et villes.** — Population très disséminée et très inégalement répartie ; densité : 0,35 habitant par kilomètre carré. Deux groupes principaux : les indigènes, évalués à 5 ou 600 000, tendant à disparaître, et les Russes, au nombre de 3 millions et demi, qui habitent les pays les plus propres à la culture et les districts miniers. Villes principales : Omsk, Tobolsk, Tioumen, Tomsk, dans la Sibérie occidentale ; Irkoutsk, Kiakhta, Vladivostok, dans la Sibérie orientale.

VII. **État actuel et avenir.** — La Sibérie est actuellement dans l'état embryonnaire de la colonisation. Les paysans, encore peu instruits, ne savent tirer que peu de profits d'un sol fertile qui, aujourd'hui, nourrit à peine ses habitants. Les mines sont une richesse qui croîtra sans cesse ; l'industrie est encore à naître. Le gouvernement s'occupe de développer les communications, voies fluviales, et plus tard chemin de fer transsibérien.

II. — TURKESTAN CASPIEN

Au sud-ouest de la Sibérie, la Russie possède, jusqu'à la mer Caspienne et au plateau de l'Iran, un pays six fois aussi étendu que la France. C'est le **Turkestan caspien**, ou Turkestan occidental. Bien qu'il renferme encore quelques États qui ne dépendent pas entièrement de la Russie, on peut l'appeler le Turkestan russe. Il faut le distinguer du *Turkestan oriental*, beaucoup plus élevé et qui dépend politiquement de la Chine, physiquement du grand plateau central de l'Asie.

Le Turkestan caspien est partout assez nettement limité. A l'ouest sont les *monts Ourals*, le *fleuve Oural* et la *mer Caspienne*, qui le séparent de la Russie et de la Caucasie. Au sud se dressent les rebords élevés du plateau de l'*Iran*, Kara-Dagh et Paropamisades; puis l'*Alaï-Tagh*, que domine à 6 800 mètres le pic Kaufmann, et les sommets non moins considérables du *Pamir*. A l'est, la limite est formée par l'énorme masse des *Thian-Chan* (7 540 m.) et le *Tarbagataï*, entre lesquels la porte de Dzoungarie ouvre vers la Mongolie un accès facile. Au nord, enfin, s'étendent une série de hauteurs, les *Dengiz-Taou*, d'abord assez élevées, qui prolongent le Tarbagataï jusqu'à mi-chemin de l'Oural.

Relief. — Ainsi limité par ces montagnes qui, surtout vers le sud, appartiennent plus à la géographie des pays voisins qu'à celle du Turkestan lui-même, le Turkestan caspien occupe le fond d'une dépression bien marquée. Vers la mer Caspienne, et faisant vis-à-vis au Caucase, sont les soulèvements du *Grand* et du *Petit Balkhan*, et du *Kopet-Dagh* (2 100 m.) qui vont se souder aux monts de l'Iran près d'Askhabad. Au sud-est se dressent deux ou trois chaînes, courtes mais élevées de 4 000 mètres, sortes d'éperons montagneux que lance le plateau d'Asie entre les vallées des fleuves qui en descendent vers le Turkestan : les *monts du Zaravchan*, au nord de l'Amou-Daria; l'extrémité occiden-

tale du *Thian-Chan* (mont Séménoff 4 685 m.), au nord du Syr-Daria. Si l'on excepte ces soulèvements, le Turkestan n'est qu'une vaste plaine.

Les géologues disent qu'autrefois la mer Noire et la mer Caspienne étaient unies à l'océan Glacial Arctique par une étroite et longue méditerranée qui couvrait le pays de l'Obi, de l'Irtych et de ses affluents, de l'Aral, ce que certains géographes appellent encore l'*Eurasie*, ou contrée intermédiaire entre l'Europe et l'Asie. Le Turkestan caspien était presque tout entier couvert par cette mer. Sa surface a une horizontalité remarquable. On n'y trouve guère de points ayant une altitude supérieure à 200 mètres. La principale élévation est le plateau rocheux d'*Oust-Ourt*, qui sépare la Caspienne de l'Aral, sur lequel il se termine par une falaise abrupte que des ravins échancrent de distance en distance.

Cette **plaine basse** est parsemée de dépressions et de bassins lacustres, restes de l'ancienne mer desséchée. A part l'*Issyk-Koul*, lac de montagnes, toutes ces nappes d'eau se ressemblent; elles sont situées à une faible altitude; leurs eaux sont saumâtres ou même salées; leur profondeur est presque toujours faible : ce sont des marais, semés d'îles basses et de bancs de sable, encombrés de roseaux, plutôt que de véritables lacs.

Le nombre de ces dépressions est considérable. Toute une région, le Tourgaï, située au nord-est de la mer d'Aral, en est absolument couverte. A l'est, le plus grand lac s'étend au pied du Tarbagataï : c'est le *Balkhach*, qui développe sa vaste courbe sur une longueur de 550 kilomètres, mais qui ne dépasse pas la profondeur de 21 mètres. Il est prolongé vers l'est par le *Sasy-Koul* et l'*Ala-Koul* qui autrefois ne formaient avec lui qu'une même masse d'eau. Dans le Turkestan central, les principales nappes lacustres sont l'*Achi-Koul*, le *Dengiz* et le *Tchalkar-Dengiz*.

Les deux plus considérables de ces lacs sont la mer d'Ara et la Caspienne. La *mer d'Aral*, ou « mer des îles », située à 48 mètres d'altitude, occupe une superficie de 60 000 kilomètres carrés, la superficie de la Grèce; sa profondeur

maxima est de 68 mètres. La **Caspienne**, située à 26 mètres au-dessous du niveau des autres mers, est bien plus grande : elle égale les 4/5 du territoire français. Dans le nord, c'est un marécage à peine inondé, continuation sous-marine de la grande steppe russe : suivant la direction du vent, la terre se découvre ou l'eau s'avance de plusieurs lieues. Mais elle se creuse, au sud, en deux bassins que sépare, entre le Caucase et le Grand Balkhan, un seuil médiocrement immergé : le bassin septentrionnal est profond de 6 à 700 mètres; dans le bassin du sud, près des côtes montagneuses de la Perse, la sonde n'atteint le fond qu'à près de 1 100 mètres.

Tous ces lacs, restes d'une mer aujourd'hui disparue, *tendent eux-mêmes à disparaître* par l'effet de la sécheresse extrême de l'air. Bien qu'en ce pays les observations scientifiques ne remontent guère à plus d'un siècle, c'est là un fait qui semble hors de doute. Depuis 1860, plus de 300 petits lacs dont l'existence avait été constatée par les premiers explorateurs russes, se sont évaporés, laissant à leur place d'innombrables lagunes salines dans toute la dépression aralo-caspienne. La *mer d'Aral* ne cesse de diminuer : sur les falaises de la côte occidentale, à 40 mètres environ au-dessus du niveau actuel, se voient encore les lignes d'un ancien rivage; deux golfes qui la prolongeaient il n'y a pas un demi-siècle, l'un au nord-ouest, le *Barsout* (2 250 kilom. carrés), l'autre au sud-ouest, l'*Aïboughir* (2 800 kilom. carrés, l'étendue du département du Rhône), ont été graduellement asséchés. D'après des observations, le lac *Balkhach*, qui est bordé de plages marécageuses et sablonneuses autrefois immergées, diminuerait d'un mètre tous les quatorze ans. Ce travail d'assèchement se constate également dans la mer Caspienne, où la baie *Kaïdak*, au nord-est, et le *Kara-Bougaz*, à l'est, qui ne communiquent déjà plus que par d'étroits passages avec la principale masse des eaux, semblent destinés à former, dans un temps plus ou moins rapproché, des lacs distincts.

Climat. — Par sa latitude (du 37e au 50e degré de latitude nord) le Turkestan caspien appartient à la zone tem-

pérée. Sa latitude est celle de l'Espagne et de la France entre Séville et Amiens. Mais, comme pour tous les pays situés au milieu d'un vaste continent, loin des influences modératrices d'une mer, le climat du Turkestan est soumis à des *variations extrêmes de température*, faute d'humidité. A Samarkand, on a constaté jusqu'à 75 degrés d'écart entre les températures maxima et minima d'une année.

Les *hivers* y sont terribles. Le vent du nord-est, sec et froid, domine ; les fleuves sont glacés pendant trois et quatre mois ; le thermomètre descend au nord jusqu'à — 40 degrés, au sud jusqu'à — 15. En 1839, une expédition russe dans l'Oust-Ourt fut contrainte par le froid de reculer : le vin, l'eau-de-vie même gelaient. Seules les vallées supérieures du Syr et de l'Amou, bien abritées des vents polaires par les énormes contreforts des montagnes centrales, jouissent d'une température hivernale relativement douce. Au contraire, les *étés* du Turkestan sont brûlants ; les vents du sud-ouest remplacent ceux du nord ; l'air s'échauffe au contact des sables ; on passe presque sans transition d'un froid sibérien à des chaleurs accablantes. Le thermomètre marque 56 degrés à l'ombre, 47 et 48 au soleil. Le sable des steppes est si brûlant que les voyageurs, raconte l'un d'eux, y placent les œufs pour les faire cuire. Dans plus d'une expédition russe, des hommes et des chameaux ont succombé par suite d'une chaleur immodérée.

Quant au *manque d'humidité*, il est extrême. En certaines régions, principalement dans le nord, les pluies sont presque nulles ; des années entières se passent sans une seule goutte d'eau : à Petro-Alexandrovskoïé, sur l'Amou inférieur, la moyenne des pluies annuelles ne dépasse pas 6 millimètres. Les pays montagneux du sud et de l'est, couverts de forêts qui condensent la vapeur d'eau, sont mieux partagés sans l'être bien : il ne tombe à Tachkent que 0 m. 32 d'eau, à Samarkand que 0 m. 34, la moitié à peine des pluies annuelles de la France. La presque totalité de l'humidité que possède ce pays lui vient de ses rivières, alimentées par les pluies ou les neiges du Pamir ou du Thian-Chan.

Hydrographie. — Les fleuves du Turkestan, alimentés par les neiges de hautes montagnes, sont nombreux : ils vont se jeter dans ces mers intérieures.

Le Balkhach reçoit un tributaire, l'*Ili*, qui s'y déverse par un delta très étendu. La *Tchou* se jette dans l'Achi-Koul. L'*Emba* et l'*Oural* appartiennent au bassin de la Caspienne. Les deux rivières principales du Turkestan sont les deux affluents de la mer d'Aral, le *Syr-Daria* et l'*Amou-Daria*.

Le *Syr-Daria*, l'ancien Iaxartes, descend, sous le nom de Naryn, des monts Thian-Chan ; il arrose la vallée du Ferghana; il change ensuite sa direction primitive d'est en ouest pour prendre celle du nord, passe à Perovsk, et se jette par un delta à l'extrémité nord-est de la mer d'Aral. Son cours a une longueur totale de 1 650 kilomètres.

L'*Amou-Daria*, l'ancien Oxus, est plus long (2 500 kil.). Il sort du Pamir et coule parallèlement au Syrïé en arrosant Tchardjoui et Petro-Alexandrovskoïé. Il se jette dans la partie sud-ouest de la mer d'Aral par un delta aux bras très nombreux. Cependant l'Amou n'a pas toujours été tributaire de la mer d'Aral ; les historiens et les géographes nous le montrent déversant ses eaux tour à tour dans l'Aral et dans la Caspienne. Au temps de Strabon, il était affluent de la Caspienne; à l'époque de la conquête arabe, il s'arrêtait à l'Aral; au XIVe siècle, il aurait repris la route de la Caspienne, qu'il aurait quittée définitivement au milieu du XVIe. On suit encore dans certaines parties l'ancien cours de l'Amou : on retrouve, creusées dans la terre argileuse, ses rives abruptes qui dominent à 20 ou 25 mètres de hauteur des bas-fonds marécageux, couverts de tamaris et de roseaux. — Quoi qu'il en soit, l'Amou est, dans son état actuel, un grand fleuve. Né dans le plateau le plus élevé de l'ancien monde, il a des crues régulières provenant de la fonte des neiges. L'inondation commence en mai ; elle atteint dans les premiers jours d'août son niveau le plus élevé ; du mois d'octobre au printemps le fleuve est plus faible. Son débit moyen de 1 600 mètres cubes par seconde est presque égal à celui du Rhône, le plus abondant de nos fleuves français.

Comme les lacs, *ces rivières s'assèchent*. Assez larges tant qu'elles coulent dans le voisinage des montagnes dont les neiges les alimentent, elles dépérissent à mesure qu'elles s'en éloignent, par suite de la sécheresse du climat et d'une évaporation rapide, par suite aussi des saignées nombreuses pratiquées par les riverains. La Tchou se jetait autrefois dans le Syr ; d'anciens affluents de l'Amou, la Mourghab de Merv, le Tedjent qui passe près de Sarakhs, le Zaravchan



Le Zaravchan à Samarkand.

de Samarkand et de Bokhara, se perdent aujourd'hui dans les sables avant d'atteindre le fleuve qu'ils rejoignaient jadis. L'Emba et l'Oural lui-même n'arrivent plus qu'avec peine, si même ils arrivent en toute saison, à la Caspienne. Tôt ou tard, malgré leur force, le Syr et l'Amou cesseront eux-mêmes d'aller grossir le lac d'Aral. Déjà leur lit inférieur est encombré d'îlots de boue et de bancs de sable qui les obstruent. Ils manquent de profondeur ; les différents bras qui enserrent leurs deltas ne sont guère que des flaques d'eau couvertes de joncs et sans le moindre courant.

En dépit de cet assèchement, ces rivières n'en sont pas

moins d'une utilité considérable pour le Turkestan : peu profondes, elles ne servent guère à la navigation, au moins dans leur état actuel ; en revanche, elles contribuent à l'irrigation d'un pays dont le principal défaut est le manque d'eau.

Régions naturelles et richesses minérales. — Le sol du Turkestan est généralement propre à la culture. Une bonne partie de sa surface est formée, sur une profondeur qui atteint jusqu'à 30 ou 40 mètres, par une couche de *lœss* dont la composition chimique est identique à celle du lœss de Chine, d'une fécondité si merveilleuse. Dès qu'il y a de l'eau, le sol est d'une prodigieuse fertilité : « Plantez un bâton dans le sable de la steppe, dit un proverbe ; arrosez-le d'un filet d'eau, et l'année prochaine vous aurez un arbre. » Mais si l'eau manque, c'est le désert. Il faut donc distinguer dans le Turkestan deux régions naturelles bien différentes par l'aspect général : les parties *sèches* et les parties *humides*.

Le nord, autrefois mieux arrosé, formait, dit-on, une forêt continue s'étendant de l'Oural au Balkhach. Aujourd'hui, faute d'eau, ce n'est plus qu'une **steppe aride**, déroulant sa surface, horizontale en apparence, en longues ondulations régulières, formées tour à tour de sables, d'argiles et de roches, entrecoupées de marécages et de fondrières. On lui donne différents noms suivant la couleur des différents sables qui constituent le sol : *Kara koum* (sables noirs), *Kyzyl koum* (sables rouges), *Ak koum* (sables blancs) : sous tous ces noms, c'est le désert. Au printemps, après quelques légères pluies, le sol se recouvre pour quelques semaines d'une maigre végétation qui varie selon la nature du terrain : une herbe courte, parsemée de plantes aromatiques et de liliacées, absinthes, iris, tulipes jaunes, oignons sauvages ; çà et là, quelques arbustes épineux, les saksaouls, dont les racines fixent les sables ; du reste ni arbres, ni roseaux. Viennent l'été et ses chaleurs : tout est desséché, brûlé ; il reste le sable, que le vent soulève en longs tourbillons. Le ciel en est presque toujours troublé. C'est alors un désert plus triste que le hSaara : quelques antilopes, des renards,

des scorpions, des serpents sont les rares habitants de ces solitudes qu'on traverse au galop des chevaux kirghizes, au trot des chameaux aussi utiles en ce pays qu'en Afrique ou en Arabie. Le nom de *Steppe de la Faim* (Bek-pak-dala), donné à l'un de ces déserts, est significatif. Dans cette région du nord il n'existe de végétation permanente que le long des rivières, qui donnent aux sables l'humidité que le ciel leur refuse. Là cesse subitement le désert : « Chaque goutte d'eau, dit le voyageur Vambery, est une goutte de vie. » Sur le sable jaune, blanc ou rouge se détachent des taches d'une verdure luxuriante : ce sont les *oasis* de *Merv*, de *Khiva*, de *Bokhara*, qui étalent des arbres, des champs prospères, des jardins d'une exquise fraîcheur, toute la splendeur d'un pays tropical.

Au sud, *au pied des montagnes* et *dans les hautes vallées du Syr et de l'Amou*, bien abritées, bien arrosées, sont les **pays de culture**. Les parties les plus basses sont couvertes de prairies verdoyantes, sillonnées de canaux d'irrigation, propres à l'élevage. A côté s'étendent des champs de riz, de coton, de lin et de chanvre, des vergers touffus où poussent en forêts des arbres fruitiers de toute espèce, mûriers, abricotiers, cerisiers, poiriers. Les pentes des montagnes sont ombragées par les plantations de vignes; les céréales y réussissent, le froment jusqu'à 2 000 mètres, l'orge jusqu'à 3 500. Au delà se pressent les forêts de pins, de saules et de bouleaux qui s'échelonnent jusqu'auprès de la limite des neiges éternelles, élevée de 5 000 mètres environ. Toutes les contrées du sud-est participent à cette richesse de végétation : la *vallée du Zaravchan* et celle du Syr-Daria, ou *Ferghana*, ont toutefois un renom particulier de fertilité. La vallée du Zaravchan, dit un voyageur, présente l'aspect d'un ruban animé au milieu du désert : Zaravchan signifie d'ailleurs « semeur d'or ». Le Ferghana, dit un autre, est une terre de verdure et de fleurs, la Lombardie ou la Mésopotamie de l'Asie centrale.

Il faut ajouter aux ressources agricoles des contrées méridionales du Turkestan les **richesses minérales** qu'elles renferment et qui manquent à la plaine du nord. Elles sem-

blent assez importantes, bien qu'imparfaitement connues encore. On y trouve des gisements assez abondants de *houille*, du plomb, de l'argent et même du naphte. Les environs de la ville de *Khodjent* dans le Ferghana, et ceux des environs de *Kouldja*, dans la vallée de l'Ili, aux frontières de la Chine, sont les districts miniers les plus riches.

Populations et villes. — Le Turkestan caspien est maigrement peuplé. Suivant les évaluations les plus vraisemblables, cet immense pays n'aurait que 6 millions d'habitants.

Cette population est du reste très mélangée. Elle est formée, d'une façon générale, par les dèux grandes races qui peuplent toute l'Asie centrale, les *Iraniens* et les *Touraniens*, ou, plus familièrement, les Persans et les Tartares On les trouve au Turkestan vivant côte à côte, juxtaposés, mais non fondus. On pourrait presque dire qu'à chacune des deux régions physiquement distinctes du Turkestan appartient un peuple particulier.

Les **Iraniens** sont les moins nombreux : 2 millions environ. Ils habitent les vallées des montagnes, les pays de cultures. Tels sont les *Galtchas*. Leurs principaux représentants sont les *Tadjiks*, Persans d'origine et de langue, musulmans de religion. Au groupe iranien se rattachent les *Russes*, nouveaux arrivés, qui sont déjà au nombre de 600 000.

Les **Touraniens** (4 millions) sont les habitants du désert. On les divise en quatre groupes principaux : les *Turkmènes*, répandus dans l'Oust-Ourt et dans tout le pays compris entre la Caspienne et le haut Amou ; les *Kirghiz*, qui parcourent l'immense steppe du nord, de l'Oural à l'Irtych et aux Thian-Chan ; les *Kalmouks*, cantonnés sur les versants des Thian-Chan et du Tarbagataï ; les *Ouzbegs*, groupés autour de Bokhara. Tous pratiquent la religion musulmane, à part les Kalmouks, qui sont bouddhistes.

Ces deux races présentent un contraste complet. Habitants des vallées, les Iraniens sont adonnés à la culture, au commerce, et mènent la vie sédentaire. Presque tous les Tou-

raniens ont, au contraire, pour l'agriculture une sainte horreur, suivant à la lettre le précepte de Mahomet : « Partout où entre cette machine (la charrue), l'opprobre entre avec elle ». Ils sont avides d'indépendance et de grand air : « Nous ne voulons, disent-ils, ni l'ombre d'un arbre, ni celle d'un chef ». Ils préfèrent aux assujettissements de la vie agricole l'existence nomade et pastorale des steppes.

Aussi, entre les deux races si différentes de tous points, c'est une lutte presque incessante. « Le désert, dit Élisée Reclus, assiège l'oasis, et le pasteur errant menace le cultivateur. » Montés sur leurs agiles coursiers, embusqués dans les plis de la steppe, les habitants du désert se livrent impunément à la maraude, au vol; ils pillent les caravanes, opèrent des razzias, font la traite des blancs. On évalue à 1 million d'hommes le nombre des Persans capturés par les Turkmènes, dans les districts septentrionaux de l'Iran, pendant un siècle. L'antagonisme entre les deux peuples existe encore : il résulte encore plus des différentes conditions de la vie que de l'opposition des races.

Ce sont les troubles et les pirateries des khans de Khiva et de Bokhara qui ont attiré les Russes dans le Turkestan. Ce premier pas les a conduits à conquérir tout le pays : Tachkent en 1865, Samarkand trois ans après, Khiva en 1873, Merv et Sarakhs en 1884. Actuellement *les Russes possèdent en toute propriété les 4/5 du Turkestan caspien*. Les *États de Khiva* (700 000 hab.) et de *Bokhara* (2 130 000 hab.) ont gardé leurs chefs avec les apparences de la souveraineté, droits de lever des impôts, de rendre la justice, d'avoir des soldats ; mais ils sont placés sous la surveillance d'un gouverneur militaire russe. La rive gauche de l'Amou supérieur comprend un certain nombre de petits États, comme le *Chougnan*, le *Wakchan* et le *Badakchan*, qui se rattachent à l'Afghanistan, et par conséquent sont encore indépendants des Russes.

C'est au sud, dans les vallées arrosées et fertiles, que se masse la partie la plus dense de la population du Turkestan.

C'est là que s'élèvent les plus grandes villes. Dans la vallée de l'Ili se trouve *Vernyi*, située sur le chemin qui, par la porte de Dzoungarie, mène du Turkestan en Chine. Dans le Ferghana sont *Andidjan*, la nouvelle ville russe de *Margelan*, *Kokan*, peuplée de 54 000 habitants, et la place forte de *Khodjent* (35 000 hab.). Au nord de Khodjent, au pied des Thian-Chan, s'élève au milieu d'une plaine fertile la grande ville de **Tachkent** (122 000 hab.), dont les Russes ont fait leur capitale et qu'ils ont transformée depuis l'occupation. Sur le Zaravchan est *Samarkand* (35 000 hab.), avec un des bazars les plus beaux et les plus vastes de l'Orient. Sur le Mourghab se trouve l'oasis de *Merv* dont la renommée est proverbiale : « Les Merviens, dit-on, pour un boisseau semé, récoltent cent boisseaux. » Enfin, au pied du Kopet-Dagh est bâtie la petite ville d'*Askhabad*, capitale du district transcaspien. Toutes ces villes appartiennent à la Russie.

Dans le khanat de Khiva, situé sur la rive gauche de l'Amou inférieur, on trouve les villes de **Khiva** (15 000 hab.), dans une oasis fertilisée par les dérivations de l'Amou, et d'*Ourgentch* (30 000 hab.), plus voisine de la mer d'Aral et grand marché agricole. — L'émirat de Bokharie ne comporte qu'une ville remarquable : c'est **Bokhara** (70 000 hab.), qui est bâtie au milieu d'une plaine fertile, et a pris rang parmi les entrepôts les plus célèbres de l'Asie centrale. Bokhara est située sur le Zaravchan, dont les Russes possèdent le cours supérieur. Le tsar peut donc, à sa volonté, donner ou refuser à Bokhara l'eau dont elle a besoin et sans laquelle elle ne saurait subsister.

État actuel et avenir du Turkestan russe. — Le Turkestan est un pays qui exige de ses habitants des soins constants ; la nature n'y est prodigue que si on l'aide. S'il est habité par un peuple intelligent, travailleur, ami de l'ordre, la prospérité y règne. Sous la domination de nomades pillards et barbares, il ne peut que végéter. L'histoire du Turkestan, avec ses alternatives de grandeur et de misère, est une démonstration continuelle de cette vérité.

Il y a trop peu de temps encore que le pillage s'y exer-

çait impunément pour que l'état actuel du pays soit bien florissant. L'*agriculture* y est peu développée. Un peu plus de la moitié du sol est tout à fait inculte, la plus grande partie est en pâturages utilisés pour l'élevage du bétail ; les chevaux turkmènes, élégants, nerveux, sobres comme des chevaux arabes, ont même une certaine réputation. Un cinquantième seulement de la superficie totale est occupée par de vraies cultures, champs de coton autour de Bokhara, vignes, céréales, rizières, plantations de mûriers. — L'*industrie* y est encore à peu près nulle. C'est à peine si l'on commence à exploiter les mines du Ferghana. On y trouve çà et là quelques débris des industries d'autrefois, restées à l'état rudimentaire : fabriques d'étoffes de soie, de coton, de poils de chameau ; manufactures de cuir et de tabac ; distilleries. — Le *commerce* y est médiocre. Il se fait tout entier dans les trois villes de Tachkent, Samarkand et Kokan. Elles exportent quelques produits bruts : coton, soie, peaux. Elles importent des objets fabriqués : cotonnades, lainages, fers. Ce double commerce, qui se fait surtout avec la Russie, ne dépasse pas 60 millions de francs.

Mais on peut affirmer qu'avant peu la conquête russe, dont les bienfaits pour être encore minces sont déjà sensibles, aura mis fin à cette décrépitude générale. Elle a rendu au Turkestan la sécurité et l'ordre, sans lesquels il ne peut trouver de prospérité. Elle a multiplié les écoles. Elle a amené des colons, c'est-à-dire des bras, dans un pays qui en manquait. A ces bienfaits généraux, gros de progrès économiques, il faut ajouter des améliorations plus précises.

Ce que demande surtout l'agriculture, c'est l'humidité ; le commerce et l'industrie demandent les voies de communication. Avec l'eau, des paradis de verdures ; sans eau, le désert. Avec des routes, échanges et progrès ; sans routes, la stagnation et la misère. Le Syr et l'Amou ne sont pas actuellement navigables ; sur le Syr, dit-on, les bateaux ne portent pas les voyageurs, ce sont les voyageurs qui traînent les bateaux. Il existe quelques routes : la plus importante est celle d'Orenbourg qui, par le Syr, gagne Tachkent et, avant d'atteindre cette ville, bifurque pour prendre, à l'est, la di-

rection de la Chine par Vernyi; au sud-est, celle de l'Inde par Kokan; au sud-ouest, celle de l'Iran par Samarkand. Mais ces routes sont peu nombreuses, longues, pénibles, pauvres en herbes fourragères, en eau et combustible.

Les Russes se sont préoccupés de ces deux questions. D'une



Chemin de fer transcaspien.

part, ils ont repris les travaux de canalisation accomplis par les Arabes au moyen âge et depuis abandonnés : déjà ils projettent de dériver une partie de la Mourghab pour fertiliser la plaine située à l'est de Merv. D'autre part, ils ont déjà construit un *chemin de fer transcaspien*. Depuis 1888, une voie ferrée quitte la Caspienne à Ouzoun-Ada; elle longe la base des hauteurs de l'Iran, où il y a partout de l'eau, et par Kyzyl-

Arvat, Gœk-Tépé, Askhabad, elle gagne Merv ; elle traverse alors le milieu du désert en se dirigeant en droite ligne vers Bokhara, franchit l'Amou-Daria à Tchardjoui, et remonte la vallée du Zaravchan par Bokhara jusqu'à Samarkand. On a décidé récemment de la prolonger jusqu'à Tachkent, la capitale. On parle déjà de la relier au nord à quelque grande rivière sibérienne, et de la compléter au sud par une amorce vers l'Afghanistan.

L'occupation russe ne tardera donc pas à transformer le Turkestan. L'étendue du sol cultivé sera accrue ; les grands cours d'eau araliens seront utilisés pour l'irrigation et la navigation ; les anciennes routes seront améliorées ; de nouvelles seront percées ; les nouveaux occupants multiplieront les voies ferrées qui, tout en assurant leur domination, favoriseront le développement du commerce. Ainsi le Turkestan redeviendra, ce qu'il a été autrefois, un des pays les plus riches de l'Asie centrale.

RÉSUMÉ

I. **Situation, limites.** — Le Turkestan caspien ou occidental est limité par les monts et le fleuve Oural, la mer Caspienne, l'Iran, au sud ; Pamir, à l'est ; le Thian-Chan, au nord-est.

II. **Relief.** — Vers la mer Caspienne sont les soulèvements du grand et du petit Balkhan et du Kopet-Dagh (2 100 m.) soudé aux monts de l'Iran ; au sud-est, les monts du Zaravchan et l'extrémité occidentale du Thian-Chan (mont Séménoff, 4 685 m.). Entre ces montagnes, vaste plaine interrompue seulement par le plateau d'Oust-Ourt, entre la Caspienne et l'Aral. Cette plaine est parsemée de bassins lacustres sans profondeur, restes d'une ancienne mer : Balkhach, mer d'Aral, etc. Tout à l'ouest, la mer Caspienne, profonde au sud de 1100 mètres, sans profondeur au nord, et située à 26 mètres au-dessous des mers. Les lacs du Turkestan se dessèchent graduellement ; le Balkhach diminuerait d'un mètre tous les quatorze ans.

III. **Climat.** — Allant du 30e au 50e degré de latitude (latitudes de Séville et d'Amiens), mais trop éloigné de la mer, le Turkestan est soumis à un climat extrême. Hiver très froid (— 40° au nord) ; été brûlant (+ 36° à l'ombre). La sécheresse est extrême (moyenne des pluies : 6 millimètres par an). Les montagnes du sud et de l'est reçoivent seules suffisamment de pluie, qu'elles envoient en rivières à la plaine.

IV. Hydrographie. — Les fleuves, nombreux, se jettent tous dans des mers intérieures. L'Ili dans le Balkhach, la Tchou dans l'Achi-koul, l'Emba et l'Oural dans la Caspienne, le Syr-Daria et l'Amou-Daria dans la mer d'Aral. Le Syr-Daria — ancien Iaxartes — (1650 kil.) descend du Thian-Chan; l'Amou-Daria — ancien Oxus — (2500 kil.) vient du Pamir; il a autrefois jeté ses eaux dans la Caspienne. Toutes les rivières du Turkestan diminuent en s'éloignant des montagnes : en partie, par l'évaporation; en partie, par l'irrigation.

V. Régions naturelles et richesses minérales. — Le Turkestan, généralement stérile, devient fertile partout où arrive l'eau : le nord est presque tout aride (*Kara-koum*, sables noirs; *Kyzyl-koum*, sables rouges : *Ak-koum*, sables blancs). La seule végétation permanente est au bord des rivières; leurs eaux dérivées forment les oasis de Merv, Khiva, Bokhara, etc., merveilleusement fertiles. Le pied des montagnes et les hautes vallées, plus humides, sont des pays de culture : prairies, vergers, riz, coton, lin, chanvre, vignes, céréales. Au-dessus croissent les forêts de pins, saules et bouleaux. La limite des neiges persistantes est à 5000 mètres environ.

Les richesses minérales sont concentrées dans la région sud, mais imparfaitement connues : houille, plomb, argent, naphte. Les environs de Khodjent et la vallée de l'Ili sont les districts miniers les plus riches.

VI. Populations et villes. — Population faible, 6 millions d'habitants. Deux races principales mélangées d'une foule de groupes secondaires : 2 millions d'Iraniens, Tadjiks, Galtchas, etc., cultivateurs, commerçants, sédentaires (600000 Russes se rattachent à ce groupe). — 4 millions de Touraniens, Turkmènes, Kirghiz, Kalmouks, Ouzbegs, tous pasteurs et nomades. L'antagonisme entre les deux races et leurs deux conditions de vie a duré pendant des siècles et appauvri le Turkestan. Actuellement la Russie possède les quatre cinquièmes du pays et domine le reste. Villes principales : Vernyi, sur la route de Dzoungarie; Kokan, Khodjent; Tachkent (122000 hab.), au pied du Thian-Chan, capitale; Samarkand sur le Zaravchan; Merv sur le Mourghab; Khiva et Ourgentch près de l'Amou inférieur; Bokhara, près du Zaravchan et non loin de l'Amou.

VII. État actuel et avenir. — Le Turkestan n'est productif que grâce aux soins de l'homme : l'agriculture y est encore peu développée; plus de la moitié du sol est absolument inculte. L'industrie est nulle, le commerce est faible. Exportations : cotons, soies, peaux. — Importations : cotonnades, lainages, fers. Total, 60 millions de francs. La conquête russe a déjà étendu l'irrigation, multiplié les écoles, ouvert des routes, créé le chemin de fer transcaspien, de la Caspienne à Samarkand. Reprenant les travaux des Arabes du moyen âge, les Russes ont déjà fait entrer le Turkestan dans une voie plus prospère. On projette deux prolongements du Transcaspien : au nord vers la Sibérie, au sud vers l'Afghanistan.

III. — CAUCASIE

Limites; étendue. — Au sud-est de la Russie, entre les mers Noire et Caspienne, les hautes terres de l'Asie se terminent par un plateau élevé. Au nord de ce plateau, mais presque entièrement séparé de lui, l'énorme muraille du Caucase obstrue presque complètement l'isthme ponto-caspien. C'est cet ensemble de pays que les Russes désignent sous le nom général de Caucasie.

Les limites en sont très nettes de trois côtés : à l'ouest, la Caucasie est bornée par la *mer Noire* et la *mer d'Azof*, entre lesquelles s'avance la péninsule de Taman ; à l'est, elle est de même bornée par la *mer Caspienne*, que la péninsule d'Apchéron sépare en deux bassins ; au nord, enfin, la limite est formée par la dépression presque rectiligne où coule le *Manytch*, reste d'un ancien détroit marin qui, à une époque primitive, réunissait les deux mers voisines. Le côté du sud est le seul où il n'existe *aucune borne naturelle* à la Caucasie ; elle se confond tout naturellement avec le plateau d'Arménie, et la limite qui sépare l'Arménie russe de l'Arménie turque et persane est si peu indiquée par le relief du sol, qu'elle a été déplacée déjà maintes fois en notre siècle : aujourd'hui elle quitte la mer Noire au sud de Batoum, va couper le grand massif de l'Ararat, puis suit le cours de l'Araxe, et se termine sur la Caspienne au sud du port de Lenkoran.

Dans ces limites, la Caucasie a une superficie de 463 155 kilomètres carrés (France, 536 408).

Relief. — Considérée au point de vue du relief, la Caucasie se divise en deux parties que sépare la chaîne du Caucase : la Caucasie du nord, ou Ciscaucasie, est une plaine basse ; la Caucasie du sud, ou Transcaucasie, présente au contraire un enchevêtrement d'âpres montagnes et de vallées encaissées.

La **plaine du nord** est monotonement plate ; c'est un ancien fond de mer asséché, au relief insignifiant. Les seules

élévations qu'on y trouve sont, dans les parties méridionales, les contreforts du Caucase, comme le *Bech-Taou* (1378 m.), en avant de l'Elbrous. Le Caucase ferme, au sud, cette plaine au-dessus de laquelle il se dresse brusquement, éveillant dans l'esprit l'idée d'une muraille gigantesque, majestueuse, sévère, presque terrible d'aspect.

Le **Caucase** s'étend dans toute la largeur de l'isthme ponto-caspien, entre la mer Noire et la mer Caspienne, sur lesquelles il se termine par des falaises escarpées, laissant rarement un étroit passage le long de la côte. Il projette dans la mer Noire la péninsule de *Taman* par laquelle il va rejoindre, au delà du détroit resserré de Kertch, les monts de Crimée; dans la Caspienne, il forme la péninsule d'*Apchéron*, au delà de laquelle il se prolonge même au milieu des flots par un seuil immergé et des îlots rocheux.

Ce soulèvement, orienté du sud-est au nord-ouest comme les monts de Perse et la plupart des crêtes asiatiques, est immense. Sa longueur est d'environ 1100 kilomètres; sa largeur, qui, au centre de la chaîne, vers la passe du Darial, n'est que d'une centaine de kilomètres, atteint le double et même le triple à l'ouest et à l'est. La hauteur en est très supérieure à celle des plus hautes montagnes européennes; plusieurs sommets y dépassent 5000 mètres; son point culminant, l'Elbrous, en a 5660.

C'est aux Pyrénées que l'on compare le plus souvent le Caucase. Avec des dimensions plus considérables il les rappelle, en effet, par sa situation entre deux mers, par son orientation, par la rareté et l'élévation de ses passages, ainsi que par l'étroitesse de ses massifs supérieurs. Il leur ressemble encore par sa disposition générale en arêtes parallèles ou faiblement divergentes, que des nœuds rattachent de distance en distance, et entre lesquelles s'ouvrent des cirques granitiques, d'où les rivières s'échappent par des gorges profondes à parois calcaires. Il est enfin, comme les Pyrénées, composé surtout de roches secondaires, reposant sur un noyau primitif de schistes et de granits. Mais on trouve, en outre, dans le Caucase, des traces de volcans presque ab-


M. D'AZOV
MER NOIRE
MER CASPIENNE
26m au dessous du niveau de la Mer Noire
CAUCASE
ARMENIE
TURQUIE D'ASIE
PERSE
Kouban
Stavropol
Manytch Or.
Kouma
I. Koulaly
Manghychlak
Tekaterinodar
Novorossiisk
Laba
Chougous
3244
1378
Bech Taou
Piatigorsk
Malka
Kixliar
Terek
Elbrous
5660
Sougo
Soulak
Kachtan Taou
Dykh Taou
Vladikavkaz
Kazbek
5043
Col
Mamison
Passe du Darial
Koutaïs
Poti
Rion
Derbent
Sourain
Tiflis
Sari Dagh
3660
Batoum
Prom. de Jason
Kartchkhala
3432
Aboul
Ardahan
Kars
Trébizonde
L. Tchaldyr
Alagoez
4095
Erivan
Bazarduzi
Baba Dagh
3637
Péninsule
Bakou
Apchéron
Chemakha
Krasnovodsk
Erzeroum
Kara Sou
Erzendjan
Ararat
5157
Pt. Ararat
3914
Choucha
Ordoubad
Araxe
Kouro
Lenkoran
Kharpout
L. de Van
Khoï
35°
40°
45°
50°
0
100
200 Kil.

Le Caucase.

sentes dans les Pyrénées. Plusieurs des principaux sommets ont couvert les montagnes de basaltes, de laves, de scories. Aujourd'hui encore, des symptômes nombreux attestent l'activité sourde des feux souterrains : ce sont les boues effervescentes qu'on remarque dans les deux péninsules extrêmes; les sources thermales qui s'échelonnent le long des deux versants; les énormes réservoirs souterrains de naphte disposés d'une manière symétrique au nord et au sud du Caucase; les tremblements de terre si fréquents et si désastreux en cette région.

Le *passage du Darial*, qui franchit le Caucase à 2 590 mètres seulement d'altitude, au pied du Kazbek (5043 m.), sépare la chaîne en deux segments de longueur inégale.

A l'*ouest* se dressent les sommets principaux. Les collines, à peine apparentes sous les alluvions de la péninsule de Taman, se relèvent graduellement en montagnes de 2 000 à 3000 mètres dont les escarpements s'étendent jusqu'au bord de la mer Noire qu'ils dominent à pic. Puis, à partir du point où le Caucase cesse de côtoyer la mer Noire, ils forment sur près de 200 kilomètres une crête assez élevée pour dépasser, d'une façon continue, la limite des neiges persistantes et pour verser des glaciers dans les cirques et les hautes vallées de ses pentes. C'est là que se dressent, tous au nord de la ligne de faîte, l'*Elbrous* (5 660 m.), surnommé par les Cosaques la « crinière de glace » ; le *Kachtan-Taou* (5 211 m.), le *Dykh-Taou* (5 159 m.), le *Kazbek* (5043), très vénéré à cause de la position qu'il occupe près du Darial. Les seuls cols où s'abaisse cette crête centrale restent si élevés qu'ils sont peu praticables : le *col de Mamison*, près des sources du Rion, est encore à 2 862 mètres d'altitude.

Le *Caucase oriental* est moins élevé : les plus grandes hauteurs y dépassent à peine 4 000 mètres ; presque toujours elles se tiennent à l'altitude moyenne de 3 500 mètres. Mais il est plus inégal, plus tourmenté, et représente une protubérance beaucoup plus considérable que le Caucase occidental ; des chaînons latéraux y élargissent la chaîne, qui n'a pas moins de 300 kilomètres de développement le long de la Caspienne. A l'est du *Baba-Dagh* (3637 m.), le Caucase

s'abaisse rapidement ; il se termine, dans la péninsule d'Apchéron, par des terrasses de 200 à 250 mètres de hauteur, dominées par quelques volcans de boue de médiocre élévation et semées de marécages.

Le **plateau d'Arménie** est entièrement séparé du Caucase par le sillon étroit où coulent le Rion et la Koura. Les deux soulèvements montagneux sont unis, à l'est de Rion, par les *montagnes Mesques* ou *de Souram*, dont quelques sommets dépassent 2500 mètres. Le *col de Souram* ouvre, à travers ces montagnes, à 923 mètres seulement d'altitude, une communication facile entre les versants de la mer Noire et de la mer Caspienne.

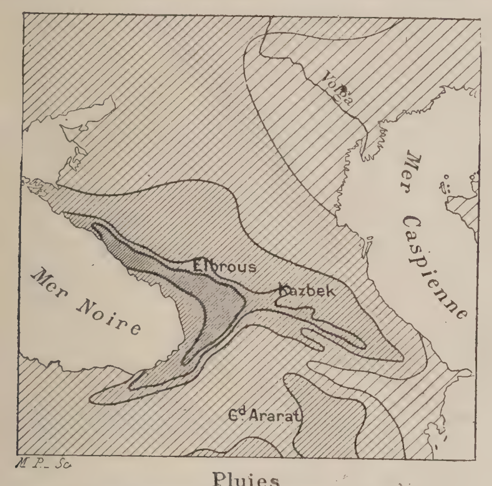
Le massif d'Arménie n'appartient à la Russie que dans sa partie septentrionale. C'est là qu'il est le plus haut et le plus enchevêtré. Tout le pays compris entre la Koura, l'Araxe et la mer Noire se tient à une hauteur supérieure souvent à 2000 mètres : certaines villes, comme Kars, sont situées à plus de 1800 mètres. De profondes vallées d'érosion, abruptes et sauvages, où coulent les rivières, entaillent le massif. A la surface s'étendent des cavités, où les eaux, en s'amassant, ont formé de grands lacs, dont le plus grand, le lac *Goktcha* ou *Sévanga*, situé à 1932 mètres d'altitude, présente une superficie égale à deux fois et demie celle du Léman. Le massif arménien est tout hérissé de croupes arrondies et de sommets pointus de formations souvent plutoniennes qui le dominent à une grande hauteur. On distingue, parmi les principaux points culminants, le mont *Kartchkhala* (3432 m.) et le grand massif volcanique de l'*Alagœz* (4095 m.), tout couvert de scories et de pierres ponces. Le géant du massif est l'**Ararat**, centre du plateau d'Arménie et qu'on pourrait considérer comme le pic central du faîte de plateaux et de hautes terres qui se prolonge à travers l'ancien monde, du cap de Bonne-Espérance au détroit de Bering. De sa masse conique, blanche de neige et rayée de scories noires, il domine de si haut les autres montagnes du massif, qu'elles semblent lui faire cortège comme à un maître, et que les collines et les plateaux accidentés s'étendent comme des plaines à la

base. Le massif de l'Ararat se compose de deux montagnes distinctes. Le *Grand Ararat* (5 157 m.) élève sa double pointe au nord-ouest; le *Petit Ararat* (3914 m.) arrondit sa cime au sud-est, séparé du géant voisin par une dépression profonde. L'ensemble des deux cimes avec leurs contreforts occupe entre les deux plaines de Bayadiz et d'Erivan une superficie d'environ 960 kilomètres carrés. Les pentes de l'Ararat, arides, brûlées, couvertes de cendres et de laves, inhabitables pendant la période des sécheresses, témoignent d'une action volcanique qui s'est manifestée, même dans notre siècle, par la désastreuse éruption de 1840.

Climat. — D'une façon générale, le climat de la Caucasie est *rude* et *inégal*; même au nord du Caucase, sous une latitude peu élevée (celle de Toulouse et de Bordeaux), règne le climat asiatique, extrêmement sec et alternativement très froid ou très chaud suivant la saison et l'heure du jour. A Astrakhan, où la température moyenne de l'été est supérieure à 24 degrés, le froid est tel, l'hiver, qu'il faut enterrer les vignes à un mètre de profondeur pour les soustraire à la gelée. Les bergers qui parcourent les steppes de la Koura inférieure, brûlées par le soleil d'été, sont obligés, pour échapper aux froids hivernaux, de se creuser dans le sol de véritables terriers. Sur les plateaux ou entre les massifs d'Arménie, l'écart entre les températures extrêmes est encore plus sensible; l'extrême chaleur et l'extrême froid se succèdent presque sans transition; à des étés de 45 degrés font suite des hivers de — 30 ou — 35 degrés qui gèlent les lacs pour plusieurs mois. Seules les parties qui avoisinent la mer Noire doivent à un air plus humide un climat relativement modéré.

Les excès du climat caucasien tiennent, en grande partie, à son *extrême sécheresse*. Les pluies, abondantes à l'ouest, le long du littoral de la mer Noire, sont, au contraire, insuffisantes à l'est et au sud. Si, d'une part, elles peuvent atteindre ou dépasser une tranche annuelle de 3 ou 4 mètres, d'autre part, elles peuvent ne donner que 150 millimètres par an, aussi peu que dans certaines parties du Sahara : à

Bakou, sur la Caspienne, l'eau douce manque même pour les besoins domestiques. La sécheresse de l'air y est telle, que la limite des neiges persistantes, qui se tient dans les Alpes à 2400 ou 2600 mètres environ d'altitude, se relève



Pluies

moins de 0m.25 — de 0.25 à 0.50m — de 0.50 à 1m — de 1 à 2m — plus de 2 mèt.

dans la Caucasie orientale jusque bien au-dessus de 3000 mètres. Les sommets orientaux du Caucase et de l'Arménie en sont presque dépourvus. C'est seulement dans le Caucase occidental et central que se trouvent les grandes cimes neigeuses et les vastes glaciers.

Hydrographie. — Les rivières de la Caucasie aboutissent à la mer Noire ou à la mer Caspienne. On peut les diviser en deux groupes : celles qui coulent au nord, celles qui coulent au sud du Caucase.

1° **Au nord du Caucase** le principal tributaire de la **mer Noire** est le *Kouban*, long de 880 kilom. Né dans l'Elbrous, il décrit au nord-ouest du Caucase une courbe semblable à celle de l'Adour au nord-ouest des Pyrénées ; il devient navigable au confluent de la Laba et se termine par

plusieurs bras qui se déversent, des deux côtés de la péninsule de Taman, les uns dans la mer Noire, les autres dans la mer d'Azof.

Les principaux tributaires de la **Caspienne** dans la même région sont la Kouma et le Terek. La *Kouma* (635 kilom.) prend sa source non loin de l'Elbrous, comme le Kouban. Le *Terek*, un peu moins long (615 kilom), est bien plus important. Il naît sur les pentes sud-ouest du Kazbek, dans un cirque d'environ 2500 mètres d'altitude, abreuvé de glaciers; il traverse le défilé du Darial, et entre en plaine par la porte de rochers que garde la ville de Vladikavkaz ; il s'y grossit de nombreux affluents descendus de la partie la plus élevée de la chaîne et devient navigable au confluent de la Malka ; il coule alors à l'est, longeant la base des contreforts du Daghestan, reçoit encore la rapide Sounja, et se jette dans la Caspienne par un grand nombre de bras, dont les plus méridionaux tendent à combler de leurs alluvions la baie allongée d'Agrakhan.

Un autre cours d'eau, le *Manytch*, appartient à la fois aux deux bassins de la mer Noire et de la Caspienne. C'est moins une rivière véritable qu'une suite d'étangs saumâtres, larges de 4 à 5 kilomètres et couverts de roseaux, qui occupent le fond de l'ancien détroit ponto-caspien. Au printemps, les eaux qui s'y déversent s'écoulent indifféremment vers l'est et vers l'ouest.

Tous ces cours d'eau ont un débit très inégal. Au printemps et à l'automne, gonflés par la fonte des neiges ou par les pluies, ils débordent, s'étendent sur les bas-fonds. Pendant les chaleurs, au contraire, ils s'appauvrissent dès qu'ils ont quitté la montagne, en partie par suite de l'évaporation, en partie par suite des dérivations que pratiquent les riverains; souvent on ne trouve plus même une goutte d'eau dans leurs lits desséchés ; les plus favorisés sont obstrués de boues, de vases et de bancs de sable entre lesquels séjournent les eaux paresseuses. La Kouma se tarit ainsi au milieu des roseaux 100 kilomètres avant d'atteindre la Caspienne. Le Kouban et le Terek doivent à leur proximité du Caucase de conserver toujours une quantité suffisante d'eau.

2° **Au sud du Caucase**, la **mer Noire** reçoit trois grandes rivières, l'*Ingour*, le *Rion* et le *Tchorokh*. Les deux premières, issues du Caucase, ont un cours supérieur très accidenté à travers les contreforts de la montagne ; mais, dès qu'elles sont arrivées dans la plaine basse qu'elles ont formée de leurs alluvions, leur aspect change. Alimentées par les glaciers du Caucase et des pluies très abondantes, elles s'étalent, faute de pente, en marais que cachent des roseaux, des tapis de plantes aquatiques, des forêts d'arbres et d'arbustes. Le Rion (ancien *Phase*) se jette dans la mer à Poti. Le *Tchorokh*, descendu d'Arménie, et qui n'appartient à la Caucasie que dans son cours inférieur, coule au contraire presque jusqu'à la mer entre deux murailles de roches dressées parfois à d'immenses hauteurs : il se jette dans la mer Noire à Batoum.

La **mer Caspienne** ne reçoit, au sud du Caucase, qu'un seul affluent, mais c'est le plus long et le plus considérable des fleuves de la Caucasie : la *Koura* (1 527 kilom.), grossie d'un affluent à peine moins important, l'*Araxe* (1022 kilom.). En réalité, ces deux rivières sont indépendantes : au temps de Strabon, leurs embouchures étaient séparées ; elles ne se rejoignent aujourd'hui qu'au moment d'atteindre la mer, et encore l'Araxe tendrait-il, dit-on, à se séparer de nouveau de la Koura.

La *Koura* (ancien Cyrus) prend sa source dans la partie occidentale du massif d'Arménie, non loin des bords du Tchorokh et près de la ville d'Ardahan. Tout son cours supérieur, se déroulant en pays montagneux, est encaissé dans d'étroits défilés ; des deux côtés, des coulées de lave, dressées en falaises à des centaines de mètres de hauteur, bordent le fleuve qui coule rapide au fond d'un gouffre. Après les défilés de Borjom, longs de 25 kilomètres, il entre en plaine à Gori, au débouché du col de Souram, et prend définitivement la direction du sud-est. Son cours se ralentit ; le fleuve, qui arrose Tiflis et se grossit de l'Alazan venu du Caucase, dessine des méandres, embrasse des îles et des bancs de sable. — L'*Araxe* naît en territoire turc, près d'Erzeroum, puis passe en Russie et sert ensuite de frontière entre la Russie et la Perse. Il coule presque sans interruption dans les mon-

tagnes ; il y arrose, à 860 mètres d'altitude, le large bassin d'Erivan qu'enserre un cercle de montagnes dont les principales sont l'Alagœz et l'Ararat ; le reste du temps, il coule dans un dédale de gorges étroites, aux roches noires et abruptes, où les eaux bruyantes, rejetées d'une rive à l'autre, sont encombrées de chutes et de rapides. La Koura et l'Araxe réunis se jettent à la mer par un delta qui s'accroîtrait chaque année d'une superficie de 4 kilomètres carrés.

Aptitudes naturelles et richesses minérales. — Ces diverses conditions d'altitude, d'exposition et de climat permettent de distinguer dans le Caucase plusieurs régions naturelles très différentes.

La région située au *nord du Caucase* est la plus déshéritée. Formée de terrains imprégnés de sel, soumise à tous les excès d'un climat continental ; arrosée par des pluies trop rares et par des rivières qui, la plupart du temps, se traînent en flaques stagnantes, la Ciscaucasie rappelle par sa désolation les steppes voisines de la Russie méridionale. Les jardins de primeurs qui couvrent les pentes arrosées du Caucase, les vergers, les vignobles, les fleurs, tout disparaît à mesure qu'on s'éloigne des montagnes. Jusqu'aux limites de l'horizon se déroule la steppe, succession de terres argileuses et de sables rougeâtres, coupée de marais en chapelets et de salines, restes de lacs évaporés. L'herbe courte et dure qu'y font germer les maigres pluies du printemps, se dessèche rapidement ; puis c'est le désert de sable ou de neige que le vent soulève en tourbillons. La vie nomade y peut seule subsister.

Au sud du Caucase, les *bassins inférieurs de la Koura et de l'Araxe* offrent le même aspect de désolation. Bien que le sol y soit presque partout composé de terre noire, les steppes forment, faute d'eau, un véritable désert presque continu. On y voit des antilopes sauvages, d'innombrables tortues et des serpents. Au printemps quelques pasteurs nomades les parcourent en poussant devant eux leurs troupeaux. La Transcaucasie caspienne ne le cède point en tristesse à la Ciscaucasie.

Mais, à mesure qu'on remonte vers l'ouest le cours de la

Koura pour redescendre, au delà des monts de Souram, vers le bassin du Rion et vers la mer Noire, l'aspect change. L'humidité plus abondante fait germer la vie végétale et, en même temps, la vie animale : le pays se couvre de champs cultivés; la terre se peuple de cités. Les pentes du Caucase, au-dessous des neiges et des rochers, sont couvertes de prairies, de bouquets d'azalées, de rhododendrons et de buis; plus bas, de forêts luxuriantes où abondent les essences européennes, érables, tilleuls, frênes, charmes, hêtres, chênes, châtaigniers; plus bas encore, de champs, de vignobles et de jardins. Les arbres et les cultures, sous ce climat déjà méridional, grimpent plus haut que sur nos Alpes ; l'orge s'y rencontre jusqu'à 2400 mètres, le froment jusqu'à 2000, le maïs jusqu'à 900; la vigne y croît au hasard, s'attache en guirlandes aux branches des ormeaux, mûrit ses fruits jusqu'à 1100 mètres; presque à la même altitude se voient les mûriers et les arbres fruitiers, dont la plupart, du reste, sont originaires de cette région. La partie privilégiée par excellence, c'est la vallée du Rion, l'antique et célèbre *Colchide* : grâce à l'humidité abondante qui s'y déverse et à la protection des montagnes qui l'enserrent de trois côtés, le sol y présente une magnificence extraordinaire de végétation : les champs de tabac y succèdent aux champs de maïs et aux rizières; les plantes de l'Inde y prospèrent : cotonniers, indigotiers, camphriers; le grenadier y pousse en véritables forêts. Mais la côte, formée d'alluvions et marécageuse, est malsaine : presque toujours y règne la malaria, funeste aux hommes et aux animaux.

Enfin, le *plateau arménien*, rocailleux et situé à une altitude trop élevée pour n'avoir pas à souffrir des extrêmes de chaleur et de froid, est le plus souvent triste et sévère. La vigne n'y subsiste qu'à la condition d'être cachée sous terre en hiver et arrosée au temps des chaleurs. Les bassins qui se succèdent le long de l'Araxe et les vallées profondes qui coupent la montagne sont en général frais, couverts de cultures, tapissés d'innombrables arbres fruitiers, surtout dans l'Arménie occidentale.

Les ressources agricoles de certaines régions caucasiennes

sont médiocres, comparées aux **richesses minérales** que recèle sur de nombreux points la Caucasie. Il est peu de pays au monde qui soient plus riches que celui-ci. Toutes les variétés de minéraux ou presque s'y trouvent : le *plomb argentifère* dans la vallée d'Alaghir, au nord du Caucase, sur un des affluents du Terek ; le *fer* et le *manganèse* ; le *plomb* près de Tiflis ; le *cuivre* à Kedabek, au sud-est de la même ville ; le *soufre*, l'*alun*, le *sel gemme* en gisements nombreux.



Région du naphte.

Près de Koutaïs, enfin, dans le bassin supérieur du Rion, sont des *dépôts houillers* importants.

La principale richesse minérale de la Caucasie est constituée par ses dépôts de **naphte** et de **pétrole**. On en trouve à peu près tout le long de la chaîne du Caucase. Tout le Kouban inférieur et la péninsule de Taman recouvrent des gisements de « l'huile de pierre ». Elle n'est pas moins abondante dans la région qui s'étend entre le Terek et le Caucase. On la trouve partout aux environs de Tiflis, la « ville brûlante ». Mais les dépôts les plus riches sont ceux de la péninsule d'Apchéron ; tout le sous-sol de cette presqu'île, qui fut le berceau de la religion du feu, ne forme qu'un immense lac de naphte ; en maint endroit il suffit de creuser le sol avec le doigt pour déterminer une émanation de carbure inflam-

mable au contact d'un charbon ou d'une allumette ; toute la cuisine indigène se fait à ce feu ; des sources jaillissent même au milieu de la mer; et ce pétrole, supérieur au pétrole américain pour le pouvoir éclairant, se trouve partout à une profondeur deux ou trois fois moindre.

Populations et villes. — La Caucasie compte 7 300000 habitants, soit 16 au kilomètre carré. Cette population est *inégalement répartie.* Elle est très clairsemée dans les steppes du nord, où l'on ne trouve, les bords des rivières exceptés, que des peuples nomades. Elle est presque nulle sur la chaîne. Elle est au contraire assez dense dans les vallées du sud et même sur le plateau d'Arménie.

Cette population, encore inférieure par sa densité à celle de la Russie d'Europe, s'est *accrue rapidement* depuis la conquête russe, malgré les guerres, les émigrations, les exils en masse, l'insalubrité de quelques districts qui a fait de nombreuses victimes parmi les conquérants. L'immigration des Cosaques et des paysans russes et celle des Arméniens fugitifs ont compensé les départs; enfin l'accroissement des habitants par l'excès des naissances s'est produit régulièrement dans tous les districts de la contrée, même chez les immigrants slaves : le nombre des décès n'y représente en moyenne que les deux tiers des naissances. Nul doute que sous l'influence bienfaisante de la conquête russe, la population de la Caucasie ne redevienne un jour aussi nombreuse qu'elle le fut jadis, s'il est vrai que l'on comptait en Transcaucasie 16 millions d'habitants au XIIIe siècle. En tout cas, le pays pourrait facilement les nourrir.

Cette population est *très mélangée.* Au point de vue ethnologique, les pays du Caucase forment un véritable chaos; les races, les langues, les religions les plus diverses s'y coudoient. Les Romains, d'après Pline l'Ancien, entretenaient 150 interprètes dans ce pays : ils n'en auraient pas besoin de beaucoup moins aujourd'hui. Les principaux peuples qui habitent actuellement la Caucasie, sont : les *Géorgiens*, 1 150 000; les *Tartares* et les *Turcs*, 1 330 000; les *Armé-*

niens, 720 000; les *Lezghiens* et autres montagnards, 1 050 000; les *Russes*, au nombre de 1 600 000, comptent pour près d'un quart dans la population totale : ils sont établis surtout dans le gouvernement du Kouban et au nord du Caucase; sauf dans les grandes villes, comme Tiflis, on ne les trouve au sud qu'à l'état sporadique.

Le plus remarquable des peuples indigènes est le **peuple arménien**. Actif et industrieux, il vient s'instruire dans nos écoles d'Europe; s'occupe de commerce, de mines, d'industrie, de finance; possède des colonies bien organisées dans les grandes villes d'Occident, Paris, Londres, Vienne, Venise, Moscou. Les Arméniens habitent en groupe compact autour du *mont Ararat* et le long des plaines de l'Araxe, qu'ils considèrent du reste comme leur véritable patrie : c'est là, en effet, qu'on les trouve à l'état le plus homogène, le moins entremêlé d'éléments étrangers; c'est là qu'ils ont leur sanctuaire vénéré, le monastère d'*Etchmiadzin*, situé dans le bassin d'*Erivan*; c'est là aussi, paraît-il, que leur langue reste la plus pure et se rapproche le plus de l'ancien arménien employé encore dans les églises, mais disparu de l'usage depuis la fin du XIVe siècle. Bien que divisé en trois tronçons, le peuple arménien garde un sentiment de nationalité tenace et résiste à l'absorption politique ou religieuse des Turcs et des Russes.

Les grandes villes de la Caucasie sont pour la plupart situées au sud du Caucase. La capitale y est placée : c'est **Tiflis**, « *la ville brûlante* », située sur la Koura, presque au centre de l'isthme ponto-caspien, au débouché sur le fleuve de la passe du Darial : elle possède 90 000 habitants. La principale ville du Rion est l'ancienne cité de *Koutaïs* (20 000 hab.). Sur la mer Noire sont situés les ports de *Poti*, aujourd'hui presque abandonné pour son insalubrité, et de *Batoum*, près de l'embouchure du Tchorokh, qui tend de plus en plus à accaparer tout le commerce de la Transcaucasie avec la mer Noire. — Les principales villes d'Arménie sont : la forteresse de *Kars*, sur la route de la Turquie d'Asie, *Alexandropol* (20 000 hab.), *Erivan* et *Choucha*. La

grande ville de la Transcaucasie sur la Caspienne est *Bakou* : situé au fond d'une baie bien abritée contre les vents du nord, large de 9 kilomètres et profonde, placé en outre au centre de la plus riche région pétrolifère du Caucase, ce port, appelé à un grand avenir, n'a cessé de s'accroître depuis plus de vingt ans ; sa population, qui était en 1870 de 12 000 habitants, est évaluée aujourd'hui à près de 100 000.

Au nord du Caucase, les principales villes sont : *Derbent*, sur la mer Caspienne, qui garde la route étroite du littoral ; *Vladikavkaz*, la ville « Dompte-Caucase » (34 000 hab.), qui occupe en avant du défilé de Darial une position stratégique d'une importance capitale ; *Stavropol* (37 000 hab.) ; *Iékatérinodar* (40 000 hab.), sur le Kouban.

État actuel et avenir de la Caucasie. — Dès la fin du XVIIe siècle, les Russes occupaient presque tout le versant septentrional du Caucase. Il y a déjà près de cent ans que, franchissant le Caucase, ils conquirent le pays de Tiflis. Mais ce n'est que petit à petit, après de longues guerres, qu'ils ont pris possession de la Transcaucasie qu'ils occupent aujourd'hui : la côte de Batoum et le pays de Kars leur appartiennent seulement depuis 1878.

La domination russe commence néanmoins à porter ses fruits. De grands travaux ont été accomplis. On a creusé des canaux d'irrigation, comme le *canal Mariinsk*, qui arrose la steppe de Karaïa en aval de Tiflis. Les ports de Batoum et de Bakou, débouchés du pays, ont été améliorés. Un système de routes a été percé à travers le plateau transcaucasien. Enfin les Russes ont construit le *chemin de fer transcaucasien* qui relie Poti et Batoum, sur la mer Noire, à Bakou, sur la Caspienne, par la vallée du Rion, le col de Souram, Tiflis et la Koura. Ils projettent de le compléter par la construction de deux embranchements dirigés de Tiflis l'un vers Kars, l'autre vers Téhéran.

Ces travaux ont amélioré la situation économique de la Caucasie. Les richesses agricoles se sont accrues ; la terre, mieux exploitée, se vend presque partout trois ou quatre fois plus cher aujourd'hui qu'il y a vingt ans ; les vignes, le

coton, le tabac, la sériciculture forment l'objet de sérieuses exploitations : l'agriculture suffit pour alimenter un notable commerce d'exploitation. — Même progrès dans l'exploitation des richesses minérales du naphte. Des procédés nouveaux ont été appliqués, un outillage spécial construit. La production annuelle des sources de Bakou, qui était évaluée, en 1821, à 40 000 hectolitres, est actuellement de 21 millions d'hectolitres : chaque jour des bateaux ou des wagons-citernes transportent des milliers de kilogrammes du précieux liquide, par la Caspienne et la Volga au cœur même de la Russie, ou par le chemin de fer sur les bords de la mer Noire. On ne s'en sert plus seulement pour l'éclairage; on l'emploie au chauffage. Une tonne de pétrole donne autant de chaleur que trois tonnes de charbon. C'est l'huile minérale de Bakou qui fait mouvoir les machines du transcaucasien et du transcaspien, les bateaux à vapeur de la Caspienne et de la Volga, la plupart des manufactures de la Russie.

L'œuvre n'est pas achevée : la Caucasie, bien aménagée, pourrait nourrir une population aussi considérable que la France; elle n'est pas même aujourd'hui aussi prospère à beaucoup près qu'elle le fut au XIIIe siècle, puisque, au dire des écrivains arabes, la Transcaucasie seule comptait alors 16 millions d'habitants. En particulier, tout reste à faire dans les plaines de la Koura et de l'Araxe inférieurs, aujourd'hui désertes, autrefois peuplées de villes et d'habitants. Des irrigations rendront la vie à ces pays : en même temps que des plantes, germeront des cités; des champs cultivés occuperont la place du désert; à la barbarie, représentée par les nomades, succédera la civilisation.

RÉSUMÉ

I. **Limites, étendue.** — La Caucasie se compose d'un plateau (Arménie russe) et d'une chaîne de montagnes (Caucase). Les limites sont : à l'ouest, la mer Noire; à l'est, la Caspienne; au nord, la dépression du Manytch; au sud, pas de limite naturelle sur le plateau arménien. Superficie, 463 155 kilomètres carrés.

II. **Relief.** — Au nord, une plaine monotone. Plus au sud, le Caucase, barrant tout l'isthme Ponto-Caspien et se terminant à l'ouest par la péninsule de Taman, à l'est par celle d'Apchéron. Longueur, 1 100 kilomètres. Largeur, 100 kilomètres au milieu, 200 ou 300 plus à l'est et à l'ouest. Point culminant, l'Elbrous, 5 660 mètres. Le passage du Darial, à 2 590 mètres, coupe le Caucase en deux au pied du Kazbek (5 043 m.).

Le plateau d'Arménie est séparé du Caucase par le col de Souram, 923 mètres. Il appartient à la Russie par sa partie la plus haute : moyenne 2 000 mètres environ. Lac Goktcha ou Sévanga, à 1 932 mètres. Point culminant, l'Ararat, centre de l'Arménie, 5 157 mètres.

III. **Climat.** — Rude et inégal, surtout sur le plateau arménien, mais même au nord du Caucase. A l'ouest, sur la mer Noire, pluies abondantes et climat plus européen, plus tempéré. Sur le plateau, pluies rares, hivers de — 30 degrés, étés de + 45. Limite des neiges persistantes, s'élevant à l'est du Caucase au-dessus de 3 000 mètres.

IV. **Hydrographie.** — Deux groupes, l'un au nord, l'autre au sud du Caucase. Au nord, le Kouban (mer Noire), la Kouma, le Térek (Caspienne). Entre les deux mers, la traînée d'eau du Manytch. Débit très inégal, abondant au printemps, faible ou nul en été. Au sud, l'Ingour, le Rion, le Tchorokh (mer Noire). La Koura, grossie de l'Araxe (Caspienne).

V. **Aptitudes et richesses minérales.** — Plusieurs régions naturelles. La plus déshéritée au nord du Caucase (steppes, régions salines). Même aspect dans le bas de la Koura et de l'Araxe, faute d'eau. Dans les montagnes, grâce à l'eau, la fertilité s'accroît. La partie ouest (ancienne Colchide) est la plus riche. Le plateau arménien, trop élevé, est sévère, sauf dans les vallées. Richesses minérales très abondantes : plomb argentifère, fer, manganèse, plomb, cuivre, soufre, alun, sel gemme, houille près de la mer Noire, enfin et surtout, naphte et pétrole aux extrémités de la chaîne, surtout à l'est (Bakou).

VI. **Population et villes.** — 7 300 000 habitants, inégalement répartis. Dense seulement dans les vallées du sud et d'Arménie. La Caucasie pourrait nourrir beaucoup plus d'habitants. Races nombreuses et mélangées (on parlait 130 langues au temps des Romains). Géorgiens, Tartares et Turcs, Arméniens, Lezghiens et autres tribus montagnardes, enfin 1 600 000 Russes. Villes : Tiflis, au sud du Caucase (90 000 habitants). Ports sur la mer Noire, Poti, Batoum. Koutaïs, dans la vallée du Rion. Villes d'Arménie : Kars, Alexandropol, Erivan, Choucha. Sur la Caspienne : Bakou (100 000 hab.) et au nord de la chaîne, Derbent. Enfin, dans la plaine du nord, Vladikavkaz, Stavropol, Iékatérinodar.

VII. **État actuel et avenir.** — La conquête russe a amené plus de stabilité et développé les ressources de la Caucasie : commerce, industrie, agriculture. Bakou a passé de 41 000 hectolitres de pétrole (1821) à 21 millions. Ce n'est qu'un début. La Caucasie, bien aménagée, pourra nourrir autant d'habitants que la France.

ASIE TURQUE

La Turquie d'Asie occupe la partie occidentale du continent asiatique, celle que l'on appelle quelquefois l'Asie antérieure, à cause de son mouvement de projection vers le continent européen. Elle comprend toute la partie située à l'ouest d'une ligne tirée dans le prolongement du rivage oriental de la mer Caspienne jusqu'à l'entrée du golfe Persique. Sa forme générale est celle d'un immense quadrilatère dont deux côtés se seraient entr'ouverts pour livrer passage à deux vastes promontoires, projetés, celui du nord-ouest, l'Asie Mineure, vers l'Europe; celui du sud-ouest, l'Arabie, vers l'Afrique. Elle couvre ainsi une superficie de 2 millions de kilomètres carrés, presque quadruple de celle de la France.

La Turquie d'Asie est par suite baignée par des mers nombreuses : la mer Noire, la mer Egée et la Méditerranée; la mer Rouge, l'océan Indien et le golfe Persique. Placée entre les trois continents d'Europe, d'Afrique et d'Asie, lieu de passage obligé entre ces trois mondes, on peut dire qu'elle occupe le centre de l'ancien continent.

Et cependant, malgré les avantages de cette situation, malgré l'intérêt que présente cette région si féconde en souvenirs de toute espèce depuis les premiers âges de l'humanité, la Turquie d'Asie est un pays très faiblement peuplé. On n'y compte que de 19 à 20 millions d'habitants, soit moins de 10 au kilomètre carré. C'est, de toutes les contrées qui avoisinent l'Europe, la moins civilisée. Il y a plus : on y trouve des régions encore inexplorées ou tout au moins imparfaitement connues, en particulier l'Arabie.

C'est que la Turquie d'Asie, dont le relief est très compliqué, manque d'unité naturelle. Elle se compose de contrées disparates, de parties juxtaposées, dont l'unité po-

litique même est insuffisante. On peut y reconnaître quatre régions physiques distinctes :

1° L'Asie Mineure ;
2° La Syrie ;
3° L'Arménie Turque et la Mésopotamie ;
4° L'Arabie.

I. — ASIE MINEURE

Situation, limites. — L'Asie Mineure comprend la péninsule occidentale de l'Asie que limitent si nettement la mer Noire, la mer de Marmara, la mer Égée et la Méditerranée. Du côté même de la terre, elle est à moitié séparée, par la plaine alluviale de Mésopotamie, du reste de l'Asie, à laquelle elle se rattache par les massifs montagneux d'Arménie et le plateau d'Iran.

Relief. — L'Asie Mineure est un **plateau**, la partie la plus occidentale des plateaux de l'Asie. Son relief a dû être mainte fois modifié dans le cours des siècles. Les traces de volcans y sont nombreuses, surtout le long de la côte méditerranéenne, dans la province que les Anciens appelaient la *Phrygie Brûlée*, et dans les îles qui l'avoisinent. Les cratères éteints, les déjections volcaniques y abondent ; les tremblements de terre y sont fréquents ; les pouzzolanes et les solfatares attestent encore l'activité des feux souterrains. — Dans son état actuel, cette grande protubérance rectangulaire a une altitude moyenne d'environ 1 000 mètres ; elle est encadrée, au sud et au nord, par de hautes berges abruptes qui sont élevées, sur les bords de la Méditerranée cilicienne de plus de 3 000 mètres ; d'une façon générale, elle s'incline vers le nord.

Le **rebord méridional** du plateau est formé par le **Taurus.** Cette chaîne se compose d'une série de massifs, tantôt perpendiculaires, tantôt parallèles à la côte, qui domi-

nent la mer de leurs escarpements boisés où s'étagent, jusqu'aux rocs nus et aux neiges éternelles, toutes les zones de végétation, palmiers et aloès, hêtres, cèdres et pins. La montagne suit de si près la côte, hérissée de rochers abrupts et de péninsules massives, que dans la Cilicie Trachée ou « âpre », le littoral est accessible aux seuls piétons : on n'y trouve que juste la place où poser le pied. Les principaux sommets du soulèvement sont : l'*Ak-Dagh* ou « mont Blanc » (3 050 m.), l'*Avlan-Oghlou* (3 200 m.), le *Bei-Dagh* (3 150 m.), le *Gœk-Kouh* (3 000 m.), et, au point où le Taurus s'écarte de la mer, le *Metdesis* (3 500 m.). C'est au nord de cette montagne que la chaîne est coupée par le défilé de *Gulek-Boghaz* (966 m.), les anciennes *Pyles Ciliciennes*; ce passage ouvre entre le plateau de l'Asie Mineure et la Syrie une route que suivirent, dans l'antiquité, Xerxès et Alexandre; au moyen âge, les croisés de Godefroy de Bouillon et de Frédéric Barberousse. Au delà du Zamanlia-Sou, l'*Anti-Taurus* se relie par le Karabel-Dagh au plateau d'Arménie.

La **berge septentrionale** du plateau est formée par une série de chaînes orientées parallèlement à la mer Noire et qu'on peut désigner sous le nom général d'**Alpes Pontiques.** Peu de sommets, sauf au sud de Trébizonde, y dépassent 2 000 mètres. La grande route de Trébizonde à Erzéroum et les vallées de plusieurs tributaires de la mer Noire ouvrent des communications faciles entre la mer et le plateau.

A l'**ouest**, le plateau est beaucoup moins simplement limité. Tantôt il s'abaisse vers l'Archipel par des vallées ouvertes ou des terrasses adoucies que ravinent les rivières. Tantôt il projette des escarpements qui font saillie sur le rivage en promontoires escarpés, en presqu'îles déchiquetées, et qui vont même se prolonger, au milieu des flots, par les nombreuses îles qui avoisinent la côte de l'Asie Mineure.

L'**intérieur**, ainsi encadré, offre une surface accidentée. Des plissements parallèles, dont l'altitude atteint jusqu'à 2 000 mètres, sillonnent ce plateau. Il est parsemé de grands

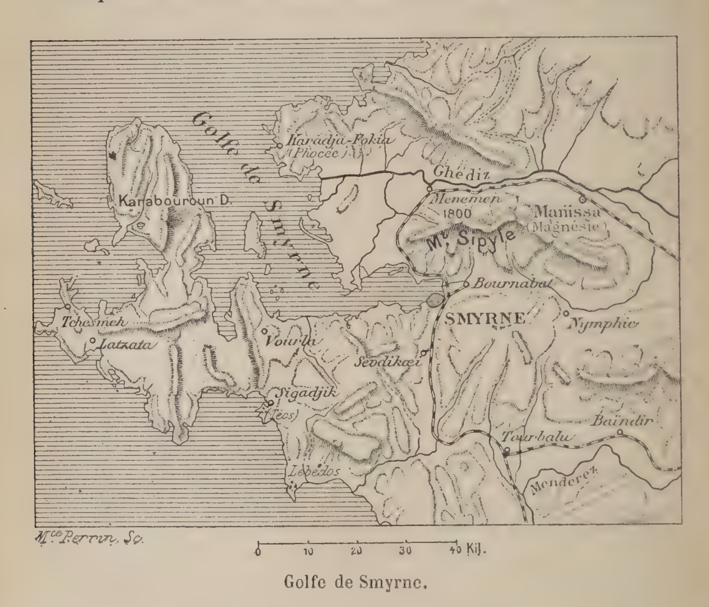
cônes pour la plupart volcans éteints, sorte d'îles montagneuses qui le dominent : tel le *mont Argée*, qui monte à 4 000 mètres près de l'antique ville de Kaisarieh. D'autres fois, au contraire, il est creusé de dépressions où dorment des eaux stagnantes. L'Asie Mineure, comme les hauts plateaux algériens, est parsemée de petites Caspiennes, lacs intérieurs, lagunes marécageuses souvent malsaines, chotts salés, tantôt élargis par la pluie, tantôt desséchés par le soleil, où viennent se perdre quelques torrents descendus des montagnes voisines. Les principaux de ces lacs et de ces schotts sont : dans le voisinage de la mer de Marmara, les lacs *Sabandja*, d'*Isnik*, *Apollonia* et de *Manyas*; au centre, l'*Egherdir-Gœl* (900 m. d'altit.) et le *Beïchehr-Gœl* (1 150 m.). Le plus étendu est le *Touz-Goel* (750 m.) ou « lac salé », sur lequel M. de Tchihatcheff, le grand explorateur de ce pays, a trouvé une couche de sel épaisse par endroits de 2 mètres.

La **côte** de l'Asie Mineure est presque partout montagneuse. La bordure du plateau plonge dans les flots qui l'ont entaillée de golfes et de baies, excellents abris pour les navires. Les mers qui baignent cette péninsule sont du reste profondes; seul le régime des vents dominants, ceux du nord-ouest qui rendent la mer Noire presque toujours houleuse, le terrible *euraquilon* dans la Méditerranée, les sautes de vent habituelles autour des îles de l'Archipel, y nuisent à la navigation maritime.

Dès l'antiquité et le moyen âge, les navires affluaient dans les ports de la mer Noire, *Trébizonde*, *Samsoun*, *Sinope*. Au sud, la côte de Cilicie, creusée par les deux golfes d'*Adalia* et d'*Alexandrette*, servait autrefois de repaire aux pirates qui infestèrent si longtemps la Méditerranée.

La côte la plus accidentée est celle de l'Archipel. Des golfes profonds s'y enfoncent dans les terres, protégés par une ceinture d'îles ou de presqu'îles qui les abrite contre les vents : tels le golfe d'*Edremid*, abrité par Mytilène; le merveilleux golfe de *Smyrne* que défend au sud et à l'ouest la bizarre péninsule de Tchesmeh; le golfe de *Scala-Nova*,

fermé au sud par Samos; le golfe de *Mendelia*; les golfes de *Kos* et de *Symi* qui s'étendent allongés, étroits, percés de mille indentations, des deux côtés de la péninsule mince et déchiquetée de Cnide. Dans l'antiquité, ces golfes abritaient



Golfe de Smyrne.

d'innombrables villes, puissamment enrichies par le commerce sur mer : *Troie*, *Phocée*, *Smyrne*, *Éphèse*, *Milet*, *Halicarnasse*, *Cnide*. De nos jours, presque tout le grand commerce a été accaparé par *Smyrne*, plus prospère qu'il ne fut jamais.

Les **îles** qui bordent la côte d'Asie Mineure sont nombreuses. Ce sont : dans la mer de Marmara, l'île de *Marmara*, située au nord de la péninsule de Cyzique; dans l'Archipel, *Mytilène*, l'ancienne Lesbos ; *Chio*, qui prolonge la péninsule de Tchesmeh; *Samos*; l'innombrable essaim des *Sporades*, Nikaria, Patmos, Kalymnos, Astropalæa, Kos, Symi, Karpa-

thos; dans la Méditerranée, à l'extrémité sud-ouest de la péninsule, *Rhodes*, « l'île des Roses »; et enfin, en avant du golfe d'Alexandrette, l'île de *Chypre*, longue de 220 kilomètres, large en moyenne de 80, une des plus grandes îles de la Méditerranée.

Toutes ces îles sont montagneuses, coupées de baies profondes, riches en ports. La grande Mytilène, qui s'élève presque à 1000 mètres, renferme les deux golfes bien abrités de Kalonia et des Oliviers, et le port de Mytilène. Chio atteint 1258 mètres au mont Saint-Élie; son port de Chio est un excellent mouillage. Samos, qui culmine à 1750 mètres, a le port de Vathy. Rhodes s'élève à 1240 mètres au mont Ataïros. Enfin, dans Chypre, le mont Troodos (2010 m.) est assez haut pour que les anciens l'aient décoré du nom d'Olympe. En un mot, toutes ces îles, à peine détachées du continent dont elles sont le prolongement et où les convulsions volcaniques sont encore fréquentes, rappellent de tous points la côte voisine.

Climat. — D'une façon générale, l'Asie Mineure se compose de deux parties distinctes : le plateau intérieur, et le fer à cheval de terres basses qui s'étend le long de la mer. Le climat est loin d'être le même dans ces deux régions.

Le **plateau** possède un *climat continental*, *froid* et *sec*. Quoique sa latitude soit celle du plateau des Castilles, cette région élevée et exposée aux vents froids du pôle qu'aucun obstacle n'arrête dans les plaines de Russie, est soumise à des hivers longs et rigoureux, tandis que les étés sont brûlants. La température moyenne d'hiver y est de — 10 degrés; celle d'été, de + 24. C'est, avec des écarts moins considérables, la température de tous les plateaux asiatiques. — En outre, ces hautes terres manquent d'humidité. De tous côtés, les nuages chargés de pluie qu'amènent les vents sont arrêtés par les rebords montagneux du plateau, ou dissipés par l'échauffement du sol et de l'atmosphère; dans certains districts de l'intérieur, il se passe parfois 7 à 8 mois par année sans que le moindre nuage apparaisse au ciel.

Le **pourtour côtier** et les **îles** sont bien *plus favorisés*.

La proximité de la mer y tempère les excès de froid et de chaleur en même temps qu'elle vaut au pays une humidité suffisante. Le versant de la mer Noire est même arrosé de pluies fréquentes. Mais la zone côtière privilégiée par excellence est celle de la Cilicie; elle jouit d'un double avantage : exposée au midi, elle est protégée contre les vents du nord par le Taurus qui, comme une muraille, lui reflète la chaleur solaire. La température moyenne des hivers y est de + 14 degrés, celle des étés de + 29 degrés.



Pluies
moins de 20 cent. de 20 à 60 cent. plus de 60 cent.

Hydrographie. — Dans ce pays assez médiocrement arrosé, mais dont les montagnes sont assez élevées pour conserver des neiges pendant la plus grande partie de l'année, les fleuves ne sont pas rares; mais ils ont un débit fort inégal. En outre, le relief empêche la formation de grandes artères fluviales navigables et utiles. Une partie des cours d'eau se perdent sans profit dans les lagunes intérieures du plateau. D'autres, nés sur la montagne voisine de la mer, y tombent en bondissant le long des pentes. Les plus longs et les plus importants sont ceux qui, nés sur le plateau, réussissent à percer la bordure côtière montagneuse, ou ceux qui arrosent les vallées que laissent entre eux, à l'ouest, les escarpements du plateau.

Le plateau d'Asie Mineure donne naissance à trois longs fleuves qui, suivant la pente générale du pays incliné vers le nord, vont se jeter dans la mer Noire. Ce sont le *Yechil-*

Irmak (anc. Iris), le *Kyzyl-Irmak* (anc. Halys) et le *Zakaria*. Nés dans la partie orientale du plateau, ils dessinent tous les trois vers l'ouest de grandes courbes avant de franchir la berge du pourtour. Leur cours est sinueux, encaissé, rapide. Leur lit, profond et large au temps des crues, n'est rempli, le reste de l'année, que par de minces filets ou des mares croupissantes. Les sables qu'ils roulent forment à leur embouchure des deltas actifs. Toutes ces causes les rendent impropres à la navigation.

Très inégaux de débit et de même peu navigables sont les tributaires de l'Archipel. Le plus septentrional est le *Men-*



Embouchure des deux Menderez.

dereh (anc. Scamandre), près duquel, au petit village d'Hissarlik, l'Allemand Schliemann a découvert les ruines de l'ancienne Troie. Le *Ghediz* (anc. Hermos) vient se jeter dans le golfe de Smyrne. Plus au sud, on trouve le *Koutchouk-Menderez* (anc. Caïstre), à l'embouchure duquel se voient les ruines de l'ancienne Ephèse, et le *Bouyouk-Menderez* (anc. Méandre), le fleuve de Milet. — Petites rivières pendant les trois quarts de l'année, elles s'enflent démesurément au

temps des crues et roulent, dans leurs eaux limoneuses, des masses de débris arrachés au plateau. Aussi leurs deltas comptent-ils relativement parmi les plus actifs de la Méditerranée. Ephèse et Milet, autrefois situées sur la mer, en sont éloignées aujourd'hui de plusieurs kilomètres. Le Ghediz menaçait de combler de même le golfe de Smyrne et d'isoler ce port de la mer : il a fallu détourner son cours et lui creuser une issue vers la haute mer.

Trois rivières, extérieures pour ainsi dire au plateau d'Asie Mineure, coulent, à l'est du Taurus, dans une plaine basse formée de leurs alluvions et complètent l'hydrographie de cette région. Ces fleuves sont : le court *Tarsous* (anc. Cydnus), la rivière de Tarse, dont les eaux rapides sont toujours glaciales; le *Seihoun* et le *Djihoun*, beaucoup plus longs, qui se terminent dans la mer par des lagunes marécageuses.

Aptitudes agricoles. — De ces différences de relief, de climat et d'arrosement résultent pour les hautes terres du plateau et la zone basse du littoral des aptitudes agricoles différentes.

Le **plateau**, montueux, froid en hiver, poudreux en été, toujours sec, a l'aspect des steppes de l'Asie centrale. Il est triste, dénudé, pelé, à moitié désert. On n'y trouve qu'une maigre végétation que paissent quelques chevaux et des mulets. De loin en loin seulement, dans les fonds mieux abrités, le long des fleuves, se montrent de riantes cultures, de longues files de peupliers, de petits platanistes dans le lit des torrents d'hiver, de superbes cépées d'arbres dont le pied plonge dans les fontaines, paysages qui font songer à l'Europe, oasis de fraîcheur où les caravanes aiment à se reposer après l'aridité et la monotonie d'un voyage de tout un jour à travers des plaines âpres et nues.

Très différentes du plateau sont la **côte** et les **îles**, riantes et riches. Pourtant la roche y est toujours à fleur de sol sous une maigre couche de terre végétale, et l'eau, qui n'y manque pas, est loin d'être abondante. Il a fallu, sur beaucoup de points, créer le sol, ou le retenir sur les terrasses étagées en gradins aux flancs des montagnes, aller chercher

les sources dans le sein des rochers, les amener à la surface, les distribuer en canaux. Un grand travail d'aménagement et d'entretien y est indispensable pour féconder le sol. Aussi la grande culture y est-elle rare. On ne la trouve que vers les deltas marécageux des fleuves, rizières, champs de cotonniers et de tabac. Mais les beaux jardins cultivés à la bêche, les vergers couvrent toutes les pentes. Peu de céréales, mais des légumes, des vignes, des fruits que les barques conduisent à Smyrne, à Constantinople, à Alexandrie. Les arbres fruitiers de nos pays, pommiers, poiriers, cerisiers, cognassiers, sont originaires des rives de la mer Noire, d'où Lucullus les transporta en Europe. Les côtes ou les îles de l'Archipel ont plutôt la végétation de notre Provence : on y trouve en bosquets les orangers, les oliviers, les citronniers, les grenadiers, les mûriers qui nourrissent d'innombrables vers à soie, les vignes qui donnent un vin épais analogue à ceux de Grèce, et dont on laisse sécher les raisins pour l'exportation.

La seule île de Chio exporte chaque année 35 à 40 millions d'oranges, 40 à 50 millions de citrons, sans compter les raisins, les figues, les gommes du pistachier, et le mastic produit des lentisques. Rhodes, *la terre des Roses*, est encore plus favorisée. Dans Patmos les palmiers font leur apparition. La côte de Cilicie étale toutes les plantes de la zone subtropicale : la ville de Mersina, près du Tarsous, doit son nom aux haies de myrtes qui encadrent ses jardins.

Populations et villes. — La population totale de l'Asie Mineure est peu nombreuse : on l'évalue seulement à 9 500 000 habitants.

Ces habitants appartiennent à *plusieurs races*. Pays de transition par excellence entre l'Asie et l'Europe, l'Asie Mineure a été un lieu de passage où ont afflué les races les plus diverses. Mais le fond de la population est constitué aujourd'hui par les Turcs et par les Grecs.

Les *Turcs*, qui occupèrent longtemps presque seuls l'ensemble de la péninsule, sont peu à peu refoulés par les Grecs du pourtour vers l'intérieur. Douée d'une grande force phy-

sique, hospitalière et bonne, mais ignorante, molle, paresseuse, manquant d'adresse et de sens pratique, la race turque ne peut supporter avec avantage la concurrence du peuple grec, actif, intelligent, habile, peu scrupuleux; elle est progressivement repoussée vers les steppes du haut plateau; sur le pourtour elle n'occupe plus en majorité que la côte de Cilicie.

Aujourd'hui les *Grecs* dominent dans les îles de l'Archipel, sur la côte de la mer Noire entre Sinope et Batoum, et sur le littoral de l'ouest dont l'éclat et la variété rappellent les côtes de la Grèce d'Europe. Dans la plupart des villes du pourtour, comme à Smyrne, il y a deux quartiers : l'un, beau, riche, vivant, travaillé d'une fébrile activité, celui des Grecs; l'autre, pauvre et sale, inerte, mort, relégué dans les extrémités, celui des Turcs. La race asiatique, refoulée par celle d'Europe, se replie peu à peu vers la contrée des plateaux, la région asiatique de l'Asie Mineure.

C'est du reste, comme on peut le prévoir, sur les côtes plus riches, qu'habite la majeure partie des habitants de la péninsule. C'est sur le littoral que s'élèvent les principales cités.

Les rares villes de l'intérieur sont les étapes nécessaires du commerce qui se fait d'une mer à l'autre. Elles sont, en général, situées dans les vallées et sur les bords des fleuves, où elles trouvent plus d'abri et d'humidité. Cette position résulte si étroitement de la nature même du plateau, que les cités modernes s'élèvent en général sur l'emplacement des principales villes de l'antiquité. Telles, au pied du mont Argée, *Kaisarieh*, l'antique Césarée, métropole de la Cappadoce (50 000 hab.); non loin du Touz-Gœl, *Konieh* (40 000 hab.); l'antique Iconium, capitale de la Lycaonie; *Sivas* (40 000 hab.), sur le cours supérieur du Kyzyl-Irmak; *Amasia*, qui porte encore son nom d'autrefois; *Angora* (57 000 hab.), l'ancienne Ancyre, où M. Perrot découvrit, en 1861, le testament politique d'Auguste.

Au contraire, une chaîne continue de villes se succède sur le pourtour de la péninsule. Sur la mer Noire sont *Tré-*

bizonde (45 000 hab.), qui fut, au moyen âge, la capitale d'un empire génois, le port commerçant de *Samsoun*, l'arsenal turc de *Sinope*. — Dans le voisinage de la mer de Marmara, on trouve : *Scutari* (100 000 hab.), ville de cimetières, faubourg de Constantinople sur la rive asiatique du Bosphore; *Isnik*, l'ancienne Nicée; *Ismid*, l'ancienne Nicomédie; *Brousse* (60 000 hab.), au milieu de bois, de jardins, de vignobles, de cultures de mûriers. — Non loin de l'Archipel sont *Manissa* (40 000 hab.), l'ancienne Magnésie; et **Smyrne** (186 500 hab.) qui doit sa fortune à l'excellence de son port situé au fond d'un golfe profond et bien abrité : c'est tout à la fois le grand débouché et le grand marché d'approvisionnement de l'Asie Mineure; il exporte les tapis, seul produit de l'industrie indigène, et il importe tous les objets européens; à lui seul, le port de Smyrne fait la moitié du commerce extérieur de la Turquie; des étrangers de toute nation, marins ou marchands, s'y coudoient; c'est une ville active, presque européenne d'aspect; les Turcs, qui n'y occupent plus que quelques faubourgs à l'écart, l'ont surnommée l'*Infidèle*. Au sud de Smyrne est la cité agricole d'*Aïdin*, dans la vallée du Méandre. Dans les îles, on remarque : *Mytilène*; *Chio*, capitale de l'île du même nom, peuplée de Grecs, industrieux et actifs, malheureusement presque détruite par les terribles tremblements de terre de 1881 et 1883; *Vathy*, la capitale de Samos, et *Rhodes*. — Sur la côte méditerranéenne, les principales villes sont *Adalia*, la jolie ville de *Mersina*, *Tarse* sur le Cydnus, *Adana* (45 000) sur le Seïhoun, dans une région fertile, au milieu des cotonniers, des arbres à sucre et des rizières.

RÉSUMÉ

L'Asie turque occupe l'occident de l'Asie, au sud des possessions russes, entre la Caspienne et le golfe Persique : 2 millions de kilomètres carrés, près de quatre fois la France. Mers nombreuses : mer Noire, mer Egée, Méditerranée, mer Rouge, océan Indien, golfe Persique. Elle détient le centre de l'ancien continent. Malgré cela, son développement

est faible, sa population peu dense. On peut la diviser en quatre parties : 1° Asie Mineure ; 2° Syrie ; 3° Arménie Turque et Mésopotamie ; 4° Arabie.

ASIE MINEURE

I. **Situation, limites.** — Extrémité occidentale de l'Asie, limitée par la mer Noire, la mer de Marmara, la mer Egée et la Méditerranée. Vers la terre, à l'est, par les massifs d'Arménie et d'Iran.

II. **Relief.** — Plateau élevé, d'une altitude moyenne de 1000 mètres, avec deux hautes bordures de 3000 mètres, et incliné dans l'ensemble vers le nord.

Le rebord méridional est formé par le Taurus (Metdesis, 3500 m.). Au nord de cette montagne, défilé de Gulek-Boghaz, anciennes Pyles ciliciennes (966 m.). La berge septentrionale forme les Alpes Pontiques, environ 2000 mètres. Vers l'ouest, le plateau est découpé en îles et en presqu'îles.

A l'intérieur, plissements montagneux (mont Argée, 4000 m.) et lacs salins.

Iles nombreuses le long des côtes ouest et sud : Mytilène, Chio, Samos, les Sporades, Rhodes, Chypre.

III. **Climat.** — Sur le plateau, climat continental : hivers, — 10° ; étés + 24° ; peu de pluie. Sur les côtes, climat plus égal, atmosphère plus humide, hivers tièdes.

IV. **Hydrographie.** — Pas de fleuves navigables. Cours d'eau de débit inégal. Les plus grands coulent vers la mer Noire : Yechil-Irmak, Kyzyl-Irmak, Zakaria. Au sud, vers la Méditerranée, le Seïhoun et le Djihoun.

V. **Aptitudes agricoles.** — Sur le plateau, maigre végétation. Sur les rivages, malgré l'affleurement des roches, riches cultures, jardinage, oliviers, mûriers, orangers, vigne.

VI. **Populations, villes.** — 9500000 habitants, partagés entre plusieurs races : Turcs, Grecs. Les principales villes sont sur le littoral ou dans les vallées du plateau : Kaïsarieh, Konieh, Sivas, Amasia, Angora dans l'intérieur ; Trébizonde, Samsoun, Sinope, Scutari, Brousse, Manissa, Smyrne, (186500 hab.), Chio, Adana.

II. — SYRIE

Le long du grand golfe que dessine la Méditerranée entre l'Asie Mineure et l'Égypte, s'étend une étroite bande de

pays habités qui sont soumis à l'empire turc : c'est la Syrie. Entre la Méditerranée, qui la limite à l'ouest, et le désert qui, depuis le coude de l'Euphrate jusqu'à la mer Rouge, lui forme, à l'est, une frontière de pierres, de laves, d'argiles et de sables, elle s'étend sur une longueur de 7 à 800 kilomètres et sur une largeur moyenne de 150.

Relief. — La structure de la Syrie est des plus simples. C'est un pays traversé par deux soulèvements montagneux, orientés du sud au nord, parallèles, et séparés l'un de l'autre par une vallée longitudinale profonde, sorte de grand couloir, de rainure, qu'on nomme le Ghor, et qui s'abaisse au sud jusqu'à 400 mètres au-dessous de la mer.

Le **soulèvement occidental** est le plus important. Il est d'abord étalé dans la *Judée* et dans la *Galilée* en plateaux d'une altitude médiocre (Jérusalem, 750 mètres; Naplouse, 960 mètres; mont Tabor, 715 m.) qui s'abaissent en terrasses vers la Méditerranée tandis qu'ils s'effondrent brusquement sur le Ghor. Il se relève en montagnes véritables au delà de la coupure du Nahr-el-Leïtani : c'est alors le *Liban*, « la montagne de lait », qui domine l'ancien littoral de la Phénicie; les principaux sommets y atteignent ou même y dépassent 3000 mètres; pendant 10 mois de l'année, la neige blanchit les plus hautes cimes; les cols n'y descendent guère au-dessous de 1500 mètres; le principal passage, la route dite « française », qui conduit de Beïrout à Damas, franchit le Liban à 1585 mètres. Les monts des *Ansarieh* et l'*Akma-Dagh* (anc. Amanus), que sépare le cours inférieur du Nahr-el-Kasi, prolongent le Liban par des hauteurs presque toujours inférieures à 2000 mètres et le relient aux monts du Kourdistan. Dans l'Akma-Dagh, près du village de Beïlan, s'ouvre le défilé des « Portes Syriennes » qui permet d'aller d'Asie Mineure en Syrie et qu'ont franchi de nombreuses expéditions.

Toute cette rangée de montagnes s'abaisse en terrasses vers la Méditerranée, sur laquelle elle se termine par une côte rocheuse et peu hospitalière. La mer y a dessiné quelques golfes largement ouverts, comme ceux de *Tripoli*, de *Beïrout*

et d'*Akka* (Saint-Jean-d'Acre). D'autre part, la montagne fait saillie sur le littoral par des promontoires qui dominent les flots souvent à une grande hauteur : le plus fameux est



Le Liban et l'Anti-Liban.

le promontoire du *Carmel* qui, de ses rochers dressés à 567 mètres, de ses chênes verts et de ses gazons fleuris, domine la baie d'Akka.

Le **soulèvement oriental**, en général moins élevé que celui de l'ouest, présente la même disposition : il est formé d'une série de chaînes, séparées par des dépressions étroites transversales au delà desquelles elles semblent se prolonger ; il atteint sa plus grande élévation vers le centre, à la hauteur du Liban. Au sud, les montagnes, connues des Hébreux sous le nom de monts d'*Ammon*, de *Moab* et de *Galaad*, font le pendant du plateau de Judée. Le *Djaoulan*, l'*Hermon* couvert de sanctuaires et de ruines, que domine à 2 759 mètres le Mont du Roi ; l'*Anti-Liban*, qui élève son principal som-

met, le Cheikh-el-Djebel, à 2 670 mètres, s'étendent en face du Liban. Au delà le soulèvement s'abaisse insensiblement vers l'isthme euphrato-méditerranéen.

Ce soulèvement, comme celui de l'ouest, s'abaisse en pentes assez douces vers le désert que dominent, au sud, le plateau Safa et le *Djebel Haouran*, âpre contrée, hérissée de rochers calcinés, de laves vomies par des cratères, aujourd'hui bouchés. Le sommet principal du Djebel Haouran, le Tel Djeineh, atteint 1 839 mètres.

Le **Ghor**, la *Cœlé-Syrie* des Anciens ou Syrie creuse, occupe l'intervalle des deux soulèvements. C'est un grand couloir, d'une longueur de 600 kilomètres, d'une largeur de 25 à 30, produit sans doute par une de ces dislocations terrestres qui sont fréquentes dans ce pays, secoué encore aujourd'hui par des tremblements de terre d'une extrême violence. C'est à la hauteur du massif de l'Hermon et vers la source du Jourdain que se trouve, à 500 mètres environ, le point culminant de ce sillon intérieur. Au nord et au sud, le Ghor s'abaisse : au nord, vers Antioche, il est presque au niveau de la Méditerranée; vers le sud, il se creuse plus profondément, jusqu'à la dépression qu'occupe, à 394 mètres au-dessous de la Méditerranée, le niveau de la mer Morte.

Climat. — Les différences de latitude, d'altitude et d'exposition déterminent en Syrie plusieurs climats disposés en zones longitudinales. Tandis que le *désert* syrien, abrité contre les vents humides par la double rangée du Liban et de l'Anti-Liban, a des alternatives extrêmes de température; tandis que le *Ghor*, resserré entre les parois à pic des montagnes qui le bordent et exposé aux vents du sud qui s'y engouffrent comme dans un couloir, a des chaleurs presque intolérables; la *côte méditerranéenne*, plus humide et parcourue par les vents tièdes venus de la mer, jouit d'un climat égal et doux, sauf sur les montagnes et les plateaux de Judée où parfois même la neige tombe en hiver.

En général, le pays est *chaud* et *manque d'humidité*. A Beïrout, la moyenne de janvier est de 13 degrés, celle de juillet

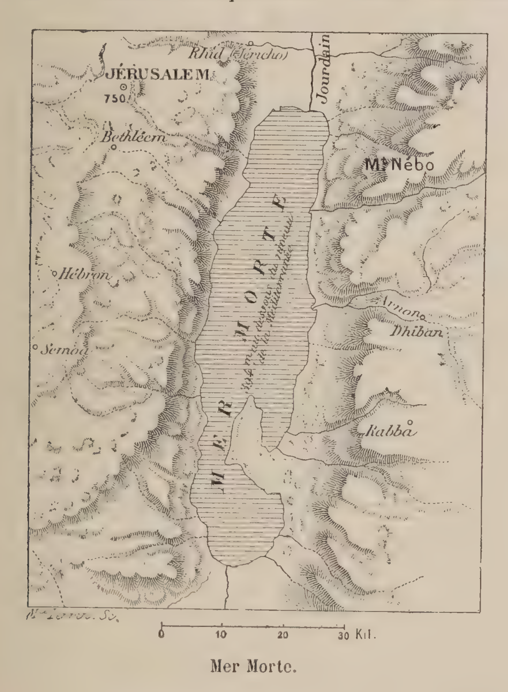
de 28. Les précipitations de pluie n'y dépassent nulle part 60 centimètres; sur un grand nombre de points elles sont moindres. Les pluies ne tombent qu'en hiver; d'avril à novembre le ciel reste d'une pureté inaltérable et les vents les plus fréquents sont les vents desséchants qui soufflent du désert, comme le sirocco.

Hydrographie. — C'est dans la dépression médiane de la Syrie que coulent les principales rivières de ce pays. Les autres cours d'eau sont des torrents qui bondissent tout d'un trait vers la mer, ou vont se perdre sans utilité au milieu du désert : parmi ces derniers, un seul mérite d'être cité, le *Bagradas*, qui, avant de s'évaporer au milieu des sables, féconde la plaine de Damas.

Dans le Ghor, au contraire, il existe une ligne presque continue de rivières assez longues. Trois fleuves s'y prolongent, pour ainsi dire, bout à bout et s'échappent brusquement vers la mer par des brèches montagneuses. C'est d'abord le *Nahr-el-Kasi*, l'ancien Oronte, le « fleuve rebelle », qui coule du sud au nord, bordé de marais ou de lacs; le lac de Kadès, près de Homs, et l'Ak-Deniz, près d'Antioche. Plus au sud, c'est le *Nahr-el-Leïtani*, l'ancien Léontès, qui prend sa source tout près de l'Oronte et coule en sens inverse. Le troisième est le *Jourdain*, le « coulant » : il naît près de la fin du Léontès, traverse le lac de Tibériade, entouré de villages célèbres dans l'Écriture sainte, Magdala, Capharnaüm, puis, après un cours torrentueux, il va se jeter dans la mer Morte par un delta. Ces fleuves sont trop rapides pour être navigables. Les deux premiers, qui aboutissent à la Méditerranée, sont d'ailleurs obligés, pour l'atteindre, de traverser la bordure montagneuse de l'ouest, et, dans ce passage, ils sont resserrés, encombrés de rochers, tout à fait impraticables même aux petites embarcations.

La *mer Morte*, située à 394 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, ressemble plus à un chott qu'à une mer. Si elle atteint, au nord, une profondeur de 3 à 400 mètres, c'est, au sud, un véritable marais qui n'a pas plus de 3 ou 4 mètres de profondeur. La mer Morte, qu'on nomme aussi

lac Asphaltite, a ses eaux chargées de soufre, de bitume, de sels de magnésie et de soude, qui empêchent, sur ses bords, la croissance de toute végétation, et, dans son sein, le développement de la vie animale. Les poissons qu'amène le Jourdain meurent dès qu'ils ont touché ces eaux mal-



Mer Morte.

saines. Aucun village ne se montre sur les rives. La mer elle-même semble inerte et vraiment morte : les vents violents peuvent à peine, dit-on, en rider les flots alourdis de sel.

Aptitudes agricoles. — La richesse agricole de la Syrie diminue, d'une façon générale, de l'ouest à l'est, de la côte vers l'intérieur.

Les **bords de la Méditerranée** sont, du sud au nord,

riants et fertiles. C'est là que s'étend, au sud, la grande plaine de *Saron*, vantée par les Écritures et par Strabon, aujourd'hui encore très riche grâce aux travaux d'irrigation qu'on y entretient avec soin, toute couverte de jardins, de plantations de tabac, d'alfa, de mûriers et de vignes, de vergers fleuris où voltigent les oiseaux. Plus au nord, à la hauteur du Carmel et du lac de Tibériade, la *Galilée* n'est pas moins fertile : c'est le pays du Cantique des Cantiques. Plus au nord, enfin, au pied du Liban, est la plaine célèbre autrefois sous le nom de *pays de Canaan*; elle est bien arrosée; des céréales, des vignes, des cotonniers la couvrent; sa fertilité est extrême.

Les **montagnes** et le **Ghor** sont déjà moins prospères, surtout dans la partie méridionale, trop peu élevée pour arrêter les nuages. Le plateau de *Judée*, couvert de monts enchevêtrés entre lesquels se creusent, presque toujours à une immense profondeur, des ravins où les lits des torrents desséchés se déroulent comme des rubans grisâtres, est un pays d'une singulière tristesse : il rappelle, dit un voyageur, l'« abomination de la désolation décrite par le plus plaintif des prophètes ». Les arbres, les fleurs, la verdure, qui font de la plaine occidentale un jardin délicieux, la mousse même, toute végétation disparaît dès qu'on a gagné le plateau : la roche s'étend stérile, nue, calcinée par un soleil de feu; c'est seulement dans les bas-fonds et les vallées étroites, comme à Bethléem, qu'on trouve un peu de verdure, des champs de seigle et d'orge. Les bords du Jourdain ne sont pas moins désolés; des roseaux, des joncs, des tamaris, des mimosas, au milieu desquels le fleuve roule son eau bourbeuse sur un lit peu profond.

Au contraire, le *Liban*, arrosé de pluies nombreuses, est couvert presque jusqu'au sommet de cultures et de végétation. Encore à 1 200 mètres, on y aperçoit dans les recoins de la montagne, sur les flancs presque taillés à pic, des champs de céréales, de tabac, de pommes de terre, des vignes, des plantations de mûriers. Au delà poussent encore d'admirables forêts de chênes et d'érables, entrecoupées de pâturages. Mais les cèdres qui faisaient autrefois la renommée de ces

montagnes ont presque complètement disparu; on n'en retrouve plus que sur un point, à l'est de Tripoli, sur le plateau dit « des Cèdres ». Là se dressent, au milieu d'une centaine d'arbres relativement jeunes, une dizaine de troncs, mesurant en moyenne 15 mètres de circonférence, bien des fois séculaires, contemporains, s'il faut en croire la tradition, de David, de Salomon, de toute l'antiquité biblique.

La **zone orientale** enfin est un désert presque continu, tacheté d'oasis. C'est la solitude désolée, sans eau, sans arbres, sans verdure, sans hommes, un océan de sables ou de pierres brûlées. De loin en loin, c'est l'oasis, avec ses eaux murmurantes qui circulent de toutes parts en canaux, avec ses champs de coton, ses plantations de mûriers, ses vergers magnifiques plantés en amandiers, figuiers, grenadiers, abricotiers, avec ses villes populeuses et florissantes : un océan de verdure.

Populations et villes.— La Syrie est médiocrement peuplée : on y compte environ 2 700 000 habitants ; c'est une population moyenne de 15 à 20 habitants au kilomètre carré.

La population de ce pays, bouleversé maintes fois par des invasions, est *très mélangée.* Chacune des races qui s'y sont disputé tour à tour la possession du sol y a laissé des représentants. Les conquêtes successives des Assyriens, des Égyptiens, des Grecs, des Romains, des Turcs, des Croisés ont modifié de fond en comble l'ethnographie primitive de cette région. On y trouve aujourd'hui des Arabes, des Turcs, des Syriens, des Druses, des Maronites, très peu de Juifs. Ce dernier peuple est aujourd'hui comme étranger dans son pays d'origine. On en trouve à peine quelques colonies misérables et méprisées à Damas, dans la Galilée, aux environs du lac de Tibériade, à Jérusalem ; ce sont, en général, des Juifs du nord de l'Europe, venus un peu de toutes parts, mais surtout de Pologne, de Russie, de Valachie ; ils parlent surtout allemand et portent, là comme en Europe, la longue lévite noire, le chapeau conique, la casquette de moujik, ou même, coiffure paradoxale sous ce soleil de plomb, l'im-

mense bonnet de fourrure aux ailes débordant la tête : ils viennent attendre le Messie qui, d'après la tradition talmudique, naîtra à Tibériade et établira son pouvoir sur toute la Judée.

Les *Arabes* sont les plus nombreux. Les uns vivent à l'état nomade; ils parcourent le désert, et quand les chaleurs et le manque d'eau ont desséché toute végétation, ils gagnent les bords du Ghor, où ils plantent leurs tentes faites de nattes de joncs ou de peaux de chèvres noires tendues sur un pieu. D'autres sont civilisés; ils habitent les villes et surtout les ports; ils s'y livrent au commerce avec l'Occident, entretiennent de petites colonies commerciales dans les principaux ports de la France et de l'Angleterre, se font remarquer par leur habileté, leur activité, en même temps par un penchant assez marqué pour le mensonge : le mensonge, dit d'ailleurs un de leurs proverbes, « est le sel de l'homme ». Leur religion est le mahométisme; ils ont conservé la langue arabe. Les *Turcs*, peu nombreux, sont presque perdus dans ce pays. Les *Syriens*, qui ont adopté la langue des Arabes, s'en distinguent par leur religion : ils sont chrétiens et professent un des rites chrétiens de l'Orient, grec, latin, arménien ou syriaque.

Les deux peuples les plus intéressants de cette région sont les Druses et les Maronites, qui habitent surtout la Syrie centrale, à la hauteur de Tripoli et de Beïrout. Les *Druses*, au nombre de 150 000 environ, sont une variété d'Arabes, mais d'Arabes plus civilisés, qui pratiquent une religion purement monothéiste et une morale élevée. Les *Maronites* (200 000), ainsi nommés du patriarche Maron, qui constitua leur église au VIIe siècle, sont des chrétiens qui reconnaissent l'autorité du pape, tout en restant soumis au rite syriaque, différent du rite latin. Beaucoup d'entre eux parlent français; on les appelle d'ailleurs les « Français du Liban », et ils montrent avec orgueil deux lettres de Louis XIV et de Louis XV, qui leur promettent aide et protection. C'est pour les défendre contre le fanatisme des Druses, qui avaient égorgé 15 000 Maronites, que la France fit l'expédition militaire du Liban, en 1860.

Les divers peuples européens se disputent d'ailleurs avec acharnement le patronage des populations syriennes. Si la France étend sa protection sur les chrétiens de Syrie, la Russie a le patronage des chrétiens de rite grec. L'Angleterre a celui des Juifs et partage avec la Prusse celui des protestants. Toutes ces puissances luttent pour étendre leur influence : elles font une propagande religieuse, en même temps que commerciale, très active; toutes y possèdent des écoles subventionnées où l'on enseigne les différentes langues européennes. Jusqu'à présent c'est à la France qu'appartient le premier rang. Elle doit veiller pour le conserver.

La région côtière de la Méditerranée est la plus peuplée; là s'élèvent la plupart des villes, soit sur la mer, soit au point de contact de la plaine et du plateau. Les principales villes de Palestine, *Gaza* (20 000), *Ascalon*, *Jaffa*, le port de Jérusalem, *Césarée*, sont en plaine ou sur la mer; *Nazareth* est dans une des plus fertiles vallées de la Galilée; *Saint-Jean-d'Acre* est sur la mer, au débouché d'une dépression qui fait communiquer avec la Méditerranée le Jourdain, le pays de Tibériade et le Haouran. La fortune de **Jérusalem** s'explique par la forte position qu'elle occupait sur le plateau de Judée, à 780 mètres d'altitude. C'était autrefois la forteresse qui tenait le pays. Aujourd'hui elle a encore 45 000 habitants, et elle est incessamment visitée par les touristes et les pèlerins qui viennent y chercher la trace des antiquités judaïques et chrétiennes, la montagne de Sion, le Saint-Sépulcre, le Cédron et la vallée de Josaphat, le mont des Oliviers, le mont de l'Offense, le mont du Mauvais-Conseil.

Dans le pays du Liban, presque toutes les villes importantes sont aujourd'hui sur la mer. Là s'élevaient autrefois les deux grands ports phéniciens, *Tyr* et *Sidon*, aujourd'hui bien déchus, misérables bourgades, où vivent quelques milliers à peine d'habitants. Baalbek, située au seuil de séparation du Léontes et de l'Oronte, a complètement disparu. **Beïrout**, l'ancienne Béryte, a été plus heureuse : c'est le débouché de Damas; aussi les navires se pressent-ils dans son port, en relation avec les autres grands ports méditer-

ranéens : on y compte 85000 habitants. *Tripoli* et *Latakieh* servent de même de débouchés au pays des Ansarieh. Plus au nord, **Antakieh**, l'ancienne Antioche, est la grande ville de l'Oronte inférieure : point de jonction des routes qui menaient vers Constantinople, la Mésopotamie, l'Egypte et l'Arabie, c'était autrefois, dans l'antiquité et au moyen



Jérusalem.

âge, la première ville de cette région, la « perle de l'Orient ». Les tremblements de terre l'ont ruinée : celui de 1872 a renversé la plus grande partie des maisons ; la ville actuelle, qui n'a plus que 22000 habitants, ressemble à un cimetière. *Iskanderoun* (Alexandrette), qui, tôt ou tard, servira de tête à une ligne transasiatique, héritera, pour la plus grande partie, de l'antique prospérité d'Antioche : c'est là qu'aboutissent les caravanes qui vont joindre l'Euphrate et la Mésopotamie à Biredjik.

Du côté qui regarde le désert se trouvent encore de grandes villes, mais elles sont très rares : on n'en compte que quatre; la plus méridionale est **Damas** (150000 hab.), la ville la plus peuplée de la Syrie. Bâtie sur le Bagradas qui féconde la plaine, elle occupe le centre des plus beaux vergers de l'Orient : c'est la patrie des abricotiers ou « pruniers de Damas ». C'est aussi la ville industrielle de la Syrie : on y fabrique des soieries, des tapis renommés, des armes, des objets d'ivoire, de nacre et de maroquin, dont la renommée est universelle. Plus au nord, *Homs* (35000 hab.) et *Hamah*, sur l'Oronte, fabriquent des soieries et des cotonnades. Enfin, au milieu de l'isthme euphrato-méditerranéen, s'élève, dans une admirable situation commerciale, la ville d'**Alep**. C'était autrefois une des cités les plus commerçantes de la terre; toutes les caravanes allant de la Mésopotamie à la Méditerranée la traversaient; elle était le point de contact de l'Orient et de l'Occident. Le percement du canal de Suez et des tremblements de terre fréquents ont nui à sa prospérité. Elle a pourtant encore 110000 habitants et semble appelée à grandir de nouveau le jour où sera créé le chemin de fer qui reliera les Indes au golfe d'Iskandéroun.

A l'est de la ville de Homs, aux confins du désert, s'élevait autrefois, dans une oasis, la ville de **Palmyre**, si fameuse, au temps d'Aurélien, par sa reine Zénobie et son ministre Longin. Elle était alors arrosée par une rivière qui lui apportait la vie et la fécondité. La rivière s'est tarie; sa place est occupée par un ruisseau dont les eaux ont un goût sulfureux; l'oasis a disparu. *Tadmor* est un petit village, au milieu des sables et des solitudes; des fûts de colonnes dressés ou renversés sur le sol, des débris de temples ruinés par des tremblements de terre, c'est tout ce qui reste de la cité riche et populeuse qui soutint l'assaut des Romains.

RÉSUMÉ

I. **Situation**. — Longue bande de terrain longeant la Méditerranée orientale.

II. **Relief**. — Deux soulèvements longitudinaux, Liban et Anti-Liban,

avec une longue vallée, le Ghor, qui descend vers la mer Morte, à 394 mètres au-dessous des mers. Le soulèvement occidental atteint 3000 mètres. Le soulèvement oriental, 2759 mètres à l'Hermon; 2670 mètres dans l'Anti-Liban. Vers le sud-est, désert pierreux; Djebel Haouran, 1830 mètres.

III. **Climat**. — Doux sur la côte: janvier + 13°, juillet + 28. Étouffant dans le Ghor. Peu de pluie, et seulement en hiver, avec étés très secs.

IV. **Hydrographie**. — Les fleuves se suivent dans la dépression longitudinale. Nahr-el-Kasi, du sud au nord; Nahr-el-Leïtani, du nord au sud; Jourdain, dans le même sens. Les deux premiers vont à la mer, le Jourdain à la mer Morte, lac bitumineux et sulfureux.

V. **Aptitudes agricoles**. — Littoral fertile. Au pied du Liban, ancien pays de Canaan. Sur les plateaux, dans le Ghor, stérilité. Au pied des montagnes, irrigation et riche végétation. Plus à l'est, désert.

VI. **Populations, villes**. — 2700000 habitants, soit 15 à 20 au kilomètre carré. Mélange de races produit par les conquêtes successives: Arabes, Turcs, Syriens, Druses, Maronites; peu de Juifs. Villes: Jérusalem, sur le plateau, dominant le Ghor. Vers le littoral, Beïrout, Antakieh, Iskandéroun au nord, Gaza, Jaffa. Dans l'intérieur, Damas (150 000 hab.), Homs, Alep (110 000 hab.). Villes disparues : Tyr, Sidon, sur la côte; Palmyre, dans une oasis.

III. — ARMÉNIE TURQUE ET MÉSOPOTAMIE

La région orientale de la Turquie d'Asie est constituée par un massif de hautes terres qui s'élève brusquement au-dessus des bords de la mer Noire et de la Caspienne, pour s'abaisser assez rapidement vers la grande plaine sans relief où coulent le Tigre et l'Euphrate. Le massif de hautes terres, c'est l'Arménie; la plaine est celle de Mésopotamie.

Relief. — L'Arménie n'appartient plus que pour un tiers à la Turquie; la partie orientale fait partie de la Perse; celle du nord est occupée par la Russie. Analogue à l'Arménie Russe, que nous avons déjà étudiée, l'Arménie Turque est un large plateau que sillonnent de hautes chaînes volcaniques, orientées du sud-est au nord-ouest et qu'entaillent des vallées

profondes et sauvages. Ses principaux sommets sont : le *Tandourek*, ou « mont de la Poêle » (3585 m.), dont le cratère, qui fume encore, recèle un lac en sa partie inférieure ; l'*Ala-Dagh* (3520 m.) ; le cône volcanique du *Sipan* (3600 m.), qui se dresse sur la rive septentrionale du lac de Van ; le *Palandœken* et le grand massif du *Bingœl-Dagh* (3000 m.), au sud d'Erzéroum. Tous sont situés non loin de la frontière de la Caucasie, où s'élèvent les hauteurs principales du plateau. — L'Arménie Turque a aussi sa mer intérieure, le *lac de Van* ; il ne se trouve pas à une altitude aussi élevée que la Sévanga, mais sa surface est deux fois et demie plus grande, et sa salure est telle que ni les hommes ni les animaux ne peuvent en boire les eaux.

Au sud du lac de Van, le plateau s'abaisse assez rapidement. Les *monts du Kourdistan* ne sont point, en général, comparables aux sommets principaux de l'Arménie. On attribue, mais sans aucune certitude, près de 4000 mètres au sommet du *Djoudi* ; mais les *monts de Mardin*, situés entre l'Euphrate et le Tigre, ne dépassent pas 1100 mètres. Plus au sud encore, le *Djebel Habdoul-Haziz*, les *monts de Sindjar* et la série des plissements qui se succèdent de l'ouest à l'est ne sont plus que de médiocres collines. Plus au sud enfin, la plaine s'étend, mollement ondulée, presque plate, sans autre accident que des monticules artificiels. Elle est pierreuse au nord, couverte au sud de marécages et de roseaux, et formée d'alluvions qu'y ont déposées les deux grands fleuves qui l'arrosent.

Climat. — L'Arménie Turque a le même *climat continental* que l'Arménie Caucasienne. A des jours brûlants succèdent des nuits fraîches ; après des étés où le thermomètre monte à 40 degrés, viennent des hivers où il descend à — 30. Les maisons y sont recouvertes de terrasses en terre battue épaisses d'un mètre, qui protègent contre les grands froids hivernaux, et où les habitants couchent pendant les chaudes nuits d'été.

Mêmes écarts dans la plaine de Mésopotamie. En hiver, quand souffle le vent du nord, le froid est tel que les bêtes

de somme refusent d'avancer et que les Arabes tombent de leurs chevaux comme des masses. En été, la chaleur est insupportable et continue; le thermomètre marque jusqu'à 50 degrés à l'ombre et même plus, quand souffle le sirocco; la vie se réfugie alors dans les caves ou dans des galeries souterraines; les habitants de Bagdad n'ont point d'autre demeure l'été.

La *sécheresse extrême* contribue à donner au climat cette exagération. A part la région d'Erzéroum qui reçoit l'humidité des vents de la mer Noire, la pluie est rare dans toute la partie orientale de l'Asie Turque, qui est une des contrées les plus sèches du globe. C'est à peine si l'on y compte par an quinze jours pluvieux; il y tombe moins de 20 centimètres d'eau. Les bords des fleuves sont les seules régions bien arrosées de la Mésopotamie, mais cet arrosage provient du travail de l'homme.

Hydrographie. — L'Arménie Turque est un grand centre de dispersion des eaux. Elle envoie des rivières à trois mers. A la mer Noire elle donne le *Tchorokh*, dont le cours inférieur appartient à la Caucasie; à la Caspienne elle envoie l'*Araxe*, russe aussi par son embouchure. Mais la plus grande partie de ses eaux suit la pente du plateau, s'écoule vers le sud et va se jeter dans le golfe Persique, après avoir arrosé la Mésopotamie : deux fleuves les entraînent dans cette direction, l'*Euphrate* et le *Tigre*, qui se réunissent au moment d'atteindre la mer et forment la grande nappe du *Chat-el-Arab*.

L'**Euphrate** est formé de deux cours d'eau : le *Karasou*, la « rivière noire », né près d'Erzéroum, et le *Mourad-tchaï*, issu de l'Ala-Dagh, qui roulent leurs eaux rapides à travers des murailles de lave volcanique. Après leur réunion, l'Euphrate franchit les contreforts du Taurus arménien, qui le dominent à plus de 500 mètres, par une série de rapides et de cataractes que les Turcs nomment les « quarante défilés » : sur une longueur de 150 kilomètres, on n'en compte pas moins de trois cents. Il entre ensuite en plaine.

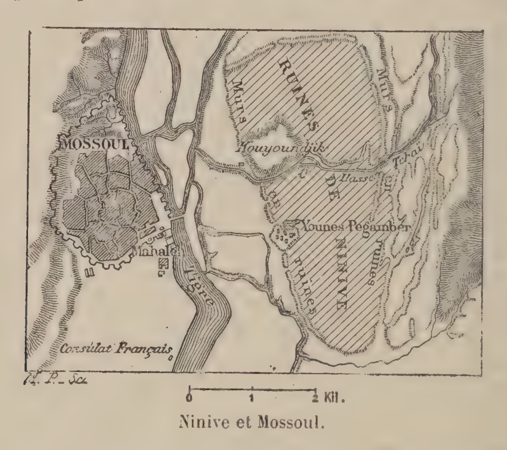
A Biredjik, l'Euphrate, qui jusqu'alors a coulé vers le sud-

ouest, n'est plus qu'à 160 kilomètres, en droite ligne, de la Méditerranée. Mais il change alors de direction et coule au sud, puis au sud-est, jusqu'au golfe Persique. C'est alors un fleuve, grand et tranquille, qui chemine presque sans pente. Son cours, qui décrit d'innombrables méandres au milieu d'une plaine basse où il s'est mainte fois déplacé, enserre des îles sablonneuses, et souvent s'étale, notamment près de l'ancienne *Babylone*, en des marais sans profondeur. Mais ce fleuve, large et paisible, ne reçoit plus dès lors assez d'eau; l'évaporation et les saignées pratiquées par les riverains l'épuisent. Pour compenser ces déperditions, il ne reçoit que de maigres tributaires, le *Nahr Belik* et le *Khabour*, venus des monts de Mardin, ou des ouadi temporaires que lui envoie l'Arabie. Aussi, dans la saison sèche, franchit-on l'Euphrate à dos de chameau sans se mouiller, et, quand il rejoint le Tigre, le fleuve de Babylone, pourtant le plus long des deux, n'apporte au Chat-el-Arab que la moindre quantité d'eau.

Le **Tigre** prend ses sources dans le Kourdistan, non loin de la jonction des deux branches de l'Euphrate. Presque aussitôt il arrose la plaine de Diarbékir, sorte de grand bassin intérieur analogue à celui que traverse l'Araxe près d'Erivan. Mais il ne débouche définitivement en plaine qu'après avoir franchi, par une série de cluses presque aussi tourmentées que les Quarante Défilés, les derniers contreforts du Kourdistan. Dans l'antiquité, la forteresse qui gardait l'entrée en plaine du Tigre était *Ninive*; aujourd'hui c'est *Mossoul*, située de l'autre côté du fleuve, sur la rive droite, en face même des ruines de l'ancienne capitale de Ninus.

Dès lors, le Tigre coule directement vers le sud-est en longeant la base de l'Iran qui se termine sur ses bords en plateaux de 3 à 400 mètres d'élévation. Plus favorisé que l'Euphrate, il peut alimenter largement les canaux d'irrigation dérivés du fleuve par les riverains. Sa vitesse (Tigre veut dire « flèche » en persan) le préserve d'une trop grande évaporation; et, tandis que l'Euphrate est bordé à droite par une longue ligne de déserts, le Tigre, au contraire, est grossi, sur la rive gauche, par de nombreuses et fortes rivières que lui envoient les montagnes de l'Iran. Les prin-

cipales de ces rivières sont le *Botan-Sou*, le fleuve kurde par excellence, dont l'eau est considérée par les Arméniens comme sainte; le *Grand Zab* et le *Petit Zab*, la *Dilaya*, et enfin la *Kerkha*, le fleuve de l'antique Susiane, qui vient confluer près de la jonction du Tigre avec l'Euphrate. Aussi le Tigre est-il bien plus important que l'Euphrate : sur les ruines de Babylone, l'ancienne capitale de l'Euphrate, ne s'élève plus que la médiocre ville d'Hilleh, tandis que les



Ninive et Mossoul.

anciennes capitales du Tigre, *Séleucie* et *Ctésiphon*, aujourd'hui disparues, ont été remplacées par une cité qui en égale l'importance, la ville arabe de *Bagdad*.

L'Euphrate et le Tigre, dont les embouchures étaient autrefois distinctes, se réunissent actuellement à 150 kilomètres du golfe Persique en aval de Kourna, et forment le **Chat-el-Arab**, immense nappe d'eau que vient encore grossir, à mi-chemin, un gros affluent, navigable sur une longue partie de son cours, le *Karoun*, descendu de la Perse, et ouvert, depuis 1888, au commerce européen. Le Chat-el-Arab, qui arrose les deux ports de *Bassora* et de *Mohammerah*, n'a pas moins de 1/2 kilomètre de largeur avec une profondeur qui atteint jusqu'à 10 mètres. Le fleuve, chargé d'alluvions, empiète graduellement sur la mer : il tend à prolonger dans

le golfe Persique la plaine de Babylone; le progrès annuel de son delta est de 50 à 60 mètres.

Régions naturelles et richesses minérales. — La partie turque du **plateau arménien** rappelle les contrées voisines de Kars et d'Erivan, par ses cultures et ses vallées tapissées d'arbres fruitiers, que coupent des montagnes âpres et neigeuses. Au printemps, les collines se couvrent de fleurs, l'herbe pousse drue dans les pâturages, et le sol fécond des plaines intérieures produit en abondance, si les pluies d'été ne font pas complètement défaut, l'orge et le blé, le tabac et même le coton. Il convient d'ajouter à ces productions agricoles les richesses minérales du pays, qui sont innombrables. Les sources thermales, ferrugineuses, alcalines, abondent; plusieurs riches gisements de houille y ont été reconnus; l'argent s'y trouve au nord-ouest d'Erzéroum; quant au cuivre, il forme, pour ainsi dire, les fondations de toute l'Arménie : on le trouve partout.

La **plaine de Mésopotamie** comprend deux zones distinctes : la zone humide et la zone sèche. Entre Biredjik, Mossoul et Bagdad, pays de pierres, s'étendent presque sans interruption de larges steppes, absolument incultes, sans villes, sans villages, presque sans habitants : quelques nomades et leurs troupeaux sont les seuls êtres animés de ces déserts comparables au Hamad arabique.

Dans le bassin de Diarbékir, au pied des pentes montagneuses, et le long des deux fleuves de la Mésopotamie, règne, au contraire, une extrême fertilité. Dès l'antiquité, la richesse de cette terre était proverbiale : Hérodote, qui pourtant avait décrit le delta du Nil, n'ose raconter les merveilles de la végétation babylonienne, dans la crainte d'être taxé de mensonge. Au moyen âge, le gouvernement des khalifes tira d'énormes profits de cette contrée. Aujourd'hui encore, malgré des procédés primitifs de culture (les habitants ne labourent pas le sol: ils se contentent de le gratter avec un bâton recourbé et d'y jeter la semence sans même arracher les mauvaises herbes), la richesse agricole du pays est grande. C'est par excellence le pays des céréales,

blé, orge, millet; le riz y prospère; le coton y réussit, comme à Diarbékir, dans quelques oasis plus humides et plus chaudes. Autour des villes s'étendent des jardins d'une fraîcheur exquise, ombragés d'arbres fruitiers de toute espèce; les plantes méditerranéennes s'y retrouvent, vignes, oliviers, mûriers, grenadiers, amandiers. La basse Mésopotamie, comprise tout entière entre le 35e et le 30e degré, a même des palmiers et des forêts de dattiers, entre lesquelles le Chatel-Arab roule ses eaux à la mer.

Populations et villes. — 1° La **région arménienne** a une population de 2 500 000 habitants; elle s'est accrue, depuis l'occupation de la Transcaucasie par les Russes, de la plupart des musulmans qui n'ont point voulu accepter la domination d'un peuple chrétien. Ils poussent en effet, comme les Turcs, l'esprit d'intolérance religieuse jusqu'au fanatisme. Un exemple en fera juger : une rue d'Erzéroum (une des rares villes musulmanes dont les rues portent des noms) s'appelle « rue de l'Etouffoir des Infidèles ».

Le fond de la population est constitué par les Arméniens et les Kurdes. Les *Arméniens*, dont nous avons déjà parlé, sont un peuple intelligent et possèdent des qualités qui font absolument défaut aux Turcs. Ils sont industrieux, actifs et travailleurs; ils détiennent les principales industries et la presque totalité du commerce. Mais, moins heureux sous la domination des Turcs que sous celle des Russes, ils sont, malgré la constitution que leur a donnée le sultan et les réclamations des puissances européennes, opprimés pour leur religion : on les surcharge d'impôts, on les soumet à l'arbitraire sous toutes ses formes, on laisse impunis les attentats et les actes de brigandage dirigés presque chaque jour contre eux par des Musulmans fanatiques. — Les *Kurdes*, qui sont de race iranienne et de religion musulmane, sont un peuple pasteur et pillard.

Les principales villes du plateau sont : **Erzéroum** (60 000 hab.), la forteresse qui domine tout le plateau et commande les routes de la mer Noire à la Perse, de la Caucasie à la Mésopotamie; *Van* (30 000), qui vit surtout de la

pêche de son lac et où se retrouvent, inscrits sur les rochers, des souvenirs de Sémiramis qui y résida; *Kharpout*; *Diarbékir* (47 000), sur le haut Tigre, au centre d'une plaine très fertile, au croisement des routes des bassins de l'Euphrate et du Tigre; la ville sainte de *Mardin*; le grand marché de céréales d'*Ourfa* (30 000 hab.), et *Biredjik*, sur le coude occidental de l'Euphrate, au point où les caravanes de la Méditerranée à l'Iran franchissent le fleuve.

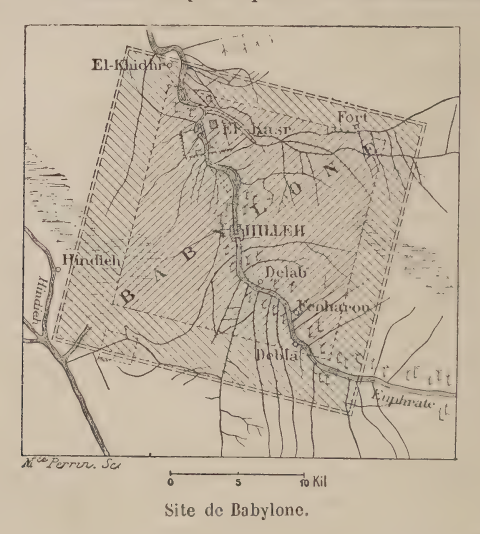
2° La **Mésopotamie** n'est presque habitée que sur les rives des deux fleuves qui l'enserrent. Elle n'a, du reste, que 1 550 000 habitants, à peu près 5 par kilomètre carré. Une partie de cette population est sédentaire, l'autre est nomade. La population sédentaire se compose surtout de fonctionnaires turcs et de marchands arméniens. Les peuples nomades sont divisés en tribus ayant une organisation féodale et militaire : soumis de nom au sultan, ils sont en réalité indépendants dans leurs déserts, où ils vivent du produit de leurs troupeaux de chameaux, de chevaux et de buffles, mais surtout de la maraude et du brigandage.

Les villes sont assez rares sur l'Euphrate : on n'en trouve guère que deux : *Anah*, un marché important situé dans une fraîche oasis qu'ombrage une végétation de figuiers, de grenadiers et d'orangers, et **Babylone**. L'ancienne capitale de Sémiramis n'est plus qu'une plaine parsemée de buttes et d'amas rougeâtres qui marquent l'emplacement des anciens palais et des temples, construits en briques ; le grand espace où s'étendait la ville sur une surface de 576 kilomètres carrés (24 kil. de côté) est presque désert, sauf vers le sud, où s'élève la petite ville d'*Hilleh* (15 000 hab.).

Sur le Tigre, en face du village de Kouyoundjik, bâti sur l'emplacement de ce qui fut Ninive, est *Mossoul* (57 000 hab.), à l'entrée du fleuve dans la plaine et sur la voie naturelle de la Méditerranée aux hautes terres d'Iran et à la Caspienne. Plus bas s'élèvent l'oasis de *Tekrit* et **Bagdad**, l'ancienne capitale d'Haroun-al-Raschid, toujours prospère, située, comme jadis Babylone, au point où le Tigre et l'Euphrate sont le plus rapprochés. Rattachée à Bassora par un service

de vapeurs turcs et anglais, à l'entrée de l'Iran par la vallée de la Dilaya, Bagdad, qui compte 100 000 habitants, est le premier entrepôt de Mésopotamie, le point de départ obligé des caravanes pour la Perse.

Sur le Chat-el-Arab, la principale ville est *Bassora*, qui fut



Site de Babylone.

longtemps le débouché de toute la région mésopotamienne (20 000 hab.) ; elle est encore aujourd'hui reliée à Bombay par un service de bateaux; mais, bâtie au milieu de marais et malsaine, elle redoute aujourd'hui la rivalité du port persan de *Mohammerah*, situé plus près de la mer et, en outre, au débouché de la voie pleine d'avenir du Karoun.

RÉSUMÉ

I. **Situation.** — Entre la mer Noire, la Caspienne et le golfe Persique.

II. **Relief.** — L'Arménie Turque est le tiers sud-ouest du plateau arménien. Ses fleuves descendent dans la plaine de Mésopotamie. Sommet principaux : Tandourek, Ala-Dagh, Sipan, etc. Grand lac de Van,

très salé. Au sud de l'Arménie, les monts du Kourdistan, sauf le Djoudi (4000 m. env.), sont moins élevés.

III. **Climat.** — Climat continental, rude et extrême sur le plateau. Étés de + 40°, hivers de — 30°. Les maisons sont enterrées sous un mètre de terre, pour égaliser la température. Mêmes écarts, mais en plus chaud, dans la plaine de Mésopotamie. Peu de pluie dans la plaine, davantage dans la montagne.

IV. **Hydrographie.** — Le Tchorokh va à la mer Noire, l'Araxe à la Caspienne, le Tigre et l'Euphrate, avec la majeure partie des eaux, au golfe Persique, où ils arrivent ensemble, formant le Chat-el-Arab. L'Euphrate, plus long, a moins d'eau, étant plus proche des déserts et moins proche des montagnes que le Tigre.

V. **Régions naturelles et richesses minérales.** — Le plateau arménien produit les céréales et les fruits de l'Europe, le tabac, même le coton. La plaine de Mésopotamie, stérile dans les parties sèches, est prodigieusement fertile dans les parties humides ou irriguées : céréales, riz, coton, dattes, fruits, vigne, olivier, etc.

VI. **Populations et villes.** — L'Arménie a 2 500 000 habitants, Arméniens et Kurdes. Villes : Erzéroum, Van, Diarbékir, Ourfa. La Mésopotamie n'a que 1 550 000 habitants. Les villes sont rares sur l'Euphrate, où fut Babylone ; moins rares sur le Tigre : Mossoul remplace Ninive, Bagdad (100 000 hab.) est proche du site de Babylone, au rapprochement des deux fleuves. Bassora et Mohammerah sont les ports du Chat-el-Arab.

IV. — ARABIE

La Turquie d'Asie est flanquée au sud-ouest par le grand quadrilatère d'**Arabie.** C'est un pays massif, aux contours d'une régularité presque géométrique, qu'encadrent trois mers, la *mer Rouge*, l'*océan Indien* et le *golfe Persique*. La mer Rouge n'y creuse qu'un enfoncement, le golfe d'Akabah, qui limite à l'est la presqu'île montagneuse du Sinaï, bornée à l'ouest par le golfe de Suez. Du détroit de Bab-el-Mandeb au Ras-el-Hadd qui forme le sommet sud-oriental du quadrilatère, la baie de Kouryan-Mouryan et quelques autres courbes allongées rompent à peine la ligne droite du rivage. La seule saillie bien accentuée du pourtour arabique est le cap Massandam qui ferme presque complètement le golfe Persique,

ne lui laissant d'issue vers la haute mer que le détroit resserré d'Ormus.

Cet immense pays, long de 2 500 kilomètres, large de 1 000, est grand six fois comme la France. Quoique nous le plaçions dans l'Asie Turque, il n'appartient qu'en partie à la Turquie. Seules les côtes de la mer Rouge, non sans difficulté, et une partie de celles du golfe Persique reconnaissent son autorité. Tout le sud et le centre, peuplés de tribus nomades, sont demeurés indépendants.

Relief. — Le relief de l'Arabie est aussi régulier que sa configuration. Bien qu'imparfaitement reconnue, malgré les explorations actives du XIXe siècle [1], l'Arabie doit être considérée comme un plateau qui se termine, au bord même des mers avoisinantes, par des rebords montagneux assez élevés, et dont la déclivité est tournée, au nord-est, vers le golfe Persique et vers la vallée de l'Euphrate.

Les plus grandes hauteurs sont celles qui bordent la mer Rouge : c'est une série de plateaux pierreux, les *harras*, percés de brèches transversales, hauts de 1 500 à 2 000 mètres, et surmontés de cônes volcaniques qui les dominent à quelques centaines de mètres d'altitude. Dans le Yémen, toutefois, les montagnes dépassent 3 000 mètres, et la ville de Sana est bâtie à une hauteur de 2 150 mètres. A l'est se dresse encore, sur les bords du golfe d'Oman, le *Djebel Akhdar* ou « Vert-Mont », que domine à 2 057 mètres le *Djebel el-Harim*; certains sommets qu'on aperçoit de la haute mer couverts de neige, mais qu'on n'a pas encore reconnus, dépasseraient, dit-on, 3 000 mètres.

Ce rempart régulier de montagnes encadre l'intérieur, un grand plateau élevé, de nature volcanique, que sillonnent des chaînes et que creusent des dépressions : c'est le *Nedjed* ou « haut pays » ; la ville d'Haïl, qui en occupe à peu près le centre, y est située à 1 200 mètres d'altitude. Au sud du

1. Les principales sont celles de l'Allemand Carsten Niebuhr (Yémen) ; du Français Tamisier (Médine, la Mecque) ; de l'Allemand de Wrede dans l'Hadramaout ; de Palgrave (1862-63) dans le centre : de M. et Mme Blunt dans le Néfoud et le Chammar.

Nedjed se creuse le grand désert sablonneux du *Dahna*. Au nord s'étend le grand désert du *Néfoud*, formé de sables, d'un rouge éclatant et presque cramoisi, semblable de couleur à la rhubarbe ou à la magnésie, et parsemé d'excavations en forme de fers à cheval gigantesques, nommés *fouldj*. Le Néfoud se relie par le plateau rocheux du Hamad au désert de Syrie et à la Mésopotamie.

Du côté de la mer, les montagnes ne laissent qu'une étroite bande de terres basses où la mer a découpé quelques golfes très largement ouverts, avec quelques îles et des ports. Dans la mer Rouge, le seul golfe important est la *Manche d'Akabah*; les principaux archipels sont ceux des îles *Farsan*, *Kamaran* et *Hanich*. Au sud, les îles *Hullanyeh* ferment la baie largement ouverte de *Kouryan-Mouryan*. A l'est, le golfe Persique est sans profondeur; le fond ne s'y abaisse pas à plus de 100 mètres, et de nombreuses îles basses, dont la principale est l'île *Bahrein*, s'étendent le long de la côte.

Climat. — Comprise entre le 34e et le 12e degré de latitude nord, l'Arabie est un *pays tropical* : le tropique du Cancer la coupe par le milieu.

Aussi l'Arabie est-elle une des contrées les plus chaudes de la terre. Les villes qui sont bâties dans la zone de terres basses qui borde la côte, le *tehamah* ou « terres chaudes », comme on l'appelle, sont sujettes à des températures exceptionnelles. A Aden, il fait, en hiver, une température moyenne supérieure à celle de nos étés européens. En été, la température moyenne varie entre 30 et 35 degrés à l'ombre; le thermomètre monte parfois à 50 degrés; la chaleur est telle, qu'elle fait parfois éclater les pierres; les Européens qui s'y hasardent au soleil sont menacés d'une insolation mortelle. Les montagnes du pourtour et le plateau intérieur jouissent d'un climat moins étouffant : à Sana, il gèle même parfois l'hiver. Toute cette modération n'est que relative : la température moyenne des sources, qui ne peut guère différer de celle de l'air ambiant, est de 28 à 30 degrés; l'ardeur de l'atmosphère y rend fréquentes certaines infirmités, comme la cécité.

Ce qui manque le plus à l'Arabie, c'est l'humidité. L'Arabie méridionale est pourtant comprise dans la zone des moussons du sud-ouest; mais les nuages humides qu'elles poussent l'été n'atteignent l'Arabie qu'après s'être déversés, pour la plus grande part, de leur humidité sur le continent africain; les précipitations d'eau y sont médiocres et quelquefois font défaut : de 1869 à 1872, les citernes d'Aden ne furent remplies qu'une seule fois. Au nord, l'humidité manque presque tout à fait. Aussi se dispute-t-on avec acharnement la possession des puits, des réservoirs d'eau ou *birkets.* Dans certaines régions, chacun d'eux est protégé par une forteresse. Dans d'autres il existe des prières pour demander la pluie; quand un nuage humide vient à crever, les populations cessent tout travail, et, chantant et criant, elles font cortège à l'eau qui ruisselle dans les ravins.

Hydrographie. — C'est à peine si l'on peut parler de l'hydrographie de l'Arabie. Dans ce pays à qui les neiges éternelles font défaut et qui, comme nous l'avons vu, reçoit une très petite quantité d'eau de pluie, on ne trouve pas une seule rivière permanente, mais seulement des *ouadi*, vallées ou dépressions où les pluies versent leurs eaux temporaires.

Les principaux de ces ouadi sont l'*Ouadi Doan* ou *Mossilek*, qui traverse l'Hadramaout; l'*O. Douasir*; l'*O. Roumma*, tributaire temporaire du Chat-el-Arab, long de 1 500 kilomètres; et l'*O. Sirhan*, qui traverse le Hamad pour se perdre dans l'oasis de Djouf. — Presque toujours l'eau disparaît au sortir de la montagne et se perd dans les sables pour reparaître quelquefois dans les bas-fonds où se forment les oasis. On court le risque de périr de soif si l'on quitte les routes le long desquelles sont creusés des puits.

Régions naturelles et aptitudes agricoles. — Très chaude et très médiocrement arrosée, l'Arabie offre peu de ressources naturelles. Elle appartient presque tout entière à la région des terres desséchées qui se succèdent d'une façon ininterrompue à travers l'ancien monde, depuis le Sahara

jusqu'au Gobi. Les 4/5 de son étendue sont couverts de déserts. La végétation est pauvre et maigre.

Au centre, où manque l'eau, le *désert* est presque continu. Pendant les semaines du printemps, la terre se couvre d'une herbe courte, mais drue, excellente pour le bétail. Mais bientôt, avec l'été, tout se dessèche; les solitudes se poursuivent, tantôt pierreuses, tantôt formées d'un sable fin que le vent soulève; çà et là, des bas-fonds, couverts d'une croûte de sel, indiquent la place d'une mare qui se remplit parfois à la saison des pluies; des tamaris, des buissons, quelques gazons marquent le cours d'un ouadi; point d'arbres, mais seulement des arbustes, acacias épineux, bouquets d'ithels. Aucune vie sédentaire ne peut s'y développer; on n'y rencontre que des tribus nomades et pillardes qu'on distingue au costume, à l'armement. Les animaux mêmes sont rares; ceux-là seuls y subsistent qui se contentent de rien : la *gazelle* « qui ne boit jamais », le sobre *chameau*, et le *cheval arabe*, petit, nerveux, aux fines attaches, aux jambes minces, qui « vit de l'air », suivant le poète arabe.

Il faut, pour que la vie véritable apparaisse, l'existence d'une mare ou d'un ouadi presque permanent : alors surgissent en bosquets les palmiers, les grenadiers, les citronniers, au milieu de jardins et de cultures, fraîches oasis au milieu de l'aridité générale.

C'est le **pourtour**, avec ses montagnes plus arrosées de l'ouest, du sud-ouest et de l'est, qui a valu à l'Arabie la réputation, qu'elle avait dans l'antiquité, d'un pays à essences et à aromates précieux. La région côtière et les pentes de la montagne sont couvertes de nombreuses espèces végétales qui s'étagent suivant l'altitude. Sur les hauts plateaux réussissent les plantes de la zone tempérée, l'orge, le millet, la lentille, le froment, le maïs. Plus bas poussent la casse, le séné, l'acacia qui donne la *gomme* dite *arabique*, le baumier dont l'écorce suinte la *myrrhe*, l'*encens*, la canne à sucre qu'on ne cultive plus que dans les jardins ; la vigne ; le *dattier*, dont Mahomet disait : « Honorez le dattier, car il est votre mère » ; le tabac, le cotonnier, le riz. Tous les végétaux des tropiques y prospèrent. Mais la plante arabe par

excellence, c'est le *caféier*, qui y fut introduit, dit-on, de l'Abyssinie et qui constitue aujourd'hui une des principales sources de la richesse du Yémen. C'est sur les flancs des montagnes qui regardent la mer, à une altitude de 400 à 1 200 mètres, entre Moka et Aden, que s'étendent les plantations de café ; la proximité des flots leur assure une égalité de température presque constante en même temps qu'une bienfaisante humidité. Les plants ainsi favorisés se développent, atteignent une hauteur de 10 à 12 mètres, forment un gracieux fouillis de verdure, où volent sans cesse des papillons et des oiseaux, mille insectes attirés par la fraîcheur qui y règne.

Populations et villes. — Dans ce pays, grand six fois comme la France, on ne compte, suivant les évaluations les plus vraisemblables, que 4 millions d'habitants au plus, 1 environ par kilomètre carré.

Ces habitants appartiennent presque tous à la *race arabe* et à l'une des deux grandes *sectes musulmanes*, sunnite et chiite. Toutefois, dans l'intérieur, plusieurs tribus pratiquent le culte plus sévère des *Ouahabites*, qui tentèrent, au début du siècle, d'imposer leurs réformes au pays entier et faillirent y réussir : les Ouahabites (de Ouahab, un prophète du XVIIIe siècle), qu'on pourrait appeler « les Jansénistes de l'Islam », blâment la pompe des cérémonies, le luxe des mosquées, l'usage des étoffes précieuses, l'habitude « vaine et malpropre » de fumer du tabac.

En revanche, l'organisation politique de ces populations est très variable. Toutes les formes de gouvernement, ou presque toutes, sont représentées en Arabie. On y trouve des nomades constitués en tribus distinctes que commandent des cheiks. Parmi les sédentaires, les uns sont régis par une monarchie absolue ou tempérée ; les autres, dirigés par de petites oligarchies ; d'autres ont conservé le patriciat à la mode antique. Il n'y a de soumis à la Turquie, à laquelle elles payent tribut, que les provinces du *Hedjaz*, d'*Assir*, du *Yémen*, le long de la mer Rouge, et d'*El-Hasa*, sur les bords

du golfe Persique. Encore cette domination étrangère est-elle peu acceptée des populations, comme le prouve l'insurrection qui a éclaté chez les Assirs au mois de juin 1891.

La majeure partie de la population de la péninsule arabique habite la région du littoral, où le fond arabe primitif est mélangé d'éléments étrangers, Banians ou commerçants hindous, juifs, nègres venus de la côte voisine d'Afrique, Européens attirés par le commerce. C'est dans cette partie de l'Arabie que s'élèvent les plus grandes villes. Toutefois



Aden.

aucun grand centre politique n'a pu s'y constituer; on n'y trouve que des États, sans relations entre eux, distincts de noms comme d'intérêts, souvent en lutte les uns avec les autres : tels la province d'El-Hasa et l'Oman, à l'est; l'Hadramaout, au sud; le Yémen, l'Assir et le Hedjaz, à l'ouest.

Les principales villes sont : dans l'*Oman*, *Mascate*, dont le port, très profond, fait un assez grand commerce d'échanges; dans l'*Hadramaout*, *Makalla* et **Aden** (35 000 hab.), située sur un îlot qu'une étroite péninsule rattache à la terre ferme et que les Anglais ont achetée, en 1839, avec le territoire voisin; c'est un dépôt de charbon sur la route des Indes en même temps qu'une forteresse, sur le détroit de Bab-el-Mandeb. A côté d'Aden, sur le détroit lui-même, et en face d'Obok, la

France possède le poste de *Cheikh-Saïd*; — dans le *Yémen*, *Sana* et *Moka*, qui a été détrônée pour l'exportation du café par Aden et *Hodeïdah*; — dans le *Hedjaz*, les deux villes saintes de l'Arabie, *Médine* avec son port de Yambo, et *la Mecque* avec son port de Djeddah. **La Mecque** (50 000 hab.) est toujours la grande métropole religieuse des Arabes : 70 à 90 000 pèlerins y viennent annuellement, surtout de l'Afrique occidentale, pour visiter le temple saint de la Kaaba, bâti, dit-on, par Abraham, baiser la pierre noire, et parcourir les lieux illustrés par le Prophète.

A l'intérieur on ne trouve d'agglomérations populeuses que dans les oasis. Les principales sont : *El-Djouf*, à l'endroit où se perd le Ouadi Sirhan, au milieu des sables; *Kheïbar*, renommé pour ses dattes ; *Haïl*, dans le Chammar; et la capitale des Ouahabites, *Riad* ou « les Jardins » (25 000 hab.), dans le Nedjed. Dans le désert vivent des Arabes nomades, obligés de se déplacer avec leurs troupeaux suivant la saison, l'abondance des eaux et des pâtures.

RÉSUMÉ

I. **Situation.** — L'Arabie est située entre la mer Rouge, l'Océan indien et le golfe Persique.

II. **Relief.** — Très simple. C'est un plateau dont le bord le plus élevé longe la mer Rouge, et monte, au sud, jusqu'à 3 000 mètres.

III. **Climat.** — Très sec, très chaud; presque pas de pluies.

IV. **Hydrographie.** — Pas de rivières, seulement des ouadi, vallées qui n'ont d'eau qu'en temps de pluie.

V. **Régions naturelles et aptitudes agricoles.** — Ces aptitudes sont faibles, faute d'eau. Le désert s'étend sur la majeure partie de l'Arabie. Presque tous les produits agricoles viennent des côtes. Dattier, tabac, café, aromates.

VI. **Populations, villes.** — 4 millions d'habitants au plus; presque tous musulmans et la plupart nomades. Villes, de l'est à l'ouest, Mascate, Aden, aux Anglais, Sana et Moka dans le Yémen, la Mecque, ville sainte, près de la mer Rouge, avec son port Djeddah.

V. — ÉTAT ACTUEL ET AVENIR DE LA TURQUIE D'ASIE

Gouvernement de la Turquie d'Asie. — A ne considérer son administration que d'un coup d'œil superficiel, on pourrait croire que la Turquie d'Asie, comme d'ailleurs la Turquie d'Europe, jouit d'une organisation parfaite.

Tout y est, en effet, agencé suivant une étroite hiérarchie à la tête de laquelle est le sultan, à Constantinople. La Turquie d'Asie se divise ainsi en provinces ou *vilaïets*, ayant à leur tête un gouvernement général, un préfet, nommé *vali*. Le vilaïet est divisé en districts ou *sandjaks*, administrés par un *mutessarif*. Les sandjaks sont à leur tour divisés en *kazas*, auxquels préside un *kaïmakam*; les kazas en *nahiés*, ou cantons, administrés par un *mudir*; les nahiés en *kariés*, ou communes, placées sous la direction d'un *mouktar*, sorte de maire.

On compte aujourd'hui dans la Turquie d'Asie, y compris la Crète qui lui appartient politiquement, 23 vilaïets. En outre, quatre districts, parmi lesquels celui de Jérusalem, sont rattachés directement au gouvernement central; la province du Liban jouit de privilèges spéciaux; l'île de Samos forme une principauté autonome.

Mais il s'en faut que tous ces rouages si bien agencés fonctionnent d'une façon normale et régulière. Presque toujours les vali, surtout ceux des provinces les plus éloignées de Constantinople, se conduisent dans leurs charges comme des souverains indépendants. Leur gouvernement est arbitraire, leur administration oppressive; et cette habile hiérarchisation, excellente dans un pays gouverné par un pouvoir fort, honnête et bien renseigné, ne sert ici qu'à couvrir toute sorte d'abus. Les impôts écrasants sont perçus par des traitants peu scrupuleux qui pressurent le peuple. La justice, indulgente ou prévaricatrice, laisse impunis la plupart des crimes et des attentats. Les crédits affectés aux œuvres publiques atteignent rarement leur destination, et les travaux restent en souffrance.

Géographie économique de la Turquie d'Asie. — Ce manque de gouvernement régulier est la principale cause de l'état précaire où se trouve, au point de vue économique, la Turquie d'Asie. L'agriculture est négligée, l'industrie à peu près nulle, le commerce faible, eu égard à l'étendue du pays.

1° *L'agriculture est négligée.* Le sol est, nous l'avons vu, d'une fertilité remarquable sur certains points. Par des irrigations habiles et un travail d'entretien opiniâtre, on réussirait à rendre aux parties qui le sont moins, faute d'eau, une prospérité qu'elles eurent en général au temps de l'empire romain.

Mais le paysan, accablé par le poids des impôts, ruiné par des pillages que la police ne sait pas prévenir et que la justice ne poursuit pas, d'ailleurs indolent et peu intelligent, vit au jour le jour, ne cultive que le nécessaire. Il ne laboure pas ses terres, il se contente de les effleurer; sa charrue, où n'entre pas une seule pièce de fer, est un morceau d'arbre fourchu taillé en pointe; sa herse est un triangle de bois sous lequel sont incrustés des éclats tranchants de quartz ou de silex. La plus grande partie de la terre reste en friche.

Ainsi entendue, l'agriculture est en pleine décadence dans la Turquie d'Asie. Les *fruits*, les *vignes* constituent une richesse pour certains cantons de cette contrée. Les poires, les pommes, les cerises, les pêches, les abricots, les oranges, les citrons, les grenades qui poussent en quantités innombrables dans les vallées humides de l'Arménie et des bords de la mer Noire, dans les îles et sur les bords de l'Archipel, dans les oasis mésopotamiennes et dans les jardins de Damas, sont exportés dans l'Europe entière. Les raisins de Vourlah et de Tchesmeh, qu'on fait sécher à la manière des raisins de Corinthe, sont expédiés en Europe où ils servent aux mêmes usages, et principalement à la fabrication des vins dits « de raisins secs ». Les figues blanches, jaunes, noires, violacées, sont envoyées dans le monde entier sous le nom de « figues de Smyrne ». — Mais les cultures proprement dites sont en décadence. Les *céréales* suffisent à peine à

la consommation du pays, qui est obligé d'importer du riz d'Égypte, des farines d'Odessa; la production annuelle du *coton* est tombée de 50 000 à 15 000 balles. La Turquie d'Asie, toute riche qu'elle est en vignobles, fait venir des vins de Marseille : les paysans, qui ne savent fabriquer qu'un vin de qualité inférieure, préfèrent laisser sécher le raisin pour le vendre tel.

2° *L'industrie est à peu près nulle.* Ici encore l'incurie gouvernementale produit les conséquences les plus fâcheuses.

La Turquie d'Asie possède d'*admirables gisements minéraux* et des dépôts de *houille* capables d'alimenter une industrie active. Le fer, le plomb, le cuivre, le soufre, le nickel, l'argent se trouvent sur plusieurs points, dans le Taurus cilicien, en Asie Mineure vers Tokat et Sivas, en Arménie près d'Erzéroum et sur les bords du lac de Van. C'est sur les hauts plateaux arméniens que les Chalybes auraient les premiers, dit-on, fondu le bronze et martelé le fer. — Mais les Turcs n'exploitent pas et refusent imperturbablement toute concession. D'ailleurs tout manque pour une exploitation régulière : les bras, les capitaux, les voies de communication rapides et peu coûteuses.

L'industrie de la Turquie d'Asie végète. La seule industrie locale et toujours active est celle des *tapis* turcs, dits *tapis de Smyrne*, qu'on fabrique dans toute l'Asie Mineure et même en Arménie, et qui s'expédient en Angleterre, en France, aux États-Unis, en Égypte. L'industrie des *soies* est aussi assez développée autour des villes de Brousse et de Bilehdjik, non loin de la mer de Marmara; Alep, qui entretenait au commencement de ce siècle 40 000 métiers à tisser la soie, n'en a plus qu'un millier environ. Damas est encore renommée pour la fabrication des galons d'or et des babouches, pour la maroquinerie, la sellerie, la confection des objets damasquinés. — D'une façon générale, les industries locales sont incapables de suffire aux besoins de la consommation, et la Turquie d'Asie est tributaire de toute l'Europe pour les produits manufacturés.

3° *Le commerce enfin est faible*, et il ne peut guère en être autrement. Il manque à la Turquie d'Asie la première

condition d'un développement commercial sérieux : les voies de communication.

Point de grandes *artères fluviales*. L'Euphrate et le Tigre sont, il est vrai, accessibles aux navires : de petits vapeurs remontent l'Euphrate jusqu'à Biredjik et le Tigre jusqu'à Bagdad. Mais au delà ils ne sont plus accessibles qu'aux embarcations primitives appelées *kelleks*, sortes de radeaux faits de troncs d'arbres liés ensemble et supportés par des outres en peaux de mouton ou de chèvre gonflées d'air et goudronnées : on les laisse aller au courant de l'eau, en se contentant de les diriger à l'aide de perches ; la descente achevée, le marinier vend les bois, charge sur son âne les outres dégonflées et regagne par terre son point de départ : la remonte des fleuves en kelleks est impossible. — Quant aux autres rivières de la Turquie d'Asie, ni celles de la Syrie, ni celles de l'Asie Mineure, ne peuvent être utilisées : ce sont des torrents impraticables.

Peu de routes : celles de Samsoun, de Beïrout, d'Alexandrette à Bagdad ; celle de Brousse à Tokat ; la belle route dite « française », qui unit Damas à Beïrout, sont les principales. Mais la plupart sont étroites, d'une largeur moyenne de 2 mètres, pavées de cailloux pointus qui rendent la marche pénible, mal entretenues, souvent ravinées et défoncées, presque impraticables. Très souvent les lits desséchés des torrents sont les seules routes existantes. Sur ces routes les transports se font par *arabas*, petites voitures non suspendues traînées par des buffles ; ou encore par chevaux, ânes et mulets. Les transports à grande distance se font par caravanes, à dos de chameaux, moyen aussi incommode que coûteux : le prix de charge est de 40 à 60 francs par chameau suivant la saison, et chaque bête ne peut recevoir, suivant son âge et sa taille, que de 200 à 400 kilogrammes.

Les *chemins de fer* enfin sont peu développés : quelques amorces vont de la côte vers l'intérieur ; aucune grande ligne n'est construite ni même en construction. Ces amorces sont : 1° celle de Scutari à Bilehdjik par Ismid (235 kil.) ; — 2° celles de Smyrne à Alachehr par Manissa, et de Smyrne à

Seraïkœi par Aïdin et Nazli ; — 3° celle de Mersina à Tarse (55 kil.) ; — 4° celle de Jaffa à Jérusalem.

Dans ces conditions, le commerce intérieur est, relativement à l'étendue du pays, à peu près insignifiant. La presque totalité du commerce se fait par mer avec l'extérieur.

Les principales *lignes de paquebots* de la Méditerranée ont avec le port de Smyrne des services réguliers. Quatre compagnies de navigation à vapeur desservent régulièrement le port de Jaffa. D'autres abordent à Samsoun, Trébizonde et Chio. Enfin certains navires plus petits font d'escale en escale, d'une façon assez irrégulière, le service des différents ports, ou, comme on dit, des « échelles » du Levant. — De ces ports, le principal est **Smyrne**, dont le commerce général est évalué à 1 500 000 tonnes et à 250 millions de francs. Viennent ensuite pour le tonnage : *Chio, Trébizonde, Samsoun, Jaffa.* La France, qui avait autrefois la principale part dans ce commerce, s'est laissé distancer par l'Angleterre et ne vient plus qu'assez loin derrière elle : l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie lui font aussi une redoutable concurrence.

Avenir de la Turquie d'Asie. — Cet état précaire de la Turquie d'Asie doit, selon toute probabilité, s'améliorer avant qu'il soit longtemps.

D'une part, le gouvernement turc sent la nécessité d'entreprendre une réforme, jugée indispensable : construction d'une grande voie ferrée transversale destinée à relier le Bosphore à Bagdad et de plusieurs embranchements ; — amélioration des principales échelles du Levant par l'établissement de brise-lames, jetées, quais ; — assainissement des bas-fonds marécageux par le creusement de canaux d'écoulement ; — établissement de barrages et de canaux d'irrigation destinés à augmenter l'étendue de la zone productrice du pays. Les dépenses, très élevées, seraient couvertes par la vente de concessions minières. Il est certain que, depuis plusieurs années, quelques travaux ont été réalisés.

D'autre part, l'Asie Turque étant située sur la route des Indes, les différents peuples européens qui ont intérêt à voir s'y établir des lignes de chemins de fer qui abrégeraient la

distance vers l'Extrême-Orient, sont prêts à soutenir de leurs capitaux les constructions de ce genre. Différents projets ont été mis en avant; trois grandes têtes de ligne ont été indiquées : le fond de la mer Noire, l'Archipel, le golfe d'Iskandéroun.

La *ligne de la mer Noire* quitterait la mer vers Trébizonde et gagnerait l'Inde par le plateau d'Arménie et par l'Iran, en traversant les villes de Baïbourt, Erzéroum, Tabriz, Téhéran, Kandahar : c'est un projet préconisé surtout par les Russes ;

La *ligne de l'Archipel*, partie de l'Archipel, soit de Scutari sur le Bosphore, soit de Smyrne, peut-être des deux ports à la fois, se dirigerait par le plateau d'Asie Mineure vers Alep ; elle traverserait ensuite l'Euphrate, et, par Orfa, gagnerait le Tigre, qu'elle descendrait jusqu'à Bassora ;

La *ligne du golfe d'Iskandéroun* quitterait la Méditerranée soit à Iskandéroun, soit à Tripoli ; se dirigerait sur Alep, et gagnerait Bassora par le même itinéraire que la ligne précédente. C'est sans doute dans l'espoir de voir ce projet préféré aux autres que les Anglais, en 1878, ont réclamé l'annexion de l'île de Chypre à leur empire colonial.

Quoi qu'il en soit, il est probable qu'une de ces lignes sera construite dans un avenir plus ou moins prochain ; et la construction d'une voie ferrée traversant l'Asie Turque aura sur le développement économique de ce pays une influence qu'on ne peut déterminer au juste, mais qui ne peut manquer d'être grande.

RÉSUMÉ

I. Gouvernement de la Turquie d'Asie. — La Turquie d'Asie, sous la dépendance de la Turquie d'Europe, est administrée par un nombreux personnel gouvernemental, mais ce gouvernement ne développe pas la prospérité du pays.

II. Géographie économique de la Turquie d'Asie. — Agriculture négligée ; des régions qui, dans l'antiquité, étaient parmi les plus riches de la terre, sont presque incultes aujourd'hui ; productions principales, fruits, vignes ; peu de céréales. Industrie presque nulle : tapis, soies. Commerce languissant : peu de fleuves navigables, peu de routes, peu de chemins de fer. L'avenir semble devoir apporter de nombreux progrès, plusieurs lignes ferrées sont à l'étude ou en projet.

PLATEAU DE L'IRAN

Politiquement, le nom d'Iran est le terme officiel par lequel les Persans désignent leur État. Géographiquement, il s'étend à tout le plateau que limitent : au nord, la *plaine du Turkestan* et la *dépression Caspienne* ; à l'ouest, la *plaine de Mésopotamie* ; au sud, le *golfe Persique* et la *mer d'Oman* ; à l'est, la *plaine de l'Indus*. Il embrasse donc la partie persane de l'Arménie, la Perse, l'Afghanistan et le Baloutchistan.

Ainsi délimité, l'Iran ne mesure pas moins de 2 500 kilomètres dans sa plus grande longueur et de 1 400 kil. dans sa plus grande largeur. Sa superficie est de 2 700 000 kilomètres carrés (France, 536 000 k. c.).

Relief. — L'Iran présente la forme de relief la plus commune en Asie : c'est un grand **plateau**, intermédiaire entre le plateau central de l'Asie et celui d'Asie Mineure. A l'est, il se rattache au Pamir et au Thibet par un isthme montagneux, large de 300 kilomètres entre l'Amou-Daria et l'Indus. A l'ouest, un isthme analogue, compris entre la Mésopotamie et la vallée de la Koura, le relie au plateau d'Anatolie.

Le plateau iranien est borné de tous côtés par de hauts talus. Au nord-est se dresse la partie la plus élevée du pourtour, l'**Hindou-Kouch**, qui couvre le Kafiristan et l'Afghanistan du rayonnement de ses rameaux secondaires. Des sommets gigantesques s'y élèvent ; plusieurs pics y dépassent 5 500 mètres, et le point culminant, le *Tiritchmir*, couvert de neiges et de glaciers, n'a pas moins de 7 500 mètres de hauteur. Non moins élevés sont les cols qui traversent l'Hindou-Kouch, en convergeant vers Kaboul, et dont l'importance a toujours été grande, parce qu'ils sont les chemins naturels menant du Turkestan vers l'Inde : le principal d'entre eux est la *passe de Baroghil*, située à l'est du Tiritchmir. Malgré ces neiges, ces glaces, cette élévation des cols,

qui lui ont valu une mauvaise réputation, l'Hindou-Kouch, dont le nom signifie « meurtrier des Hindous », est loin d'être insurmontable. Sous cette latitude, les neiges persistantes se maintiennent à une altitude élevée. Il n'est pas un seul col, si haut qu'il se trouve, qui ne soit accessible,



Relief de l'Iran. (Voir p. 117.)

pendant quelques semaines d'été, aux voitures. L'armée d'Alexandre les franchit plusieurs fois au moment de la conquête.

Vers le nord, la bordure est formée par les Paropamisades, les monts du Khorassan et l'Elbours. Composées de chaînes parallèles escarpées, encore mal reconnues, les **Paropamisades** n'ont pas une largeur moindre de 200 kilomètres. De hauts sommets les dominent, dont le principal

est le *Kouh-i-Baba* (5 486 m.), situé au nord de la vallée de l'Hilmend. Mais des torrents nombreux, comme le Mourghab et l'Héri-Roud, dont les Russes occupent aujourd'hui les cours inférieurs, ouvrent à travers ces chaînes des chemins naturels d'accès relativement facile, et des cols peu élevés, comme celui de *Hadjikak*, permettent de franchir la chaîne. — Les **monts du Khorassan**, formés également de soulèvements parallèles, épais et nombreux, ont une hauteur de 2 400 à 3 200 mètres. — L'**Elbours** s'étend le long de la côte méridionale de la Caspienne. Plus élevé que les monts du Khorassan, il est dominé par l'imposante masse volcanique du *Demavend* (« la Demeure des Génies », 5 628 m.), encore fumante, riche en sources thermales et en gisements de soufre qui remplissent les anciens cratères. Deux cols principaux permettent de traverser l'Elbours à ses extrémités : à l'est, le col de *Chamcherbour*, les anciennes « Pyles Caspiennes », par lequel passent les voyageurs de Téhéran à Astrabad; à l'ouest, l'entaille que fait le Kyzyl-Ouzen à travers la montagne pour atteindre la mer Caspienne.

Au nord-ouest s'étend un énorme massif montagneux, prolongement des chaînes arméniennes qui couvrent, avec l'Ararat, les territoires turc et russe de la Transcaucasie. Les principaux sommets qui s'élèvent sur l'Iran sont : le volcan éteint du *Savalan* (4 844 m.), le *Kara-Dagh*, et le *Sehend* qui domine, du côté de l'est, la ville de Tabriz et la grande nappe du lac d'Ourmiah.

Au sud-ouest, l'Iran est limité par le massif des **monts Zagros** (monts Elvend, Ouchtourank, Kouh-i-Dena, Djebel Boukoun), dont la disposition rappelle celle des Alleghanys d'Amérique et celle de notre Jura. Il est, en effet, composé d'un grand nombre de chaînes parallèles, admirablement alignées, séparées par des vallées longitudinales analogues aux combes jurassiques, et percées de cluses transversales. On dirait, suivant la comparaison militaire du major anglais Raverty, « des bataillons en colonnes de compagnie ». Ces différentes chaînes s'élèvent en larges gradins de la vallée du Tigre ou du golfe Persique vers l'intérieur. C'est sur l'arête la plus orientale que s'élèvent les

principaux sommets : le *mont Elvend* (3270 m.), qui domine l'ancienne Ecbatane, le *Kouh-i-Dena* (5200 m.), et le *Djebel Boukoun* (3250 m.), au nord de Bandar-Abbas et du détroit d'Ormus. Les affluents du Tigre et du golfe Persique creusent à travers ce large plateau des voies de pénétration presque toutes faciles.

A l'est, enfin, le plateau de l'Iran se termine du côté de l'Inde par des montagnes disposées également en soulèvements parallèles. Mais celles-ci ont leur pente douce dirigée vers l'intérieur, tandis qu'elles tombent en pente raide sur l'Indus. Les montagnes de l'est ont leurs plus hauts sommets au nord. Le *Séfid-Kouh*, qui se dresse en face de l'Hindou-Kouch, de l'autre côté de la vallée du Kaboul, n'a pas moins de 4761 mètres d'élévation. Dans les monts **Soulaïman-Dagh** (monts de Salomon), le *Pirgoul* et le *Takht-i-Soulaïman* n'ont plus que 3560 et 3460 mètres; dans les **monts Brahoui**, qui séparent le Baloutchistan de l'Hindoustan, le *Kouh-i-Mouran* atteint encore 3650 mètres; mais, à cette exception près, les plus hauts pics ne dépassent pas 2000 mètres. A l'est, comme au nord et à l'ouest, les rivières qui descendent du plateau vers l'Indus ouvrent des routes naturelles à travers la barrière extérieure. Les deux passages les plus suivis sont : le *col de Khaïber*, qui mène de Kaboul à Pechaver, et le *col Bolan*, que franchit le chemin de fer construit en partie de Chikarpour à Kandahar.

Le **plateau** vaguement triangulaire qu'enceignent ces montagnes est, comme celui d'Asie Mineure, sillonné de soulèvements et creusé de cavités où les eaux, en s'amassant, forment des lacs.

L'Afghanistan est ainsi couvert de hautes chaînes qui s'écartent en divergeant de l'Hindou-Kouch, leur nœud commun, et laissent entre elles des vallées étroites, situées à plus de 2000 mètres d'élévation. Le Khorassan est de même parcouru par les massifs montagneux du *Kakh-Kouh* et du *Ghizouk-Kouh*. La Perse enfin est traversée du nord-ouest au sud-est par un soulèvement parallèle aux monts

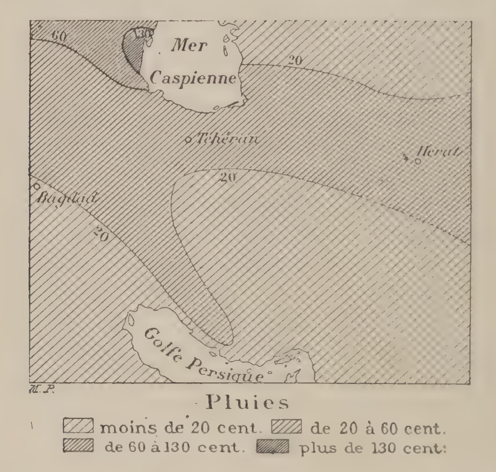
Zagros et atteignant 4200 mètres en son point culminant, le *Kouh-i-Hazar*. Au reste, ces montagnes restent jusqu'à ce jour imparfaitement connues; nous n'avons sur elles que des renseignements incomplets.

Les cavités intérieures du plateau sont très inégalement creusées. Les plaines d'Ispahan, de Chiraz et de Persépolis dépassent 1 500 mètres; certaines dépressions descendent à 150 mètres. Au nord-ouest, la plus remarquable est celle qu'emplissent les eaux du *lac d'Ourmiah* : cet immense bassin, qui est encadré par des montagnes de 3500 mètres de hauteur absolue et renferme de nombreuses îles et des récifs, a 4000 kilomètres carrés de superficie (4 fois la surface de la mer Morte), mais il manque de profondeur; la partie la plus creuse est située à 14 mètres seulement au-dessous de la surface. Au sud-ouest, et aussi peu profondément creusé, se trouve le *lac Niris*, situé non loin de l'antique ville de Persépolis, à 1 555 mètres d'altitude, dans une des combes des monts Zagros. Au centre enfin, sur les confins de la Perse, de l'Afghanistan et du Baloutchistan, s'étend la dépression du *Hamoun*. Son aspect varie suivant les saisons : considérable au temps des pluies, il perd une grande partie de son volume par évaporation dans la saison sèche; il ressemble alors plus à un marais qu'à un lac.

Tous ces lacs, semblables à ceux de l'Asie Mineure et de la dépression Caspienne, sont extrêmement salés : la salure en est plus forte que celle même de la mer Morte. Les nageurs ne peuvent plonger dans le lac d'Ourmiah, et leur corps, dès qu'il n'est plus dans l'eau, se recouvre d'une couche de sel qui brille au soleil comme la poussière de diamant. M. Dieulafoy a vu sur le lac Niris des blocs de sel, semblables à des icebergs, qui flottaient à la surface. Les poissons ne peuvent vivre dans aucun de ces lacs; ceux qu'amènent les rivières meurent en y pénétrant. — Enfin il semble qu'ils soient, comme les lacs du Turkestan, en voie de se dessécher. Le Hamoun, dont l'ancien lit occupait 9 000 kilomètres carrés de superficie, n'en a pas actuellement plus de 600. Plusieurs lacs se sont déjà évaporés, en laissant des traces indubitables de leur existence.

Climat. — L'Iran, situé du 25e au 40e degré de latitude nord, a nécessairement un climat qui varie du sud au nord. Mais, d'une façon générale, on peut dire que le climat iranien est par excellence un **climat continental**.

La **sécheresse** en est extrême. Les vents qui sillonnent ce plateau, qu'ils viennent du nord ou du sud-ouest, n'amènent aucune humidité. Aussi, la saison des pluies exceptée (c'est-à-dire pour l'Iran l'hiver), le pays ne reçoit-il point d'eau. Pendant huit à neuf mois d'été, le ciel reste sans un



Pluies

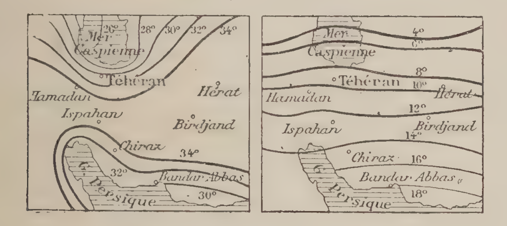
moins de 20 cent. de 20 à 60 cent.
de 60 à 130 cent. plus de 130 cent.

nuage; l'air n'est chargé ni de vapeur ni de poussière, sa pureté est incomparable. La nuit, et sur les hauts plateaux, on distingue à l'œil nu les satellites de Jupiter; quant à la planète, elle lance de tels éclats, que les corps opaques exposés à ses rayons portent une ombre très nette sur une feuille de papier. La plus grande partie du plateau ne reçoit pas annuellement plus de 25 centimètres d'eau; certaines régions, au centre, n'en reçoivent pas 15.

Une seule région est, à cet égard, plus favorisée; c'est, d'une façon générale, la zone bordière du nord, et, plus spécialement, les provinces de Perse qui avoisinent la mer Caspienne. Les vents du nord se chargent, sur cette mer,

de vapeurs que retiennent les hauteurs de l'Elbours; ces vapeurs se condensent et ruissellent sur la contrée en torrents nombreux et abondants.

Cette sécheresse a pour conséquence des **températures extrêmes.** La pureté de l'atmosphère n'opposant aucune résistance aux rayons solaires et au rayonnement nocturne, on peut passer en moins de quelques heures d'une température basse à la chaleur la plus étouffante. M. Dieulafoy a constaté, le 20 juillet 1881, sur une montagne, 7 degrés avant l'aurore et 62 degrés au soleil à huit heures du matin. D'une saison à l'autre, les variations sont encore plus considérables. A Kandahar, « la porte de l'Inde », par 32 degrés



Iran : isothermes d'été et d'hiver.

de latitude, il n'est pas rare qu'il tombe de la neige, et l'on raconte que, pendant une expédition d'Ahmedchah, le froid fut assez rigoureux pour faire périr 18 000 hommes en une seule nuit. En revanche, les étés sont étouffants. M. Dieulafoy a relevé au soleil, en Susiane, jusqu'à 72 degrés centigrades, le 15 mai 1886. Les voyageurs et les caravanes, n'osant sortir le jour, circulent pendant la nuit. Un poète persan, parlant des chaleurs de la plaine du Seistan, près du Hamoun, s'écrie : « Puisque tu as créé cette fournaise, qu'avais-tu donc besoin, Allah, de créer l'enfer? »

Hydrographie. — Bien que le sol de l'Iran soit hérissé de chaînes de montagnes très hautes, couronnées parfois de glaciers, bien qu'il pleuve et qu'il gèle sans merci pendant toute la durée du long hiver iranien, l'Iran ne possède

aucun grand bassin fluvial. Les rivières qui l'arrosent sont de deux sortes : les unes vont se perdre dans les sables ou dans quelqu'une des dépressions du plateau; les autres réussissent à franchir la barrière montagneuse du pourtour et vont féconder l'une des plaines voisines, mais n'appartiennent à l'Iran que par leur cours supérieur.

Parmi ces derniers sont le *Mourghab* et l'*Héri-Roud*, qui creusent une route naturelle à travers les Paropamisades avant d'aller disparaître (le deuxième sous le nom de Tedjent) au milieu des sables du Turkestan; l'*Atrek* et le *Kyzyl-Ouzen*, affluents de la mer Caspienne; le *Diyala*, la *Kerkha* et le *Karoun*, qui vont se jeter dans le Tigre et le Chat-el-Arab; le *Prestaf* et l'*Ab-i-Chour*, tributaires du golfe Persique; le *Dacht*, qui aboutit à la mer d'Oman; enfin le *Kaboul*, qui, né dans les glaciers de l'Hindou-Kouch et grossi des eaux du Kafiristan que lui apporte son affluent, le Tchitral, apporte à l'Indus un volume d'eau considérable.

Ces fleuves ont en général assez d'eau pour être navigables. Ce qui leur fait défaut, c'est la douceur, la régularité du cours. Ils ne peuvent franchir la montagne que par une succession d'étranglements; des rapides et des chutes barrent presque toujours leur cours. En général, ils ne peuvent guère servir par eux-mêmes aux communications. Mais leurs vallées forment des voies naturelles qui mènent des plaines du pourtour sur le plateau.

Une seule de ces rivières fait exception pour une partie de son cours : c'est le *Karoun*, qui sort des montagnes du Khousistan, débouche, à Chouster, dans une grande plaine basse où il arrose Ahouaz, et va rejoindre le Chat-el-Arab à Mohammérah. Cette rivière, large et profonde, peut porter des bateaux à vapeur sur la partie de son cours comprise entre son embouchure et Ahouaz (160 kil.), et des barques à voiles d'Ahouaz à Chouster (120 kil.). Il suffirait même, paraît-il[1], d'un médiocre travail d'aménagement pour le

1. Mme Jane Dieulafoy, *la Perse, la Chaldée, la Susiane* (*Tour du Monde*, 1883-85, Paris, Hachette et Cie, 1888).

rendre accessible jusqu'à Chouster aux vapeurs d'un petit tonnage. C'est, semble-t-il, la voie de pénétration vers la Perse qui a le plus d'avenir.

Les rivières de l'intérieur sont peu nombreuses. Les plus longues et les plus importantes coulent au nord-est du plateau, où les montagnes sont plus hautes et s'avancent plus avant vers l'intérieur. Parmi ces rivières, on remarque le célèbre *Zendé-Roud* (Fleuve de vie), qui traverse Ispahan et se perd dans les sables à quelques lieues de la ville ; le *Band-Emir*, qui arrose les ruines de Persépolis ; le *Haroud-Roud* et le *Hilmend* (1 100 kil.), grossi de nombreux affluents, qui vont se perdre dans la dépression du Hamoun.

Ce sont, en somme, de pauvres rivières. Nées dans la montagne, elles sont abondantes au moment de la saison des pluies, et, dans ce pays plat où les eaux s'étendent en nappes sans profondeur, elles atteignent alors des largeurs de plusieurs kilomètres. Mais, en été, leur lit reste sec pendant de longs mois : fleuves, rivières, pluies et neiges sont immédiatement bus par la terre. On peut cheminer, sans s'en douter, dans le lit même des fleuves : une double rangée de tamaris, sur les rives, indique seule le cours que suivent les eaux dans la saison humide.

Pour suppléer aux eaux superficielles, les premières peuplades qui remontèrent les gradins étagés entre le golfe Persique durent apprendre à recueillir les eaux profondes, et à les amener à la surface du sol au moyen de galeries souterraines à faible pente. Ce procédé de captation nécessite des travaux immenses, une dépense de forces et de temps considérable, mais il est seul pratique, car la nappe liquide se tient dans chaque plateau à un même niveau et ne peut fournir de sources jaillissantes. Les galeries (*canot* en langue persane), longues parfois de 50 à 60 kilomètres, traversent un terrain très résistant, uniquement composé de cailloux roulés et de sable.

Régions naturelles et richesses minières. — On peut distinguer sur l'Iran deux régions naturelles qui contrastent

entièrement : le centre, qui manque d'eau, et le pourtour, qui est arrosé.

Au centre s'étend un **désert** : ce sont de vastes plateaux sablonneux, entrecoupés d'argiles dures et de rochers; de place en place, des amas de sel indiquent que d'anciens lacs intérieurs, semblables à ceux d'Ourmiah, de Niris et du Hamoun, se sont évaporés aux rayons ardents du soleil. Faute d'humidité, la végétation manque presque complètement. A peine y trouve-t-on de loin en loin de rares oasis. Pour dessiner la carte de l'Iran central, affirme un major anglais, « il faudrait peindre un petit cercle vert autour de chaque village indiqué sur la carte, et recouvrir tout le reste d'une teinte brune ». Le désert le plus redouté est celui de *Lout*, qu'on traverse, dans sa partie la moins large, à dos de chameau, par une marche de trois jours et de quatre nuits : il est plus désert, dit-on, que le Gobi et le Sahara; on ne peut songer à s'y aventurer sans emporter avec soi non seulement ses vivres, mais encore toute sa provision d'eau. A côté de ces déserts proprement dits qui n'ont pas un habitant, s'étendent d'immenses solitudes, recouvertes d'une herbe maigre et de buissons rabougris, peuplées par des troupeaux d'ânes sauvages, de sangliers, d'ours, de léopards, de loups et de renards. Mais les hommes n'y vivent pas : ils ne font qu'y passer, quand il y a nécessité, montés sur leurs chameaux ou sur leurs précieux chevaux kourdes.

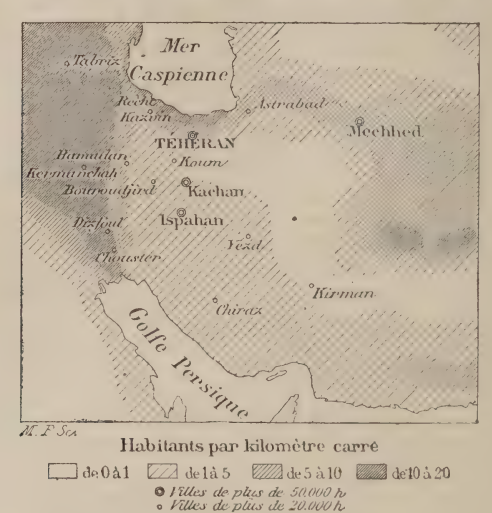
Les **cultures** sont sur le pourtour. Il ne faut pas exagérer la richesse de la zone bordière de l'Iran. Les poètes persans, Hafiz, Sadi, lorsqu'ils parlent du Farsistan, du Khousistan, du Kourdistan, ne cessent, il est vrai, d'évoquer à nos yeux des spectacles enchanteurs : bosquets d'une exquise fraîcheur; jardins embaumés de jasmins et de roses, où murmurent les sources, où éternellement gazouillent les oiseaux. Mais, selon la remarque d'Élisée Reclus, ce n'est point la réalité qu'ils dépeignent, c'est l'idéal; ils chantent non le bonheur dont ils jouissent, mais celui qu'ils rêvent. A tout prendre, néanmoins, le contraste est grand entre les solitudes de l'intérieur et ce pourtour. Les arbres y sont rares en général : les mois d'été sont trop secs. Mais sur les flancs

des montagnes s'étendent des pâturages qui nourrissent des troupeaux de moutons et de chèvres. Sur les plateaux se rencontrent des champs de céréales, de chanvre, de lin, de tabac. Les pentes moins élevées sont couvertes par des plantations de mûriers et de vignes. Dans les bas-fonds sont des rizières et des champs de coton. Chaque village disparaît derrière des rideaux d'arbres fruitiers, ceux de nos pays, pommiers, poiriers, cerisiers, abricotiers, et ceux des pays tropicaux, amandiers, orangers, citronniers, dattiers. Les fruits qu'ils donnent en abondance ont une saveur exquise : ce sont, disent les voyageurs, « les meilleurs du monde »

Les deux provinces qui bordent le littoral méridional de la Caspienne, le *Ghilan* et le *Mazandéran*, sont particulièrement fertiles, parce qu'elles sont bien arrosées. C'est là « le jardin de la Perse ». La fécondité en est extraordinaire. « Le grain tombé des épis suffit à y faire lever une moisson nouvelle, disait Strabon; les arbres y servent de ruches aux abeilles et laissent le miel dégoutter de leurs feuilles. » « Cette plaine, dit un voyageur, paraît comme un océan de verdure. Les champs semés de riz sont en outre couverts d'arbres de toute sorte : mûriers, figuiers, pêchers, poiriers, orangers, rosiers. Près des habitations, des hêtres élancés soutiennent d'énormes vignes, dont les rameaux sauvages, retombant en épais festons, couvrent presque entièrement l'arbre qui leur sert d'appui. » Tout le versant septentrional des montagnes du Ghilan et du Mazandéran est revêtu d'épaisses forêts.

C'est également dans les montagnes du pourtour que se trouvent les *richesses minières* de l'Iran. L'Hindou-Kouch a des veines d'argent, de plomb, de cuivre et de zinc; les Paropamisades et les monts du Khorassan renferment, en particulier près de Méched, des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de plomb et de fer, ainsi que des gisements de pierres précieuses; l'Elbours et les monts de l'Arménie perse ne sont pas moins riches en métaux précieux et utiles. Dans le Farsistan, enfin, on a découvert des mines de pétrole blanc qui donnent en abondance un liquide d'une grande pureté.

Populations et villes. — La population totale du plateau de l'Iran est évaluée à environ 12 millions d'habitants, soit une densité moyenne de 4,4 hab. au kilomètre carré. La population des trois États qui en couvrent la surface est,



Habitants par kilomètre carré

de 0 à 1 — de 1 à 5 — de 5 à 10 — de 10 à 20

Villes de plus de 50.000 h.
Villes de plus de 20.000 h.

pour la Perse de 7 millions 1/2 d'habitants, pour l'Afghanistan de 4 millions, pour le Baloutchistan de 500 000 habitants.

Toutes ces populations pratiquent une des deux formes de l'*islamisme* : les Persans sont chiites, ou sectateurs d'Ali, très hostiles aux musulmans sunnites ; les Afghans et les Baloutches sont, au contraire, sunnites pour la plupart. On ne trouve plus qu'une poignée de *Parsi*, *Guèbres* ou adorateurs du feu. La secte du *babysme*, tentative d'épuration de la religion mahométane, compte encore de nombreux disciples, malgré les persécutions dont elle a été l'objet à diverses reprises.

Mais, au point de vue des races, la population de l'Iran, lieu de passage obligé entre les plaines du nord et de l'ouest et celle de l'Inde, est des plus mélangées. On n'y retrouve au fond que les deux grandes races de l'Asie centrale, Ira-

niens et Touraniens; mais ces deux éléments sont mêlés et combinés de la façon la plus diverse.

Les **Iraniens** sont les plus nombreux. A leur groupe se rattachent les *Persans*, fortement mélangés vers Téhéran et dans le Khorassan d'éléments turcs et turkmènes; presque purs, au contraire, dans le Farsistan et le Louristan au sud-ouest et à l'ouest, renommés pour leur beauté, leur intelligence, leur entente des affaires. Les *Kourdes* en font partie : ils se distinguent par leur organisation féodale, vivent sous la tente, dans les montagnes du Kourdistan et du Louristan. Les *Tadjiks*, semblables à ceux du Turkestan, sont aussi des Iraniens : cantonnés dans les environs de Hérat et de Kaboul, dans les vallées de la Mourghab et du Hilmend, ils ont des mœurs pacifiques, sont remarquables par leur éducation et par leurs lumières, et sont de préférence adonnés aux professions industrielles et commerciales. On peut citer enfin, parmi les représentants de cette race, les Afghans et les Baloutches. Les *Afghans*, vigoureux et intrépides, sont des combattants acharnés et des pillards sans frein en temps de guerre; ils sont hospitaliers et généreux dans la paix, passionnés pour l'indépendance, et dans la défaite, prêts à toutes les fourberies et à toutes les cruautés contre leurs vainqueurs. « Dieu te garde, dit un proverbe hindou, de la vengeance d'un éléphant, d'un serpent cobra ou d'un Afghan. » Quant aux *Baloutches*, ils rappellent les Arabes par leurs traits et leurs habitudes pastorales.

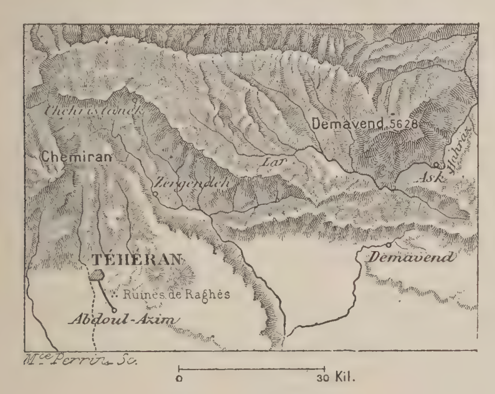
Les **Touraniens** sont moins compacts : on les trouve surtout dans les déserts du centre et, çà et là, sur le pourtour, en groupes isolés. Tels sont : les *Turcs* et les *Turkmènes*, qui sont répandus dans les provinces septentrionales de la Perse, Azerbeïdjan, Khorassan, Mazandéran, Irak, et auxquels appartient aujourd'hui le pouvoir : la dynastie régnante, qui réside à Téhéran, est d'origine turque; les *Hezareh*, de race mongole, nomades indépendants, qui vivent répandus dans les hauts bassins de la Mourghab, du Hilmend, du Héri-Roud, et sont fractionnés en des clans presque innombrables; les *Aïmaks*, Mongols également, vivant sous la tente, belliqueux et redoutés pour leur férocité.

C'est sur le pourtour qu'habite la majeure partie des habitants de l'Iran, c'est là que sont bâties toutes les grandes villes de la Perse. L'intérieur ne possède que quelques villages sans importance ; l'humidité, indispensable aux cultures et à la vie humaine, y fait trop complètement défaut.

Les villes de l'Iran sont toutes situées près des montagnes bordières. Les unes occupent le fond des vallées bien abritées ; d'autres sont construites à l'entrée des gorges qui conduisent du plateau vers les plaines voisines ; d'autres enfin sont établies sur les confins des montagnes et du désert intérieur. L'emplacement des villes est une conséquence nécessaire de la configuration et de l'aspect général du plateau : aussi les principales cités modernes occupent-elles la place même des cités anciennes : tout au moins, elles sont situées non loin de l'endroit où ces cités s'élevèrent.

En **Perse**, les principales villes sont aujourd'hui : *Mechhed* (70 000 hab.), la capitale actuelle du Khorassan, la seule agglomération populeuse de cette partie de la Perse ; les deux ports de *Barférouch* (30 000 hab.), dans le Mazandéran, et de *Recht* (41 000 hab.), dans le Ghilan, qui comptent parmi les plus importants de la mer Caspienne ; **Téhéran** (210 000 hab.), qui remplace l'antique Rhagès située plus au sud, la patrie de Zoroastre, l'ancienne Rhaï, capitale des Arabes, ruinée, au XIIIe siècle, par l'invasion des Mongols : Téhéran est aujourd'hui la capitale de la Perse ; elle est bâtie à 1 160 mètres d'altitude, au pied du massif de l'Elbours, sur les confins du désert, à peu près à égale distance de la coupure du Kyzyl-Ouzen et du col de Chamcherbour, les deux passages qui mènent à la Caspienne. La principale ville du nord-ouest est *Tabriz* ou *Tauris* (180 000 hab.), située dans le bassin du lac d'Ourmiah, seconde cité de la Perse, qui occupe sur la route de la Caucasie et de l'Europe une remarquable situation commerciale. A l'ouest, on remarque *Hamadan* (35 000 hab.), l'ancienne Ecbatane, bâtie, à 1 877 mètres d'altitude, sur les pentes septentrionales du mont Elvend ; *Kermanchah* (32 000 hab.), la capitale du Kourdistan ; *Dizfoul* (30 000 hab.), ville industrielle située dans le Khousistan et qui remplace l'ancienne Suse, aujourd'hui simple

agglomération de buttes herbeuses où l'on croit reconnaître le plan du palais tracé par Darius; *Kachan* (70 000 hab.), industrielle et prospère, bâtie au milieu des jardins sur la route d'Ispahan à Téhéran; *Ispahan* (90 000 hab.), bâtie au milieu de campagnes fertiles et bien arrosées et qui fut la capitale de la Perse jusqu'à l'époque de Tamerlan, qui l'assiégea et qui, irrité de sa résistance, la punit en la mettant à feu et à sang, en y dressant une pyramide de 70 000 crânes; *Chiraz* (52 000 hab.), capitale du Farsistan, non loin de l'ancienne capitale des rois perses, Persépolis, où M. Dieulafoy a retrouvé des restes nombreux du palais de Xerxès, fragments, murs, colonnes, inscriptions, sculptures inachevées; *Yezd* (50 000 hab.), sur la limite du désert, à peu près au milieu géométrique de la Perse, très prospère malgré son isolement au milieu du plateau et le grand centre de l'industrie de la soie; *Kirman* (45 000 hab.), dans une situation analogue, à la porte de ce désert de Carmanie que traversa Alexandre; *Bouchir* et *Bandar-Abbas*, les deux ports principaux par lesquels la Perse communique avec le golfe Persique, la mer d'Oman et l'Inde.



Téhéran et le Demavend.

En **Afghanistan**, la ville la plus occidentale est **Hérat** (50 000 hab.), l'ancienne Aria, une des clefs de l'Inde : bâtie

sur le Héri-Roud, qui va se perdre au milieu des sables du Turkestan, sous le nom de Tedjent, elle est en effet sur la route qui, par Kandahar et le col Bolan, conduit de la plaine transcaspienne dans le bassin de l'Indus; de là lui vient son importance; elle est du reste bâtie dans une vallée bien arrosée et fertile; ses jardins sont parmi les plus frais de l'Orient. Plus à l'est, au débouché des routes qui traversent l'Hindou-Kouch, et, par le col de Khaïber, gagnent la vallée moyenne de l'Indus, est située la principale ville de l'Afghanistan, **Kaboul** (75 000 hab.) : dès l'antiquité elle était fameuse sous le nom de Cabura; Alexandre y passa; on y trouve encore des monuments du type grec ou gréco-bactrien, qui attestent son ancienneté; c'est non seulement une place forte, mais encore une ville commerçante aux bazars très riches, aux foires fréquentées. La troisième grande ville de l'Afghanistan est **Kandahar** (60 000 hab.), l'ancienne Alexandrie d'Arachosie, située sur un affluent du Hilmend, au milieu d'une plaine fertile, et sur la route du col Bolan. Son extrême importance stratégique l'a fait surnommer la « clef de l'Inde ».

Le **Baloutchistan** n'a que des villes médiocres. Sa capitale, *Kalat*, est une petite ville de 14 000 habitants, bâtie sur le Koh-i-Mouran : sa principale importance lui vient de sa situation au-dessus de la plaine de l'Indus; *Gandava*, située dans la plaine, sur la route de l'Inde, a pris une certaine importance comme lieu de garnison anglaise et comme résidence d'hiver du sultan.

État actuel et avenir de l'Iran. — L'état actuel de l'Iran est loin d'être satisfaisant. Cela tient à plusieurs causes :

1° Il manque à ce pays un véritable gouvernement. Non seulement l'Iran compte trois États différents, mais encore à l'intérieur de chacun de ces États, le morcellement est presque infini. Les relations sont difficiles entre le nord et le sud, par suite de l'existence du désert central, et, en réalité, les provinces qui se succèdent sur le pourtour sont sans relations les unes avec les autres.

En Perse, le gouvernement est une monarchie absolue, avec cette différence toutefois que le chah ne détient pas, comme en Turquie ou au Maroc, l'autorité religieuse en même temps que le pouvoir politique. Du chah dépendent les gouverneurs des provinces (*hakems* et *naïebs*) qui recueillent l'impôt, ont droit de vie, de torture et de mort, et les chefs des districts et des cantons. Mais les nomades de l'intérieur restent presque complètement indépendants. D'autre part, les populations civilisées du Farsistan supportent avec peine leur sujétion au pays de Téhéran, qui leur semble plus barbare que le leur; la domination du chah n'est, à leurs yeux, qu'une domination étrangère.

Dans l'Afghanistan et le Baloutchistan, qui ont mieux gardé leur état primitif, la division est encore plus grande. Les deux pays sont divisés en tribus qui forment autant de républiques distinctes; chaque tribu est subdivisée elle-même en clans et sous-clans, ou *kheils*, ayant chacun son chef indépendant. Les Baloutches et surtout les Afghans poussent jusqu'à l'extrême l'amour de la liberté; aux voyageurs anglais, qui leur vantent les avantages du gouvernement monarchique, ils répondent, dit-on : « Nous préférons nos discordes, nous préférons nos alarmes; que notre sang coule, s'il le faut, mais nous ne voulons pas de maîtres ».

Ce morcellement du pays entraîne des désavantages nombreux : impossibilité d'un gouvernement uni et actif; pillages et maraudes; arbitraire général; exagération des dîmes et des redevances qui ruinent le pays.

2° Le fanatisme religieux de ces populations est une autre cause de ruine pour l'Iran. C'est un pays qui demande, pour produire, un entretien constant. Le travail de l'homme est indispensable pour le fertiliser. L'antique religion iranienne prescrivait comme un des principaux devoirs l'obligation de cultiver le sol; les terres productives couvraient alors une étendue considérable; les nombreux *canots* desséchés que les voyageurs rencontrent dans des régions maintenant stériles, en font foi. Mais l'incurie fataliste et résignée des musulmans, la négligence des princes toujours occupés à défendre leur couronne contre des compétiteurs, ont insen-

siblement amené la ruine des travaux d'irrigation; des barrages, qui arrêtaient autrefois les eaux suffisantes pour fertiliser des districts populeux, tombent en ruines sans que personne songe à les entretenir ni à les réparer.

Aussi la condition actuelle de l'agriculture, de l'industrie, du commerce de l'Iran, est-elle misérable.

On calcule que la cinquantième partie du territoire est seule cultivée. L'industrie, autrefois si active, des étoffes de soie, de laine, des châles, des tapis, des brocarts, est en déchéance, les artisans de Perse n'ayant point modifié leurs procédés depuis des siècles et ne pouvant plus lutter contre la concurrence des produits européens.

Du reste, tout l'outillage nécessaire à un développement économique fait défaut. L'Iran n'a point de ports, dans le sens que nous attribuons à ce mot : Barférouch et Recht, Bouchir et Bander-Abbas manquent de profondeur; les navires n'y peuvent atteindre le rivage lui-même et ancrent à 3 ou 4 kilomètres de la côte.

L'Iran n'a point davantage de canaux, ni de chemins de fer, si ce n'est le bout de ligne qui relie Téhéran au pèlerinage de Chah-Abdoul-Azim. Les bonnes routes même font défaut : de *Bandar-Abbas à Kirman*, il en existe une qui, par Yezd, Ispahan et Kachan, gagne Téhéran; une autre réunit de même *Bouchir à Chiraz* et *Ispahan*; une troisième réunit *Bagdad à Téhéran* par Hamadan. Mais ce sont de tristes chemins, aux descentes abruptes, couverts de cailloux pointus qui mettent en sang les pieds des voyageurs et des bêtes de somme. De Bandar-Abbas à Kirman il y a 24 jours de trajet à travers des montagnes désolées; de Bouchir à Chiraz, sur l'espace de 350 kilomètres, il n'y a pas moins de six cols à franchir, dont l'un, celui de la « Vieille Femme », resserré entre d'immenses rocs de granit, est particulièrement redoutable.

La rivalité des Russes et des Anglais sera certainement favorable à l'Iran. Les deux peuples le convoitent avec la même âpreté : les Russes pour atteindre l'océan Indien; les

Anglais, pour entraver l'expansion de la puissance russe vers l'Inde. C'est entre les deux pays une lutte d'influence perpétuelle.

Les Anglais ont, depuis 1841, placé leur protectorat sur le Baloutchistan; le khan de Kalat est le tributaire de l'Angleterre, dont il reçoit annuellement un subside de 100 000 roupies. Malgré cet avantage des Anglais, les Russes paraissent devoir l'emporter : établis en Caucasie, maîtres de la Caspienne, du Turkestan, des vallées inférieures des rivières qui conduisent sur le plateau, ils tiennent les clefs de l'Iran. Leur influence est prépondérante à Téhéran, et déjà la Perse apparaît comme moralement et matériellement vassale du puissant Empire du Nord. De leur côté, les Afghans, qui ont déjà repoussé trois tentatives des Anglais pour prendre leur pays, semblent résignés à devenir la proie des Russes.

Quoi qu'il en soit, cette rivalité est pour l'Iran une source de profits. Les deux peuples ont arraché au chah des concessions dont bénéficiera la civilisation de l'Iran.

Les Anglais ont construit de Chikarpour, sur l'Indus, au col Bolan une voie ferrée qu'ils n'attendent qu'une occasion de prolonger jusqu'à Kandahar. En 1888, ils ont obtenu la libre navigation du Karoun. Ils projettent d'établir, de Bagdad à l'entrée des montagnes, un chemin de fer qui se prolongerait par une bonne route jusqu'à Téhéran.

Les Russes, de leur côté, ont obtenu de construire deux lignes, l'une reliant Bakou à Recht et Téhéran; l'autre reliant Mechhed au Transcaspien. Ils projettent en outre une ligne qui, s'embranchant sur le Transcaucasien, gagnerait Téhéran par l'Arménie et par Tabriz.

RÉSUMÉ

I. **Situation.** — L'Iran est l'ensemble du plateau que limitent : au nord, le Turkestan caspien et la mer Caspienne; à l'ouest, la Mésopotamie; au sud le golfe Persique et la mer d'Oman; à l'est, la plaine de l'Indus. Politiquement donc, il embrasse l'Arménie persane, la Perse,

l'Afghanistan et le Baloutchistan. Environ quatre fois et demie l'étendue de la France (2 700 000 kilomètres carrés).

II. **Relief.** — Le plateau Iranien, rattaché au nœud central d'Asie vers l'est, est limité de tous côtés par de hauts talus. Au nord-est, l'Hindou-Kouch, qui couvre l'Afghanistan et le Kafiristan. Plusieurs pics dépassent 5 000 mètres. Point culminant, Tiritchmir, 7 500 mètres. Cols élevés, mais praticables, ouvrant la route de la Caspienne et du Turkestan vers l'Inde. La passe de Baroghil est le principal.

Vers le nord, la bordure est formée par les Paropamisades, les monts du Khorassan et l'Elbours. Sommet des Paropamisades, Kouh-i-Baba, 5 486 mètres. Des percées naturelles s'ouvrent dans la chaîne. Les monts du Khorassan ont de 2 400 à 3 200 mètres. L'Elbours, voisin de la Caspienne, est dominé par le volcan Demavend, 5 628 mètres. A l'est s'ouvre le col de Chamcherbour, anciennes Pyles caspiennes.

Au nord-ouest s'étend le massif d'Arménie (Savalan, 4 844 m.) avec le grand lac salé et sans profondeur d'Ourmiah.

Au sud-ouest, monts Zagros (Elvend, 3 270 m., etc.), en chaînons parallèles alignés, descendant graduellement vers la mer.

A l'est, également, les montagnes descendent sur l'Inde en lanières parallèles, la pente vive vers la plaine. Séfid-Kouh, 4 761 mètres. Soulaïman-Dagh, monts Brahoui, 3 500 à 3 600 mètres. Les cols de Khaïber, de Bolan, etc., ouvrent des routes vers l'extérieur.

Sur ce plateau, quelques bombements isolés (Kouh-i-Hazar, 4 200 m.), quelques dépressions sans profondeur reçoivent le trop-plein des eaux courantes : lac Niris, à 1 555 mètres, lac Hamoun, très salés.

III. **Climat.** — Continental. La sécheresse est extrême ; pas de pluie, sauf l'hiver. La zone bordière de la Caspienne seule est plus arrosée. Les températures sont extrêmes et varient brusquement. Au sud, on a constaté 72 degrés au soleil au mois de mai.

IV. **Hydrographie.** — Pas un seul grand fleuve, à cause du manque d'humidité. Les fleuves du plateau se perdent dans les dépressions ; ceux qui coulent sur le pourtour n'appartiennent qu'en partie à l'Iran. Le Mourghab et le Héri-Roud s'échappent vers le Turkestan et s'y dessèchent ; l'Atrek va à la Caspienne ; le Karoun, navigable en partie, rejoint le Chat-el-Arab ; le Kaboul descend rejoindre l'Indus. A l'intérieur, le Hilmend va se perdre dans la dépression du Hamoun. Les anciens habitants avaient créé une hydrographie artificielle : de longues galeries souterraines (50 à 60 kil. parfois) captant les eaux et les conduisant au loin.

V. **Régions naturelles et richesses minières.** — Deux régions nettement tranchées : un désert au centre, les cultures sur le pourtour. Les provinces caspiennes sont les plus fertiles.

Les richesses minières sont également dans les monts du pourtour ; argent, plomb, cuivre, zinc, dans l'Hindou-Kouch. Or, argent, cuivre,

étain, plomb, fer, dans les Paropamisades. Mines nombreuses dans l'Elbours. Pétrole.

VI. **Populations, villes.** — Au total, 12 millions d'habitants, dont 7 millions et demi pour la Perse, 4 pour l'Afghanistan, 500 000 seulement pour le Baloutchistan.

Les races sont très mélangées : Iraniens sédentaires, rattachés à la souche aryenne, beaux, intelligents, affinés. Les Tadjiks, les Afghans, s'en rapprochent. Touraniens (Turcs, Turkmènes, etc.), devenus en majorité sédentaires et surtout répandus dans le nord. Hézareh et Aïmaks, nomades indépendants, répandus dans l'est.

Perse : Téhéran, capitale (210 000 hab.), Mechhed au nord. Barférouch, Recht, sur la Caspienne ; à l'ouest, Tabriz (180 000 hab.), Hamadan, Kachan, Ispahan (90 000 hab.), Chiraz, Yezd ; Bouchir et Bandar-Abbas, ports du sud.

Afghanistan : Hérat, Kaboul, Kandahar.

Baloutchistan : Kalat.

VII. **État actuel et avenir.** — Région morcelée entre trois pays. Perse : monarchie absolue, mais domination faible et contestée ; Afghanistan et Baloutchistan, divisés en tribus quasi indépendantes. Fanatisme religieux. La cinquantième partie à peine du territoire est cultivée. Peu de ports, à peine des routes, un chemin de fer de quelques kilomètres près de Téhéran.

Les Russes s'approchent de l'Iran par le nord. Les Anglais y ont pris pied par l'est et le sud. Cette rivalité ne peut qu'être finalement profitable au pays, en y suscitant plus d'activité et en l'ouvrant aux influences du reste du monde.

INDE

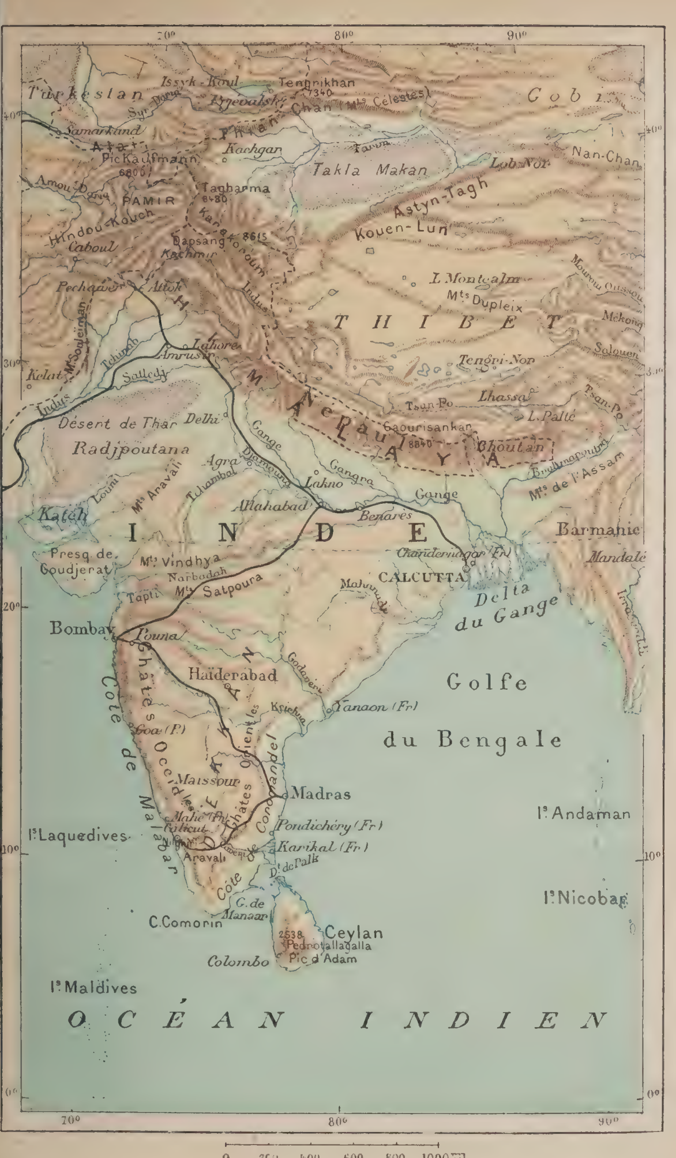
Bornes, superficie. — L'Inde forme un ensemble distinct et parfaitement limité. C'est la grande péninsule triangulaire qui a pour base le rebord méridional du Thibet et pour sommet le cap Comorin.

Ses bornes sont : à l'ouest, la *mer d'Oman*; à l'est, le *golfe du Bengale*, où elle se prolonge par la grande île de Ceylan; au nord-ouest, les terrasses des *monts Soulaïman*; au nord, la chaîne de l'*Himalaya*, qui, avec ses sommets hauts de plus de 8000 mètres, la ferme, mais sans en faire partie, comme les Alpes en Italie; au nord-est enfin, les *monts de l'Assam* et d'autres chaînes parallèles qui forment, du côté de la Chine, un système de montagnes que les expéditions anglaises n'ont pu, jusqu'à ce jour, réussir à pénétrer.

Les dimensions d'un tel pays sont énormes. Une ligne menée sur le 75e degré de longitude Est de la crête du Karakoroum à la pointe de la péninsule, près du cap Comorin, mesure 3520 kilomètres de longueur, la distance de la Crète à Saint-Pétersbourg. La ligne de grande largeur, menée sur le 25e parallèle, a de même 2812 kilomètres. Sa superficie, y compris celle de Ceylan, dépasse 3 millions et demi de kilomètres carrés; c'est-à-dire qu'elle égale 12 fois celle des Iles Britanniques, 7 fois celle de la France, plus du tiers de celle de l'Europe.

Relief. — En supposant que le sol de l'Inde fût brusquement abaissé de 300 mètres, la péninsule hindoue se trouverait transformée en une île triangulaire qui serait à peine modifiée sur ses contours maritimes, mais qui apparaîtrait séparée de l'Himalaya, au nord, par un large détroit recouvrant la plaine indo-gangétique et faisant communiquer les golfes d'Oman et du Bengale. L'Inde, en un mot, se compose :

1° D'un vaste plateau de 400 à 1000 mètres d'altitude,



Relief de l'Inde.

bordé d'un étroit littoral maritime; on donne à ce plateau le nom de Dekkan;

2° D'une large bande de plaines basses qui rattache le Dekkan au grand massif thibéto-himalayen.

Le **Dekkan** est ceint, sur son pourtour, d'une triple barrière montagneuse.

A l'ouest, la barrière est formée par les **Ghâtes occidentales**. Ces montagnes, qui forment une saillie presque continue et parallèle à la côte du golfe d'Oman, doivent leur nom à une disposition particulière : elles montent de la mer vers l'intérieur par des terrasses semblables aux marches d'un escalier en retraite (*ghates* signifie degrés). Longues de 1 300 kilomètres, les Ghâtes occidentales n'ont point partout la même hauteur; elles portent d'ailleurs différents noms. D'une façon générale, leur altitude augmente du nord au sud. A la hauteur de Bombay, elles atteignent à peine 1 000 mètres, et les deux cols de *Talghat* et de *Bhorghat*, par où passent des voies ferrées reliant Bombay à Calcutta et à Madras, ne sont pas même à 600 mètres. Vers Calicut, dans les *Nilghiri*, ou « Montagnes bleues », le *mont Dodabetta* s'élève à 2 560 mètres. Plus au sud encore, dans les *monts Alighiri*, séparés des précédents par la *brèche de Palghat* (250 m.), l'*Anamoudi* se dresse jusqu'à 2 695 mètres d'altitude.

La chaîne bordière de l'est porte le nom de **Ghâtes orientales**. Elle a, en effet, une disposition analogue à celle de la barrière occidentale. Mais elle ne rase pas la côte de si près ; elle offre moins de continuité ; sa hauteur enfin est beaucoup moindre, elle a 500 mètres seulement d'altitude moyenne et ses plus hauts sommets dépassent de peu 1 000 mètres, à l'ouest de Madras et dans la province d'Orissa.

La limite septentrionale du plateau est formée par deux soulèvements parallèles dont les plus grandes hauteurs sont situées à l'ouest, et que sépare la creuse vallée où coule, de l'est à l'ouest, la Narbadah. Au sud de cette rivière sont les *monts Satpoura* et *Mahadeo* (1 219 m.), prolongés, vers l'est, par les *monts Maïkal* (1 094 m.) et les collines de *Radjmahal*,

médiocrement élevées, que le Gange contourne avant de se diriger, au sud-est, vers le golfe du Bengale Au nord sont les *monts Vindhya*, hauts de 7 à 800 mètres.

Entre cette triple barrière, le plateau du Dekkan forme une étendue considérable de hautes terres qui sont inclinées, comme l'indique la direction prise par les fleuves, de l'ouest à l'est. Ces rivières le décomposent, pour ainsi dire, en trois parties ; la plus septentrionale, le *plateau d'Haïderabad*, entre le Godaveri et la Krichna, a une altitude moyenne de 5 à 600 mètres. Au centre, le *plateau de Maïssour*, compris entre la Krichna et la Cavéri, est plus élevé de 100 mètres en moyenne : Bangalore y est à 925 mètres d'altitude, Maïssour à 766, Salem à 914. Tout à fait au sud, le *plàteau de Madura*, séparé du précédent par la brèche de Palghat et la vallée du Cavéri, est moins large et moins étendu, mais, en général, plus élevé encore que les deux autres.

Le plateau du Dekkan s'étend sur toute la partie péninsulaire de l'Inde. Il ne laisse entre lui et la mer qu'une étroite bande de terres basses, large, à l'ouest, d'une soixantaine, à l'est, d'une centaine de kilomètres. La côte de la mer d'Oman s'appelle la *côte de Malabar* ; elle est en général très régulière ; on n'y trouve que deux grands golfes, les golfes de Katch et de Cambaye, qui baignent la presqu'île de Goudjerat ; la baie que ferme l'île de Bombay, et le fiord étroit sur lequel est bâtie la ville portugaise de Goa. La côte du golfe de Bengale porte le nom de *côte de Coromandel*. Élargie par les apports fluviaux des rivières du plateau, elle ressemble à notre côte française du Languedoc. Des étangs nombreux et des marais s'y étendent ; on n'en compte pas moins de 40 000 entre le cap Comorin et la Cavéri, et la surface qu'ils couvrent est presque égale à la moitié de la surface totale du pays. Quelques-unes de ces lagunes sont immenses et ne communiquent avec la mer que par d'étroits passages, comme le lac Poulikat, près de Madras, et le lac Chilka, au sud du delta du Mahanadi. Les abris naturels enfin manquent sur cette côte presque rectiligne ; aucune rade, aucune crique ne s'ouvre à l'intérieur des terres pour offrir un asile aux navires que menacent les cyclones fréquents en ces para-

ges : c'est au prix de grands efforts qu'on a établi et qu'on entretient un port à Madras. Même aujourd'hui, faute de profondeur, l'atterrissement y est difficile.

Le Dekkan s'abaisse, au nord des monts Vindhya, par une pente assez douce, et se confond ainsi peu à peu avec la grande plaine du nord : les *monts Aravali*, qui sillonnent le Radjpoutana, sont le seul accident de terrain qu'on y trouve à l'ouest, accident souvent peu sensible : la plupart du temps les arêtes sont à peine indiquées, ou bien elles forment un dédale de roches parallèles, entre lesquelles il est impossible de distinguer une crête principale indiquant l'axe du système. A l'est, entre les dernières hauteurs du Dekkan et les premiers monts de la Barmanie, s'étend l'immense delta du Gange et du Brahmapoutra.

La grande plaine du nord est remarquable par son peu de relief. Elle n'atteint pas 300 mètres dans le dos de pays qui sépare les eaux du Gange de celles de l'Indus. Ces deux fleuves et leurs affluents l'ont formée à la longue des débris arrachés aux terres hautes du nord et du sud ; ils l'ont nivelée. En plus d'un endroit, comme dans le Pandjab, les rivières, en s'étendant dans la plaine, ont déplacé maintes fois leur cours ; les fleuves y descendent vers la mer sans se presser, en y dessinant d'innombrables et considérables méandres ; la pente du pays est si faible que les eaux sans écoulement s'étendent parfois en vastes marécages, couverts de jungles et de roseaux, où pullulent les tigres et les bêtes féroces, qu'habite perpétuellement la fièvre : tel le *téraï*, qui s'étend au pied de l'Himalaya.

A l'Inde se rattachent naturellement la grande île de *Ceylan* et quelques archipels de formation coralligène, les *Laquedives*, les *Maldives* et les *Tchagos*, qui reposent sur le même socle que la grande péninsule triangulaire. Ni la mer d'Oman, ni le golfe du Bengale ne se creusent profondément le long des côtes de l'Inde. De nombreux bancs de sable s'y étendent. Il existe ainsi un grand plateau sous-marin qui est comme le prolongement de la péninsule au milieu des

flots et dont les archipels voisins ne sont que les cimes émergées.

L'île de **Ceylan**, la Taprobane des Anciens, qui flanque l'Inde au sud-est, comme la Tasmanie flanque l'Australie et la Terre de Feu, l'Amérique du Sud, n'est séparée de l'Inde que par un détroit sans profondeur, le *détroit de Palk*, à travers lequel une série d'îlots la relie à la grande presqu'île. Les écueils sont si multipliés en ce détroit, que le passage, difficile pour les plus petits navires, est impossible pour ceux qui ont 4 mètres de tirant d'eau : ceux-ci sont obligés pour faire le trajet de descendre plus au sud et de prendre route à travers le *golfe de Manaar*.

Ceylan est une très grande île que sa forme allongée a fait souvent comparer à une poire. Large de 200 kilomètres vers le sud dans sa partie la plus étendue, elle a près de 500 kilomètres de longueur. Un grand massif montagneux la couvre au sud : deux hauts sommets, le *Pedrotallagalla* (2 558 m.) et le *Pic d'Adam*, s'élèvent presque à la hauteur des Nilghiri et des Alighiri. Le nord est couvert par une plaine basse et sablonneuse, formée par les atterrissements des rivières. La côte, bordée de lagunes et de marécages, est accompagnée de bancs de sable.

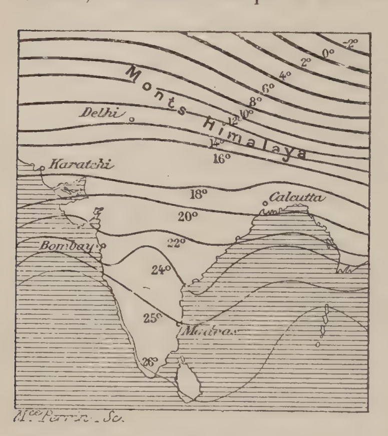
Les **Laquedives** ou les « Cent mille îles » sont moins des îles qu'un essaim innombrable d'écueils, de récifs et d'îlots, à formation coralligène, qui affleurent à peine au milieu des eaux. Plusieurs des chenaux assez profonds qui les séparent portent le nom des degrés de la latitude sous lesquels ils sont situés : « Chenaux du 9e degré, du 8e degré », etc.

Les **Maldives**, qui ont un développement en longueur de 860 kilomètres, sont plus nombreuses que les Laquedives, mais non plus importantes. Elles comprennent plusieurs centaines d'îles et d'innombrables récifs, formés en atolls, groupés en cercles ou en ellipses.

Les **Tchagos**, situées à 500 kilomètres, plus au sud, dans l'hémisphère austral, ne comptent qu'une île importante, l'île *Diego Garcia*, douée d'un havre large et profond.

Climat. — L'Inde, comprise entre le 6e et le 35e degré de latitude nord, réunit dans son climat les deux conditions d'une vie végétale remarquable : la chaleur et l'humidité.

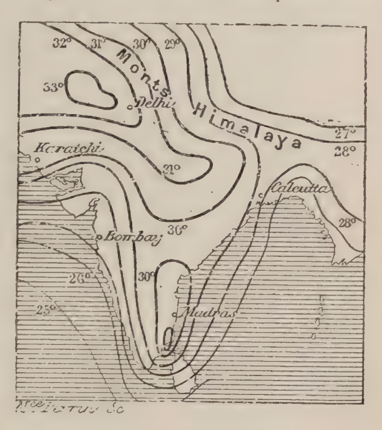
Prise dans son ensemble, l'Inde est *une des contrées les plus chaudes de la terre*. Il convient toutefois d'établir des différences entre les températures du sud et du nord. Au sud, la péninsule, resserrée entre les deux mers du pourtour, est bien plus accessible aux influences adoucissantes de l'océan; le climat comporte de très faibles écarts de température, 2 à 3 degrés au maximum ; l'intérieur du pays est du reste assez élevé pour que les Européens y trouvent des contrées relativement fraîches et tempérées, même en été. Au nord, au contraire, le climat est plus continental, et, dans la plaine de l'Indus et du Gange, on constate jusqu'à 50 degrés d'écart entre les températures extrêmes de l'année. En hiver, si les journées y sont éclatantes, les nuits sont froides et parfois glacées. En été, particulièrement en mai et en juin, « la saison des sueurs », le ciel est étouffant; l'air est embrasé; les alluvions sèches reflètent la chaleur; le sol est brûlant; des nuées de poussière, poussées par les vents, sillonnent le pays; le soleil allume dans les herbes desséchées de fréquents incendies.



Isothermes de janvier.

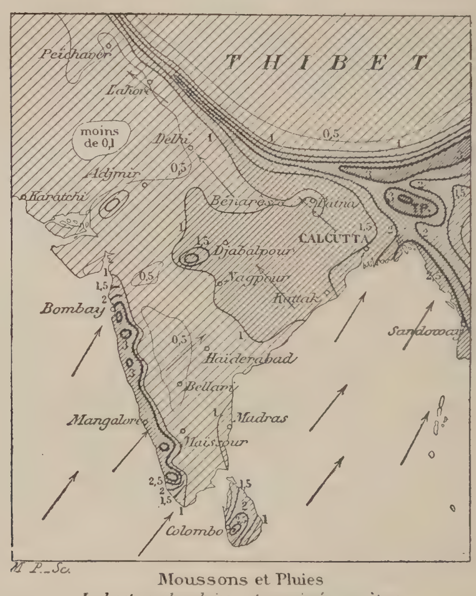
L'*humidité* n'est pas moins grande. L'Inde est placée dans la zone des *moussons*. La grande plaine du nord est formée d'un sol léger et facilement échauffable; plus au nord, et derrière l'Himalaya, les plateaux de l'Asie centrale deviennent également brûlants en été. Cette masse énorme de terres

échauffées forme, pendant la saison chaude, comme un immense foyer d'appel qui provoque la formation de courants d'air plus frais venus de la mer voisine. L'un arrive du sud-ouest par la mer d'Oman, l'autre du sud-est par le golfe du Bengale. Ils soufflent ainsi pendant toute la durée des chaleurs, c'est-à-dire de juin à septembre ; et, comme ils viennent de l'océan Indien, ils arrivent tout chargés de vapeurs marines qui se condensent au contact du continent. Du commencement au milieu de juin se forment les premiers nuages, sombres, aux teintes cuivrées, groupés en « éléphants », comme on dit dans le pays ; aux heures les plus chaudes de l'après-midi, le ciel en est couvert ; une obscurité presque complète règne ; ils se déchargent de l'électricité dont ils sont saturés ; c'est une succession ininterrompue d'éclairs et d'éclats de tonnerre ; la pluie tombe à torrents. Le courant du sud-ouest se décharge sur les Ghâtes occidentales, et toute la côte de Malabar ruisselle de pluie : nulle part, du cap Comorin à la baie de Cambaye, la tranche annuelle d'eau ne reste inférieure à 1 m. 50 : en plusieurs endroits elle est du double. Le courant du sud-est se décharge de même sur la côte d'Indo-Chine, sur les hauteurs de Garo qui bordent le Brahmapoutra et sur l'Himalaya : le pays du Gange inférieur, ou Bengale, reçoit au moins 1 m. 50 d'eau par an ; dans le Tcherra-Poundji, près du Brahmapoutra, la hauteur des précipitations humides est évaluée à 12 mètres par an : c'est la région la plus arrosée de la terre. Le Dekkan et la plaine du nord-ouest sont moins favorisés :



Isothermes de juillet.

mais les rivières du plateau, le Gange et l'Indus, qui apportent les eaux des montagnes voisines, compensent en partie ce désavantage. Il n'y a dans toute la péninsule qu'une région vraiment déshéritée à cet égard : c'est au nord-ouest, entre les monts Aravalli, la Djamna, le Satledj et l'Indus, le



Moussons et Pluies
La hauteur des pluies est exprimée en mètres
T.P. = *Tcherra Poundji (plus de 12 m. par an)*

Radjpoutana qui reçoit seulement 0 m. 10 de pluie; on y trouve, faute d'une humidité suffisante, un grand espace inhabité, le *désert de Thar*.

Hydrographie. — Les fleuves de l'Inde comprennent deux groupes principaux : ceux qui arrosent la plaine du nord, l'*Indus*, le *Gange*, le *Brahmapoutra*; ceux qui coulent sur le Dekkan, la *Narbadah* et la *Tapti*, tributaires de la mer d'Oman; le *Mahanadi*, le *Godaveri*, la *Krichna* et la *Cavéri*, tributaires du golfe du Bengale.

L'**Indus** n'appartient à l'Inde que par son cours inférieur. Le cours supérieur se déroule au fond d'une vallée rectiligne, une des plus creuses du Thibet, entre l'Himalaya et le Karakoroum ; il y arrose la ville de Leh, et surtout il y reçoit les afflux des glaciers énormes qui couvrent ces gigantesques montagnes. Aussi, quand après avoir traversé la montagne par une gorge grandiose, longue de 250 kilomètres et s'être encore grossi du *Kaboul* qui lui apporte les eaux de l'Hindou-Kouch et du Kafiristan, il débouche en plaine à Attok, est-ce déjà un fleuve très puissant, large de plus d'un kilomètre. Deux affluents viennent encore l'accroître : la *Kouram*, descendue de l'Afghanistan, et le *Satledj*, qui lui amène les eaux du Pandjab ou « pays des cinq rivières ».

A Attok, située à plus de 1 200 kilomètres de l'embouchure, l'Indus n'est déjà qu'à 150 mètres d'altitude. Son cours inférieur a donc une pente insensible. Le fleuve s'étend, entoure des îles considérables, lance au milieu des sables des bras nombreux qui, d'abord, n'ont pas la force d'atteindre la mer et se perdent plus ou moins vite. A Haïderabad seulement, commence le delta. Le fleuve se ramifie en plusienrs canaux dont le nombre et le cours varient sans cesse, et qui enserrent un immense espace couvert de marécages, où règnent perpétuellement des fièvres pernicieuses. La principale bouche n'a que 3 mètres de profondeur moyenne.

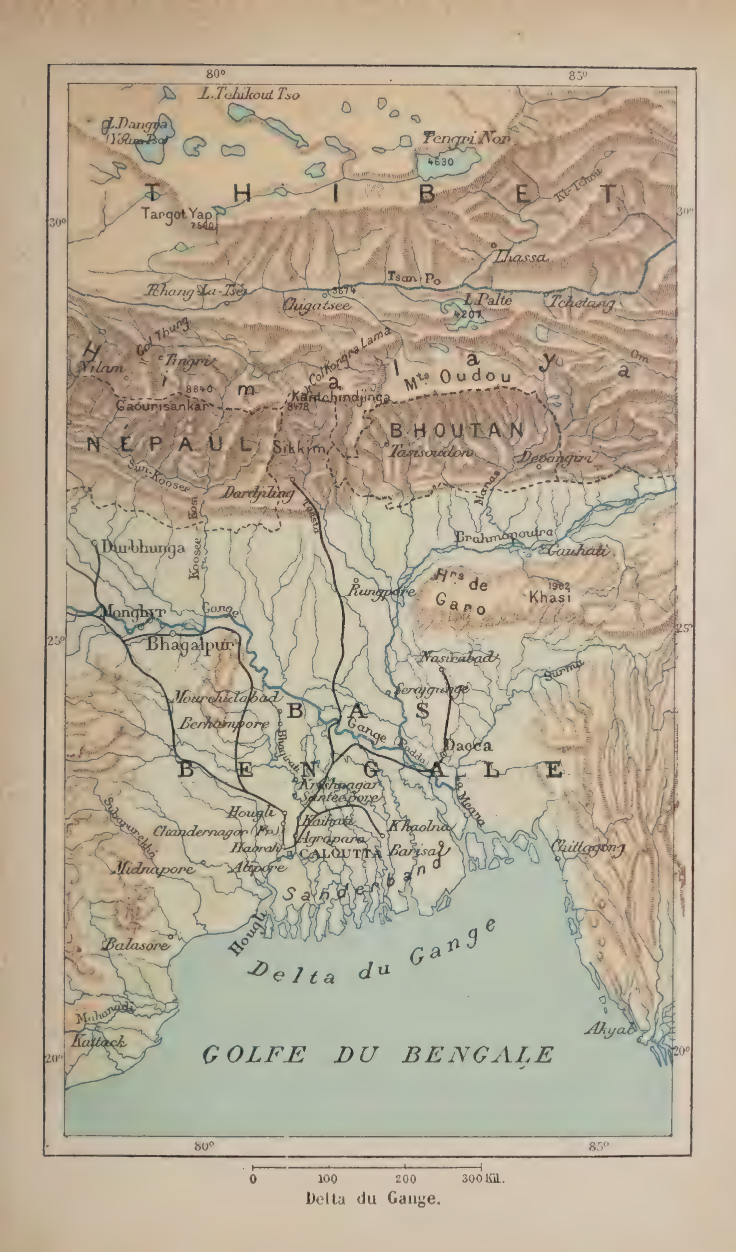
Cette lenteur de l'Indus a ses avantages et ses inconvénients. Le fleuve, majestueux et paisible, est accessible aux embarcations et favorise un grand commerce d'échanges. Mais sa lenteur a pour conséquence une diminution rapide de son volume. Au temps de la fonte des neiges, l'Indus et ses affluents sont des rivières considérables : dans les autres saisons, ils vont s'appauvrissant grandement; ce sont d'étroits et plats courants qui serpentent entre des îles et des bancs de sable et n'ont pas toujours assez d'eau pour entraîner même le bois de flottage.

Le **Gange** est formé par la réunion de trois cours d'eau principaux qui naissent dans l'Himalaya, entre le 75e et le 80e degré de longitude Est, et coulent longtemps parallèlement avant de se rejoindre. Le plus occidental de ces cours

d'eau est la *Djamna*, qui arrose Delhi et Agra, se grossit du Tchambal né dans les monts Vindhya, et rejoint à Allahabad le Gange proprement dit. Le *Gange*, qui entre en plaine à Hardwar, « la porte », arrose Cawnpore, Allahabad et Bénarès. Le troisième cours d'eau est la *Gogra*, qui arrose le pays d'Aoudh. Les affluents qui viennent grossir en aval le fleuve ainsi formé sont non plus parallèles, mais perpendiculaires à son cours. Tels sont, sur la rive gauche, le *Gandaki* et la *Kosi*, toujours alimentés par les pluies et les neiges de l'Himalaya ; sur la rive droite, l'irrégulière *Sone*, venue des monts Maïkal, tantôt réduite à un simple filet d'eau qui glisse à travers les sables, tantôt aussi grosse que le Gange lui-même.

Grossi par les apports de ces rivières, le Gange roule un volume d'eau considérable. Il va en augmentant, et non, comme l'Indus, en dépérissant. C'est un large fleuve, aux méandres considérables, aux îles innombrables ; la navigation à vapeur y devient très importante. Enfin, après avoir contourné les collines de Radjmahal, le Gange tourne au sud-est, et bientôt se divise en bras nombreux pour atteindre la mer. La tête du delta du Gange est, à vol d'oiseau, à 550 kilomètres du golfe de Bengale. Le nombre des bras qui le sillonnent est considérable. Parmi eux, les plus connus sont la *Padda*, le plus oriental ; le *Bhagirati*, le plus vénéré des Hindous, et le *Hougli*, profond, accessible aux navires calant plus de 8 mètres, et sur lequel est le port de Calcutta. Ce delta, très marécageux et fort insalubre, est d'ailleurs si plat que, quand les marées sont trop considérables ou la mousson trop violente, la mer l'envahit et y cause d'épouvantables ravages : en 1878, 200 000 personnes furent ainsi noyées en une seule nuit par une irruption des flots.

Le **Brahmapoutra**, comme l'Indus, a, sous le nom de *Tsan-Po*, tout son cours supérieur dans une haute vallée du Thibet, qui semble le prolongement de celle où coule l'Indus lui-même. Quand, après avoir contourné l'Himalaya par l'est, il débouche en plaine près de Sadiya, c'est déjà, même dans la saison sèche, un fleuve plus considérable que le Rhône ou le Rhin. Il coule alors, du nord-est au sud-



Delta du Gange.

ouest, dans une étroite vallée très humide qu'encadrent l'Himalaya, les hauteurs de Haga et de Garo, et il se grossit encore de nombreux affluents, peu longs, mais d'un débit énorme. Puis il descend au sud, se mêle aux bras orientaux du Gange, et se jette, au fond du golfe de Bengale, par une bouche, nommée la Megna, qui roule à elle seule 3 fois plus d'eau que le Danube, 15 ou 18 fois plus que le Rhône.

Les **fleuves du Dekkan** ne sont comparables, ni pour la longueur, ni par le volume de leurs eaux, à ceux de la plaine du nord.

Deux d'entre eux se jettent dans la mer d'Oman. L'un est la *Narbadah*, qui prend sa source près de celle de la Sone et semble la prolonger, ouvrant ainsi un chemin naturel entre la vallée du Gange et la mer d'Arabie. L'autre est la *Tapti*, moins longue, qui arrose le port de Surat. Ces deux rivières se terminent dans le golfe de Cambaye.

Les autres, nés dans les Ghâtes occidentales, suivent la pente du plateau qu'ils traversent, et vont se jeter dans le golfe du Bengale. Le plus septentrional est le *Mahanadi*, qui se termine à l'ouest du Gange par un immense delta. Le *Godavéri*, beaucoup plus long, naît à 80 kilomètres à peine de la mer d'Oman, et traverse tout le plateau : à son embouchure est la ville française de Yanaon. La *Krichna* et ses affluents arrosent le plateau d'Haïderabad, pour finir, sur la côte de Coromandel, près de l'ancien comptoir de Masulipatam. La *Cavéri*, le plus méridional de ces fleuves, coule entre les plateaux de Maïssour et de Madura; il arrose Trichinopoli et Tanjore, et se termine par un delta aux bouches innombrables. La plus importante se jette au nord sous le nom de Coleroon; une autre traverse, près de son embouchure, la colonie française de Karikal.

Malheureusement ces fleuves n'ont qu'une importance médiocre. Ils coulent au fond de ravins, dans le plateau plutôt que sur le plateau lui-même, et ne peuvent guère servir à l'irrigation. Des cascades et des rapides les encombrent, empêchant la navigation de s'y établir : ainsi les rapides du pas de Barnoul sur le Mahanadi, et le défilé par lequel la Krichna,

pendant la traversée des Ghâtes, descend de 124 mètres en 5 kilomètres. Leur débit enfin est trop irrégulier : alimentés seulement par les pluies, qui sont très abondantes à l'époque des moussons et nulles pendant le reste de l'année, ces fleuves passent par des variations extrêmes de volume ; ce sont tour à tour de petits ruisseaux et d'immenses rivières. La Tapti roule, pendant la saison sèche, 5 à 6 mètres cubes d'eau par seconde et 25000 pendant la saison des pluies ; le Godavéri passe de même d'un débit de 60 mètres cubes à un débit de 40000 ; le Mahanadi, du débit de la Somme à celui du Nil. Ces fleuves ont si peu servi au commerce et aux échanges, qu'on ne trouve le long de leur cours qu'un très petit nombre de villes importantes.

Aptitudes agricoles et richesses minières. — Fécondée par son soleil vivifiant, ses grands fleuves et les énormes abats d'eau qui délayent le sol et en font comme une boue végétale, l'Inde est une des contrées les plus luxuriantes de la terre.

Il y a des différences d'un point à l'autre de la surface. La région de l'Indus, la plus sèche, est couverte d'une végétation d'arbustes épineux et de broussailles qui annoncent déjà la flore maigre et chétive de l'Iran ou de l'Arabie. Le Dekkan même, médiocrement arrosé, compte en petit nombre les forêts somptueuses où se déploie dans tout son luxe la vie tropicale. Mais, d'une façon générale, on y sent, partout et en toute saison de l'année, un travail de germination d'une intensité rare ; on y voit, pour ainsi dire, la poussée incessante d'une sève tiède, presque brûlante, qui enfante sans cesse des myriades de végétaux ; on y assiste comme à une montée furieuse de la vie. La flore des tropiques, dans son extrême variété, y croît spontanément ou s'y développe, dès qu'on l'y a importée, avec une incroyable puissance.

La diversité des climats rend l'Inde propre à un nombre considérable de cultures. Les céréales, froment, orge, millet, qui n'exigent point une grande humidité, réussissent dans les vallées du Pandjab, dans la haute vallée du Gange, dans l'intérieur du Dekkan. Le tabac prospère sur les pentes éle-

vées de l'Inde méridionale. Le coton était naguère la seule culture du Dekkan septentrional et du plateau de Malwa, au nord des monts Vindhya, qu'on appelait spécialement la terre à coton : « cotton-soil ». Les jardins de thé couvrent les flancs de l'Himalaya, les montagnes de l'Assam, les Nilghiri, les montagnes de Ceylan. Le café se cultive à Ceylan et sur le plateau de Maïssour. La canne à sucre forme la richesse du delta de la Cavéri. L'opium s'étend sur d'immenses étendues le long du Gange moyen, vers Patna et Bénarès. Le jute trouve l'humidité qu'exige sa croissance sur les bords du Brahmapoutra. Le riz occupe les terres molles et limoneuses des régions deltaïques. Les arbres à épices couvrent toute la côte du Malabar.

Mais on ne peut se faire une idée complète de ce déploiement de vie végétale que dans les forêts énormes des plaines de Ceylan, du Bengale et de l'Assam. Là, sur un sol de marais où crocodiles et crapauds géants se traînent sur la vase molle, jaillit un peuple de troncs, une myriade de hautes tiges souples, un impénétrable fourré de bambous, de lianes, de fougères arborescentes. Les pieds dans l'eau tiède, la tête dans le feu du soleil, les arbres s'élancent tout droit, en jets parallèles, serrés, pressés les uns contre les autres, enlacés par un fouillis de lianes tendues comme des câbles, qui des plus hauts sommets descendent à terre en rideaux épais. Toutes les essences tropicales s'y rencontrent : arbre à pain, cacao, café, manguier, muscade, cannelle, magnolia, ébénier, santal, baobab, caoutchouc, bambou. Vingt espèces de palmiers y surgissent en gerbes, non pas raides, solitaires, poudreux comme les palmiers d'Égypte, mais souples, lisses, herbeux, comme des enfants de l'Équateur humide; la surface de leurs feuilles n'a pas moins de 5 à 6 mètres carrés, et de leur large touffe s'élance la fleur du talipot, haute de 10 à 12 mètres et comprenant plusieurs millions de florules. Et sous la grande forêt il y en a une autre, formée des fougères, rhododendrons, hautes herbes qui s'étouffent dans l'ombre, que foulent l'éléphant et le rhinocéros, le tigre royal et la panthère, l'hyène, le chacal et le loup, où rampent les grands serpents cobra et les ga-

vials du Gange, où s'agite un pullulement de la vie animale sous toutes ses formes.

Les richesses minières de l'Inde sont loin d'égaler ces ressources agricoles. La principale est la *houille*. On évalue à 90 000 kilomètres carrés, y compris, il est vrai, la Birmanie anglaise, la superficie des terrains houillers de l'Inde ; mais la plupart des bassins contiennent trop peu de charbon pour qu'il vaille la peine de les exploiter, et d'autres ne renferment que du combustible de qualité inférieure. Les principaux gisements sont situés dans les vallées du Mahanadi et du Godavéri.

A côté de la houille on trouve d'autres richesses minières : du *cuivre* dans l'Himalaya ; du fer, dans l'Orissa et les Ghâtes orientales du sud ; de l'*or*, dans l'Orissa, dans le Dekkan méridional, dans les rivières de Ceylan ; des *pierres précieuses*, rubis, saphirs, grenats, sur les plages de Ceylan, à Panna, près de la Sone, à Sambalpour sur les bords du Mahanadi, à Karnoul le long d'un affluent de la Krichna. Mais toutes ces richesses n'ont qu'une faible importance relative ; la plupart des gisements, exploités depuis une haute antiquité, sont maintenant à peu près épuisés.

Populations et villes. — L'Inde est une région fort peuplée : sa population représente la cinquième partie des habitants de la terre entière. Le recensement de 1891 lui attribue, en effet, 289 156 000 habitants, en y comprenant le Dardistan, le Kachmir, le Népal, le Bhoutan, Ceylan, les Laquedives et les Maldives ; les États indépendants et médiatisés (60 millions d'hab.) ; les possessions portugaises (514 000 habitants) et françaises (280 000 hab.).

La densité moyenne de l'Inde est ainsi de 60 habitants au kilomètre carré. Mais cette densité est très variable de province à province. Les riches provinces du nord-ouest et le Bengale comptent une population moyenne de 150 habitants. Ceylan en a 400. Les côtes de Coromandel et de Malabar en ont de 100 à 80. Le centre, au contraire, et la vallée de l'Indus ont une population inférieure à la moyenne ; dans le

désert de Thar on ne trouve pas 5 habitants au kilomètre carré.

Cette population est *très mélangée*. L'Inde, d'où venaient les riches épices, les étoffes précieuses, les perles, les diamants et l'or, et à laquelle on attribuait volontiers toutes les merveilles des pays de la Fable, l'Inde était destinée à provoquer les invasions extérieures. Même avant toute histoire, les races les plus diverses s'y sont successivement accumulées comme des couches d'alluvions qui se déposent sur une plage.

Les premiers habitants furent probablement des negritos, comme on en rencontre encore dans quelques massifs reculés ou dans les îles. La race jaune arriva la première par le nord-est. Puis, par le nord-ouest (vallée de Kaboul), vinrent en plusieurs vagues successives les Touraniens et les Aryens : tous les conquérants fameux de l'antiquité, Sémiramis, Cyrus, Darius, Alexandre, se firent un point d'honneur d'y pousser leurs victoires. Puis ce furent encore les Arabes au VIIIe siècle, les Afghans et les Mongols mahométans au XVIe. Enfin les Aryens d'Europe y arrivèrent à leur tour par la mer : Portugais, qui furent au XVe siècle à peu près maîtres de la côte occidentale, du Malabar au Goudjerat; Anglais, qui apparaissent à Surate en 1599 et qui devaient finir par y dominer presque seuls; Français, dont la première compagnie commerciale date de 1604; Hollandais, Danois, Espagnols, Autrichiens et Suédois, qui y possédèrent à quelque moment de petits comptoirs.

Les **races** les plus diverses se coudoient donc dans la péninsule. Au centre sont des *populations Kolariennes*, Kohl, Moundari, Gond, Santal, descendants des maîtres primitifs de la péninsule, aujourd'hui fortement mêlés d'éléments hindous. Dans l'Assam vivent les *Khassi*, les *Garro*, les *Bodo*, populations à demi sauvages, dont la figure large, le nez plat et retroussé, les yeux légèrement obliques et les pommettes saillantes rappellent le type mongol. Dans l'Himalaya habitent des *Thibétains*, petits hommes trapus, que l'aspect extérieur rapproche des populations de l'Assam. Mais les

trois cinquièmes des habitants de l'Inde appartiennent à l'une des branches de la race aryenne, la branche hindoue; on peut dire qu'elle possède, tout au moins à l'état mélangé, la principale partie de la péninsule.

Les *Hindous* vivent au nord ; c'est là qu'habitent les Radjpoutes, la race la plus belle et la plus pure de l'Inde : ils sont d'une taille haute et élégante, ont la peau claire et mate, les yeux grands et bien fendus, une chevelure noire abondante et bouclée, la barbe longue et bien fournie. Les Hindous occupent toute la grande plaine du Gange et de l'Indus, la presqu'île du Goudjerat, tout l'angle nord-ouest du Dekkan.

Les *Dravidiens* occupent tout le sud du Dekkan et l'île de Ceylan. Leur langue ressemble à celle des Brahoui du Baloutchistan; ils furent refoulés vers le sud par l'invasion des Hindous, à la suite de luttes mémorables que raconte l'épopée du *Ramayana*. Mais les Dravidiens ont été fortement mélangés d'éléments étrangers, mongols, australiens, malais, nègres; on en trouve qui ont la chevelure laineuse, les lèvres épaisses et le nez aplati. Ils sont en général plus petits que les Hindous, et leur couleur varie du jaune pâle au noir.

Quant aux *Anglais*, ils forment dans la péninsule un élément presque négligeable. Ils n'y sont pas plus de 76 000, la plupart soldats. L'Anglais, en effet, n'a pu s'acclimater dans l'Inde : la dysenterie et les fièvres paludéennes le déciment cruellement, surtout dans les terres alluviales et dans tout le bassin de l'Indus. Pour passer l'été, les garnisons sont obligées de se réfugier sur la montagne dans des *sanatoria*, où l'altitude plus élevée procure une température plus fraîche.

Les **langues** sont aussi variées que les races. On ne compte pas moins de 120 langues ou dialectes parlés dans la grande péninsule. Les unes sont des langues littéraires, la plupart sont des patois corrompus. Parmi les premières, on peut citer les quatre grands dialectes dravidiens : le *telougou*, parlé sur le plateau d'Haïderabad; le *tamoul*, usité de Madras au cap Comorin ; le *malayalam* et le *toulou*, qui forment le langage des habitants de la côte du Malabar. Le *mahratti* se

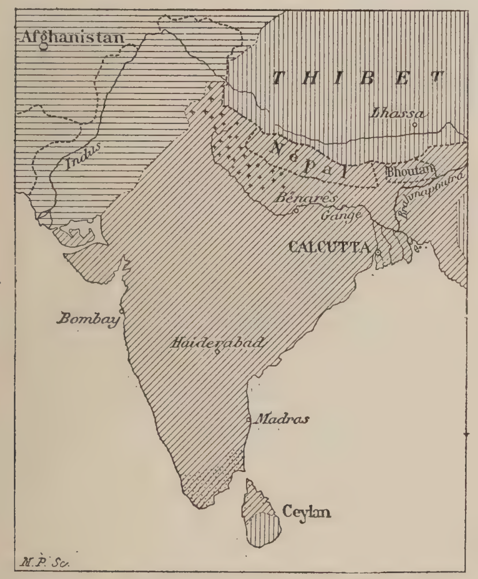
parle dans tout le Dekkan du nord-ouest ; le *bengali* dans le bassin inférieur du Gange. Au premier rang figure l'*hindoustani*, mélange des dialectes parlés dans le nord de la vallée du Gange avec les dialectes persans turcs parlés par les anciens conquérants de l'Inde : c'est la langue de 80 millions d'individus ; on la comprend aujourd'hui des Himalayas au cap Comorin ; on en exige la connaissance pour l'entrée dans l'administration et dans l'armée ; elle tend à devenir la langue générale. L'anglais est parlé par les fonctionnaires, par quelques indigènes intelligents qui, avec un esprit d'assimilation remarquable, ont pris le tour, le style, les préjugés, toutes les façons anglaises de sentir et de penser : les livres et les journaux écrits par les indigènes en font foi ; mais il a fait peu de progrès dans les masses.

Les **religions** enfin sont une cause de diversité. Toutes les formes religieuses y sont représentées dans toutes les périodes imaginables de leur développement, depuis le fétichisme grossier, produit de l'étonnement, de la peur et du désir, jusqu'à nos religions monothéistes et épurées de l'Occident. La superstition y est incroyable ; tout ce dont on a peur est dieu, le choléra et la petite vérole, le tigre, le serpent et le loup. On a vu des Hindous se prosterner devant les locomotives, et les adorer comme des dieux.

La religion qui compte le plus de fidèles est le *brahmanisme* : elle a 200 millions de sectateurs ; elle fut apportée dans l'Inde par les Hindous. Les trois dieux supérieurs en sont Brahma ou le Créateur, Vichnou le Conservateur, Siva le Destructeur. On trouve dans la péninsule presque tout entière des adorateurs de Brahma ; mais le foyer toujours brûlant du brahmanisme, c'est la vallée du Gange, et surtout la ville de Bénarès ; plus de 200 000 pèlerins y accourent tous les ans de tous les coins de l'Inde ; aucune souillure, aucun péché ne peut perdre l'homme qui meurt dans ses murs ; on vient y mourir pour être sauvé. Les Ghâtes renferment aussi, près de Bombay, un grand nombre de temples souterrains très vénérés. — Le brahmanisme n'a pas eu seulement une influence religieuse, c'est aussi lui qui a introduit dans l'état social de l'Inde la division en castes que séparent un mépris

mutuel et une haine réciproque, depuis le *brahmine* ou prêtre, le *kchatrya* ou guerrier, le *vaïcya* ou commerçant, le *soudra* ou artisan, jusqu'au *paria* indigne d'appartenir à aucune caste et dont l'approche même offense comme celle d'un être immonde.

A côté est le *bouddhisme*, sorti du brahmanisme vers le



Religions de l'Inde.

vi^e siècle avant notre ère ; c'est une doctrine moins aristocratique, qui supprime les castes. Elle n'a pas réussi dans l'Inde. Les bouddhistes durent se réfugier dans la Chine et le Thibet, qu'ils convertirent. On ne trouve plus guère que 1 500 000 bouddhistes dans la péninsule gangétique : ils sont répandus principalement à Ceylan et dans la péninsule de Goudjerat.

Les *musulmans* sont au nombre de 50 millions; ils existent

en majorité dans le Pandjab; ailleurs ils se trouvent en noyaux plus ou moins considérables; dans l'Inde méridionale, ils peuplent les villes du littoral. Leur nombre ne cesse du reste de s'accroître. Il est très rare que des musulmans se convertissent à une religion étrangère; au contraire, la simplicité de leur doctrine leur attire de nombreux prosélytes nouveaux.

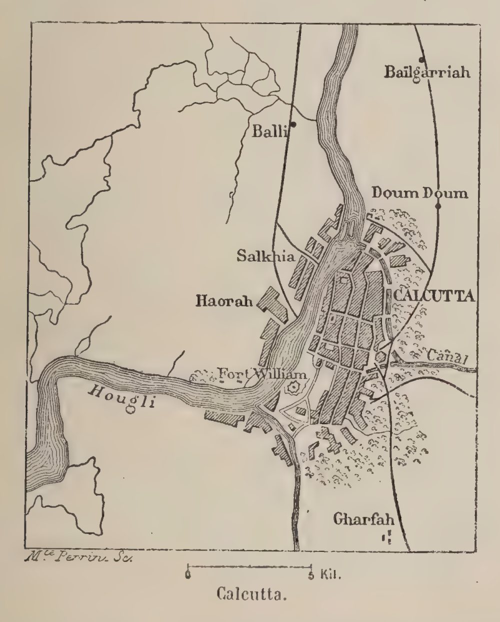
D'autres religions y comptent des fidèles. L'Inde a des *Parsis*, dans la péninsule de Goudjerat et à Bombay; des *Juifs*, des *Sikhs*, dont la religion provient d'une fusion du brahmanisme et du mahométisme. On y trouve enfin, y compris les colonies portugaises et françaises, 2 millions de *chrétiens*; le christianisme y est très ancien; les missionnaires européens qui, après la découverte de Vasco de Gama, vinrent pour évangéliser l'Inde, furent étonnés d'y rencontrer déjà un assez grand nombre de fidèles.

L'Inde compte près de 700 000 villes, villages et hameaux; 21 de ces villes, situées pour la plupart dans la plaine du nord, ont plus de 100 000 habitants.

C'est dans la plaine du nord qu'est bâtie la capitale, **Calcutta**, qui, avec ses faubourgs, n'a pas moins de 840 000 habitants. Située sur le Hougli, débouché sur la mer des bassins du Gange et du Brahmapoutra, elle était plutôt destinée à rester une ville de marchands qu'à devenir le siège d'un empire politique; les anciennes capitales du pays étaient placées plus haut sur le fleuve, et les Anglais ont mainte fois déjà discuté la question de reporter leur capitale en quelque point plus central à l'intérieur, comme Bénarès ou Delhi. Bâtie d'ailleurs dans un terrain marécageux, Calcutta est une ville meurtrière : la mortalité, malgré de nombreux travaux d'assainissement, y est encore considérable.

Les autres villes de la plaine du nord sont : *Patna* (170 000 hab.), sur le Gange; *Bénarès* (223 000 hab.), la ville sainte, la Kasi, la « resplendissante » de l'Inde, où le matin, au lever du soleil, 25 000 brahmes, accroupis au bord du Gange devant un peuple hindou, disent encore les vieux hymnes védiques à l'astre, à la rivière divine, aux puissances

primitives, aux sources visibles de la vie; *Allahabad* (177 000 hab.), ville de commerce au confluent du Gange et de la Djamna; *Laknô* ou *Lucknow* (273 000 hab.), l'ancienne capitale de l'Aoude, au milieu des campagnes fertiles qu'on a nommées le jardin de l'Inde; *Cawnpore* (183 000 hab.), sur le Gange; *Agra* (166 000 hab.), l'ancienne capitale de l'empire des Grands Mongols, sur la Djamna; *Dehli* (194 000 hab.),

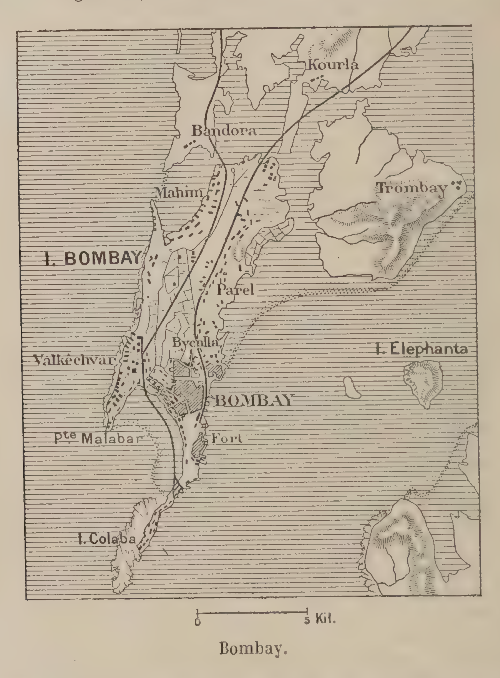


Calcutta.

sur la même rivière, qui fut aussi une des résidences préférées des empereurs mongols; *Djeïpour* (142 000 hab.), dans le Radjpoutana; *Karatchi*, le débouché de la vallée de l'Indus; *Amritsar* (137 000 hab.) et *Lahore* (177 000 hab.), dans le Pandjab, célèbres par leurs temples et leurs palais.

Les villes sont plus rares sur le Dekkan. Les principales sont : **Haïderabad** (393 000 hab. avec ses faubourgs), la capitale de l'État médiatisé d'Haïderabad; *Bangalore* (180 000 hab.), sur le plateau de Maïssour, une des villes les

plus saines de la péninsule; *Trichinopoli*, au centre du « jardin de l'Inde méridionale », si riche en rizières, en palmiers, en vergers, en champs de tabac; *Pouna* (161 000 hab.), à l'est de Bombay, au milieu des Ghâtes occidentales, ville industrielle et commerçante, où, de juin à novembre, se retirent les Anglais qui redoutent les chaleurs malsaines de



Bombay.

la côte de Bombay. Les deux villes les plus considérables sont Bombay et Madras. **Bombay**, qui compte avec ses faubourgs 805 000 habitants, est la ville la plus peuplée de l'Inde entière; située à l'extrémité méridionale d'un petit archipel protégeant à l'est une large baie où mouillent les vaisseaux à l'abri de la redoutable mousson, elle eut, dès les premières années de l'occupation européenne, une grande importance; c'est aujourd'hui une ville industrielle et le

premier port de commerce de l'Inde : elle exporte le coton du pays de Malwa, et rivalise avec les ports de la mer Noire pour alimenter de céréales les populations de l'Europe occidentale. **Madras** est le principal port de la côte Coromandel; elle a, faubourgs compris, 450 000 habitants; malheureusement l'atterrissement y était difficile, et de grands travaux, qui ne sont pas encore achevés, ont été nécessaires pour permettre aux navires d'un certain tonnage d'y aborder. Au sud de Madras, sur la côte de Coromandel également, se trouve notre colonie de *Pondichéry*, dont le chef-lieu a 173 000 habitants.

La capitale de l'île de Ceylan est le port de *Colombo* (110 000 hab.), bâti sur la côte occidentale.

État actuel et avenir de l'Inde. — L'Inde appartient aux Anglais. Ils vinrent s'y établir à Surate en 1599; au XVIIe siècle, ils se fixèrent sur quelques points des côtes, en particulier à Madras; au XVIIIe, ils réussirent à chasser les Français qui avaient été sur le point, avec Dupleix, d'y fonder un puissant empire; enfin, au XIXe, maîtres du Bengale et du Dekkan, ils complétèrent leur conquête par l'occupation du pays de Maïssour, du royaume d'Aoude, du Sind et du Kachmir.

Toute l'Inde n'est pourtant pas anglaise. On y trouve quatre sortes de territoires :

1° Des colonies étrangères, portugaises et françaises. Les Portugais, qui ont découvert au XVe siècle la route des Indes, y ont gardé trois petits territoires, *Diu*, *Daman* et *Goa*, situés sur la côte de la mer d'Oman et peuplés de 514 000 habitants. Du magnifique empire hindou que Dupleix, Bussy, Martin, La Bourdonnais disputèrent au siècle dernier à l'Angleterre, la France a conservé cinq petits territoires : *Pondichéry*, près de Madras; *Mahé*, sur la côte de Malabar; *Karikal* e *Yanaon*, sur la côte de Coromandel; *Chandernagor*, sur la rive droite du Hougli, à sept lieues au nord de Calcutta : en tout, 508 kilomètres carrés et 285 000 habitants, dont 938 Français seulement.

2° Un certain nombre d'États indépendants, le *Bhoutan*, le *Népal*, situés au pied de l'Himalaya.

3° Un grand nombre d'États protégés, de dimensions diverses, et dont les plus importants conservent une apparence de souveraineté, ont même des armées indépendantes. Mais des résidents anglais sont établis près des princes et surveillent toute leur administration.

4° Toutes les possessions directement administrées par l'Angleterre et qui sont divisées en trois présidences, du Bengale, de Bombay et de Madras. A la tête de l'administration se trouvent la reine d'Angleterre, solennellement proclamée « impératrice des Indes », dans la plaine de Delhi, le 10 janvier 1877 ; un vice-roi qui la représente ; un conseil de quinze membres ou « conseil des Indes », siégeant à Londres, sous la présidence d'un secrétaire d'État ; des gouverneurs et des lieutenants-gouverneurs, assistés de conseils.

Pour maintenir dans l'obéissance cet énorme empire, les Anglais n'ont qu'une *armée* de 200 000 hommes, dont les deux tiers sont des soldats indigènes. Ce sont d'assez mauvaises troupes. Les Anglais, peu soucieux de fournir aux populations de l'Inde les éléments d'une révolte, ont du reste pris soin de diviser cette armée en trois corps qui n'ont point la même organisation, et dont les soldats n'ont ni la même origine ni la même langue. C'est moins par la force que par la politique qu'ils règnent dans la péninsule : leur principale puissance leur vient des rivalités qu'ils ont su créer et qu'ils ne cessent d'entretenir entre leurs divers sujets.

Depuis un siècle, l'Angleterre a fait de remarquables efforts pour améliorer la condition de l'Inde, et pour y augmenter tout à la fois le bien-être moral et matériel des peuples qu'ils avaient soumis.

L'*instruction* a été l'un des principaux objets de leurs soins. Trois universités ont été créées dans les trois grandes villes de l'Inde ; des écoles supérieures et moyennes ont été fondées ; les écoles de village ont été multipliées ; des établissements d'éducation, destinés aux femmes, ont été construits. Le succès a couronné ces efforts : le nombre des

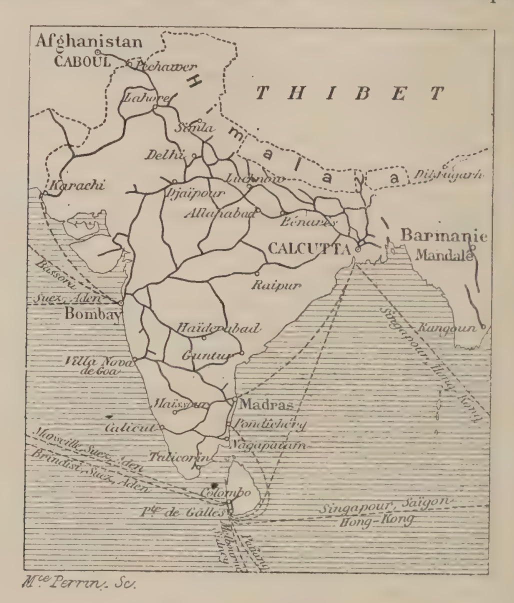
élèves a plus que centuplé en cinquante ans; certains peuples, comme les Sikh, avides d'instruction, ont demandé au gouvernement, sans l'obtenir du reste, de décréter la fréquentation obligatoire des écoles primaires. Une littérature hindoue commence à se développer : l'Inde a ses sociétés scientifiques, son théâtre, ses romans, reproduction en général des chefs-d'œuvre des littératures européennes, ses nombreux journaux. Avec ce développement de l'instruction, les idées changent, les mœurs s'améliorent. Les anciennes cérémonies funéraires, où les veuves des grands se faisaient brûler avec le corps de leur époux sur un bûcher de bois de santal, ont disparu. L'infanticide des filles, général autrefois dans certaines provinces, est devenu très rare. Les sacrifices humains sont pour tous un objet d'horreur. Le fanatisme religieux décroît. Dans le sein des religions hindoues s'opère un travail de décomposition rapide au profit d'un déisme vague qui rejette tout surnaturel.

Les *travaux publics* ont été très activement poussés. Des routes ont été construites : en 1882-83, on en comptait plus de 152 000 kilomètres. Des canaux d'irrigation et de navigation ont été creusés pour suppléer aux défectuosités des voies d'eau naturelles. Des lignes télégraphiques ont été établies. Des chemins de fer ont été construits, et rayonnent dans presque tous les sens : de Calcutta à Lahore, Peïchaver et Karatchi, dans la grande plaine du nord; d'Allahabad à Bombay, de Bombay à Madras et à Tuticorin, dans le Dekkan. Enfin, comme l'Inde, enfermée dans sa région continentale à l'ouest, au nord-ouest et au nord-est, trafique surtout par la mer, les Anglais l'ont reliée au reste du globe par des lignes de paquebots qui desservent Bombay, Colombo, Madras et Calcutta, et par des câbles télégraphiques.

Ces créations ont eu le résultat le plus heureux pour le développement économique de la péninsule.

L'*agriculture* de l'Inde, pays surtout agricole, a pris un merveilleux développement. Les forêts, exploitées sans mesure dans les premiers temps de l'occupation, ne sont plus une source de profits. L'élevage y est peu pratiqué,

l'Hindou vivant presque exclusivement de végétaux, blé, millet, riz, et l'usage de la viande de bœuf ou de porc étant interdit par la religion des brahmes et par le mahométisme. La culture de l'opium, trop développée maintenant que la Chine produit elle-même une partie de celui qu'elle consomme, a diminué. Enfin le coton hindou, moins pur, aux



Paquebots et chemins de fer.

fibres moins longues que le coton des États-Unis, n'en a pu supporter la concurrence, et par suite la culture en a sensiblement diminué.

Mais des cultures nouvelles ont été introduites. Le thé, qui n'existait auparavant qu'à l'état sauvage, dans l'Assam, est cultivé aujourd'hui dans des plantations nombreuses, et les 9 dixièmes du thé importé à Londres viennent de l'Inde ou de Ceylan. Le café, le tabac, la canne à sucre y prospèrent et alimentent un assez grand commerce d'exploitation.

Les cultures alimentaires ont été l'objet de soins particuliers. C'est le blé qui, petit à petit, remplace le coton sur le plateau de Malwa et dans le Dekkan du nord-ouest. Les Anglais ont, du reste, une double raison pour favoriser l'extension des cultures alimentaires aux dépens des cultures industrielles. Ils rendent moins menaçantes les horribles famines, comme celle de 1877, qui n'a pas enlevé moins de 4 millions d'hommes. Ils empêchent en même temps la formation d'une industrie indigène qui priverait l'industrie de la métropole d'un de ses débouchés les plus importants.

L'*industrie* hindoue est assez peu florissante. L'Inde contemporaine a sans doute ses manufactures. Bombay occupe 70 000 ouvriers à fabriquer des cotonnades qui se vendent dans l'Inde, la Chine, le Japon. Calcutta confectionne des sacs de jute. On trouve quelques fonderies dans le Tchota-Nagpore. Le Pandjab et le Kachmir produisent des châles renommés. L'Hindou, qui a une grande faculté d'assimilation, devient rapidement un ouvrier habile.

Mais deux causes y empêchent un développement industriel prospère. D'une part, l'Inde est pauvre en mines : elle renferme peu de métaux dans son sein, et ses houillères, qui donnent annuellement de 12 à 15 millions de tonnes, sont insuffisantes. D'autre part, l'industrie anglaise contrarie ce développement, dans la crainte de perdre ses marchés d'Extrême-Orient. Les lois de protection, établies pour favoriser l'éclosion d'une industrie hindoue, ont été rapportées, à la demande des députés du Lancashire. Des mesures restrictives de la liberté du travail y ont été proposées par la métropole. L'Angleterre sacrifie les industries de sa colonie à ses industries propres.

Quant au *commerce*, favorisé tout spécialement par la construction des voies ferrées et par l'établissement des lignes de navigation, il n'a cessé de croître, surtout depuis le percement de l'isthme de Suez. Au milieu du siècle dernier, il n'était que de 25 millions de francs : il est aujourd'hui de près de 5 milliards, dont la moitié se fait avec l'Angleterre. La France, qui importe pour 200 millions de

produits indiens, n'y vend que pour 6 millions de ses marchandises.

Ces ressources ne pourront que s'accroître encore le jour où seront ouvertes les voies ferrées qui, par l'Iran, la Mésopotamie et l'Asie Mineure, relieront tôt ou tard l'Inde à l'Europe. Il est seulement permis de se demander si c'est



Chemins de fer exécutés et en projet de l'Europe à l'Inde.

l'Angleterre qui en retirera les bénéfices, et si sa domination d'aujourd'hui est assurée du lendemain.

Or les Anglais n'ont pas pris racine dans l'Inde. Cette « race de silex », comme l'appelle Carlyle, y est encore étrangère après un siècle et demi de résidence. Suivant une expression populaire, « le Breton et l'indigène s'associent comme l'huile et l'eau ». Cette antipathie des Hindous pour leurs vainqueurs est d'autant plus grave qu'il existe dans les Indes une opinion publique, et que les journaux lui donnent un corps. La presse indigène est presque tout entière hostile à l'administration anglaise, qu'elle critique sans merci et qu'elle attaque avec une violence extrême. Son thème habituel est que l'Inde

doit appartenir aux Indiens; qu'elle doit cesser d'être administrée et exploitée dans l'intérêt des Anglais, « qui dévorent sa substance comme les chenilles épuisent la sève des arbres ». Les Anglais ne se font point illusion sur les sentiments qu'ils inspirent aux Hindous : « les plus intelligents des indigènes, écrit un voyageur anglais, reconnaissent les bienfaits de notre gouvernement; mais la masse aime mieux être mal gouvernée par ses chefs que même bien par nous ».

Plusieurs circonstances favorisent ces revendications des indigènes. Les progrès des Russes dans l'Asie centrale, en menaçant la domination anglaise dans l'Inde, semblent conspirer en faveur des Hindous. D'autre part, le jour venu de la lutte pour l'indépendance, ils trouveront une force puissante et bien organisée dans l'armée de 360 000 hommes et de 4000 canons que possèdent les princes indigènes. L'Angleterre saura peut-être parer à ce double danger. C'est à cette condition seulement qu'elle conservera l'Inde.

RÉSUMÉ

I. **Bornes, superficie.** — L'Inde est un triangle, dont la base, au nord, est bornée par les terrasses des monts Soulaïman et les immenses rameaux de l'Himalaya, et dont les côtes sont baignés, à l'ouest, par la mer d'Oman, à l'est par le golfe du Bengale. 3 520 kilomètres dans la plus grande longueur, 2 812 dans la plus grande largeur. Superficie : 3 millions et demi de kilomètres carrés, 7 fois celle de la France.

II. **Relief.** — Très simple. C'est un vaste plateau, le Dekkan, de 400 à 1000 mètres d'altitude, bordé d'un étroit littoral maritime et séparé du massif himalayen par une bande de larges plaines basses (vallées du Gange et de l'Indus). Les deux chaînes bordières du plateau portent le nom de Ghâtes occidentales, qui atteignent au sud 2 693 mètres, et de Ghâtes orientales. Celles-ci n'offrent pas la continuité des premières, et leur altitude est beaucoup moindre. A la base de ces deux chaînes s'étendent les deux lisières maritimes connues sous le nom de *côte de Malabar*, sur la mer d'Oman, et *côte de Coromandel*, sur le golfe du Bengale.

A l'Inde se rattache la grande île de Ceylan, dont le plus haut somme atteint 2538 mètres, et les archipels ou groupe d'écueils des Laquedives, des Maldives et des Tchagos, situés au large dans l'océan Indien.

III. **Climat**. — L'Inde est une des contrées les plus chaudes de la terre. Chaleur et humidité sont la caractéristique de son climat. La partie sud de la péninsule comporte peu d'écarts de température. Au contraire, dans les vastes plaines de l'Indus et du Gange on constate jusqu'à 50 degrés d'écart entre les extrêmes de l'année. En été, le ciel est étouffant, l'air embrasé, le sol brûlant. L'humidité n'est pas moins grande. Les vents, pendant la saison chaude, soufflent sur la plaine du nord et y amènent les nuages saturés d'électricité. Le Bengale et la côte occidentale reçoivent partout 1^m,50 d'eau par an, au minimum. Dans toute la péninsule, un seul grand espace inhabité, le désert de Thar, est privé d'eau.

IV. **Hydrographie**. — Deux groupes principaux : ceux de la grande plaine du nord : Indus, Gange, Brahmapoutra ; ceux du plateau, coulant presque tous vers l'est : Godavéri, Krichna, Cavéri. Deux de ces fleuves sont parmi les plus considérables de l'Asie : 1° l'Indus, dont le cours lent se projette en nombreux rameaux et s'achève en un delta immense couvert de marécages, foyer de fièvres perpétuelles ; 2° le Gange, qui reçoit un nombre considérable d'affluents et, au contraire de l'Indus, va toujours en grossissant. Il se termine également par un immense delta insalubre, marécageux et si plat que parfois la mer l'envahit.

Les fleuves du Dekkan sont sans grande importance ; leur cours creusé dans le plateau est irrégulier, coupé de rapides ; ils ne peuvent servir à l'irrigation, ni à la navigation.

V. **Aptitudes agricoles et richesses minières**. — Grâce à cette chaleur et à cette humidité, lavégétation est parmi les plus intenses de la terre. Sauf dans la région plus sèche de l'Indus, partout c'est un travail de germination continuel. La diversité des climats rend l'Inde propre à une grande variété de cultures. Les régions tempérées donnent les céréales ; les régions chaudes, le thé, l'opium, le café, la canne à sucre, les arbres à épices. Le riz occupe les terres basses et marécageuses. Enfin toutes les essences forestières des tropiques s'y mêlent en un fouillis de végétation au milieu de laquelle pullulent tigres, éléphants, panthères, chacals, loups, serpents, etc

Les richesses minières sont moins remarquables. La principale est la houille, mais elle est de qualité inférieure. Le cuivre, l'or, les pierres précieuses viennent ensuite, mais la plupart des gisements, exploités depuis l'antiquité, sont maintenant à peu près épuisés.

VI. **Populations et villes**. — Population nombreuse : 289 156 000 habitants ; c'est à peu près le cinquième de la terre entière. 60 habitants en moyenne par kilomètre carré. La densité correspond naturellement au degré de richesse des différentes régions de la péninsule, et varie de 150. dans les provinces du nord-ouest et le Bengale, à 5 à peine, dans la zone sèche du désert de Thar.

L'Inde, pays très riche, auquel l'imagination et la Fable prêtaient plus de richesses encore, a vu se superposer chez elle les races les plus diverses.

Les deux types saillants sont : 1° les Hindous, la race la plus belle de l'Inde, qui occupe les plaines du Gange et de l'Indus et la partie nord-ouest du Dekkan; 2° les Dravidiens, refoulés au sud par les premiers, race moins pure, mélangée de beaucoup d'éléments étrangers. Les Anglais forment un élément à peu près négligeable (76 000 environ, la plupart soldats). Les langues sont aussi variées que les races; mais l'hindoustani prédomine. Il est parlé par 80 millions d'individus, se comprend dans toute la péninsule et tend à devenir la langue générale. Les religions ne sont pas moins nombreuses : c'est le brahmanisme qui a le plus d'adhérents, puisqu'il en compte au moins 200 millions. Le bouddhisme n'a pas réussi dans l'Inde. Les musulmans, en majorité dans le Pandjab, sont au nombre de 50 millions.

L'Inde compte près de 700 000 villes et hameaux; 21 de ces villes comptent plus de 100 000 habitants. Les plus importantes sont Calcutta (840 000 hab. avec les faubourgs), située dans le delta du Gange et le siège du gouvernement britannique; Bénarès (223 000 hab.), la ville sainte; Allahabad (177 000 hab.), ville de commerce; Delhi (194 000 hab.); Amritsar, Lahore, toutes villes célèbres, situées dans la grande plaine du nord. Dans le centre, Haïderabad (395 000 hab.) est la plus importante; sur la côte occidentale, Bombay (805 000), la plus peuplée de l'Inde entière, la plus commerçante et la plus riche; sur la côte orientale, Madras (450 000 h.) est le principal port. En dehors de la partie anglaise, l'Inde renferme quelques établissements français (Pondichéry, Karikal, Mahé, Yanaon, Chandernagor); portugais (Diu, Daman, Goa); quelques États encore indépendants (Bhoutan, Népal).

VII. État actuel et avenir. — L'Angleterre, qui domine l'Inde, plus par la politique que par la force, a fait, depuis un siècle, de grands efforts pour améliorer la condition des peuples de la péninsule : l'instruction a été l'un des principaux objets de leurs soins; les travaux publics (routes, canaux, chemins de fer, lignes télégraphiques) ont été activement poussés et ont aidé admirablement au développement économique. L'agriculture a pris un merveilleux essor : les Anglais ont surtout développé les cultures alimentaires à l'exclusion des cultures pouvant fournir matière à une industrie qui, devenant concurrente de la leur, aurait privé la métropole d'un de ses débouchés les plus importants. L'industrie est donc peu appréciable. Quant au commerce, il atteint aujourd'hui près de 5 milliards, dont la moitié se fait avec l'Angleterre; et il augmentera encore. Une seule question se pose pour l'avenir : les Anglais pourront-ils longtemps conserver l'Inde?

INDO-CHINE

Situation; bornes; superficie. — L'Indo-Chine, si bizarrement découpée entre le golfe du Bengale, le golfe de Siam et la mer de Chine, est la plus orientale des trois grandes péninsules méridionales de l'Asie. Son nom, inventé par Malte-Brun, lui vient d'une combinaison de ceux de l'Inde, à laquelle elle touche au nord-ouest, et de la Chine, qui la borne au nord. En effet, elle constitue par sa nature une transition entre les deux pays; les diverses races qui l'habitent sont formées d'éléments venus de l'un et de l'autre, et en ont subi les deux influences dans leur organisation politique et sociale, leurs religions, leurs langages, leurs écritures. Comme il est naturel, l'influence hindoue est prédominante à l'ouest, l'influence chinoise à l'est.

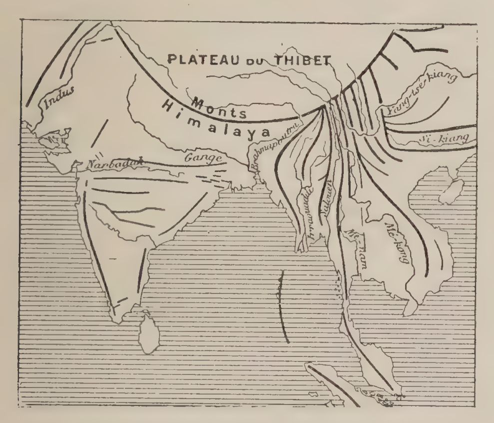
L'Indo-Chine se divise en deux parties distinctes : au nord, une grande masse, de forme ovale, orientée du nord-ouest au sud-est; au sud-ouest, et s'y enracinant par un isthme bas de 25 mètres et large de 41 kilomètres, l'isthme de Kra, une presqu'île effilée, ayant la même orientation et se prolongeant jusque près de l'Équateur : c'est la presqu'île de Malacca ou péninsule malaise.

La longueur totale de l'Indo-Chine, entre l'extrême frontière nord par 27°15′ latitude nord et la pointe de la presqu'île de Malacca, est de 2 860 kilomètres. La plus grande longueur de l'Indo-Chine proprement dite, du nord-ouest au sud-est, est de 2 175 kilomètres. Sa plus grande largeur, de la côte d'Arrakan à celle du Tonkin, est de 1 620 kilomètres.

La superficie de l'Indo-Chine, ainsi délimitée, est évaluée approximativement à 2 114 000 kilomètres carrés, soit à peu près quatre fois celle de la France (536 408 kil. carrés).

Relief. — Le relief général de l'Indo-Chine est frappant. Au nord, confinant aux terres élevées du Sé-Tchouan et de l'Asie centrale, se dressent les principales hauteurs. De ce nœud orographique, le pays s'incline graduellement par des

terrasses presque concentriques vers les mers du pourtour. Plusieurs soulèvements montagneux, écartés comme les doigts d'une main, marquent les sommités. Dans les intervalles s'étendent des sillons longitudinaux, étroits au nord, s'élargissant en plaines au sud : c'est dans ces sillons et dans ces plaines qu'ils ont contribué à former de leurs alluvions, que coulent les grands fleuves. L'Indo-Chine est ainsi



Relief comparé de l'Inde et de l'Indo-Chine.

séparée par la nature en une foule de régions étroites et divergentes, au lieu d'avoir pour centre, comme l'Inde, une grande plaine arrosée de nombreux fleuves :

Le plus occidental des soulèvements montagneux, assez mal connus, de l'Indo-Chine est l'**Arrakan-Yoma**, qui dépasse 2 000 mètres en son point culminant ; il projette dans la mer le cap *Negrais*, et se prolonge dans l'océan Indien, par une ligne d'îles et d'îlots, les *îles Preparis* et *des Cocos*, les archipels des *Andaman* et des *Nicobar*, qui s'élèvent sur un plateau sous-marin peu profond. Les îles de la Sonde prolongent cette même direction, mais au delà d'un gouffre assez profond qui s'abaisse à plus de 2 000 mètres au-dessous de la surface de la mer.

Plus à l'est s'étendent le **Pégou-Yoma** (600 mètres), qui sépare l'Irraouaddi du petit fleuve secondaire, le Sittang; plus loin, le **Chan-Yoma**, qui sépare les bassins de ces deux fleuves de celui de la Salouen. Ces deux chaînes s'unissent, au sud, dans le Tenasserim et se prolongent par les arêtes parallèles, coupées de nombreuses brèches, qui couvrent la presqu'île de Malacca, et dont quelques sommets atteignent 2 000 mètres : le *mont Ophir*, au nord de Singapour, a encore 1 173 mètres d'altitude. Une des brèches les plus remarquables est celle que forment la rivière de Pakchan ou Kra à l'ouest, et le Tchoum-Pong, tributaire du golfe de Siam à l'est. Cette dépression marque la partie la plus étroite de la péninsule; il n'y a que 41 kilomètres de l'embouchure du Tchoum-Pong à l'estuaire de Pakchan; aussi l'*isthme de Kra* est-il fréquemment utilisé comme lieu de passage, et l'on a proposé, à plusieurs reprises, d'y creuser un canal de grande navigation.

A l'est du Chan-Yoma et de son prolongement, les bassins du Ménam et du Mékong sont séparés par quelques massifs insulaires, dont l'un, le *Kao-Donrek* ou *monts de Bassac* (1 160 m.), s'étend de l'est à l'ouest.

Enfin, le bassin du Mékong est séparé de ceux du Song-Koï et des fleuves côtiers de l'Annam par un faîte qui suit, à 40 kilomètres environ, avec un remarquable parallélisme, les inflexions de la côte du Tonkin, de l'Annam et de la Cochinchine, décrivant une grande courbe, dont la convexité est tournée vers l'est. Ce dernier faîte, humide et couvert de forêts à l'est, sec et déboisé à l'ouest, s'élève brusquement du côté de la mer de Chine. Là sont les principaux sommets : au nord, le *Phou-San* (2 765 m.); au sud, les deux montagnes appelées la *Mère* et l'*Enfant*, dont la première culmine à 2 100 mètres. Du côté de l'ouest, il s'abaisse par des plateaux, dont le mieux connu est, au sud-ouest de Hué, celui de *Boloven* ou de *Saravan*, que recouvrent en partie des forêts magnifiques et que domine à 1 000 mètres le *pic Lagrée*, ancien volcan dressé sur un amas de cendres et de scories.

Les plaines basses qui s'étendent entre ces soulèvements

le long de la mer sont marécageuses et presque sans relief. La Cochinchine et le Tonkin sont les principales.

Les côtes de l'Indo-Chine ont deux apparences. Le long des plaines alluviales, elles sont basses, marécageuses, bordées d'îles. Telle est la côte de la Barmanie anglaise et du delta de l'Irraouaddi qui ferme au nord-ouest le golfe de Martaban. Telle aussi la côte de la Cochinchine avec la *péninsule de Camao*, l'*île Tron* et l'île *Poulo-Condore*, à l'ouest et à l'est du cap Cambodge. La côte du Tonkin a les îles de *Ké-Bao*, la *Table* et l'île *Cac-Ba*.

Le long des soulèvements montagneux, la côte, au contraire, est rocheuse, très découpée, abondante en rades profondes et sûres, protégées par des archipels d'îles élevées. La côte de Tenasserim est ainsi bordée par l'*archipel de Mergui*. Le long de la côte de la presqu'île de Malacca qui, du côté de l'ouest, recule sans cesse par suite des érosions de la mer, sont l'île *Poulo-Pinang*, le port de *Malacca*, l'île de *Singapour* avec le port du même nom qui est accessible aux navires de toutes les dimensions. La côte d'Annam est également fort riche en indentations profondes : la *baie de Hon-Khoï*, dominée par la Mère et l'Enfant, la *baie de Qui-Nhon* et la *baie de Tourane*, au sud de Hué, sont les plus connues.

Climat. — L'Indo-Chine, comprise entre le 1er et le 25e degré de latitude nord, et formée tour à tour de plaines basses et de soulèvements montagneux, a des climats fort divers. On passe presque sans transition du climat tempéré qui règne sur les hauteurs à un climat très chaud dans les plaines et les régions deltaïques.

Si l'on excepte les montagnes élevées, on peut dire que le climat de l'Indo-Chine est celui de la zone tropicale. L'année est divisée en deux saisons, déterminées par l'alternance des moussons. La mousson du sud-ouest règne de mars à septembre ; c'est alors la saison humide : « le ciel tombe », disent les indigènes pour marquer la violence des abats d'eau ; on croirait voir, affirme un missionnaire, « une mer

s'écoulant des espaces aériens à travers un crible immense ». Au contraire, la mousson du nord-est, qui souffle de septembre à mars, amène le temps sec. La période intermédiaire entre les deux moussons est marquée par de fortes chaleurs, des orages, des cyclones, des tourmentes. Le vent est si violent parfois en ces semaines de transition que les habitants sont obligés de consolider les murs et les toits de leurs maisons avec de fortes poutres, souvent insuffisantes.

En général, la température de la péninsule est très élevée.



Moussons et Pluies
La hauteur des pluies est exprimée en mètres

Dans le sud, les écarts annuels sont peu considérables ; ainsi à Saigon, dont la moyenne est 27°,01 d'après des observations de sept années, l'écart entre les températures extrêmes n'est que de 2°,85. Dans le nord, les variations sont plus grandes : Hanoï a une moyenne de 24 degrés ; mais le thermomètre y oscille, suivant les saisons, de 35 à 7 degrés. Dans l'intérieur du Tonkin et du Siam, on constate assez fréquemment des températures de 7 à 8 degrés.

Les pluies sont partout assez abondantes, mais elles sont inégalement réparties. C'est la côte occidentale, exposée à la mousson du sud-ouest, qui en reçoit la plus forte part : la

précipitation annuelle atteint 3 mètres dans l'Arrakan, et jusqu'à 6 mètres sur le versant ouest de l'Arrakan-Yoma, tandis que le versant oriental n'en reçoit que 1 m. 50 environ; le rivage occidental de la presqu'île de Malacca est de même abondamment arrosé, et sur Poulo-Pinang la chute annuelle est, dit-on, de 8 m. 45. La moyenne de Bangkok est de 1 m. 49; celle de Saigon de 1 m. 74; celle de Hanoï dépasse 1 mètre.

Hydrographie. — Dans chacune des vallées que laissent entre eux les soulèvements montagneux de l'Indo-Chine, coule un fleuve. Ces cours d'eau, pour la plupart issus des sommets de l'Asie centrale ou de la Chine méridionale, alimentés en outre par les moussons, sont volumineux. Mais des chutes et des rapides s'y succèdent et y gênent la navigation.

Les principaux de ces fleuves sont : l'*Irraouaddi*, la *Salouen*, le *Menam*, le *Mékong*, le *Song-Koï* ou *Fleuve Rouge*.

L'**Irraouaddi**, dont le cours supérieur est encore inconnu, est probablement la rivière qui, sur le plateau du Thibet, porte le nom de *Ken-Po*. Échappé des montagnes, qu'il traverse par des rapides où son cours, rétréci à 50 mètres et profond de 75 mètres, coule avec une vitesse de 20 à 25 kilomètres à l'heure, il devient navigable à Bhamo, arrose Mandalé et se grossit, à droite, du *Kyendwen*. Vers la fin de son cours, il se divise en deux bras, la rivière de Basseïn à l'ouest, l'Irraouaddi proprement dit, de beaucoup le plus grand, à l'est; celui-ci se ramifie à son tour en branches nombreuses, formant un vaste delta.

La **Salouen** naît dans le Thibet, on le croit du moins, sous le nom de *Kara-Oussou*, puis prend le nom chinois de Lou-Kiang. Son cours est mal connu avant son entrée en Barmanie. Dès lors il coule dans un bassin étroit, encaissé, où il est entrecoupé de bancs de rochers et de rapides, presque jusqu'à la mer, qu'il gagne, à Maulmeïn, par un delta peu étendu.

Le **Ménam**, qui se forme de deux branches, le Méping et le Ménam proprement dit, appartient même par ses sources

à la péninsule indo-chinoise. Il est donc moins long que les deux fleuves précédents. Mais sa position au centre de la péninsule, son embouchure dans un golfe qui pénètre assez



Delta de l'Irraouaddi.

profondément à l'intérieur des terres, son cours, libre de rapides à partir du confluent de ses deux bras supérieurs, lui valent une grande importance. Il se termine, au fond du golfe de Siam, par un delta aux bras nombreux dont l'un arrose Bangkok. Les boues du fleuve ont comblé la partie septentrionale du golfe de Siam; les gros navires y jettent

l'ancre, en temps ordinaire, à 15 kilomètres de l'embouchure ; c'est seulement par les grandes marées que les navires de 4 à 500 tonneaux peuvent remonter jusqu'à Bangkok.

Le **Mékong** ou *Cambodge* tient le premier rang parmi les fleuves de la péninsule. Il naît dans le Thibet où il porte le nom de Lan-Tsan-Kiang, et coule, tout en décrivant de vastes courbes, dans l'axe même de la péninsule du nord-ouest au sud-est. Longtemps son cours tourmenté se déroule en d'étroites vallées que dominent des falaises abruptes, et où il est entrecoupé de rapides : les plus connus de ces rapides sont ceux de Louang-Prabang et, à l'entrée du Cambodge, ceux de Khong et de Préapatang. A Khong, le fleuve, barré par un banc de roches, s'y est frayé passage par plusieurs chenaux, ramifiés sur une largeur de plus de 20 kilomètres et coupés presque tous de cataractes, dont une a 15 mètres de hauteur verticale. C'est seulement après avoir franchi les rapides de Préapatang que le Mékong entre dans son cours inférieur, admirablement propre à la navigation. A Pnom-Penh, où il déverse pendant les crues une partie de ses eaux dans le grand lac *Tonlé-Sap*, il bifurque en deux bras : le *fleuve Postérieur* à l'ouest, le *fleuve Antérieur* ou Tien-Giang à l'est. A ces deux branches s'unissent d'autres rivières (les deux *Vaïco*, le *Donnaï* qui passe devant Saigon), par un lacis de coulées qui serpentent à travers les terres basses et marécageuses de la Cochinchine. Sur le fleuve Postérieur est Chaudoc ; sur le fleuve Antérieur, Mytho. Les boues qu'entraîne le Mékong ont formé, au sud-ouest, la vaste péninsule triangulaire de Camao.

La navigation du Mékong est toujours facile, même pour les gros navires, sur le cours inférieur du fleuve. Au delà elle est contrariée par les rapides de Khong. Un transbordement est nécessaire pour assurer les communications entre les bassins inférieur et moyen du fleuve.

Le **Song-Koï**, ou *fleuve Rouge*, prend sa source dans la province chinoise de Yunnan, vers laquelle il ouvre une importante voie de communication. Il entre dans le Tonkin à Laokay, et reste jusqu'à Than-Quan profondément encaissé entre deux murs rocheux couronnés de forêts. Il reçoit

ensuite ses deux principaux affluents, la *rivière Noire* à droite et la *rivière Claire* à gauche. A Sontay commence le delta, long de 150 kilomètres entre Sontay et la mer, large de 120 entre les bras extrêmes qui l'enserrent, entrecoupé de dérivations et de canaux. L'une des branches principales du fleuve arrose Hanoï, la capitale du Tonkin; sur une autre est situé, presque à l'embouchure, le grand port de Haïphong; une troisième se réunit au **Taï-Binh**, le second fleuve du Tonkin, dont le cours, parallèle à celui du fleuve Rouge, est plus accessible que ce dernier aux gros navires. Tous les bras du Song-Koï sont bordés de digues qu'ont élevées les habitants pour se protéger contre les inondations. Mais le fleuve, presque sans pente dans cette plaine sans relief, ne cesse de s'exhausser par suite du dépôt des alluvions dans son lit, et oblige les riverains à élever toujours davantage leurs deux murs protecteurs.

La navigation du Song-Koï est difficile au delà de Hanoï; des bancs de sable et des rapides l'entravent pendant la période des maigres, sans toutefois, comme le prouvent des tentatives récentes, la rendre impossible. C'est seulement de mai à octobre, pendant la saison des crues, que le fleuve, élevé de 4 à 5 mètres, permet de naviguer assez facilement.

Aptitudes naturelles et richesses minérales. — Chaude et humide comme l'Inde, sa voisine, la péninsule indo-chinoise a une puissance merveilleuse de végétation. La croissance des herbes et de la jungle y est si rapide qu'un travail incessant peut seul les empêcher d'envahir les cultures. Un champ abandonné est, au bout d'un an, complètement recouvert par la jungle.

Les vignes grimpantes et les lianes pendent de tous les côtés en innombrables festons.

Les essences sont celles de l'Inde, auxquelles se mêlent en grand nombre, dans le Siam et dans l'Annam, des plantes appartenant à la flore de la Chine.

En général, les montagnes sont couvertes de forêts, comparables pour la puissance à celles de l'Inde : les essences les plus précieuses les forment; c'est l'acacia dont on extrait

le cachou, l'arbre à vernis, le bois d'aigle, brûlé seulement dans les palais et dans les temples, le bois de teck qu'une huile essentielle préserve de l'humidité, qui ne se fend ni ne pourrit, et qui jouit du privilège de résister au ver blanc qui, en Asie, ronge tous les autres bois. D'innombrables animaux y vivent : cerfs, buffles sauvages, rhinocéros, tigres; les éléphants s'y rencontrent et y sont, surtout les éléphants blancs, un objet de vénération pour les indigènes.

Les plaines sont couvertes de cultures. Les céréales, le thé, le café, la canne à sucre, le tabac, le bétel y réussissent : le climat dans ces régions basses est si doux, le sol si fécond que les voyageurs les comparent à un jardin immense où règne un éternel printemps. Les deltas, plus chauds, noyés à demi sous les eaux, disparaissent sous l'épais fourré des mangliers, des bananiers, des pandanes, des palmiers calames; d'innombrables rizières s'y étendent, coupées de bois de cocotiers; ailleurs ce sont des plantations de coton.

Les richesses minérales de la péninsule indo-chinoise ne sont pas moins abondantes. Presque toutes les montagnes renferment des gisements miniers de toute espèce, fer, plomb, cuivre, étain, argent, or, houille.

La Barmanie possède des pierres précieuses, rubis et saphirs de Mogoung, jade dans la vallée d'un des affluents du Kyendwen ; des mines de pétrole, utilisées depuis un temps immémorial; du cuivre, en telle abondance dans les États des Chans que les anciennes pagodes du Laos en sont recouvertes par plaques épaisses; de la poudre d'or dans le sable des rivières; aussi l'or brille-t-il partout en lames sur les toits sextuples des portes des villes, aux colonnes des palais et dans l'intérieur des temples; de la houille sur plusieurs points en grande abondance.

La presqu'île de Malacca renferme des gisements d'étain qui touchent à ceux des îles de la Sonde et les égalent. Les mines de Pérak sont parmi les plus abondantes du monde entier.

Le Tonkin est une des parties de la péninsule les plus riches en minerais. En 1887 on n'y trouvait pas moins de 117 mines

en cours d'exploitation, entre autres 29 mines de fer, 32 mines d'or, 13 d'argent, 7 de cuivre et 6 de zinc : on y a découvert encore des gisements de cobalt et d'antimoine. Le Tonkin possède principalement, sur toute sa côte orientale, à Hongay, à Hatou, à Campha, dans l'île Ké-Bao, des gisements de houille presque inépuisables. Ils renferment des milliers de tonnes visibles à la surface, et personne ne peut estimer ce qui s'en trouve sous terre : à Hatou, il y a sept veines côte à côte formant une épaisseur de 54 pieds. La qualité répond à la quantité : la houille du Tonkin peut rivaliser, dit-on, avec les charbons d'Anzin et de Cardiff par son extrême pureté et le développement intense de la chaleur qu'il dégage.

Populations. — On évalue à 33 millions et demi la population totale de l'Indo-Chine. La configuration de la péninsule explique qu'elle soit si maigrement peuplée relativement à l'Inde. Les passages sont difficiles d'une vallée à l'autre; les monts couverts de forêts; les vallées elles-mêmes, descendant vers le sud, offrent de brusques contrastes de climats peu favorables à la marche d'invasions venues du nord. Les régions les mieux placées pour recevoir une nombreuse population étaient celles des bassins inférieurs des fleuves, de l'Irraouaddi, du Ménam, du Mékong et du Song-Koï : c'est là que se sont formés les centres de civilisation, les foyers de vie de la péninsule, la Barmanie, le pays de Siam, la Cochinchine, le Tonkin.

Les populations de l'Indo-Chine se sont formées d'éléments divers. D'après le Dr Harmand, qui a pu étudier lui-même beaucoup des races de la péninsule, on peut les diviser en cinq groupes :

1° Le groupe formé par les **Annamites**, les **Thaïs**, subdivisés en *Chans*, *Laotiens* et *Siamois*, et les **Barmans**. Ces divers peuples appartiennent à une même race, parente des Chinois; mais les Barmans et, plus encore, les tribus voisines des Assamais et des Arrakanais ont subi un fort mélange d'éléments hindous; ceux-ci emploient les caractères hindous dans leur écriture, et leurs monuments portent l'empreinte de la même influence, tandis que les premiers se

servent de l'écriture chinoise. Les traits caractéristiques de ce groupe sont une petite taille (1 m. 59 à 1 m. 64), une couleur de peau généralement jaunâtre, des cheveux noirs et abondants, mais un système pileux peu développé sur le reste du corps, des yeux petits et obliques;

2° Les **Khmers** ou **Cambodgiens** ont subi profondément l'influence hindoue. Des légendes affirment qu'autrefois un prince de Delhi émigra au Cambodge avec 10 millions de ses sujets, et la dynastie régnante prétend descendre d'une famille de Bénarès. Quoi qu'il en soit de la valeur de ces traditions, les noms de villes, ceux des rois du Cambodge, les sculptures et le style des temples, comme les ruines d'Angkor, non loin du Tonlé-Sap, enfin la langue, qui se rattache à la souche aryenne, tout atteste que la civilisation hindoue exerça une longue et forte influence sur le développement de la civilisation des Khmers;

3° Les populations sauvages, disséminées dans l'intérieur et connues sous les divers noms de *Moïs*, *Muongs*, en Cochinchine, en Annam, de *Kakyen*, en Barmanie, etc. Elles ont été peu étudiées : aussi n'est-ce qu'artificiellement qu'on peut les réunir en un seul groupe. Elles pratiquent un peu d'agriculture, mais sans défricher le sol, par la culture des clairières obtenues au moyen de l'incendie des forêts. Elles vivent surtout de la chasse et de la pêche, et, pour combattre, se servent encore d'arcs et de flèches empoisonnées;

4° Les populations sauvages de la presqu'île de Malacca, dont les noms sont tous précédés de l'appellation générique d'*orang*, qui signifie « homme »; elles se rattachent probablement aux Négritos, mais la plupart ont été fortement modifiées par les Malais;

5° Les *Malais*, que l'on rencontre non seulement dans la presqu'île de Malacca, mais même dans l'intérieur de l'Indo-Chine.

A ces divers éléments ethniques, l'émigration en ajoute de nos jours un autre, celui des *Chinois* des provinces méridionales, qui viennent se fixer en foule dans les villes du Tonkin, de l'Annam, de la Cochinchine, à Singapour, en Barmanie. On évalue à 170 000 le nombre des Chinois qui

débarquent chaque année à Singapour pour se répandre dans la péninsule ou l'archipel malais. Ils y cultivent la terre, y exploitent les mines, y exercent toutes les professions, depuis les plus hautes spéculations du commerce jusqu'aux métiers les moins relevés.

Colonisation européenne. — Deux avantages attiraient les Européens dans l'Indo-Chine : cette péninsule est une étape obligée du commerce avec l'Extrême-Orient; et grâce à ses fleuves qui pénètrent dans la Chine méridionale, c'est le débouché le plus direct de la riche province de Yunnan. D'autre part, la configuration de l'Indo-Chine, défavorable à la constitution d'un vaste empire indigène; l'accès facile de ses plaines basses; la faible densité de sa population et la différence des races qui la composent, contribuaient à en rendre l'occupation possible aux étrangers.

Les conquêtes des puissances européennes datent de la fin du siècle dernier et de notre siècle. Ce sont les Anglais et les Français qui ont tenté d'y fonder des colonies.

Les Anglais, maîtres de Poulo-Pinang dès 1786, se sont établis à Singapour en 1824, à Malacca en 1825, dans l'Arrakan et le Ténassérim en 1826. En 1852 ils prirent le Pégou, ou basse Barmanie, et la Barmanie se trouva ainsi divisée en deux États, l'un anglais, l'autre indépendant. Mais le premier fit forcément sentir son attraction, et, en 1885, la Barmanie indépendante tombait entre les mains des Anglais.

La France, à laquelle un roi de Siam avait déjà envoyé une députation sous Louis XIV, et qui était entrée, sous Louis XVI, en rapport avec Gia-Long, le roi détrôné de l'Annam, ne prit pied en Indo-Chine qu'en 1859. En 1862 elle y acquérait son premier établissement, trois provinces de la Cochinchine, auxquelles trois autres venaient s'ajouter en 1867; entre temps, en 1863, elle proclamait son protectorat sur le Cambodge. Plus récemment, à la suite d'hostilités qui ont duré pendant une douzaine d'années (1873-1885), elle établissait de même son protectorat sur l'Annam et sur le Tonkin (traités de Hué et de Tien-Tsin).

Au point de vue politique, l'Indo-Chine comprend, de l'ouest à l'est, deux colonies anglaises : la Barmanie, avec le Manipour, l'Arrakan et le Ténassérim (700 000 kil. carr., 8 millions d'hab.), et les Établissements anglais du Détroit; un grand État indépendant, le Siam (726 800 kil. carr., 5 700 000 hab.); un État vassal de la France, le Cambodge (100 000 kil. carr., 900 000 hab.); et un grand noyau de colonies françaises, comprenant la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin (430 000 kil. carr., 18 300 000 hab.).

Barmanie. — La Barmanie est peuplée de 8 millions d'habitants. Ces habitants, Barmans, Kakyen, Chan, Toungtha, Laotiens, Mon, Karen, sont en grande partie civilisés et remarquables pour leur intelligence et leur activité. Mais ils vivent divisés en tribus, souvent hostiles les unes aux autres, et c'est cette division qui a permis aux Anglais d'établir leur pouvoir dans tout le pays.

Les principales villes de la Barmanie sont situées sur l'Irraouaddi ou le long de la côte. La plus septentrionale est la ville de *Bhamo*, sur l'Irraouaddi, au point où ce fleuve devient navigable, et sur la route commerciale qui va de Rangoun à Chang-Haï par l'Irraouaddi et le Yang-tsé-Kiang; cette situation lui a permis de devenir un marché important : c'est là qu'aboutissent, par un chemin très difficile, les caravanes chinoises du Yunnan qui viennent échanger les produits de leur pays contre ceux de la Barmanie. Plus au sud, sur le fleuve, se trouvent les trois villes de *Mandalé*, d'*Amarapoura* et d'*Ava*, qui furent tour à tour capitales de la Barmanie; la première, **Mandalé** (65 000 hab.), devint capitale, en 1857, par un caprice royal; elle est située au milieu des rizières sur la rive gauche du fleuve et forme un carré parfait qu'entoure, à la façon des cités chinoises, une enceinte de briques, percée de quatre portes au milieu

des quatre côtés et flanquée de tours aux toits dorés. Le port de l'Irraouaddi est **Rangoun** (181 000 hab.), sur un des bras orientaux du fleuve; accessible aux plus gros navires, c'est, après Calcutta, le port le plus actif du golfe du Bengale; il est le grand marché des importations anglaises à destination de la Barmanie et du Yunnan; il est surtout le grand port d'exportation de tout le pays : il en part sans cesse des navires chargés de bois de construction, de gommes et d'épices; c'est le premier port du monde pour les expéditions de riz. *Maulmeïn* (58 000 hab.) occupe, à l'embouchure de la Salouen, une situation analogue et fait un commerce du même genre, mais avec une activité cinq fois moindre.

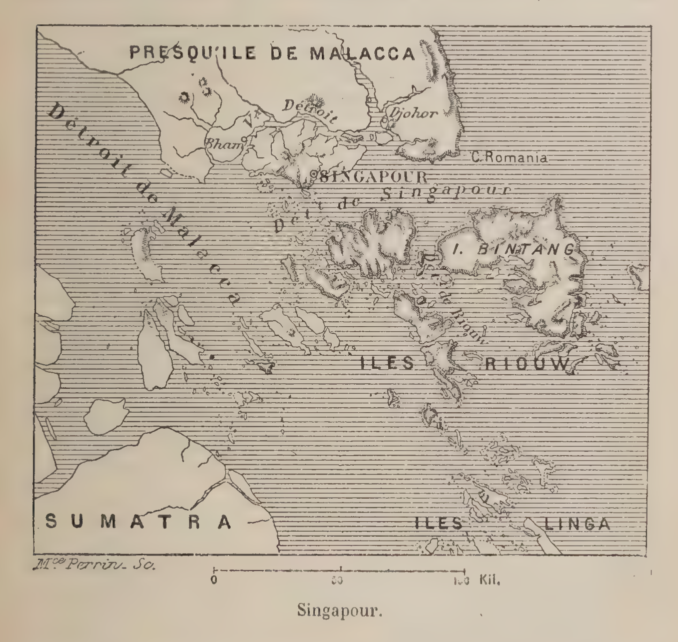
Les Anglais, en s'établissant en Barmanie, ont eu un double but : exploiter les richesses qu'elle renferme, s'y créer un chemin de pénétration vers le Yunnan.

Les richesses de la Barmanie sont de toute sorte. De nombreux produits agricoles y prospèrent, maïs, froment, tabac, cotonniers; les rizières en sont particulièrement productives. En outre, on y trouve des gisements miniers d'une grande importance : si l'or et l'argent sont rares, la Barmanie a des champs de rubis, et elle exporte du jade en Chine et dans le Japon, où l'on en fait des coupes, des boutons de mandarins et des amulettes; elle possède surtout, le long de l'Irraouaddi, du Kyendwen et dans le plateau des Chans, des gisements nombreux et peu profonds d'une houille de très bonne qualité. Il y a toute apparence que la Barmanie constituera pour l'Angleterre une riche colonie d'exploitation.

Il sera moins facile pour les Anglais d'y attirer les produits du Yunnan. Les rivières navigables, comme l'Irraouaddi et ses affluents, sont plus utiles au commerce intérieur qu'au commerce extérieur de la Barmanie. Ils ont conçu le projet d'établir une voie ferrée, qui relierait Maulmeïn à la frontière chinoise par le Siam et les États des Chans. Mais cette voie ferrée, longue de 1100 kilomètres, traverserait des pays habités par des tribus sauvages, et aurait à surmonter le faîte des hauteurs qui séparent les eaux de la Salouen et du

Ménam. L'Angleterre pourra-t-elle supporter la concurrence de la France, mieux placée au Tonkin, pour servir de débouché à la Chine méridionale? Cela dépend de l'activité de nos compatriotes.

Gouvernement des Détroits. — Les Anglais comprennent sous ce nom les îles *Andaman* et *Nicobar*; l'île *Poulo-*



Singapour.

Pinang, avec le territoire de *Wellesley*; le petit territoire de *Tulu-Saggar*, sur la côte de l'État de Pérak; le territoire de *Malacca* et l'île de *Singapour*. Ces différents établissements sont autant de comptoirs qui leur servent pour le commerce de l'Extrême-Orient.

Les trois villes principales qu'on y trouve sont : *Georgetown* (60 000 hab.), dans l'île Poulo-Pinang; *Malacca* (20 000 hab.), qui, avant d'avoir appartenu aux Anglais, fut occupée par les

Portugais et les Hollandais, et **Singapour**, la « cité des lions » (100 000 hab.). Admirablement situé à l'angle du continent et doué d'un excellent mouillage, le port de Singapour, seul ouvert aux navigateurs parmi les ports de l'Extrême-Orient, eut longtemps le monopole du commerce entre l'Inde, la Chine et le Japon. C'est encore aujourd'hui un entrepôt considérable. Les échanges qui s'y font atteignent une valeur de 600 millions. C'est par excellence la ville cosmopolite de cette partie du monde : on y trouve des Anglais, employés du gouvernement, soldats, notables commerçants; des Chinois, agriculteurs, artisans, ouvriers, formant le fond de la population; des Malais, pêcheurs ou bateliers; des Portugais, commis ou petits marchands; des Arabes, des Bengalis, domestiques ou porteurs d'eau; des Parsis; des Javanais. Tous les peuples de l'Extrême-Orient s'y coudoient.

Siam. — Le Siam, qui occupe, sur une superficie de 726 800 kil. carrés, le centre de la péninsule indo-chinoise, compte 5 700 000 habitants. Les Siamois sont un peuple civilisé, doux, humain, actif. Ils possèdent d'excellents agriculteurs, pratiquent le commerce avec succès, connaissent le tissage des étoffes, la teinture, et excellent dans l'art de broder. Ils ont une organisation gouvernementale complète : quatre ministres, une sorte de sénat, une armée organisée par des officiers européens, quelques navires chargés de la défense des côtes. A la tête du gouvernement se trouvent deux rois : l'un, monarque absolu, maître de la vie et des biens de ses sujets; l'autre, ayant le titre de roi et quelques attributs de la royauté, mais sans pouvoir. Une partie seulement du pays est soumise à l'autorité de ces rois; le reste est organisé patriarcalement et se contente de payer un tribut au gouvernement.

La capitale du Siam est **Bangkok** (400 000 hab.); située sur le Ménam inférieur, elle est traversée de canaux qui l'ont fait comparer à Venise, et formée en partie de maisons flottantes; c'est un port très fréquenté; on y vient chercher du riz et du bois. Plus au nord, également sur un bras du Mé-

nam, est *Siam* ou *Ayuthia* (50 000 hab.), qui fut capitale jusqu'en 1767. Dans le Laos, au nord-ouest du Siam, sont les deux villes de *Lakhon* (25 000 hab.) et de *Xieng-Maï* ou *Zimné* (50 000 hab.). Cette dernière, bâtie au milieu des rizières, et située sur la route commerciale du Yunnan à Maulmeïn, est un marché important; c'est par là que passerait, d'après le projet anglais, la voie ferrée destinée à relier la Chine au golfe du Bengale.

Placé entre la Barmanie anglaise et la Cochinchine française, le Siam est un pays où l'Angleterre et la France se disputent naturellement la principale influence. Chacun des deux pays a obtenu d'y construire une ligne télégraphique reliant Bangkok, d'une part à Maulmeïn, de l'autre à Saigon. Chacun tâche d'obtenir des consulats dans les principaux centres commerciaux. L'influence anglaise, longtemps prédominante, ne réussit aujourd'hui qu'à contre-balancer l'influence française.

Cambodge. — Le Cambodge, le plus petit des États de la péninsule, n'a que 100 000 kilomètres carrés d'étendue et 900 000 habitants. Mais c'est le plus civilisé de tous ces pays. Sa civilisation eut une période de grandeur. On a retrouvé, sur les bords du lac Tonlé-Sap, près de l'ancienne ville d'Angkor, des monuments remarquables, temples, pagodes, édifices en pierres, en briques, en bois sculpté, statues. Le pouvoir y appartient à un roi absolu, placé sous le protectorat de la France.

La capitale du Cambodge est **Pnom-Penh** (50 000 hab.), les « Quatre-Bras », située sur le Mékong, à l'endroit où il envoie, vers le nord-ouest, le bras qui aboutit au lac Tonlé-Sap, et, vers la mer, le fleuve Postérieur.

Indo-Chine française. — L'Indo-Chine française est la partie la plus peuplée de toute la péninsule. La Cochinchine a 1 800 000 habitants, l'Annam en a 5 millions, le Tonkin près de 12 millions. Ces habitants appartiennent à la race annamite, très rapprochée des Chinois dont elle a les coutumes, la religion, l'organisation politique et sociale, l'écri-

ture, et dont elle reconnaissait même naguère la suzeraineté.

La Cochinchine a pour capitale **Saigon**, qui, avec *Cholon*, cité indigène, compte 55 000 habitants, dont un millier d'Européens, presque tous Français; les autres villes importantes sont *Chaudoc*, *Mytho*, *Vinh-Long*, sur les deux bras du Mékong, et le petit port de *Hatien*. La capitale de l'Annam est **Hué** (50 000 hab.), sur le Tuong-Trien, non loin de la mer.— La capitale du Tonkin est **Hanoï** (150 000 hab.), bâtie sur le fleuve Rouge, au milieu d'une riche plaine, couverte de rizières et de plantations tropicales; les autres villes du Tonkin sont le grand port de *Haïphong*, sur le Taï-Binh, *Nam-Dinh* et *Haï-Dzuong*.

L'Indo-Chine française est un pays riche. Le riz, le coton, la canne à sucre y réussissent partout; la terre y est remarquablement couverte de cultures : pas un pouce n'y est perdu. Les richesses du sous-sol ne sont pas moins grandes. Enfin la voie qu'elle peut ouvrir, par le Mékong et le Song-Koï, vers la Chine méridionale, un des pays du monde les plus riches en minerais, est la plus courte de toutes : un chemin de fer permettra de tourner les rapides de Khong; le Song-Koï deviendra, à peu de frais, navigable en toute saison; par ces fleuves s'exporteront les métaux, le thé, l'opium du Yunnan, qui importera en échange le sel, les épices et le coton du Tonkin, divers articles venus de Canton, les cotonnades et les étoffes de provenance européenne. Des voies ferrées pourront du reste suppléer à l'insuffisance des fleuves. L'Indo-Chine française, trop peuplée déjà pour devenir une colonie de peuplement, peut devenir une magnifique colonie de commerce.

Toutefois la France y est depuis trop peu de temps pour que son action y soit déjà bien sensible. Le commerce y est encore faible, l'industrie peu active. En 1888, le chiffre total du commerce était de 127 millions de francs, 56 à l'importation, 71 à l'exportation. Dans ce chiffre, les importations de la France n'étaient malheureusement comprises que pour 11 millions, les exportations pour 2.

RÉSUMÉ

I. L'Indo-Chine est la presqu'île que limitent le golfe du Bengale et de Siam, la mer de Chine, les hautes terres de la Chine méridionale. Elle se termine elle-même par l'étroite presqu'île de Malacca. Sa superficie totale est de 2 114 000 kilomètres carrés.

II. **Relief.** — Soulèvements montagneux, écartés comme les doigts d'une main et séparés par des vallées. Arrakan-Yoma ; Pégou-Yoma ; Chan-Yoma (3 194 m.) ; monts de Bassac ; monts de l'Annam (Phou-San, 2 765 m.). Les principales plaines sont marécageuses, comme la Cochinchine et le Tonkin.

Les côtes du golfe de Martaban, de la Cochinchine, du Tonkin ont les caractères des côtes basses et marécageuses. La côte du Ténassérim et de l'Annam, au contraire, sont rocheuses et riches en indentations profondes (baie de Tourane).

III. **Climat.** — Climat tropical ; deux saisons : humide, de mai à septembre ; sèche, de septembre à mars. Les écarts de température augmentent du sud au nord. L'humidité, très forte en Barmanie, est partout suffisante.

IV. **Hydrographie.** — 5 grands fleuves : l'Irraouaddi, grossi du Kyendwen, est navigable depuis Bhamo ; la Salouen n'est presque pas navigable ; le Ménam est utilisable jusqu'au confluent de son tributaire, le Méping ; le Mékong, très puissant, est coupé par les rapides de Khong ; le Song-Koï, grossi des rivières Noire et Claire, arrose le Tonkin, où il entre à Laokay, et offre une bonne voie de pénétration vers le Yunnan.

V. **Aptitudes naturelles et richesses minérales.** — Pays riche. Il possède des forêts (arbre à vernis, bois de tek) ; des cultures de toute sorte (céréales, café, cannes à sucre, rizières) ; des mines de pierres précieuses, d'étain, de houille (Barmanie, Malacca, Tonkin).

VI. **Population.** — Peu nombreuse, 33 millions et demi. Les habitants partagés entre l'influence chinoise et l'influence hindoue. 5 races principales : 1° Annamites, Thaïs et Barmans ; 2° Khmers ou Cambodgiens ; 3° peuples sauvages du nord, Moïs, Muongs, Kakyen ; 4° peuples sauvages du sud ; 5° Malais. Nombreux Chinois dans la péninsule.

VII. **Colonisation européenne.** — Deux peuples s'y disputent la prépondérance : les Anglais, établis à l'ouest (1824-1886), les Français, à l'est (1862-1885).

VIII. **Géographie politique et économique.** — 1° Barmanie aux Anglais : 8 millions d'habitants. Villes : Bhamo, Mandalé, Rangoun

(181 000 hab.), Maulmeïn ; colonie d'exploitation plus que de transit :

2° Gouvernement britannique des Détroits. Villes principales : Georgetown, Malacca, Singapour (100 000 hab.).

3° Siam (5 700 000 hab.). Capitale Bangkok (400 000 hab.); villes principales : Ayuthia, Xieng-Maï. Anglais et Français se disputent l'influence sur cet État encore indépendant.

4° Cambodge (900 000 hab.), sous le protectorat français. Capitale Pnom-Penh.

5° Indo-Chine française (Cochinchine, Annam, Tonkin, 18 300 000 hab.). Villes principales : Saigon, en Cochinchine ; Hué, en Annam ; Hanoï (150 000 hab.) et Haïphong, au Tonkin. Colonie non de peuplement, mais de commerce et de transit vers le Yunnan.

EMPIRE CHINOIS

La carte de l'Asie orientale offre, dans ses principales lignes, une configuration générale tout à fait remarquable. La plupart des traits caractéristiques de cette partie du continent, grande chaîne de l'Himalaya, rivages et archipels, y prennent une forme curviligne; les rivages, particulièrement, forment trois arcs convexes successifs.

C'est la plus grande de ces courbes (5 500 kil.), entre la mer du Japon et le golfe du Tonkin, qui sert de base à un grand triangle appuyé sur la mer de Chine, et dont le sommet se place au centre même de l'Asie, coïncidant avec le mont Tagharma (6 480 m.), l'un des sommets principaux du Pamir ou « Toit du Monde ». Les deux longs côtés de ce triangle se confondent dans presque toute leur étendue avec des chaînes de montagnes importantes : au nord, avec les Thian-Chan d'abord, les monts Altaï ensuite, et plus loin avec les monts de la Transbaïkalie; au sud, avec la chaîne curviligne de l'Himalaya, puis, au delà, avec les chaînons qui, du Yunnan au golfe du Tonkin, forment la base de la presqu'île indo-chinoise. Ce grand triangle est rempli par l'**empire chinois.**

Son étendue est considérable. Inférieure de moitié à celle de l'empire de Russie, elle est supérieure d'un cinquième à celle des États-Unis d'Amérique, d'un dixième à celle de l'Europe tout entière. Elle mesure 11 millions et demi de kilomètres carrés.

Cet immense espace se divise en deux parties. Une ligne tirée du point où le Brahmapoutra sort des gorges de l'Himalaya jusqu'au golfe de Liao-Toung, au fond de la mer Jaune, le partage assez exactement en deux régions distinctes : au nord-ouest de cette ligne sont situées les dépendances exté-

rieures de la Chine, grand plateau central de l'Asie, Mandjourie, Corée; au sud-est se trouve la Chine proprement dite.

I. — PLATEAU CENTRAL DE L'ASIE

Vue générale. — Le grand plateau central comprend à lui seul les trois cinquièmes de la surface de l'Empire chinois. C'est la plus énorme protubérance du globe. Les plus hautes montagnes de la terre, semblables à de formidables remparts, l'entourent et en défendent l'abord.

Au sud s'étendent les monts **Himalaya**, « le séjour des neiges », longs de 2 200 kilomètres, larges de 250. Ils comprennent deux arêtes parallèles que sépare un sillon profond de 2 à 3 000 mètres, sorte de rainure où coulent, à 3 ou 4 000 mètres d'altitude, l'Indus et le Tsan-Po, cours supérieur du Brahmapoutra. L'arête méridionale est la moins continue; les rivières qui descendent vers l'Indus ou le Gange, Satledj, Gange, Gogra, Gandaki, Kosi, y creusent de nombreux défilés. Mais c'est elle qui renferme les plus hauts sommets : de tous côtés s'élèvent d'énormes masses montagneuses, généralement couvertes de forêts sur les pentes inférieures, dominées par des neiges et d'énormes étendues glacées sur les cimes; les principales de ces montagnes sont : le *Kantchindjinga* (8 478 m.), le *Gaourisankar* ou *pic Everest* (8 840 m.), la plus haute cime mesurée du globe, le *Davalaghiri* (8 180 m.). Les monts de **Karakoroum**, qui bordent la rive droite de l'Indus, avec le *Dapsang* (8 615 m.) pour point culminant, sont presque aussi élevés.

A l'ouest, un petit plateau flanque le grand plateau d'Asie : c'est le **Pamir**, ou *Toit du Monde*, enchevêtrement de roches granitiques, de soulèvements et de ravins qui lui donnent l'apparence d'un chaos. Ce plateau, peu étendu si on le compare au grand plateau voisin, n'a guère que 100 000 kilomètres carrés de superficie. Mais son altitude moyenne est considérable, 4 à 4 500 mètres : une mer intérieure, le *Kara-*

Koul, s'y creuse à plus de 4000 mètres au-dessus du niveau de l'océan ; et néanmoins les montagnes qui s'y dressent, le *Tiritchmir* (7500) à l'ouest, le pic *Kaufmann* (7000) au nord,



Pamir.

le *Tagharma* (7860) à l'est, sont assez élevées pour paraître encore de gigantesques montagnes, malgré la hauteur du socle qui les supporte. Aussi la végétation du Pamir est-elle pauvre, la vie animale rare. Des vents furieux et des tem-

pêtes de neige le balaient incessamment. Pamir, qui signifie, suivant les uns « solitude », veut dire, suivant les autres, « contrée à vents glacés ».

Au nord-ouest et au nord, le rebord du plateau central



Porte de Dzoungarie.

est formé par les chaînes qui ferment au sud les plaines du Turkestan et de la Sibérie : *Alaï*, *Thian-Chan*, *Altaï*, *Saïan*, *Monts de la Transbaïkalie*. Orientées d'une manière générale de l'ouest à l'est, ces diverses chaînes ne forment pas une arête continue. Ce sont, au contraire, des soulèvements parallèles entre lesquels s'ouvrent de larges seuils qui permettent de communiquer du plateau avec les deux

plaines voisines. Le principal de ces seuils est, entre les Thian-Chan et l'Altaï, la *Porte de Dzoungarie*, dont le point culminant n'atteint pas 600 mètres; elle est semée de lacs sans écoulement, comme l'Oulioungour et l'Ebi-Nor, et c'est par elle que passèrent autrefois les grandes expéditions des Mongols vers l'occident.

La plus importante de ces chaînes est celle des **Thian-Chan**, ou *Monts Célestes*. Elle couvre plus d'un million de kilomètres carrés, deux fois la superficie de la France. Cet immense soulèvement, qui s'étend depuis la vallée du Syr-Daria jusque vers Khami et Barkoul, presque au centre du Gobi, sur une longueur de 2 500 kilomètres, se compose de nombreuses chaînes d'un parallélisme remarquable et d'une considérable élévation. Le mont *Séménoff*, sommet culminant de la chaîne dans le Turkestan Russe, a déjà 4 685 mètres d'altitude. Le *Khan-Tengri*, point culminant de la chaîne entière, atteint 7 540 mètres sur la frontière des empires Russe et Chinois. Plus à l'est, les frères Groum-Grjimaïlo ont récemment découvert un massif très puissant dont l'altitude, à en juger d'après la quantité des neiges persistantes qui y est accumulée, ne doit pas être inférieure à 6 000 mètres : c'est le Does-Megen-Ora. Plus à l'est encore, le Bogdo-Ola n'a pas moins de 4 000 mètres.

Vers l'est, le plateau a pour bornes des montagnes moins élevées quoique hautes; mais elles sont mal connues. Le **Grand Khingan**, dont quelques sommets portent la trace de volcans éteints, ne dépasse guère 2500 mètres. Les monts **In-Chan**, qui ont la même hauteur, sont composés d'une série de chaînes de nature volcanique, formées de roches anciennes. Le massif d'**Ala-Chan** dépasse 3 000 mètres : Ces chaînes, nues et arides du côté du désert, sont herbeuses, revêtues de bois et de prairies vertes du côté qui regarde la mer.

Le plateau qu'enserrent ces montagnes n'a point l'apparence d'une surface plate et monotone. De puissants soulèvements le sillonnent de l'ouest à l'est avec des hauteurs comparables à celles du pourtour. La difficulté des explo-

rations en ces régions élevées fait que la plupart de ces montagnes sont encore à peine connues.

L'**Astyn-Tagh**[1], découvert en 1876 par le voyageur russe Prjévalsky, a été traversé, en 1889-90, par l'explorateur français Bonvalot et par le prince Henri d'Orléans qui le représentent comme formé « de massifs élevés, entièrement sableux, encaissant çà et là des rochers de schiste déchiquetés. L'unique végétation se compose de petits arbustes rabougris qui croissent en bouquets. On ne voit que peu de neige, de loin, sur la cime des pics élevés[2]. » Et pourtant l'Astyn-Tagh s'élève à 4500 mètres; nos explorateurs le franchirent à une altitude de 3963 mètres, au col de *Tach-Davan*.

Le **Nan-Chan**, auquel se relie l'Astyn-Tagh vers l'est, se compose de plusieurs soulèvements parallèles, couverts de glaciers et hauts parfois de 5 à 6 000 mètres.

Le **Kouen-Lun**, plus méridional et long de 4 000 kilomètres, est un des exemples les plus remarquables des modifications que les agents atmosphériques font subir à la surface du globe. Les roches anciennes qui le composaient, rongées par les eaux, se sont effondrées dans les vallées. Il n'en reste plus que le socle, percé de loin en loin par des brèches fraîchement échancrées. On y trouve cependant des hauteurs qui dépassent 6 000 mètres : le *Haring-Hou* n'a pas moins de 7 283 mètres d'altitude ; des neiges éternelles et des glaces énormes s'y étendent.

Ces chaînes intérieures divisent le grand plateau d'Asie en trois compartiments qui diffèrent par le relief, le climat et les conditions générales de la vie : au nord-est, le *Gobi* ou *Chamo*; au nord-ouest, le *Turkestan oriental* ou *bassin du Tarim*, qui communique avec le Chamo par un isthme étroit de 350 kilomètres, à la hauteur de Khami, entre le Thian-Chan et l'Astyn-Tagh; au sud, enfin, le *Thibet*.

1. *Astyn-Tagh*, « montagnes intérieures », et non *Altyn-Tagh*, « monts de l'or ».

2. Henri d'Orléans, *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1891. — G. Bonvalot, *De Paris au Tonkin à travers le Thibet inconnu*, Paris, Hachette, 1891.

Gobi. — Le Gobi des Mongols, que les Chinois appellent Chamo, « océan de sable », atteint vers l'est sa plus grande extension, entre Ourga et le cours moyen du Hoang-Ho; à l'ouest, les ramifications de l'Altaï et du Thian-Chan le découpent en une foule de défilés, dont le principal est la Porte de Dzoungarie. Il a la forme d'un bassin dont le fond, qui est situé vers le centre, a environ 1 000 mètres d'altitude, tandis que les bords s'élèvent jusqu'à 1500 mètres. Parfois le bassin médian se creuse davantage; Ebi-Nor n'est qu'à 213 mètres; quelques parties descendent même au-dessous du niveau des mers. D'autres fois, au contraire, se dressent des massifs montagneux, comme celui d'Ala-Chan, et des hauteurs à pentes douces. On évalue à 1144 mètres l'altitude moyenne du plateau entier.

Le Gobi a dû être autrefois occupé par une mer : les Mongols croient même généralement que ce lit desséché se remplira un jour de nouveau. Le sol en est formé de matières détritiques, galets, graviers, sable mouvant, lœss argileux; il abonde en sel.

Le climat en est très continental. L'hiver est très froid et accompagné de violentes tempêtes : par 42°, c'est-à-dire à la latitude de Naples, Prjévalsky observa, le 20 novembre 1871, un froid de — 32°,7. En revanche, les étés ont une température presque tropicale; le sol dénudé du désert s'échauffe rapidement jusqu'à 50, 60 degrés, quelquefois plus; le voyageur Szechenyi supporta une température de 40 degrés sous sa tente; au dehors, la chaleur est d'autant plus accablante que les ombrages manquent et que l'air est d'une extrême sécheresse. Il n'y a guère moins de différence entre les températures du jour et de la nuit; en quelques heures, le thermomètre s'abaisse ou s'élève de 40 degrés et plus. Ces brusques variations ont pour effet de disjoindre les roches, et le sol du désert est jonché de débris que le vent roule et réduit peu à peu en poussière.

L'humidité fait défaut au Gobi. Les chaînes qui l'encadrent sont hautes et le privent de toute humidité. Prjévalsky parcourut 1600 kilomètres, entre Ourga et le Nan-Chan, sans trouver un seul cours d'eau; les rivières qui naissent dans

les montagnes ne tardent pas à se perdre dans des lacs ou des marais salés, après avoir quelquefois créé des oasis. Le vent est si sec qu'en hiver il fendrait la peau des voyageurs s'ils n'avaient soin de porter des masques de feutre pour se garantir le visage.

Cette sécheresse excessive, ces températures extrêmes, les substances salines du sol, expliquent la pauvreté végétale du Gobi. La végétation ne s'y présente, même dans les régions les plus favorisées, qu'en taches isolées, dissimulant à peine le fond jaunâtre ou rougeâtre du sol. Quant aux arbres, ils manquent. On y trouve des broussailles qui croissent de loin en loin et abritent de rares animaux : oiseaux, lièvres, loups, chevaux sauvages, moutons sauvages ou argali, lézards, tous plus ou moins nomades. Les deux espèces végétales les plus fréquentes sont le dyrissoun, qui croît en fourrés isolés et atteint 2 à 3 mètres de haut, et le saxaoul, dont les rameaux n'ont point de feuilles. Deux régions du Gobi sont particulièrement désolées. L'une est le plateau de l'*Ordos*, que l'immense coude du Hoang-ho enveloppe de trois côtés. Le sol, formé de lœss, est recouvert d'une épaisseur considérable de sables mouvants que les vents ont amoncelés en dunes hautes de 20 à 30 mètres. « Ces sables, dit Prjévalsky, produisent sur l'âme une sorte d'angoisse étouffante. Si, monté sur un de ces tertres, vous interrogez l'espace, aucune végétation ne vient réjouir votre regard; vous n'apercevez pas un brin d'herbe, pas un animal, excepté le lézard. Le silence n'est même pas troublé par le cri d'un grillon; vous êtes perdu au milieu d'une mer de sable; le calme du tombeau vous entoure, et, malgré vous, vous êtes envahi par une tristesse douloureuse[1]. » L'autre est le *désert d'Ala-Chan*, situé à l'ouest de l'Ordos, dont il est séparé par le Hoang-ho : il représente le fond d'un immense bassin lacustre; le sol, limoneux ou recouvert de sables, est semé de bassins à moitié desséchés et de salines incultes. Sa désolation défie toute description.

1. Prjévalsky, *Mongolie et pays des Tangoutes*, trad. du russe par Du Laurens; Paris, Hachette, 1880. — *De Zaïssansk au Thibet* (*Tour du Monde*, 1887, 1er sem.).

Les rares oasis que possède le Gobi sont situées au pied des montagnes d'où leur vient quelque humidité. Les principales sont *Khami* et *Barkoul*, au pied du Thian-Chan, *Kobdo* et *Ouliasoutaï*, au pied de l'Altaï, *Ourga*, non loin de la frontière sibérienne. Leur prospérité est d'ailleurs médiocre; elles luttent très difficilement contre l'hostilité des peuplades du désert; beaucoup d'entre elles ont disparu. Le long du rebord septentrional du plateau sont échelonnées de nombreuses ruines qui marquent la résidence des anciens chefs mongols : les plus fameuses sont celles de *Karakoroum*, l'ancienne capitale de Gengis-Khan, à l'ouest d'Ourga.

Turkestan oriental. — Le Turkestan oriental forme une large région qu'encadrent de trois côtés les hautes cimes du Thian-Chan, du Pamir, du Kouen-Lun, de l'Astyn-Tagh, et que relie au Gobi un étranglement de 350 kilomètres, situé à la hauteur de Khami.

C'est un grand plateau, d'une altitude moyenne de 700 à 1300 mètres, qui, comme le Gobi lui-même, fut autrefois couvert par une mer : les Chinois l'appellent *Han-Haï*, c'est-à-dire « mer desséchée ». Le sol, en général peu accidenté, est formé de sable légèrement salé, emprisonnant çà et là de petits étangs saumâtres à moitié desséchés et perdus sous une végétation de roseaux.

Plus favorisé que le Gobi, le Turkestan chinois a ses cours d'eau. Les hautes montagnes du pourtour, abondantes en neiges et en glaciers immenses, donnent naissance à de nombreuses et fortes rivières. Parmi elles on remarque : le *Khotan-Daria*, venu du Kouen-Lun occidental; le *Yarkend-Daria*, qui prend sa source sur le plateau de Kachmir dans le Karakoroum; le *Kachgar-Daria*, qui sort du Trans-Alaï, au sud du col Kyzy-Art; le *Taouchan-Daria* et l'*Ak-Sou*, nés sur les flancs du Thian-Chan. Ces rivières qui, au temps des crues, couvrent parfois d'immenses espaces, se réunissent en une même masse d'eau, qu'on nomme le **Tarim**. Puissant d'abord, large de 2 ou 300 mètres, profond de 4 à 6, il a fallu le border de digues, qu'il rompt parfois pour former au milieu des sables d'immenses marécages. Mais bientôt, sous

l'influence desséchante du climat de l'Asie centrale, il s'appauvrit, diminue à la fois de largeur et de profondeur, et finit par disparaître au milieu de marais plats, couverts de tamaris bas et de roseaux peu élevés qui servent d'abri à des milliers d'oiseaux aquatiques, canards, hérons, oies, cormorans. Cette dépression où se perd le Tarim s'appelle le **Lob-Nor**. Elle fut autrefois occupée par un grand lac; mais elle s'est progressivement asséchée; les eaux qui le remplissaient se sont évaporées; les derniers explorateurs de ces régions, Prjévalsky, Bonvalot et le prince d'Orléans, disent qu'il n'y a plus de Lob-Nor. « Là où les anciennes traditions marquaient un grand lac, écrit ce dernier, il n'y a plus que des roseaux, et, à leur tour, ceux-ci font peu à peu place au sable. L'apport du Tarim diminue d'année en année, et l'on peut prévoir le temps où le désert aura couvert de ce linceul que les historiens ne peuvent soulever, l'emplacement d'Aballah, de Vupéhakan et d'Eurtin. »

Le climat du Turkestan chinois est absolument continental. Pendant l'hiver, assez court, le thermomètre descend jusqu'à — 20 degrés; dès le mois de mars la température s'échauffe et s'élève déjà à 30 degrés; les étés sont brûlants. D'ailleurs l'humidité est rare : le pays reçoit en été quelques pluies d'orage; il n'est bien arrosé que sur le bord des rivières.

Par suite, la végétation est triste. Les quatre cinquièmes de l'étendue totale du pays sont couverts de déserts, dont le plus connu est, à l'ouest du Lob, celui de *Takla-Makan*. Ce sont d'immenses étendues de sable, tantôt entièrement nues, tantôt couvertes d'arbustes rabougris, de saxaouls ou de tamaris, qui abritent de rares animaux. Quelques habitants y vivent, sur les bords du Lob, de la pêche ou de la chasse aux oiseaux; leur existence est misérable, leur esprit borné. « Le cercle étroit de ses conceptions, dit Prjévalsky en parlant de l'habitant du Lob-Nor, ne va pas au delà des rives du lac où il a vécu. L'éternel combat avec le besoin, la faim, le froid, a imprimé à son caractère un sceau d'apathie mélancolique; il ne rit presque jamais. » — Tout autres sont les bords des rivières. La terre, sillonnée de canaux, bien arrosée, s'y couvre de cultures; ce sont de toutes parts des

champs cultivés, des jardins, de grandes allées ombragées de saules et de peupliers, des vergers; le coton et les céréales, le chanvre et le riz, y croissent côte à côte; des arbres fruitiers de toute sorte, poiriers, pommiers, pêchers, abricotiers, vignes, grenadiers, y mêlent leurs branches : « Des villes, des villages, écrit Élisée Reclus, disparaissent en entier sous la verdure; les rues sont garnies de treillages, sur lesquels s'enroulent des pampres et des lianes, retombant sur les passants en nappes de feuilles, de fleurs et de fruits; les terrasses des maisons basses sont ornées de plantes fleuries et parfumées, et les jardins resplendissent de l'éclat des roses..... Le voyageur qui vient d'échapper aux formidables solitudes du désert croit entrer dans un lieu de délices lorsqu'il pénètre sous les ombrages, dans les jardins odorants. »

C'est sur les rivières, à proximité des montagnes, que sont situées, au milieu des oasis, les principales villes du Turkestan chinois. L'oasis de *Khotan*, couverte de mûriers et de champs de coton, et placée non loin de montagnes où l'on trouve l'or, le fer et le jade, nourrit une population de 500 000 habitants. Plus au nord, à l'issue des routes difficiles qui mènent du plateau dans l'Inde, est *Yarkend* qui compte cent soixante mosquées et douze caravansérails toujours encombrés de marchands. *Kachgar*, située de même à l'entrée des gorges qui mènent dans le Ferghana, est peuplée de 50 000 habitants. On peut citer encore, au nord du Tarim, l'oasis d'*Ak-Sou*, et, sur l'Ili, dont les sources appartiennent à la Chine, la ville de *Kouldja*, dont les habitants, peu nombreux, exploitent les riches gisements miniers des environs.

Thibet. — Le Thibet est mal connu. D'accès très difficile, à cause de son altitude, de son étendue, de l'âpreté de ses montagnes, de la rudesse du climat, du manque de populations, qui entraîne l'absence de vivres et de ressources, il est resté longtemps inexploré. Aujourd'hui encore, malgré les récits de plusieurs missionnaires, des poundits hindous, de Prjévalsky qui le visita en 1878, de Bonvalot et du prince Henri d'Orléans (1889-90), il s'y trouve beaucoup de régions inexplorées.

« Les Chinois, dit Bonvalot, comparent le Thibet à trois cuvettes contenues l'une dans l'autre. On pourrait plutôt le comparer à un plateau sur lequel on aurait cassé en plusieurs fragments deux ou trois soucoupes à fond évasé. On descend doucement ou l'on monte doucement à l'intérieur des fragments, puis on passe dans les cassures et l'on se trouve de l'autre côté. Les mouvements de terrain sont immenses et simples. » Quoi qu'il en soit, le Thibet se maintient partout à une altitude énorme. On y est rarement au-dessous de 4 000 mètres. C'est là vraisemblablement le sommet du monde. Parfois le plateau se creuse et les eaux s'amassent dans ces cavités pour former des lacs salés : tels le *Tengri-Nor*, situé non loin de Lhassa, à 4630 mètres d'altitude, et, au pied du Nan-Chan, le *Koukou-Nor*, à 3050 mètres ; en général, ces lacs s'assèchent; beaucoup ont disparu, et leur emplacement se reconnaît à une nappe cristalline qui recouvre le sol. Parfois, au contraire, le plateau se redresse en soulèvements énormes, comparables encore aux plus grandes Alpes, malgré la hauteur du socle sur lequel ils reposent; les sommets culminent à 7 ou 8 000 mètres; les cols sont à 6 000 mètres, parfois 6 500 : telles les chaînes aperçues et baptisées par Bonvalot, les monts *Christophe Colomb*, les volcans *Élisée Reclus* et *Ruysbroeck*, la chaîne *Crevaux*, les monts *Dupleix*, peut-être plus hauts que l'Himalaya[1]. A l'angle sud-est du plateau, les soulèvements sont innombrables, les montagnes succèdent aux montagnes, les chaînes se heurtent, s'entre-croisent en un gigantesque chaos, séparées les unes des autres par des vallées profondes, sortes de couloirs perdus entre des murs de rochers prodigieusement hauts.

Le Thibet a de nombreux cours d'eau provenant des neiges et des glaciers qui couvrent ces gigantesques chaînes. La plupart s'épuisent dans les lacs intérieurs du plateau. Seuls ceux du sud et du sud-est réussissent à percer toute la masse rocheuse et à gagner l'une des mers extérieures qui baignent l'Asie.

1. Voir l'*Année cartographique*, premier supplément, octobre 1891 ; librairie Hachette.

La région sud-orientale est un des centres de dispersion des eaux les plus importants de la terre entière. C'est là que prennent naissance le *Tsan-Po*, ou Brahmapoutra supérieur, que grossit le Ki-Tchou, la rivière de Lhassa; le *Ken-Po* et le *Kara-Oussou* qui, sous les noms d'Irraouaddi et de Salouen, vont se jeter dans le golfe du Bengale; le *Gorghi*, ou Mékong supérieur; le *Mouroui-Oussou*, qui plus bas se change en Kin-Cha-Kiang, puis en Yang-Tsé-Kiang, et le *Hoang-Ho*, qui, après des cours d'une longueur considérable, vont porter leurs eaux au Pacifique.

Le climat du Thibet est d'une rudesse extrême, ce qui s'explique par l'altitude et par le voisinage de montagnes neigeuses d'où l'air plus froid et, par suite, plus lourd se précipite dans les vallées. En hiver, le thermomètre s'abaisse jusqu'à — 40 degrés; Prjévalsky vit geler le mercure dans la seconde moitié de décembre. Tous les ruisseaux, rivières, lacs sont saisis par la glace, quelquefois même ils le sont en été ; seules quelques nappes d'eau doivent de ne pas geler à la masse énorme du sel dont elles sont chargées. Ce qui ajoute à la rudesse du climat, c'est la sécheresse de l'air et la fréquence des vents violents. En dépit de l'altitude, les neiges tombent rarement l'hiver, mais bien plutôt en été, lorsque montent les vapeurs de l'océan Indien. Quant aux vents, ils soufflent pendant presque toute l'année de l'ouest à l'est, suivant l'orientation de cette contrée, avec une continuité et une force remarquables. Schlagintweit rapporte que pour empêcher la peau de se fendre, les voyageurs enduisent leur visage de graisse.

Ces froids rigoureux, la sécheresse de l'air, la violence des ouragans, la pauvreté d'un sol sablonneux, argileux, souvent salin, tout contribue à la pauvreté de la flore thibétaine. « On ne voit pas un arbre, dit Prjévalsky, mais seulement par-ci par-là des buissons difformes s'élevant parfois à un pied de terre; dans le voisinage des rivières, là où le terrain est argilo-sablonneux, des oignons, des tulipes et des astragales; partout ailleurs le sol est entièrement dénudé ou couvert de plaques d'une sorte de mousse mesurant un pouce de hauteur. » Il faut descendre au sud, vers Lhassa et le cou-

loir de l'Indus, ou vers les villes encaissées du sud-est, pour retrouver, sur les montagnes, les bouquets de rhododendrons, hauts de 3 à 4 mètres, et les forêts de conifères; dans les bas-fonds, les peupliers, les saules et les champs de céréales. Et cependant, malgré la pauvreté de la flore, les animaux abondent sur le Thibet; l'absence presque absolue de l'homme et la richesse des sources expliquent cette contradiction apparente : les pâturages sont bien vite épuisés, mais



Routes commerciales du Thibet.

l'espace est illimité. De nombreux troupeaux sillonnent ces hauteurs, brebis, chèvres aux longues laines, renards, chacals, chiens sauvages, loups blancs à poils laineux, ours blancs; les espèces les plus fréquentes sont les ânes sauvages, des yaks sauvages, qui sont doués d'une force énorme, et des antilopes au pelage gris tirant sur le blanc. Des aigles et des gypaètes barbus planent au-dessus des caravanes de passage.

Les principales villes du Thibet sont situées sur la lisière méridionale. Le marché de *Gartok* est situé sur un affluent

de l'Indus. *Chigatsé*, près du Tsan-Po, fait un commerce d'échanges avec l'Inde, dont elle est assez voisine par la coupure du Sikkim. La capitale est **Lhassa**, située, à 3 565 mètres d'altitude, sur un affluent du Tsan-Po : c'est la métropole du bouddhisme ; vingt mille prêtres y résident, et, parmi eux, le Dalaï-Lama, chef suprême de cette religion ; une foule de pèlerins s'y rend chaque année ; des couvents innombrables, immenses, prodigieusement riches, l'entourent. Mais l'accès en est rigoureusement interdit aux étrangers de l'Occident ; l'abbé Desjardins, Prjévalsky et, tout récemment, Bonvalot et le prince Henri d'Orléans s'en sont vu refuser l'entrée : c'est par surprise, à la faveur des déguisements, qu'y ont pénétré les explorateurs et missionnaires européens, Manning, Huc, Gabet, de même que les poundits hindous, qui nous ont décrit la ville. Au sud-est se trouve, près du Kin-Cha-Kiang, la ville de *Batang*, un des plus jolis coins du Thibet. Plus au nord, sur le Hoang-Ho, à l'extrémité du Nan-Chan, est la ville chinoise de *Lan-Tchéou-Fou*, point de passage obligé pour les caravanes qui se rendent de Chine vers le Turkestan oriental, la Mongolie et le Thibet.

Domination chinoise dans l'Asie intérieure. — Le grand plateau central de l'Asie a considérablement influé sur les destinées de l'Asie orientale. Dressé si haut au milieu du continent, il isolait les unes des autres toutes les plaines de son pourtour qui ne peuvent communiquer que par lui. D'autre part, les routes qui le sillonnent ne pouvaient être nombreuses, à cause des déserts qui en couvrent la surface.

Une route unit Péking à Kiakhta par Kalgan et Ourga, « la route du thé », comme on l'appelle. Une autre, plus occidentale, quitte celle-ci à Saïr-Oussou, et, le long de l'Altaï, par Ouliasoutaï et Kobdo, gagne l'Ob et la Sibérie. Une troisième quitte le Hoang-Ho à Lan-Tchéou-Fou, longe la base septentrionale du Nan-Chan, franchit l'étranglement du Gobi vers Khami, et, par le Thian-Chan et la Porte de Dzoungarie, pénètre dans le Turkestan. C'est pour posséder ces routes que les Chinois ont conquis l'Asie intérieure.

Les habitants étaient clairsemés et manquaient de cohésion. Ils appartiennent, en effet, à trois groupes principaux fort différents. Au nord-est habitent les *Mongols* : ce sont les descendants des hordes qui menacèrent l'Europe au moyen âge; mais ils sont aujourd'hui peu terribles; l'esprit guerrier est très affaibli chez eux; ils mènent la vie nomade et patriarcale, conséquence obligée des régions stériles et arides qu'ils parcourent, déplaçant sans cesse leur yourte ou tente de feutre, et poussant devant eux leurs chevaux et leurs brebis. A l'ouest sont des peuples de *race turque*, très mêlés, Kirghiz, Kalmouks, vivant d'agriculture ou d'élevage, et, comme leurs frères du Turkestan caspien, pratiquant avec fanatisme la religion musulmane. Au sud habitent les *Thibétains*, de race mongole et de religion bouddhiste, remarquables par leur intelligence, leur humanité, leur douceur, leur esprit industrieux et jovial, mais peu capables d'initiative.

C'est au XVIIe siècle que les Chinois se sont emparés de ces pays. Ils leur ont laissé leurs chefs, mais en les astreignant à payer un tribut annuel. L'influence chinoise a pour principal agent la religion bouddhiste; elle se sert des lamas, qu'elle gagne par des présents, pour subjuguer les habitants. En outre la Chine a peuplé de fonctionnaires et de garnisons les principales villes du pays. Les Chinois enfin s'y répandent peu à peu dans les oasis comme agriculteurs, dans les centres de commerce comme marchands. La grande muraille, que les Chinois avaient élevée pour se mettre à l'abri des entreprises de leurs voisins, a cessé de séparer les deux races, mais ce sont les Chinois qui l'ont franchie : on les trouve jusqu'au pied du plateau de Pamir.

Toutefois la colonisation chinoise est loin d'avoir été jusqu'à ce jour très prospère. Partout on les accueille avec méfiance, sinon avec mépris et haine; on les force à vivre dans des quartiers spéciaux; on ne contracte que rarement des alliances avec eux. A différentes reprises, jusqu'en ces dernières années, des révoltes terribles ont éclaté contre leur domination : pendant quinze ans, de 1862 à 1877, le Turkestan oriental a même réussi à se soustraire à leur autorité.

II. — MANDJOURIE

Géographie générale. — La Mandjourie est située à l'est de la Mongolie. Ses limites sont l'Amour, l'Oussouri et la mer Jaune; elle a près de 1 million de kilomètres carrés de superficie.

Ce pays est encore assez mal connu. Deux chaînes montagneuses, parallèles au Pacifique, le sillonnent du sud-ouest au nord-est : l'une est le *Grand-Khingan*, qui ne dépasse nulle part 2 500 mètres, et qui, monotone et dénudée sur le versant mongol, est verdoyante et boisée sur ses pentes orientales; l'autre est le *Sikhota-Alin*, d'origine volcanique, que dominent des cimes de 3 500 mètres avec des glaciers et des neiges persistantes.

Les eaux qui coulent de ces montagnes se déversent, les unes dans l'Amour, comme le *Soungari*, ou « fleuve de lait », qui, grossi de la Nonni, apporte à l'Amour une masse considérable d'eau ; les autres, dans le golfe de Liao-Toung, comme le *Liao-Ho* qui descend du Grand-Khingan sous le nom de Chara-Mouren.

La Mandjourie a un climat continental. Les hivers y sont, malgré la latitude relativement peu élevée, d'une extrême rudesse (on y a constaté jusqu'à 47 degrés au-dessous de zéro) ; les étés y sont brûlants. L'humidité manque d'ailleurs presque complètement à l'ouest du Chan-Alin, dont les hauteurs arrêtent les nuages : les trois quarts du pays sont ainsi dépourvus d'eau. Il en résulte pour la plus grande partie de la Mandjourie une stérilité très grande : si le bassin du Soungari, très bien arrosé, a des prairies verdoyantes, des bois, des champs de céréales, de tabac, de chanvre et de lin, le reste du pays est presque désert, la vie y est rare sauf au bord des cours d'eau. Les montagnes renferment toutefois quelques gisements de houille et de riches minerais de fer.

12 millions d'habitants peuplent cette vaste contrée, presque deux fois grande comme la France. Ce sont des *Mandjoux*,

de race mongole, des tribus *Toungouses* vivant, à l'état nomade, de la chasse ou de la pêche, et surtout des *Chinois* : ils ont envahi toute la partie méridionale, qu'ils colonisent comme agriculteurs, jardiniers et marchands; ils ont refoulé vers le nord presque toutes les populations indigènes. La capitale de la Mandjourie est **Moukden** (180 000 hab.), bâtie sur un affluent du Liao-Ho; les autres villes qui méritent d'être nommées sont le grand marché de *Girin* (120 000 hab.), situé sur la rive droite du Soungari, et *Tsitsikhar*, qui a des foires très fréquentées où se fait un grand commerce de fourrures.

Les Chinois en Mandjourie. — La Mandjourie ne fait pas à proprement parler partie de la Chine. Elle est une possession personnelle de la famille impériale régnante, originaire de Mandjourie, d'où elle s'imposa à la Chine au XVIIe siècle. Son administration est distincte et dépend de l'empereur.

Les Chinois redoutent pour la Mandjourie les convoitises russes. Le port de Vladivostok, bloqué par les glaces pendant quatre mois de l'année, ne sert pas assez complètement les intérêts des Russes, qui pourraient être tentés de chercher un débouché plus méridional dans le Pacifique. C'est pour conjurer cette éventualité que les Chinois ont fortifié la ville de *Port-Arthur*, sur le golfe de Petchili.

III. — CORÉE

Géographie générale. — La presqu'île de Corée, qui ferme la mer Jaune à l'est, a 900 kilomètres de long, 220 de large : sa superficie est de 220 000 kilomètres carrés (les deux cinquièmes de la France).

Cette vaste presqu'île est toute hérissée de montagnes. Une grande chaîne la parcourt du nord au sud dans toute son étendue, portant des sommets très élevés, et envoyant des deux côtés des contreforts qui se terminent sur la mer Jaune et la mer du Japon par des côtes dentelées, abruptes,

semées d'îles innombrables, dont la plus grande, au sud, est l'île *Quelpaert*. Les plaines par suite sont rares et restreintes. Les rivières navigables font défaut : les nombreux cours d'eau qui s'y rencontrent ne sont que des torrents.

La Corée, située sous la latitude de la Sicile et de Naples, n'en a pas moins un climat extrême. Les étés y sont torrides, les hivers rigoureux, et La Pérouse y trouva des neiges au mois de mai, au fond des ravins.

Ces montagnes et ce climat y rendent la culture difficile. C'est seulement dans les vallées qu'on aperçoit des traces du travail humain : quelques rizières, des champs de blé, de seigle ou de millet, des plantations de tabac, des jardins fruitiers. Les montagnes, autrefois couvertes de forêts, sont maintenant dénudées en beaucoup d'endroits. Elles recèlent toutefois de nombreuses richesses minérales, fer, argent, cuivre, plomb ; la houille y abonde ; au dire de l'agent consulaire anglais Campbell, la Corée possède des mines d'or qui pourraient devenir les plus riches de la terre, mais elles sont encore mal exploitées.

La population de la Corée est relativement assez dense : on l'évalue, d'une façon approximative, à 11 ou 12 millions d'habitants. Les Coréens forment une race à part, se rattachant à la fois aux Toungouses de la Sibérie, aux Chinois et aux Japonais ; s'ils pratiquent en majorité le bouddhisme, ils parlent un idiome spécial, très différent et du mandjou et du chinois. Leur capitale est **Séoul** (250 000 hab.), bâtie dans une petite plaine au centre des montagnes de la péninsule.

Les Chinois en Corée. — La Corée est placée sous la suzeraineté de la Chine. Cette suzeraineté se traduit, chaque année, par l'envoi d'ambassades régulières chargées de porter des présents à l'empereur. Mais la Corée, qui es administrée directement par un roi absolu, est indépendante de la Chine en ce qui concerne sa politique intérieure et extérieure.

Jusqu'à nos jours la Corée est restée presque entièrement fermée aux étrangers. A la suite d'atrocités commises

contre des chrétiens, différents peuples européens s'émurent et finirent par obtenir le droit d'établir quelques consulats et de faire le commerce dans les trois ports de *Fou-San*, *Nin-San* et *Gen-San*. Mais les étrangers y sont toujours l'objet de la méfiance générale.

Les plus favorisés sont les Russes : le gouvernement coréen leur a permis de fonder quelques établissements dans le port coréen de Heng-Kong, situé à l'embouchure de la rivière Tou-Man. Dans la crainte de les voir étendre peu à peu leur protectorat sur la Corée, les Anglais avaient fortifié naguère *Port-Hamilton*, « le Gibraltar de l'Orient », situé au nord-est de l'île Quelpaert : sur les instances de la Chine, ils l'ont évacué en 1887.

IV. — CHINE

La Chine proprement dite comprend toute la partie orientale de l'Empire chinois depuis la Barmanie et le Tonkin jusqu'à la Mandjourie; du Thibet et de la Mongolie aux mers de Chine et Jaune. Sa superficie est de près de 4 millions de kilomètres carrés. Les Chinois l'appellent l'*Empire du milieu*. Ils ne connaissent ni le nom de Chine, usité chez les peuples occidentaux, ni l'épithète de « Céleste » attribuée à leur empire : l'expression « sous le ciel », dont se sont servis quelquefois leurs poètes, désigne la terre entière aussi bien que leur pays.

Malgré son étendue, la Chine possède une unité géographique parfaitement nette. Orientée de l'ouest à l'est, elle est sillonnée par deux grands fleuves qui forment des voies de pénétration faciles de la mer vers l'intérieur, tandis que des affluents transversaux établissent, du nord au sud, des communications presque continues.

Relief. — Au point de vue du relief, la Chine comprend deux parties très différentes : la Chine méridionale est entièrement montagneuse, la Chine septentrionale est presque

toujours plate et basse. C'est la chaîne des Tsing-Ling, ou « montagnes Bleues », qui forme la séparation.

Cette chaîne des **Tsing-Ling**, composée de granits et de schistes anciens, est le prolongement du soulèvement des Kouen-Lun; mais, quoique tachée de neiges et difficile sur plusieurs points à franchir, elle ne lui est guère comparable. Les plus hauts sommets, qui se dressent sur la rive droite du Weï-Ho, le *Ta-Peï-Chan* et le *Hoa-Chan*, une des montagnes sacrées de la Chine, n'atteignent pas 4000 mètres; le célèbre voyageur Richthofen, un des savants qui connaissent le mieux la Chine, ne lui assigne qu'une hauteur moyenne de 2000 mètres. Plus à l'est, entre le Hoang-Ho et la rivière Han, elle s'abaisse encore. Ce n'est plus alors qu'une chaîne peu importante, formée d'arêtes parallèles peu élevées et toujours faciles à franchir, qui se perdent insensiblement au milieu des plaines basses du Hoang-Ho.

La **Chine méridionale**, que limitent les montagnes Bleues au nord, est une région tourmentée, hérissée de montagnes boisées se croisant en tous sens et presque inextricables. Elle forme un plan qui s'abaisse régulièrement de l'ouest à l'est, du Thibet à la mer de Chine. Dans la province de Sé-Tchouen, voisine du Thibet, les hauteurs sont considérables; les neiges, les glaces, les eaux vives ont découpé le plateau en arêtes parallèles que séparent de profondes cluses et que surmontent, à 5 et 6000 mètres, des sommets couverts de glaciers : tels le *Nenda* (6250 mètres), à l'est de Batang, le *Jara* ou « Roi des Monts », le *Siouéloung* ou « Dragon des Neiges », et la pyramide des *Sept-Clous*, qui domine la vallée du Min-Ho. Dans les provinces orientales, au contraire, les chaînes encore mal reconnues, qu'on désigne sous le nom général de **Nan-Chan** ou « monts du Sud », n'ont plus qu'une altitude médiocre : elles ne dépassent pas 2000 mètres. Mais elles sont si nombreuses qu'elles couvrent tout le pays ; aucune plaine ne s'y étend ; seuls quelques lacs, comme les lacs *Toung-Ting* et *Po-Yang*, y occupent les expansions des vallées.

La **Chine septentrionale** est toute différente. On y trouve deux massifs montagneux. Du côté de l'ouest, enve-



Plaine de Chine et Chan-Toung.

loppant la grande plaine de Péking, s'étagent, semblables aux gradins d'un gigantesque escalier, les monts du **Chan-Si** qui culminent, à 3 600 mètres, dans l'*Outaï-Chan*, « la montagne aux cinq piliers ». Au sud-est, entre le golfe du Petchili, la mer Jaune et la plaine de Hoang-Ho, sorte d'île montagneuse rattachée au continent par une masse énorme d'alluvions, s'élève le massif du **Chan-Toung**, dont le principal sommet, le *Taï-Chan*, haut de 1545 mètres, est la montagne la plus sainte de l'empire. C'est le lieu de pèlerinage le plus fréquenté de toute la Chine. « Des temples, des kiosques, des autels, dit Élisée Reclus, s'élèvent sur chaque promontoire; du sommet à la base, le chemin est bordé de reposoirs pour les fidèles. »

Mais, à l'exception de ces deux régions montagneuses, la Chine du nord est un pays de plaines et de plateaux. La surface en est couverte tout entière d'un épais manteau d'alluvions quaternaires, le Hoang-Tou ou *Terre-Jaune*, qui parfois atteint jusqu'à 600 mètres de profondeur. Cette terre ou *lœss*, friable et tendre, qui n'a ni la densité ni la dureté de la pierre, s'étend en couche d'épaisseur variable sur les roches de calcaire carbonifère qui forment toute la charpente de cette région. « Les ondulations du sol primitif, dit M. Léon Rousset, ont disparu noyées sous ce dépôt qui a nivelé collines et vallées, et là où existait autrefois un terrain accidenté, on ne voit plus aujourd'hui qu'une immense plaine légèrement concave; seuls les hauts sommets élèvent encore au-dessus d'elle leurs têtes dénudées qui montrent à découvert les roches dont ils sont formés. Les ruisseaux et les rivières ont facilement entamé cette couche sans résistance, et leurs eaux, entraînant avec elles ses particules facilement désagrégées, ont creusé dans sa masse de profonds sillons, ne s'arrêtant dans leur travail d'érosion que lorsqu'elles ont rencontré le sol plus résistant du terrain primitif. La plaine de lœss est donc entrecoupée en tous sens par de nombreuses et profondes crevasses à parois verticales qui n'apparaissent guère que lorsqu'on arrive sur le bord[1]. »

1. Léon Rousset, *A travers la Chine*, in-12, Hachette, 1878.

Les **côtes** de la Chine présentent, comme le relief, deux aspects différents.

Depuis le golfe du Tonkin jusqu'à l'embouchure du Yang-Tsé, la côte, bordée de massifs montagneux, présente le caractère des côtes rocheuses. Elle est accidentée; une infinité d'estuaires, de baies, de golfes, la découpe; elle est semée d'une multitude de récifs et d'archipels qui rendirent longtemps si dangereuse la navigation en ces parages. Parmi les îles qui bordent cette partie de la côte chinoise se trouvent l'île portugaise de *Macao*, l'île anglaise de *Hong-Kong*, l'archipel des *Pescadores* ou « des Pêcheurs », les îles de *Tchou-San* et de *Tsoung-Ming*. Il en est deux qui, par leurs dimensions, méritent une mention spéciale : c'est l'île massive de **Haïnan**, dans le golfe du Tonkin, et l'île **Formose**, immense et montagneuse, que le détroit de *Fou-Kien* sépare de la côte. Les bons ports abondent sur cette partie du littoral chinois : parmi les meilleurs, on peut citer ceux de *Macao*, de *Canton*, de *Victoria*, d'*Amoï*, de *Fou-Tchéou* sur le Min-Kiang, de *Ning-Po* et de *Chang-Haï*; malheureusement l'entrée de ces ports est rendue souvent difficile par l'existence de bas-fonds.

La côte qui s'étend du Yang-Tsé à la Mandjourie est, au contraire, plate et basse, comme les côtes formées d'alluvions. Des lacs et des marécages s'y étendent : tel le grand lac de *Hang-Tsé-Hou*, au nord de l'embouchure du Yang-Tsé. Les villes et les villages, en ces régions basses que menacent les inondations, sont bâtis sur des buttes élevées. Plus d'îles rocheuses, point de ports sur cette côte. La mer voisine est du reste sans profondeur : la plus grande cavité du détroit qui sépare le Chan-Toung du Liao-Toung ne s'enfonce qu'à 71 mètres au-dessous des flots, et la profondeur moyenne du golfe de Petchili ne dépasse pas 25 mètres. Seule la presqu'île montagneuse du Chan-Toung est découpée, bordée de quelques îlots, et possède un bon port, le seul de toute la région, celui de *Tché-Fou-Hien*, en face de Port-Arthur, le port méridional de la Mandjourie.

Climat. — La Chine, située du 20e au 45e degré de lati-

tude nord, ne peut jouir dans toute son étendue d'un climat uniforme; mais les écarts qui existent entre les températures du sud et du nord sont bien plus grands que ne le comporte la latitude. Le climat de la Chine méridionale est presque tropical; celui de la Chine septentrionale est presque sibérien; et on ne constate entre eux, pour faire la transition, aucun climat tempéré analogue à celui des régions européennes.

Toute la plaine du nord appartient au climat sibérien. D'une part, les saisons sont fortement tranchées et se succèdent sans transition. Les vents du nord et du nord-ouest, prédominants en hiver, y font régner de novembre à mars des froids rigoureux; la neige tombe souvent et en abondance; le thermomètre s'abaisse à — 20 degrés; toute communication par eau est interrompue pendant trois mois. Puis arrivent les vents du sud et du sud-est; avril est déjà chaud; dès le mois de mai, le thermomètre monte à 35 degrés. D'autre part, les précipitations pluvieuses sont médiocres : la moyenne des pluies annuelles ne dépasse pas, à Péking, 60 centimètres.

Les massifs montagneux du sud, au contraire, appartiennent au climat tropical. Les étés sont chauds, comme dans le nord, mais les hivers sont doux, bien que la neige ne soit pas inconnue à Canton. Le régime des vents, troublé parfois par ces grandes tempêtes giratoires que les Chinois appellent *taï-fong* (grands vents), et nous *typhons*, y est soumis à l'alternance régulière des moussons. Ils possèdent enfin une saison des pluies bien marquée au printemps, et la tranche annuelle des pluies tombées à Canton atteint de 1 m. 20 à 1 m. 50.

Hydrographie. — Quatre rivières principales arrosent la Chine; ce sont, en allant du sud au nord : le Si-Kiang, le Yang-Tsé-Kiang, le Hoang-Ho, le Peï-Ho.

Le **Si-Kiang**, qui traverse, au sud, les provinces de Kouang-Si et de Kouang-Toung, arrose à son embouchure le grand port de Canton, et ouvre un débouché naturel au Yunnan, est un fleuve long de 1 500 à 1 600 kilomètres. Mais son

débit est trop variable : le fleuve, dont les crues élèvent le niveau de 8 à 10 mètres, est obstrué de bancs de sable au temps des sécheresses. En outre, comme il coule presque toujours dans un pays de montagnes, il est coupé de défilés et de rapides. — Le **Peï-Ho** est, au contraire, un fleuve du nord; il se jette dans le golfe du Petchili. Né sur le plateau mongol, il coule longtemps dans une région accidentée; quand il débouche dans la grande plaine de Péking, il y erre lentement, s'étale en marécages et inonde souvent le pays, puis, après avoir arrosé Tien-Tsin, il va se jeter à la mer par un delta aux bras nombreux, mais très peu profonds et très peu navigables. Ces deux fleuves n'ont, en somme, qu'une importance médiocre.

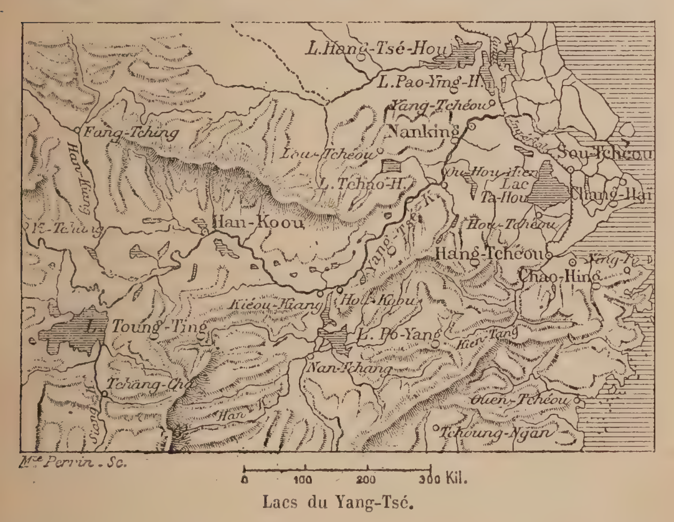
Bien plus remarquables sont les deux autres : le *Hoang-Ho* ou fleuve Jaune et le *Kin-Cha-Kiang* (fleuve au sable d'or), nommé aussi *Ta-Kiang* (grand fleuve) ou *Yang-Tsé-Kiang* (fleuve fils de l'Océan), plus connu en Europe sous le nom de fleuve Bleu. Ces deux fleuves, qui forment un de ces couples si fréquents en Asie, ont présidé, pourrait-on dire, au développement de la civilisation chinoise. Le premier coulait dans la plaine du nord, le second appartenait à la région montagneuse du sud : c'est leur proximité, jointe à la continuité de quelques-uns de leurs affluents, qui a permis aux deux régions si différentes de la Chine de se connaître, de se pénétrer l'une l'autre, et qui leur a imposé la nécessité du travail en commun.

Le **fleuve Bleu** (5082 kil.) naît, sous le nom de *Mouroui-Oussou*, au nord du Thibet, sur le plateau de Koukou-Nor. Entré en Chine, il coule dans une de ces nombreuses coupures parallèles, orientées du nord au sud, qui bordent le Thibet à l'est, et il descend tout droit vers le golfe du Tonkin, comme si, à l'exemple des fleuves voisins, le Salouen et le Mékong, il voulait arroser l'Indo-Chine. Mais, dans la traversée du Yunnan, il abandonne cette direction et prend celle de l'est pour ne plus la quitter.

A partir de la ville de Sou-Tchéou-Fou, c'est un fleuve de premier ordre, puissant et navigable. Deux fois seulement la rencontre de montagnes transversales l'oblige à se res-

serrer; le Yang-Tsé coule alors dans des cluses sombres où l'épaisseur de l'eau atteint parfois 30 mètres; quelques rapides qui y gênent la navigation, sans l'interrompre, permettent de distinguer le long du fleuve les trois bassins consécutifs du Sé-Tchouen, du Houpé et de Nanking.

Dans le premier, un des plus riches de la Chine, le fleuve Bleu, grossi du *Min-Ho*, arrose Tchoung-Tchen-Fou, où



Lacs du Yang-Tsé.

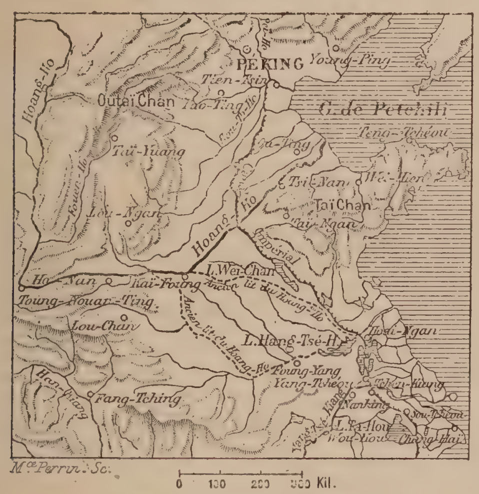
remontent les navires à vapeur européens. Dans le second, où il pénètre à Yi-Tchang, il traverse une plaine basse, où il est bordé de grands marécages et de dépressions lacustres, comme les lacs Toung-Ting et Po-Yang, qui tantôt alimentent le fleuve, et tantôt servent à ses eaux débordées de réservoirs modérateurs : au port de Han-Koou qui, bien que situé à 1 000 kilomètres de la mer, est accessible aux plus gros navires, il reçoit le *Han-Kiang*, son principal affluent, dont les sources sont voisines du Weï-Ho, tributaire du fleuve Jaune, et qui est navigable sur 900 kilomètres. Dans le troisième, il entre dans sa zone maritime; ses eaux, étendues sur un large espace et profondes de 10 à 20 mètres lors des

maigres, sont incessamment sillonnées de barques, de jonques, de bateaux à vapeur : des villes nombreuses, dont les principales sont celles de Nanking et de Tchen-Kiang, se pressent sur ses bords ; la marée se fait sentir, et le fleuve, très élargi, se jette à la mer par une immense embouchure bordée d'îles de boue que ses apports ont formées.

Le **fleuve Jaune** (4192 kil.) naît dans le pays maréca-geux de l'Odountala, près du lac Koukou-Nor. C'est longtemps un torrent furieux, au courant très fort. Il traverse par une série de brèches des montagnes élevées, et, après avoir arrosé la ville de Lan-Tchéou, dans la province de Kan-Sou, il entoure d'une courbe immense, aux méandres tortueux et sans cesse variables, le plateau de l'Ordos qu'il sépare du désert d'Ala-Chan. Grossi du *Weï-Ho*, qui ouvre vers Lan-Tchéou une route bien plus directe que le fleuve lui-même, il perce les terrasses étagées du Chan-Si, et bientôt, coulant à l'est, il débouche en plaine. Dans cette première partie de son cours, le fleuve, dont la rapidité n'est pas, par endroits, moindre de 100 mètres à la minute, ne cesse de ronger les nombreuses montagnes qu'il traverse. Il entraîne, par suite, d'immenses masses de lœss, de sable et de gravier, qui donnent à ses eaux une couleur jaune grisâtre : c'est de là que lui vient son nom de Hoang-Ho, ou fleuve Jaune.

Ces alluvions, le Hoang-Ho les dépose dans son cours inférieur qui est très lent. Faute de pente, les sédiments entraînés tombent au fond et le lit ne cesse de s'exhausser ainsi que les berges : sur plusieurs points, le Hoang-Ho coule bien au-dessus du niveau de la plaine qui le borde, qu'il a d'ailleurs formée tout entière et qu'il ne cesse d'accroître de ses immenses dépôts. Cette plaine a une inclinaison aussi faible vers le nord-est que vers le sud-est. Le moindre fleuve aurait toute facilité pour s'y ramifier ou changer de lit. De plus, elle est comme bouchée au milieu par le massif montagneux du Chan-Toung, qui la coupe en deux, en lui laissant, à droite et à gauche, deux larges issues vers la mer. Or le Hoang-Ho est un fleuve immense et dont le débit est décuplé, à la fin de l'été, par la fonte des neiges dans la montagne et les pluies régulières dans la plaine. Aussi

ne cesse-t-il de modifier son cours à droite et à gauche, tantôt se dirigeant, au nord-est, vers le golfe de Petchili, tantôt prenant directement, au sud-est, la direction de la mer Jaune. Depuis vingt-cinq siècles on signale dix oscillations de ce genre, accompagnées chaque fois de nombreux sinistres. La dernière remonte à 1887 : le Hoang-Ho, qui se jetait dans le golfe de Petchili depuis 1852, reprit tout d'un coup le chemin de la mer Jaune, inondant le pays, détrui-



Changements de lit du Hoang-Ho.

sant les moissons et les villages, noyant, d'après les évaluations les moins exagérées, plus d'un million d'individus. Il a fallu de gigantesques travaux pour le faire rentrer dans son lit précédent, d'où il sortira de nouveau dès que ses apports de vase gêneront sa marche.

Aptitudes agricoles et richesses minières. — Considérée dans son ensemble, la Chine, pays de relief moyen, aux étés chauds, au climat partout suffisamment humide, jouit d'avantages naturels qui lui assurent un remarquable

développement agricole. Toutefois les mêmes produits n'y trouvent pas réunies également sur tous les points de son territoire les conditions que réclame leur croissance. D'une façon générale, de même qu'on distingue en Chine deux zones climatiques différentes, on y trouve deux zones différentes de productions.

La *Chine du Nord*, pays de plaines et de plateaux que recouvre la Terre-Jaune, est par excellence le pays des céréales et du coton. Les rizières s'y rencontrent, mais assez rarement, ainsi que les mûriers et l'arbre à thé : pour ces essences végétales, les hivers sont trop rudes ou les étés trop secs. La vigne, qu'on y cultive vers Péking, ne donne que des produits en général médiocres. Peu d'arbres : le lœss se prête mal à leur développement. En revanche, le millet, le froment, le seigle, le maïs y couvrent d'immenses étendues, y donnent, si la sécheresse ne déchaîne pas la famine, d'extraordinaires récoltes. Il n'est point besoin d'engrais pour reconstituer, après la récolte, la force productive de la terre : le lœss, apporté en abondance par les rivières, suffit, grâce aux principes qui le composent, pour fertiliser le sol le plus pauvre. Aussi les cultivateurs chinois, pour ne perdre aucune parcelle d'un terrain si précieux, ne bâtissent-ils pas dans cette région leurs demeures à la surface, mais à l'intérieur même du sol : leurs maisons sont souterraines.

La *Chine du Midi*, malgré les montagnes qui la couvrent, n'est pas moins fertile : l'eau y est partout abondamment répandue, grâce à des travaux d'irrigation prodigieux. Elle coule de terrasse en terrasse depuis le sommet des montagnes, et cet arrosage continuel, joint à l'influence du climat, donne à la végétation une vigueur remarquable. Mais ici les produits sont différents. La Chine méridionale est avant tout le pays du riz : des rizières couvrent, sur d'immenses espaces, toutes les parties inondées et donnent deux récoltes par an, l'une fin juin, qui sert à la nourriture, l'autre en octobre, qui sert à la distillation du samchou, le vin des Chinois. Le thé forme, après le riz, la principale richesse de la Chine du Sud : l'arbre à thé, mince arbrisseau, haut de trois à cinq pieds, assez semblable au myrte, couvre

presque toutes les pentes méridionales des collines ; il pousse même sur un sol médiocre, ne réclame aucun engrais, et demande seulement à n'être pas à l'ombre. A côté du riz et du thé, les légumes, les fruits dans leur infinie variété, les plantes textiles, comme le coton, ou ligneuses, comme le bambou, le mûrier, la canne à sucre, l'opium, l'arbre à vernis, y prospèrent en quantité. La Chine méridionale offre une richesse naturelle incomparable. Pour tirer tout le parti possible d'un sol si favorable, les Chinois ont détruit presque toutes les forêts qui couvraient leur pays, et l'ont transformé en une sorte de vaste jardin, où le blé même est soigné tige par tige et soigneusement arrosé. Aussi arrive-t-il souvent qu'un grain de blé en produit plusieurs milliers, au lieu de cinq ou dix comme en Europe.

Les richesses minérales apportent leur part à ce merveilleux trésor. Des gisements miniers de toute sorte se trouvent dans les assises du sol chinois, formé en majeure partie de roches anciennes. Les pierres précieuses, l'or, l'argent, le cuivre, le plomb, l'étain, le fer, le mercure, le pétrole, la houille, il n'est guère de minerai qui ne s'y rencontre. La houille est, en particulier, abondante : M. de Richthofen en évalue le volume à plusieurs milliards de tonnes, qui suffiraient longtemps à la consommation du monde après l'épuisement des mines actuelles d'Europe et d'Amérique : le seul bassin du Sé-Tchouen couvre, en effet, une superficie de 250 000 kilomètres carrés, et ceux du Yunnan, du Chan-Si, du Chan-Toung, du Petchili sont à peine moins abondants. La presqu'île de Chan-Toung et les montagnes du sud-ouest sont, à cet égard, les parties les plus privilégiées de la Chine.

Populations et villes. — La population de la Chine est considérable : on l'estime à 380 millions d'habitants, soit 95 au kilomètre carré. Le recensement de 1842 dénombrait jusqu'à 412 millions d'habitants, 103 par kilomètre carré ; mais des famines et des inondations épouvantables, des insurrections ou guerres civiles, une émigration colossale ont contribué à ce recul. En temps normal, loin de diminuer, la

population chinoise a un accroissement prodigieux : de 1821 à 1849, il fut de 77 millions d'habitants. Aucun pays, du reste, ne compte moins de célibataires : « Il y a trois péchés contre la piété filiale, dit un de leurs moralistes, et le plus grand des trois est de ne pas avoir de descendants ».

Cette population n'est point également répartie. Tandis que certaines provinces, comme le Kan-Sou, le Kouang-Si, le Yunnan, n'ont pas plus de 6 à 37 habitants par kilomètre carré, d'autres, telles que le Sé-Tchouen, le Houpé, le Fou-Kien, le Kiang-Sou, le Chan-Toung, les îles de Formose et de Haïnan, comptent de 148 à 608 et 821 habitants sur le même espace.

Ces populations n'ont point entre elles une ressemblance absolue. Sans compter un certain nombre de peuplades, débris des populations primitives, *Tangoutes* de l'Odountala, *Miao-tze* du Sé-Tchouen, du Kouang-Si et du Yunnan, *Malais* de Formose, qui, en dépit de tous les efforts, restent réfractaires à toute fusion ; sans tenir compte des mélanges qui, sur les frontières, proviennent de l'union des Chinois avec les habitants des pays limitrophes, il est impossible de ne pas reconnaître une différence assez marquée entre le Chinois du Nord et celui du Midi. Les montagnes Bleues, limite de deux zones de végétation, séparent deux groupes d'hommes assez sensiblement différents par le type physique, le dialecte, les mœurs. Le Chinois du Nord, au teint rougeâtre, est plus grand que le Chinois du Sud, plus jaune et plus foncé ; d'après Confucius, le premier aurait la bravoure et le second la sagesse en partage. Seules les religions comptent indifféremment des adeptes au nord et au sud de cette barrière.

Il existe, malgré ces différences, un *type chinois*. Au physique, une taille en général médiocre, une face aplatie, un nez déprimé, des pommettes saillantes, des yeux bridés et relevés vers les tempes, le caractérisent. Au moral, « les enfants de Han », comme ils s'appellent, se font remarquer par une grande intelligence et une aptitude remarquable, sinon à l'invention, du moins à l'assimilation ; par leur

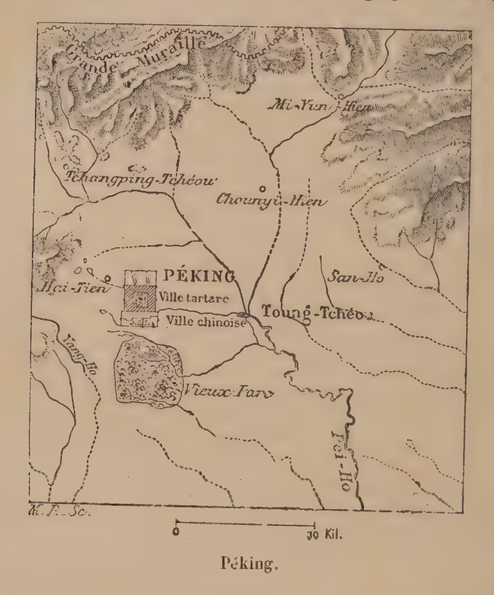
sobriété, leur endurance au travail, une patience et une persévérance inépuisables, un profond mépris de la mort. Nulle part la politesse des manières et la cordialité ne sont plus générales, et c'est à juste titre que les Chinois nomment la Chine « Empire fleuri » ou « Terre des Fleurs », synonyme poétique de « Pays de la culture et de la politesse ». Enfin, dernière qualité qui contribue à augmenter sa cohésion, la race chinoise jouit d'un sens national et patriotique si développé, que les émigrants ne consentent jamais à se laisser enterrer en pays étranger, et que des sociétés de secours mutuels s'organisent pour rapatrier les corps des plus pauvres.

La *langue* chinoise est une langue monosyllabique, et par suite singulièrement rudimentaire. Elle ne comprend qu'un petit nombre de mots, tous monosyllabiques, n'exprimant qu'une idée générale et ne prenant de sens déterminé que dans la phrase : c'est le discours qui, en les rangeant à la suite les uns des autres, en fait des noms, des adjectifs, des verbes ou des particules; la grammaire se réduit à une syntaxe. On comprend l'imperfection d'un pareil idiome.

Quant aux **religions**, la Chine en a trois officielles : le *confucianisme*, sorte de code de morale, contenu dans les ouvrages de Confucius et de ses disciples; le *taoïsme*, qui, complètement oublieux de la doctrine élevée de son fondateur, Lao-Tsé, a fait retour aux plus grossières superstitions et s'est presque partout transformé en magie ; le *bouddhisme*, qui, introduit il y a vingt-deux siècles dans l'empire chinois, s'y est fondu avec le culte national. Ces différentes religions, au reste, ne s'excluent pas ; l'empereur appartient aux trois religions et en accomplit les rites. — A côté de ces religions officielles sont des religions étrangères tolérées dans l'empire : le *catholicisme romain* y compte un million et demi de fidèles, convertis par des missionnaires, pour la plupart français; le *mahométisme* compte 30 millions d'adhérents, répandus surtout dans les provinces occidentales et méridionales de la Chine, Yunnan, Sé-Tchouen, Kan-Sou. Intolérants et fanatiques, les Musulmans de Chine ont provoqué maintes fois des insurrections terribles contre les

sectateurs des autres religions; de 1850 à 1873, toute la Chine occidentale, du Yunnan au Chan-Si, fut le théâtre d'une guerre acharnée; c'est par millions qu'il faut évaluer le nombre des morts.

En Chine, comme en général dans les pays agricoles, la majorité de la population habite la campagne. Les grandes



Péking.

villes y sont cependant nombreuses. On en compte une dizaine qui possèdent au moins 500 000 habitants.

La capitale actuelle de l'empire et la résidence de l'empereur est **Péking** : située au milieu des terres basses qui bordent à l'ouest le golfe de Petchili, à peu près à mi-distance du golfe et des montagnes qui forment la limite de la province de Chan-Si, elle occupe en Chine une position excentrique, mais commode pour la domination de l'empire chinois. Bien qu'il s'y fasse un mouvement d'échanges assez

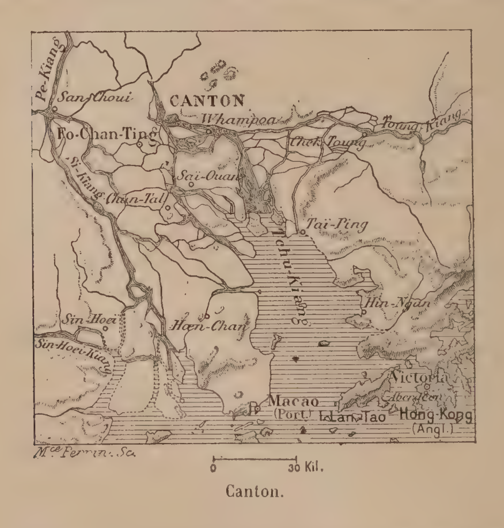
actif, surtout avec les caravanes qui viennent de la Sibérie et de la Mongolie par la passe de Kalgan, c'est plutôt une ville administrative qu'une ville commerçante. C'est là que siègent tous les grands conseils et tous les grands ministères d'empire. Sa population est considérable; mais, faute de recensement certain, elle subit les évaluations les plus fantaisistes, variant de 500 000 à 1 650 000 habitants. Située dans la même plaine, entre Péking et le golfe de Petchili, *Tien-Tsin* est une ville très commerçante : à la jonction du Peï-Ho et du canal Impérial qui met les provinces du Nord en communication avec le bassin du fleuve Bleu, elle reçoit tous les approvisionnements destinés à la capitale : c'est une ville de 950 000 habitants.

Les principales villes du bassin du fleuve Jaune sont *Lan-Tchéou-Fou*, d'où partent les caravanes qui se dirigent vers l'Europe en longeant la base du Nan-Chan, et *Singan* : cette dernière, située, non loin du fleuve Jaune, sur le Weï-Ho, au milieu d'une plaine renommée pour sa fertilité, est une cité commerçante de premier ordre.

Dans le bassin du fleuve Bleu on remarque de même : *Tching-Tou-Fou*, la capitale du Sé-Tchouen, peuplée de 800 000 habitants, grand centre de commerce entre le Kan-Sou, le Thibet, le Yunnan; *Tchoung-Tcheng-Fou*, l'entrepôt du Sé-Tchouen; *Han-Koou*, grande ville de 770 000 habitants, sur la rive gauche du fleuve Bleu, au confluent de son principal affluent, le Han-Kiang, est le siège d'une importante colonie étrangère, et le centre de la préparation spéciale que les Russes font subir au thé dit en briques, ou de caravane; *Tchin-Kiang* (135 000 hab.), à l'embouchure du fleuve Bleu, est détrônée par le port, situé au sud-est, de *Chang-Haï*; c'est le grand emporium du commerce de la Chine avec tous les pays étrangers; c'est là qu'aboutissent toutes les lignes de bateaux à vapeur et que se font toutes les réexpéditions de ou pour les autres localités de l'intérieur de la Chine, sauf pour les ports du sud; la population de Chang-Haï est de 380 000 habitants; c'est là qu'est établie la colonie étrangère la plus nombreuse, qui a créé, à côté et en dehors de la ville chinoise, une ville cosmopo-

lite des plus agréables et des plus florissantes. L'ancienne capitale de la Chine, **Nan-King**, bâtie sur le Yang-Tsé inférieur, est encore peuplée de 500 000 habitants : mais elle est fermée au commerce étranger.

Sur la côte méridionale de la Chine se trouvent aussi de grandes villes : *Ning-Po* (250 000 hab.), port autrefois très florissant, dont l'importance décroît rapidement depuis l'ouverture de Chang-Haï ; *Fou-Tchéou* (640 000 hab.), sur le



Canton.

fleuve Min, à 50 kilomètres environ de son embouchure, grand marché d'exportation de thés ; *Canton* (1 600 000 hab.), sur le Si-Kiang, le port le plus anciennement ouvert au commerce des étrangers.

État politique, matériel et social de la Chine. — La Chine possède une des plus anciennes et des plus grandes civilisations du monde. Il y a 4 000 ans que le peuple chinois, après avoir traversé les divers âges de la barbarie, a commencé à se grouper en corps de nation et à écrire ses annales. Mais cette civilisation, purement continentale,

jalousement défendue contre toute influence étrangère, isolée par les montagnes et les plateaux les plus élevés de la terre, n'a point subi le contact vivifiant d'idées nouvelles : elle s'est immobilisée à la longue, et, pour ainsi dire, figée. L'organisation politique et sociale des Chinois est la plus vieille qui soit au monde.

C'est au code social que Confucius a eu la gloire de lui donner, il y a 25 siècles; c'est aux principes qu'il proclamait, à la forte constitution de la famille, à la solidarité absolue qui unit ses membres sous l'autorité du chef de famille, que la société chinoise doit son invulnérabilité. Elle se compose en réalité d'une fédération de familles groupées sous l'autorité absolue d'un père commun, l'empereur. Mais, respectant l'indépendance de chaque famille dans la sphère des intérêts particuliers et de l'emploi des forces dont elle dispose, l'autorité de l'empereur ne se fait sentir que pour maintenir la solidarité qui les unit entre elles et qui fait la force de cette nation. De là le caractère de monarchie à la fois absolue et démocratique qui la caractérise, le génie des affaires et l'esprit d'association si répandus parmi ses membres, et qui résultent à la fois de l'initiative qui appartient à chacun pour tirer parti de ses facultés et se créer des ressources, et de la solidarité qui les unit tous au sein de la famille.

Quant à l'état politique de la Chine, en principe, son gouvernement est le gouvernement monarchique héréditaire le plus absolu. Ce n'est qu'à la puissance céleste que l'empereur doit rendre compte de son peuple; il doit subir néanmoins les remontrances publiques que peuvent lui adresser des censeurs intègres et courageux : c'est le seul tempérament apporté à ce gouvernement d'apparence autoritaire. En pratique, il procède cependant des doctrines démocratiques et se rapproche du système fédératif, tant est grande l'autonomie laissée pour toutes les affaires locales aux provinces et aux gouverneurs généraux qui les administrent. La plupart des dépenses sont créées et réglées dans les provinces mêmes, qui sont au nombre de 19, en y comprenant celle de Kan-Sou-Sin-Kiang, formée naguère des territoires re-

conquis sur les Musulmans révoltés, dans le Turkestan oriental.

Ainsi constitués en société, les Chinois ont donné à leur pays un brillant développement économique.

L'*industrie* est peu développée en Chine. Si les Chinois sont passés maîtres dans l'art de fabriquer les porcelaines, qui décorent tous leurs édifices, les laques, les menus objets en bambou, vaisselle, meubles, éventails, nattes, instruments de musique, ils sont loin d'égaler, pour les autres produits, l'habileté des ouvriers européens. Leurs cotonnades, leurs soieries, aux couleurs éclatantes, leurs broderies de Canton, leurs glaces, leurs outils et leurs machines de toute sorte ne peuvent soutenir la comparaison avec les produits similaires de l'Occident. Ils en ont conscience et s'appliquent, depuis quelques années, à s'approprier nos procédés et nos arts. Mais le génie particulier de leur race, favorable à la prospérité de la petite industrie, ne s'est pas encore plié aux exigences de la grande production, et, longtemps encore, l'Europe gardera sur la Chine un avantage incontesté. Si la Chine possède, d'ailleurs, des routes, des canaux et des rivières navigables nombreuses, il lui manque des voies ferrées, indispensables à un grand développement industriel.

L'*agriculture*, au contraire, a atteint un développement incomparable. Les Chinois sont les premiers agriculteurs du monde. Aucun peuple ne connaît mieux la terre, ses ressources diverses, ses besoins, et ne se soumet à ceux-ci avec plus d'intelligence ; aucun peuple ne la travaille de plus près, comme on fait d'un jardin ; aucun peuple n'en a un soin plus constant et plus minutieux. Un vaste système d'irrigation répand sur les plateaux et les plaines l'eau fertilisante ; le cultivateur chinois, penché sans cesse sur le sol, égalise la terre avec ses mains et même avec ses pieds, dont les orteils sont devenus beaucoup plus mobiles que les nôtres ; pas une mauvaise herbe n'enlève au sol une partie de sa force productive. C'est plus que de l'amour, c'est une sorte de vénération religieuse que le Chinois a pour la culture de la terre. Naguère encore, l'empereur lui-même était tenu, vers

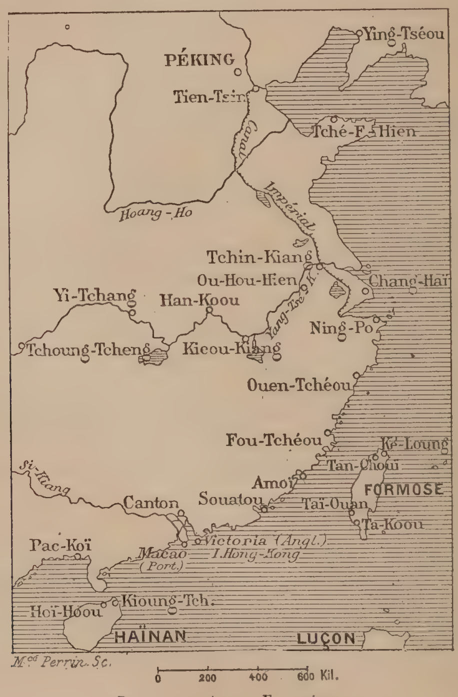
la fin du mois de mars, de labourer trois sillons, vêtu en paysan; les princes du sang et les grands mandarins continuaient le travail. Négliger de faire rendre au sol tout ce qu'il peut donner, c'est commettre un crime contre la nation. Le laboureur dont les terres sont mal cultivées est passible, d'après le code pénal, de vingt à cent coups de bambou.

Aussi la terre de Chine, sollicitée pourtant depuis 4 000 ans à une constante production, n'est-elle point épuisée comme le sont tant d'autres pays, autrefois fertiles, aujourd'hui, faute de soins, incultes et pelés. Dans les plaines fertiles, comme celles de Chang-Haï, 20 hommes vivent à leur aise des produits d'un seul hectare. La Chine, qui n'a presque pas de prairies, partant peu de bétail, arrive avec ses rizières, ses champs de céréales, ses fruits, ses plantations de thé, ses volatiles de basse-cour dont elle sait augmenter merveilleusement la fécondité, les poissons qui pullulent dans ses rivières, à suffire à la nourriture, surtout végétale, de ses habitants. Elle importe, seulement dans les mauvaises années, du riz de la Cochinchine, du Siam ou même de l'Amérique du Nord. Elle exporte, en revanche, chaque année, des quantités considérables de soie brute et de thé, que le pays produit et ne parvient pas à consommer.

La Chine et l'Europe. — Jusqu'au commencement du XIXe siècle, la Chine, trouvant en elle-même la satisfaction de ses besoins, respectueuse des institutions qui avaient préservé sa nationalité depuis l'origine des temps, défiante des nouveautés qui la troublaient sans la satisfaire, avait réussi à s'isoler du reste du monde. Il a fallu du temps, des efforts, malheureusement aussi des actes de violence pour vaincre la répugnance que les Chinois opposaient à l'admission des étrangers chez eux et dans leurs affaires.

C'est à partir de 1842 et de 1860 que, peu à peu, de mauvais gré d'abord, plus volontiers ensuite, les Chinois ont concédé aux Européens le droit de résider et de se livrer au négoce dans un certain nombre de ports, dont les plus importants sont situés sur la côte orientale et les autres sur

le cours du fleuve Bleu. Depuis cette époque, la Chine n'a cessé, quoique lentement, de se plier aux innovations européennes : elle a envoyé ses jeunes gens s'instruire dans les universités, les écoles militaires, les chantiers, les arsenaux



Ports ouverts aux Européens.

d'Occident; elle a réformé à l'européenne son armée et sa marine; elle a même, malgré les résistances du parti conservateur, commencé à construire quelques kilomètres de voies ferrées pour l'exploitation de ses houillères et de ses gisements miniers, jusque-là presque complètement négligés. Sous l'influence des idées européennes qui commencent à se répandre, un esprit nouveau s'est manifesté; l'insurrection

sanglante des Taïping, protestation contre un état de choses suranné, a été vaincue; mais il existe encore en Chine de nombreuses sociétés secrètes dont le but avoué est le renouvellement politique et social de la Chine.

Ainsi les peuples d'Europe, la France et l'Angleterre en tête, ont réussi à faire tomber les barrières que leur opposait la Chine. Est-ce à leur plus grand profit? « L'avenir le dira, répond M. Léon Rousset. Mais il est permis d'en douter, si l'on songe aux ressources dont cette race dispose pour la lutte. A moins que la race chinoise ne se laisse gagner par l'appétit de besoins qui tend à excéder les ressources des nations européennes, ou que celles-ci ne se laissent réduire par la nécessité à la parcimonie de besoins qui caractérise aujourd'hui la race chinoise, les peuples de race blanche seront incapables de soutenir contre elle la concurrence économique, et c'est elle qui, en fin de compte, aura le dernier mot. Les barrières morales dont s'entourait la Chine sont comparables à la muraille d'un immense réservoir : il est permis de craindre qu'en y faisant brèche, les nations occidentales n'aient elles-mêmes frayé la voie au torrent qu'il ne leur sera plus possible d'endiguer. »

RÉSUMÉ

L'Empire chinois, formé de la Chine et de ses dépendances, a une superficie totale de 11 millions 1/2 de kilomètres carrés. Les dépendances comprennent le grand plateau central d'Asie, la Mandjourie et la Corée.

I. — PLATEAU CENTRAL DE L'ASIE

I. **Vue générale.** — Il est nettement limité par d'énormes montagnes : Himalaya (Gaourisankar, 8 840 m.), Karakoroum, Pamir, Alaï, Thian Chan, Altaï, Grand Khingan, In-Chan, Ala Chan.

En outre, d'autres soulèvements le sillonnent de l'ouest à l'est : Astyn-Tagh, Nan-Chan, Kouen-Lun (7 283 m.). Ils décomposent le plateau en trois compartiments : Gobi, Turkestan oriental, Thibet.

II. **Gobi.** — Ancien fond de mer desséché, situé à 1 100 mètres d'altitude moyenne. Le climat en est continental, l'humidité lui fait défaut.

Aussi la végétation en est-elle fort maigre, en particulier dans l'Ordos et l'Ala-Chan. Les rares villes qu'on y trouve sont situées au pied des montagnes, où elles trouvent de l'humidité.

III. **Turkestan oriental.** — Dépression de 9 à 1300 mètres d'altitude, où plusieurs rivières, nées dans les montagnes voisines, se réunissent pour former un fleuve, le Tarim, qui se perd dans le Lob-Nor. — Climat continental. Aussi, végétation pauvre; le grand désert de Takla-Makan couvre la plus grande partie du pays. Seuls les bords des rivières sont arrosés et fertiles. Là s'élèvent les principales villes : Khotan, Yarkend, Kachgar.

IV. **Thibet.** — Haute région presque partout située à plus de 4 000 mètres d'altitude. Çà et là quelques cavités, comme le Koukou-Nor; ailleurs des chaînes gigantesques; monts Dupleix. C'est un centre de dispersion des eaux : Tsan-Po, Irraouaddi, Salouen, Yang-Tsé, Hoang-Ho. Le climat est d'une extrême rudesse. La flore thibétaine est par suite très pauvre, sauf dans quelques vallées du sud et du sud-est, où se sont établies les villes : Gartok, Lhassa.

V. **Domination chinoise dans l'Asie intérieure.** — Les habitants du plateau central d'Asie sont des Mongols, des Turcs, des Thibétains. Les Chinois les ont soumis, au XVII[e] siècle, à leur payer tribut et ils s'appuient, pour les gouverner, sur les prêtres bouddhistes. Toutefois ils sont accueillis avec méfiance et même avec haine, surtout par les populations de religion musulmane.

II. — MANDJOURIE

I. **Géographie générale.** — La Mandjourie, située à l'est de la Mongolie, est sillonnée par deux soulèvements montagneux (Grand Khingan, Chan-Alin) et par deux rivières (Soungari, Liao-Ho). Le climat en est continental, la végétation pauvre. On y compte 12 millions d'habitants seulement, Mandjoux, Toungouses, Chinois. Capit. Moukden (180 000 hab.); v. pr. Girin.

II. **Les Chinois en Mandjourie.** — La Mandjourie est une possession personnelle de l'empereur de Chine. Les Chinois y redoutent le voisinage des Russes.

III. — CORÉE

I. **Géographie générale.** — Presqu'île montagneuse, sans plaines et sans rivières navigables, au climat rude, aux cultures rares, sauf dans les vallées, mais aux mines très riches. 11 à 12 millions d'habitants. Capit. Séoul.

II. **Les Chinois en Corée.** — Le pouvoir de la Chine sur la Corée est assez vague. Trois ports sont ouverts aux Européens.

IV. — CHINE

I. 4 millions de kilomètres carrés, mais formant bien un seul pays.

II. **Relief.** — La Chine comprend deux parties différentes, séparées par les monts Tsing-Ling (3 600 à 4 000 m.). Au sud, région tourmentée s'abaissant de l'ouest à l'est. Au nord, une grande plaine, la Terre Jaune, où se dressent les deux massifs montagneux du Chan-Si et du Chan-Toung. La plaine du Nord se termine sur la mer par une côte basse; la Chine du Sud a au contraire une côte rocheuse, bordée d'îles, riche en baies et en ports.

III. **Climat.** — La Chine a deux climats principaux : au sud, climat presque tropical, hivers doux, étés chauds, saison des pluies; au nord, climat presque sibérien, hivers très rigoureux, étés brûlants, pluies médiocres.

IV. **Hydrographie.** — Quatre fleuves : deux petits, le Si-Kiang (Canton), le Peï-Ho (Tien-Tsin); deux grands, le fleuve Bleu ou Yang-Tsé-Kiang et le fleuve Jaune ou Hoang-Ho.

Le fleuve Bleu, né dans le Thibet, arrose le Sé-Tchouen et le Yunnan ; dans le Houpé, il se grossit du Han-Kiang ; puis il entre dans sa zone maritime : c'est un fleuve grand et très navigable. — Le fleuve Jaune, né aussi dans le Thibet, contourne l'Ordos, se grossit du Weï-Ho, et arrose la plaine du Nord, où son cours s'est mainte fois déplacé.

V. **Aptitudes agricoles et richesses minières.** — Deux zones climatiques et végétales. Au nord, pays des céréales et du coton; sol très riche grâce au lœss de la Terre-Jaune. Au sud, rizières, plantations de thé, de cannes à sucre, de mûriers.

Quant aux richesses minières, elles sont de tout genre (or, argent, cuivre, houille), et on les trouve partout, principalement dans le Chan-Toung, le Yunnan et le Sé-Tchouen.

VI. **Populations et villes.** — 380 millions d'habitants, qui s'accroissent sans cesse. La plupart sont des Chinois, ayant au physique les caractères de la race jaune, et de grandes qualités morales. Leur langue est monosyllabique. La majorité professe l'une des trois religions officielles : le confucianisme, le taoïsme, le bouddhisme.

Les principales villes sont : au nord, Péking et Tien-Tsin ; dans le bassin du fleuve Jaune, Lan-Tchéou-Fou et Singan ; dans celui du fleuve Bleu, Tching-Tou-Fou, Han-Koou, Chang-Haï, Nan-King; sur la côte méridionale, Fou-Tchéou et Canton.

VII. **État politique, matériel et social.** — La Chine possède la plus vieille civilisation du monde, mais cette civilisation s'est figée. La société chinoise se compose d'une fédération de familles ; son gouvernement est un gouvernement monarchique héréditaire absolu.

L'industrie chinoise est peu développée. L'agriculture est, au contraire, admirablement entendue : elle suffit à nourrir ce pays si peuplé, et à entretenir un grand commerce d'exportation de soie et de thé.

VIII. **La Chine et l'Europe.** — Longtemps fermée obstinément aux étrangers, la Chine a fini par leur ouvrir ses portes et recevoir leur influence. Peut-être les Européens ont-ils tort de s'en réjouir. Le Chinois a les qualités qui permettent la conquête du monde : le nombre, l'activité que rien ne rebute, l'esprit d'association, le savoir-faire commercial.

JAPON

Les Japonais appellent leur pays *Nippon* ; le nom de *Japon*, « origine du jour », nous vient des Chinois, qui désignent ainsi l'immense archipel qui les avoisine à l'orient.

L'archipel du Japon s'étend, du nord-est au sud-ouest, en un long chapelet d'îles qui forment trois arcs diversement inclinés sur le méridien et tournant tous les trois leur concavité vers le continent asiatique. Ainsi se succèdent : au nord-est, depuis la pointe du Kamtchatka, la longue rangée des îles *Kouriles* ; au centre, les *Huit-Iles* (Ya-Sima), portion principale de l'empire japonais ; au sud-ouest, enfin, les îles *Cécile* et *Riou-Kiou*, qui rejoignent l'extrémité septentrionale de l'île Formose.

Des détroits sans largeur et sans profondeur séparent ces îles du continent asiatique, du Kamtchatka, de l'île de Sakhalin ou de la presqu'ile de Corée. Les mers qui s'étendent entre les îles japonaises et la côte asiatique sont médiocrement profondes, sauf la mer du Japon, dont les fonds s'abaissent au delà de 3 000 mètres. Le rivage oriental de l'archipel domine, au contraire, des abîmes insondables : c'est à l'orient des Kouriles que se creusent les plus grandes fosses océaniques connues ; le fond de l'océan Pacifique s'y abaisse à plus de 8 600 mètres de profondeur.

Au compte des géographes japonais, trois mille huit cents îles ou îlots composent l'empire du Japon. Mais on y trouve, au centre, quatre grandes îles qui forment seules la partie véritablement civilisée et intéressante du pays ; ce sont, du nord au sud, les quatre îles de **Yéso**, « la terre des barbares » ; **Nippon** ou **Hondo**, « la terre principale » ; **Sikok**, « les quatre contrées » ; **Kiou-Siou**, « les neuf provinces ». La superficie totale du Japon est de 381 827 kilomètres carrés ; la superficie des quatre grandes îles est, à elle seule, de 354 352 kilomètres carrés, à savoir 77 862 pour l'île de Yéso ; 223 176 pour Hondo ; 17 725 pour Sikok ; 35 589 pour

Kiou-Siou. Toutes ces îles présentent ensemble un développement de côtes de plus de 27 000 kilomètres, dont 15 000 pour les quatre grandes îles centrales.

Relief. — Le relief de l'archipel japonais est très tourmenté : les montagnes couvrent les deux tiers de sa surface. Son système orographique paraît être la conséquence de l'entre-croisement de deux axes, l'un dirigé presque parallèlement au méridien, l'autre très incliné du nord-est au sud-ouest. C'est à cet entre-croisement que seraient dues la forme presque quadrangulaire de l'île de Yéso et la forte courbure de l'île de Hondo.

Les montagnes du Japon ne sont point très hautes ; très peu de sommets y dépassent 3000 mètres. Mais, boisées en général et quelquefois couronnées de sommets qui portent des neiges persistantes, elles ne forment pas une arête vive, cassée, sèche, mais de gracieux vallonnements ombragés d'arbres et de cultures ; elles sont presque partout extrêmement pittoresques.

Plusieurs îles des Kouriles ont des sommets qui dépassent 1 000 et même 1 500 mètres. Les deux principales cimes de l'île d'Yéso, le volcan d'*Itasibé* ou « mont du Diable », et le nœud du *Tokatsi-Také*, d'où divergent de nombreuses vallées, ont respectivement 2 693 et 2 500 mètres d'altitude. C'est dans Hondo que s'élèvent les points culminants de l'archipel : le **Fouzi-Yama**, la montagne sainte des Japonais, situé au milieu d'une vaste plaine, à l'ouest de Yokohama, dresse à 3 750 mètres d'altitude sa masse conique régulière, parfaite, couverte d'un amas de neiges éternelles au-dessus des scories et des laves ; d'autres sommets, le *On-Také*, saint également, le *Hakou-San* ou *Siro-Yama* (3 004 m.), le *Taté-Yama* (2 820 m.), l'*Asama-Yama* (2 525 m.), sont également des montagnes très élevées ; près de l'ancienne capitale, Kioto, les deux soulèvements enveloppent une vaste dépression dont le fond est occupé par le lac *Biva*, d'une superficie égale à celle du lac de Genève, avec des profondeurs plus grandes. Les soulèvements montagneux du Japon n'atteignent point, dans Sikok et Kiou-Siou, la même

hauteur que dans Hondo : le *Kirisima-Yama*, point culminant de Kiou-Siou, ne s'élève qu'à 1 672 mètres.

Ces montagnes sont volcaniques. Le Japon appartient à la « ceinture de feu » qui entoure le Pacifique. Les volcans en activité y sont encore nombreux, et les roches éruptives y font partout saillie sur le sol. Il ne s'est pas écoulé dix ans depuis les dernières éruptions d'Yéso. Dans Hondo, la dernière éruption du Fouzi-Yama remonte à 1707; mais l'Asama-Yama, le Bantaï-San, d'autres encore, restent en activité. Il ne se passe presque pas d'année, au Japon, comme dans les îles de la Sonde, sans qu'une éruption se produise, obscurcissant le ciel, noyant les cultures et les villes sous la cendre, causant des dégâts terribles. Des sources thermales et sulfureuses, des tremblements de terre d'une extrême violence, attestent l'action volcanique intense qui règne au Japon. C'est sur la côte orientale que les tremblements de terre se produisent presque exclusivement, principalement dans le nord de Yéso et autour de la baie de Tokio et de Yokohama. A l'automne, il n'est guère de jours où l'on ne ressente dans cette dernière ville une ou plusieurs secousses. A Tokio, où quinze mille maisons furent détruites, en 1855, par un tremblement de terre, l'observatoire n'a pas enregistré, pendant l'année 1888, moins de cent quatre-vingt-une secousses d'intensité plus ou moins grande. « Il y a une baleine sous notre pays », disent les Japonais pour expliquer la fréquence de ces commotions.

Quelques rares plaines d'alluvions, dont la principale est celle qui avoisine la baie de Tokio, s'étendent le long des montagnes. Presque toujours les soulèvements rocheux plongent directement dans les flots.

La double action de la mer et des volcans a déchiqueté les côtes de l'archipel, qui présentent partout l'aspect des côtes montagneuses, promontoires abrupts, rivages escarpés, baies nombreuses, dentelures d'îles, ports profonds et bien abrités. Kiou-Siou a l'admirable *fiord de Nagasaki*, profond de 20 à 30 mètres, et la *baie de Kagosima*. Hondo possède : sur la côte orientale, les *baies de Kobé* ou d'*Ohosaka*, d'*Ovari*

et de *Tokio*, cette dernière peu accessible dans sa partie septentrionale aux gros navires, qui s'arrêtent à Yokohama; sur la côte occidentale, les baies de *Vakasa* et de *Toyama*. Yéso n'est pas moins découpée : le port de *Hakodate* est situé au fond d'une admirable rade sur le détroit de Tsougar qui sépare Yéso de Hondo; la *baie des Volcans* et la *baie des Baleines* sont les autres échancrures principales de cette île.

La plus remarquable des indentations de la côte japonaise est le tortueux bras de mer qui sépare Hondo de Sikok et Kiou-Siou, et qu'on nomme quelquefois la **Méditerranée japonaise**. Sa longueur de l'ouest à l'est est d'environ 400 kilomètres; sa largeur dépasse rarement 50 kilomètres; sa profondeur est presque toujours médiocre, mais en général suffisante pour les navires; des îles boisées et des îlots innombrables la parsèment et y limitent l'horizon de toutes parts : « Le voyage de Hiogo à Simonoséki, dit un voyageur, est charmant; il y a des sites capables de rivaliser avec les endroits les plus pittoresques de notre globe. » Les navires y trouveraient un excellent abri contre les ouragans violents qui dévastent ces mers, sans le heurt des flots qui, arrivant de plusieurs côtés à la fois, se superposent, se contrarient, et forment par endroits des courants tourbillonnants analogues à ceux des côtes norvégiennes. Le détroit qui sépare l'île d'Avadzi de Sikok est, à cet égard, particulièrement dangereux.

Climat. — De la situation géographique du Japon, complètement entouré par les eaux de la mer, il est facile de conclure que, dans ses traits généraux, le climat japonais est essentiellement maritime, c'est-à-dire tempéré et humide.

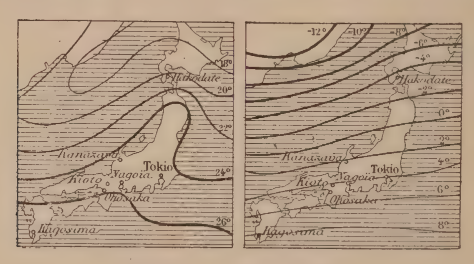
La modération n'est cependant que relative. Le voisinage du continent asiatique et l'altitude parfois considérable du relief intérieur empêchent le Japon d'avoir cette modération de climat dont jouit, par exemple, l'Angleterre, qui occupe en Europe une situation analogue. Dans les îles du sud, après un été dont la température moyenne n'est pas



Méditerranée Japonaise.

moindre de 25 à 26 degrés, vient un hiver relativement froid : à Tokio, situé sous la latitude de Gibraltar, la température moyenne des trois mois d'hiver ne dépasse pas 4 degrés; à Nagasaki, placé presque sous le même parallèle qu'Alexandrie, les gelées et la neige même ne sont pas inconnues.

Il y a, du reste, des différences à établir entre les diverses parties de l'archipel. L'étendue de l'empire est si grande dans le sens du méridien (24 à 51° de latit. nord), que nécessairement la température diffère très sensiblement du nord au midi. L'existence de deux courants, l'un glacé, l'*Oyasivo*, qui baigne les Kouriles et Yéso, l'autre chaud (23 à 27°), le *Kouro-Sivo*, qui baigne les côtes méridionales



Isothermes d'été et d'hiver.

et orientales du Japon, s'ajoute à la différence des latitudes pour accroître le contraste. Aussi, tandis que les îles Riou-Kiou jouissent d'un printemps éternel, l'archipel des Kouriles est soumis à des rigueurs polaires ; à Yéso, le thermomètre descend jusqu'à — 20 et 25 degrés, le sol se recouvre de 5 à 6 pieds de neige jusqu'au mois de mai, la mer elle-même gèle par places.

Le caractère le plus saillant du climat japonais est son humidité tropicale. Bien que situé en dehors des tropiques, l'archipel subit l'influence des moussons qui règnent dans les mers de l'Inde et de la Chine ; il a une saison des pluies qui dure pendant six semaines, en juin et juillet ; des averses drues tombent quelquefois pendant plusieurs fois vingt-quatre heures sans interruption. « Tout est alors noyé dans

une brume terne et mélancolique; de gros nuages orageux courent à fleur de terre, éteignant les couleurs, amortissant les reliefs, attristant la nature, comme ils énervent les habitants par leur chaude humidité d'étuve. Mais ces pluies et ces orages, désespoir des promeneurs, sont la richesse des rizières et la joie des cultivateurs, qui ne sauraient s'en passer[1]. » La quantité d'eau qui tombe diminue du sud au nord; la couche annuelle de pluie atteint 2 m. 20 à Nagasaki, et seulement 70 centimètres dans l'île de Yéso. Mais partout l'humidité est grande.

Hydrographie. — Par suite de l'étroitesse du pays et de sa nature montagneuse, les fleuves du Japon n'ont qu'une importance médiocre. Ils manquent d'étendue, de profondeur, de régularité : ils sont sujets à des crues désastreuses. Aussi servent-ils peu à la navigation. A très peu d'exceptions près, ils ne sont accessibles qu'à des bateaux à fond plat d'un faible tirant.

Les plus longs arrosent Hondo. Les principaux sont : le *Sinano-Gava* (450 kilomètres), qui roule deux fois plus d'eau que la Seine, et que les bateaux à vapeur remontent jusqu'à 75 kilomètres en amont du port de Nihigata; le *Toné-Gava* (300 kil.), qui reçoit les eaux de l'Asama-Yama, arrose la grande plaine qui s'étend au nord de Tokio, et se jette par plusieurs bras, bordés de lagunes et de marécages, d'une part dans la baie de Tokio, de l'autre dans le Pacifique, au nord de la péninsule d'Ava-Kadzousa; le *Kiso-Gava* (250 kil.), dont les sources sont voisines de celles du Sinano-Gava et qui se jette par un delta alluvial dans la baie d'Ovari. Les autres rivières de l'archipel ne sont que des torrents.

Aptitudes agricoles et richesses minières. — La nature du sol, auquel la décomposition des roches volcaniques fournit tous les éléments de la fertilité, et le climat moyen très favorable à la végétation permettent à l'agricul-

1. Georges Bousquet, *le Japon de nos jours*, Hachette, 2 vol. in-8°. — Cf. L. Metchnikoff, *l'Empire japonais*, Genève, 1880, in-4°.

ture de prendre au Japon un développement considérable. Pas un coin de terre n'y est perdu ; en certains endroits la culture du riz succède immédiatement à la récolte des céréales d'hiver. Aussi la nature y est-elle toujours belle : « Sans qu'on puisse du premier coup analyser cette sensation, la campagne japonaise, avec ses rizières étagées, ses montagnes bleues dans le fond, ses chaumières éparses et à demi cachées dans les bambous, produit l'effet intense d'un décor frais ou d'une galerie de peinture coquettement arrangée. » (G. Bousquet, t. I, p. 54.)

Les cultures les plus diverses y réussissent. Sur les flancs des montagnes, jusqu'à 2500 mètres, s'étagent de magnifiques *forêts* composées des essences les plus variées, bouleaux et saules, conifères, arbres à feuilles caduques, chênes, hêtres, frênes, érables, tilleuls, entremêlés d'herbes et de lianes : le nombre des espèces y est plus grand que dans tous les autres pays du monde, même entre les tropiques. Plus bas s'étend la *hara* ou « prairie des montagnes », mélange d'herbes, de plantes ligneuses, de fougères et surtout de fleurs. Il n'est pas de jardin plus fleuri que ce jardin des campagnes japonaises; les fleurs y ont, en général, moins de parfum que les nôtres, mais un éclat incomparable, une délicatesse inouïe, une richesse infinie de nuances; ce sont les plus belles du monde entier. Les principales espèces sont les anémones, les camélias, les gardénias, les lis et surtout les chrysanthèmes, qui y sont l'objet d'une culture spéciale et qui, avec la fleur du paulownia, servent d'emblème à la famille impériale. Plus bas encore sont les *cultures* : arbres fruitiers, poiriers, pommiers, abricotiers, orangers, qui, sous ce climat humide, donnent des fruits plus gros que savoureux, bien inférieurs pour le goût à nos fruits d'Europe; jardins maraîchers, entretenus avec un art consommé; champs de céréales et de betteraves au nord; au sud, plantations de tabac, de mûriers, d'arbres à thé qui produisent deux récoltes, de cotonniers, de cannes à sucre, innombrables rizières.

Partout le Japon offre un remarquable mélange de végétation, depuis les plantes des régions tempérées, qui partout

y prospèrent, jusqu'aux espèces de l'Inde et de la Malaisie, qui y trouvent, dans les contrées méridionales, toutes les conditions d'éclatante lumière, de chaleur et d'humidité qu'elles réclament pour vivre et se développer.

Des richesses minières s'ajoutent à ces aptitudes agricoles. Les roches éruptives sont parsemées de nombreux filons métallifères. L'or, qui, au xviie siècle, valait au Japon, au « Zipangu », une réputation d'Eldorado, y est rare aujourd'hui. L'argent, le cuivre, le fer se trouvent en plus grande quantité, principalement autour d'Ikouno, dans les montagnes qui sont situées à l'ouest de Kioto. Des mines de pétrole y ont été aussi récemment découvertes ; mais elles ne donnent un produit ni très abondant ni très pur.

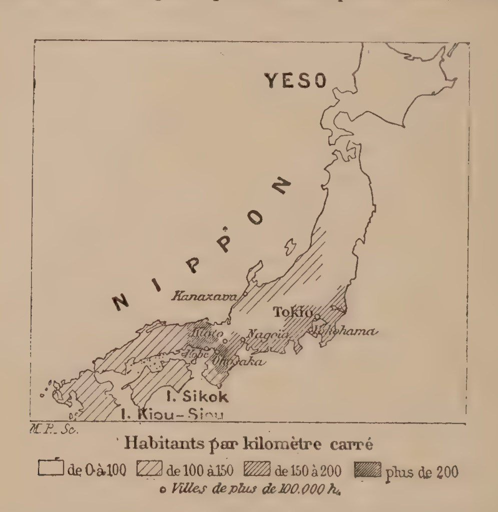
Les principales richesses minières de l'archipel sont ses gisements de soufre et ses houillères Le soufre remplit presque toutes les anfractuosités des cratères éteints, si nombreux au Japon. La houille y forme d'importants dépôts sur plusieurs points, en particulier dans Yéso et Kiou-Siou ; le gisement le plus abondant est situé dans l'île de Takasima, près de Nagasaki, où 2500 ouvriers sont occupés à l'extraire. Bien qu'un peu grasse, elle est très recherchée dans les ports de la Chine, et l'exploitation ne cesse de s'accroître.

Populations et villes. — D'après les chiffres officiels, publiés au mois de novembre 1890, la population du Japon était en 1889 de 40 072 020 habitants, c'est-à-dire de 105 habitants en moyenne par kilomètre carré. Nul doute que ce chiffre ne soit aujourd'hui sensiblement accru : la comparaison des chiffres des naissances et des décès accusait un accroissement annuel de 400 000 âmes.

Cette population est loin d'être également répartie. L'île de Hondo, qui occupe un peu moins des trois cinquièmes de l'archipel, possède à elle seule les trois quarts des habitants, groupés en majorité sur la côte méridionale, où certaines provinces, comme celles d'Ohosaka et de Kobé, comptent plus de 200 habitants au kilomètre carré. La population n'est pas moins dense dans les îles Kiou-Siou et Sikok. Au contraire,

dans Yéso et les Kouriles, elle est très clairsemée : dans la grande île du nord, froide et relativement peu fertile, qui n'avait en 1869 que 48 000 habitants, on n'en trouve aujourd'hui, malgré les efforts du gouvernement japonais pour y attirer des colons, que 255 000.

Les habitants du Japon peuvent être classés en deux groupes, d'importance très inégale, qui diffèrent par la race, les mœurs,



Habitants par kilomètre carré

de 0 à 100 — de 100 à 150 — de 150 à 200 — plus de 200

Villes de plus de 100.000 h.

la langue, la religion : d'une part, les Aïno ; de l'autre, les Japonais proprement dits.

Les **Aïno** paraissent avoir jadis occupé seuls l'archipel tout entier jusqu'aux îles méridionales, d'où ils ont été refoulés vers le nord à une époque indéterminée. On ne les trouve plus que dans Yéso. Ils y sont au nombre de 15 à 20 000, perdus au milieu des populations japonaises, reconnaissables à leurs yeux encavés, à leurs paupières bien fendues, à leur visage poilu. C'est une race en décadence, habitant, par petits villages de 30 à 40 huttes d'une saleté repoussante, les rivages de la mer ou les bords des principaux fleuves. Cavaliers intrépides, hardis chas-

seurs, bateliers adroits, comme tous les peuples sauvages, ils vivent, l'été de la pêche du saumon et de la truite, qui abondent dans leurs rivières, l'hiver de la chasse à l'ours ou au cerf, qu'on trouve encore dans leurs forêts ; c'est en vain que le gouvernement japonais a tenté de les amener à la culture des terres. Ils sont du reste doux et honnêtes. La langue des Aïno ne ressemble à celle des Japonais ni dans les mots ni dans la construction des phrases. Leur religion est primitive ; ils adorent les forces de la nature, depuis le soleil et les astres qui les éclairent jusqu'à la forêt qui les nourrit.

Les **Japonais**, qui ont pris dans le sud de l'archipel la place des Aïno, venaient de Malaisie, suivant les uns, de Chine, suivant les autres, peut-être des deux pays à la fois : on distingue dans le peuple actuel du Japon deux types physiques bien distincts. Quoi qu'il en soit, le Japonais a plusieurs traits du Mongol, les yeux à fleur de tête, les paupières bridées, la face presque glabre. Au moral, c'est un peuple aimable et gai, actif et curieux, adroit et propre; il forme des ouvriers excellents, des agriculteurs émérites. Tous les Japonais sont en outre quelque peu artistes : « Le moindre paysan du Nippon, dit Élisée Reclus, a les yeux ouverts pour le charme ou la grandeur des paysages, et, quand il bâtit sa hutte en bois, il prend soin de la placer au bord de l'eau courante, dans le voisinage de bouquets d'arbres, en vue d'un bel horizon, et presque toujours il l'orne de fleurs disposées avec goût. » Le principal reproche qu'on puisse adresser à ce peuple, c'est le manque de ténacité, défaut qui a facilité le changement récent de civilisation. La langue vulgaire des Japonais, parlée à la ville comme à la campagne, le *sino-japonais*, est un mélange de l'ancienne langue japonaise, usitée encore à la cour, et du chinois. Deux religions principales sont pratiquées au Japon : le *sintô*, ancienne religion nationale, fondée sur le culte des génies, des âmes des morts, des forces de la nature; le bouddhisme. Les chrétiens, catholiques romains ou grecs et protestants, y sont fort peu nombreux.

Les principales villes de l'archipel sont situées dans la

grande île centrale de Hondo, et, en général, sur la côte méridionale, plus chaude et plus fertile. La capitale actuelle est, depuis 1868, **Tokio** (1 400 000 hab.), appelée autrefois *Yédo*; située sur une baie médiocrement profonde dans sa partie septentrionale, c'est plutôt une ville industrielle qu'une



Tokio.

ville commerçante. Le port de *Yokohama*, sur la même baie, mais plus profond, est, au contraire, un grand entrepôt commercial : c'est là qu'abordent, depuis 1858, les grands paquebots européens ; aussi la ville n'a-t-elle cessé de grandir : simple village de pêcheurs il y a quarante ans, c'est aujourd'hui une ville de 122 000 habitants. Les autres grandes villes qui comptent plus de 100 000 habitants sont *Kioto* (280 000 hab.), l'ancienne capitale, située non loin du lac

Biva, au centre de fraîches et verdoyantes collines, ville régulière et triste, « un grand Versailles de bois », comme l'appelle M. Bousquet; *Nagoïa* (165 000 hab.), une des cités industrielles les plus remarquables du Japon; *Ohosaka* (476 000 hab.), que le commerce étranger commence à délaisser pour le port voisin de *Hiogo-Kobé* (136 000 hab.), situé sur la même baie; *Kanazava* (100 000 hab.), près de la mer du Japon.

La principale ville de Sikok est le port de *Tokousima* (61 000 hab.), sur la côte orientale. Dans Kiou-Siou, on trouve de même les ports de *Nagasaki* (55 000 hab.) et de *Kagosima* (58 000 hab.), le premier ouvert au commerce européen. Dans Yéso, la ville la plus peuplée est *Hakodaté* (53 000 hab.), située sur le détroit qui sépare cette île de Hondo : c'est un port excellent que fréquentent les pêcheurs de baleines.

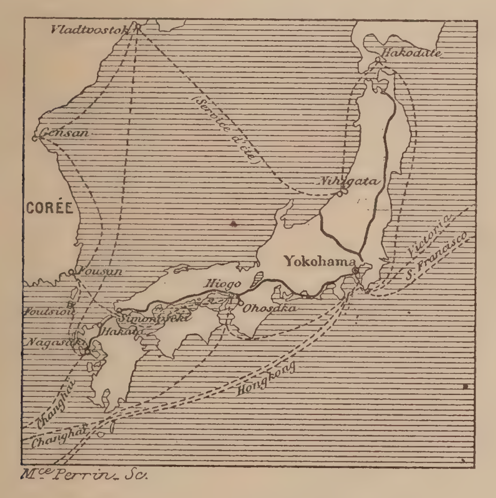
Développement politique et économique du Japon. — Il n'y a pas encore longtemps le peuple japonais, plus défiant même que le peuple chinois, s'obstinait à rester isolé du reste du monde, et c'est à contre-cœur, en 1854, 1857 et 1858, qu'il avait dû ouvrir quelques-uns de ses ports au commerce européen, lorsqu'en 1868 un coup de théâtre inattendu vint bouleverser tout l'édifice politique de cette nation. L'empereur du Japon ou *Mikado*, secouant tout à coup le joug des *taïkouns* ou maires du palais, qui depuis longtemps gouvernaient effectivement l'empire, brisa l'influence prépondérante des grands vassaux (*daïmios*), et résolut d'adopter les coutumes gouvernementales des peuples de l'Occident. Une constitution quasi parlementaire; un code calqué sur le code Napoléon; une nouvelle division administrative de l'empire, dans laquelle des *ken* (départements) venaient se substituer aux anciennes provinces féodales; une armée, une marine, des écoles organisées à l'européenne, furent les nouveautés qui vinrent brusquement changer les habitudes des Japonais. Tout a été renouvelé, jusqu'au costume national, remplacé par le port obligatoire d'un costume européen.

Sous cette influence générale, le Japon n'a cessé de se transformer. Les *voies de communication*, qui sont la marque visible de la civilisation dans un pays, se sont rapidement accrues. Les anciennes routes, étroits sentiers, rarement praticables aux voitures, ont été élargies, améliorées. Des voies ferrées ont été construites : 2 200 kilomètres sont actuellement exploités, 1 200 sont en construction, 1 500 en projet; une grande ligne se prolonge à travers Hondo et Kiou-Siou, depuis Avomori, sur le détroit de Tsougar, jusqu'à Nagasaki. Le Japon s'est donné une administration des postes (3 700 bureaux), des télégraphes (10 600 kil. de lignes) et même des téléphones. Il a enfin amélioré ses ports, a construit ou fait construire des navires à vapeur et à voiles, a éclairé par des phares ses côtes, souvent dangereuses.

Les premiers résultats de ces innovations ont été remarquables. L'*agriculture*, dans laquelle les Japonais ont toujours excellé, s'est encore développée; la culture des céréales s'est étendue, notamment dans Yéso; des essais pour acclimater la vigne, la betterave et le chanvre ont été couronnés de succès; toutes les terres du nord de l'archipel, impropres à la production du riz ou à la culture du mûrier, ont pu être ainsi utilisées. L'*industrie* a fait des progrès encore plus remarquables : dès longtemps les Japonais avaient, comme brodeurs, ciseleurs, ébénistes, la renommée de se distinguer par la fantaisie, l'originalité, la finesse, l'éclat, l'effet décoratif; leurs porcelaines, leurs émaux, leurs laques, leurs meubles incrustés, étaient partout vantés. Sous la direction d'ingénieurs et de constructeurs européens ou américains, ils ont appris à tisser des cotonnades, à construire des machines, à extraire le suc de la betterave ; le Japon excelle dans la confection des cotonnades. Ils réussiront, avant qu'il soit très longtemps, à se suffire à eux-mêmes pour les objets industriels. Le *commerce* enfin a augmenté dans des proportions incomparables : de 6 millions de francs qu'il était en 1854, il était monté à 155 millions en 1877, à 475 millions en 1887 ; il est aujourd'hui de 650 millions et ne cesse de s'accroître par une progression aussi rapide que continue. C'est avec la Grande-Bretagne, les États-Unis, la Chine et la

France que se font les échanges les plus nombreux. Le riz, le thé, les poteries et la soie sont les principaux objets d'exportation : les objets fabriqués, étoffes, machines, rails, instruments, alimentent pour la plus forte part le commerce d'importation.

Il est impossible de prévoir les résultats définitifs que donnera cette révolution sans précédents; mais il est curieux



Ports japonais ouverts aux Européens.

d'opposer à la prudence avec laquelle les Chinois procèdent à l'introduction des idées occidentales dans leur empire, l'enthousiasme peut-être irréfléchi avec lequel les Japonais leur ont ouvert, subitement et sans réserve, les portes de leur pays.

RÉSUMÉ

I. Le Japon comprend trois archipels, disposés en arcs : les Kouriles, les Huit-Iles, les Riou-Kiou. Des mers, relativement peu profondes, les séparent du continent asiatique. Les quatre grandes îles du centre (Yéso,

Hondo, Sikok, Kiou-Siou) forment la partie intéressante de ce pays, qui a 382 000 kilomètres carrés de superficie.

II. **Relief.** — Très tourmenté. Dans Yéso, Itasibé (2 693 m.) et Tokatsi-Také (2 500 m.); dans Hondo, Fouzi-Yama (3 750 m.), Hakou-San (3 004 m.); dans Kiou-Siou, Kirisima-Yama (1 672 m.). Ces montagnes sont, pour la plupart, des volcans encore en activité; les tremblements de terre sont par suite fréquents. — Les plaines sont rares et étroites.

Les côtes sont en général très découpées et abondent en bons ports. Dans Kiou-Siou, baies de Nagasaki et de Kagosima; dans Hondo, baies d'Ohosaka, de Tokio; dans Yéso, baies d'Hakodaté et des Volcans. Entre Kiou-Siou, Sikok et Hondo s'étend la Méditerranée japonaise.

III. **Climat.** — Tempéré, bien que la modération ne soit pas comparable à celle de l'Angleterre, par exemple, et que dans les îles du nord, baignées par un courant polaire, les hivers soient très rigoureux (— 20 et 25°).

Humide : une saison de pluies (juin-juillet); la tranche annuelle est de 2 m. 20 au sud, de 0 m. 70 au nord.

IV. **Hydrographie.** — Les fleuves, peu longs et navigables, ont une importance médiocre. Les principaux sont : le Sinano-Gava, le Toné-Gava, le Kiso-Gava.

V. **Aptitudes agricoles et richesses minières.** — Au point de vue agricole, le Japon est un pays très favorisé : les cultures les plus diverses y réussissent, celles des climats tropicaux et celles des pays tempérés : forêts, fleurs, arbres fruitiers, céréales diverses, tabac, mûriers, cannes à sucre, thé, rizières.

Un peu d'or, d'argent; du cuivre, du fer et du pétrole; mais surtout des gisements de soufre, et de la houille (dans Yéso et Kiou-Siou).

VI. **Populations et villes.** — 40 072 020 habitants (1889); très denses dans les contrées méridionales, très clairsemés au nord. On les divise en deux races : les Aïno (15 à 20 000 hab.), restés sauvages; les Japonais, civilisés, artistes.

Capitale, Tokio (1 400 000 hab.). Autres villes : dans Hondo, Yokohama, Kioto, Nagoïa, Ohosaka, Hiogo-Kobé, Kanazava; dans Sikok, Tokousima; dans Kiou-Siou, Nagasaki et Kagosima; dans Yéso, Hakodaté.

VII. **Développement politique et économique.** — Longtemps fermé, le Japon s'est ouvert brusquement aux Européens depuis la révolution de 1868 qui a substitué à l'ancien gouvernement le régime constitutionnel. Des écoles ont été créées, des chemins de fer construits (22 000 kil.). L'agriculture, l'industrie et le commerce ont fait des progrès considérables, sans qu'il soit possible de prévoir les résultats définitifs de cette transformation peut-être trop rapide.

LIVRE II

OCÉANIE

GÉNÉRALITÉS SUR L'OCÉANIE

On désigne généralement par le nom d'*Océanie* l'ensemble des terres situées dans le Grand Océan entre l'Asie et l'Amérique. On en excepte seulement les îles Haïnan et Formose, qui touchent à la Chine ; l'archipel du Japon ; les Aléoutiennes et enfin les îles qui reposent sur le même socle que le continent américain, comme l'archipel du Prince de Galles et les îles de la Reine Charlotte et Vancouver, près du Canada ; les îles Revilla Gigedo, Clipperton et Galápagos, à la hauteur de l'Amérique centrale.

De nombreux contrastes se remarquent sans doute entre toutes les terres disséminées sur cet espace immense, et cette division vue de près semble purement artificielle. Les îles de la Sonde, par exemple, séparées de l'Indo-Chine par des mers sans profondeur, font partie de l'Asie au même titre que le Japon. Cette remarque faite, nous accepterons la définition reçue et nous rangerons dans l'Océanie ce qu'on a pris l'habitude d'y mettre.

Découverte du Grand Océan et de l'Océanie. — Notre connaissance de l'Océanie est toute récente : elle ne remonte pas au delà du XVI[e] siècle.

Ce furent les Espagnols qui firent les premières découvertes. Dans son célèbre voyage autour du monde, *Magellan* toucha, en 1521, aux Mariannes, qu'il appela les îles des Larrons. Quelques années plus tard, le Portugais Jorge de Menezes découvrait la Nouvelle-Guinée, et Alvaro de Saavedra reconnaissait une partie des Carolines. A la fin du siècle, *Mendana* trouvait les îles Salomon, les Marquises, Tahiti, les Santa Cruz et les Nouvelles-Hébrides. En 1606, enfin, *Torres* parcourait entre l'Australie et la Nouvelle-Guinée le détroit qui porte son nom.

Les Hollandais, devenus maîtres de l'archipel Asiatique, explorèrent à leur tour le Grand Océan. Ils reconnurent, entre 1606 et 1644, les côtes nord, ouest et sud de l'Australie. Le marin qui se signala le plus dans ces expéditions fut *Abel Tasman* : il visita les côtes de l'Australie, découvrit la Tasmanie en 1642, la Nouvelle-Zélande et les îles Viti en 1643.

Le XVIIIe siècle ouvre l'ère des **explorations scientifiques** proprement dites; elles furent conduites principalement par des marins anglais et français, en quête d'une grande terre australe, qu'on supposait exister dans l'hémisphère sud.

Le plus célèbre de ces explorateurs fut *James Cook*, dont les trois voyages achevèrent de faire connaître l'Océanie. Il reconnut entièrement la Nouvelle-Zélande et l'archipel de la Société, découvrit la Nouvelle-Calédonie et la côte sud-orientale du continent australien, entrevu par Tasman, puis les îles Hawaii, où il trouva la mort en 1779. Son troisième voyage, poussé jusqu'au 71° latitude S., démontra définitivement la non-existence du continent austral, du moins avec les dimensions qu'on lui donnait. On peut dire qu'après les expéditions de Cook, la carte du Pacifique ne différait guère de ce qu'elle est aujourd'hui.

Les voyages de *La Pérouse*, de *Marchand*, de *d'Entrecasteaux* et de *Vancouver* complétèrent ces découvertes sur bien des points de détail. Les expéditions de notre siècle, parmi lesquelles la France occupe une place d'honneur, avec *Freycinet*, *Duperrey*, *Bougainville*, *Dumont d'Urville*, *Dupetit-*

Thouars, n'avaient plus à faire de découvertes proprement dites, mais elles nous ont rapporté une foule de renseignements précieux sur l'Océanie, ses habitants, les profondeurs du Grand Océan et les modifications physiques qui ne cessent de s'y produire par l'effet des forces diverses.

Le Grand Océan. — Le Grand Océan couvre un tiers de la superficie totale de la terre : on estime à 180 millions de kilomètres carrés l'espace qu'il embrasse entre l'Asie et l'Amérique. De Malacca à la côte de Colombie, il n'y a pas moins de 20 000 kilomètres, la moitié du pourtour terrestre; Tokio et San Francisco sont séparés par la même distance que Lisbonne et la frontière occidentale de la Chine.

Sur cette immense étendue, le fond est très inégal. En maint endroit s'étendent des seuils sous-marins qui se transformeraient en îles ou en péninsules si le niveau de la mer venait à s'abaisser de quelques centaines de mètres. C'est à l'ouest principalement que se trouvent ces faibles profondeurs. La partie méridionale de la mer de Chine entre Malacca et Bornéo, les mers de Java et de Timor, les détroits de Torrès et de Bass qui séparent du continent australien la Nouvelle-Guinée et la Tasmanie, ne s'enfoncent nulle part à 1 000 mètres au-dessous des flots. Un exhaussement peu considérable rattacherait à l'Asie la presque totalité des grandes terres océaniennes.

Au sud, à l'est de l'Australie et des Philippines, s'ouvrent, au contraire, des fosses profondes, que l'on désigne généralement du nom des navires ou des explorateurs qui les découvrirent. La *fosse de Jeffreys*, au sud de l'Australie; les *fosses de Thomson* et de *la Gazelle* entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande, se creusent à près de 5 000 mètres. Au nord de la Nouvelle-Guinée, les abîmes sont encore plus considérables : la sonde n'a trouvé le fond qu'à 8 000 mètres dans la *fosse du Challenger* et dans la *fosse du Vettor Pisani*. La plus grande profondeur sous-marine connue se trouve, à l'est du Japon, dans l'immense dépression elliptique du *Tuscarora* : au large de l'île Itouroup, l'une des Kouriles, la sonde s'est enfoncée jusqu'à 8 606 mètres. Toute la partie orientale

Relief de l'Océanie.

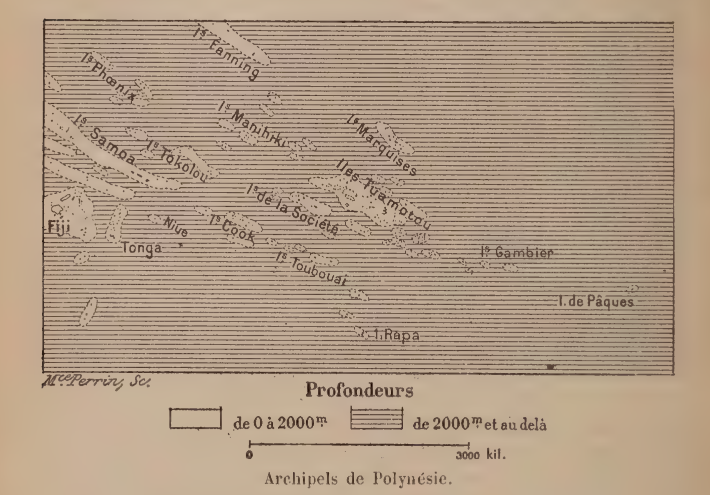
du Pacifique a été jusqu'à ce jour relativement peu explorée. Ce qu'on en connaît permet d'affirmer qu'elle a une profondeur moyenne plus considérable encore que la partie occidentale. Presque au ras de la côte des deux Amériques, le fond se maintient constamment entre 4 et 5 000 mètres : le continent américain, avec ses montagnes qui atteignent près de 7 000 mètres, disparaîtrait presque complètement dans les abîmes qui s'ouvrent sur son bord occidental.

Les terres océaniennes. — Les terres n'occupent qu'une très faible étendue dans le Pacifique. On évalue leur superficie, y compris l'archipel Malais ou Asiatique, à 11 300 000 kilomètres carrés. L'Australie en couvre, à elle seule, 7 600 000. L'archipel Malais en a 2 millions. Les îles les plus considérables sont ensuite la Nouvelle-Guinée (785 000 kil. car.) et la Nouvelle-Zélande. Les autres terres océaniennes sont des îles ou des îlots de médiocre étendue, parmi lesquels on peut citer les Mariannes, les Carolines, les îles Salomon, la Nouvelle-Calédonie, les îles Viti, les îles Hawaii ou Sandwich et les Marquises, sans compter un très grand nombre de toutes petites terres, points imperceptibles perdus dans l'immensité du Grand Océan.

Ces terres ont été divisées, au point de vue ethnographique, en cinq régions distinctes : la **Malaisie** ; — l'**Australasie,** comprenant l'Australie, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande ; — la **Mélanésie**, à laquelle se rattache la Nouvelle-Guinée et qui comprend, en outre, les archipels de l'Amirauté et la Nouvelle-Bretagne (aujourd'hui archipel Bismarck), des Salomon, de Santa Cruz, des Nouvelles-Hébrides, de la Nouvelle-Calédonie, avec les îles Loyauté, enfin l'archipel Viti ou Fiji ; — la **Micronésie**, qui comprend les archipels des Mariannes, des Carolines, des Palaos, des Marshall et des Gilbert, et, plus au nord, un certain nombre d'îlots dispersés et réunis artificiellement par quelques géographes sous les noms d'archipels Magellan et Anson ; — la **Polynésie**, qui comprend les archipels Ellice, Tonga, Phénix, Samoa, Cook ou Hervey, Manahiki, avec quelques îles dispersées plus au nord, îles de la Société, Toubouaï ou

îles Australes, Touamotou, Gambier, Marquises, et, tout à fait à l'extrémité, l'archipel Hawaii ou Sandwich.

A première vue, ces terres océaniennes semblent disséminées au hasard dans le Pacifique. Vues de plus près, elles présentent une disposition presque régulière. La Nouvelle-Guinée, les archipels mélanésiens, la Nouvelle-Zélande, se prolongent suivant une grande courbe, concentrique à celle que décrivent les rivages orientaux de l'Australie, et qui va



Archipels de Polynésie.

d'abord du nord-ouest au sud-est, puis, par la Nouvelle-Zélande, se recourbe vers le sud-ouest. C'est également la direction nord-ouest sud-est qui prédomine dans les rangées parallèles des archipels polynésiens et dans les deux archipels micronésiens des Marshall et des Gilbert. L'archipel excentrique d'Hawaii suit une orientation semblable. Les différentes îles océaniennes dessinent ainsi comme des rangées parallèles.

Au point de vue de la formation, toutes ces îles peuvent se ramener à deux types différents : les îles hautes ou montagneuses, d'origine volcanique, et les îles basses, d'origine

coralienne. Les premières dominent dans la Mélanésie et dans les grands archipels polynésiens; les autres sont les plus nombreuses dans l'ensemble de la Polynésie et constituent presque toute la Micronésie.

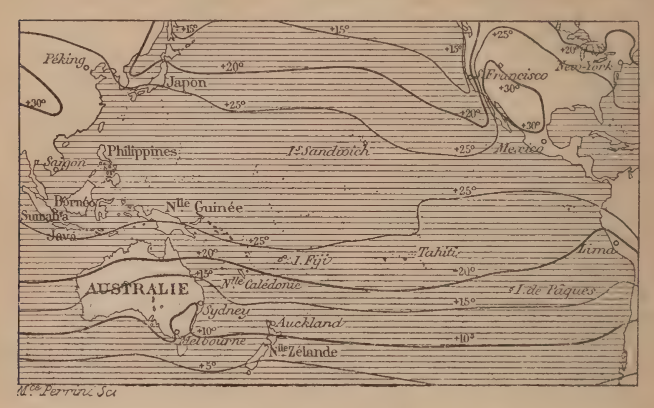
Les îles basses, ou **atolls**, sont formées de récifs madréporiques, élevés au-dessus de volcans qui, d'après Darwin, se seraient peu à peu enfoncés dans l'océan, mais qui, d'après des théories plus récentes, auraient été submergés dès l'origine. Ces récifs, disposés d'abord à fleur d'eau, sont peu à peu surélevés, en quelques points, par les matériaux qu'y déposent les vagues, et se couvrent bientôt de végétation. Ainsi prend naissance sur le récif tout un chapelet d'îlots; le bassin intérieur qu'ils circonscrivent et qui est en communication avec la mer par des passes parfois navigables, s'appelle le *lagon*. Il peut arriver, mais le cas se présente rarement, que le récif se couvre de terre sur toute son étendue et forme ainsi un cordon continu autour du lagon : celui-ci peut alors se dessécher. Il arrive aussi quelquefois qu'un soulèvement local exhausse l'île coralligène à une certaine hauteur au-dessus du niveau de la mer : ce cas se présente dans les îles Loyauté, où un point atteint jusqu'à 90 mètres d'élévation.



Archipel de Brown.

Les îles hautes sont remarquables par les formes hardies et pittoresques de leurs montagnes. En plusieurs archipels, notamment aux îles Hawaii, aux Nouvelles-Hébrides, dans l'archipel Bismarck, en Nouvelle-Zélande, on rencontre des volcans actifs; ceux des îles Hawaii (Mauna Loa, avec le cratère de Kilauea, Mauna Kea) s'élèvent jusqu'à plus de 4000 mètres.

Climat de l'Océanie. — Si l'on excepte la moitié méridionale de l'Australie, la Nouvelle-Zélande et quelques îlots de



Isothermes de juillet.



Isothermes de janvier.

très faible importance, l'Océanie tout entière est comprise dans la zone tropicale. Aussi la température moyenne y est-elle partout considérable : elle s'y maintient à 25 degrés

environ. Dans les parages au sud de la Nouvelle-Zélande, elle descend jusqu'à 15, 10 et même au-dessous de 10 degrés.

Cette température, si élevée qu'elle soit, est rarement désagréable même pour les Européens. Presque toujours des brises marines régulières tempèrent dans les îles océaniennes l'ardeur du soleil. Par suite de l'absence de masses continentales à reliefs très accidentés, les orages sont plus rares dans le Pacifique que dans l'Atlantique : de là le nom de cet Océan. Les vents y soufflent respectivement, de chaque



Pluies de l'Océanie.

côté de l'Équateur, du Nord-Est au Sud-Ouest et du Sud-Est au Nord-Ouest, avec une remarquable régularité : ce sont les vents alizés ; entre les deux courants se trouve une zone de calmes, occupant une largeur de 5 à 10 degrés et se déplaçant, comme d'ailleurs tout le système des alizés, en même temps que le soleil sur l'écliptique. Dans la partie occidendentale du Pacifique, les nombreux archipels font dévier la marche des alizés, et ceux-ci alternent avec les moussons de l'océan Indien.

Ce régime des vents exerce une grande influence sur le climat des terres océaniennes. Alizés et moussons y apportent une quantité parfois considérable de vapeurs humides. Les

archipels occidentaux, situés dans le domaine des moussons, sont en particulier parmi les régions les plus arrosées de la terre. Les îles les plus déshéritées sont les atolls; leur sol échauffé empêche la condensation de l'air humide qui passe au-dessus d'eux.

La régularité des alizés a une autre conséquence. Les vents soufflant toujours dans la même direction, chaque île a une côte tournée du côté du vent, par suite plus humide, et une côte plus abritée, par suite plus sèche. Il en résulte une grande différence entre les deux versants de toutes les îles montagneuses. Le versant *au vent* est humide, couvert d'une végétation puissante; le versant *sous le vent* est sec, et en général occupé par une savane.

Ressources agricoles et minières. — L'Océanie a une flore et une faune spéciales, mais tenant plus, dans son ensemble, de l'Asie que de l'Australie, et mélangée, seulement dans l'archipel Hawaii, de quelques éléments américains.

Quelques lois générales peuvent être déterminées dans la répartition de la flore. Cette flore est tropicale. Comme l'humidité, elle va en s'atténuant et en s'appauvrissant vers l'est. Les îles basses, les moins arrosées, sont aussi les plus pauvres; elles n'ont que quelques espèces d'arbres, tels que le cocotier et le pandanus, quelques plantes comestibles, entre autres l'igname et le taro. Au contraire, les îles montagneuses, surtout celles qui touchent à l'Asie, ont une puissance végétale qui n'a d'égale que celle de l'Inde ou du bassin amazonien. On y trouve d'immenses forêts vierges au-dessus des cultures tropicales les plus variées. Les archipels mélanésiens avaient jadis de grands bois de santal, dont ils ont été en grande partie dépouillés. Plus à l'est, le principal produit susceptible d'être échangé est le *copra*, amande de coco desséchée.

La faune n'est pas moins pauvre. A l'exception de l'Indo-Malaisie, où se voient encore des éléphants, des rhinocéros, quelques orangs-outangs, les archipels océaniens, même la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Zélande, sont dépourvus de gros animaux Les petits quadrupèdes, les marsupiaux comme

le kangourou et l'ornithorynque, y dominent, ainsi que les oiseaux et les insectes. La Nouvelle-Guinée est la patrie des merveilleux oiseaux de paradis.

Au contraire, l'Océanie semble très riche en gisements miniers, bien qu'un grand nombre des îles qui la composent n'aient point encore été explorées. Presque toutes les îles montagneuses renferment des minerais précieux. L'archipel Asiatique et l'Australie en possèdent de toute sorte, la Nouvelle-Calédonie a des mines de cuivre et de nickel ; la Nouvelle-Zélande des gisements aurifères considérables et des couches de houille que l'on commence à exploiter.

Populations océaniennes. — Les populations de l'Océanie sont très peu nombreuses, exception faite pour les archipels voisins de l'Asie. Ceux-ci comprennent la presque totalité des habitants qui vivent entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Ces populations appartiennent à deux races, quoique sans doute de même origine. La première est celle des *Mélanésiens* : elle est remarquable à sa peau noire, à ses cheveux crépus et laineux ; les Papouas de la Nouvelle-Guinée se rattachent étroitement à cette race. La seconde est celle des *Polynésiens* ; elle a la peau claire, les cheveux lisses et ondulés ; les Maoris de la Nouvelle-Zélande en font partie. Les Malais qui peuplent l'archipel Asiatique sont apparentés à ces deux races. Au moral, il n'est pas moins facile de distinguer les Mélanésiens et les Polynésiens. Ceux-là ont gardé, dans la plupart des archipels, leurs coutumes féroces, les guerres constantes, l'anthropophagie. Ils se montrent peu abordables aux blancs et n'ont subi que très peu leur influence. Au contraire, les Polynésiens les ont dès l'abord reçus en amis ; ils sont entrés dans les voies de la civilisation européenne, et ont changé de mœurs et de religion. Mais ils paieront sans doute cette transformation de l'existence même de leur race ; ils s'étiolent au contact de nos vices et de nos genres de vie ; partout ils diminuent rapidement.

Les Européens les remplacent. Ils se sont établis, la plupart du temps en maîtres, dans les îles où la modération

relative du climat n'attaquait point leur santé. Ayant besoin, pour leurs cultures, de travailleurs plus actifs que les indigènes et plus capables qu'eux-mêmes de supporter les fatigues d'un climat tropical, ils y ont attiré les *Chinois*, qui sont particulièrement nombreux dans l'archipel Asiatique, l'Australie, l'archipel Hawaii, et dont l'intrusion sans cesse grandissante commence à provoquer en plusieurs îles les plus vives réclamations.

Colonisation et avenir. — L'Océanie presque tout entière est aujourd'hui entre les mains des Européens.

L'*Angleterre* y occupe sans contredit la première place. Elle possède : dans l'Océanie occidentale, une partie de Bornéo et de la Nouvelle-Guinée ; au sud, l'Australie avec la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande ; au centre et à l'est, les Viti ou Fiji, les îles Cook ou Hervey, l'île Penrhyn dans l'archipel Manahiki ; à l'ouest, une partie de Bornéo et de la Nouvelle-Guinée.

La *Hollande* possède presque tout l'archipel Asiatique avec la partie occidentale de la Nouvelle-Guinée, jusqu'au 141e degré de Greenwich.

L'*Espagne* a les Philippines, les Mariannes, les Carolines, dont la possession lui a été reconnue récemment (1886) par un arbitrage du pape, et les Palaos.

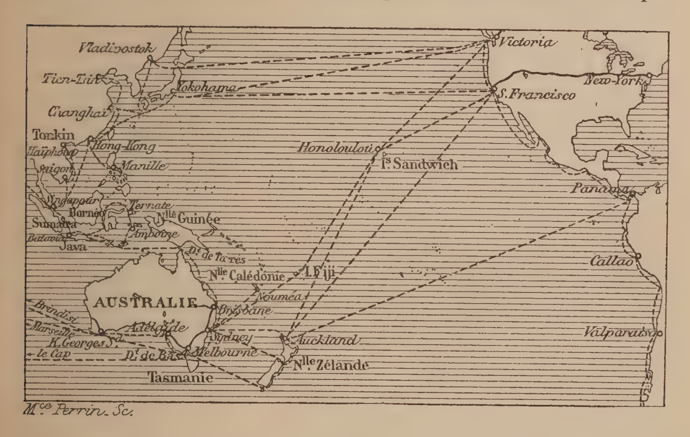
La *France* possède la Nouvelle-Calédonie, l'archipel de la Société, les îles Toubouaï, les Marquises, les Touamotou ou Gambier, enfin les îles Wallis et Foutouna.

L'*Allemagne* a la partie nord-est de la Nouvelle-Guinée, l'archipel Bismarck, les îles Salomon et les îles Marshall ; elle dispute à l'Angleterre et aux États-Unis les îles Samoa, régies naguère par une sorte de condominium de ces trois puissances, avec un roi indigène sans autorité, et qui paraissent aujourd'hui en pleine anarchie par suite d'émeutes et d'une action militaire de l'Allemagne.

Quelques puissances extra-européennes possèdent aussi quelques terres océaniennes. Les *États-Unis* ont des dépôts de charbon dans quelques-unes des îles éparses au nord de l'archipel Manahiki et le port de Pango-Pango dans l'île Tou-

touila de l'archipel Samoa. Le *Japon* possède le petit groupe de Bonin-Sima, dans l'archipel Magellan. Le *Chili* vient de s'emparer de l'île de Pâques (1888).

On peut prévoir que les archipels encore indépendants seront annexés à leur tour. Les Nouvelles-Hébrides appartiennent virtuellement à la France, les Gilbert à l'Allemagne. L'influence des États-Unis est prépondérante dans l'archipel



Principales lignes maritimes de l'océan Pacifique.

Hawaii, qui forme encore un royaume autonome, de même que le petit groupe des Tonga.

Cette colonisation a eu pour résultats de gagner en partie ces archipels à la civilisation et d'en permettre la culture. Diverses lignes de paquebots mettent en communication les principaux archipels avec l'Amérique, l'Asie et l'Europe. Melbourne, Sydney, Auckland, Batavia, Manille sont unis à leurs métropoles respectives. Une ligne importante relie Sydney à San Francisco par les Fiji et Honoloulou, dans l'archipel Hawaii. La prospérité de l'Océanie ne pourra que se développer le jour où le percement de l'isthme de Panama lui ouvrirait à l'est, vers l'Europe, un débouché commode et rapide.

RÉSUMÉ

I. L'Océanie comprend l'ensemble des terres situées dans l'océan Pacifique, à l'exception de quelques archipels (comme le Japon) qu'on rattache à l'Asie ou à l'Amérique.

II. **Découverte de l'Océanie.** — Elle est toute récente : Magellan et Mendana, au XVIe siècle, Torres et Tasman, au XVIIe, sont les premiers explorateurs. Cook, dans ses trois voyages, La Pérouse, Vancouver, Bougainville, Dumont d'Urville ont complété, aux XVIIIe et XIXe siècles, notre connaissance de cette partie du monde.

III. **Le Grand Océan.** — Il couvre un tiers de la terre, peu profond en général entre la côte asiatique et les archipels qui la bordent, atteignant jusqu'à 8606 mètres dans la dépression du Tuscarora, à l'est des Kouriles. Les principales cavités sont les fosses de Jeffreys, de Thomson et de la Gazelle, près de l'Australie ; les fosses du Challenger et du Vettor Pisani, plus au nord.

IV. **Les terres océaniennes.** — Elles n'occupent que 11 300 000 kilomètres carrés. Les principales sont situées à l'ouest : Australie, Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Guinée, archipel Malais. Ces terres, disposées en rangées parallèles orientées du nord-ouest au sud-est, et appartenant à deux formations différentes, coralligène et éruptive, sont généralement divisées en cinq groupes : Malaisie, Australasie, Mélanésie, Micronésie et Polynésie.

V. **Climat de l'Océanie.** — La température est toujours élevée, eu égard à la latitude, sans être désagréable pour les Européens, par suite des brises marines qui y soufflent régulièrement. L'humidité est grande surtout dans l'Océanie occidentale. Chaque île a un versant plus humide, le versant au vent ; un versant plus sec, le versant sous le vent.

VI. **Ressources agricoles et minières.** — La flore est tropicale, plus riche à l'ouest et dans les îles montagneuses, plus pauvre à l'est et sur les récifs coralligènes. L'Océanie (la Malaisie exceptée) est également dépourvue de gros animaux. Les gisements miniers, imparfaitement reconnus, semblent très abondants.

VII. **Populations.** — Elles sont peu nombreuses et appartiennent à deux races, Mélanésiens et Polynésiens. Ces derniers sont les plus accessibles à la civilisation européenne ; malheureusement ils disparaissent au contact de la race blanche. Pour les remplacer, les Européens ont attiré en Océanie les Chinois. Presque toute l'Océanie est du reste aux mains des Européens, Angleterre (Australie, Nouvelle-Zélande...), Hollande (archipel Asiatique), Espagne (Philippines, Mariannes, Carolines), France (Nouvelle-Calédonie, archipel de la Société, Marquises...), Allemagne.... De nombreuses lignes relient aujourd'hui les différents archipels océaniens à l'Europe et à l'Amérique. La prospérité de l'Océanie augmentera avec le percement de l'isthme de Panama.

ARCHIPEL ASIATIQUE

Notions générales. — L'archipel Asiatique ou **Insulinde** occupe l'espace qui sépare l'Asie de l'Australie, en face de nos possessions d'Indo-Chine; il est partagé par l'Équateur en deux parties sensiblement égales.

Ses limites sont assez difficiles à déterminer. La presqu'île de Malacca devrait en faire partie si l'isthme de Kra était un détroit; Wallace y comprend la Nouvelle-Guinée; on y rattache ou on en distingue à volonté les Philippines, situées plus loin de l'Équateur. Nous y comprendrons *Sumatra*, avec les îles voisines, plus petites, de *Banka* et de *Billiton*; *Java* avec *Madoera*; les petites îles malaises, *Bali*, *Lombok*, *Soembawa*, *Soemba*, *Flores*, *Timor*, etc.; *Bornéo*; *Célèbès*; l'archipel des *Moluques* et celui des *Philippines*.

Quatre mers principales s'étendent entre ces différentes îles: la *mer de Java*, entre Sumatra, Java et Bornéo; la *mer de Banda*, entre les petites îles malaises, Célèbès, et les Moluques; la *mer de Célèbès*, qui sépare cet archipel de celui des Philippines et de Bornéo; la *mer de Jolo*, entre le nord de Bornéo et les Philippines.

De nombreux détroits permettent de circuler d'une mer à l'autre. Les *détroits de la Sonde*, entre Sumatra et Java, *de Lombok*, entre cette île et celle de Bali; *de Macassar*, entre Bornéo et Célèbès; *des Moluques*, entre Celèbès et cet archipel, sont les principaux.

Ainsi délimitée, l'Insulinde a sensiblement la forme d'un triangle occupant un espace égal aux trois quarts de l'Europe. Les terres comptent dans ce total pour une superficie de 2 millions de kilomètres carrés. Quelques-unes des îles qu'on y trouve sont parmi les plus étendues de la terre: Bornéo (740 840 kilom. carrés) dépasse la France de plus d'un tiers; Sumatra (440 000 kilom. carrés) a plus des quatre cinquièmes de l'étendue de notre pays; quoique beaucoup plus petite que les deux îles précédentes, l'île de

Java compte encore 132 000 kilom. carrés de superficie, quinze fois la surface de la Corse.

Toutes les îles de l'Insulinde ont entre elles de nombreux points de ressemblance ; elles forment un tout géographique. L'Insulinde, qu'on peut également rattacher à l'Asie et à l'Australie, forme la transition entre ces deux continents si profondément différents par leur constitution géologique, leur flore et leur faune. Elle joue le même rôle que l'archipel grec entre l'Europe et l'Asie, ou encore mieux, les Antilles entre les deux Amériques : c'est là son unité.

Il convient pourtant d'y reconnaître deux groupes, faciles à distinguer à première vue :

La partie occidentale ou *Indo-Malaisie* (Sumatra, Java, Bornéo, les Philippines) regarde l'Asie, vers laquelle sont tournées, comme au Japon, ses terres basses, et dont elle n'est séparée, sauf à la hauteur des Philippines, que par des mers d'une profondeur moindre que 200 mètres.

La partie orientale ou *Austro-Malaisie* est, au contraire, penchée vers l'Australie; elle comprend Célèbès, les Moluques et les petites îles de la Sonde. La flore, la faune, les hommes mêmes sont différents dans les deux moitiés de l'archipel. Il y a là comme deux mondes qui se tournent le dos.

Relief. — Le relief de l'Insulinde est accidenté. Les plaines, qui n'occupent quelque développement que dans la partie septentrionale de Sumatra et dans Bornéo, sont de grandes étendues alluviales, de formation récente, le plus souvent marécageuses. Au contraire, les montagnes, formées de roches anciennes et d'une altitude presque toujours élevée, couvrent la majeure partie de la superficie. Elles appartiennent à plusieurs soulèvements entrecroisés d'une façon assez confuse, mais dirigés comme les montagnes japonaises, en forme de courbes largement ouvertes.

L'un de ces soulèvements se prolonge à travers Sumatra, Java et les petites îles malaises en s'abaissant assez réguliè-

rement vers l'est. Dans Sumatra, il comprend une arête maîtresse bordée de chaînes parallèles, entre lesquelles s'étendent des cirques d'érosion et des lacs; quatre sommets, dont le plus élevé est le *Loeseh* (3700 m.), le dominent à plus de 3 000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans Java, le *Semeroe* atteint, au sud de Soerabaja, l'altitude de 3671 mètres. Plus à l'est, le soulèvement dépasse rarement 2000 mètres.

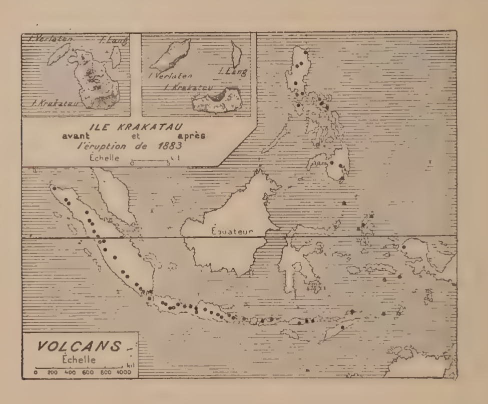
Bornéo et Célèbès sont au point de contact de plusieurs soulèvements. Ces deux îles, du reste mal connues encore, présentent la forme d'une étoile. Les montagnes y rayonnent autour d'un nœud commun. Les sommets de Bornéo sont dressés à la plus grande hauteur: l'ancien volcan *Kina Balou*, qui domine la partie septentrionale de l'île, n'a pas moins de 4170 mètres; le point culminant de Célêbès, le *pic de Bonthain*, situé près de Macassar, n'a que 3130 mètres.

Les soulèvements des Philippines ne sont ni moins nombreux, ni moins confus, ni moins élevés. Leur point culminant est au sud, dans l'île de Mindanao, le *volcan d'Apo* (3143 mètres).

Ces montagnes sont pour la plupart volcaniques; de nombreuses sources thermales y jaillissent, et le granit dont elles sont en général formées est recouvert de roches basaltiques et de laves. L'archipel Asiatique appartient, en effet, au cercle de feu qui entoure le Pacifique et que nous avons déjà rencontré dans les Aléoutiennes, le Kamtchatka et le Japon. Une longue traînée de volcans s'étend presque sans interruption et sur une courbe très régulière de Sumatra à Timor d'une part, de Timor à Formose, à travers les Moluques et les Philippines, d'autre part, laissant complètement en dehors Célèbès, où il n'y a qu'un seul volcan, et Bornéo, où il n'y en a pas du tout.

Beaucoup de ces volcans sont éteints, et dans leurs cratères où les eaux se sont amassées, s'étendent des lacs. Mais il en reste encore un grand nombre en activité, et les éruptions et les tremblements de terre qu'ils causent sont un fléau qui dévaste périodiquement l'Insulinde,

En 1880, un tremblement de terre secoua l'île de Luçon et causa de nombreux désastres à Manille. En 1885, l'éruption du Taal, au sud de cette ville, bouleversa pendant de longs mois toute une partie du même archipel. La plus fameuse de ces révolutions volcaniques fut celle du *Krakatau*. Dans le détroit de la Sonde, du côté de l'océan Indien, s'élevaient naguère l'île de Krakatau, dominée à 832 mètres d'altitude par un volcan, et deux îlots de moindre importance, les îles Lang et Verlaten. Le volcan de Krakatau,



Volcans de l'archipel Asiatique.

éteint depuis 1680, se réveilla soudain en 1883; pendant trois mois se succédèrent des détonations et des explosions de fumée et de cendres, sans qu'il fût possible d'y aborder; des cendres furent projetées en nuage jusqu'à 30 kilomètres de hauteur et on en retrouva dans les îles Keeling, à 1200 kilomètres au sud-ouest. Quand on put s'approcher sans danger du lieu de l'éruption, on constata que l'aspect en avait complètement changé. « De l'île de Krakatau, dit un voyageur, il ne restait que la partie méridionale; toutes les hauteurs du nord, soit les deux tiers de l'île, d'une surface de 20 kilomètres environ, avaient été emportées, et, à la place, s'ouvrait un gouffre où une sonde de 300 mètres ne touchait

pas le fond[1]. » En revanche, des terres nouvelles avaient surgi du fond de la mer; l'île Lang avait changé de forme; l'île Verlaten avait plus que doublé d'étendue.

Climat. — L'archipel Asiatique a le climat que comporte sa situation sous l'Équateur (20° latitude nord; 12° latitude sud) et au milieu de deux océans qui l'enveloppent partout de leurs replis. Ce climat est essentiellement tropical et maritime.

La température y est toujours très élevée. L'Insulinde n'est pourtant pas un pays brûlant. Les influences marines lui valent une remarquable égalité. Il serait difficile d'y diviser l'année, comme chez nous, en saisons d'hiver et d'été. Le thermomètre s'y maintient presque continuellement à 26 degrés; l'écart entre les moyennes du mois le plus chaud et du mois le plus froid — si l'on peut vraiment employer cette expression — ne dépasse presque nulle part deux degrés.

D'un autre côté, le voisinage de deux mers surchauffées par un soleil tropical vaut à l'archipel des précipitations de pluie qui sont partout considérables. On évalue à 2 mètres en moyenne la tranche de la pluie qui tombe sur toute la surface de l'Insulinde. Toutefois il est trois remarques à faire sur ce point. D'une façon générale, l'humidité diminue de l'ouest à l'est : Sumatra et Java reçoivent 4 mètres d'eau, et les plus éloignées des petites îles malaises, Flores et Timor, 1 m. 50 seulement. L'humidité augmente d'autant plus qu'on s'élève davantage en altitude : tandis qu'à Batavia les précipitations annuelles n'atteignent pas 2 mètres, Buitenzorg (Sans-Souci), le lieu de plaisance de la capitale, éloigné seulement d'une cinquantaine de kilomètres, mais situé déjà à près de 300 mètres d'altitude, reçoit plus de 4 mètres d'eau. Enfin la répartition des pluies suivant les saisons, qui est à peu près uniforme sous l'Équateur, devient très inégale à mesure qu'on s'en éloigne : à Java, à Sumatra, à Bornéo,

1. Cotteau, *Krakatau et le détroit de la Sonde* (*Tour du Monde*, 1886, 1er sem.). — Une éruption semblable vient de bouleverser (juillet 1892) l'île Sangi, entre Célèbès, les Moluques et Mindanao.

dans les Moluques, il n'est guère de mois où il ne pleuve; les Philippines ont, au contraire, comme l'Inde ou l'Indo-Chine, une saison des sécheresses faisant suite à une saison des pluies; des typhons d'une extrême violence et des raz de marée y signalent l'époque de la transition.

Hydrographie. — Très arrosées, les différentes îles de l'archipel Malais sont sillonnées par des cours d'eau nombreux et abondants qui ont enlevé aux montagnes d'énormes masses de débris dont ils ont formé les plaines alluviales de leurs cours moyen et inférieur ainsi que les deltas de leurs embouchures. Toutefois deux raisons empêchent ces rivières, si abondantes qu'elles soient, de devenir des fleuves grands et très utiles. La forme des îles les empêche de prendre un long développement. Le relief accidenté du pays qu'elles traversent les oblige à conserver trop souvent une allure rapide. Ce sont plutôt des torrents que des fleuves véritables. Seules les deux plus grandes îles font exception.

Dans Sumatra, on remarque le *Djambi* et le *Moesi* qui naissent dans les montagnes de l'ouest pour finir sur la côte tournée au nord-est. Le Djambi, large de 400 mètres et profond de 5 au moment des basses eaux, est navigable sur une longueur de 600 kilomètres pour les vapeurs calant 1 mètre. Le Moesi, aussi large et profond, arrose la ville de Palembang, forme un vaste delta couvert de palétuviers, et se jette dans le détroit de Banka.

Bornéo est encore plus favorisée que Sumatra. Peu de contrées au monde ont plus de voies flottables et navigables; presque tous les cours d'eau qui l'arrosent sont à peine inclinés dans leur partie inférieure et laissent pénétrer le flot de marée jusqu'à une grande distance en amont. Les principaux sont: au sud-ouest, le *Kapoeas*, qui se termine par un delta très actif; au sud, le *Barito* ou *Bandier*, très profond et accessible aux navires de mer; au sud-est, le *Mahakam*, qui prend sa source au nœud central de l'île. Une seule partie de Bornéo n'a point de longs fleuves: c'est le versant étroit du nord-ouest, qui regarde vers l'Indo-Chine.

Productions agricoles et minières. — Le sol de l'archipel Asiatique, formé, sur la plupart des points, de produits ignés en décomposition et ailleurs de terrains d'alluvion, est par lui-même d'une étonnante fertilité. Le climat, constamment chaud et humide, n'est pas moins propre au développement d'une végétation puissante. A cet égard, prise dans son ensemble, l'Insulinde n'a de comparable au monde que l'Inde elle-même.

Toutes les cultures des tropiques y prospèrent dans les parties basses ou peu élevées. Les plantations de café, qui affectionnent les terrains pierreux, y alternent avec les luxuriantes rizières des parties inondées, les champs de tabac ou de maïs, la canne à sucre, les arbres à épices, muscade, girofle, poivre, cannelle, moutarde. Le sol y donne, sans engrais et presque sans culture, des produits abondants ; un bon terrain planté en maïs ou en riz rapporte jusqu'à 30 pour 1 ; les arbres se couvrent de fruits mûrs en toute saison sans être jamais atteints de maladies résultant des cultures forcées.

La végétation forestière n'est pas moins riche dans ces plaines inférieures et dans les deltas. Partout se dressent des bosquets de cocotiers, de tamarins et d'autres arbres fruitiers d'une poussée vigoureuse. Parmi les essences les plus remarquables, on cite l'arbre à pain ; le sagoutier, dont la feuille gigantesque, longue de 3 à 4 m. 50, est souvent, à la base, aussi grosse que la jambe d'un homme ; les bambous, qui atteignent jusqu'à 40 mètres d'élévation. Toutes les variétés de palmiers y sont représentées : on y rencontre le grand palmier, nommé Arenga saccharina (c'est le zuiterboom des Hollandais) qui fournit aux Javanais du vin, du sucre et de grossières fibres noires avec lesquelles on fait des câbles ; le « palmier du voyageur », colossal éventail d'une élégance inouïe, dont on fait jaillir un violent jet d'eau laiteuse dès qu'on enfonce sa canne dans son tronc ; enfin, le « banyan » immense, dont il tombe des milliers de lianes verticales qui touchent terre, prennent vite racine, puis remontent jusqu'au sommet de l'arbre pour s'y marier en guirlandes noueuses et retomber encore. Chacun de ces arbres

multipliants forme ainsi comme un bois tout entier [1].

La zone des cultures et de la végétation tropicales ne dépasse pas 600 mètres; mais au delà croissent encore en forêts touffues les essences des pays tempérés, érables, châtaigniers, chênes. Même à une grande altitude, on trouve encore des fourrés d'arbustes et de plantes basses, myrtes, acacias, ronces, chèvrefeuilles, sureaux. Les montagnes sont ainsi enveloppées, de la base jusqu'au sommet, d'une luxuriante verdure. Seules quelques cimes de volcans, sans doute à cause des exhalaisons sulfureuses qui s'en dégagent, se dressent chauves et nues au-dessus de la forêt. Les animaux qui vivent dans ces forêts sont remarquables par leur grandeur et leur force. Parmi ceux qui caractérisent la faune de l'Insulinde se trouve l'orang-outang ou mias ; cet animal, qui atteint jusqu'à 1 m. 20 de hauteur et 2 m. 50 de largeur des bras, ne se trouve plus sur la terre qu'à Sumatra et à Bornéo, où il habite les forêts basses et marécageuses, se nourrissant presque exclusivement de fruits.

Conséquence de l'inégale répartition des pluies sur l'archipel, l'Insulinde occidentale étale une végétation beaucoup plus opulente que celle de l'est. C'est dans l'Indo-Malaisie que se pressent les grandes forêts. L'Austro-Malaisie est moins touffue. A la forêt vierge, feuillue, sombre, presque impénétrable aux rayons du soleil, succède le fourré ; au lieu des arbres aux feuilles larges et nombreuses, on ne trouve plus que les plantes aux feuilles grêles et effilées, eucalyptus et acacias, qui caractérisent l'Australie. Le même contraste se fait remarquer dans la faune des deux moitiés de l'archipel. D'un côté vivent les grands animaux du vieux monde, éléphants, rhinocéros, restés dans le pays depuis la séparation d'avec l'Asie et qui n'auraient pu franchir des bras de mer ; de l'autre se montre une faune toute différente de proportions et d'aspect, dont les principaux représtants sont les marsupiaux et les kangourous.

Quant aux richesses minières, elles sont certainement

1. Sur la végétation de cet archipel, voir Wallace, *The Malay Archipelago*, 2 vol., 1869. Traduction et abrégé chez Hachette, *Bibliothèque des Écoles et des Familles*.

nombreuses dans les terrains éruptifs qui constituent l'Insulinde; mais l'inventaire est loin d'en être achevé. Jusqu'à présent on cite parmi les dépôts les plus importants les mines d'étain de Banka et de Billiton, et les gisements houillers très puissants des îles de Luçon, Cebu et Negros, dans les Philippines. On a trouvé aussi de l'or et des pierreries dans le nord de Bornéo; les indigènes des Philippines recueillent également de l'or dans les filons de quartz et dans les alluvions de leur archipel; le cuivre est fort commun à Luçon, où les indigènes en confectionnent, depuis un temps immémorial, des outils et des ornements. Toutes ces richesses ne sont point vraiment exploitées.

Populations. — Il est impossible de fixer un chiffre exact pour la population totale de l'Insulinde : certaines régions sont encore inexplorées, et dans un grand nombre d'îles il n'existe aucun recensement. On évalue généralement cette population à 35 millions d'habitants; la densité moyenne est ainsi de 14 habitants au kilomètre carré.

Cette population est très inégalement répartie. Sumatra et Bornéo, qui ont, l'une de 3 à 4, l'autre de 1 à 2 millions d'habitants, sont presque des déserts : on n'y compte, d'une part, que 8,8, de l'autre, que 2,5 habitants au kilomètre carré. Java, au contraire, est une des contrées les plus peuplées de la terre; les habitants s'y pressent en aussi grand nombre que dans les régions les plus denses de l'Europe occidentale; la population kilométrique y atteint 171 habitants, à peine moins qu'en Belgique (203 hab.), plus qu'aux Pays-Bas (135), deux fois et demie plus qu'en France (71). La population de Java a décuplé depuis un siècle, et l'accroissement en est si considérable encore aujourd'hui que l'on commence à l'envisager avec terreur comme une sorte de calamité publique.

On peut répartir les habitants de l'Insulinde en trois groupes : indigènes (la presque totalité), Chinois (5 à 600 000), Européens.

Les indigènes appartiennent à deux races parfaitement distinctes l'une de l'autre : chacune des deux moitiés de

l'archipel a sa race particulière. A l'ouest vit la *race malaise*, qui comprend quatre grandes tribus : Malais de Sumatra et de Bornéo; Javanais de Java, Madoera et Bali; Bongis de Célêbès, Tagalas des Philippines. Dans son ensemble, elle se rapproche incontestablement et de très près des populations de l'Asie orientale. Elle est de taille petite; elle est imberbe et se fait remarquer par une chevelure invariablement noire, droite et rude; la couleur de sa peau est d'un brun-rouge clair, plus ou moins teinté d'olivâtre. Leur intelligence semble assez défectueuse. L'Austro-Malaisie est peuplée par les *Papous*, dont la peau varie du brun foncé au noir, dont la taille est égale, sinon supérieure, à celle des peuples européens, et qui, par leur chevelure crépue et leur barbe abondante, contrastent entièrement avec leurs voisins de l'ouest. Les traits intellectuels permettent de les distinguer plus complètement encore des Malais : le Papou est vif, démonstratif en paroles et en actions; il a un sentiment de l'art très prononcé et orne de sculptures tous les objets dont il se sert ou qui l'entourent, ses canots, ses cases, ses ustensiles domestiques. La race papoue est une race polynésienne répandue, avec quelques différences, dans tout le Pacifique. Les Malais sont parents des Mongols; les Papous sont des Océaniens.

Les *Chinois* ont été de tout temps très nombreux dans l'Archipel, c'est leur première étape en Océanie et dans le Pacifique. Massacrés et bannis à différentes reprises, ils reviennent toujours parce qu'ils sont indispensables dans les pays où les indigènes ne sont pas suffisamment nombreux et ne travaillent guère, et où les blancs ne s'acclimatent point. Ce sont eux qui défrichent Bornéo pour le compte des Anglais, qui exploitent les mines de Banka pour les Hollandais, ce sont eux encore qui servent d'intermédiaire pour une grande partie du commerce. Bons à tous les métiers, ils ne se rebutent d'aucun, bravent tous les climats, supportent toutes les humiliations et finalement restent maîtres du terrain : c'est une véritable invasion pacifique.

Les *Européens* prirent pied dans l'Insulinde au XVIe siècle. Les Portugais y vinrent par l'ouest, avec Albuquerque; les

Espagnols par l'Est, avec Magellan, qui fut massacré dans les Philippines : ces deux peuples se partagèrent d'abord l'archipel. Au XVIIe siècle, les Hollandais, affranchis de la domination espagnole, prirent les possessions du Portugal, alors uni à l'Espagne. De nos jours, les Anglais se sont, à leur tour, introduits dans l'archipel Asiatique. La population de l'archipel comprend donc, outre les indigènes et les Chinois, des *Hollandais*, des *Espagnols*, des *Portugais*, quelques *Anglais*. Cet élément européen est peu important. Les conditions de température et d'humidité qui font de l'Insulinde un pays d'une richesse agricole presque incomparable, ne sont pas favorables, malgré le relief, à l'acclimatement des blancs, qui ne peuvent s'y établir à demeure, encore moins y passer toute leur vie. On n'en compte pas aujourd'hui 100 000. Bien que de vastes espaces soient encore, à Bornéo, à Sumatra, vides d'habitants, l'Insulinde ne sera jamais pour les Européens une colonie de peuplement : comme notre Tonkin, elle n'est qu'une magnifique colonie d'exploitation commerciale.

Divisions administratives. — Presque toute l'Insulinde est aujourd'hui entre les mains des Européens. Il existe encore quelques États indigènes indépendants : le plus important est celui de *Brunéi* dans Bornéo. Les Hollandais, les Espagnols, les Portugais et les Anglais se partagent le reste.

Les **Hollandais** ont la plus forte part : ils possèdent dans l'archipel 1 462 400 kilomètres carrés, les trois quarts de sa superficie totale. *Sumatra*, *Java*, toutes les *petites îles malaises*, à part la moitié orientale de Timor, les *Célèbés*, les *Moluques* et les trois quarts de *Bornéo* leur appartiennent. Une armée de 30 000 hommes, dont 15 000 Européens, et une flotte de 147 navires de guerre y appuient leur autorité. Le gouverneur général réside à Batavia, dans la partie occidentale de Java.

Une population de 28 millions d'habitants vit dans l'Insulinde hollandaise : à elle seule, Java en possède 21 millions; dans cette île, dont la richesse agricole est merveilleuse,

on compte près de 4 000 localités ayant au moins 1 000 habitants. Les principales villes de l'archipel dans les colonies hollandaises sont la capitale, **Batavia** (99 500 hab.); les ports de *Semarang* (69 500 hab.) et de *Soerabaja*[1] (134 000 hab.) et la ville de *Soerakarta* (126 000 hab.), situés dans Java. On remarque dans Sumatra la ville de *Palembang*, sur le Moesi, et le port de *Padang*. Dans les Moluques se trouvent les comptoirs de *Ternate* et d'*Amboine*, renommés pour le commerce des épices. Le port le plus fréquenté de Célèbès est *Macassar*, sur le rivage occidental de la plus méridionale de ses péninsules.

Les **Espagnols** viennent au second rang : ils occupent 300 000 kilomètres carrés dans les *Philippines*; ils y comptent 5 700 000 sujets. La capitale, *Manille*, située au fond d'une baie vaste et bien abritée de la côte occidentale de Luçon, est la ville la plus peuplée de l'Insulinde : elle a 182 000 habitants.

Les **Anglais**, attirés dans Bornéo par les mines de charbon qui s'y trouvent, occupent aujourd'hui tout le *North Borneo*, c'est-à-dire un territoire de 60 000 kilomètres carrés, que peuplent environ 200 000 habitants : l'île *Labouan*, située dans la mer de Chine, en dépend. Plus au sud, sur la côte occidentale, le royaume de Sarawak est placé sous leur influence.

Les **Portugais**, autrefois maîtres de la majeure partie de l'archipel, n'y possèdent plus que la *partie orientale de Timor*.

Etat actuel et avenir. — Les idées barbares qui régnaient aux siècles passés en matière d'économie politique et commerciale ont longtemps nui à la prospérité de l'Insulinde. Longtemps les Hollandais brûlèrent les arbres à épices qu'ils ne pouvaient exploiter facilement; ils brûlaient également une partie des grandes récoltes, pour que les épices ne fussent point dépréciées sur les marchés d'Europe par leur abondance ; ils prenaient, pour arriver aux îles de la Sonde,

1. En néerlandais *oe* se prononce *ou*, *j* = *y* consonne, et *oo* = *ô*.

des routes mystérieuses où ils ne s'engageaient qu'après s'être convaincus qu'aucun bateau étranger ne les suivait à la dérobée; ils avaient fait jurer aux commerçants et aux navigateurs de ne jamais révéler à personne la carte de ces régions. Pour des raisons également mesquines, ils localisèrent longtemps les différentes espèces de produits dans telles ou telles îles : Amboine avait, par exemple, le monopole du clou de girofle. Le système de compression adopté par les Espagnols dans les Philippines était encore moins favorable à leur développement économique.

Des idées plus larges ont prévalu en notre siècle. Les Hollandais ont établi — dans Java seulement, il est vrai — un mode régulier d'exploitation : le système de culture inventé, en 1832, par Van den Bosch ; l'État possédait toute la terre et l'exploitait directement par les indigènes ; ceux-ci, soumis à un travail forcé, cultivaient le café, l'indigo, le tabac, la canne à sucre, et devaient vendre le tout au gouvernement au prix fixé par lui. Ce système, dur et oppressif, a été supprimé, sauf pour la culture du café. Les Espagnols ont, de leur côté, supprimé le monopole gouvernemental pour la production du tabac, ce qui a eu pour effet un développement considérable de cette culture. Enfin une Société anglaise, organisée sur le modèle des grandes Compagnies du siècle dernier, avec privilège de la métropole, la *North Borneo Company*, s'est implantée dans la partie méridionale de la grande île, et s'est enrichie d'une façon surprenante par la culture du tabac, très rémunératrice sur un terrain neuf et fertilisé, pour de longues années, par la cendre des forêts incendiées.

En même temps on a introduit dans ces îles tous les moyens de communications faciles et rapides qui sont indispensables pour un développement économique. Java possède des routes. Les colonies hollandaises ont 1 248 kilomètres de voies ferrées en exploitation et 219 en construction (1888) ; Luçon en a aussi 200 kilomètres. 7 000 kilomètres de lignes télégraphiques sont établis à travers les principales îles de l'archipel. Trois compagnies de paquebots hollandais et une de paquebots espagnols relient l'Insulinde à l'Europe.

La richesse de l'Insulinde s'est, par suite, beaucoup accrue. Aujourd'hui, toutefois, les îles Malaises traversent une période de crise ; leur commerce décroît ; leurs budgets sont en déficit, les guerres interminables entreprises pour coloniser Sumatra, la démoralisation, le luxe ont contribué pour beaucoup à hâter cette décadence. Mais il faut en accuser surtout des causes économiques plus générales, et notamment la concurrence étrangère qui a déprécié les principales cultures de l'archipel, le café, le sucre, les épices. Ce n'est là sans doute qu'un accident passager. Une région aussi fertile, aussi favorisée de tous les dons de la nature, et dont la dixième partie seulement est exploitée, a devant elle un grand avenir.

RÉSUMÉ

I. **Notions générales.** — L'Insulinde, située à l'est de l'Indo-Chine, et dépendant aussi bien de l'Asie que de l'Océanie, comprend Sumatra, Java, les petites îles malaises, Bornéo, Célèbès, les Moluques et les Philippines, 2 millions de kilomètres carrés. On y distingue facilement deux groupes : l'Indo-Malaisie (Sumatra, Java, Bornéo, Philippines), l'Austro-Malaisie (Célèbès, les Moluques).

II. **Relief.** — Peu de plaines ; nombreux soulèvements montagneux. Dans Sumatra, Java, Bornéo et les Philippines, des sommets dépassent 3000 et même 4000 mètres. L'Insulinde est surtout remarquable par l'intensité de l'action volcanique qui y règne (éruption du Krakatau).

III. **Climat.** — Tropical et maritime. L'humidité diminue de l'ouest à l'est. La chaleur est sensiblement la même pendant toute l'année.

IV. **Hydrographie.** — Cours d'eau nombreux et abondants, mais trop courts pour être très utiles. Les principaux sont : le Djambi et le Moesi (Sumatra) ; le Kapoeas, le Barito, le Mahakam (Bornéo).

V. **Richesses agricoles et minières.** — Très abondantes. Végétation tropicale : forêts (bambous, sagoutiers, arbres à pain, palmiers) ; café, canne à sucre, tabac, arbres à épices. Cette végétation diminue d'opulence de l'Asie vers l'Australie. La faune de la partie orientale est aussi plus petite d'aspect et différente. — Les richesses minières sont nombreuses (cuivre de Banka et de Billiton, houille de Luçon) ; elles sont loin d'être entièrement reconnues.

VI. **Populations**. — 35 millions environ, dont 21 millions à Java. Ces habitants sont des indigènes, Malais et Papous; des Chinois (5 à 600 000); des Européens (80 à 100 000). Le climat ne permettra jamais aux Européens de s'y établir en grand nombre.

VII. **Divisions administratives**. — A part quelques petits États encore indépendants, toute l'Insulinde est entre les mains des Européens. Les Hollandais possèdent Sumatra, Java, les petites îles malaises, Célèbès, les Moluques, la plus grande partie de Bornéo; leur capitale est Batavia, dans Java; les principales villes, Soerabaja et Soerakarta. Les Espagnols possèdent les Philippines, capitale Manille (182 000 hab.). Les Anglais occupent le North Borneo avec quelques dépendances. Les Portugais ont la partie orientale de Timor.

VIII. **État actuel et avenir**. — Le système de compression en usage dans les colonies jusqu'en notre siècle, et des causes économiques, comme la concurrence étrangère, ont empêché ces colonies de prendre tout le développement dont elles étaient susceptibles, malgré les travaux qu'on y a faits, routes, voies ferrées.... Un dixième seulement de l'Insulinde est exploité. Mais cette région est trop fertile pour n'avoir pas devant elle un brillant avenir.

AUSTRALASIE

On comprend en général sous le nom d'*Australasie* les principales possessions des Anglais dans l'océan Pacifique, l'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, les îles Viti ou Fiji, et la partie britannique de la Nouvelle-Guinée. Nous n'étudierons ici que les trois premières de ces possessions : la Nouvelle-Guinée fait partie de la Mélanésie, et l'archipel des Viti de la Polynésie.

I. — AUSTRALIE

Notions générales. — L'Australie est une découverte toute moderne. Soupçonnée dès le XVIe siècle, son existence ne fut réellement constatée que par les Hollandais, au commencement du XVIIe siècle, lors des voyages de Carpenter (1628) et de Tasman (1642). Ses contours ne furent même entièrement explorés qu'à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle, après les voyages de Cook (1770), de La Pérouse, de Bass (1798), de Baudin et de Flinders. L'intérieur enfin reste encore imparfaitement connu, malgré les hardies entreprises de Lawson (montagnes Bleues), du major Mitchell (Victoria), de John Eyre (lacs Torrens et Eyre, 1840), de Leichhardt, qui traversa le Queensland de la baie Moreton jusqu'au port Essington; de Mac Douall Stuart et de Burke (1861-62), qui parcoururent l'intérieur du nord au sud; de Warburton, de John Forrest et de Giles (1872-76), dans l'Australie occidentale. Plus d'un demi-million de kilomètres carrés reste encore à explorer à l'ouest. Il est cependant permis de dire, avec Reclus[1], que « l'exploration première du continent est terminée; les régions de l'intérieur

1. Reclus, *Géographie universelle*, t. XIV, p. 716.

sont connues dans leurs traits principaux; les mailles du filet de routes jeté sur l'Australie se resserreront peu à peu grâce aux explorations partielles nécessitées pour la pose des télégraphes ou la recherche des sources et des pâturages. »

L'Australie, telle que l'ont révélée ces explorations, est moins une île qu'un monde véritable, baigné par l'*océan Indien* et le *Pacifique*, distinct par sa constitution géologique, sa flore et sa faune. Située au sud-est de l'archipel Asiatique, dont elle est séparée par la *mer de Timor*, et au sud de la Nouvelle-Guinée, avec laquelle elle communique par le *détroit de Torres*, elle a les dimensions d'un continent. Ses points extrêmes sont, d'une part les 110e et 151e degrés de longitude orientale, de l'autre les 10e et 39e degrés de latitude australe. Elle compte, de l'ouest à l'est 3 870 kilomètres, 3 170 du nord au sud. Sa superficie, qui équivaut à 14 fois celle de la France et aux quatre cinquièmes de la surface de l'Europe, est égale à 7 626 275 kilomètres carrés.

Rien de plus massif au reste que ce continent australien. A part le *golfe de Carpentarie*, au nord, et la *Grande Baie Australienne*, largement ouverte sur la côte du sud, aucun golfe profond n'échancre ses contours et ne fait pénétrer à l'intérieur les influences marines. L'Australie ressemble à l'Afrique par sa configuration générale. Elle est même plus lourde de formes que le continent noir, qui se termine dans l'hémisphère austral par une péninsule assez effilée, qui manque à l'Australie.

Relief. — Le continent australien, imparfaitement reconnu dans le centre et l'ouest, l'est assez cependant pour qu'il soit possible de porter sur son relief un jugement d'ensemble. On peut dire que son sol, élevé partout sans atteindre nulle part à une grande altitude, et peu accidenté sauf sur les côtes, présente l'aspect d'un vaste **plateau**, coupé en deux par une longue dépression aux pentes presque nulles qui traverse le continent dans toute sa longueur, du golfe de Carpentarie au golfe Spencer. Ce plateau paraît reposer sur une base de granit et de roches paléozoïques.

La partie orientale est la plus élevée. Elle est bordée du côté de la mer par un bourrelet montagneux, escarpé en gradins du côté de la côte, descendant en pentes douces vers l'intérieur. Ce bourrelet, formé de roches granitiques où percent çà et là des masses basaltiques attestant l'existence d'anciens volcans, atteint ses plus grandes hauteurs au sud-est. C'est là que se trouvent les *Alpes australiennes*, les *Montagnes Bleues*, les *Pyrénées*, les *Great Dividing Range*, les *Grampians*. Le point culminant de l'Australie y est situé à l'angle sud-est : c'est le mont *Townsend*, dans le massif du mont *Kosciuszko* (2 241 mètres). Plus au nord, les montagnes australiennes perdent cette altitude, mais elles restent formées d'un nombre considérable de massifs, de contreforts, de chaînons latéraux ou parallèles qui en rendent la traversée souvent pénible.

La partie occidentale, qui est la plus étendue, est beaucoup moins élevée : elle n'aurait pas plus de 300 mètres d'altitude moyenne. Elle est surmontée çà et là de chaînes granitiques, isolées, médiocrement hautes, orientées de l'est à l'ouest ou du sud au nord : tels les *monts Macdonnell* et *Musgrave*, qui dominent de 300 à 400 mètres le socle du plateau environnant. En revanche, le sol, formé de grès, s'est affaissé en maint endroit par l'action des agents météoriques, chaleur et froid, vent et pluie ; la surface s'est creusée de cavités où les eaux s'épandent en vastes marécages, bordés de salines désertes. Parmi les plus étendus on cite le lac *Gairdner*, au nord de la presqu'île d'Eyre, et le lac *Amadeus*, tour à tour, suivant la saison, lac, marais saumâtre et désert de sel.

La dépression centrale, formée de terrains crétacés et tertiaires, est basse et si faible de pente qu'elle est inondée presque complètement pendant les pluies. Des lacs s'y étendent au nord du lac Spencer, qu'ils semblent prolonger à l'intérieur du continent ; comme ceux du plateau occidental, ils changent sensiblement d'aspect suivant les saisons, et, d'année en année, suivant la quantité des pluies tombées ; au temps des sécheresses, il arrive même qu'on puisse les parcourir à cheval. On en compte trois principaux : le lac *Tor-*

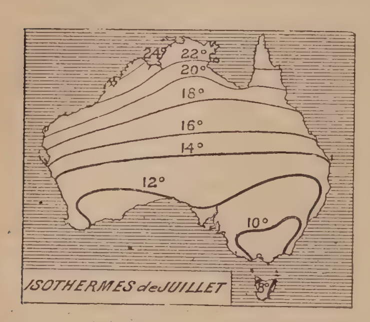
rens, étroit et allongé, orienté du sud au nord, et, suivant le même axe, les deux bassins du lac *Eyre*, situés à 21 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer.

Les côtes australiennes mesurent de 13 à 14 000 kilomètres de développement. Sur cette énorme étendue, c'est à peine si elles présentent quelques golfes, baies et ports.

Toute la partie occidentale entre la Grande Baie Australienne et le golfe de Carpentarie n'offre que quelques indentations qui, la plupart du temps, rompent à peine la ligne du littoral, comme la *baie du Géographe* au sud, la *baie de Van Diemen*, fermée par l'île *Melville*, au nord. La côte se poursuit presque rectiligne, parfois bordée d'une plage basse et sablonneuse, le plus souvent escarpée en falaises de 100 à 200 mètres de haut, points extrêmes du plateau qui couvre toute l'Australie de l'ouest. La mer y reçoit un très petit nombre de rivières et n'y forme qu'un port digne de ce nom, celui de *Fremantle*, à la pointe sud-ouest du continent.

Bien plus variées sont les côtes orientales. La mer y a entamé les montagnes bordières et y a découpé une infinité de baies et de fiords, qui, à la vérité, ne pénètrent jamais très avant dans l'intérieur, mais qui ouvrent aux navires des rades profondes, bien abritées et sûres. Les deux plus remarquables de ces baies s'ouvrent des deux côtés et à la même distance environ du cap Howe, extrémité sud-orientale du continent; ce sont les admirables *baies de Port Phillip* avec *Melbourne*, et de *Port Jackson* avec *Sydney*; la première, longue de plus de 80 kilomètres et profonde de plus de 50 mètres, ne communique avec la mer que par un étroit goulet de 3 à 4 kilomètres de large; la seconde s'insinue, à la manière des fiords norvégiens, entre les ramifications avancées des Montagnes Bleues, qu'elle sépare de ses bras multiples et tortueux. Au sud de Sydney, l'admirable rade de *Botany Bay*, où les Anglais fondèrent, en 1788, leur premier établissement, n'a point encore aujourd'hui de grand port. Sur d'autres enfoncements, également profonds et sûrs, sont bâtis *Adelaïde*, *Newcastle* et *Brisbane*.

Malheureusement une ligne continue de récifs corallins, la *Grande Barrière* (*Great Barrier Reef*), rend les côtes du nord-est très peu abordables sur une longueur de 2 500 kilomètres, du cap Sandy au cap York. Ce sont de petits îlots madréporiques, soudés les uns aux autres; leur épaisseur dépasse parfois 100 kilomètres; ils forment le long de la côte, à une distance moyenne de 150 kilomètres, un mur interrompu seulement, de loin en loin, par des brèches, comme la passe de Cook ou le canal du Capricorne. Plats, étendus au ras de l'eau, on les reconnaît par un temps clair à une ligne de verdure et à l'écume des vagues qui frange leur base au niveau des flots.

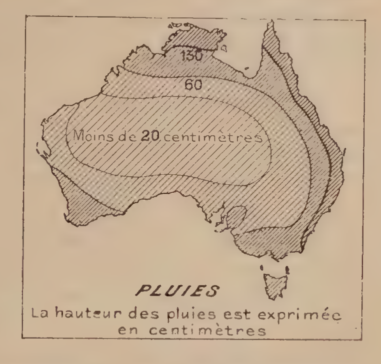




Climat. — Bien qu'environnée par les eaux, l'Australie est de forme trop massive pour jouir, comme l'Europe, d'un climat insulaire : c'est une terre essentiellement continentale. Le centre, plateau peu élevé au-dessus du niveau de la mer, présente dans son climat les mêmes écarts que les déserts de l'Asie centrale ou du Sahara : aux nuits froides succèdent les jours brûlants, aux hivers quasi sibériens les étés tropicaux. La température y varie de — 9 à + 50 degrés. Les solitudes arides de l'intérieur forment ainsi comme un immense foyer d'appel qui attire sur l'Australie des courants d'air venus des mers du pourtour. Mais les nuages se déversent sur les montagnes bordières

avant d'atteindre l'intérieur, qui est presque totalement dépourvu d'humidité.

Il faut donc distinguer en Australie deux zones climatiques fort différentes : la *zone intérieure*, où le vent de fournaise, la sécheresse de l'air, la rareté des pluies donnent un climat extrême ; la *zone du pourtour*, très chaude au nord, où le thermomètre monte quelquefois, au soleil, à 80 degrés centigrades, et à l'ombre à 40 degrés, mais en général très salubre à cause des vents marins qui y soufflent, et arrosée par des pluies rares, mais abondantes, surtout dans la région septentrionale qui est placée sous les tropiques.



PLUIES
La hauteur des pluies est exprimée en centimètres

Hydrographie. — L'Australie n'est pas un pays de rivières longues et volumineuses. La proximité de l'équateur, l'étendue des plateaux intérieurs, la faible élévation des montagnes qui condensent peu de nuées et ne possèdent ni glaciers, ni neiges persistantes, ont pour conséquence le faible volume des rivières. En particulier, l'ouest australien ne compte aucune grande rivière. Celles qu'indiquent les cartes, l'*Yule*, l'*Ashburton*, le *Lyons*, le *Murchison*, sont de pauvres cours d'eau, souvent presque à sec. Les pentes de cette partie du continent sont tellement faibles qu'aucune rivière ne peut s'y former ; à la suite des grandes pluies, l'eau s'étend sur le sol ou s'écoule en filets irréguliers. Quelques lagunes salées, *Amadeus*, *Austin*, *Lefroy*, gardent un peu d'eau même pendant l'été. D'autres n'existent que pendant les rares pluies de l'hiver. D'autres encore apparaissent et s'étendent pendant une période de quelques années, puis disparaissent aussi vite qu'elles avaient apparu.

Dans la dépression centrale coulent quelques rivières qui

vont se perdre dans les lagunes sans profondeur qui la parsèment, lacs *Eyre* et *Torrens*. Le lac Eyre reçoit trois cours d'eau, le *Macumba*, le *Warburton*, le *Barcoo*. Mais ces rivières, qui parfois ressemblent à des chapelets d'étangs, sont la plupart du temps à sec.

C'est la Cordillère de l'est qui, étant la plus haute, donne naissance aux plus nombreux cours d'eau. La plupart d'entre eux retournent directement à la mer : ce sont les rivières côtières, torrents et non cours d'eau, peu ou point navigables, comme le *Hunter* de Newcastle. Toutefois il s'y forme un fleuve, qui, par la longueur tout au moins, mérite une plus longue mention. C'est le **Murray** (1 800 kil.), dont les deux principaux affluents sont le *Murrumbidgee*, grossi du *Lachlan*, et le *Darling*, supérieur au fleuve principal par la longueur de son cours (2 000 kil.). Le Murray draine ainsi toutes les eaux de l'Australie du sud-est; son bassin est de 70 millions d'hectares. Toutefois ce « Nil australien », qui n'arrose que des pays médiocrement baignés de pluie et soumis à une forte évaporation, atteint à peine le débit moyen de 550 mètres cubes à la seconde, inférieur à celui de la Seine. Il est navigable, pour les petits bateaux à vapeur seulement, depuis son embouchure jusqu'à la ville d'Albury.

Productions agricoles et minières. — L'Australie, médiocrement arrosée sauf sur ses côtes septentrionale et orientale, n'a qu'une flore peu variée. Les arbres qui y dominent, les acacias, les eucalyptus, sont des arbres souvent élevés (les eucalyptus de 125 mètres n'y sont pas rares), mais leurs branches sont peu nombreuses, leur feuillage est terne et peu abondant. D'autre part, les forêts clairsemées manquent de cette ampleur tropicale qu'on admire dans l'Inde ou l'archipel Asiatique. Elles ne sont point formées de futaies aux troncs pressés, épaisses, enchevêtrées de ramures et de lianes. Toute la végétation australienne a je ne sais quoi de grêle.

C'est à l'est et au nord que se trouvent les plus nombreuses forêts. Dans le Queensland, le cèdre rouge, l'araucaria, le pin-cyprès et l'eucalyptus, qui sont des essences proprement

australiennes, s'y mêlent à des plantes tropicales d'une nature plus touffue, palmiers, cèdres, bananiers et bambous. Les mêmes régions sont aussi les plus propres aux cultures diverses. Les terres du Queensland, au climat chaud, produisent le maïs, la canne à sucre, le coton, l'arrow-root. Celles de la Nouvelle-Galles du Sud et de Victoria, formées en partie de terrains volcaniques en décomposition, et baignées par un climat plus tempéré, sont favorables à la culture des céréales et des vignes. Plus à l'ouest, au delà de la Cordillère, l'humidité cessant, la végétation commence à s'étioler ; le sol ne porte plus de forêts, mais seulement de maigres buissons ; il devient plus propre au pâturage qu'au labourage. Quant à l'Australie occidentale, que limite la grande dépression du centre, c'est, sur presque toute son étendue, un vaste désert : le sol, formé principalement de grès tertiaires, souvent sablonneux, est presque partout dépourvu de gazon. Ici plus d'arbres : les forêts font place à la brousse, au *scrub*, épais fourré d'acacias, d'eucalyptus nains, de spinifex, haut de 2 à 3 mètres à peine, mais si enchevêtré que, quand le voyageur s'y perce un sentier, la tranchée est aussi nette que celle d'un chemin bordé de murs. Le compas est nécessaire pour s'y aventurer, comme sur la mer. Quelques régions du nord et du sud-ouest, plus arrosées, y sont seules couvertes de pâturages et de champs de céréales.

La faune est aussi peu variée et aussi grêle que la flore. Les animaux, qui pour la plupart sont particuliers à l'Australie, sont petits : tels les plus caractéristiques, les marsupiaux, comme le kangourou et l'ornithorynque, mammifère à bec d'oiseau. Les oiseaux sont pour la plupart muets.

Quant aux dépôts du sous-sol, ils constituent une des principales richesses de l'Australie. Tout le bourrelet montagneux qui s'étend du promontoire Wilson à la presqu'île d'York recèle dans ses flancs des gisements miniers abondants et de toute nature. On en trouvera d'autres dans les soulèvements, encore très imparfaitement explorés, de l'Australie occidentale.

Au premier rang vient l'**or**. On l'exploite dans les montagnes qui avoisinent Adélaïde, dans la province de Victoria aux environs de Ballarat, dans la Nouvelle-Galles du Sud à Bathurst, dans le Queensland, près de Rockhampton, au Mount Morgan. Un tiers environ de la colonie de Victoria se compose de roches aurifères. On estime le produit total de l'or, depuis sa découverte jusqu'à 1886, à 7 milliards et demi de francs.

Le produit minier le plus important après l'or est le *cuivre*, qui se trouve dans le Queensland et près de Kooringa (Burra-Burra), dans l'Australie du Sud. Les mines de *houille* sont aussi nombreuses et riches, en particulier celles de Newcastle; mais la houille en est inférieure à celle d'Angleterre. L'Australie possède enfin des mines d'*argent* (à Silvertown, au pied des Stanley Range), des mines de *plomb*, de *fer*, d'*étain*, d'*antimoine*. Dans le Territoire du nord on trouve des pierres précieuses.

Populations indigènes. — Avant l'arrivée des Européens, l'Australie était peu peuplée. La flore ne comprenait que peu d'espèces utiles à l'alimentation de l'homme, igname, sagoutier, quelques fruits sauvages. La faune était pauvre. La vie par suite était singulièrement précaire pour des hommes. Les indigènes que trouvèrent les Anglais étaient donc en petit nombre et presque sauvages.

La race australienne se rattache à la race noire; elle a la peau cuivrée et de couleur foncée, le crâne petit et fuyant, les mâchoires et le ventre proéminents, les cheveux noirs légèrement onduleux sans être laineux. L'intelligence de ces indigènes est peu développée. On ne trouve chez eux ni religion, ni organisation sociale, ni industrie; ils ne pratiquent ni l'agriculture, ni l'élevage. Ils vivent par petits groupes de 15 à 20 individus, abrités dans des huttes grossières ou derrière des buissons; beaucoup n'ont point de vêtements; ils possèdent pour tout bien quelques armes et des canots : ils ont une arme qui leur est spéciale, le *boumerang*, sorte de palette courbe qui se dirige vers le but en tourbillonnant avec un mouvement d'hélice, puis, après avoir frappé, re-

vient vers celui qui l'a lancée. En résumé, les Australiens paraissent relégués par leur état intellectuel au dernier rang de l'humanité.

Cette race indigène, trop souvent maltraitée par les Anglais, diminue d'ailleurs rapidement. Par conjecture, on évalue à 150 000 ou à 200 000 le nombre des indigènes qui habitaient le continent avant l'établissement des Européens. D'après les estimations actuelles, ils ne seraient plus que 55 000, que les Anglais refoulent peu à peu dans les régions désertiques de l'intérieur, où ils ne tarderont pas à disparaître.

Les Anglais en Australie. Colonisation. Villes. — Aujourd'hui la population de l'Australie est composée presque exclusivement d'Européens, qui viennent, chaque jour plus nombreux, pour tirer parti d'un sol vierge et riche. Le mouvement de progression n'a cessé de s'accentuer. Le premier établissement, fondé à Botany Bay (1788), puis transporté presque aussitôt à Sydney, comprenait 1050 blancs, dont 757 *convicts* ou déportés, 200 colons libres, et des hommes envoyés pour garder le pénitencier. Pendant longtemps des forçats vinrent seuls grossir ce premier contingent de colonisateurs. La colonisation libre ne prit un essor décisif qu'en 1851, au moment de la découverte des mines d'or. Des flots de déclassés, d'aventuriers de tous les coins du monde, se précipitèrent sur le nouvel Eldorado. En dix ans la population fut triplée. Actuellement cette population augmente presque autant par l'excédent des naissances que par le flux des immigrants. Au dernier recensement, celui de 1891, elle dépassait 3 millions d'habitants. Cela ne fait encore pour l'Australie qu'une densité moyenne de 0,39 habitant par kilomètre carré.

Cette population, essentiellement composite, comprend des individus de nombreuses races et de religions diverses. Toutefois les Anglais protestants y forment l'élément de beaucoup prépondérant.

A mesure que se produisait le développement de la population australienne, les habitants des différentes régions du continent, séparés par des intérêts divers, se constituaient successivement en colonies distinctes. En 1829, la Nouvelle-

Galles du Sud s'était érigée en colonie avec Sydney pour capitale. Victoria s'en sépara en 1851, dans la fièvre de l'or; l'Australie méridionale en 1856; Queensland en 1859. Puis vint l'Australie occidentale, la dernière région australienne explorée par les voyageurs. L'Australie comprend donc aujourd'hui cinq États, d'importance inégale, dont chacun a son gouvernement et son parlement particuliers.

La **Nouvelle-Galles du Sud**, la plus ancienne de ces colonies, qui possède à la fois de riches terres à blé, des pâturages immenses, des mines d'or, d'argent, de houille, forme encore le plus peuplé de tous les États australiens. Elle compte 1 134 200 habitants. La capitale en est **Sydney** qui, de 1881 à 1891, a passé de 224 000 à 386 400 habitants et qui, selon toute prévision, ne cessera de s'accroître : « Un port admirable, dit avec raison sir Charles Dilke dans son livre instructif *Problems of Greater Britain*, un port admirable, placé par la nature en regard du sud de la Polynésie, et juste au point le mieux approprié pour les besoins des relations commerciales entre le continent australien et l'Amérique, fait espérer pour Sydney un avenir égal au présent, sinon à l'avenir de New-York. »



Victoria, dont la principale richesse est l'or, mais qui produit aussi beaucoup de blé, a presque atteint la Nouvelle-Galles du Sud. Elle n'a pas moins de 1 140 200 habitants. Sa capitale, **Melbourne**, est la plus peuplée de l'Australie; elle qui en 1836 comptait 185 hommes et 38 femmes, avait en 1881, avec ses faubourgs, 365 000 habitants; le recensement de 1891 en a dénombré 489 000. Les autres villes principales de la colonie sont *Ballarat* (24 200 hab.) et *Sandhurst*, centres d'extraction de l'or; *Geelong*, ville de filatures et

d'usines, située sur un repli de la rade de Melbourne, compte 25 000 habitants.

Le **Queensland**, colonisé plus tard, n'a encore que 400 000 habitants. Sa principale ville, le port de **Brisbane**, n'est point, avec ses 56 000 habitants, comparable à Melbourne et à Sydney. Mais les ressources en sont immenses : le maïs, la canne à sucre y réussissent; l'agriculture, favorisée par le forage de puits artésiens, s'accroît sans cesse; l'élevage y est très développé; de riches gisements s'y trouvent. Il n'y a pas de doute que la prospérité de cette colonie augmente rapidement et d'une façon considérable.

L'**Australie du Sud** a des mines, de bonnes terres à blé et à vignobles, des pâturages couverts de troupeaux. La culture, d'abord limitée à la côte, gagne rapidement dans l'intérieur, par suite de la construction de nombreux puits artésiens. La colonie, qui comprenait 3 000 habitants en 1837, en possède aujourd'hui 315 000. Plus du tiers de ces habitants résident dans la capitale **Adélaïde** (133 000 hab.), située dans une plaine voisine de la mer, sur laquelle son principal port d'embarquement est Port-Adélaïde.

L'**Australie occidentale** est la plus déshéritée des colonies australiennes : elle en est à la fois la plus vaste et la moins peuplée. Sur une superficie égale à celle de l'Inde, elle ne possède que 49 800 habitants. C'est qu'elle comprend presque exclusivement les terres arides et mal connues du plateau occidental. Tout l'intérieur est désert. L'élevage et la culture ne semblent y avoir d'avenir que dans quelques districts peu éloignés de la côte et, par suite, humides. Les mines enfin y sont moins nombreuses que dans les montagnes orientales. La capitale est le port de *Perth* qui en 1891 possédait 9 615 habitants.

État actuel et avenir de l'Australie. — Les efforts des colons anglais pour tirer parti des richesses du continent australien ont été remarquables. L'Australie ne possédait que peu de voies fluviales navigables. Ils y ont suppléé par la construction d'un réseau de routes et de nombreuses voies ferrées. Aujourd'hui deux grandes lignes sillonnent l'est et

le sud-est australien : l'une de Brisbane à Newcastle, l'autre de Sydney à Adélaïde par Melbourne ; de nombreux embranchements franchissent la cordillère pour se diriger à l'ouest vers le Darling, le Murray et la grande dépression centrale. On avait même projeté la construction d'un *transcontinental australien* qui aurait réuni Adélaïde à Palmerston : mais l'énormité des frais et le manque de rapport ont amené la suspension des travaux. L'Australie n'en possédait pas moins, en 1889, près de 15 000 kilomètres de voies ferrées. Il faut ajouter à ces travaux 52 350 kilomètres de lignes télégraphiques, dont deux traversent le continent, l'une, de Palmerston à Melbourne, l'autre d'Adélaïde à Perth.

Favorisé par ces travaux, le développement économique de l'Australie a été considérable en ce siècle. Les cultures se sont étendues aux dépens du scrub : on compte maintenant en Australie 3 millions et demi d'hectares de terres cultivées. L'élevage s'est développé ; c'est aujourd'hui l'industrie la plus importante de l'Australie. L'élevage des moutons mérinos forme en particulier la principale source de richesse du continent : il ne nourrit pas moins de 66 millions de têtes, dont 38 appartiennent à la Nouvelle-Galles du Sud ; ces moutons sont remarquables par la finesse exceptionnelle de leur laine. L'industrie a pris naissance : plus de 11 000 manufactures ou usines existent actuellement en Australie. Enfin le commerce, alimenté par cette agriculture et cette industrie, a pris une extension inouïe en ce pays né d'hier à la civilisation. L'Australie exporte ses laines, dont elle vend chaque année pour un demi-milliard à l'Europe ; ses viandes et ses blés, son or, sa houille et déjà même des vins. Une population de 3 millions d'hommes fait un commerce qui, en 1889, était de 2 855 millions de francs : c'est plus que l'Italie, peuplée de 30 millions d'habitants !

Ces progrès augmenteront encore. Des jalousies les ont jusqu'à ce jour contrariés. Chacune des colonies regardait vers la métropole plus que vers la colonie voisine, dont elle tendait à s'isoler, sûre de la dépasser et de la dominer bientôt. Ainsi Victoria adoptait pour ses chemins de fer un autre écartement de rails que la Nouvelle-Galles. C'était l'Angle-

terre qui servait de lien commun aux divers établissements australiens; c'est elle qui était leur force, leur grand marché de fabrication et de vente, leur banquier.

Depuis quelques années il n'en est plus ainsi; au fur et à mesure des découvertes qui établissaient l'unité du continent australien, l'Australie a pris conscience de sa communauté. Elle s'achemine aujourd'hui vers un état politique analogue à celui du Canada : une fédération autonome, rattachée à la métropole par un lien plus ou moins solide. L'avenir verra se former une fédération des États-Unis d'Australasie, dont le principal but sera de poursuivre la conquête de leur émancipation collective. La guerre a déjà été déclarée à la métropole sur le terrain économique : plus d'un État australien, désireux de montrer sa force nouvelle, a établi des droits d'une lourdeur extrême sur les marchandises anglaises pour s'affranchir d'une tutelle jugée humiliante autant que nuisible.

II. — TASMANIE

La Tasmanie est située au sud de l'Australie, comme Ceylan au sud de l'Inde. Elle en est séparée par le *détroit de Bass*, large de 200 kilomètres. Les îles *King*, à l'ouest, *Barren* et *Flinders*, à l'est, qui s'étendent dans ce détroit, les relient. La Tasmanie a la forme d'un cœur. Sa superficie est de 67 894 kilomètres carrés, la grandeur de l'Irlande.

Le terrain est montueux et accidenté. Presque toute l'île est couverte de ramifications montagneuses aboutissant à une côte très découpée, riche en ports bien abrités. Les deux sommets principaux sont le *Cradle Mountain* (1 546 m.) et le *Ben Lomond* (1 528 m.), tous les deux situés au nord. Les baies principales sont : à l'ouest, *Port Davey*; au nord, *Port Sorell*; au sud, la *baie des Tempêtes* et *Port Espérance*.

Le climat se ressent de la situation insulaire de la Tasmanie. Aucun pays de l'hémisphère austral ne rappelle plus l'Angleterre. Les hivers y sont doux : la neige est très rare. Les chaleurs des étés sont tempérées par les brises de mer.

On trouve 16°,5 comme température moyenne de l'été, 8°,3 comme température moyenne de l'hiver. Les pluies, assez abondantes, atteignent une hauteur de 0 m. 625. Aussi les cours d'eau sont-ils nombreux en Tasmanie : les deux plus importants sont le *Derwent* (208 kil.) et le *Tamar* (200 kil.), accessible à la navigation jusqu'à Launceston.

Ces conditions sont favorables à l'agriculture. L'humidité entretient en Tasmanie une verdure perpétuelle qui rappelle les paysages d'Angleterre. Le plateau est couvert de *prairies* où l'on se livre à l'élevage. Les vallées et les plaines côtières, formées de terrains d'alluvions mêlés de déjections volcaniques, produisent en abondance le *froment* et l'*avoine*. Les vergers donnent des *fruits* excellents en telle surabondance que, d'après un voyageur anglais, « la Tasmanie devrait faire des conserves de fruits pour le reste du monde ». Enfin les montagnes en sont à peine moins riches que celles d'Australie en produits du sous-sol : on y trouve la *houille* au mont Fingal, le *fer*, l'*or* ; la première place parmi ces produits miniers appartient sans contredit aux abondantes mines d'*étain* découvertes, en 1872, au mont Bischoff.

La population actuelle de la Tasmanie s'élève à 146 667 habitants (2,2 par kil. car.). Tous sont des blancs ; 5 000 noirs qui habitaient l'île au début de notre siècle ont été exterminés. Les villes les plus importantes sont : *Hobart* (24 884 hab.), dont la population décroît assez sensiblement, et *Launceston* (18 000 hab.).

La Tasmanie, colonie pénitentiaire jusqu'en 1854, s'est détachée alors de la Nouvelle-Galles du Sud et possède maintenant un gouvernement indépendant. On la compte parmi les colonies d'Australie.

III. — NOUVELLE-ZÉLANDE

La Nouvelle-Zélande a été découverte en 1642 par Abel Tasman qui lui donna son nom. Mais c'est Cook qui, en 1769, la reconnut et en dressa définitivement la carte. Cet archipel,

situé à 1 950 kilomètres au sud-est de l'Australie, comprend : deux grandes îles, l'*île du Nord* et l'*île du Sud*; la petite *île Stewart*, située dans le prolongement de l'île du Sud, et plusieurs petits archipels adjacents, comme les îles *Chatham*, les *Antipodes*, les *Auckland*. Les deux grandes îles du Nord et du Sud, qui forment la partie principale de l'archipel, mesurent à elles seules 268 460 kilomètres carrés, la superficie de la Grande-Bretagne et de l'Italie.

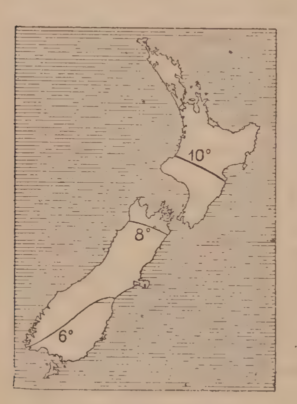
Relief. — Les deux grandes îles du Nord et du Sud, séparées par le *détroit de Cook*, large seulement de 80 kilomètres, sont parcourues par un même soulèvement montagneux, formé de roches massives et de schistes, et orienté parallèlement à la cordillère orientale de l'Australie. Dans l'île du Nord se dresse le *Ruapehu* (2 804 m.), couronné de neiges persistantes, et le cône volcanique de l'*Egmont* (2 520 m.), qui domine la côte occidentale. L'île du Sud présente des sommets plus considérables encore : les monts *Odir* (2 955 m.) et *Franklin* (3 050 m.), dans la partie septentrionale; le mont **Cook** (3 765 m.), dont les flancs sont tapissés de glaciers (glaciers de *Tasman*, de *Murchison*, de *Classen*, de *Godley*, d'*Alfred*) qui parfois descendent, sur le versant oriental, jusqu'à 300 mètres d'altitude; le mont *Aspiring* (3 030 m.).

Ces montagnes sont entièrement d'origine volcanique. Plusieurs cratères y sont encore en activité. A côté de ces volcans jaillissent des sources d'eau chaude ou même bouillante, dont quelques-unes alimentent des lacs : le lac *Taupo*, situé au centre de l'île du Nord, grand comme le lac de Genève, et profond par endroits de plusieurs centaines de mètres, n'a pas une autre origine. Les geysers, les fumerolles, les solfatares, les sources sulfureuses abondent, trahissant l'activité volcanique du sous-sol.

Les soulèvements montagneux de la Nouvelle-Zélande ont leur longue pente tournée à l'est. Comme les Alpes de la péninsule scandinave, elles s'abaissent lentement vers une plaine basse formée d'alluvions, et des lacs longitudinaux y marquent l'emplacement d'anciens glaciers. Du côté de

l'ouest, au contraire, les Alpes néo-zélandaises baignent leur pied directement dans la mer, qui y a découpé, comme sur la côte de Norvège, des fiords longs, étroits, aux parois abruptes, au seuil à peine immergé. Les plus remarquables des indentations côtières de la Nouvelle-Zélande sont les *ports de Manukau* et de *Waïtemata*, qui se rejoignent presque à travers l'île du Nord et ne laissent, entre la péninsule septentrionale et la grande masse de l'île, qu'un isthme étroit de moins d'un kilomètre, où est bâtie la ville d'*Auckland*.

Climat. — Le climat n'est point le même dans toutes les parties de l'archipel, qui s'étend du 34e au 47e degré de latitude australe et dont le sol est très accidenté. L'île du Nord



Isothermes de juillet.



Isothermes de janvier.

a une température moyenne plus élevée que celle du Sud. Toutefois, d'une façon générale, le climat de tout l'archipel est tempéré. La neige y tombe rarement dans les plaines en hiver, et la température moyenne de l'île du Nord pendant les mois d'été ne dépasse pas 18°,5. L'alternation des saisons n'y est presque sensible que par la durée plus ou moins longue des jours et des nuits et par les rafales violentes du vent qui,

en hiver, souffle plus souvent en tempête sur les hauteurs et même dans les plaines.

L'humidité de cet archipel est grande. Les hauteurs considérables du sud et du nord condensent les nuées qui ruissellent en pluie sur les deux versants. La Nouvelle-Zélande est aussi humide que l'Angleterre. Cette humidité diminue du sud au nord et de l'ouest à l'est. Il tombe jusqu'à 2 mètres d'eau sur la côte occidentale de l'île du Sud; la moyenne à Dunedin, qui est situé sur la côte occidentale de la même île, ne dépasse pas 83 centimètres.

Hydrographie. — Conséquence de l'humidité, les cours d'eau sont nombreux en Nouvelle-Zélande. Conséquence du sol accidenté, ils ont presque toujours des allures de torrents et sont parfois coupés de rapides. Les deux principaux sont, dans l'île du Nord, le *Waïkato* (270 kilom.), émissaire du grand lac Taupo, et, dans l'île du Sud, le *Molyneux* ou *Clutha*, qui se jette dans le Pacifique au sud de Dunedin.

Productions agricoles et minières. — La Nouvelle-Zélande, chaude et humide, a une flore très riche et très variée. Sur plusieurs points, la végétation, par son abondance et par sa vigueur, ressemble à celle des tropiques. Les arbres y sont plus lourds et plus compacts que ceux d'Europe, et des fougères arborescentes y croissent. Le sol, formé de débris volcaniques et de terrains d'alluvions, est très productif.

La Nouvelle-Zélande est riche en forêts, surtout en forêts d'arbres verts, *pins kauri*, *puriri*, pin noir, essences propres à l'ébénisterie. Elle renferme aussi des *pâturages*, plus humides et plus abondants en général que ceux de l'Australie : les troupeaux, qui n'ont besoin d'abri en aucune saison, y trouvent toujours une nourriture saine et abondante. Parmi les cultures qui s'accommodent le mieux du climat sont les *céréales* (froment, avoine, orge), les *pommes de terre*, le *phormium*, le *tabac*, introduit en 1880.

Enfin la Nouvelle-Zélande renferme des gisements miniers nombreux et abondants. Des gisements d'*or* ont été décou-

verts en 1852 à Coromandel, en 1861 à Tuapeka; 12000 ouvriers, en partie chinois, l'exploitent; on évalue à 1058 millions de francs la valeur de l'or extrait depuis 1857. L'*argent*, le *cuivre*, la *houille* y sont également exploités; toutefois cette dernière, qu'on trouve près d'Auckland, est de qualité inférieure.

Populations. — En 1891, la Nouvelle-Zélande comptait 668 550 habitants. Dans ce nombre étaient compris les indigènes qui, environ 120 000 lors du débarquement des premiers colons blancs, étaient alors réduits à 41 500. Ces indigènes sont les **Maori**. Ils sont de race polynésienne, et, par leur langue, ressemblent aux Tahitiens, dont la tradition les fait naître. Ce sont des hommes grands et vigoureux, aux traits réguliers, à la démarche fière; ils ont une couleur brun olivâtre et des cheveux noirs et bouclés. Avant l'arrivée des Européens, ils vivaient de la guerre, de la chasse, de la pêche, de quelques cultures. En résumé, ils étaient une des plus intelligentes et des plus civilisées des nations polynésiennes.

Les blancs, établis en Nouvelle-Zélande depuis 1840, n'ont, au contraire, cessé de s'accroître. Leur nombre a passé successivement de 26 700 (1851) à 99 000 (1861), à 490 000 (1881), à 590 000 (1886), à 626 850 (1891). La mortalité y étant très faible, c'est par l'excédent des naissances sur les décès plutôt que par immigration que la population s'accroît : en 1890, il y eut 18 278 naissances contre 5 994 décès. Presque tous les blancs sont des Anglais.

État actuel et avenir. — La Nouvelle-Zélande resta sans maîtres jusqu'en 1840. Un navire français de Nantes y transportait des colons, lorsqu'il fut devancé par les agents d'une compagnie anglaise nouvellement fondée, la « New Zealand Company ».

Les Anglais ont mis le pays en culture; ils y possèdent aujourd'hui 540 000 hectares de terres cultivées; sur leurs pâturages vivent 15 millions de têtes de bétail, des moutons surtout, dont la laine est moins fine que celle des mérinos

australiens, mais dont la chair forme un très important article d'exportation. Ils ont de même exploité les mines, créé 1 700 manufactures et usines de tout genre, construit plus de 3000 kilomètres de voies ferrées. Le commerce de la Nouvelle-Zélande dépassait, en 1886, 330 millions de francs.

Les principales villes sont : **Auckland** (65 000 hab.), dont le port excellent, très bien abrité, est situé dans l'île du Nord, à l'endroit le plus étroit de l'isthme qui réunit au corps insulaire la péninsule septentrionale ; **Wellington** (31 800 hab.), située dans l'île du Nord sur le détroit de Cook ; *Dunedin* (45 611 hab.) et *Christchurch* (31 000 hab.), dans l'île du Sud, bâties sur la côte orientale, celle qui a le plus de terrains cultivables et féconds.

RÉSUMÉ

L'Australasie comprend les principales possessions des Anglais dans le Pacifique : Australie, Tasmanie, Nouvelle-Zélande. On y joint aussi les îles Viti, que nous étudierons dans la Polynésie.

I. — AUSTRALIE

I. Les contours, aperçus par Tasman, furent explorés par Cook, La Pérouse, Bass.... La découverte de l'intérieur a provoqué des expéditions nombreuses, celles de Eyre, de Mac Douall Stuart, de Warburton, de Forrest et de Giles. L'ensemble est aujourd'hui fixé. L'Australie a une superficie égale aux quatre cinquièmes de la surface de l'Europe. C'est du reste le plus massif des continents.

II. **Relief**. — Deux plateaux, séparés, au sud du golfe de Carpentarie, par une longue dépression basse et marécageuse. A l'est, le plateau se relève sur la mer en un bourrelet montagneux atteignant 2 241 mètres (mont Townsend) dans les Alpes australiennes. Le plateau occidental, haut de 300 mètres en moyenne, supporte quelques chaînes granitiques, et parfois, au contraire, se creuse de cavités (lacs Gairdner, Amadeus).

Les côtes, en général dépourvues de grandes indentations, n'offrent, à l'ouest, presque aucun bon port. A l'est se creusent des baies profondes abritant d'excellents ports : tels port Phillip avec Melbourne, et Port Jackson avec Sydney. Mais la Grande Barrière rend cette côte orientale inabordable sur 2 500 kilomètres.

III. **Climat**. — Tout l'intérieur a un climat continental, extrême et

sec. La zone du pourtour est chaude, mais salubre et arrosée par des pluies nombreuses, surtout au sud-est et au nord.

IV. **Hydrographie**. — Peu de rivières, faute d'humidité. A l'ouest, l'Ashburton et le Murchison sont de très pauvres cours d'eau. A l'est coule un fleuve important, le Murray, grossi du Murrumbidgee et du Darling; il a cependant très peu d'eau, eu égard à l'étendue énorme de son bassin.

V. **Productions**. — Flore grêle : arbres peu pressés, aux branches rares, au feuillage peu abondant (acacias et eucalyptus). Les cultures réussissent à l'est : maïs, canne à sucre et coton dans le Queensland; céréales et vignes dans la Nouvelle-Galles et le Victoria. Beaucoup de pâturages. Au centre et à l'ouest, le *scrub*, épais fourré de plantes médiocrement hautes mais très pressées. — Faune également peu variée et petite : marsupiaux.

Dépôts du sous-sol très abondants, surtout dans les montagnes de l'est : or (Ballarat, Bathurst, Mount Morgan); cuivre; houille (New castle); argent (Silvertown); plomb....

VI. **Indigènes**. — 150 à 200 000 à l'arrivée des Européens; aujourd'hui 55 000 seulement. Ils appartiennent à la race noire et ont l'intelligence très peu développée. Ils sont au dernier rang de l'humanité.

VII. **Les Anglais en Australie**. — Formée d'abord de convicts ou déportés, la population blanche commença à s'accroître considérablement en 1851, quand furent découvertes les premières mines d'or; aujourd'hui l'Australie a 3 millions de blancs, pour la plupart anglais. Ces habitants ont formé cinq colonies :

Nouvelle-Galles du Sud (1 134 200 hab.), cap. Sydney (386 400 hab.);
Victoria (1 140 200 hab.), cap. Melbourne (489 000 hab.);
Queensland (400 000 hab.), cap. Brisbane (56 000 hab.);
Australie du Sud (315 000 hab.), cap. Adélaïde (133 000 hab.);
Australie occidentale (49 800 hab.), cap. Perth (9 615 hab.).

VIII. **État actuel et avenir**. — Grand effort des Anglais pour tirer parti du pays : routes, voies ferrées (15 000 kil.), lignes télégraphiques (52 350 kil.). Aujourd'hui les cultures couvrent 3 millions et demi d'hectares; les pâturages nourrissent 66 millions de moutons; l'Australie possède 11 000 manufactures; son commerce dépasse celui de l'Italie.

Cette prospérité ne fera que se développer, les diverses colonies ayant renoncé à se jalouser, pour se confédérer et poursuivre en commun le développement de leur richesse économique.

II. — TASMANIE

Séparée de l'Australie par le détroit de Bass, elle est grande comme l'Irlande. C'est une île montagneuse (Cradle Mountain, 1546 m.), au

climat humide et tempéré, riche en prairies et en gisements miniers, principalement en gisements d'étain.

146 600 habitants, tous blancs. Villes princ., Hobart (24 800 hab.) et Launceston.

III. — NOUVELLE-ZÉLANDE

I. Cet archipel comprend 2 grandes îles (île du Nord, île du Sud), la petite île Stewart, les Chatham, les Antipodes, les Auckland.

II. **Relief.** — Les deux grandes îles, séparées par le détroit de Cook, sont montagneuses (mont Cook, 3 765 m.), couvertes de glaciers et volcaniques. La côte est très découpée : isthme d'Auckland.

III. **Climat et hydrographie.** — Climat très tempéré, partout humide, surtout sur la côte orientale et dans l'île du Sud. Rivières : le Waïkato, le Clutha.

IV. **Productions.** — Très variées : forêts (pins kauri), pâturages, cultures (céréales, phormium, tabac). Gisements nombreux : or, argent, houille.

V. **Populations.** — 668 350 hab. (1891), dont 41 500 indigènes Maoris et 626 850 blancs, presque tous Anglais. Villes : Auckland (65 000), Wellington, Dunedin, Christchurch.

MÉLANÉSIE

La Mélanésie comprend les terres qui s'étendent dans le Pacifique au nord-est de l'Australie et au nord de la Nouvelle-Zélande. On peut la diviser en deux groupes : la Nouvelle-Guinée, d'une part; de l'autre, une série de petits archipels, îles de l'Amirauté, Nouvelle-Bretagne, Nouvelle-Irlande, îles Salomon, Nouvelles-Hébrides, île Loyauté, Nouvelle-Calédonie, îles Viti, qui presque tous sont, comme la Nouvelle-Guinée elle-même, orientés suivant une courbe régulière dirigée du nord-ouest au sud-est.

Nouvelle-Guinée. — Découverte en 1527, reconnue comme une île par Torres, en 1606, la Nouvelle-Guinée, habitée par des sauvages redoutables, était restée presque inconnue jusqu'à ces vingt dernières années. Aujourd'hui

encore, après les explorations de Mac-Gregor, von Schleinitz, Schrader, Zöller, on ne connaît bien que la région côtière, le cours des deux rivières Fly et Augusta, et les montagnes avoisinant la mer.

On sait que c'est une grande île mesurant 785 000 kilomètres carrés, la plus étendue du globe entier. Énorme masse continentale, flanquée à l'ouest et à l'est de deux péninsules étroites qui lui donnent vaguement l'apparence d'un gigantesque oiseau, la Nouvelle-Guinée est couverte de nombreuses chaînes montagneuses, orientées parallèlement de l'ouest à l'est, peu larges, mais très raides, séparées par de creuses et étroites vallées. Dans les monts *Finisterre*, plusieurs sommets atteignent 2 000 mètres. Dans les monts *Owen Stanley*, qui sillonnent la péninsule orientale, les monts Victoria et Albert-Édouard atteignent ou même dépassent 4 000 mètres.

Située presque sous l'équateur, la Nouvelle-Guinée a un climat humide et chaud qui permet la culture des plantes tropicales : la canne à sucre, le coton, le tabac y ont été introduits avec succès. Des forêts, où les arbres de l'Insulinde croissent côte à côte avec les essences australiennes à feuilles effilées, s'y rencontrent en outre. La population indigène, formée d'une manière générale de Papous et de Malais, mais divisée en peuplades d'aspect et de dialectes différents, ne dépasse pas 2 millions d'habitants.

Trois États européens se partagent la Nouvelle-Guinée. La *Hollande*, établie la première dans ces parages, occupe la moitié occidentale de l'île. L'*Angleterre* et l'*Allemagne* se sont, en 1885, partagé la moitié orientale, l'Angleterre se réservant les bords du détroit de Torres tournés vers l'Australie, où elle a fondé Port Moresby. Les *Allemands* ont toute la portion du nord-est, qu'ils appellent le *Territoire de l'Empereur Guillaume*, et dont la principale station est Finschhafen.

Autres îles de la Mélanésie. — Les autres îles qui forment la Mélanésie sont, toutes ensemble, beaucoup moins considérables que la Nouvelle-Guinée. On les connaît impar-

faitement : l'abondance des coraux à fleur d'eau y rend la navigation trop périlleuse. Toutefois ces îles semblent appartenir à la ceinture de volcans du Pacifique. De grandes montagnes s'y élèvent et y font souvent éruption. Dans l'île *Bougainville*, l'une des Salomon, se dresseraient un sommet haut de plus de 3000 mètres et un volcan en activité, le Bagana. La Nouvelle-Calédonie culmine à 1 634 mètres, dans le mont *Humboldt*, près de Nouméa.

Ces îles, situées sous les tropiques, ont un climat humide dont la chaleur est tempérée par l'altitude et le voisinage de la mer. Toutes les plantes du tropique y réussissent, bananiers, sagoutiers, noix de coco. La plupart de ces îles renferment aussi, sans doute, des gisements miniers nombreux et riches, comme ceux de la Nouvelle-Calédonie, où l'or, l'antimoine, le chrome, le nickel surtout, forment des dépôts considérables.

Les indigènes qui habitent ces îles sont des *Papous*, qui vivent de la chasse et de la pêche; mais, la faune de ces îles étant très médiocre, ils demandent à la guerre le supplément d'aliments qui leur manque : la nécessité les rend cannibales.

Les puissances européennes, en quête d'établissements coloniaux, se sont emparées de presque toutes les îles mélanésiennes. Les **Allemands** occupent, pour leur part, les *îles de l'Amirauté*, la *Nouvelle-Irlande* et la *Nouvelle-Bretagne*, auxquelles ils ont donné le nom d'*archipel Bismarck* ; ils ont de même les trois îles septentrionales de l'*archipel Salomon*, les îles *Bougainville*, *Choiseul* et *Isabelle*. Les **Anglais** possèdent le reste de l'*archipel Salomon*, ainsi que les *îles de la Louisiade* et *d'Entrecasteaux*, qui les rattachent à la Nouvelle-Guinée, et les îles *Viti*, où ils ont introduit avec succès des plantations de canne à sucre, de café, de maïs et de coton. La **France** a pour sa part la *Nouvelle-Calédonie* (62 700 hab.), capitale Nouméa, avec sa dépendance, l'*île des Pins* : c'est une colonie pénitentiaire. La France avait songé à occuper les *Nouvelles-Hébrides* : elle n'a pas persisté en présence des représentations des colonies australiennes, qui craignent notre extension dans cette partie du Pacifique.

RÉSUMÉ

I. La Mélanésie comprend 2 groupes de terres : 1° la Nouvelle-Guinée; 2° l'arc de petites îles qui s'étend à l'est de l'Australie depuis les îles de l'Amirauté jusqu'à la Nouvelle-Calédonie.

II. **Nouvelle-Guinée.** — Terre imparfaitement connue. Elle est montagneuse (monts Owen Stanley, 4025 m.); deux rivières navigables y coulent, la Fly au sud, l'Augusta au nord; le climat, chaud et humide, est propre à la culture des plantes tropicales. Population indigène : 2 millions de Papous.

Trois États européens se la partagent : la Hollande a l'ouest, l'Angleterre le sud-est, l'Allemagne le nord-est.

III. **Autres archipels.** — Archipel Bismarck; îles Salomon; Nouvelles-Hébrides; Nouvelle-Calédonie; Viti. Ce sont des îles montagneuses, volcaniques pour la plupart. Le climat en est tropical. Les ressources agricoles et minières abondent. La population est composée de Papous. On y trouve trois sortes de colonies européennes : 1° colonies allemandes (archipel Bismarck, Salomon du Nord); 2° colonies anglaises (Salomon du Sud, Viti); 3° colonies françaises (Nouvelle-Calédonie).

MICRONÉSIE

On appelle généralement *Micronésie* plusieurs groupes d'îlots, dispersés dans le Pacifique, à l'est des Philippines et au nord de la Nouvelle-Guinée. Ce sont les *Mariannes*, les *Palaos*, les *Carolines*, les îles *Marshall* et les *Gilbert*. A part ces dernières îles, situées par 1° environ de latitude australe, tous les archipels de la Micronésie sont situés au nord de l'Équateur, dans la zone tropicale.

Mariannes. — Les Mariannes, découvertes par Magellan le 6 mars 1521, sont les premières terres de l'Océanie vues par un Européen. Magellan les avait appelées *islas de los Ladrones*, ou *îles des Voleurs*. Les Espagnols, qui s'en emparèrent en 1668, lui donnèrent son nom actuel en l'honneur de leur reine, Marie-Anne.

Les Mariannes sont au nombre de 17 îles, situées à 2 000 kilomètres à l'est des Philippines, et dirigées, comme ce dernier archipel, du nord au sud. Ce sont de très petites îles : leur superficie totale n'est que de 1 140 kilomètres carrés. Ces îles forment comme les crêtes d'une chaîne de montagnes à demi submergée : les plus grandes hauteurs, faites de basaltes et de tufs, s'élèvent dans les îles septentrionales. L'action volcanique y est partout intense et se manifeste par des éruptions et des tremblements de terre fréquents. Baignées par un climat tropical, chaud et humide, les Mariannes, comme du reste les autres archipels micronésiens, ont leur sol tapissé d'une végétation intense; des cocotiers bordent les plages; les nipas, les pandanus (l'arbre des terres volcaniques), le bananier, le figuier, l'arbre à pain abondent; d'immenses fougères, atteignant 25 à 30 pieds de haut, y croissent en fourrés.

Palaos et Carolines. — Les Palaos, bien qu'orientées du nord-est au sud-ouest, tandis que les Carolines se dirigent de l'ouest à l'est, ne sont en réalité que les avant-postes de cet archipel, avec lequel elles se confondent, et qui déploie, sur un espace de 3 000 kilomètres, son vaste éventail de 500 îles ou îlots. Les deux groupes d'îles ont du reste les mêmes formations. Quelques-unes de ces îles, formées de roches éruptives, trachytes ou basaltes, se dressent à des hauteurs parfois très grandes. Les autres sont des atolls, construits par les coraux et exhaussés de quelques mètres seulement au-dessus de la mer.

Marshall et Gilbert. — Les îles Marshall et Gilbert, qui reposent sur un socle commun de moins de 1 850 mètres en profondeur, sont allongées dans le sens de la plupart des archipels océaniens, du nord-ouest au sud-est. A l'exception de trois ou quatre îles qui ont été probablement exhaussées par une poussée volcanique, toutes les îles de ces deux groupes sont des terres basses, de formation coralligène, atolls ou terres continues sans brèches ni lagunes, ne dépassant le niveau de la mer que d'un mètre ou un mètre et

demi, si ce n'est sur quelques plages où le vent a plissé le sable en dunes mouvantes. Il est du reste peu de régions au monde où le travail des coraux soit plus actif. La mer, étonnamment calme, laisse discerner jusqu'à une grande profondeur le relief du sol sous-marin, les arêtes aiguës des récifs, les bancs madréporiques, les coraux aux formes bizarres et contournées.

Populations; colonisation européenne. — Ces îles sont actuellement très peu peuplées. On évalue la population des Mariannes à 10 200 hab.; celle des Palaos et des Carolines à 36 000; celle des Marshall à 16 000; celle des Gilbert à 41 000. Il semble même que cette population n'ait cessé de de décroître depuis l'arrivée chez elle des Européens.

Tous appartiennent à une même race, qui se rattache à la race polynésienne. Habitant des îles riches, dénués de besoins, ils sont en général doux, hospitaliers, pacifiques, travailleurs. Leurs principales occupations sont la pêche et, dans les grandes îles, l'agriculture. Ils habitent des maisons de bambous, dressées en villages sur le bord de la mer, le plus souvent à l'embouchure d'un cours d'eau; leurs rues sont pavées de dalles de pierre, et chaque case est presque toujours entourée d'un jardin. Ils ont des instincts artistiques; ils excellent principalement à travailler le bois. Toutefois la comparaison de leur état actuel avec celui que décrivent les premiers explorateurs établit que, comme ils ont décru en nombre, ces indigènes ont déchu en civilisation.

Les Européens se sont emparés de presque toute la Micronésie. Les **Espagnols**, qui y vinrent les premiers, possèdent : les *Mariannes*, où ils envoient une partie de leurs déportés politiques et dont la principale île est *Guajan*, qui renferme les six septièmes de la population totale de l'archipel; les *Palaos* et les *Carolines*, dont le gouverneur réside à l'île *Yap*, la plus rapprochée des Philippines. En 1885, les Allemands contestèrent aux Espagnols le droit d'occuper les Carolines et voulurent s'en emparer : le conflit, remis à l'arbitrage du pape Léon XIII, fut tranché en faveur de l'Espagne. — Les **Allemands** possèdent les *Marshall* :

ils y établirent en 1878 un dépôt de charbon dans l'île *Jaluit*; en 1885 ils annexèrent plusieurs autres îles; en février 1886 ils ont annoncé officiellement l'annexion de tout l'archipel à l'empire d'Allemagne. — Les **Anglais** réunissaient la même année à l'empire britannique l'archipel des *Gilbert*.

RÉSUMÉ

I. La Micronésie comprend : 1° les *Mariannes*, au nombre de 17, petites îles montagneuses et volcaniques, au climat tropical, à la végétation puissante; 2° les *Palaos* et les *Carolines*, situées plus au sud, sur 3000 kilomètres de long, les unes volcaniques, les autres coralligènes; 3° les *Marshall* et les *Gilbert*, plus à l'est, dues presque toutes au travail des coraux.

II. **Populations et colonisation.** — Les indigènes, peu nombreux, appartiennent à la race polynésienne; ils sont doux, propres, et relativement civilisés. Mais ils ont beaucoup diminué depuis l'occupation européenne. Les Espagnols possèdent les Mariannes, les Palaos et les Carolines; l'Allemagne, les Marshall; l'Angleterre, les Gilbert.

POLYNÉSIE

La Polynésie comprend toutes les terres orientales du Pacifique. Ses points extrêmes sont les îles Ellice, Hawaii et l'île de Pâques. Or il n'y a pas moins de 7 000 kilomètres entre les îles Ellice et l'île de Pâques; entre Honoloulou, dans l'archipel Hawaii, et la Nouvelle-Zélande. Sur cet immense espace s'étendent un nombre considérable d'îles, d'îlots, de récifs de toute sorte, qui sont perdus, comme des points imperceptibles, à la surface du Grand Océan. Sur une étendue qui mesure plusieurs millions de kilomètres carrés, les terres polynésiennes n'en occupent que 26 800.

Principaux archipels polynésiens. — Les archipels polynésiens ne sont point disséminés au hasard, et il existe

entre eux de nombreux rapports de formation, de climat et de productions.

En général, les îles polynésiennes sont orientées dans le sens du nord-ouest au sud-est et disposées en chaînons parallèles dont la vraie forme se révèle surtout par celle des piédestaux cachés qu'a révélés la sonde. Six principales arêtes se succèdent ainsi en échelons des îles Tonga à l'archipel des Marquises, toutes séparées les unes des autres par des eaux profondes où la masse liquide offre en moyenne une épaisseur de 4000 mètres. Ces îles présentent deux formations : les unes sont volcaniques, principalement les îles extrêmes, et sont le théâtre de bouleversements parfois considérables; les autres sont l'œuvre de coraux.

Toutes ces îles, situées dans la zone tropicale, ont un climat chaud et humide, l'humidité étant surtout abondante dans les îles les plus montagneuses. Aussi presque toujours une belle végétation de cocotiers, de pandanus et de prionia couvre-t-elle le sol en donnant à certaines îles une apparence de richesse exubérante.

Les principaux archipels polynésiens sont : 1° les îles *Tonga*, îles calcaires, pauvres en eau, par suite assez stériles, qui renferment encore plusieurs volcans en activité, notamment celui de *Fonualaï*, qui fit éruption en 1846 et détruisit toutes les cultures de l'île; 2° les îles **Samoa** ou *des Navigateurs*, au sol volcanique, l'archipel *Cook*, avec le volcan de Raratonga, haut de 1 500 mètres environ, et l'archipel *Toubouaï*, dont les îles sont des sommets de volcans entourés de polypiers : ces trois archipels reposent sur le même faîte de soulèvement; 3° les îles *Phénix*, les **îles de la Société** (*Moorea* et *Tahiti*), dominées par le mont Orohena (2 237 m.), que recouvrent des laves et des piliers basaltiques; 4° les îles *Touamotou*, îles basses, dont 74 sur 78 auraient moins de quatre mètres au-dessus du niveau moyen des mers, et les îles *Gambier*, dont l'ossature se compose d'un noyau volcanique autour duquel les madrépores ont élevé leurs constructions; 5° les îles *Fanning* et *Christmas* et les îles **Marquises** (*Nouka-Hiva* et *Hiva-Oa*), anciens volcans en repos depuis des âges très lointains. Tout à fait au nord se dresse

l'archipel des îles **Hawaii** ou **Sandwich**, dominé par le Maunakea (4253 m.) et par deux volcans, le Mauna Loa (4145 m.) et le Kilauea, dont les flancs sont couverts par les laves d'éruptions survenues en notre siècle. Tout à fait à l'est, enfin, est l'île de *Pâques*, énorme bloc de lave solitaire, se terminant par un volcan ébréché avec trois pointes sur sa masse triangulaire.

Populations polynésiennes. — Les îles qui forment la Polynésie sont toutes habitées par une même race d'hommes, présentant les mêmes caractères physiques (peau généralement claire, cheveux lisses et ondulés) et parlant des dialectes si peu différents, qu'au dire des voyageurs, un petit nombre d'heures suffisent à un Tahitien pour entendre et même pour parler les dialectes des autres îles polynésiennes. Au moral, ces populations pratiquent quelques coutumes barbares, comme le cannibalisme : mais c'est la nécessité qui les rend anthropophages. Les voyageurs s'accordent pour attribuer aux Polynésiens une grande douceur en même temps qu'une vive intelligence. Montés sur leurs pirogues à balanciers, se guidant sur les étoiles et sur des cartes qu'ils confectionnaient eux-mêmes, ils parcoururent autrefois toute l'étendue du Pacifique. Ils ont une littérature populaire, des légendes, des poèmes d'une grâce remarquable, et les voyageurs ont trouvé dans quelques-unes des îles qu'ils peuplent des œuvres, temples, statues humaines de l'île de Pâques, qui témoignent d'un véritable sens artistique. L'arrivée des Européens a été pour eux le point de départ d'une transformation complète. Doués d'une intelligence flexible, ils ont embrassé nos coutumes, nos religions d'Occident. Par malheur, la contagion de nos vices tend à détruire cette race belle et aimable. La population des îles polynésiennes se meurt.

Colonies européennes. — Les Européens occupent presque toutes les îles de la Polynésie. Ils y sont attirés moins par l'abondance des produits du sol que par le désir de se créer des dépôts à la surface du Grand Océan.

Deux groupes d'îles, les *Tonga* et les îles *Samoa*, naguère convoitées à la fois par l'Allemagne, l'Angleterre et les États-Unis, sont indépendants, ainsi que les îles **Hawaii**, qui forment un royaume indigène, dont la capitale est *Honoloulou*, où abordent les paquebots du Pacifique. Le reste est entre les mains des Anglais et des Français. L'**Angleterre** possède, au centre de la Polynésie, les îles *Phénix*, de l'*Union*, *Cook*, *Fanning*. La **France** occupe, au sud-est, les îles *Toubouaï*, les **îles de la Société** (capitale *Papéiti*, dans Tahiti), les *Touamotou*, les *Gambier* et les îles *Marquises*. L'île de Pâques appartient au Chili.

RÉSUMÉ

I. La Polynésie comprend tout le centre et l'est du Pacifique. Les terres, fort rares, sont disposées sur des axes dirigés du nord-ouest au sud-est ; quelques-unes sont volcaniques ; les autres sont coralligènes. Le climat tropical qui les baigne leur donne en général un aspect luxuriant. A citer parmi les principaux archipels : les Tonga et les Samoa ; les îles Cook, de la Société, Gambier, les Marquises, les îles Hawaii ou Sandwich, l'île de Pâques.

II. **Populations et colonies européennes.** — Tous les indigènes de ces îles appartiennent à une même race, belle au physique, très intelligente au moral ; malheureusement elle diminue rapidement.

Les Tonga, les Samoa, les Sandwich sont indépendants ; l'Angleterre possède les Phénix, les îles de l'Union, l'archipel de Cook, etc.; la France occupe les Toubouaï, les îles de la Société, les Touamotou, les Gambier, les Marquises.

LIVRE III

AFRIQUE

GÉNÉRALITÉS SUR L'AFRIQUE

Notions générales; bornes; superficie. — L'Afrique est encore, à beaucoup d'égards, le *continent inconnu*. L'antiquité n'en avait connu que les régions voisines de la Méditerranée, l'Égypte, un des berceaux de notre civilisation, la Cyrénaïque, si prospère au temps des Grecs, l'ancienne province d'Afrique (Tunisie, Algérie orientale), qui fut, sous la domination de Carthage et, plus tard, au temps des empereurs romains, un des centres les plus brillants du bassin méditerranéen. Au moyen âge, la civilisation arabe ne pénétra pas davantage dans l'intérieur. Vers les xive et xve siècles, la connaissance s'étend, il est vrai ; les navigateurs portugais et dieppois explorent les côtes occidentales, doublent le promontoire méridional et voguent sur l'océan Indien ; à leur suite, des aventuriers de toutes nations se précipitent attirés par le trafic de l'or, de l'ivoire, des nègres. Mais l'intérieur reste toujours ignoré.

Avant 1800, aucun explorateur n'avait pénétré bien loin dans le cœur de l'Afrique. Hornemann fut le premier qui tenta la traversée de l'Afrique, de Tripoli au golfe de Guinée ; il paya de sa vie cette tentative audacieuse. Mais l'exemple

était donné. Les entreprises, suscitées par une infatigable curiosité scientifique, ne se sont plus ralenties, surtout depuis 1860. Des hommes de toute condition, de toute nationalité, se sont lancés à la découverte. Mungo-Park, Caillié, Rohlfs, Barth, Nachtigal, Oskar Lenz nous ont révélé le Sahara et le Soudan; Speke, Grant, Baker, Lejean ont poursuivi le mystère du Nil; Schweinfurth, Livingstone, Stanley, Brazza, Cameron, Capello et Ivens, Serpa Pinto, Crampel ont exploré, souvent victimes de leur dévouement, l'Afrique équatoriale et l'Afrique australe. Grâce à eux, il n'est guère de région africaine sur laquelle nous ne possédions au moins quelques renseignements. On peut dire que nous connaissons dans leurs traits généraux le relief et l'hydrographie de l'Afrique entière. Et cependant que de données incomplètes encore! que de résultats trop imparfaits pour qu'il soit toujours possible de généraliser! Et si nos cartes n'ont plus, comme les anciennes, de grands espaces laissés en blanc, combien de noms qui y figurent nous sont révélés par un seul itinéraire, parfois sujet à caution!

L'Afrique forme la partie la plus méridionale de l'ancien continent, dont la **Méditerranée** la sépare au nord, la **mer Rouge** au nord-est, et auquel elle n'est rattachée que par l'étroit *isthme de Suez*. A l'ouest et au sud-est, deux océans immenses la baignent : d'une part, l'**Atlantique**, au delà duquel, à 3 ou 4 000 kilomètres, s'élève l'Amérique du Sud; de l'autre, l'**Océan Indien**, où, à une distance encore plus grande, est située l'Australie.

Dans ces limites, l'Afrique a pour points extrêmes le *cap Blanc*, près de Tunis (37° 20′ lat. N.) et la *pointe des Aiguilles* (35° lat. S.); le *cap Vert* (20° long. O.) et le *Ras Hafoun* (49° long. E.). Elle mesure 8 100 kilomètres du nord au sud, et plus de 7 500 de l'ouest à l'est. Sa superficie est de 29 825 000 kilomètres carrés. L'Afrique est donc trois fois grande comme l'Europe, et inférieure d'un quart à l'Asie.

C'est, du reste, le plus massif des continents. A part l'enfoncement des *Syrtes* et la large ouverture du *golfe de Guinée*, d'aucun côté les océans n'entament fortement ses contours. L'Afrique, pour 30 millions de kilomètres carrés,

ne possède que 28 500 kilomètres de côtes, c'est-à-dire 1 kilomètre de côtes pour 1 041 kilomètres carrés de superficie. L'Europe en a 1 pour 290 kilomètres carrés; l'Asie, pourtant peu découpée, en compte 1 pour 700 kilomètres carrés.

Aucune île littorale, enfin, ne prolonge l'Afrique au sein des mers avoisinantes, sauf quelques îlots rocheux le long du Maroc, quelques îles basses et plates sur les côtes de Tunisie et au sud du cap Vert (archipel des *Bissagos*), les îles de *Mafia*, *Zanzibar*, *Pemba* et *Socotora*, sur la côte orientale. La plupart de celles qu'on rattache à l'Afrique en sont séparées par d'énormes abîmes. Les *Açores*, *Madère*, les *Canaries*, les *îles du Cap-Vert*, sont séparées du continent par des gouffres qui atteignent jusqu'à 4 000 mètres. L'*Ascension*, *Sainte-Hélène* et *Tristão da Cunha* lui sont encore plus étrangères. *Madagascar*, les *Mascareignes*, les *Seychelles*, forment un monde à part, distinct par la flore et la faune, plus isolé encore de l'Afrique par le rapide courant de Moçambique que par la distance et par la profondeur du détroit qui l'en sépare.

Relief. — On ne peut, en l'état actuel des connaissances, porter une vue définitive sur le relief africain; trop de points de détail restent à préciser. Il est possible pourtant d'établir quelques traits généraux :

1° L'Afrique n'a point, comme l'Europe, une ossature nettement déterminée, ou, comme l'Asie, un grand plateau central que bordent des plaines basses. Les chaînes de montagnes et les massifs africains sont sans connexion les uns avec les autres. Presque tous se dressent à la périphérie : tels le *massif abyssin*, la chaîne qui domine le *Kénia* (5 600 m.) et le *Kilima-Ndjaro* (6 010 m.), les monts *Drakenberge* et *Nieuweveld*, les monts de la Guinée portugaise, le *Fouta-Djalon* et l'*Atlas*. A l'intérieur, toutes les formes de reliefs se rencontrent : hautes chaînes, plateaux, vastes plaines horizontales. Il semble, d'une façon générale, que deux dépressions de plaines basses, séparées par le massif de l'Atlas, les monts du Tassili, du Tibesti et du Darfour, couvrent l'Afrique du nord pour s'élever insensiblement de la côte

des Syrtes et du Sahara vers le sud-est, où se dresse, depuis la mer Rouge jusqu'à la pointe méridionale de l'Afrique, comme une cordillère de terres hautes.

2° Un autre fait certain, c'est la prédominance en Afrique



Chaînes de montagnes de l'Afrique,

des hautes terres sur les basses, des plateaux sur les plaines. Toute l'Afrique méridionale, limitée au nord par une ligne reliant l'embouchure du Congo à l'Abyssinie, est constituée par un immense **plateau** qui très rarement s'abaisse à 1 000 mètres. Il en résulte qu'on évalue l'altitude moyenne de l'Afrique à 675 mètres : chiffre énorme ! celle de l'Europe

est seulement de 325 mètres, celle de l'Amérique du Sud 600 mètres, celle de l'Amérique du Nord 610. L'Asie seule, grâce aux puissantes chaines de l'Himalaya, de l'Hindou-Kouch, du Karakoroum, du Kouen-Lun, du Thian-Chan, etc.,



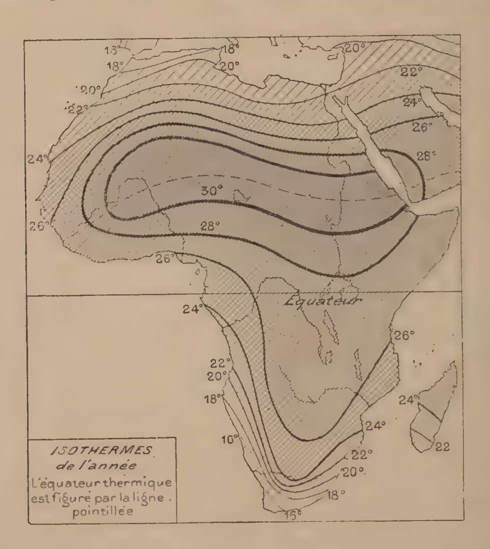
Relief de l'Afrique.

et à l'énorme protubérance du Thibet, surpasse l'Afrique en altitude moyenne; elle a 940 mètres.

3° Les **côtes**, enfin, sont très défavorables au commerce. Non seulement elles sont peu découpées, mais elles sont aussi en général ou dangereuses ou malsaines. Des écueils et des lignes de brisants entravent la navigation sur la côte

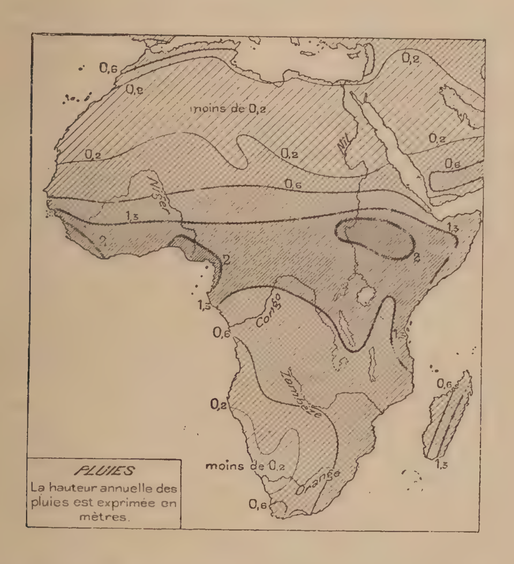
orientale entre Zanzibar et la mer Rouge, sur la côte occidentale tout le long du golfe de Guinée. Plus au sud, dans la région équatoriale, les débris arrachés par les fleuves aux montagnes de l'intérieur ont formé sur la côte des dépôts vaseux, couverts de mangliers, où perpétuellement règne la fièvre. Aussi ne trouve-t-on en Afrique que très peu de peuples, les *Krou* de la côte de Guinée, les *Souahili* de la côte de Zanzibar, adonnés à la vie maritime. L'Afrique, privée de bonnes côtes, est restée chez elle : cette réclusion explique en partie que la civilisation n'y ait point pris un brillant développement.

Climat. — Les hauts massifs montagneux ou les plateaux surélevés, qui contrarient si souvent en Asie l'influence de la



latitude, étant rares en Afrique, il en résulte pour le climat africain une régularité remarquable. Ce climat dépend tout entier du soleil et de sa position dans le ciel.

Dans l'été de l'hémisphère boréal, il darde ses rayons sur la zone tropicale du nord; les sables facilement échauffables du Sahara deviennent brûlants (56° de chaleur moyenne) et déterminent un violent appel d'air frais, faisant ainsi dominer dans toute l'Afrique australe des vents du sud-est et du sud-ouest, venus des mers du pourtour et par conséquent humides. Dans l'été de l'hémisphère austral, notre hiver,



PLUIES
La hauteur annuelle des pluies est exprimée en mètres.

c'est, au contraire, la zone tropicale du sud qui reçoit pendiculairement les rayons du soleil; il y a alors deux équateurs thermiques, dans la vallée du Congo et dans le Kalahari; les vents prennent une autre direction et soufflent du nord, du nord-ouest, du nord-est.

Concluons. L'Afrique comprend :

1° Au centre, *une grande zone humide* où tombent, pendant l'année entière ou presque entière, des averses amenées tour à tour par les vents du nord-est et du sud-est; la chaleur humide y est sensiblement constante.

2° Au nord et au sud de cette zone pluvieuse, *deux zones subtropicales, sèches*, correspondant aux deux principaux équateurs thermiques, Sahara d'une part, Kalahari de l'autre; la température y est excessive, trop chaude ou glacée, en l'absence d'humidité.

3° Aux deux extrémités nord et sud de l'Afrique, *deux zones de pluies médiocres*, tombant dans l'hiver respectif de chaque hémisphère. Il va sans dire qu'à l'intérieur de chacune de ces zones, les conditions particulières du relief influent pour modifier ces conditions climatiques générales.

Hydrographie. — Les traits généraux de l'hydrographie de l'Afrique sont aussi simples que ceux du climat.

1° *Rares fleuves abondants* : les montagnes jetées à la périphérie condensent de suite une partie de l'humidité venue du large, et déterminent la formation de fleuves côtiers nombreux, mais d'importance secondaire; la zone humide centrale reçoit seule assez d'eau pour alimenter de grands cours d'eau; ailleurs, au sud et au nord, les rivières ont un caractère temporaire;

2° *Point de longs fleuves très navigables*; les seuls susceptibles de le devenir, ceux de la zone humide centrale, rencontrent, avant d'atteindre la mer, les montagnes du pourtour, qui y déterminent des chutes et des rapides, établissant ainsi une barrière entre les cours inférieur et moyen du fleuve.

Quelques-uns de ces fleuves comptent du reste parmi les plus considérables du monde; tels le *Niger*, le *Zambèze*, le *Congo* et le *Nil*. Le **Nil**, déversoir du plateau équatorial des grands lacs africains (*lacs Victoria, Albert, Albert-Édouard*) et tributaire de la Méditerranée, est le second fleuve du monde par la longueur de son cours (environ 6 000 kil.). Le **Congo** (4 200 kil.), qui déroule tout son cours sous l'équateur humide, ne le cède pour le débit qu'au seul Amazone.

Les principaux des fleuves secondaires qui arrosent la zone côtière sont : le *Sénégal* (1 700 kil.), l'*Ogôoué*, la *Cuanza*, le *Cunéné* et l'*Orange* (2 140 kil.), qui se jettent dans l'océan Atlantique; le *Limpopo* (1 600 kil.), le *Rovouma* et le *Tana*, tributaires de l'océan Indien. Il convient d'ajouter à ces cours

d'eau deux mers intérieures, situées l'une au nord, l'autre au sud de l'Afrique, le lac *Tchad* dans le Soudan et le *Ngami* dans la Zambézie.

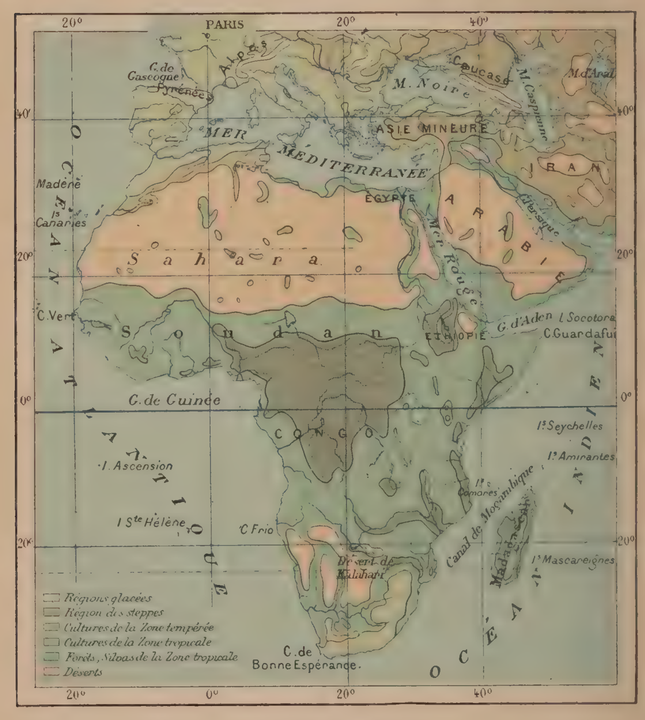
Régions naturelles. — La flore et la faune dépendant intimement du climat, l'Afrique, qui compte cinq zones climatiques, compte cinq régions naturelles, se répondant deux à deux de part et d'autre de la zone équatoriale.

Au centre, marécage perpétuellement inondé sous un climat de feu, c'est la forêt vierge, aux arbres si rapprochés, si feuillus, si mêlés de rameaux et de lianes, qu'on n'y peut voir le ciel ni le soleil ; si touffue, au ras du sol, d'un tapis de buissons nains qu'on a peine à s'y frayer passage ; c'est une exubérance de formes telle qu'en cinq mois Schweinfurth put y recueillir jusqu'à 700 phanérogames ; ce sont des essences énormes et puissantes, le palmier à huile, le cocotier, l'arbre à beurre, le bambou, la liane à caoutchouc, le gigantesque baobab ; ce sont de grands fauves, les éléphants (différents de ceux de l'Inde), le rhinocéros, l'hippopotame, le crocodile, qui pullule dans les rivières et les fleuves.

Vers le nord et vers le sud, l'humidité diminue et la terre s'en ressent, elle qui ne vit que de pluie et de soleil, autant de l'un que de l'autre. Les forêts profondes, prodigues, entortillées, enlianées, font place peu à peu aux bois sans profondeur, aux bouquets d'arbres, parcs plus encore que forêts, aux savanes, aux herbes très hautes où disparaît le cavalier. Plus au nord encore ou plus au sud, tout change ; l'eau, qui d'abord s'était faite rare, manque tout à fait, et la nature, toujours plus pauvre, plus avare, plus parcheminée, plus languissante, s'épuise jusqu'à devenir le Sahara et le Kalahari, pays de sables et de pierres, où végètent de maigres arbustes, acacias, mimosées, graminées traçantes, chiendents vivaces, où se tapissent quelques renards, quelques lièvres, des hérissons et surtout des reptiles.

Puis avec l'eau renaît la vie aux deux extrémités du continent en latitude. Le sol se tapisse d'une végétation médio-

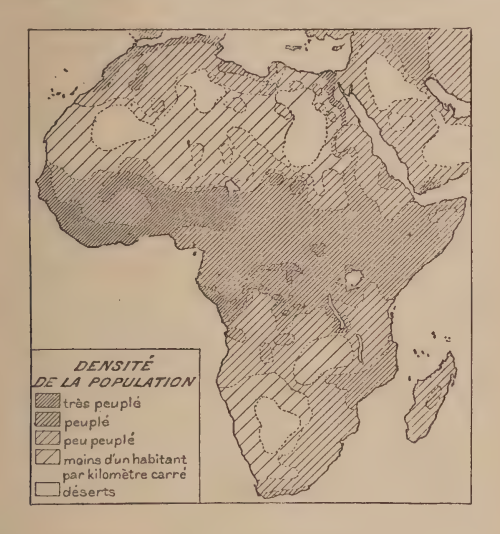
crement exubérante, comme les pluies. Ce n'est plus le désert, mais ce n'est pas non plus la forêt vierge, ni les arbres énormes : c'est le maquis broussailleux, la vigne, liane grêle,



Zones de végétation.

l'olivier, le citronnier, l'oranger, au feuillage menu et sans opulence. La culture, restreinte aux clairières sous l'Équateur, reprend ici possession du sol. Les arbres qui parent çà et là les sommets bien arrosés rappellent ceux de notre Europe. La faune est plus caractéristique : le lion, la panthère, l'hyène, le chacal, pourtant traqués, s'y rencontrent.

Populations. — En Afrique, les hommes sont comme les plantes : ils pullulent au centre, s'évanouissent presque dans les deux déserts subtropicaux, reparaissent en troupe aux deux extrémités sud et nord du continent. Dans l'ensemble, ils sont peu nombreux. Qu'on en porte le total de 150, l'évaluation la moins élevée, à 200 millions, l'évaluation la

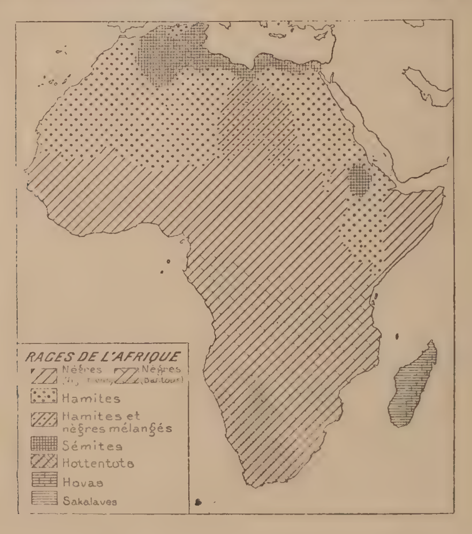


plus forte, la densité totale n'est encore que de sept habitants au kilomètre carré.

Fait curieux en apparence, rationnel au fond, les diverses races africaines sont réparties par bandes parallèles comme les régions physiques elles-mêmes. Ces zones, en effet, entre lesquelles le contraste est si grand et où les conditions de la vie varient du tout au tout, ne pouvaient convenir aux mêmes hommes. En outre, l'existence de la grande zone humide qui traverse l'Afrique d'un océan à l'autre empêchait, en l'absence de communications maritimes, la fusion des races qui occupaient, des deux parts de l'Équateur, les régions à climat identique.

Chacune des régions naturelles se trouve posséder ainsi sa

race d'hommes à elle. Au centre, contiguës, nègres toutes deux mais non semblables, vivent d'abord deux grandes familles : l'une correspondant à la bande très humide et très chaude, les **Nigritiens** (*Soudanais*, *Haoussaouas*, *Mandingues*, etc.); l'autre, correspondant à la zone des pluies moyennes et des chaleurs moyennes, les nègres de **race bantou**, s'étendant du Congo jusqu'au delà du Zambèze. — Au sud et au nord,



ces deux races sont flanquées, d'un côté par les **Hottentots** et races voisines; de l'autre, par les tribus sahariennes, infiniment plus répandues, de même que leur zone longitudinale est plus développée, puisqu'elle va de l'Atlantique à la mer Rouge : ce sont les **Hamites** (*Fellahs* de la vallée du Nil, *Berbères* du Maghreb et de la Tripolitaine, *Touareg* du Sahara central), habitants de la zone très sèche et très chaude. — Tout au nord, allongée en une mince bande contre le rivage méditerranéen et le bord de la mer Rouge, une lisière de **Sémites**, une traînée d'**Arabes**, dont on retrouve encore quelques traces le long de l'océan Indien. —

Enfin, au sud-est, tout à part, comme Madagascar elle-même, sa flore, sa faune, les **Sakalaves** et les **Hovas**, séparés de l'Afrique, dépendant bien plus de l'océan Indien, à travers lequel ils se sont mélangés autrefois avec les Malais.

Colonisation européenne. — Dans l'impossibilité de se mêler par mer avec les autres nations du monde, ou de se pénétrer les uns les autres par terre, déprimés en outre par un climat excessif, et gâtés par une nature prodigue, les peuples africains n'ont jamais ressenti ces deux stimulants de tout progrès et de toute civilisation : l'influence bienfaisante du contact avec autrui, et la nécessité de l'effort. Aussi sont-ils restés barbares jusqu'à nos jours.

Si l'on excepte les régions du bassin méditerranéen, qui touchaient au reste du monde, aucun peuple africain n'a créé une grande civilisation; aucune religion un peu élevée n'y est née; aucun empire ne s'y est fondé. Leur agriculture à tous est rudimentaire; leurs aptitudes industrielles ne dépassent point le degré nécessaire à la satisfaction de leurs besoins peu compliqués et simplifiés encore par le climat et la nature du pays; leurs conceptions de tout genre révèlent une manière de voir singulièrement primitive; aucune grande idée, chez eux, ni celle de la liberté, ni celle de la dignité humaine. Chaque individu ne rêve qu'à satisfaire ses besoins matériels; chaque tribu vit dans son coin, à l'écart, sous l'autorité d'un maître despotique qui d'un signe fait tomber les têtes. Si la religion musulmane n'avait régénéré en partie l'Afrique du nord, l'Afrique entière pratiquerait encore des cultes fétichistes et serait adonnée aux superstitions les plus grossières et les plus barbares.

Mettant à profit cette infériorité des indigènes, les Européens sont venus s'établir en Afrique pour en exploiter les richesses naturelles. Il y a longtemps que la colonisation s'y essaie; dès le XIVe siècle, des comptoirs couvraient la côte occidentale. Mais de longtemps la conquête ne dépassa pas la côte : en l'absence de fleuves navigables, on manquait de routes pour pénétrer au centre de ce continent dont l'inconnu terrifiait. C'est de nos jours seulement, avec le progrès des

explorations, et aussi tout le pourtour étant occupé, qu'on a tenté des établissements dans l'intérieur, et de préférence aux abords de la région équatoriale, toute débordante de richesses naturelles.

Plus des deux tiers de l'Afrique sont aujourd'hui la possession de l'Europe. La **France**, établie en Algérie et en Tunisie, au Sénégal et sur une partie de la côte de Guinée, qui ne forment plus qu'un seul ensemble depuis la conquête du Soudan français et l'adjonction du Sahara à sa sphère d'influence, maîtresse en outre du Congo français que des explorateurs sont occupés à étendre jusqu'au Tchad, et de l'île de Madagascar, placée sous son protectorat, occupe le premier rang. L'**Angleterre** vient en second avec ses colonies de Gambie et de Sierra-Leone, son grand territoire du Bas-Niger, son Afrique orientale anglaise et cette longue bande de terrains qui du cap de Bonne-Espérance se prolonge jusqu'au lac Tanganyika dans la direction de cette Égypte qu'elle occupe, qu'elle convoite, mais qu'elle ne tient pas encore. Le **Portugal** a l'Angola et le Moçambique; l'**Allemagne**, le Togoland, le Cameroun, ce qu'elle appelle, au nord de l'Orange, l'Ouest-Africain allemand, et, sur le plateau des grands lacs, l'Afrique orientale allemande. La **Belgique** est établie, au centre, dans le Congo belge; l'**Italie**, enfin, sur la mer Rouge, dans la colonie Érythrée.

Ces essais sont destinés à des fortunes diverses. Le Bas-Niger, l'Est-Africain anglais, le Cameroun, l'Afrique orientale allemande, les côtes de Guinée, le Congo, Madagascar, pays humides et chauds, pourront devenir de riches colonies d'exploitation, mais il faut renoncer à y fonder une race; ce sont des pays où l'on va, où l'on fait fortune et d'où l'on revient, sans pouvoir en tirer parti autrement que pour le commerce. Bien différentes sont les régions sèches de l'Algérie, du Sahara, du Haut-Niger. Moins fertiles assurément, ou du moins ayant besoin d'irrigation pour produire, mais produisant alors en abondance, elles sont en revanche plus salubres et excitent les énergies au lieu de les déprimer. Nul ne peut affirmer que le bassin du Congo ou celui de l'Amazone ne deviendront pas le siège de grandes civilisations,

mais il est bien certain que jusqu'à présent les plaines ou les vallées tropicales n'ont produit que des peuples faibles et inactifs, tandis que les régions sèches, les confins des déserts, les pays à pluies rares, ont souvent fait naître des peuples énergiques, civilisateurs ou conquérants; Égyptiens, Assyriens, Grecs, Arabes, Mongols, sont nés dans des pays secs. Les Européens s'y établiront impunément; le climat âpre, avec ses jours brûlants et ses nuits froides, retrempera l'énergie de ceux que l'humidité des régions tropicales aurait anémiés. Les riches contrées du centre africain pourront devenir des colonies d'exploitation, sources d'innombrables richesses. Le Cap, l'Egypte, le massif éthiopien, l'Afrique française du nord-ouest pourront donner naissance à un peuple véritable.

RÉSUMÉ

I. **Notions générales.** — C'est encore le continent inconnu; longtemps on n'en connut que les côtes; de nos jours, de nombreuses explorations ont pénétré à l'intérieur, mais beaucoup de résultats ne sont que partiels, isolés, incomplets. — L'Afrique, dans ses limites (Méditerranée, Atlantique, océan Indien et mer Rouge), mesure près de 30 millions de kilomètres carrés. C'est un continent très massif : presque aucun golfe ne le pénètre ; les îles qu'on y rattache n'en font point partie pour la plupart : telle Madagascar.

II. **Relief.** — Point d'ossature nettement déterminée ; les montagnes sont à la périphérie : massif abyssin, Kénia, Kilima-Ndjaro, monts Drakenberge, Fouta-Djallon, Atlas ; — à l'intérieur, les hautes terres prédominent sur les basses, les plateaux sur les plaines ; — les côtes, peu découpées, sont en général ou dangereuses ou malsaines.

III. **Climat.** — Le climat dépend uniquement du soleil. Au centre est une grande zone humide ; au nord et au sud, sous les tropiques, deux zones sèches; aux deux extrémités, deux zones de pluies médiocres.

IV. **Hydrographie.** — Traits généraux très simples : 1° peu de fleuves abondants, par suite de l'existence des montagnes à la périphérie ; 2° peu de longs fleuves navigables, à cause des rapides que détermine l'existence des chaînes bordières. Les principaux sont le Niger, le Congo, le Zambèze et le Nil, ces trois derniers alimentés par la région des grands lacs. Deux mers intérieures principales : Tchad, Ngami.

V. **Régions naturelles.** — Cinq zones climatiques, cinq régions naturelles se correspondant deux à deux des deux côtés de l'équateur. Au centre, végétation intense, tropicale, dans la zone chaude et humide; au nord et au sud, dans les deux zones sèches, deux déserts, Sahara et Kalahari; aux deux extrémités, dans les deux zones à pluies médiocres, végétation méditerranéenne et cultures.

VI. **Populations.** — De 130 à 200 millions, répartis en bandes parallèles comme les plantes et les climats : au centre, Nègres Nigritiens, dans la zone humide et très chaude, et Nègres de race bantou, dans la zone à pluies et à chaleurs moyennes; dans les deux zones sèches, Hottentots au sud, Hamites au nord; tout au nord, le long de la Méditerranée, Sémites et Arabes; au sud-est, à l'écart, Sakalaves et Hovas, apparentés aux Malais.

VII. **Colonisation européenne.** — Aucune race africaine n'a créé une grande civilisation ou fondé un grand empire. Les hommes et les peuples vivent isolés, sans aucune idée générale. Les Européens en ont profité pour s'établir en Afrique; ils possèdent aujourd'hui les deux tiers de ce continent.

France : Algérie, Tunisie, Sénégal, Soudan Français, Congo, Madagascar; 8 263 400 kilomètres carrés;

Angleterre : Cap et Zambézie, Afrique orientale, Niger, Sierra-Leone, Gambie, 4 793 500 kilomètres carrés;

Portugal : Angola, Moçambique, Guinée Portugaise, 1 977 000 kilomètres carrés;

Allemagne : Togo, Cameroun, Ouest-Africain, Afrique orientale, 2 270 800 kilomètres carrés;

Belgique : Congo, 2 491 000 kilomètres carrés;

Italie : Colonie Erythrée, 200 000 kilomètres carrés.

Les pays de la zone humide formeront de riches colonies d'exploitation; les régions plus sèches ou plus élevées pourront donner naissance à des peuples.

L'AFRIQUE ORIENTALE

LA RÉGION DES GRANDS LACS

Exploration du pays. — Il n'y a pas encore longtemps, les idées les plus fausses régnaient sur le relief et l'aspect de cette partie de l'Afrique. Sur ce plateau, parsemé de lacs et dominé par de gigantesques sommets comme l'Europe n'en a pas, d'une part on figurait une seule mer intérieure, très grande il est vrai, étendue sur plus de 12 degrés de latitude; de l'autre on supprimait les montagnes. Les anciens mêmes



Dimensions comparées du lac Victoria et de la France.

avaient une notion plus exacte du pays : Ptolémée y plaçait les monts de la Lune.

La découverte s'est faite à partir de 1840 : des missionnaires catholiques et protestants, en quête de conversions, et des voyageurs, curieux de vérités géographiques, commen-

cèrent à parcourir le pays en tous sens. Deux missionnaires allemands redécouvrirent d'abord le Kénia et le Kilima-Ndjaro ; *Livingstone* trouva les lacs Chiroua et Nyassa (1859) ; *Speke* et *Burton* (1857-58), *Speke* et *Grant* (1860), sir Samuel *Baker* (1861-65), fascinés par le problème du Nil, reconnurent les lacs Tanganyika, Victoria Nyanza, Albert Nyanza ; *Stanley*, dans ses trois voyages (1871, 1875, 1886-89), précisa les renseignements obtenus par ses devanciers et les compléta par des découvertes nouvelles, comme celle du lac Albert-Édouard.

On peut dire aujourd'hui que l'ensemble de la région nous est connu dans ses traits principaux. Les expéditions contemporaines, qui se succèdent avec une tenace continuité, ont surtout pour but une étude plus complète des questions de détail, topographie (docteur Baumann), exploration des montagnes (explorations du docteur Meyer sur le Kilima-Ndjaro) ou des fleuves (exploration du capitaine Dundas sur le Tana et la région du Kénia, 1891), en même temps que des préoccupations quelque peu étrangères à la géographie (explorations de Pigott et du docteur Peters dans le bassin du Tana [1]).

Relief. — Cette partie de l'Afrique orientale forme un grand plateau, d'altitude assez considérable, limité, à l'ouest par le Congo, à l'est par l'océan Indien, vers lequel il ne s'abaisse qu'au voisinage de la côte et au milieu duquel il se prolonge par les îles rocheuses de *Mafia*, *Zanzibar* et *Pemba*. La côte de l'Afrique, le long de ce plateau, est rocheuse et élevée : la falaise ne s'écarte qu'aux embouchures des rivières qui sont encombrées de dépôts vaseux ; les abris sûrs y sont rares ; le principal est celui de *Dar-es-Salaam* ; le port de *Bagamoyo*, situé plus au nord, n'offre pas la même sûreté.

Ce plateau a été bouleversé par une action volcanique très intense qui, agissant du sud au nord, a provoqué la forma-

1. Docteur Peters, *Au secours d'Émin-Pacha* (*Tour du Monde*, 1892, 1er semestre.)

tion de soulèvements montagneux remarquablement parallèles, et de dislocations violentes.

Le plus oriental des soulèvements montagneux est le plus important : c'est celui que dominent les deux plus hauts sommets de l'Afrique entière, le Kilima-Ndjaro et le Kénia. Le **Kilima-Ndjaro**, qui a été escaladé, après deux tentatives vaines, par le docteur Meyer, de Leipzig (1889), se compose de deux masses neigeuses : à l'ouest se dresse la plus haute et la plus large, le *Kibo* (6010 m.), sur lequel s'ouvre un



Le Kilima-Ndjaro.

large cratère de 2000 mètres environ de diamètre et de 200 mètres de profondeur, rempli par un vaste glacier crevassé ; à l'est est un sommet moins haut (5355 m.) et plus déchiqueté, appelé *Kimaouenzi* par les indigènes[1]. Le **Kénia**, qui n'a pu être encore complètement gravi, s'élève à 5600 mètres au moins, presque sous l'Équateur. Au delà, vers le nord, le soulèvement se poursuit jusqu'en Abyssinie par de hautes montagnes volcaniques qu'ont révélées de récentes explorations.

1. Le docteur Meyer a donné au sommet le plus élevé le nom de Pointe de l'Empereur Guillaume, et au glacier celui du géographe Ratzel.

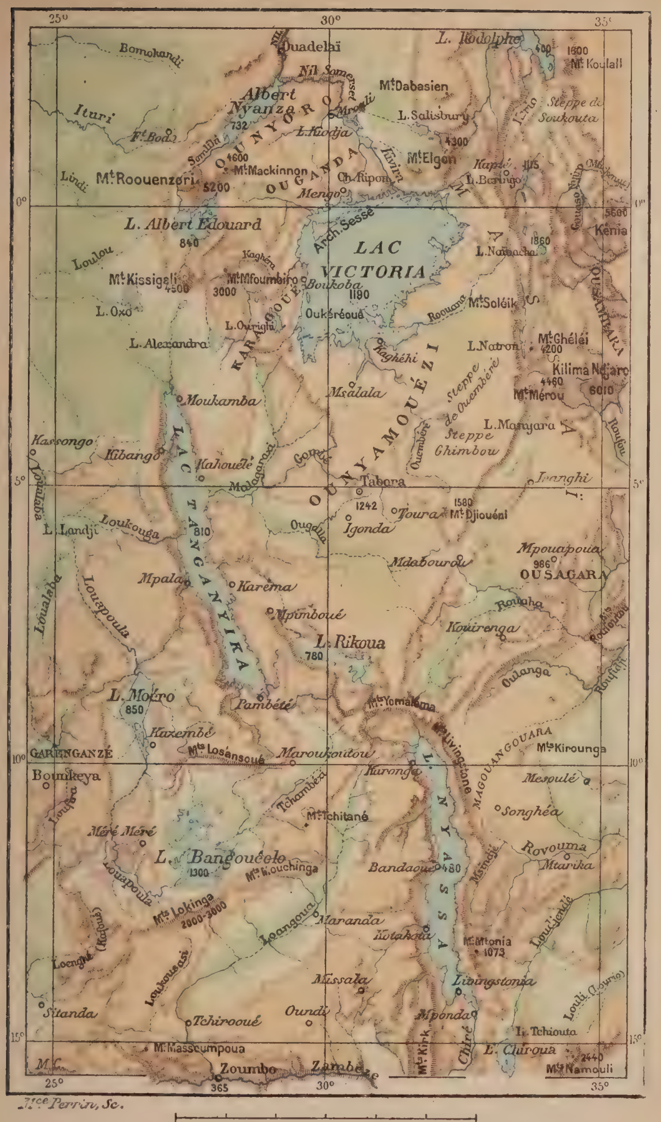
A l'ouest de ce premier soulèvement s'en dresse un second, moins élevé et encore considérable, dont les principaux sommets sont le mont *Moérou*, le mont *Ghéléi* et, dressé à l'angle nord-est du lac Victoria, le mont *Elgon* ou *Ligonyi* (4 300 m.), volcan éteint, récemment escaladé par l'expédition Jackson.

Enfin, à l'ouest du Victoria Nyanza, également volcanique et avec la même orientation, s'étend une troisième série de hauteurs s'élevant au delà de 4 300 mètres, limite des neiges persistantes sous l'Équateur. Stanley les avait aperçues en son dernier voyage; Émin-Pacha et le docteur Stuhlmann, partis en 1891 pour explorer la région du lac Albert-Édouard, nous ont donné sur elles de nouveaux détails[1]. Les principaux sommets, admirablement alignés, forment des cônes isolés aux pentes abruptes au-dessus d'une région accidentée. Ce sont le *Mfoumbiro* (5 000 m. env.) et le *Kissigali* (4 500 m.), au sud du lac Albert-Édouard; le mont *Gordon Bennett* (4 300 m.) et le *Rououenzori* (5 800 m.), situés entre ce lac et l'Albert-Nyanza. D'après ce que rapportèrent les indigènes à Émin-Pacha, le plus méridional des sommets de ce soulèvement serait un volcan encore actif, le *Virunyo Vagongo*, situé dans le Rouanda.

Quant aux dépressions, on en distingue trois lignes dont les cavités sont remplies par des lacs aux rives abruptes, allongés du sud au nord comme les montagnes. La plus orientale comprend les lacs Chiroua, Nyassa, Manyara, Natron, Naïvacha, Baringo, et se prolonge, au nord, par les lacs Rodolphe et Stéphanie, à travers le pays des Gallas. Une seconde faille analogue comprend à l'ouest le lac Tanganyika; une troisième, le lac Albert-Édouard et l'Albert-Nyanza. Le Victoria Nyanza, qui diffère de tous les autres lacs, très allongés, appartient par sa forme circulaire à une formation différente.

Le plus considérable de ces lacs est le *Victoria Nyanza*; situé à 1 190 mètres d'altitude, il est traversé dans sa partie septentrionale par la ligne de l'Équateur et s'étend jusqu'à

1. *Petermann's Mitteilungen*, juin 1892.



Mce Perrin, Sc.

0 100 200 300 400 500 600 kil.

Centre de dispersion des eaux.

2° 51′ de latitude australe ; des îles, qui bordent les côtes et forment par endroits comme des rubans de verdure, avaient empêché les premiers explorateurs d'en déterminer les limites exactes ; lors de son récent voyage, Stanley a reconnu, le premier, l'existence d'une longue baie qui termine le lac au sud-ouest. Le lac *Albert-Nyanza*, découvert par Baker et situé à 732 mètres seulement d'altitude, est beaucoup plus petit, de même que le lac *Albert-Édouard*, situé à 840 mètres, aperçu par Stanley en 1889 et longuement visité en 1891 par l'expédition d'Émin-Pacha, qui en a rectifié, entre autres détails, l'altitude : tous les deux semblent au reste en voie d'assèchement ; l'Albert-Nyanza est couvert en partie de roseaux, indiquant une faible profondeur, et l'Albert-Édouard est bordé, sur sa rive droite, de lacs saumâtres, qu'il recouvrait sans doute à une époque antérieure. Le *Tanganyika* (810 m. d'altit.) et le *Nyassa* (480 m.), étroits, allongés du nord au sud, bordés par des murailles rocheuses fort élevées et abruptes, bouleversés enfin par des tempêtes aussi soudaines que terribles, ressemblent à des lacs alpestres, mais avec des proportions bien plus considérables ; le Tanganyika mesure 650 kilomètres de long sur une largeur moyenne de 50 ; le Nyassa est long de 600 kilomètres et large de 50. Tous deux ont d'énormes profondeurs ; celle du Nyassa varie de 150 à 170 mètres ; au centre du Tanganyika, M. Giraud n'a trouvé le fond qu'à 647 mètres. Ces lacs appartiennent, comme nous le verrons, à des systèmes hydrographiques différents.

Climat. — Cette région de l'Afrique orientale est trop peu connue pour qu'on ait pu en déterminer exactement les conditions climatiques. La comparaison des récits des divers voyageurs qui ont exploré ces contrées indique, du reste, d'un point à l'autre une diversité qu'expliquent, en partie seulement, les variations de l'altitude.

Placée dans la zone tropicale du sud ou directement sous l'Équateur, cette région a, d'une façon générale, un climat très chaud. Sur la côte et à Zanzibar, les insolations sont souvent foudroyantes pour les Européens. La température atteint

également, dans l'intérieur, un degré thermométrique très élevé. Mais il est des points nombreux où l'altitude donne au climat le caractère des régions tempérées de l'Europe centrale. Le docteur Peters constata, le 17 décembre, sur le plateau de Leikipia, à l'ouest du Kénia, une température de + 2 degrés; ses porteurs somali, habitants de la côte et légèrement vêtus, criaient de froid et de douleur.

L'humidité ne varie pas moins: ici elle tombe surtout d'octobre à janvier, là en juillet et en août; les parties sans relief bien marqué sont des contrées sèches comparées aux régions montagneuses. D'une manière générale, on peut dire cependant que le pays est assez bien arrosé. Il est sans cesse baigné par des courants atmosphériques qui, soufflant de l'océan Indien, alternativement du sud-est et du nord-est, selon la saison et la position du soleil, arrivent chargés de pluies qui se déversent au contact des montagnes plus froides. Les précipitations atteignent par endroits une hauteur considérable, et, pendant la saison pluvieuse, des averses torrentielles s'y succèdent quotidiennement.

Hydrographie. — Cette abondance de pluies et l'existence de hautes montagnes à neiges persistantes, même sous l'Équateur, font de la région des lacs africains le grand réservoir hydrographique de toute cette partie du monde. Les eaux, amassées dans les nappes immenses des lacs, s'écoulent, à travers les montagnes du pourtour, dans toutes les directions, vers l'océan Indien, la lointaine Méditerranée, le non moins lointain Atlantique. Presque tous les cours d'eau ainsi formés sont, au sortir du haut plateau de leur source, encombrés de rapides et de chutes.

Les tributaires de l'océan Indien sont trop rapides pour être beaucoup navigables: la plupart ne le sont que sur 2 ou 300 kilomètres de leur cours inférieur. C'est vers l'océan Indien que s'épanche le Nyassa par le *Chiré*, affluent du Zambèze. Plus au nord coule le *Rovouma*, qui prend naissance, sous le nom de *Loudjendé*, dans les montagnes voisines du Nyassa et se jette dans la mer au nord du cap Delgado. Le *Roufidji*, dont le cours supérieur n'est pas

encore exploré, a son embouchure en face de l'île de Mafia; il se termine par un delta très étendu. Tout à fait au nord coule le *Tana*, qui apporte à l'océan Indien les eaux du Kénia; ce fleuve, remonté sur toute sa longueur par l'expédition allemande du docteur Peters (1889) et par l'expédition anglaise du capitaine Dundas (1891)[1], a tout son cours supérieur encombré de cataractes et même de chutes grandioses, que le docteur Peters nomma « chute Augusta-Victoria » et « chute Charles-Alexandre » (cette dernière, haute de 100 mètres, en l'honneur du grand-duc de Saxe); ce n'est que dans son cours inférieur que le Tana est accessible à des embarcations; il se jette dans la baie de Formosa, un peu au sud du comptoir autrefois allemand de Ouitou (Witu).

Vers l'océan Atlantique coulent trois principales rivières : le *Tchambézi*, né sur la bordure sud-ouest du plateau, entre les lacs Nyassa et Tanganyika, pauvre rivière au début qui, grossie bientôt d'innombrables affluents, deviendra l'immense **Congo**, le plus grand fleuve de l'ancien continent, le deuxième du monde par le volume; le *Loukouga*, déversoir souvent obstrué du Tanganyika, dont il emporte les eaux au Congo, et l'*Arouhouimi*, qui, né près de l'Albert Nyanza, va grossir à son tour le grand fleuve de l'Afrique équatoriale.

Tout le nord du plateau appartient au bassin méditerranéen; c'est là que prend naissance le grand fleuve qui crée l'Égypte, le **Nil**. Longtemps le problème du Nil resta sans solution; il a fallu les courageuses explorations de Speke, Grant et Baker pour pénétrer le secret. Le fleuve a deux grandes sources. La plus considérable est celle de l'est; elle sort du Victoria Nyanza, que grossissent une masse d'affluents, le *Simeyou*, le *Kaghéra* nommé *Nil Alexandra* par Stanley qui y voit la source mère du Nil, et la *Katonga*; sous le nom de *Kivira*, puis de *Somerset*, elle traverse un plateau rocheux, très tourmenté, où ses eaux, contrariées par les roches, forment les admirables chutes Ripon, Karima et Murchison,

1. *Proceedings of the Royal Geographical Society*, août 1892.

et vient se jeter, par l'extrémité nord-est, dans l'Albert-Nyanza. L'autre branche descend du lac Albert-Edouard, contourne, sous le nom de *Semliki*, les monts Rououenzori et Gordon Bennett, dont elle reçoit en partie les eaux, et traverse dans toute sa longueur l'Albert Nyanza, dont elle tend à combler de ses atterrissements tout le bassin méridional. C'est seulement au sortir de l'Albert Nyanza que le Nil est complètement formé ; il franchit par de nouvelles chutes le rebord du plateau ; pendant 200 kilomètres il est encore impraticable. Enfin, à Lado, il débouche en plaine ; son altitude n'est plus que 465 mètres, et il a encore à parcourir 4 500 kilomètres environ avant de se jeter à la mer, dans cette même Méditerranée où aboutit, à l'autre extrémité, le Rhône, issu des glaces alpestres.

Ressources naturelles. — La richesse de la végétation est à proportion de l'humidité. Sur la côte, le long des rivières, sur les plateaux accidentés et bien arrosés, la nature est luxuriante. La forêt vierge, formée de sycomores, de tamariniers, de calebassiers, de palmiers-éventail, se montre sur le bord de la côte, où elle alterne avec les deltas marécageux aux joncs gigantesques. Les berges des rivières sont bordées d'un épais ourlet de bois. Les flancs des montagnes sont également boisés. Les parties de cette région humide qui sont mises en culture ont une remarquable fertilité ; les plantes des pays chauds s'y rencontrent à côté de productions européennes : d'une part, bananes, mtama, patate ; de l'autre, légumes et céréales. « On croirait s'y promener à travers un jardin, dit le docteur Peters, parlant d'une de ces régions fertiles, située dans l'Ouganda : ce ne sont que rangées de maïs entrecoupées de plantations de bananes et de patates. »

Les régions médiocrement arrosées ont un tout autre aspect. A la forêt touffue, aux champs fertiles et bien cultivés, succèdent alternativement la steppe et le maquis. Celui-ci est garni de différentes espèces de mimosas épineux et de fourrés de cactus, dont les aiguillons rigides sont dangereux pour les pieds des porteurs et des bêtes de somme. La

steppe est couverte de hautes herbes au milieu desquelles surgissent de place en place un arbre, des buissons : c'est le prolongement des vastes landes qui couvrent, dans toute l'Afrique du nord-est, le pays des Gallas et des Somali. Voici la description qu'en fait encore le docteur Peters : « Si infertile qu'il soit, à cause de sa sécheresse, au point de vue de la culture générale, il n'en offre pas moins à l'œil du voyageur un aspect éminemment pittoresque et charmant, surtout après la saison des pluies, et l'abondance de sa faune sauvage lui prête une animation singulière. L'antilope y vit par bandes; chaque matin on y relève les empreintes de l'éléphant et les lourdes traces du rhinocéros; des troupes de babouins et d'autres singes s'y ébattent ; des boucs de toute espèce s'y offrent comme cibles à la carabine; dans l'air enfin foisonnent les pintades et autres poules, sans parler du canard ou de l'oie sauvage, du grand pélican, du vautour et de l'aigle. » La plus vaste de ces steppes, la *steppe de Ouembéré*, s'étend à l'angle sud-est du Victoria Nyanza.

Le sel qu'on trouve sur les bords des lacs saumâtres et l'ivoire des éléphants et des rhinocéros sont, avec les produits agricoles les seules richesses actuellement connues de cette région africaine. Mais une exploration plus complète et systématique du sous-sol révélera sans doute l'existence de dépôts miniers. Des recherches isolées ont déjà fait reconnaître la présence de la houille dans le bassin du Roufidji, de l'or et du cuivre en abondance dans la région du Tanganyika.

Populations. — Il est difficile d'évaluer exactement le chiffre des habitants qui peuplent cette région africaine. Un fait certain, c'est qu'il est plus élevé qu'on ne le croyait, en particulier sur les hauts plateaux où l'air est plus sain et où prospèrent les cultures. Le royaume d'Ouganda ne compte pas moins de 65 habitants au kilomètre carré, presque autant que la France.

Cette population serait encore plus dense si deux grands fléaux n'avaient longtemps ravagé toute la région des lacs

jusqu'à la mer. Le premier, c'étaient les guerres intestines qui ne cessaient d'éclater de peuplade à peuplade ; le deuxième, c'était la traite des nègres. L'abominable trafic, organisé depuis trois siècles par les Arabes de Zanzibar, prospérait il n'y a pas encore longtemps, avant que les puissances européennes se fussent émues ; l'entrepôt général était Tabora (Kazeh), la principale ville de l'Ounyamouézi, d'où on les expédiait, par Zanzibar ou Kiloa, vers l'Égypte, l'Arabie, la Turquie d'Europe ou d'Asie, et la Perse. On évaluait à 80 ou 90 000 le nombre de ceux qui étaient annuellement embarqués dans ces ports, et Livingstone assurait que les esclaves qui atteignaient la côte ne représentaient que le cinquième, peut-être le dixième, des victimes de la traite. L'*Association Internationale Africaine*, organisée en 1876, a singulièrement réduit l'action des traitants. Ceux-ci ont été chassés du plateau oriental, mais Stanley (1886) les trouvait encore établis en maîtres sur les rives du haut Congo, et, d'après les nouvelles données par M. Arnot, ils sont maintenant dans le royaume de Msiri, au sud-ouest du lac Moéro, où ils continuent leurs ravages.

Toutes les populations de l'Afrique orientale sont des *nègres de race bantou*, se rattachant par leurs dialectes aux nègres du Congo. Ils n'en diffèrent que par des détails presque insignifiants, comme la forme de leurs huttes qui, au lieu d'être rectangulaires ainsi que celles de l'Afrique centrale, sont arrondies comme des ruches d'abeilles. Ils vivent en général d'agriculture et sont sédentaires. L'élément nomade n'y est représenté que par la peuplade guerrière des *Massaï*, qui vivent de l'élève du bétail dans les steppes situées au sud du Kénia, et du pillage de ses voisins : ils sont la terreur de la contrée, et les explorateurs européens ont dû souvent lutter contre eux. Sur la côte, l'élément africain est mélangé d'éléments étrangers : des *Arabes* et de nombreux *Banyans*, venus de l'Inde, y détiennent le commerce ; à Zanzibar, toute la population est ainsi croisée de nègres et d'Arabes.

Malgré cette parenté, les habitants de l'Afrique orientale ne forment point une grande confédération ; ils sont divisés

en une foule d'États plus ou moins prospères, qui sont presque toujours eux-mêmes mal unis.

Au nord du Victoria Nyanza, on en trouve trois principaux : le royaume d'*Ounyoro* (50 000 hab.), situé au sud du lac Albert Nyanza et soumis actuellement à un despote farouche, presque toujours en guerre avec ses voisins; le *Rouanda* (5 millions d'hab.) et l'**Ouganda**[1] (77 000 kilomètres carrés, 5 millions d'hab.), capitale *Mengo* (*Roubaga*), 250 000 hab., sur la rive septentrionale du lac Victoria. Pays fertile où les



Zanzibar.

épaisses forêts, peuplées d'éléphants, alternent avec les cultures prospères, l'Ouganda est une des régions les plus remarquables de l'Afrique intérieure; le roi *Mtésa*, dont Stanley a laissé un portrait très flatteur[2], en avait fait naguère un État puissant, presque civilisé.

1. Le préfixe *ou*, dans le dialecte de ces peuples, désigne le pays ; *m'*, un habitant; *oua* ou *voua* (pluriel), des habitants; *ki*, la langue de ces habitants. Ainsi l'*Ouganda* est peuplé par les *Ouaganda* ou *Vouaganda*, qui parlent le *kiganda*.

2. Stanley, *A travers le continent mystérieux* (*Tour du monde*, 1878, 2e semestre).

Entre le Victoria Nyanza, le Tanganyika, le Nyassa et la côte sont : l'*Ouroundi* (5 millions hab.); l'*Ounyamouézi* ou « pays de la Lune », dont la capitale est *Tabora* (*Kazeh*), un des principaux marchés de l'Afrique centrale; l'*Ougogo*, contrée inhospitalière; l'*Ousagara*, capitale Mpouapoua; l'*Ousambara.*

Le **sultanat de Zanzibar**, peuplé de 300 000 hab., jadis étendu le long de la côte, est devenu aujourd'hui une puissance purement nominale reléguée dans une île placée sous le protectorat de l'Angleterre. Il a pour capitale le port de *Zanzibar* (80 000 hab.), le principal entrepôt de la côte, situé dans l'île de Zanzibar, et malheureusement malsain. Les autres principales villes, situées sur la côte, sont *Mombâz* (13 à 15 000 hab.), *Quiloa* (10 à 15 000 hab.), *Bagamoyo* (10 000 hab.).

Colonisation européenne. — C'est pour réprimer la traite des nègres que les Européens, à partir de 1876, tentèrent de fonder des établissements durables dans l'Afrique orientale. Une série de missions de nationalités différentes furent envoyées par l'Association Internationale Africaine pour établir des comptoirs dans la région des lacs pendant que d'autres en fondaient le long du Congo. Ainsi furent créées les stations de *Karéma* (rive orientale du Tanganyika), de *Tabora* (Ounyamouézi), de *Kondoa* et de *Mpouapoua* (Ousagara), établissant des relations relativement faciles entre la côte et le Tanganyika. En même temps des missions catholiques s'établissaient sur les bords du Tanganyika et dans l'Ouganda, et des missions protestantes, dans l'Ouganda, sur le Nyassa et les bords du Zambèze. Enfin, le sultan de Zanzibar, Saïd-Bargach, souverain éclairé et philanthrope, combattait de toute son influence la traite des nègres sur la côte orientale soumise à toute son influence.

Ces efforts furent couronnés de succès : la traite cessa dans ces parages, et les indigènes, civilisés par les missionnaires, devinrent, sur beaucoup de points, des travailleurs actifs et habiles, grâce surtout aux missions catholiques françaises : « Ce que j'ai vu des établissements anglais,

écrit le docteur Peters, reste bien en arrière de ceux des Français, à tous les points de vue. »

On avait d'abord travaillé en commun; à partir de 1884, les Allemands et les Anglais fondèrent des établissements particuliers. Une société allemande, « Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft », achetait au sultan de Zanzibar le territoire de *Ouitou* (*Witu*) en même temps qu'un grand domaine à l'intérieur. L'Angleterre revendiquait également le protectorat des pays compris entre la côte orientale et la région des lacs. La convention du 1er juillet 1890, entre l'Angleterre et l'Allemagne, a réglé la sphère d'influence réciproque des deux pays.

L'**Allemagne** a obtenu la partie méridionale de la région des plateaux entre la rive orientale du Tanganyika et la côte. Au sud, la limite est formée par le Rovouma; au nord, elle suit, à l'ouest du Victoria Nyanza, le 1er degré de latitude australe, laissant l'Ouganda et l'Ounyoro à l'Angleterre, puis elle se dirige, suivant une ligne droite, du Victoria à l'embouchure de l'Oumba, en laissant le Kilima-Ndjaro à l'Allemagne. L'Afrique orientale allemande forme ainsi une vaste colonie de 982 000 kilomètres carrés, dont la capitale est *Dar-es-Salam*.

L'**Angleterre** s'est fait attribuer, sans limite précise vers l'Égypte et l'Abyssinie, les pays situés au nord des possessions allemandes. Les Allemands lui ont cédé Ouitou, sur la côte; elle possède donc désormais 640 kilomètres depuis l'embouchure de l'Oumba jusqu'à celle du Djouba, au delà de laquelle s'étend la côte des Somali, soumise au protectorat italien. La capitale de l'Afrique orientale anglaise est *Mombâz*.

Quant aux sultans de Zanzibar, qui avaient toujours accueilli favorablement les explorateurs anglais et allemands, ils ont eu pour récompense de se voir dépouillés de ce qui restait de leurs États : l'Angleterre et l'Allemagne se sont partagé le littoral et les îles, et le protectorat anglais sur Zanzibar a été proclamé le 7 novembre 1890.

Il est à espérer que ces partages arbitraires, où les ambitions les plus effrénées se sont fait jour avec un cynisme

complet, profiteront du moins aux pays annexés. Des deux côtés, on s'est mis à l'œuvre activement pour tirer le meilleur parti des terres échues en partage. Tout d'abord, pour assurer la tranquillité, menacée par les traitants arabes, dont le négoce est devenu impossible, les Allemands comme les Anglais ont créé des corps coloniaux : les premiers entretiennent dans leur colonie une petite armée de 1500 indigènes commandée par des officiers et des sous-officiers allemands; les seconds ont un corps de 400 hommes, Hindous et Soudanais. Puis on s'est préoccupé d'établir des plantations (café, tabac, coton) que des irrigations habiles permettront d'étendre. Enfin, pour aider au développement de la colonisation, en même temps que pour détourner le commerce du riche pays d'Ouganda, on projette des deux côtés l'établissement de voies de communication rapides entre le Victoria et la côte : le 27 août 1890, les Anglais ont commencé les travaux d'un chemin de fer à voie étroite destiné à relier Mombâz au Victoria Nyanza; au mois de juillet 1891 s'est constituée une compagnie allemande pour la construction d'un chemin de fer allant de Tanga à Korogoué, sur le Pangani, d'où il sera prolongé plus tard jusqu'aux rives du grand lac équatorial. Les hautes terres de l'intérieur sont du reste favorables à la colonisation des Européens, qui pourront aller s'y guérir de l'anémie tropicale dans une atmosphère analogue à celle de l'Europe du Nord. L'avenir peut faire de cette région des lacs un des grands centres producteurs du monde.

RÉSUMÉ

I. L'exploration du pays, commencée vers 1840 (Livingstone, Speke, Baker, Stanley), est maintenant presque complète : le détail seul reste à fixer.

II. **Relief.** — Haut plateau ne s'abaissant à l'est qu'au voisinage de la côte (Zanzibar). Ce plateau est surmonté de soulèvements montagneux orientés du sud au nord : 1° Kilima-Ndjaro (6010 m.) et Kénia ; 2° monts Moérou, Ghéléi, Elgon (4300 m.); 3° Mfoumbiro, Roaouenzori (5800 m.),

Gordon Bennett. Il est creusé de cavités où s'étendent des lacs : 1° Nyassa (30 000 kil. carrés), Manyara, Natron, Naïvacha, Baringo ; 2° Tanganyika (39 000 kil. carrés) ; 3° lacs Albert-Édouard et Albert Nyanza. Au centre du plateau circulaire s'étend le Victoria Nyanza (83 310 kil. carrés).

III. **Climat.** — Chaud, tempéré sur les hauteurs par l'altitude. Humide : partout existe une saison des pluies ; les montagnes reçoivent de l'humidité toute l'année.

IV. **Hydrographie.** — C'est le plus grand réservoir hydrographique de l'Afrique. Trois grands versants : 1° de l'océan Indien, Chiré, Rovouma, Roufidji, Tana ; 2° de l'Atlantique, Tchambézi (futur Congo), Loukouga, Arouhouimi ; 3° de la Méditerranée, Nil, formé de deux branches (Victoria Nyanza, Albert-Édouard et Albert Nyanza). Presque tous ces fleuves sont encombrés de cataractes avant de quitter le plateau.

V. **Ressources naturelles.** — Deux régions : les parties bien arrosées (côte, berges des rivières, montagnes) ont des forêts luxuriantes et des cultures prospères ; le reste est occupé par la steppe ou le maquis. Les richesses du sous-sol sont très incomplètement connues.

VI. **Populations.** — Nombreuse sur les plateaux (Ouganda, 65 par kil. carré) malgré les guerres continuelles et les ravages causés naguère par la traite des esclaves. Elle appartient à la race nègre bantou. Elle forme un grand nombre d'États, entre autres l'Ounyoro, l'Ouganda, l'Ounyamouézi, l'Ougogo, l'Ousabara....

VII. **Colonisation européenne.** — Venus d'abord pour y arrêter la traite, les Allemands et les Anglais s'y sont établis, les premiers au sud, entre le Rovouma, le Tanganyika, le Kilima-Ndjaro et la côte, les seconds au nord et à Zanzibar. Ils y ont rétabli la sécurité, y créent des plantations, y projettent l'établissement de voies ferrées qui transformeront ces régions naturellement fertiles.

PAYS DES GALLAS ET DES SOMALI. — ÉTHIOPIE

Au nord-est de la région des lacs, l'Afrique se termine par un triangle dont le sommet est le *cap Guardafui* et dont deux côtés sont baignés par la mer : l'*océan Indien*, d'une part, de l'embouchure de la Tana jusqu'au cap Guardafui ; le *golfe d'Aden* et une partie de la *mer Rouge*, de l'autre. La base est à peine moins nettement marquée par le rebord occidental du massif abyssin et par une ligne d'affaissement qui relie la région volcanique des grands lacs africains à celle de

l'Abyssinie. Cette zone d'affaissement, récemment explorée par l'expédition autrichienne du comte Teleki et du lieutenant de vaisseau von Höhnel, est bordée de volcans couverts de scories et de laves qui attestent de récentes éruptions; elle est en outre, dans ses parties les plus basses, occupée par une suite de lacs salés qui prolongent en une ligne presque droite la faille où est couché le lac Nyassa. Les principaux de ces lacs sont : le *Manyara* et le *Natron*, dans l'Afrique orientale allemande; le *Naïvacha* et le *Baringo*, dans l'Afrique orientale anglaise; le *Basso-Narok* ou lac *Rodolphe* (8000 kil. carrés), dans lequel vient se jeter, au nord, un grand affluent, probablement l'*Omo*, qui vient d'Éthiopie, et le *Basso-Ebor* ou lac *Stéphanie*.

Dans cet espace triangulaire qui mesure à peu près 1 800 000 kil. carrés, s'étendent deux grandes régions : 1° le pays des Gallas et des Somali; 2° l'Éthiopie.

Pays des Gallas et des Somali. — Quoique connu dès la plus haute antiquité et fréquenté de temps immémorial par les marchands arabes, ce pays est resté jusqu'à ce jour la plus inexplorée de toutes les régions africaines[1]. Un seul voyageur l'a traversé d'une mer à l'autre. Il est donc difficile d'en donner une vue d'ensemble complète et exacte.

C'est, d'une façon générale, un plateau présentant des traces volcaniques et souvent très élevé, qui est séparé de la côte, au nord, par des monts granitiques (*Gan Libach*, au sud de Berbera, 1960 mètres; monts *Sangeli*, à l'est), et qui s'abaisse vers l'océan Indien, sur lequel il se termine par des falaises rocheuses, hautes de 60 à 120 mètres, et par des dunes de sable assez inhospitalières. Une grande partie du plateau est pierreuse, couverte principalement de silex :

1. Parmi les principaux voyages accomplis en ce pays, on peut citer les explorations partielles du baron von der Decken (assassiné en 1865), de l'Américain Chaillé-Long (1875), du Français Révoil (1878-1881), du comte Teleki, de l'officier français Borelli. Un seul Européen a tout récemment traversé la presqu'île d'une mer à l'autre : c'est l'ingénieur italien Brichetti-Robecchi, qui la définit « le pays des discordes, des guerres et des razzias par excellence ».

c'est le *Nogal*. Une autre est argileuse et la pierre y fait presque totalement défaut : c'est le *Haoud*.

Le climat est extrême, analogue à celui de l'Arabie, et les pluies n'y ont aucune régularité. Il en résulte que le pays n'a point de rivières, mais des torrents, desséchés pendant la plus grande partie de l'année, coulant à pleins bords, avec une sorte de furie, après une averse passagère. Un seul de ces cours d'eau arrive jusqu'à la mer, mais très affaibli : c'est le *Djouba*, tributaire de l'océan Indien. Triste végétation, au reste : quelques arbustes épineux, acacias, cactus poussant en fourrés; des touffes d'herbes serrées; parfois seulement, dans les bas-fonds plus humides, des mimosées et des tamarisques. Les habitants sont rares. Dans l'ouest, qui est coupé de vallées, relativement fertiles, sont les *Gallas*, peuple agriculteur, généralement sédentaire. A l'est habitent les *Somali*, bergers nomades. Les deux peuples sont divisés en un très grand nombre de tribus, entre lesquelles on retrouve les luttes qui dans toutes les parties du monde arment les nomades contre les sédentaires. Tous sont musulmans fanatiques et ont en commun la haine de l'Européen, de l' « infidèle », comme ils l'appellent. Les Somali sont particulièrement dangereux. Ce sont eux qui assassinèrent von der Decken, en 1865, le Français Luceran (1881), l'Italien Sacconi (1882), le Grec Panajon.... Leur fanatisme rend très difficiles les explorations dans tout le pays.

Si médiocre que soit l'avenir de toute cette contrée, les Européens se sont établis sur presque tout le pourtour. Au nord de la presqu'île, la côte du golfe d'Aden, après avoir passé par la domination égyptienne, se trouve maintenant sous le protectorat de l'**Angleterre**, depuis le territoire d'Obok et de Tadjoura, où flotte le drapeau français, jusqu'à Bender-Gasim; elle y occupe les ports de *Zeïla*, de *Boulhar*, de *Berbera*. A l'est, elle possède l'île de *Socotora*. Au sud, les **Italiens** ont proclamé, en 1889, leur protectorat sur le sultanat d'*Opia* et sur le littoral qui va de l'embouchure du Djouba au cap Bédouin; mais les villes maritimes de *Kismayou*, *Baraoua*, *Merka*, *Magdochou* et *Ouar-Cheikh*, qui appartenaient jadis au sultan de Zanzibar, sont aujour-

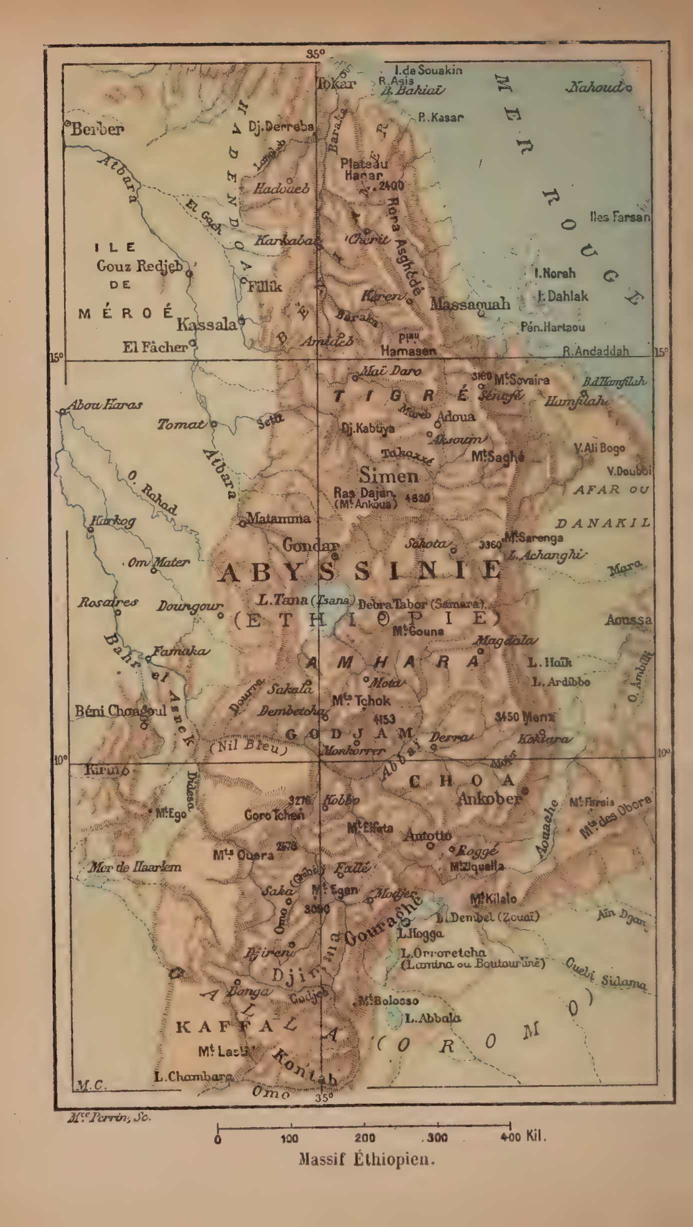
d'hui sous le protectorat anglais ainsi que *Ouitou* (*Witu*) qui était aux Allemands. En somme, c'est l'Angleterre qui a la plus grande influence dans la presqu'île.

L'Éthiopie[1]. — L'Éthiopie comprend l'Abyssinie au nord, le Choa au sud, ainsi que les pays de Kaffa et de Harrar, tributaires du Choa.

C'est un grand plateau ovale, constitué presque en entier par des granites et des terrains volcaniques, laves, trachytes, basaltes; on y trouve encore quelques sommets qui fument et de nombreuses solfatares; les tremblements de terre y sont fréquents. L'Éthiopie forme l'extrémité septentrionale d'une ligne volcanique qui parcourt toute l'Afrique de l'est. D'une manière générale, ce plateau est incliné de l'est à l'ouest, il surgit brusquement, au-dessus d'une plaine unie, tantôt pierreuse, tantôt sablonneuse, le *Samhara*, en une chaîne raide et escarpée, dirigée du nord au sud; de rares cols y ouvrent un accès; et elle est dominée par de hauts sommets, le mont *Sovaïra* (3 180 m.) au sud de la baie de Zoula, le mont *Sahatou* (3 300 m.) dans le Choa. L'intérieur du plateau est très bouleversé. Les eaux l'ont raviné, et des gorges profondes le décomposent en un grand nombre d'*ambas*, sorte de grandes tables rocheuses aux parois presque verticales et sans relations faciles les unes avec les autres. C'est sur le plateau lui-même que se dressent les plus grandes hauteurs, le *Ras Dajan* (4 620 m.) et le mont *Tchok* (4 153 m.). D'autre part, de grandes cavités remplies par les eaux s'y creusent; tel le lac *Tana*, situé à 1 758 mètres d'altitude, long de 120 kilomètres, large de plus de 50.

Cette grande contrée, située entre les 6e et 15e degrés de latitude nord, appartient à la zone tropicale; mais l'altitude modifie l'effet de la latitude On est d'accord pour distinguer en Éthiopie trois étages de climat : la *kolla* (jusqu'à 1800 m.) a les chaudes températures du Soudan voisin, de la Nubie et de l'Égypte; la température moyenne de l'année y

1. G. Lejean, *Voyage en Abyssinie* (Paris, Hachette, 1873, in-4°, et atlas de 9 cartes).



Massif Éthiopien.

dépasse 20 degrés; la *voïna-déga* (1800 à 2400 m.), déjà plus froide, n'atteint une température moyenne de 20 degrés que dans le mois le plus chaud de l'année; la *déga* (au-dessus de 2400 m.) est la région la plus saine de l'Éthiopie; le thermomètre y descend au point de glace et les gelées nocturnes n'y sont pas rares. Quant aux pluies, elles y sont abondantes; les hauts massifs montagneux condensent les nuages, et l'humidité ruisselle sur les pentes. Il existe en outre une saison des pluies d'avril à septembre, pendant laquelle il pleut régulièrement chaque jour à heures fixes. Les matinées sont belles, sans nuages; vers midi, les nuées envahissent le ciel, et le tonnerre commence à gronder; vers deux heures, il atteint sa plus grande violence; entre cinq et six heures, tout disparaît comme par enchantement et le temps redevient beau.

Ces pluies abondantes et les neiges qui couvrent les hauts sommets font de l'Abyssinie un des principaux centres hydrographiques de l'Afrique. Quelques rivières s'écoulent à l'est ou au sud : l'*Aouache* qui se perd, dans le Samhara, au fond d'une dépression très basse; les rivières qui forment le Djouba du pays des Gallas et des Somali; l'*Omo* qui verse probablement ses eaux dans le lac Rodolphe. La principale masse des eaux, suivant la pente du plateau incliné vers l'ouest, va grossir le Nil par trois rivières principales qui ont leurs crues en été : le *Sobat*, au sud; le *Bahr el-Azrek* ou *Nil Bleu* qui sort du lac Tana, traverse le plateau en contournant le Godjam dans des gorges sauvages, et conflue à Khartoum avec le Nil Blanc ou Bahr el-Abiad; l'*Atbara*, au nord.

L'Éthiopie réunit toutes les conditions de prospérité agricole, une terre formée d'éléments volcaniques, par suite très fertile, une température chaude, un climat humide. Mais les différences de chaleur provenant de la diversité des altitudes entraînent la formation de trois zones de végétation distinctes. La *kolla* étale toute l'exubérance des régions tropicales, forêts de tamaris, de mimosas, de palmiers et de bambous, plantations de maïs, de sorgho, de coton, de cannes à sucre; Rohlfs a trouvé une forêt de baobabs d'une grosseur

prodigieuse à l'altitude de 1 400 mètres, et les rives du Tana sont bordées par endroits de palmiers et de bananiers qui donnent des fruits. La *voïna-déga* produit les plantes de la région méditerranéenne, oliviers, myrtes, citronniers, grenadiers, vignes, tabac, maïs; on y rencontre en outre, à l'état sauvage, le café qui, transplanté de là en Arabie, produit le café fameux du Yémen. La *déga* est un pays de pâturages où paissent de nombreux troupeaux de moutons et de bœufs. Si l'on ajoute à ces ressources agricoles quelques dépôts miniers, houille, fer, soufre, poudre d'or, sel, que recèle le plateau éthiopien, on comprendra que ce pays n'est dénué d'aucune sorte de richesses.

Aussi compte-t-on en Éthiopie 3 500 000 habitants (8 environ au kilom. carré). Cette population est rare dans la kolla, dévastée par les fièvres épidémiques, mortelle même pour les habitants de l'Afrique; elle habite presque tout entière sur le plateau, où sont construites les plus grandes villes. Quant à la race, ces populations sont très mélangées[1]. Les *Abyssins* descendent sans doute d'une tribu arabe qui aurait franchi la mer Rouge quelques siècles avant notre ère; ils pratiquent, mêlé de pratiques païennes et mahométanes, le christianisme de rite copte qui y fut introduit au IVe siècle, et dont aucune propagande, ni musulmane, ni catholique, ni protestante, n'a pu les détacher. L'ouest et le sud-ouest du Choa sont peuplés par des *Changallas*, restes d'une invasion de nègres venus du sud au XVe siècle : ceux-ci sont musulmans. Sur la côte habitent des *Schoho*, métis de Gallas et de Somali, musulmans fanatiques.

Les principales villes, toutes situées sur la partie élevée du plateau, plus saine, sont : dans le Tigré, *Adoua*, bâtie à 1950 mètres d'altitude; dans l'Amhara, **Gondar** (4 000 hab.), l'ancienne capitale, située près du Tana, à une hauteur de 1900 mètres; dans le Choa, la forteresse de *Magdala*, perchée comme un nid d'aigle à 2 760 mètres, **Litché** (3 000 h.),

1. Abyssinie vient du mot arabe *Habesch* qui s'emploie pour qualifier un ramassis de familles d'origines diverses ou bien de généalogie inconnue ou altérée.

capitale actuelle du roi Ménélik, *Ankober* (7 000 h.), le point d'arrivée des caravanes qui viennent de la côte vers l'intérieur, *Harrar*, le centre commercial le plus important de cette région.

État actuel de l'Éthiopie. — Le morcellement du sol éthiopien en ambas rocheuses que séparent des gorges abruptes et profondes a exercé une très grande influence sur le développement politique du pays. Aucune unité n'a pu s'y établir. Les différentes régions, le Tigré, l'Amhara, le Godjam, le Choa, le Kaffa, restent à peu près indépendantes. Les divisions naturelles ont maintenu les indigènes dans un état de patriarcat féodal. Presque toujours il existe un suzerain dominant, le *négous*, chef civil et militaire du pays; théoriquement les autres chefs doivent lui envoyer des présents et lui fournir des soldats; mais son pouvoir n'est presque jamais reconnu et reste purement nominal. Les tentatives faites pour réaliser une unité vraiment stable n'ont pas abouti jusqu'à ce jour.

La plus remarquable fut celle du duc du Kouara, Kassaï, qui, en 1855, se fit couronner empereur sous le nom de *Théodoros*. Jeune, vigoureux, énergique et habile, appuyé sur une armée dévouée de 50 000 hommes, il réussit d'abord à arrêter le morcellement féodal. Mais il se brouilla avec les Anglais, ses premiers alliés, fit leur consul prisonnier, et les obligea à lui déclarer la guerre. Vaincu et sur le point d'être pris dans la forteresse de Magdala, il se tua (1868), laissant le pays livré à l'anarchie. Après lui, *Johannès*, roi du Tigré, reconstitua l'empire (1872), qui retomba dans l'anarchie lorsqu'il périt dans une campagne contre les mahdistes. Enfin *Ménélik*, roi du Choa, s'est fait couronner roi d'Éthiopie, le 3 novembre 1889, sans avoir pu réussir à faire accepter son autorité des provinces du nord.

Ces divisions politiques empêchent le pays d'atteindre au degré de prospérité dont il est susceptible. Les richesses minérales sont peu exploitées; les trois quarts de la terre restent en friche et le reste est cultivé par des procédés rudimentaires; l'industrie proprement dite n'existe pas, chaque

famille confectionnant elle-même les objets dont elle a besoin; le commerce, qui n'a à sa disposition ni routes, ni cours d'eau navigables, est très faible : les transports se font par les ravins à dos de bêtes ou d'hommes. Et pourtant, sous un régime civilisé et avec une culture entendue, l'Éthiopie pourrait devenir un des greniers d'abondance des nations voisines.

L'Éthiopie et les Européens. — Si elle le devient, ce sera grâce aux Européens, qui luttent d'influence en ces régions. Trois puissances s'efforcent de faire prédominer leur influence sur l'Éthiopie.

L'**Italie** a profité des pertes de l'Égypte en Nubie pour occuper *Massaouah* et *Assab* et pour imposer une sorte de protectorat à Ménélik, non sans difficultés : ainsi s'est constituée la colonie *Érythrée*, du nom que portait la mer Rouge dans l'antiquité (1885-1890).

La **France** occupe la *baie de Tadjoura* et la côte du détroit de Bab-el-Mandeb, du cap Djiboutil au cap Doumaïra, 120 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 30 : le chef-lieu de la colonie est *Obok*, sur la côte septentrionale de la baie de Tadjoura.

L'**Angleterre** est établie sur la côte du golfe d'Aden, à l'est du cap Djiboutil; *Zeïla* et *Berbéra* sont les deux ports vers lesquels elle espère dériver une partie du commerce abyssin.

RÉSUMÉ

I. La grande région triangulaire de l'Afrique, qui a pour sommet le cap Guardafui et pour base la dépression volcanique où s'allongent les lacs Rodolphe et Stéphanie, comprend deux parties principales : 1° le pays des Gallas et des Somali; 2° l'Éthiopie.

II. **Pays des Gallas et des Somali.** — Pays fort mal connu, plateau séparé du golfe d'Aden par de hautes montagnes et s'abaissant vers l'océan Indien. Climat extrême à pluies régulières. Fleuves intermittents (le Djouba). Population clairsemée comprenant des Gallas (sédentaires) à l'ouest, des Somali (nomades) à l'est.

L'Angleterre y possède la côte du golfe d'Aden; l'Italie celle de l'océan Indien, à part quelques comptoirs qui sont à l'Angleterre.

III. **L'Éthiopie.** — Grand plateau granitique et volcanique, s'abaissant à l'ouest, avec une arête nettement marquée à l'est. A l'intérieur, hauts sommets (Ras Dajan, 4620 m.); cavités (lac Tana, 1758 m.). Trois étages de climat, terres chaudes (kollas), terres tempérées (voïnas-dégas), terres froides (dégas); mais partout une grande humidité alimentant de longs fleuves, Bahr el-Azrek, Atbara.

Trois étages de végétation : en bas, plantes des tropiques (baobabs); plus haut, plantes méditerranéennes (oliviers, vignes); plus haut encore, pâturages. — Quelques richesses minières.

3 500 000 habitants, concentrés sur les hautes terres, Abyssins (chrétiens coptes), Changallas et Schoho (musulmans). Villes principales : au nord, Adoua; au centre, Gondar; dans le Choa, au sud, Litché, Ankober (7000 h.), Harrar.

IV. **État actuel; colonies européennes.** — Pays très morcelé au point de vue politique; le négous est un chef nominal, non réel. Aucun d'entre eux n'est parvenu à créer l'unité. Ménélik, protégé des Italiens, n'y a pas encore réussi. Aussi le pays, foncièrement riche, est-il peu cultivé.

Trois peuples européens tentent actuellement d'en détourner chez eux le commerce : les Italiens (Massaouah et Assab); les Français (Obok et Tadjoura); les Anglais (Zeïla et Berbéra).

LE SOUDAN ÉGYPTIEN

Au nord de la région des grands lacs africains, à l'ouest de l'Éthiopie, s'étend, jusqu'aux montagnes du Ouadaï vers l'ouest et jusqu'à la Nubie vers le nord, un vaste pays dont le Nil forme l'unité et qui ne mesure pas moins de 1 million et demi de kilomètres carrés. Jouissant des mêmes conditions climatologiques que le Soudan, à l'est duquel il se trouve situé, on le nomme souvent Soudan Oriental. Comme les Égyptiens avaient naguère étendu sur lui leur domination, on le nomme également Soudan Égyptien. Il comprend la région supérieure du Nil depuis l'Albert Nyanza, ce qu'on appelle « le pays des Rivières », le Dar-Four et le Kordofan.

Le Soudan Égyptien a été visité par de nombreux voyageurs, *Guillaume Lejean* (1861-64), les dames *Tinné* (1863),

Baker (1862-1870), en quête des sources du Nil. Un peu plus tard (1869-1871), *Schweinfurth* l'explora et en écrivit une remarquable description. Les plus précieux renseignements nous ont été fournis depuis par l'Allemand *Emin-Pacha*, gouverneur de la province équatoriale du Soudan pour le compte du gouvernement égyptien, et par le Russe *Junker* (1875-1878; 1879-1886)[1].

Relief et climat. — Ce grand pays présente la forme d'une cuvette. Des hauteurs en dessinent le pourtour. A l'est, ce sont les hauts sommets de l'Abyssinie, couverts de neiges persistantes; au sud, le grand plateau de l'Afrique orientale et les hauteurs, rarement inférieures à 8 ou 900 mètres, qui séparent les eaux du Nil de celles du Congo; à l'ouest, les montagnes du Ouadaï et du Borkou. A l'intérieur de ces limites s'étend un plateau, de formation granitique, ondulé, d'une hauteur moyenne de 500 mètres. Les rivières le sillonnent d'étroites et creuses vallées. Il est surmonté de croupes massives, d'une altitude absolue de 7 à 800 mètres, mais ne s'élevant pas à plus de 2 ou 300 mètres au-dessus du plateau avoisinant; dans le Dar-Four, elles atteignent jusqu'à 1850 mètres au *Djebel Marra*, grand plateau volcanique, orienté du nord au sud, et long de 200 kilomètres.

Le climat est celui de tout le Soudan, c'est-à-dire qu'il forme la transition entre le climat de la région équatoriale et celui du Sahara. En été, le Sahara surchauffé détermine la formation d'un courant d'air, soufflant de l'océan Indien et par suite saturé d'humidité. En hiver, au contraire, le soleil dardant ses rayons sur l'hémisphère austral, les vents du nord et du nord-est prédominent au Soudan. Le Soudan Égyptien est donc visité alternativement par des vents du sud-est, chargés de vapeurs qui se condensent en pluies, et par des vents du nord et du nord-est qui, venant de traverser le Sahara, sont complètement secs. Il en résulte que ce pays a une saison humide et une saison sèche. Par suite de

1. Consultez principalement : Lejean, *Voyage aux deux Nils*, 1860-1864 (*Tour du Monde*, 1860, 1er semestre; Paris, Hachette, 1865, in-4° et atlas); Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*, trad. de Mme Loreau (Paris, Hachette, 1875, 2 volumes et cartes).

ces conditions de climat, la seconde est plus longue dans le nord, la première dans le sud. C'est ainsi qu'à Lado, sur le haut Nil, la saison des pluies dure de huit à neuf mois; elle n'est plus que de six mois (mai-octobre) dans le Dar-Fertit, de trois mois (juillet-septembre) dans le Kordofan. Il y a dans cette contrée des saisons si sèches qu'en 1873 une cruche d'eau s'y vendait un écu à El-Obéid. En somme, au sud, le régime des pluies est celui des contrées de l'Équateur; au nord, il devient presque celui du Sahara.

Il en est de même de la température. La chaleur est partout considérable dans le Soudan Égyptien; mais elle est loin de présenter la même continuité, selon qu'on envisage les contrées du haut Nil et celles du Kordofan. Dans le sud, où l'humidité est presque constante, règne un climat sensiblement égal et relativement modéré. A mesure qu'on s'avance au nord, le climat, étant plus sec, devient plus excessif les journées sont brûlantes et les nuits fraîches; le thermomètre oscille en un jour de 10 à 50 degrés.

Hydrographie. — La partie méridionale du Soudan Égyptien, étant très arrosée, constitue un des principaux centres hydrographiques de l'Afrique entière. Il ressemble, dit Schweinfurth, « à une éponge dont l'eau ruisselle de partout; c'est un agrégat de sources vives, donnant lieu à des rivières sans nombre, rivières profondément encaissées, et que le drainage des terrains supérieurs fait couler en toute saison ».

C'est le **Nil** qui entraîne ces eaux à la mer. Sorti du lac Albert, il a d'abord un cours accidenté et traverse sur trois degrés de latitude entre des rives élevées, de couleur rougeâtre, les monts Schweinfurth et les autres hauteurs par lesquelles le plateau de l'est africain s'abaisse vers le nord; il passe ainsi près des postes de Ouadelaï, Doufilé, Laboré. A Lado, en face des ruines de Gondokoro, il entre en plaine : il est alors à 465 mètres au-dessus du niveau de la mer. Quand il quittera le Soudan Égyptien, en aval de Khartoum, à 1 700 kilomètres plus loin, il sera encore à 380 mètres d'altitude. Pendant toute la traversée de ce pays, le cours

du Nil est donc très lent. Par suite, il s'élargit et il se divise en une multitude de canaux qui serpentent au milieu d'îles sans nombre : « c'est un véritable labyrinthe », dit Schweinfurth. Un fouillis de plantes aquatiques l'envahit et le transforme en un gigantesque marécage : « Nous étions sans cesse déroutés, dit le même voyageur, non seulement par le nombre des canaux, mais par ce tissu d'ambatch, de papyrus (hauts de 15 pieds, lit-on plus loin), de plantes de mille espèces qui couvraient le chenal comme un tapis et dont les trouées n'offraient qu'un semblant de passage[1]. » Le Nil traverse ainsi dans toute sa longueur, du sud au nord, le Soudan Égyptien. Sur ses bords se dresse, vers le 15° de latitude, la ville de Khartoum.

Pendant ce long parcours, le fleuve reçoit, sur sa rive droite, des affluents considérables. Le *Sobat* lui apporte les eaux de la région assez mal connue qui s'étend entre l'Ouganda et le Kaffa ; le *Bahr el-Azrek*, descendu d'Abyssinie, vient le grossir à Khartoum, après avoir arrosé la grande plaine du Sennar ; plus bas, un peu en amont de Berber, c'est l'*Atbara*, venu du Tigré. Immenses rivières quand les pluies s'abattent sur le haut plateau abyssin, au même moment que les neiges fondent sur les hauts sommets, ces deux derniers cours d'eau ne sont, pendant une partie de l'année, qu'une suite de mares stagnantes.

Les affluents de la rive gauche, bien plus nombreux, forment une ramure très compliquée au sud. Le plateau rocheux, incliné au nord, est raviné par un nombre considérable de cours d'eau, sensiblement parallèles, qui se réunissent pour former le *Bahr el-Ghazal*, « la rivière des gazelles », grande masse d'eau, sans pente, s'étalant en mares couvertes d'herbes et de nappes de papyrus, à travers lesquelles il faut s'ouvrir un passage à coups de gaule, de hache ou de faux. Outre ces cours d'eau, le Bahr el-Ghazal reçoit le *Bahr el-Arab*, torrent et non rivière, descendu du Dar-Four, où il prend naissance dans le Djebel Marra. Au

1. Cette barrière de végétation, appelée *sedd,* arrêta en 1863 les intrépides voyageuses hollandaises, Mmes Tinné, et, en 1870, Baker. L'emploi des machines ne réussit pas à en déchirer la masse.

nord du Bahr el-Ghazal, le Nil ne reçoit plus sur sa rive gauche que des ouadi temporaires, gonflés par les rares averses de la courte saison des pluies ; coulant sur un terrain granitique, ils s'assèchent presque aussitôt qu'ils s'emplissent : Lejean vit la rivière d'El-Obéid à sec le matin, grosse à deux heures du soir, presque nulle à sept.

Richesses naturelles. — Le contraste que nous avons remarqué dans la répartition des pluies au sud et au nord du Soudan Égyptien, se reproduit naturellement dans la puissance végétale des deux régions. A mesure que les pluies vont en diminuant, la végétation s'anémie : on passe insensiblement de la forêt tropicale à la savane, puis à la steppe, vestibule du désert.

La contrée où prennent leurs sources les affluents du Bahr el-Ghazal, est couverte par la forêt vierge, humide, épaisse, formée de palmiers à huile, de cocotiers, de cotonniers, de bananiers, d'arbres à caoutchouc, que des lianes entrelacent d'un fouillis de verdure. Puis à la forêt succèdent les hautes herbes des savanes, où s'agite un fourmillement d'animaux, éléphants, buffles, rhinocéros, hyènes, autruches, girafes, gazelles ; les arbres s'y montrent encore, mais seulement en touffes, excepté le long des rivières. Plus haut encore, c'est la steppe, pâturage herbeux après les pluies, plaine nue et calcinée à la fin de la saison sèche. Émin-Pacha le décrit ainsi : « Le sol, d'un gris clair, mêlé à la cendre des herbes brûlées, repose sur un fond de granit divisé en blocs anguleux, et ne peut retenir assez d'humidité pour laisser croître de hautes futaies. Les arbres que l'on aperçoit sont de petite taille, au tronc chétif.... Le long des ruisseaux sont des rideaux de forêts, mais là aussi on chercherait vainement les formes imposantes. » Des palmiers doum, des tamarins, des acacias, qui peuvent supporter une longue sécheresse, sont les seules essences de la steppe. Les cultures y sont difficiles, faute d'eau ; les habitants y vivent de l'élevage des bœufs à bosse ou zébus, des chèvres, des moutons, des ânes et des chameaux. Parmi les cultures, les principales sont celles du doukhn ou millet, du blé, du tabac et des arachides.

Le sol n'y est point dépourvu de richesses minérales. Les montagnes du sud recèlent en très grande abondance d'excellent minerai de fer. Celles du Dar-Four renferment du cuivre, et même de l'antimoine, dans le mont Marra.

Populations. — On évalue à 10 millions environ le nombre total des habitants qui peuplent le Soudan Égyptien, et qui sont répartis de préférence dans les riches contrées du sud. Cette population devrait être encore plus considérable ; mais depuis des siècles la traite dévaste cette région comme le plateau de l'Afrique orientale. Elle y était exercée par des bandes d'aventuriers, arabes ou coptes, qui profitaient des dissensions des diverses tribus nègres, prenaient parti dans leurs guerres, cédaient aux indigènes le bétail des vaincus pour leur part de butin, et, après avoir massacré les vieillards inutiles, gardaient pour eux les adultes, hommes ou femmes, qu'ils revendaient dans les pays musulmans. La domination égyptienne elle-même n'arrêta pas la traite ; les trafiquants réussirent à *intéresser* tous les employés du gouvernement. « Il n'y a pas un sujet du vice-roi dans le Soudan, écrivait Baker en 1872, qui ne soit favorable au commerce des esclaves. »

Ces populations, qui toutes sont musulmanes, sont extrêmement mélangées. Les nègres qui forment le fond de la population ont été refoulés ou modifiés par des immigrants, venus du nord, de la Haute-Égypte ou de la Nubie, attirés par une terre plus fertile et une végétation plus luxuriante. Ainsi on rencontre au Dar-Four des *Djellaba*, des *Arabes* originaires de l'Hadramaout, et des *Peuls*, venus d'Égypte à une époque très reculée.

Les nègres du sud ont été merveilleusement étudiés par Schweinfurth. Ils forment de nombreuses tribus. Les *Chillouk*, établis entre le Sobat et le Nil, vivant de l'élève du bétail, de la chasse et surtout de la pêche, n'ont pas moins de trois mille villages. L'inextricable réseau des rivières qui viennent grossir le Nil au sud-ouest, est peuplé par les *Dinka*, cultivateurs, les *Bongo*, agriculteurs et artisans, maîtres en l'art de forger et de travailler le bois comme le

fer, les *Nouêr*, guerriers et redoutés de leurs voisins. Sur le plateau qui sépare les eaux du Nil et du Congo, habitent les *Nyam-Nyam* et les *Monbouttou*, passionnés pour la guerre et la chasse, anthropophages « complètement et sans réserve, dit Schweinfurth, à tout prix et en toute circonstance ». Les guerriers se parent de colliers faits avec les dents de leurs victimes, mangent la chair des vaincus, rapportent leurs crânes comme trophées, et se rassasient de graisse humaine; ils dévorent des individus de tout âge, mais surtout les vieillards, proie plus facile, et aussi ceux de leurs tribus qui meurent sans parents et dont personne ne réclame le corps. Enfin, dans les forêts de la même région habite une population de petits hommes, de nains, les *Akka*; leur taille ne dépasse pas 1 m. 40 ou 1 m. 50; ils excellent dans la chasse à l'arc et fournissent de gibier les populations très carnivores au milieu desquelles ils vivent dispersés.

Les principales villes du Soudan Égyptien sont : **Khartoum**, l'ancienne capitale, située au confluent des deux Nils; elle comptait 70 000 habitants avant l'insurrection ; *El-Obéid* (30 000 h.), capitale du Kordofan, qui était à la même époque un marché très fréquenté à mi-chemin entre les États du Soudan central et de l'Éthiopie ; *El-Fâcher* (2 650 h.), capitale politique, et *Kobeh* (6 000 h.), grand marché, situés tous les deux dans le Dar-Four. Toutes ces villes sont dans le Soudan Égyptien du nord. Au sud, à part les postes élevés par les Européens sur le Nil, comme *Lado*, *Laboré* et *Ouadelaï*, on ne trouve plus que les villages des nègres, formés de huttes éparses.

Le Soudan égyptien et l'Égypte. — C'est au XIXe siècle que l'Égypte s'empara de cette portion du Soudan. Le vice-roi Méhémet-Ali conquit la Nubie et le Kordofan et fonda, au confluent des deux Nils, la forteresse de Khartoum (1821-23). En 1870, Ismaïl-Pacha, sur les instances de sir Samuel Baker, envoya une armée pour détruire la traite des esclaves et soumettre le reste du pays : alors furent annexés à l'Égypte le Dar-Four, le Dar-Fertit et toute la région du haut Nil jusqu'aux grands lacs. Ces provinces furent confiées à

des gouverneurs, pour la plupart étrangers, anglais ou allemands, au service de l'Égypte. La traite des esclaves fut poursuivie; en 1875, un télégraphe fut établi pour mettre en communication El-Obéid et Alexandrie.

La domination égyptienne fut de courte durée. Les prédicateurs de l'islamisme et les marchands d'esclaves, dont l'occupation étrangère gênait le libre trafic, organisaient une insurrection au Soudan (1881) au même moment que le parti national, dirigé par Arabi-Pacha, se soulevait au Caire. Le chef de la révolte fut un derviche renommé pour sa sainteté, Mohammed-Ahmed, qu'on désigne sous le nom *Mahdi* (Messie). Plusieurs armées envoyées contre lui par le vice-roi d'Égypte et ses alliés, les Anglais, furent impuissantes à triompher des populations enthousiastes qui venaient chaque jour grossir l'armée du Mahdi. Khartoum, héroïquement défendue par *Gordon-Pacha*, tomba entre les mains des révoltés (1885). Le Darfour et le Bahr el-Ghazal succombèrent à leur tour. Un seul gouverneur, celui de la province équatoriale, *Émin-Pacha*, réussit à se maintenir jusqu'en 1889 à Ouadelaï, sur le haut Nil. Plusieurs expéditions s'organisèrent pour tenter de le sauver; les deux plus remarquables furent celles de *Stanley* et du docteur *Peters*. Stanley remonta l'Arouhouimi, affluent du Congo, parvint à rejoindre Émin-Pacha et sut lui persuader d'abandonner son poste. Le docteur Peters n'arriva que plus tard sur les bords du Victoria Nyanza, où, apprenant la retraite d'Émin-Pacha, il se décida à rentrer en Europe. Le cabinet anglais s'était, en 1885, résigné à l'évacuation du Soudan et avait reporté les frontières de l'Égypte à Ouadi-Halfa, laissant la Nubie et le Soudan aux mains des Mahdistes.

Le Soudan, ainsi abandonné par l'Égypte, est retourné à la barbarie. Les Arabes et les Nubiens y opèrent plus que jamais la traite des hommes et la maraude des troupeaux. Des peuples autrefois actifs ont renoncé à un travail dont ils ne récoltaient plus les fruits. Le Russe Junker, compagnon d'Émin-Pacha, fait un tableau désolé de la situation actuelle de ces régions que naguère il avait vues si prospères : « Là, dit-il, où paissaient des milliers de bêtes à cornes, c'est à

peine si l'on rencontre une vache. » Le docteur Stuhlmann, qui est reparti, en 1891, avec Émin-Pacha pour explorer la région du lac Albert-Édouard et de l'Albert Nyanza, fait aussi un tableau lamentable des dévastations auxquelles ce misérable pays est maintenant soumis[1].

RÉSUMÉ

I. Le Soudan Égyptien, décrit par Lejean, Baker, Schweinfurth et Émin-Pacha, comprend la région du haut Nil jusqu'aux grands lacs, le Dar-Four et le Kordofan.

II. **Relief et climat.** — Pays bas, plateau granitique, haut en moyenne de 500 mètres, supportant quelques montagnes (Djebel Marra, 1830 m.).

Climat du Soudan : une saison des pluies plus longue et abondante au midi qu'au nord; une température chaude, qui devient excessive à mesure qu'on s'approche du Sahara.

III. **Hydrographie.** — Pays très arrosé. Au centre, le Nil, au cours lent, embarrassé d'herbes (le sedd); à droite, le Sobat, le Bahr el-Azrek, l'Atbara; à gauche, les innombrables rivières qui forment le Bahr el-Ghazal, et des ouadi temporaires.

IV. **Richesses naturelles.** — Trois régions physiques : au sud, végétation tropicale, forêts; au centre, savane aux hautes herbes parsemées de bouquets d'arbres; au nord, steppe, tour à tour pâturage abondant et plaine calcinée. Dans les montagnes, quelques richesses minérales, fer, cuivre, antimoine.

V. **Populations.** — 10 millions, malgré la traite; religion musulmane; races très mélangées, au nord Arabes et Peuls, au sud populations nègres, Chillouk, Dinka, Bongo, Nouêr, Nyam-Nyam, Monbouttou, Akka (nains). — Principales villes : Khartoum, El-Obéid, El-Fâcher, Kobeh.

VI. **Le Soudan Égyptien et l'Égypte.** — De 1820 à 1876, l'Égypte avait soumis les différentes régions du Soudan Égyptien. L'insurrection mahdiste (1881-1885) les lui a fait perdre, pour le malheur de ces provinces aujourd'hui plus que jamais dévastées par les maraudeurs.

1. *Petermann's Mitteilungen*, juin 1892.

ÉGYPTE ET NUBIE

L'Égypte et son prolongement, la Nubie, dont les conditions physiques sont sensiblement identiques, ne forment qu'un seul pays au point de vue géographique. Limitées au nord par la Méditerranée, à l'ouest par le désert Libyque, à l'est par l'isthme de Suez, elles appartiennent à la zone saharienne, dont elles constituent la partie orientale. Leur borne, au sud, est donc marquée par l'ancien Soudan Égyptien, qui possède une saison des pluies.

Relief et climat. — Ce pays, beaucoup plus long que large, a la forme d'un plateau, assez bas à l'ouest, se relevant à l'est vers la mer Rouge. A l'ouest s'étend le *désert de Libye*, sablonneux, où le niveau du sol s'abaisse au-dessous du niveau marin, dans l'oasis de *Siouah* (— 30 m.) et dans celle d'*Aradj* (— 70 m.). A l'est, c'est le *désert Arabique*, formé de roches granitiques, accidenté, coupé de vallées transversales profondes, et terminé sur la mer Rouge par un rebord montagneux qui atteint et même dépasse 2 000 mètres : le point culminant, le *Djebel Setourba*, près de la côte, s'élève à 2 100 mètres de hauteur.

Un grand sillon longitudinal, sorte de couloir, traverse, du sud au nord, toute l'étendue du plateau. C'est la vallée que s'est creusée le Nil, et qui, large en moyenne de 12 à 32 kilomètres, s'épanouit sur les bords de la Méditerranée.

La sécheresse est un des traits caractéristiques du climat de ces régions. Les montagnes qui bordent la mer Rouge doivent à leur altitude d'être parfois baignées de pluies qui s'écoulent aussitôt vers la mer. L'autre versant des montagnes côtières est absolument sec. Chaque année pourtant, vers le mois de juin, l'Égypte est régulièrement visitée par des vents du nord, qui lui viennent de la Méditerranée. Mais, quoique pourvus de vapeurs, ils n'amènent pas de pluies, parce que, soufflant vers des surfaces de plus en plus chaudes,

ils s'éloignent du point de saturation. En Nubie, il se passe des années sans pluie ; l'air est si sec que le fer des armes ne s'oxyde pas ; la viande sèche sans se corrompre ; les cadavres se parcheminent comme des momies. En Égypte, sur les bords mêmes de la Méditerranée, l'humidité est très médiocre : il ne tombe que 3 centimètres de pluie au Caire, que 20 à Alexandrie. La rosée nocturne, assez forte dans la Basse-Égypte, procure aux plantes quelque fraîcheur.

La température, sauf sur les bords des deux mers, est sujette à des écarts extrêmes. Le thermomètre y passe, dans une même journée, de 0 à + 40°. D'une façon générale, le climat y est très chaud. La moyenne annuelle est de + 20° à Alexandrie, + 22° au Caire, + 26° à Kéneh, + 28° à Thèbes. A Massaouah, sur la mer Rouge, elle dépasse 30° ; la température moyenne de janvier est de 25°, celle de juillet atteint 35.

Le Nil. — L'unique fleuve de l'Égypte est le Nil. Il entre en Nubie au confluent de l'Atbara, descend par six cataractes les divers échelons du plateau nubien, et, par des sinuosités sans nombre, il poursuit sa marche dans la direction générale du nord. A Ouadi-Halfa, il entre en Égypte. En aval du Caire, il se divise en plusieurs bras (on en comptait autrefois sept), qui s'écartent comme les branches d'un éventail et dont les deux principaux sont : le *bras de Rosette*, à l'ouest (long de 219 kil.), et le *bras de Damiette*, à l'est (long de 220 kil.). Leur écartement, à la côte, est de 145 kilomètres. Ces trois lignes forment un triangle, dont la ressemblance avec la quatrième lettre de l'alphabet grec (Δ) a valu le nom de *Delta* à cette partie du cours du Nil. Cette immense étendue deltaïque est marécageuse : sur la côte même, et séparées de la mer par des cordons littoraux, s'étendent des lagunes peu profondes : lacs *Menzaleh*, *Bourlos*, *Aboukir*, *Edkou* et *Mariout*. Le Nil, à son entrée en Nubie, roulait une quantité d'eau égale à quatre fois celle de la Loire ou à sept fois celle de la Seine. Mais, sur 2 800 kilomètres, il ne reçoit pas un affluent régulier ; il est en outre soumis à une très forte évaporation ; aussi arrive-t-il très affaibli à la mer.

La merveille du Nil, ce sont ses crues périodiques. Les anciens, qui ne connaissaient point d'autre grand fleuve issu de la zone tropicale, s'émerveillaient de voir grossir chaque



Delta du Nil et canal de Suez.

année un cours d'eau qui traversait un pays où il ne pleut pour ainsi dire jamais. Le phénomène s'explique aujourd'hui par la quantité d'eau qui tombe, pendant près de huit mois consécutifs, sur les hauteurs du bassin supérieur et qui en arrache des masses terreuses pour les transformer en limon.

L'inondation commence sur le haut Nil dès le mois d'avril; vers le commencement de mai, le flot gonflé du fleuve arrive aux portes de la Nubie, au moment même où commencent à se manifester sur ses deux affluents abyssins, le Nil Bleu et l'Atbara, les premiers symptômes de crue. Six semaines après, les eaux arrivent au Caire. Le fleuve déborde et couvre sa vallée. Ses flots, d'abord teintés de vert par les matières végétales qu'ils roulent, deviennent rouges par l'effet des particules volcaniques que le Nil Bleu a enlevées au massif d'Abyssinie. La crue augmente jusqu'en septembre. La décroissance, beaucoup plus rapide, commence vers la mi-octobre; elle est terminée à la fin de novembre. Le Nil rentre dans son lit, laissant ses bords couverts d'une épaisse couche de particules limoneuses et fertilisantes. On évalue à 13 000 mètres cubes par seconde le débit du Nil, et à 30 millions de mètres cubes la masse du limon qu'il dépose sur les campagnes.

Toutefois la crue n'a point chaque année la même importance; sa hauteur dépend de l'abondance des pluies tropicales. La hauteur moyenne est de 7 à 7 m. 50. Parfois elle dépasse 8 mètres, elle est alors nuisible; parfois, au contraire, elle n'atteint pas 7 mètres et reste alors insuffisante pour arroser les hautes terrasses.

Ressources agricoles. — Prolongement du Sahara, la majeure partie de la surface de l'Égypte et de la Nubie n'est qu'un désert que couvrent, suivant la composition du sol, des buissons d'acacias, de maigres et poussiéreux palmiers doum, et des herbes. La vie nomade est la seule qui puisse s'y développer: les troupeaux et quelques gibiers de nature sobre, antilopes, gazelles, lièvres, sont l'unique ressource possible. Les oasis sont rares dans ces déserts.

Toute la vie végétale se concentre dans la vallée du Nil, longue oasis de 1 600 kilomètres, ne mesurant pas, malgré cette immense longueur, plus de 30 000 kilomètres carrés de superficie. Le limon du Nil, argile compacte mêlée de déjections volcaniques, tient lieu d'engrais; les eaux du fleuve remplacent l'humidité dont le ciel est si avare; des

canaux, des barrages, des machines, presque toujours très primitives, se voient partout et sont destinés à distribuer aux champs l'humidité fécondante pendant les mois brûlants qui précèdent l'inondation. De là vient la fertilité antique, proverbiale et méritée de l'Égypte. Le cultivateur, le *fellah*, est d'un naturel indolent. Tout lui manque : il n'a ni charrue, ni herse, ni rouleau, ni pelle, ni brouette ; son seul instrument est une sorte de bêche, fort antique, dont le modèle se voit parmi les sculptures des temples, et dont il se sert tout à la fois pour retourner la terre, équarrir les bois, émonder les arbres. Et cependant la terre lui donne encore trois ou quatre récoltes par an. « La fertilité de l'Égypte, œuvre du Nil, écrit un voyageur[1], suit chaque année la régularité des phases croissantes et décroissantes du fleuve. Du nord au sud, de la mer à Assouan, les diverses opérations agricoles varient; on peut dire, généralement, que l'année agricole égyptienne se divise en trois parties : quatre mois de semailles, novembre, décembre, janvier et février; quatre mois de récolte, mars, avril, mai et juin; quatre mois d'inondation, juillet, août, septembre et octobre. Dès le retrait du Nil, la terre reçoit la semence du lin, du lupin, du trèfle à fleurs blanches, du foin grec, etc. Les blés, les fèves et les oignons ne se sèment qu'en novembre. La germination, sous ce climat privilégié, est extrêmement prompte; le Nil s'est à peine retiré que déjà les plaines sont toutes vertes. Dans le Delta, les céréales mûrissent en cent jours; en soixante-dix jours le riz est fait; le coton, semé en avril, a ses premières pulpes en août et se récolte en décembre (dans les terres non submergées) ; le trèfle, le bersim, cette fortune du fellah, cette vie des bêtes, est prêt à couper six ou sept semaines après son ensemencement, et c'est ensuite une coupe nouvelle possible tous les vingt jours. » Grâce au Nil, l'Égypte fut dans l'antiquité un des greniers de Rome; elle n'est plus seulement de nos jours une productrice de *céréales*; le *coton* et la *canne à sucre*, introduits en notre siècle, y font merveille.

1. Marius Fontane, *Histoire universelle*, t. III, *les Égyptes*.

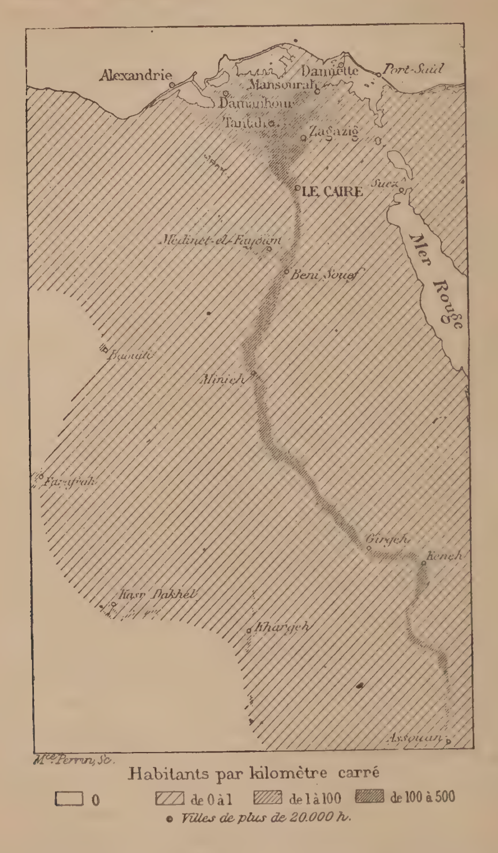
Mais les richesses agricoles sont presque la seule ressource de l'Égypte. Elle ne recèle point de métaux. Les seuls trésors de son sous-sol sont des *pierres*. On trouve l'albâtre aux environs de Béni-Souef et de Siout; le granit au mont Fatireh; le porphyre rouge sur les flancs du mont Dokhan, à l'angle nord-est du désert Arabique; le marbre à Esneh; la syénite à Assouan. C'est de ces carrières que furent extraites les pierres dont sont bâtis les merveilleux monuments de la Haute-Égypte, Memphis, Dendérah, Thèbes, Karnak, Louqsor.

Populations et villes principales. — La population de l'Égypte, qui s'accroît considérablement, est de 6 820 000 habitants. C'est peu (6 hab. par kil. carré), si l'on considère cette population comme répartie sur l'ensemble du pays; c'est énorme, si l'on réfléchit que la presque totalité de ces habitants est concentrée dans la vallée du Nil et dans le Delta. On compte, en effet, dans la haute vallée 242 habitants par kilomètre carré, et dans la basse 247. La population y est quatre fois plus dense qu'en France. La Belgique, celui des pays européens qui a comparativement le plus d'habitants, est moins peuplée que la vallée du Nil.

Cette population est très mélangée. On y retrouve sous le nom de **Fellah** et de *Coptes* l'ancienne population égyptienne, dont ils reproduisent la physionomie et les traits du visage : ils constituent à eux seuls les 5/7 de la population totale de l'Égypte ; la seule différence qui les distingue est la religion : les fellahs sont musulmans et les coptes (500 000) chrétiens. A côté d'eux s'aperçoivent des types étrangers: des *Arabes* et des *Bédouins*, qui furent autrefois les maîtres du pays auquel ils ont imposé leur religion; des *Turcs*, les maîtres actuels, qui forment l'aristocratie; des *Juifs* et des *Arméniens*. Dans la Nubie habitent quelques populations *nègres* nomades. On trouve enfin en Égypte environ 91 000 *Européens* (Grecs, Italiens, Français, Anglais, Austro-Hongrois), qui vivent surtout dans les grandes villes du nord.

Cette population est en majorité rurale. Elle vit, dans la

vallée du Nil, disséminée en petits villages, en hameaux de quelques maisons, à un étage, bâties en limon du Nil et couvertes de roseaux, qu'on abandonne pour d'autres dès



Habitants par kilomètre carré

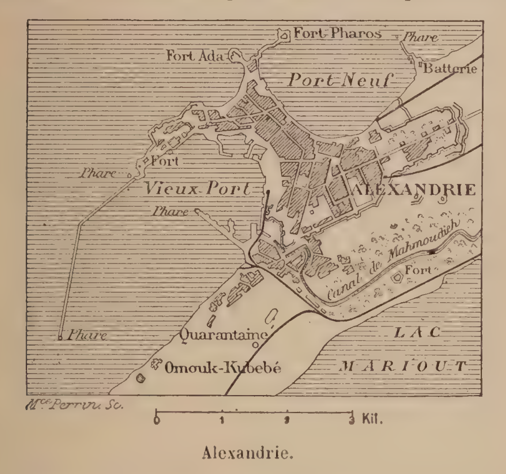
0 — de 0 à 1 — de 1 à 100 — de 100 à 500

• *Villes de plus de 20.000 h.*

qu'elles se détériorent. L'Égypte moderne n'a que cinq villes comptant plus de 30 000 habitants.

Les principales villes égyptiennes sont situées dans la vallée du fleuve ou dans le Delta. Dans la Haute-Égypte se

trouvent *Assouan* (l'anc. Syène), près de la dernière cataracte du Nil; *Kéneh* (15 000 h.), qui fait quelque commerce avec *Kosséir*, sur la mer Rouge; et *Siout* (32 000 h.). Dans la Basse-Égypte sont : la capitale, **le Caire** (375 000 h.), la ville la plus peuplée de l'Afrique, près de la tête du Delta; *Tantah* (34 000 h.), *Mehallet el-Kébir*, *Rosette* (19 000 h.), *Damiette* (34 000 h.). Le grand port de l'Égypte est **Alexandrie**, bâtie à l'ouest du Delta, à l'abri des alluvions qu'il jette à la mer et qu'un courant côtier pousse à l'est; après des vicissi-



Alexandrie.

tudes nombreuses qui l'avaient réduite à 7 000 habitants, au commencement de ce siècle, Alexandrie en compte aujourd'hui 227 000; elle est, du reste, depuis le percement de l'isthme de Suez, mieux placée que jamais pour être riche et prospère. *Port-Saïd* et *Suez*, aux deux extrémités du canal qui unit la Méditerranée à la mer Rouge, ont respectivement 25 000 et 12 500 habitants.

L'Égypte est gouvernée par un khédive, ou vice-roi, nominalement vassal de la Turquie.

État actuel et avenir. — Dès l'antiquité, l'Égypte fut un pays florissant. Plusieurs milliers d'années avant notre

ère, elle était le berceau d'une civilisation dont les restes grandioses sont les *pyramides* de Gisèh, près du Caire, les *obélisques* de Karnak et de Louqsor, un nombre considérable de temples, de tombeaux et d'inscriptions hiéroglyphiques qu'ont déchiffrées, au plus grand profit de la science, les archéologues français, *Champollion*, *Mariette*, *Maspero* [1]. A cette époque, l'Égypte faisait l'admiration d'Hérodote. Depuis, elle a subi bien des fortunes diverses; conquise tour à tour par les Grecs, les Romains, les Arabes, les Turcs, elle a eu, après des périodes de gloire, de longs siècles de décadence et de misère.

L'Égypte traverse aujourd'hui un âge de prospérité. Sous l'impulsion que lui ont donnée des peuples européens, en particulier les Français, et sous la direction de deux vice-rois intelligents et actifs, Méhémet-Ali (1805-1848) et Ismaïl-Pacha (1863-1879), l'Égypte s'est transformée. Sa population s'est triplée depuis cent ans; des cultures nouvelles, le coton et la canne à sucre, ont décuplé sa richesse; l'industrie commence à y naître (Bédrechin, près du Caire, possède une raffinerie de sucre); 1815 kilomètres de voies ferrées sillonnent l'Égypte, entre autres deux grandes lignes qui unissent Alexandrie et Damiette au Caire, pour se prolonger, le long du Nil, jusqu'à Siout, dans la Haute-Égypte. L'Égypte revivifiée se trouva même assez forte pour tenter des conquêtes : Méhémet-Ali prit la Nubie et le Kordofan (1821-25); Ismaïl fit occuper, en 1870-75, le Dar-Four, le Dar-Fertit, le Bahr el-Ghazal, le haut Nil jusqu'aux grands lacs, toutes les provinces que lui a fait perdre l'insurrection du Mahdi. Malgré ces revers, l'Égypte est un pays d'avenir.

Cette renaissance, l'Égypte la doit à sa situation sur la route des Indes et de l'Extrême-Orient. Dès l'antiquité, cette position l'avait fait choisir comme entrepôt commun par les marchands de l'occident et de l'orient : Myos Hormos et Bérénice, sur la mer Rouge, étaient les ports où s'échangeaient les produits divers. Pour gagner la mer Rouge, les commer-

1. Ces antiquités égyptiennes sont réunies au musée de *Boulak*, près du Caire.

çants grecs ou romains remontaient le Nil et suivaient les ouadi transversaux qui sillonnent le plateau arabique. De nos jours, on a percé l'*isthme de Suez*, sous la direction d'un Français, M. Ferdinand de Lesseps : un canal de 160 kilomètres, large à la surface d'une centaine de mètres et de 22 au fond, profond de 8 mètres, réunit Port-Saïd, sur la Méditerranée, à Suez, au fond de la mer Rouge; il a fallu dix années (1859-69) pour accomplir ce travail. La Méditerranée, un instant délaissée, s'est aussitôt repeuplée de navires. 90 pour 100 du commerce avec l'Extrême-Orient empruntent le canal de Suez, dont les recettes ont atteint, en 1889, 68 400 000 francs.

L'Égypte est dès lors devenue un objet de convoitise, surtout pour les Anglais. En 1879, les embarras financiers créés à l'Égypte par les conquêtes du khédive Ismaïl obligeaient l'Angleterre et la France à imposer leur contrôle aux finances égyptiennes. L'Angleterre, dès lors, s'efforça d'évincer la France. La révolte d'un officier, Arabi-Bey, hostile à l'ingérence des étrangers dans les affaires d'Égypte, lui en donna l'occasion. La France se refusant à intervenir par la force armée contre Arabi, l'Angleterre agit seule, sous le prétexte de ramener la tranquillité en Égypte. Depuis, elle y a tout accaparé; elle en dirige la politique et l'administration, et, par son obstination à y rester malgré les protestations de l'Europe, elle a donné prise au reproche d'en méditer l'annexion.

RÉSUMÉ

I. L'Égypte et la Nubie forment, entre le désert de Libye, la Méditerranée, la mer Rouge et le Soudan Égyptien, la partie orientale du Sahara.

II. **Relief et climat.** — C'est un plateau, plus bas à l'ouest (oasis d'Aradj, — 70 m.); plus haut, à l'est (2100 m. près de la mer Rouge , traversé dans toute sa longueur par la coulée du Nil. Le pays, très sec, a un climat excessif.

III. **Le Nil.** — Il traverse toute l'Égypte du sud au nord et se jette à la mer par un delta marécageux (branches de Rosette et de Da-

miette). Il est remarquable par ses crues, qui sont dues aux pluies abondantes de son bassin supérieur, et qui recouvrent chaque année toute la vallée du fleuve d'un limon épais et fécondant.

IV. **Ressources agricoles.** — Nulles sur les plateaux, qui sont déserts, elles sont considérables dans la vallée du Nil, où tout est propice, le sol, la chaleur, l'humidité. Deux ou trois récoltes successives par an, céréales, légumes, cultures tropicales (coton et canne à sucre). Du reste, quelques carrières exceptées, aucune richesse minérale.

V. **Populations et villes.** — 6 800 000 habitants, concentrés presque tous dans la vallée (247 au kil. carré). Fellahs et Coptes, descendants des anciens Egyptiens; Arabes, Turcs, 90 000 Européens, composent la population, qui est surtout rurale. Cinq villes ont seules plus de 30 000 hab. le Caire (375 000), Alexandrie (228 000), Damiette, Tantah, Siout.

VI. **État économique.** — Très remarquable en ce siècle, grâce à l'impulsion des ingénieurs français et au percement de l'isthme de Suez. L'Angleterre convoite l'Égypte, située sur la route de l'Inde : depuis 1881 elle l'a placée sous sa tutelle provisoire et trouve sans cesse des prétextes pour ne pas l'évacuer.

AFRIQUE MÉDITERRANÉENNE

TRIPOLITAINE

Le pays qu'on nomme *Tripolitaine* est un vilayet ou province turque sans aucune unité géographique ; il comprend la *Tripolitaine* proprement dite avec l'oasis de *Ghadamès*, le *plateau de Barka* (ancienne Cyrénaïque), le *Fezzan* et l'oasis de *Ghat*. Il mesure 1 500 kilomètres de développement sur la Méditerranée, entre la Tunisie et l'Égypte. Sa superficie égale 1 200 000 kilomètres carrés.

Relief et climat. — La Tripolitaine forme, en quelque sorte, la lisière du Sahara sur la Méditerranée.

Son relief est composé alternativement, comme le grand désert voisin, de plateaux rocailleux et de plaines de sable. A l'est s'étend le **plateau de Barka**, sorte d'île rocheuse comprise entre la Méditerranée, du golfe de Bomba à la Grande Syrte, et une grande dépression, ancien golfe de mer, parsemée de lacs amers et de fossiles marins ; quelques points se trouveraient situés à 100 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée ; le voyageur Rohlfs conseillait de l'inonder de nouveau pour permettre aux plus gros navires de cingler jusqu'au Fezzan. Le plateau de Barka, formé de roches calcaires, saillit en falaises de 2 ou 300 mètres au-dessus de la Méditerranée, qui y a creusé l'excellente *baie de Tobrouk* et le *golfe de Bomba*, mal abrité. La surface, généralement caillouteuse, en est creusée de cavités naturelles, sortes de grands cirques où les Anciens plaçaient les jardins des Hespérides. Parallèlement à la côte, elle est dominée au nord par des collines qui se redressent de manière à former un véritable massif montagneux, le *Djébel el-Akhdar*, dont quelques sommets dépassent 1 000 mètres.

A l'ouest, la Tripolitaine proprement dite est couverte de **hamâda** ou *plateaux pierreux* qui font partie du Sahara et

qui se prolongent vers la mer par des falaises déchiquetées hautes de 6 à 800 mètres. Vues de la bordure côtière, ces falaises se dressent comme des murs ou comme des croupes massives, auxquelles on donne le nom de montagnes. Le plus étendu de ces plateaux est le *Hamâda el-Homra*, qui se termine du côté de la Méditerranée par le *Djébel Douirat*, le *Djébel Néfousa* et le *Djébel es-Soda* (Montagnes Noires). La zone côtière, large de 60 à 100 kilomètres, est basse, sablonneuse, couverte de lagunes salines : quelques anses rocheuses s'y ouvrent aux environs de Tripoli.

Entre la Cyrénaïque et la Tripolitaine proprement dite, le long du rivage méridional de la Grande Syrte, aucune hauteur n'apparaît plus. Le sol est une plaine sablonneuse qui se prolonge sous les flots par des bas-fonds dangereux pour les navires qu'y poussent les vents du nord.

Le *climat* forme la transition du climat méditerranéen au climat saharien. Le premier domine au nord. Les vents du nord, attirés par le foyer d'appel du Sahara, amènent un peu d'humidité, qui se déverse sur les montagnes bordières de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine ; la proportion d'humidité est moindre qu'en Algérie, les montagnes étant ici plus basses de moitié ; elle n'est que de 35 centimètres environ : aussi le pays n'est-il arrosé que par des rivières temporaires. Ces pluies, qui tombent principalement en hiver, jointes à la proximité de la Méditerranée, empêchent les températures hivernales d'être jamais très basses ; il est rare, malgré le rayonnement du sol dans le ciel clair, que le thermomètre y descende jusqu'au point de glace.

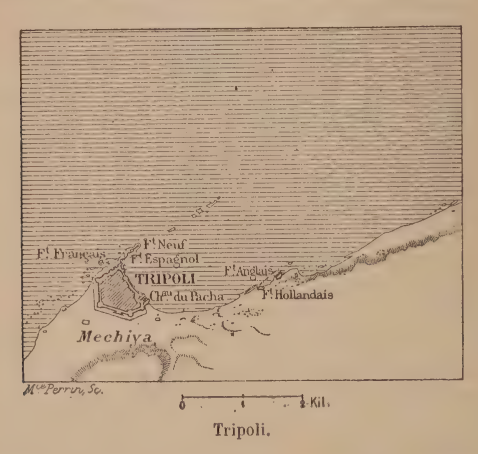
Au sud domine au contraire le climat saharien. Les nuages s'avançant au-dessus du désert, dans un air de plus en plus chaud, s'écartent du degré de saturation ; aucune précipitation n'a plus lieu, sauf au contact de quelque sommet montagneux isolé au milieu des sables, des années entières se passent sans la moindre chute d'eau. Il en résulte que le climat est excessif, très froid la nuit et en hiver, brûlant le jour et en été, intolérable quand souffle du sud le terrible vent du désert, le sirocco.

Ressources naturelles et populations. — Dans un tel pays, la végétation est nécessairement très pauvre, surtout si l'on s'éloigne des bords de la mer. Le nord rappelle l'Italie, la Grèce, tous les pays méditerranéens. Les parties élevées desquelles l'eau des pluies, bue par les fissures du calcaire, disparaît aussitôt, n'offrent guère que des espaces grisâtres dont l'herbe rare est brûlée par le soleil de l'été ; çà et là, un acacia rabougri, un lentisque, un térébinthe interrompent l'uniformité de la roche infertile. Mais sur toutes les pentes et dans tous les fonds où le sol garde longtemps l'humidité pluviale, arbousiers, lauriers, lentisques, myrtes s'entremêlent autour des chênes verts, des thuyas, des grands cyprès, fourré d'arbres et d'arbustes toujours verts. Les arbres fruitiers de la zone italienne y croissent, orangers, citronniers, pêchers, dominés parfois par les hampes et les palmes des dattiers. L'orge, le froment, les concombres, quelques légumes, le tabac y sont, avec les fruits des vergers, les seuls produits de l'agriculture.

Au sud, l'aspect est tout autre. Le sol, formé d'argiles rougeâtres, est recouvert de roches nues ou de sable. Aux collines boisées des bords de la mer succèdent des *serir*, vastes étendues pierreuses, ou bien des plaines revêtues d'une maigre végétation d'armoises et d'alfa. Le pays est si pauvre que, suivant un proverbe arabe, « la puce même abandonne le pèlerin ». C'est le désert. Les caravanes le traversent péniblement, car elles n'y trouvent qu'à de lointains espaces des puits d'eau saumâtre. La présence de l'eau en nappes souterraines y produit les mêmes contrastes que dans tous les déserts ; de fraîches oasis surgissent au milieu de l'aridité générale ; Ghat, Ghadamès, le Fezzan, Koufra présentent des figuiers sauvages, étalés en fourrés, repaires d'innombrables serpents.

Formée en majorité de déserts, la Tripolitaine est pauvrement peuplée : elle ne compte que 1 million d'habitants, soit 0,8 habitant par kilomètre carré. Cette population est naturellement plus dense sur le littoral qu'à l'intérieur. C'est là que sont les villes, qui sont presque toutes des ports. Les

principales villes sont : **Tripoli** (30 000 hab., dont 4 à 5 000 Européens), la capitale, située sur la mer, d'où partent les caravanes qui vont, par Ghadamès ou le Fezzan, faire le commerce du Soudan, et, depuis la révolte du Mahdi, celles qui font, par Koufra, le commerce du Kordofan, du Dar-Four et du Ouadaï; *Benghasi* (l'ancienne Bérénice), port médiocre sur la côte occidentale du plateau de Barka (22 000 hab.).



Tripoli.

La plus grande des oasis du Fezzan, *Mourzouk*, compte 5 000 habitants; *Ghadamès* en a autant ; *Ghat*, 4000.

Le fond de cette population est *berbère*. Des indigènes, analogues aux Kabyles algériens, habitent les massifs montagneux de la côte tripolitaine, où ils se livrent avec une âpreté énergique à la culture du sol : quelques tribus sont troglodytes, c'est-à-dire habitent des maisons creusées dans le roc; le Djebel Garian (montagne des Grottes), au sud de Tunis, tire son nom de ces habitations souterraines. Mais ce fond berbère a été modifié par des croisements avec les Grecs qui occupèrent jadis ce pays, avec des nègres, et surtout avec les Arabes, sous le pouvoir desquels tomba la Tripolitaine au VIIe siècle. Les *Arabes*, de race plus ou moins mélangée, habitent dans la plaine; nomades, ils aiment les vastes

étendues où l'on pousse les troupeaux devant soi, et où ils passent leur vie sous la tente, divisés en nombreuses tribus. Arabes et Berbères sont, dans la Tripolitaine, comme dans tous les pays méditerranéens d'Afrique, les éléments principaux de la population. S'ils diffèrent par le genre de vie, ils se ressemblent du reste par la langue et par la religion. Les uns et les autres pratiquent la religion de Mahomet; la plupart d'entre eux sont même affiliés à la secte fanatique d'Es-Snoussi et manifestent une haine extrême contre les étrangers.

La Tripolitaine, presque indépendante jusqu'en 1835, est rentrée sous l'autorité plus directe de la Turquie. Elle est gouvernée par un *vali*, nommé par la Sublime Porte.

Avenir de la Tripolitaine. — La Tripolitaine fut autrefois une des plus brillantes contrées de la Méditerranée. Elle était enrichie non seulement par le commerce, mais par l'agriculture. L'eau, bien aménagée, ruisselait partout, semant l'abondance et la prospérité. De populeuses villes s'y élevaient, Œa, Sabrata, Leptis la Grande, Bérénice, Ptolémaïs, Cyrène. Les sciences, les arts et la philosophie y étaient cultivés avec succès. Elle fut ruinée par les Arabes, qui déboisèrent le pays, négligèrent les citernes, laissèrent les puits se combler. La région entière retourna à la barbarie. Les villes abandonnées devinrent des nécropoles, refuges des bêtes sauvages. C'est encore aujourd'hui la partie du pourtour méditerranéen la moins populeuse, la moins fréquentée des navires.

La Tripolitaine a une chance d'avenir : l'enfoncement des Syrtes en fait la grande porte du Sahara. C'est par là que Cornélius Balbus, 19 ans avant notre ère, pénétra dans le désert, où il alla prendre Ghadamès et qu'il traversa jusqu'au Soudan. Ce fut le point de départ de Mungo-Park en 1798, de Hornemann en 1805, de Clapperton en 1822, de Barth, de Richardson, d'Overweg, de Rohlfs, etc. Enfin c'est de là que partent, et c'est là qu'aboutissent les caravanes qui trafiquent entre la Méditerranée et le Soudan, d'où elles rapportent l'ivoire, la poudre d'or, les plumes d'autruche et aussi des esclaves. Trois grands courants traversent ainsi la Tripolitaine : de Tripoli vers Timbouctou, par Ghadamès ou Ghat;

de Tripoli au lac Tchad, par Mourzouk et le Fezzan; de Benghasi au Ouadaï et au Kordofan, par les oasis d'Aoudjila et de Koufra. Il est probable que quand les Européens auront pris pied dans le Soudan, la Tripolitaine sera la tête d'une grande voie ferrée qui traversera le Sahara pour aboutir à la Méditerranée.

C'est cette espérance qui pousse sans doute les Italiens à convoiter la Tripolitaine. A plusieurs reprises déjà, ils ont laissé voir le projet d'annexer ce pays pour contre-balancer l'influence de la France, trop étendue, à leur gré, sur la Méditerranée depuis la conquête de l'Algérie et de la Tunisie. Jusqu'à présent aucune tentative n'a été faite pour réaliser ce dessein.

RÉSUMÉ

I. La Tripolitaine comprend la Tripolitaine proprement dite avec l'oasis de Ghadamès, le plateau de Barka, le Fezzan et l'oasis de Ghat. Superficie : 1 200 000 kilomètres carrés.

II. **Relief et climat.** — Relief : plateaux rocheux, plaines de sable. A l'est, plateau de Barka (Djébel el-Akhdar) : à l'ouest, Hamâda (Djébel Douirat et Néfousa). — Climat : méditerranéen au nord, saharien au sud.

III. **Ressources et populations.** — Végétation pauvre au nord, cultures et fruits de la Méditerranée; au sud, désert parsemé d'oasis, Ghat, Ghadamès, le Fezzan, Koufra. — Peu d'habitants, Berbères, Arabes : en tout 1 million. Les principales villes sont Tripoli (30 000 h.) et Benghasi (22 000 h.). Le pays est vassal de la Turquie.

IV. **Avenir de la Tripolitaine.** — Riche dans l'antiquité, la Tripolitaine fut ruinée, au VIIe siècle, par la conquête arabe. Mais elle possède un grand avantage : elle est la grande porte du Sahara, le point d'où partent et où aboutissent les caravanes du Soudan. Aussi les Italiens en convoitent-ils la possession.

MAGHREB

L'Algérie et la Tunisie forment, avec le Maroc, une vaste région naturelle qui occupe, entre l'océan Atlantique, la

Méditerranée et le Sahara, tout le coin nord-ouest de l'Afrique. L'Oued Draa et le golfe de Gabès, au sud, le promontoire de Ceuta et le cap Bon, au nord, marquent les angles de cet îlot montagneux, assez exactement rectangulaire. Quelques géographes, suivant une appellation proposée par Karl Ritter, désignent cette région sous le nom d'*Afrique mineure*. On lui donne plus généralement le vocable qu'emploient les Arabes, celui de *Maghreb*, qui signifie « pays de l'Occident ».

Le Maghreb comprend trois États distincts : Maroc, Algérie, Tunisie. Mais il ne forme vraiment qu'un même ensemble physique. Dans ces trois pays, l'ossature est la même : deux puissants soulèvements montagneux, orientés dans le même sens, de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, décomposent chacun de ces pays en trois régions naturelles. Le climat y varie uniformément, à mesure qu'on s'avance vers le sud, du climat méditerranéen au climat saharien. Le fond de la population y est formé par une même race d'hommes, les Berbères, plus ou moins arabisés.

I. — MAROC

Bien qu'à la porte de l'Europe, le Maroc est une région assez mal connue. Les régions voisines des capitales, fréquentées par les ambassades européennes, ont été sillonnées en tous sens. Dans le reste du pays, le fanatisme des populations musulmanes et le brigandage, qui s'exerce impunément malgré l'autorité du sultan, rendent les explorations très difficiles, et nous ne possédons, sur beaucoup de points, que des renseignements très incomplets. Les principaux explorateurs du Maroc sont : *Caillié* (1828), *Rohlfs* (1862), *Oskar Lenz* (1880). Une mention spéciale doit être faite du voyage accompli, en 1883-84, par le *vicomte de Foucauld* : déguisé en Juif, il franchit l'Atlas sur plusieurs points, explora toute la vallée de l'Oued Draa, et re-

vint par l'Algérie, rapportant de nombreuses cartes qui contenaient plus de trois mille chiffres d'altitude[1].

Mal délimité vers le sud, où il s'étend sur une grande partie du Sahara, borné à l'est par l'Algérie, dont le sépare une ligne conventionnelle, le Maroc a une superficie de 600 000 à 815 000 kilomètres carrés.

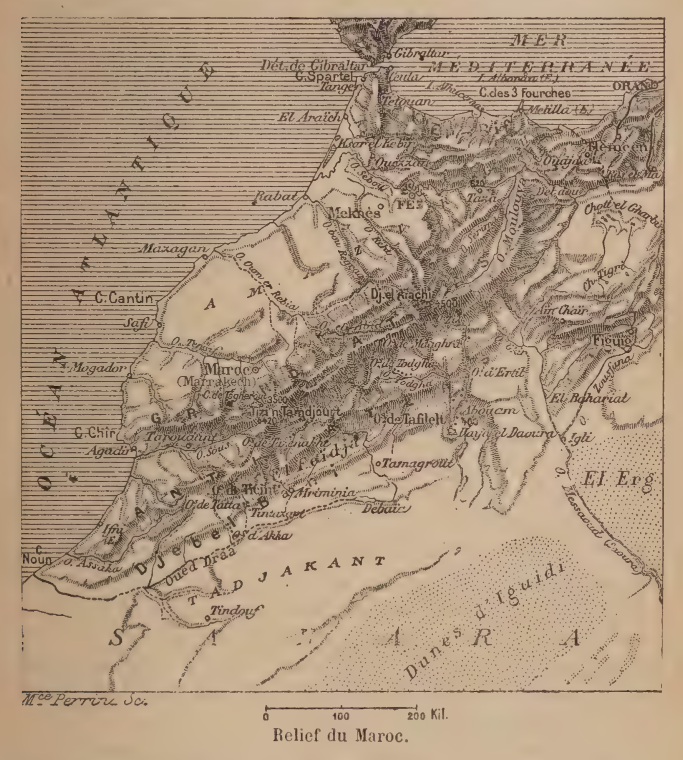
Relief. — La masse du Maroc est constituée par une puissante arête de grès, de porphyres et de granits, que les pluies ont évidée et qui porte la trace de nombreux glaciers aujourd'hui disparus. C'est la chaîne que les indigènes nomment *Adrar Idraren* ou *Idrar N'déren* (c'est-à-dire « la Montagne » ou « les Montagnes ») et que les géographes désignent en général du nom de **Grand Atlas**[2]. C'est, en effet, la région montagneuse la plus élevée du Maghreb. Elle surgit brusquement sur l'Atlantique au *cap Ghir*, s'élève graduellement à 2 000 et à 3 000 mètres, atteint 3 350 mètres au *Djébel Félilissa*, à peu près 4 420 au mont *Tamdjourt*, au sud de la ville de Maroc, et 4 500 au moins au *Djébel el Aïachi*, sorte de Saint-Gothard, d'où ruissellent vers l'Atlantique et vers la Méditerranée une foule de rivières. Sur plus de 150 kilomètres, la chaîne de l'Atlas se maintient à une hauteur de plus de 3 500 mètres, semblable à un rempart à peine dentelé : les sommets dépassent la crête d'environ 200 mètres et aucune brèche ne l'entaille. Pour franchir l'Atlas, il faut se rapprocher de l'Atlantique : c'est là que s'ouvrent, au sud de Maroc, le *col de Taghérout* et, plus à l'ouest, celui qu'on nomme *Bibân* ou *Bibaouan*, c'est-à-dire « les Portes ».

Plusieurs rides parallèles, qui viennent se souder dans l'est à l'arête principale, accompagnent au sud le soulèvement de l'Atlas. C'est d'abord, au sud de l'Oued Sous, l'*Anti-Atlas*, qui ne dépasse guère 3 000 à 3 400 mètres. C'est ensuite, le long de l'Oued Draa, la chaîne du *Bani*, explorée

1. Sur le Maroc, lire : Foucauld, *le Maroc* (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1885) ; E. de Amicis, *le Maroc*, traduction de Belle (*Tour du Monde*, 1879, 1er sem. ; Paris, Hachette, 1882).

2. Le mot *Atlas* semble n'être qu'une corruption du mot *Adrar*.

par M. de Foucauld : ce n'est pas une chaîne très considérable, puisqu'elle ne s'élève pas à plus de 2 ou 300 mètres au-dessus du sol environnant, et que sa plus grande épaisseur ne dépasse pas 2 kilomètres ; mais elle forme un mur



Relief du Maroc.

continu, long de 600 kilomètres, percé, de loin en loin seulement, par d'étroites portes. Plus au sud émergent encore des sables en bourrelets parallèles, quelques saillies rocheuses auxquelles les indigènes donnent le nom de serpents : on dirait, en effet, des reptiles allongés sur le sable.

Un second soulèvement, où domineraient les formations anciennes, se déroule en demi-cercle, du cap des Trois-

Fourches au promontoire de Ceuta, parallèlement à la mer. C'est la chaîne du **Rif**, sauvage et mal connue, dressée brusquement au-dessus de la Méditerranée. Le point culminant, situé dans les montagnes des Béni-Hassan, au sud de Tétouan, atteindrait 2 010 mètres. Cette chaîne se termine sur le détroit de Gibraltar, près de Ceuta, par une masse informe de rocs qui s'élève jusqu'à 856 mètres. Quelques îlots rocheux (*île Velez de la Gomera; îles Zaffarines*) et des écueils bordent la côte du Rif, très découpée et offrant aux navires de petites baies très favorables.

Climat. — Le Grand Atlas divise le Maroc en deux grands versants, l'un tourné vers l'Atlantique ou la Méditerranée, l'autre vers le Sahara. Chacun de ces deux versants a son climat particulier.

Le versant maritime a un climat relativement tempéré, surtout vers l'ouest, où les influences marines ne sont point arrêtées par la bordure côtière du Rif. Des courants d'air, attirés par le foyer d'appel du Sahara, arrivent incessamment du nord et du nord-ouest, chargés d'une humidité qui se condense au contact des montagnes du Grand Atlas. Le pays se trouve ainsi bien arrosé. Certaines vallées, mieux exposées aux vents pluvieux, reçoivent jusqu'à un mètre de pluies annuelles. C'est la région la plus humide du Maghreb. Par suite, le climat y présente une régularité qu'on ne trouve point dans le reste de la grande île montagneuse : à Mogador, en vingt ans, on n'a point constaté 20 degrés d'écart entre les températures extrêmes; l'écart augmente jusqu'à l'arête de l'Atlas, en proportion de l'éloignement du rivage, sans devenir jamais très considérable.

Le versant saharien a, tout au contraire, un climat extrême. Les précipitations de pluies y sont régulières; le ciel reste des mois entiers d'une pureté inaltérable, n'opposant aucun obstacle aux rayons du soleil, qui calcinent les sables pendant le jour, n'empêchant point le rayonnement nocturne, dont l'intensité rend les nuits glacées.

Hydrographie. — D'une part, les neiges qui s'amassent

pendant l'hiver sur les hauts sommets de l'Atlas et qui peut-être sont persistantes ; d'autre part, les pluies assez abondantes sur le versant occidental et septentrional tourné vers l'Atlantique, alimentent des cours d'eau nombreux. C'est, tout le long de l'Atlas, un ruissellement de sources abondantes. Mais ces nombreux cours d'eau ne servent pas à la navigation. Avant d'atteindre leur embouchure, ils sont affaiblis par l'évaporation et par les saignées latérales, et ils n'apportent à la mer, sauf en hiver, qu'une médiocre quantité d'eau. Leur embouchure est, en outre, obstruée souvent par les sables.

Les principales rivières marocaines sont : la *Moulouya* (400 kil.), qui emporte à la Méditerranée une partie des eaux du Djebel el-Aïachi ; l'*Oued Sébou*, qui arrose la plaine de Fez et se jette dans l'Atlantique, comme les cours d'eau suivants : l'*Oum er-Rébia*, presque infranchissable au temps des pluies, l'*Oued Tensift* et l'*Oued Draa* ; ce dernier, très long, coule dans une région peu arrosée, sur le versant méridional de l'Atlas : aussi son courant n'atteint-il l'océan qu'au temps de la fonte des neiges et pendant les années exceptionnellement pluvieuses.

Ressources naturelles. — Le Maroc a deux zones végétales de richesse très différente : le versant maritime et le versant saharien.

Le premier, étant le plus arrosé, est de beaucoup le plus fertile. Des *forêts*, où les essences des régions tempérées coudoient celles des pays plus chauds (chêne-vert, chêne-liège, pin d'Alep, cèdre, pin thuya), couvrent les pentes des montagnes. Les plaines, moins humides, n'ont plus de forêts, mais des broussailles à feuillage toujours vert, le *maquis*, qu'on retrouve sur tous les points du pourtour de la Méditerranée et qui, outre les lentisques, les palmiers-nains, les jujubiers, les arbousiers, les myrtes, les chênes à feuilles épineuses, se mélange ici de plantes tropicales, telles que l'acacia gommier et l'euphorbe. Les *arbres fruitiers* réussissent dans une zone basse et y donnent d'excellents fruits, oranges, citrons, grenades, olives. Les *cultures* y prospè-

rent, céréales, légumes, tabac, mûrier, chanvre, lin ; le sol, bien arrosé, peut produire jusqu'à trois récoltes par an.

Quant au versant saharien, il offre l'aspect de toutes les régions à ciel sec : c'est le désert, si l'eau manque; des arbres et des cultures, si l'eau vient féconder les sables. Les oasis marocaines les plus importantes sont : la *vallée de l'Oued Draa*, « jardin merveilleux de 150 kilomètres de long, mais qui n'a jamais plus de 2 kilomètres de large » (Foucauld); *Tissint*, forêt presque sans clairière; *Tafilelt*, où, d'après Rohlfs, vivent 100 000 habitants groupés en plus de 150 ksour; *Figuig*, dans le haut bassin de l'Oued Guir.

A ces ressources agricoles il faut ajouter les richesses du sous-sol. Le cuivre et le fer existent dans le Rif; des gisements de cuivre, de fer, d'or, de plomb argentifère, de soufre, d'antimoine ont été aperçus dans le Grand Atlas, notamment sur les rives de l'Oued Sous, qui renferme, en outre, des granits et des marbres. L'inventaire des richesses minières du Maroc est loin d'être achevé. Le gouvernement au reste, loin de favoriser la découverte, la contrarie par la défense d'exploiter ces gisements.

Populations et villes. — On ne peut évaluer au juste la population totale du Maroc : d'après Klöden, elle ne dépasserait pas 2 750 000 individus; d'après Jackson, elle serait de 15 millions. La vérité est sans doute entre ces deux estimations extrêmes. 8 ou 9 millions d'habitants peuplent le Maroc : c'est une densité moyenne de 10 à 11 au kilomètre carré.

Les deux tiers de cette population sont formés de *Berbères*, les plus anciens habitants du pays : on les trouve dans les vallées des montagnes, où ils pratiquent l'agriculture et l'élevage; ils sont divisés en un grand nombre de tribus, différentes de mœurs, de costumes et même de type. Dans les larges plaines qui de Maroc et de Fez s'étendent jusqu'à l'océan, vivent les *Arabes*, implantés au Maroc par la conquête musulmane, et des *Maures*, métis d'Arabes et de Berbères. Dans les villes, où ils font presque tout le commerce, sont des *Juifs*, descendants de ceux qui furent chassés

d'Espagne par les rois catholiques : méprisés et haïs des populations indigènes, ils y sont en butte à toutes sortes de vexations et de persécutions. On compte enfin, dans le sud, environ 50 000 nègres, *Gnaoui*, originaires du Soudan, d'où ils ont été amenés par les marchands d'esclaves : il existe à Maroc un marché d'esclaves.

Les principales villes du Maroc sont situées surtout sur la côte. Tels sont : le port d'*Agadir*, à l'embouchure de l'Oued Sous ; *Mogador* (18 000 hab.), qui doit à sa situation aux portes du désert d'être le principal débouché du nord-ouest de l'Afrique et l'entrepôt où viennent commercer les Anglais et les Français ; *Rbat* (25 000 hab.) ; *Tanger* (20 000 hab.) et *Ceuta*, situés aux deux extrémités du détroit de Gibraltar ; *Tétouan* (22 000 hab.), sur une petite rivière à proximité de la Méditerranée.

A l'intérieur sont situées les trois capitales qu'habite tour à tour le sultan du Maroc. La plus méridionale est **Maroc** ou *M'rakêch*, située dans la vallée de l'Oued Tensift, au milieu des jardins et des palmeraies : on y compte environ 50 000 habitants. Plus au nord est *Méquinez* ou *Meknès* (20 000 hab.), qu'on désigne parfois sous le nom de « Versailles marocain », et qui comprend en effet, avec un immense palais, des jardins qu'un voyageur appelle les plus beaux du monde. Dans la plaine de l'Oued Sebou se trouve la ville de **Fez** : c'est la résidence la plus ordinaire du sultan ; bâtie au milieu de jardins, elle est entourée de cultures fertiles ; elle est en même temps le centre de presque toutes les industries marocaines, une ville sainte, et l'endroit où les étudiants viennent apprendre la théologie, la jurisprudence et l'astronomie. Malgré tout, Fez est aujourd'hui en décadence : d'après la tradition, elle aurait compté au moyen âge jusqu'à 400 000 habitants et 785 mosquées ; elle n'a plus aujourd'hui que 130 mosquées et 70 000 habitants.

Etat politique et économique du Maroc. — L'Espagne possède, au Maroc, la ville d'*Ifni*, sur la côte méridionale de l'Atlantique, la ville de *Ceuta* en face de Gibraltar, l'île *Velez de la Gomera*, la *baie de Alhucemas*, la forteresse de *Melilla*

et les *îles Zaffarines*, le long de la Méditerranée. Le reste appartient au sultan du Maroc, maître absolu au temporel et au spirituel. C'est lui qui nomme les *amil* ou *kaïd* qui gouvernent les provinces ou *amalât*.

Cette autorité n'est rien moins qu'assurée. La plupart des tribus ne reconnaissent que la suprématie religieuse du sultan ; à la cour même, on divise le pays en *B'lad em-Makhzen*, ou pays soumis au gouvernement, et en *B'lad es-Saïba*, ou pays insoumis. En vain le sultan possède-t-il une armée de 300 000 hommes, dont 30 à 35 000 forment sa garde particulière. Il ne parvient pas à imposer partout son autorité ; des guerres continuelles de tribu à tribu désolent le pays ; les impôts rentrent mal ; le brigandage s'exerce, par endroits, tout à fait impunément.

Ce manque d'autorité, ces guerres et ce brigandage expliquent la situation précaire du Maroc actuel. Le Maroc possède un sol fertile : bien irrigué, il serait fertile comme l'Andalousie voisine ou comme l'Égypte ; ce sol renferme, en outre, des richesses naturelles ; mais la difficulté des communications et surtout l'insécurité et l'arbitraire empêchent tout essor. L'*agriculture* est rudimentaire : on y trouve quelques prairies et des bêtes à cornes, des champs de céréales ; mais, l'exportation des céréales et des bestiaux étant limitée ou interdite, l'agriculture ne prend qu'une faible extension : les deux tiers du pays restent en friche : « Le sol, dit M. Duveyrier, à peine gratté de loin en loin par la pointe du soc d'une charrue rudimentaire, a presque partout l'aspect d'une terre vierge, où les broussailles de lentisques, de chênes à feuilles épineuses, de palmiers nains et de bruyères, des asphodèles, des joncs, roseaux et herbes poussent au hasard entre des affleurements de pierres qui occupent encore la place où les a laissés le dernier phénomène géologique. » L'*industrie* existe à peine et ne porte guère que sur les armes, les cuirs, les tissus et les broderies : c'est du Maroc que viennent les maroquins et les bonnets de laine rouge dits *fez*. Dans un pays où n'existent ni voies ferrées, ni routes, où les transports ont lieu à dos de mulets ou de chameaux, où, faute de ponts, les caravanes subissent des arrêts forcés au passage des

torrents débordés, le *commerce* est à peu près nul : pour l'année 1889, le mouvement commercial n'a présenté que 46 millions de francs à l'importation et 39 700 000 à l'exportation.

Peu à peu cependant, par suite de sa position même à la porte des États de l'Europe civilisée, et sans qu'il soit nécessaire qu'aucune puissance européenne confisque le Maroc à son profit, ce pays entrera presque nécessairement dans une voie plus prospère. Il est entraîné graduellement dans l'orbite des nations européennes. Le niveau intellectuel s'élève. Chaque ville du littoral a sa petite colonie de marchands étrangers, surtout Espagnols, qui finira à la longue par influer sur les destinées de ce pays.

II. — ALGÉRIE[1]

L'Algérie, située entre le Maroc et la Tunisie, a 1200 kilomètres de l'ouest à l'est, et de 5 à 600 du nord au sud : sa superficie, en y comprenant le liséré de Sahara que la France possède, égale 670 000 kilomètres carrés.

Relief. — Deux soulèvements montagneux la sillonnent de l'ouest à l'est, dans le même sens, mais sans être exactement parallèles. Écartés, au sud d'Oran, de 150 à 200 kilomètres, ils se rapprochent dans l'Algérie orientale, où ils sont séparés par moins de 100 kilomètres. Ces deux soulèvements s'appellent : celui du sud, l'Atlas saharien ; celui du nord, l'Atlas tellien. Tous les deux, au lieu de former une arête unique, sont divisés en massifs distincts par des plissements secondaires et les ravinements des eaux. La hauteur de ces massifs est rarement inférieure à 1200 mètres ; mais sur aucun point elle n'égale celle du Grand Atlas marocain : le point culminant n'en dépasse pas 2 400 mètres.

1. Voir, pour plus de détails, à l'étude de la France et des colonies françaises.

Les principaux massifs algériens, formés surtout de roches calcaires toutes ravinées par les eaux, sont dans l'**Atlas saharien**, les *montagnes des Ksour*, qui dépassent 2 000 mètres; le *Djébel Amour* et les *monts des Oulad-Naïl* qui ont de 1 500 à 1 700 mètres; et, au sud de Constantine, un grand massif de 100 kilomètres carrés, l'*Aurès*, que domine, à 2 331 mètres, le *Djébel Chélia*, le géant de toutes les montagnes d'Algérie; — dans l'Atlas tellien, les *monts de Tlemcen*; le massif de l'*Ouarsénis*, qui atteint 1 985 mètres; le *Djurdjura*, au sud-est d'Alger, avec le point culminant du soulèvement septentrional, le sommet de *Lella-Khédidja* (2 308 m.), et, plus à l'est, la *chaîne des Bihan*.

Au sud de ces deux soulèvements s'étend la plaine saharienne, au relief singulièrement compliqué, mais s'abaissant de toutes parts vers une dépression profonde où s'étendent, au sud de l'Aurès, à 30 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, les *chotts Melghir* et *Gharsa*.

Entre les deux s'étend la région des hauts plateaux, grande plaine à peine ondulée, çà et là entaillée par des lits d'oueds desséchés entre des berges d'argile, de sable, de schiste ou de calcaire, ou creusée de larges cuvettes où les eaux s'amassent en lagunes salines, nommées *chotts*. Mais cette plaine est très élevée. Dans la province d'Oran, le *Chott el-Gharbi* et le *Chott ech-Chergui* sont à une altitude de 900 à 1 000 mètres; les chotts de la province d'Alger sont à 850 mètres; le *Hodna*, dans la province de Constantine, est encore à 400 mètres.

Au nord, l'Atlas tellien s'abaisse par une rangée de terrasses qui se succèdent jusque sur les bords mêmes de la mer et projettent au milieu des flots les caps nombreux qui font saillie sur la ligne presque droite du littoral. Deux ou trois plaines seules s'y étendent : la *plaine d'Oran*, couverte en partie par une lagune saline; la *plaine du Sig*, un peu plus à l'est; celle de *Métidja*, magnifiquement encadrée, au sud d'Alger, par des montagnes splendides couvertes de forêts et percées de gorges abruptes. — Aussi la côte algérienne est-elle singulièrement sauvage. Presque partout les rocs plongent leur pied dans les flots. La mer y a découpé

des golfes largement ouverts, où les ports, menacés par la houle et les vents du large, se réfugient d'ordinaire sur la côte occidentale, la mieux abritée. Les principaux de ces golfes sont : les *golfes d'Oran* et d'*Arzeu* à l'ouest ; le *golfe* d'*Alger*, limité par les *pointes Pescade* et *Matifou* ; les *golfes de Bougie*, de *Philippeville* et de *Bône*, à l'est.

Climat. — Le climat de l'Algérie oscille entre deux influences : l'influence adoucissante et bienfaisante de la Méditerranée, et l'influence stérilisante du Sahara. De l'une viennent les brises humides qui égalisent la température et fécondent le sol. De l'autre soufflent ces vents chauds et secs, simoun et sirocco, qui soulèvent les sables en tourbillons, dessèchent les outres, rendent la respiration pénible en brûlant les poumons, et font périr sur pied toute végétation.

Dans la zone tellienne domine l'influence méditerranéenne. Les pluies, rares en été, y sont fréquentes d'octobre en avril, et se précipitent en averses courtes et abondantes. La tranche annuelle des pluies tombées diminue de l'est à l'ouest : elle est de 84 centimètres à la Calle, de 71 à Alger, elle est encore de 51 à Oran. Grâce à ces pluies, le climat possède une remarquable douceur. Les hivers sont doux, les printemps tièdes ; la moyenne de l'hiver à Alger est de 11°,83, 3 degrés de plus qu'à Nice ; le Tell est une véritable serre d'hiver dans laquelle la végétation ne s'arrête pas. Les chaleurs d'été elles-mêmes ne sont pas excessives : elles ne dépassent pas d'un degré celles de Provence.

Cette égalité disparaît déjà sensiblement sur les Hauts Plateaux, que la barrière de l'Atlas tellien ferme aux vents marins chargés d'humidité bienfaisante. On y souffre des froids de — 5, de — 8, de — 10 degrés ; des queues de saison terribles ; si bien que des gelées tardives se succèdent parfois jusqu'en juin ; puis, sans transition, des chaleurs torrides, 40, 42, 45 degrés.

Le climat saharien est tout l'opposé du climat Méditerranéen. La pluie y est extrêmement rare ; le ciel reste d'une pureté inaltérable ; des séries d'années se passent sans la moindre averse. Aussi y retrouve-t-on les variations extrêmes

des climats continentaux : nuits froides et journées brûlantes, hivers où le thermomètre s'abaisse à — 6 degrés, étés où il monte à 50.

Hydrographie. — Trop peu arrosée et très montagneuse, l'Algérie n'a point de grands fleuves. Ses cours d'eau ne méritent que le nom de torrents. Qu'une averse survienne, ils gonflent, deviennent énormes et boueux; le reste du temps, sauf dans la montagne, il n'y a guère en leur lit que l'eau qu'y verse quelque source ou quelque ruisseau, et qui bientôt disparaît à son tour, bue par des fissures, par la porosité du sol, par les racines de la rive, l'ardeur du ciel, l'avidité des jardins et des prairies. Les oueds algériens renaissent donc, pour ainsi dire, à chaque confluent ; c'est ce qui explique que les peuples arabes donnent aux mille tronçons du même cours d'eau les noms les plus divers. De telles rivières sont impropres à la navigation ; mais toutes peuvent irriguer les alluvions riveraines.

Les principales rivières algériennes sont : la *Macta*, formée des rivières qui arrosent la plaine du Sig ; le *Chélif* (700 kil.), qui traverse toute la largeur des Hauts Plateaux, puis gagne la Méditerranée par une vallée longitudinale de l'Atlas tellien; le *Sahel*, qui limite au sud-est la Grande Kabylie ; l'*Oued el-Kébir*, dont un affluent, le *Roummel*, arrose Constantine, et la *Seybouse*, qui se jette dans la Méditerranée, près de Bône, par un delta très actif.

Trois grandes rivières sahariennes viennent se perdre dans la dépression des chotts : l'*Oued Djédi*, qui coule de l'ouest à l'est, l'*Igharghar*, issu de l'Ahaggar, et l'*Oued Mia* (les Cent Rivières).

Régions physiques et ressources naturelles. — Il existe en Algérie trois régions naturelles, distinctes par leurs aptitudes agricoles, comme elles le sont par leur relief et leur climat.

1° Le **Tell**, composé de plaines fertiles, de riches vallées et des flancs de l'Atlas du Nord, analogues par leurs conditions de climat à nos contrées de Basse-Provence et de Rous-

sillon, est la partie riche par excellence. Les palmiers y sont rares et les dattes y mûrissent mal. Mais les *orangers*, les *citronniers*, les *oliviers* et les *aloès* y réussissent ; les *vignes* recouvrent les coteaux ; les villages disparaissent au milieu des jardins et derrière les haies de platanes, d'orangers et d'eucalyptus. C'est, avant tout, une région à *céréales* ; le blé ensemencé en automne pousse rapidement sans courir de risques dans cette région aux hivers tièdes, et il peut être moissonné, battu, vendu avant les grandes chaleurs. Le Tell possède aussi des *forêts* qui se dressent sur les flancs bien arrosés de l'Atlas, forêts de cèdres aux troncs gris et rugueux, de chênes-zen et de chênes-lièges, de thuyas, de pins maritimes, de pins d'Alep ; les forêts algériennes couvrent 2 millions d'hectares. Le Tell, enfin, est la région de l'Algérie la plus riche en *mines* : l'Atlas tellien, formé en partie de roches éruptives, contient des gisements de plomb argentifère, de cuivre et de fer (à Béni-Saf, près d'Oran ; à Aïn-Mokra, près de Bône), des carrières de granit, de calcaire et de plâtre ; mais la houille manque ou est d'une extraction difficile et coûteuse.

2° Les **Hauts Plateaux** manquent trop d'humidité pour être bien riches. Plus de céréales sur ce socle aride ; plus d'arbres fruitiers, oliviers ou vignes, par suite des hivers rigoureux ; aucune forêt, à peine de loin en loin un bouquet de jujubiers sauvages et de bétoums ou térébinthes épineux, çà et là le tamarinier, et l'arbre presque partout souffreteux, tordu, rabougri, le genévrier, qui trahit les sols pauvres. C'est le pays des *pâturages*, qui sont excellents quand les pluies d'automne et de printemps n'ont pas fait défaut ; c'est le domaine de l'Arabe pasteur qui y pousse ses troupeaux, 7 millions de moutons en tout, dit-on. Une seule culture véritable y prospère : c'est principalement à l'ouest, dans la province d'Oran, celle de l'*alfa*, sorte de jonc terminé par un épi, qui sert à confectionner tout à la fois des cordages, des chapeaux et des paniers.

3° Le **Sahara** est la troisième région naturelle de l'Algérie. Le liséré qui dépend de notre colonie rappelle en tout point le désert : immenses étendues de pierres arides ou de sables

desséchés sur lesquelles les oasis plaquent la verdure de leurs plantations. Les principales oasis algériennes sont celles de *Laghouat*, arrosée par l'oued Djédi ; de *Ghardaya* et de *Ouargla*, plus au sud ; de *Biskra*, au pied de l'Aurès ; enfin celles de l'*Oued Righ*, dont *Tougourt* est la principale, fécondées par l'eau des puits artésiens.

Populations et villes. — Le recensement de l'Algérie, en 1891, a dénombré 4125000 habitants, constatant un accroissement de 360000 individus pendant les cinq années écoulées depuis le recensement précédent. Si donc la densité de la population algérienne est encore assez faible, elle augmente rapidement.

Le fond de cette population est formé par les **indigènes** (3600000 hab.), qui appartiennent à deux races. La première comprend les *Berbères* ou *Kabyles*, descendants de l'antique race indigène, qui occupent les hauts massifs de la côte, et vivent adonnés à la culture et à certaines industries locales : curieux, causeur, âpre au travail, apte au changement, le Berbère s'accommode assez volontiers de notre civilisation, de nos écoles, de nos routes, de nos chemins de fer, où il entrevoit pour lui des profits immédiats : les Berbères parlent du reste assez communément la langue arabe, et ont accepté la religion musulmane. La seconde comprend les *Arabes*, qui arrivèrent dans le pays au VIIe siècle, lors de la grande poussée d'expansion qui suivit la mort de Mahomet : digne, grave, impassible, attaché obstinément à ses anciennes institutions patriarcales, réfractaire à notre civilisation, l'Arabe préfère aux soucis de la vie agricole l'indépendance de la vie errante ; il vit surtout à l'état nomade, et affectionne les steppes des Hauts Plateaux, qu'il parcourt en poussant ses troupeaux devant lui.

Le reste de la population est formé d'**Européens**, arrivés des pays situés en face, de l'autre côté de la Méditerranée, pour tirer parti d'un sol nouveau. Le premier rang appartent aux *Français* (300000) ; ensuite viennent les *Espagnols* (152000), qui habitent surtout la province d'Oran, où ils ont répandu les cultures en jardins irrigués des côtes de

Valence et d'Alméria; les *Italiens* (50 000) et les *Maltais* (18 000), nombreux principalement dans la province de Constantine; les *Allemands* (5000), presque tous naturalisés et groupés aux environs de Bône.

C'est dans le Tell qu'habite la plus grande partie de la



Baie d'Alger.

population algérienne; c'est aussi dans le Tell que sont bâties les principales villes. En premier lieu vient **Alger** (75 000 hab., 100 000 avec ses faubourgs), dont la colonisation, en l'absence d'un centre naturel en ce pays, a fait un centre artificiel : placée sur la mer, en face de Marseille, à peu près à égale distance du Maroc et de la Tunisie, elle était admirablement située pour devenir le trait d'union entre la métropole et la colonie; ensuite viennent *Oran*, port très actif, à l'ouest

(68000 hab.); *Constantine* (45000 hab.), sur un rocher presque inaccessible, entouré de précipices; les ports de *Bône* (30000 hab.), de *Philippeville* et de *Bougie*; *Tizi-Ouzou* (32000 hab.), le centre commercial de la Grande Kabylie; *Tlemcen* (28000 hab.), voisine du Maroc, un des principaux centres religieux de l'Algérie.

État actuel et avenir de l'Algérie. — Naguère encore l'Algérie, comme le Maroc actuel, était un pays barbare, pauvre et dangereux pour ses voisins. Les premières expéditions européennes en Algérie furent conduites pour punir des pirateries incessantes commises dans la Méditerranée. En 1830, la France fut forcée d'intervenir pour venger une offense faite à son représentant. C'est alors que commença la conquête de l'Algérie. Elle fut longue et difficile; l'Algérie n'a ni plateau central, ni grand centre de divergence des eaux, ni grand bassin hydrographique dont l'occupation par un ennemi entraîne la soumission du reste du pays. Elle est morcelée en un nombre considérable de compartiments juxtaposés : il fallut prendre un à un, successivement, chaque massif montagneux; la résistance se maintint ainsi pendant de longues années. Depuis 1870, on peut considérer la conquête comme achevée, et les mêmes causes qui avaient gêné la conquête rendent l'occupation facile. Des soulèvements locaux peuvent se produire; une insurrection générale est impossible, par suite du manque d'unité physique et territoriale.

L'action française a été bonne pour l'Algérie. Des colons sont venus grossir la population; les marais des plaines ont été desséchés; le climat, pestilentiel l'été, a été assaini par des plantations d'eucalyptus; des barrages et des puits d'irrigation, nécessaires en ces régions sèches, ont été construits; les forêts ont été surveillées, entretenues avec un soin jaloux, augmentées. Enfin des voies de communication ont été établies, 10000 kilomètres de routes, 2800 kilomètres de chemins de fer; une grande ligne relie Oran, Alger, Soukahras et se prolonge jusqu'à Tunis; des amorces conduisent de la mer vers l'intérieur, jusqu'à Aïn-Sefra, et à Biskra, aux portes

mêmes du désert; des paquebots et des télégraphes assurent des relations faciles entre l'Algérie et la France.

Aujourd'hui l'Algérie produit plus de céréales qu'elle n'en consomme; elle donne annuellement 3 millions d'hectolitres de vin; ses pâturages nourrissent 1 200 000 bœufs, 200 000 chevaux, 250 000 chameaux, 7 millions de moutons; l'exportation de l'alfa s'élève au delà de 10 millions de francs. Quelques industries commencent à s'y développer. Le commerce total atteignait, en 1889, un total de 500 millions de francs (importation, 249 millions; exportation, 251 millions).

C'est encore trop peu. L'Algérie ne se suffit pas à elle-même : le déficit annuel est de 76 millions de francs. Il reste à se concilier entièrement les indigènes par une politique douce, libérale, respectueuse de leurs croyances et de leurs droits; à former leurs intelligences par le développement des écoles et l'enseignement des méthodes nouvelles d'agriculture; à augmenter le nombre des voies de communication. L'Algérie, bien administrée, doit redevenir ce qu'elle fut autrefois, au temps de Carthage et de Rome, un grenier d'abondance, un des pays les plus riches du bassin méditerranéen.

III. — TUNISIE

La Tunisie occupe, entre l'Algérie, le Sahara et la Méditerranée, tout l'angle nord-est du Maghreb; elle mesure une longueur de 220 à 250 kilomètres de l'ouest à l'est, une largeur de plus de 600 kilomètres du nord au sud; sa superficie égale 170 000 kilomètres carrés.

Relief. Climat. Hydrographie. — Le relief de la Tunisie ressemble en partie à celui de l'Algérie. On y retrouve les deux soulèvements de l'Atlas. L'Atlas tellien y forme le *massif de la Kroumirie*, puis, entre la Méditerranée et la Medjerda, les *monts de la Medjerda*, qui atteignent encore près de 900 mètres à l'ouest de Tunis. L'Atlas saharien s'y

prolonge de même par des massifs, ravinés de toutes parts par les eaux, entre autres le *Djébel Zaghouan*, qui s'élève, au sud de Tunis, jusqu'à 1340 mètres. Mais l'écartement des deux chaînes est ici beaucoup moins considérable : 70 kilomètres au plus les séparent; elles se terminent des deux côtés du golfe de Tunis, l'une au *ras Sidi-Ali-el-Mekki*, au nord-ouest, l'autre au *cap Bon*, au sud-est. Par suite la zone des Hauts Plateaux n'existe plus : le Tell s'avance jusqu'au soulèvement méridional. Au sud de ce dernier commence le Sahara, dont les terres s'inclinent par degrés jusqu'à la dépression qu'occupent, à 30 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, les chotts *Melghir* et *Gharsa*, et, plus à l'est, un peu plus relevé, le chott el-Djerid.

Rocheuse et accidentée au nord, basse et sablonneuse au sud, la Tunisie présente deux aspects de côtés différents. La côte septentrionale ressemble à celle de l'Algérie : elle est rocheuse et peu découpée; quelques îles et des écueils s'étendent le long du rivage, comme l'île de *Tabarka* et les *îlots des Frères*, à l'est du cap *Serrat*; les principales indentations sont le *lac de Bizerte*, profond et sûr, ne communiquant avec la mer que par un chenal étroit, malheureusement ensablé, et, à l'angle nord-est, entre le Ras Sidi-Ali-el-Mekki et le cap Bon, le *golfe de Tunis*, trop largement ouvert et diminué peu à peu par les boues de la Medjerda. — Toute différente est la côte orientale; elle est peu découpée, les seules indentations qu'on y trouve sont deux grands golfes évasés, les *golfes de Hammamet* et de *Gabès*; la rive est plate, souvent bordée de marécages; la mer littorale n'offre pas de profondeur, ne creuse pas un port capable d'assurer un gros navire ou seulement une barque contre la tempête; des îles s'y étendent, les *Kerkéna* au large de Sfax, *Djerba* au sud du golfe de Gabès, îles sablonneuses et basses, couchées sur les flots, véritables oasis de palmiers au milieu de la mer.

La côte septentrionale du Tell tunisien jusqu'aux montagnes qui bordent la rive droite de la Medjerda participe aux mêmes avantages que le Tell algérien. L'humidité très suffisante influe sur le climat, qui, en hiver comme en été,

est relativement tempéré. Au sud de la Tunisie, il n'en est plus de même. Les nuages de la Méditerranée, directement attirés au sud par le foyer du Sahara, ne rencontrent plus que les sables surchauffés; au lieu de se condenser, ils s'éloignent de leur degré de saturation, et la majeure partie de la Tunisie méridionale ne reçoit plus qu'une quantité médiocre d'eau pluviale, de 10 à 25 centimètres, tout à fait insuffisante pour soustraire le climat aux températures extrêmes et pour féconder un sol desséché.

Aussi la Tunisie méridionale n'a-t-elle point de fleuves permanents, mais seulement des oueds temporaires qui vont se perdre dans des sebkha, ou lagunes salées, assez humides en hiver, parsemées sur leurs bords, en été, de flaques de sel scintillantes. Le plus remarquable de ces oueds est l'*Oued Bagla*, continuation de l'Oued Zeroud, le « fleuve » de Kairouan, dont la source la plus lointaine jaillit des monts de Tebessa, bastions orientaux de l'Aurès, et qui vient finir dans la lagune *Kelbia*, le fleuve Triton des Anciens, dit-on, grand lac rectangulaire où les barques voguent toujours et qui, douze à treize fois par siècle, s'enfle, déborde et coule comme un fleuve.

Le seul grand cours d'eau tunisien coule dans le nord, plus arrosé : c'est la **Medjerda**, l'ancien *Makarath* des Carthaginois, l'ancien *Bagradas* des Romains. Née en Algérie, elle coule tortueuse et trouble vers l'est, et la rencontre des montagnes enchevêtrées du Tell détermine le long de son cours des étranglements et des défilés au sortir desquels elle s'étale largement : de Soukahras à Ghardimaou, sur 60 kilomètres, puis, plus à l'est, en aval de Béja, elle coule ainsi entre deux hauts murs abrupts couronnés de forêts. Mais elle a toujours de l'eau que lui donnent ses sources propres et celles de son affluent, l'*Oued Melleg*, descendu de l'Aurès. La Medjerda entre enfin dans la plaine de Tunis; son flot, ralenti, chargé d'alluvions, passe à 18 ou 20 kilomètres de la capitale, puis il tourne au nord et va se jeter à la mer à l'extrémité septentrionale du golfe de Tunis, qu'il ne cesse de combler. Ses boues ont rempli la baie sur laquelle s'élevait autrefois Utique : elles couvrent une surface de 57 000 hectares.

Régions physiques et ressources naturelles. — La Tunisie possède au nord une région tellienne qui, chaude et bien arrosée, est, comme le Tell algérien, propre à la culture des céréales, des arbres fruitiers et de la vigne. Des forêts couronnent les sommets, partout où les ravages des troupeaux ou les incendies des Arabes ne les ont point détruites. Des gisements miniers y sont recélés dans les flancs des montagnes : le minerai de fer s'y trouve en abondance près du cap Serrat.

Au sud des montagnes, la végétation présente un autre caractère. L'eau manque ou du moins devient rare. L'intérieur prend l'aspect des Hauts Plateaux d'Algérie, pâturages verts ou roux, suivant la saison, alfa en touffes épaisses couvrant le sol. La côte, le « Sahel », où l'eau existe toujours en quantité plus ou moins grande, a ses orangers, ses oliviers qui forment çà et là des forêts pâles, et même ses dattiers qui, à mesure qu'on avance vers le sud, ne cessent de gagner en taille, en sève, en élégance, en puissance de panache, en douceur de fruits. La nature de la steppe fait ainsi place insensiblement à la nature saharienne.

Populations et villes. — La Tunisie est peuplée par 1 500 000 habitants. La majeure partie de cette population est formée d'indigènes, *Arabes* et *Berbères*, professant la religion musulmane et parlant la langue arabe, comme les peuplades voisines de l'Algérie, mais en général plus intelligents, plus instruits, plus sédentaires, moins fanatiques qu'elles. Les Européens les plus nombreux en Tunisie sont : les *Italiens* (de 12 à 16 000), les *Maltais* (10 000) et les Français (6 000 environ).

Les principales villes sont situées dans le voisinage de la mer. La capitale est **Tunis** : bâtie sur un lac communiquant par une passe étroite avec le golfe de Tunis, protégée du côté de l'ouest par une lagune marécageuse, elle dut aux avantages de cette position, difficile à surprendre, de devenir la ville la plus importante du pays. Elle possède aujourd'hui 135 000 habitants, dont 20 000 Européens et 25 000 Israélites. Il lui manque actuellement un port ; ni les

voyageurs, ni les marchandises ne peuvent encore s'y rendre directement; seuls des chalands à fond plat y accèdent à travers les bas-fonds du lac; on y creuse actuellement un chenal navigable. Le port de Tunis est la *Goulette* : il n'a lui-même qu'une profondeur insuffisante. Sur la côte du nord est située *Bizerte*, dont le beau lac formera, quand les travaux qu'on y entreprend seront achevés, le port le plus commode et le plus sûr de toute la Méditerranée. Sur la côte orientale, on trouve *Sousse*, l'antique Hadrumète, *Sfax* (20 000 hab.), verte oasis d'oliviers et débouché des oasis de l'intérieur, bien que les navires doivent jeter l'ancre à 3 000 mètres de la ville, et *Gabès*, moins ville que campagne, dont les 10 000 habitants vivent dispersés dans des ksour d'oasis, parmi les vergers où ils cueillent l'olive et la datte. Les villes de l'intérieur sont *Kef*, perchée sur une roche, une des villes les plus fortes de Tunisie; *Béja*, sur la Medjerda, *Gafsa*, la plus vaste oasis du sud, et la ville sainte de *Kairouan* (15 000 hab.), fondée par les Arabes en 708, la Mecque de l'occident, inaccessible jusqu'en 1881 aux juifs et aux chrétiens.

État actuel et avenir de la Tunisie. — Longtemps repaire de pirates, comme l'Algérie ou le Maroc, la Tunisie est placée sous le protectorat de la France depuis les traités du Bardo (1881) et de la Marsa (1883). Le pays a gardé sa forme de gouvernement; son bey, qui règne avec des pouvoirs théoriquement absolus; ses caïds, assistés de khalifas, qui administrent les provinces; ses cheikhs, dans chaque village. Mais des fonctionnaires français, placés près d'eux, surveillent toutes les affaires, dirigent la force armée et la politique extérieure.

L'occupation française n'a pas été moins favorable à la Tunisie qu'à l'Algérie. Elle a augmenté le nombre des habitants; elle a rétabli la sécurité par une réforme de la justice; elle a augmenté les ressources financières par une meilleure perception de l'impôt, une conversion de la dette tunisienne, une nouvelle répartition des dépenses; elle a réglé le régime de la propriété foncière; elle a développé l'instruction

publique par la création de collèges et d'écoles primaires ; enfin, en quelques années, le nombre des routes a été augmenté, un chemin de fer construit de la frontière algérienne à Tunis, des travaux pour améliorer les ports commencés, des postes et des télégraphes établis.

Grâce à ces bienfaits, les revenus de la Tunisie ont doublé. Le commerce total qui, en 1880, était de 20 millions, s'est élevé, en 1888, à 53 millions (importation, 32 ; exportation, 21). Dès maintenant la Tunisie se suffit à elle-même : ses dépenses, 27 900 000 francs, sont couvertes par ses recettes, 29 440 000. Il lui reste chaque année un excédent qu'elle emploie à développer ses voies de communication.

Ce n'est que le commencement de la renaissance tunisienne. Elle est encore bien loin de cette prospérité qui en faisait, au temps des Carthaginois et des Romains, une des plus riches contrées du pourtour méditerranéen, et qu'attestent d'innombrables ruines, aqueducs, citernes, ponts, temples, cirques, arcs de triomphe, thermes, voies de tombeaux, que les savants vont déterrer sous la végétation envahissante des figuiers de Barbarie et des oliviers sauvages. Il faudra de nouvelles écoles, de nouvelles voies ferrées, de nouveaux ports, des efforts nouveaux de toute sorte pour retrouver cette source inépuisable de richesses qu'avaient découverte les Anciens et que laissèrent se perdre les siècles d'inertie de la domination arabe.

RÉSUMÉ

Maroc, Algérie, Tunisie forment un îlot montagneux entre l'Atlantique, la Méditerranée et le Sahara : c'est le Maghreb.

I. — MAROC

I. Partie occidentale du Maghreb, le Maroc est encore peu connu ; les principales explorations sont celles de Caillié, Rohlfs, Lenz et du vicomte de Foucauld. — Superficie totale, de 600 000 à 815 000 kilomètres carrés.

II. **Relief.** — Deux grands soulèvements montagneux : un au sud, le Grand Atlas, couvert de neiges persistantes et peu franchissable (Tam-

djourt, Dj. el-Aïachi, 4 500 m.), appuyé sur des plissements moindres, Anti-Atlas et Bani ; un au nord, le Rif, qui longe le rivage méditerranéen (monts des Béni-Hassan, 2 010 m.).

III. **Climat.** — Au nord de l'Atlas, influence marine, pluies assez fréquentes, chaleurs relativement tempérées ; au sud, influence du Sahara, pluies irrégulières, températures extrêmes.

IV. **Hydrographie.** — Beaucoup de rivières au nord de l'Atlas, mais peu importantes par suite de l'évaporation : la Moulouya, l'Oued Sébou, l'Oum er-Rébia, l'Oued Tensift, l'Oued Draa.

V. **Ressources naturelles.** — Deux zones : au nord de l'Atlas, forêts, arbres fruitiers, cultures (céréales, légumes, tabac), pâturages ; au sud, le désert avec quelques oasis, Tissint, Tafilelt, Figuig. — Des richesses minières assez nombreuses, mais mal reconnues.

VI. **Populations et villes.** — 8 à 9 millions d'habitants, Berbères (les deux tiers), Arabes, Maures, Juifs, quelques nègres. — Principales villes : les trois capitales, Fez (70 000 hab.), Meknès, Maroc (50 000 hab.) ; des ports, Mogador, Rbat, Tanger, Ceuta, Tétouan.

VII. **État actuel.** — A part quelques possessions espagnoles, Ceuta et présides marocains, tout le pays appartient au sultan du Maroc, maître politique et religieux. Mais son autorité politique est loin d'être partout reconnue et il est impuissant à réprimer le brigandage. Aussi le pays est-il dans un état précaire : il n'a ni agriculture, ni industrie, ni commerce. Quelques puissances européennes essayent de mettre les troubles du Maroc à profit pour y établir leur autorité. Sans qu'une pareille mesure soit nécessaire, le Maroc ne peut tarder à entrer dans l'orbite des nations européennes.

II. — ALGÉRIE

I. Au centre du Maghreb ; 1 200 kilomètres de l'ouest à l'est, 600 du nord au sud ; 670 000 kilomètres carrés.

II. **Relief.** — Deux soulèvements montagneux quasi parallèles : au sud, Atlas saharien (monts des Ksour, Djébel Amour, monts des Oulad-Naïl, Aurès, 2 331 m.) ; au nord, Atlas tellien (monts de Tlemcen, Ouarsénis, Djurdjura, 2 308 mètres, chaîne des Bibans). Au sud de l'Atlas saharien, plaine du Sahara s'abaissant vers les chotts Melghir et Gharsa (— 30 m.). Entre les deux Atlas, les Hauts Plateaux, 1 000 mètres à l'ouest, 400 à l'est. Au nord de l'Atlas tellien, qui borde la mer, une côte rocheuse, aux indentations peu profondes (golfes d'Oran, d'Alger, de Bône...).

III. **Climat.** — Il oscille entre les influences de la Méditerranée (adoucissante) et du Sahara (desséchante). Dans le Tell, influence méditerranéenne, hivers doux, printemps tièdes, étés chauds, pluies d'hiver suffi-

santes. Dans les Hauts Plateaux : hivers glacés, étés brûlants, pluies rares. Dans le Sahara : climat continental, hivers froids, étés torrides, grands écarts entre le jour et la nuit, pluies presque nulles.

IV. **Hydrographie.** — Torrents et non rivières, bons seulement pour irriguer. Deux groupes : 1° cours d'eau telliens, Chélif et Seybouse ; 2° cours d'eau sahariens, Oued Djédi, Igharghar, Oued Mia.

V. **Régions naturelles.** — Trois régions : 1° le Tell, fertile : céréales, forêts (chênes-lièges, thuyas, pins d'Alep), fruits méditerranéens (orangers, citronniers, oliviers), vignes ; — quelques mines ; 2° les Hauts Plateaux, pays de pâturages ; une seule culture, l'alfa ; 3° le Sahara, désert avec quelques oasis (Laghouat, Ghardaya, Ouargla, Biskra, Tougourt).

VI. **Populations.** — 4 125 000 habitants (1891), dont 3 600 000 indigènes, Berbères ou Kabyles et Arabes ; 300 000 Français, 225 000 Européens autres que Français. Les principales villes sont Alger (75 000 hab.), Oran (68 000 hab.), Constantine (45 000 hab.), Bône (30 000 hab.).

VII. **État actuel et avenir.** — Naguère pays barbare, l'Algérie se civilise depuis la conquête française. Elle a des routes (10 000 kil.), des voies ferrées (2 800 kil.). L'agriculture (céréales et vignes) est en progrès. L'industrie commence à naître. Le commerce annuel atteint 420 millions de francs. Pourtant notre colonie est encore loin de se suffire.

III. — TUNISIE

I. A l'est du Maghreb ; 170 000 kilomètres carrés.

II. **Géographie physique.** — Relief accidenté au nord, où se dressent deux soulèvements montagneux (d'une part, monts de la Medjerda ; de l'autre, Djébel Zaghouan) ; plus plat au sud, où se creusent les chotts Melghir, Gharsa et El-Djérid. — Côte rocheuse au nord (golfes de Bizerte et de Tunis), basse et sablonneuse à l'est (golfes de Hammamet et de Gabès).

Climat doux au nord, extrême au sud, alimentant un seul grand fleuve, la Medjerda, et son affluent, l'Oued Melleg.

Au nord, les produits du Tell algérien réussissent ; au sud, ce sont ceux des Hauts Plateaux et du Sahara.

III. **Population et avenir.** — 1 500 000 habitants, presque tous Arabes ou Berbères ; 6 000 Français. Villes principales : Tunis (135 000 hab.), la Goulette, Bizerte, Sfax, Kairouan.

La Tunisie est sous notre protectorat depuis 1883 ; elle a gardé son gouvernement et son administration, mais sous le contrôle de la France. L'occupation française, en rétablissant l'ordre, en développant l'instruction, en créant des routes et des voies ferrées, a plus que doublé les revenus de la Tunisie, qui aujourd'hui se suffit à elle-même.

AFRIQUE INTÉRIEURE

SAHARA[1]

Il est difficile de donner au Sahara des limites précises. C'est, d'une façon générale, la zone nord-africaine terminant à l'ouest la longue série de déserts qui, par la Mongolie, l'Iran et l'Arabie, s'étend d'un bout à l'autre de l'ancien monde. Mais il existe sur le pourtour de cette zone des espaces où la transition est insensible, ce qui rend fort vague la délimitation. Le *désert Arabique*, qui borde la mer Rouge à l'ouest, en fait rationnellement partie au delà du ruban d'oasis que féconde le Nil. Disons, pour préciser, que c'est la région comprise entre le Nil et l'Atlantique, d'une part, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine et les États du Soudan, d'autre part.

Cette immense contrée, encore mal connue malgré les voyages de *Richardson* (Tripolitaine), de *Barth* (Tripolitaine, Aïr, Tchad), de *Gerhard Rohlfs* et *Nachtigal* (Sahara oriental), de MM. *Duveyrier*, *Douls*, etc., mesure, de l'ouest à l'est 4500 kilomètres, du nord au sud 1 800 kilomètres. Sa superficie, 6 200 000 kilomètres carrés, égale presque les deux tiers de la superficie entière de l'Europe.

Relief. — Le Sahara est un des plus frappants exemples des dégradations qui déforment chaque jour insensiblement la face de la terre. Formé d'une maigre carapace de grès qui repose sur une couche de calcaire et que transpercent çà et là des roches éruptives, il n'a cessé et ne cesse de se modifier sous l'influence des agents atmosphériques. Les pluies, en effet, s'infiltrant dans les crevasses du grès, mouillent le calcaire sous-jacent, qui se gonfle et soulève, en les disloquant, les roches de grès qui les recouvrent. Celles-ci,

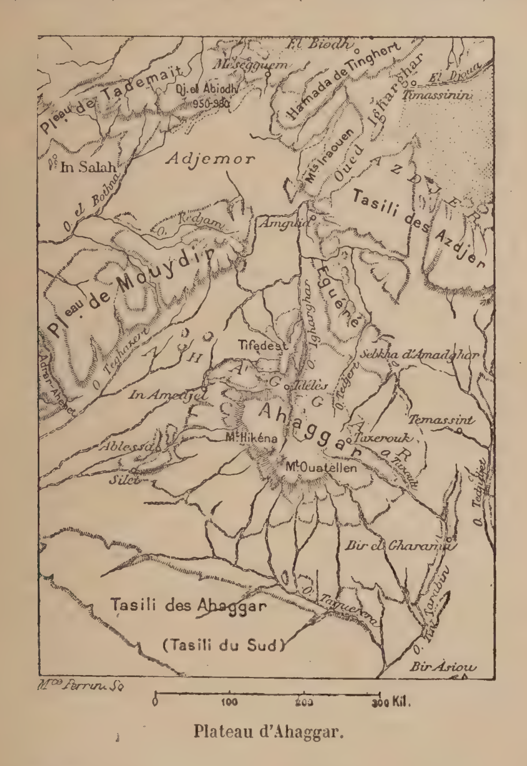
1. Lire principalement : Barth, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Afrika;* Nachtigal, *Sahara und Sudan*; Duveyrier, *les Touareg du Nord*, etc.; Largeau, *le Sahara algérien*, etc.

ainsi soulevées et disloquées, transformées en *gour* ou *ghor* (comme les Arabes nomment ces témoins de colossales érosions), offrent une très grande prise aux influences de l'atmosphère. La lumière, les alternatives d'un climat extrême qui passe brusquement du gel à une chaleur torride, les vents, s'unissent pour désagréger la roche qui, à la longue, s'effrite au point de s'écraser sous le pied. Alors le triage des débris s'opère. Les particules ténues, gypse, argile, calcaire, silice, sont emportées par le vent et vont former dans les bas-fonds des dépôts argileux semblables au lœss de l'Asie centrale. Les quartiers de grès trop lourds restent en place, où l'intérieur s'altère, parfois, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que l'enveloppe extérieure, semblable à un cylindre. Les grains de quartz sont charriés, emportés d'étape en étape, jusqu'à ce qu'à la rencontre d'un obstacle, souvent minime, ils s'accumulent en dunes dont les tempêtes de vent font voler la poussière. Ainsi s'expliquent les contrastes qu'offre le Sahara : les hautes montagnes, demeurées intactes, par suite de leur armature de roches résistantes; les *hamâda* et les *sérir*, plateaux pierreux et caillouteux, anciens socles, non encore désagrégés, de roches aujourd'hui pulvérisées; les déserts de sable (*erg* ou *areg*, *sif*, *ghourd*, *zéméla*, suivant la forme des amoncellements) qui ne cessent de s'accroître par la décomposition de roches nouvelles.

Le Sahara n'est donc point, comme on l'a cru longtemps, un désert entièrement sablonneux et plat, semblable à un ancien fond de mer desséché. Des vallées le creusent parfois plus bas même que le niveau de l'océan ; de larges plateaux s'y étalent, des montagnes le dominent. Son altitude moyenne est de 350 mètres.

On compte dans le Sahara quatre massifs montagneux principaux : à l'ouest, le massif d'*Adrar*, élevé de 600 mètres environ, s'abaissant du côté de l'Atlantique par une série de crêtes parallèles, orientées du nord-est au sud-ouest ; au sud, les monts d'Aïr ou *Asben*, sorte d'ile de roches volcaniques ou granitiques dressée à 1 500 mètres environ, au-dessus d'une plaine de sable; au centre, le plateau d'**Ahaggar**, qui s'élève graduellement, par étages, de 5 à

600 mètres, jusqu'à 2000 environ ; à l'est, les **monts du Tasili**, continués au sud-est par ceux du **Tibesti**, explorés par Nachtigal, composés de deux massifs volcaniques, le *Tarso* (2 500 m.) et l'*Émi-Koussi* (2 600 m. environ). Cette sé-



Plateau d'Ahaggar.

rie de montagnes se prolonge du nord-ouest au sud-est en longue ligne droite.

Les **Hamâda**, plateaux aux rebords abrupts dominant de 100 à 200 mètres les plaines environnantes, sont de vastes étendues rocheuses recouvertes de galets, réduits en général à l'état de cailloux. Un plateau de ce genre s'étend au sud de la province d'Oran. Les plus considérables sont situés entre

les Ahaggar et la Méditerranée : ce sont la *Hamâda de Tingbert*, la *Hamâda de Mourzouk* et la *Hamâda el-Homra*, sur les limites de la Tripolitaine. Ce dernier plateau est long de 600 kilomètres de l'est à l'ouest, large de 200 et situé à une altitude moyenne de 600 mètres. Les **serir** ont la même formation que les hamâda, mais ils sont plus petits et semés d'un gravier plus fin. « On croirait marcher sur des lentilles pétrifiées », dit Rohlfs, en parlant des sérir qui séparent Koufra de la côte.

Les **déserts de sable** s'étendent surtout dans le Sahara oriental. C'est là que s'étend le *désert de Libye*, qui couvre un immense espace triangulaire entre le Nil, la Méditerranée, les monts du Tibesti. Au sud de l'Algérie on trouve un autre désert de sable, appelé proprement *El-Erg*. Le Sahara occidental a, au sud du Maroc, les *dunes d'Iguidi*. Les dunes de sable qui constituent ces déserts affectent de nombreuses formes. Les unes sont longues et ressemblent à des sillons (*erg*, *areg*) ; d'autres sont allongées, assez élevées, taillées en lame de sabre (*sif*, sabre) ; d'autres enfin se dressent comme des montagnes, tantôt rondes (*zéméla*), tantôt pyramidales (*ghourd*). Leur hauteur ne varie pas moins que leurs formes ; quelques-unes atteignent jusqu'à 600 mètres au-dessus du fond des rares vallées qui les sillonnent. Il est certain enfin qu'un mouvement incessant, dû à la direction presque constante des vents, tend à déplacer ces dunes vers le sud-ouest ; mais ces mouvements sont d'une lenteur telle qu'il est difficile de les apprécier et qu'un certain nombre de voyageurs les nient. C'est dans ces déserts que se creusent les cavités les plus basses du Sahara : dans le désert Libyque, les oasis d'*Aradj* et de *Siouah* sont situés respectivement à — 70 et — 30 mètres ; le chott *Gharsa*, en Tunisie (— 20 m.), et le chott *Melghir*, en Algérie (— 31 m.), sont également au-dessous du niveau de la mer.

Climat. — Le trait dominant du climat saharien est sa *sécheresse extrême* qui s'explique de la façon la plus naturelle. Le vent le plus fréquent y est l'alizé du nord-est, qui souffle d'Asie, où il a traversé des contrées arides et sèches ; le peu

d'humidité dont il a pu s'imprégner au passage de la Méditerranée ne profite point au Sahara, car les nuages, arrivant sur un sol extraordinairement échauffé, s'éloignent de leur degré de saturation; ils ne se condensent qu'autour des sommets montagneux, épars çà et là à la surface du désert. Aussi, à part les massifs énumérés, le Sahara est-il dépourvu d'humidité. Des pluies y tombent sans doute, mais rarement et de la façon la plus irrégulière. On ne peut à l'avance escompter les averses. Quand M. Duveyrier visita les Touareg, il y avait neuf ans, lui dirent-ils, qu'aucune pluie sérieuse n'était tombée chez eux. Dans le Touat, jusqu'à vingt ans se seraient passés, au dire sans doute exagéré des indigènes, sans amener la moindre précipitation pluviale.

Cette sécheresse a pour conséquence des *écarts extrêmes dans la température*. Le jour, l'action solaire échauffe les sables jusqu'à des températures excessives; la nuit, l'intensité du rayonnement nocturne provoque d'énormes refroidissements. Dans un même jour, le thermomètre passe souvent de + 2 ou 3 degrés à + 40 à l'ombre. En hiver, les gelées n'y sont pas rares et l'on grelotte sous la tente; en été, on étouffe à l'ombre sous un ciel de plomb.

Hydrographie. — Le Sahara est arrosé trop irrégulièrement pour avoir de véritables rivières. De nombreux ouadi, excavations larges entre deux hautes berges, le sillonnent un peu dans tous les sens, descendant des systèmes montagneux, où le plus souvent se condensent les nuages, pour gagner les cavités les plus creuses. Mais, selon le mot des indigènes, ce sont des « fleuves morts », remplis parfois pour un moment par une averse passagère, le reste du temps n'ayant pas même une goutte d'eau pour désaltérer le voyageur. Quelques rivières, alimentées par des sources, conservent à leur origine un filet d'eau permanent pendant une certaine partie de l'année : sur l'Igharghar, un écoulement régulier se continue même jusqu'à 200 kilomètres des sources les plus éloignées. Partout ailleurs, les eaux ne tardent pas à s'infiltrer dans les graviers, où elles maintiennent leur lit souterrain, à moins qu'elles ne s'enfoncent dans des couches

plus profondes, où elles constituent de véritables nappes artésiennes. Même en temps de crue, leurs eaux, étalées pour un peu de temps sur d'immenses surfaces desséchées, atteignent rarement les bas-fonds des cuvettes marécageuses où débouchent leurs vallées.

Les rivières temporaires sont nombreuses dans le Sahara. Vers la dépression des chotts algériens et tunisiens confluent l'*Oued Djédi*, l'*Oued Mia* (les Cent Rivières) et l'*Oued Igharghar* issu de l'Ahaggar. D'autres, le *Takhatimt*, le *Tafassasset*, le *Sakerret*, nés dans le même massif montagneux, coulent vers le Niger. Seul le désert Libyque n'a aucun réseau hydrographique.

Flore et faune. — Le nom seul de Sahara rappelle le désert. Strabon le comparait à une peau de panthère tachetée. Le fond est formé par l'immense étendue de la pierre aride ou du sable rougeâtre et desséché, çà et là teinté de gris par une végétation poussiéreuse et rabougrie; les taches, ce sont les oasis qui, de place en place, plaquent sur le fond monotone les couleurs vives de leurs dômes verdoyants.

Ce qui cause la stérilité du Sahara, ce n'est point l'absence de terre végétale, ni l'abondance des sables et des pierres, c'est le manque d'eau. Les alluvions limoneuses, éminemment fertiles, couvrent d'immenses surfaces le long des vallées sahariennes; mais quelle que soit la richesse des éléments minéraux qu'elles contiennent, elles restent, faute d'eau, complètement stériles sous ce dur climat : calcinées par le soleil, desséchées par les vents, « pareilles à l'argile battue d'une aire à dépiquer », elles deviennent imperméables à l'air comme à l'eau fluviale, sans que le moindre brin d'herbe y puisse pousser. Les sables eux-mêmes, considérés ailleurs comme improductifs, sont ici moins désolés : perméables à l'air et à l'eau, ils laissent pénétrer l'eau pluviale, la préservent d'une trop rapide évaporation, et produisent, grâce à cette humidité, une végétation spéciale d'arbustes et de graminées traçantes, de chiendents vivaces qui fixent les dunes et les recouvrent çà et là d'une maigre verdure. Les Hamâda eux-mêmes sont rarement dénués de toute végétation. Les

sables ont l'*alfa*, qui pousse par touffes serrées dans les plaines sablonneuses où ses longues racines fibreuses peuvent s'étendre librement; le *cfar*, qui fournit aux chameaux une pâture abondante; l'*alenda*, bel arbrisseau épineux qui atteint jusqu'à 5 mètres. Les plateaux pierreux sont couverts d'*acacias*, de *chardons* et d'une herbe spéciale, l'*aristida*, précieuse pour la nourriture des chameaux. En somme, la flore saharienne est des plus pauvres : au compte de M. Grisebach, il n'y a pas mille espèces végétales dans le Sahara.

La faune est, par une conséquence naturelle, aussi peu variée que la flore. Les gros animaux manquent absolument. Des *gazelles*, le renard du désert ou *fennec*, des *lièvres*, des *hérissons*, quelques *autruches* et surtout des *reptiles*, vipères, lézards, scorpions, habitent seuls les solitudes sahariennes. Le *chameau*, qui peut rester jusqu'à douze jours sans boire, est le seul gros animal qui résiste à la sécheresse d'un pays où les pluies sont toujours problématiques.



Groupe d'oasis.

Où se trouve l'eau dans le Sahara, la végétation prospère, le désert fait place à l'oasis. L'oasis, qui s'étend aussi loin que les canaux de conduite peuvent amener l'eau, est comme une superposition de plusieurs étages de végétation. Le *blé* et l'*orge* croissent au ras du sol, à l'ombre ; l'*olivier*, le *figuier*, l'*abricotier* plus haut ; entre les branches des arbres, la *vigne*, qui y pend en guirlandes; enfin, en plein soleil, le *palmier dattier*, qui s'élève jusqu'à 20 et 30 mètres et porte des fruits d'autant plus sucrés et abondants qu'il a plus, suivant le dicton arabe, « les pieds dans l'eau et la tête dans le feu ». La présence de l'eau en nappes continues sous certains points de la surface du sol permet de remédier à la sécheresse de

cette surface elle-même : il suffit d'aller l'y chercher et de la faire jaillir par le forage de puits artésiens.

Bien éparses sont, malgré tout, les oasis à la surface du grand désert, dont elles ne couvrent pas la trentième partie. Les plus florissantes sont celles du Sud-Algérien, *Laghouat*, *Biskra*, *Tougourt*, *Ghardaya*, *Ouargla*. Au sud du Maroc sont les oasis de *Tafilelt*, de *Figuig*, et plus bas celles de l'*Adrar*. Au centre se trouvent celles du *Touat*, que le Maroc revendique et que la France réclame avec raison, celles d'*Aïr*, celles de l'*Ahaggar*, de *Ghadamès* et de *Ghat*. A l'est, enfin, sont les oasis de *Kaouar* et de *Bilma*, celles du *Tibesti*, et enfin celle de *Koufra*, à la limite du désert Libyque. Le commerce du sel, qu'on trouve en abondance dans les chotts, constitue, avec les produits agricoles, la seule ressource des habitants du Sahara.

Populations. — Le Sahara n'est pas inhabité, comme on l'a cru longtemps; mais la population en est naturellement très restreinte. On ne l'évalue pas à plus de 500000 habitants. Ils habitent les oasis, où ils se livrent à la culture; ils pratiquent même certaines industries spéciales, comme la confection des étoffes en poils de chèvre ou de chameau, la fabrication des étriers, brides, selles, nattes, lances, poignards, ustensiles de ménage, le travail des dents d'éléphants. Quelques-uns parcourent en nomades les immenses solitudes du désert.

Ces habitants appartiennent à trois races, berbère, arabe, tibbou. Les **Berbères**, divisés en tribus (*Béni-Mzab* dans le Sahara algérien ; *Touareg* ou *Imochagh* dans l'Ahaggar, l'Adrar et l'Aïr; *Ghadamésiens*, dans les oasis de la Tripolitaine), sont les anciens possesseurs des côtes méditerranéennes, refoulés vers l'intérieur au temps de la conquête arabe. Les **Arabes** sont en possession du Sahara occidental et des grandes oasis de l'est, comme Koufra. Les **Tibbou**, qui peuplent seulement le Tibesti, sont une population fort ancienne, tenant le milieu pour la couleur entre les nègres du Soudan et les Berbères au teint jaunâtre; ils passent pour les meilleurs chameliers du Sahara.

Tous ces peuples diffèrent les uns des autres par la langue ou le dialecte, les mœurs, l'organisation sociale. Mais il existe entre eux un lien commun, la religion : tous sont musulmans et font partie d'une de ces nombreuses confréries religieuses qui ne cessent d'armer contre les étrangers le fanatisme de ces populations arriérées. Les principales de ces confréries sont les *Khouann* (Tunisie, Kabylie, Sahara algérien), les *Oulad-Sidi-Cheikh* (Sahara oranais), l'*El-Bakkaï* (Timbouctou), l'*Es-Snoussi* (Tripolitaine, Fezzan). De toutes ces confréries, la dernière est la plus dangereuse; les affiliés ne reculent devant aucun moyen, même devant l'assassinat, pour arrêter l'infidèle qui souille de sa présence le territoire sacré de l'Islam. Ce sont des musulmans fanatiques qui, en 1881, massacrèrent la mission du colonel Flatters; ils rendent de plus en plus difficiles les relations et les voyages à travers le Sahara.

État actuel et avenir du Sahara. — Tel qu'il est aujourd'hui, le Sahara est un des pays les plus tristes du monde. Peu habité, peu habitable, il ne peut alimenter qu'un petit commerce de poudre d'or, d'ivoire, de plumes d'autruche, et surtout de fruits. Des voyageurs le parcourent; il existe entre Maroc, Fez, Alger et Tripoli, d'une part, Timbouctou et Kouka, sur le Tchad, de l'autre, des routes cheminant le long des ahreg, d'oasis en oasis; des marchands les suivent. Mais on fait 30 à 35 kilomètres par jour, 60 quand il le faut pour avoir de l'eau; on part au commencement de novembre, on arrive à la mi-décembre. Le Sahara est un des pôles négatifs de la civilisation : il forme comme une tache sur la carte à la porte de l'Europe.

L'action de la France, sous l'influence de laquelle un accord franco-anglais du mois d'août 1890 a placé le Sahara occidental, aura sans doute les plus heureuses conséquences pour ce pays. Les Français feront dans la moitié occidentale du grand désert ce qu'ils ont déjà accompli dans les parties voisines de l'Algérie. Ils étendront les cultures par des forages de puits artésiens analogues à ceux qui fécondent actuellement l'Oued Righ. Le projet d'une Médi-

terranée intérieure étant impraticable, puisque le Sahara est beaucoup plus élevé que la mer, ils établiront de l'Algérie au Niger ou au Tchad une grande voie transsaharienne dont les



Projets de chemins de fer transsahariens.

amorces s'avancent déjà, en Algérie, jusqu'à Aïn-Séfra, à l'ouest, jusqu'à Biskra, à l'est. Ils introduiront à leur suite des mœurs plus douces, la pratique de la vie agricole, quelques industries, des rudiments de civilisation. Le Sahara, lieu de transit entre le Soudan et l'Europe, sera transformé.

Il est certain du reste que le Sahara fut, à une époque reculée, beaucoup plus riche qu'il ne l'est aujourd'hui. Il s'y élevait des arbres, dont on retrouve les troncs pétrifiés en maint endroit du désert; des éléphants et des rhinocéros, représentés sur des roches sculptées dans les montagnes du Fezzan, du Sud-Oranais, du Maroc, remplaçaient alors les chameaux; on y voyait des jardins aujourd'hui abandonnés, des ksour, des plantations de palmiers maintenant délaissées. Mille preuves attestent que le Sahara eut autrefois comme une ère de richesse. Ce sont les déprédations de l'homme qui ont amené sa décadence. La prospérité que la barbarie ruina, est-il chimérique d'espérer que la civilisation saura la faire renaître?

RÉSUMÉ

I. Le Sahara est la zone subtropicale sèche de l'Afrique du Nord. Il s'étend du Nil à l'Atlantique, entre les pays méditerranéens et le Soudan. Superficie : 6 200 000 kilomètres carrés.

II. **Relief.** — Exemple frappant de la déformation terrestre. Les roches se désagrègent sous les influences atmosphériques, et leurs éléments constituent les dunes de sable. Mais le Sahara a un relief comme les autres pays : des montagnes (massif d'Adrar, Asben, Ahaggar, monts du Tibesti, 2 600 m.), des plateaux pierreux (hamàda ou sérir), des déserts de sable (désert de Libye, El-Erg, dunes d'Iguidi), où des fonds sont situés jusqu'à 70 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée.

III. **Climat.** — Sécheresse extrême : les pluies ne manquent pas, mais sont irrégulières et se font attendre parfois pendant plusieurs années. — Par suite, température extrême : étés brûlants, hivers froids, jours torrides, nuits glacées.

IV. **Hydrographie.** — Point de rivières régulières, mais de souadi temporaires. A citer : l'O. Djédi, l'O. Mia, l'O. Igharghar, qui coulent vers les chotts algériens et tunisiens; le Takhatimt, le Tafassasset, le Sakerret, qui coulent vers le Niger.

V. **Flore et faune.** — Faute d'eau, la flore est très pauvre (arbrisseaux épineux et graminées traçantes); la faune ne comprend que de petites espèces (gazelles, lièvres, reptiles). Toute la végétation est limitée aux oasis (cultures, arbres fruitiers). Les principales oasis sont : Laghouat,

Biskra, Tougourt, dans le Sud-Algérien; Tafilelt, Figuig, au sud du Maroc; le Touat, Aïr, Ghadamès, Ghat, au centre; Koufra, à l'est.

VI. **Populations.** — 500 000 habitants. Berbères (Beni-Mzab, Touareg, Ghadamésiens), Arabes, Tibbou. Tous sont musulmans fanatiques, par suite dangereux à l'Européen.

VII. **État actuel et avenir.** — Le Sahara, qui eut autrefois une ère de prospérité, est aujourd'hui pauvre : culture restreinte, industrie rare, commerce très faible de caravanes avec la côte et le Soudan. Sous l'influence de la France, la prospérité renaîtra : l'agriculture sera améliorée par le forage de puits artésiens; le commerce favorisé par la construction d'un transsaharien.

SOUDAN CENTRAL

Comme au Sahara, il est difficile d'assigner des limites précises au Soudan, au « pays des nègres », suivant le sens du mot arabe sous lequel on désigne cette région africaine. C'est, d'une façon générale, la zone humide, par suite riche et peuplée, qui s'étend au nord de l'Équateur jusqu'au Sahara, la zone sèche et déserte. Mais où s'arrête le Sahara, où commence le Soudan? Il n'existe entre eux aucune ligne bien nette de démarcation. La transition de l'un à l'autre se fait insensiblement; c'est peu à peu que la végétation étique du Sahara devient riche et abondante jusqu'à étaler, au sud du Soudan, la luxuriance des tropiques. On peut dire seulement que le Soudan est compris à peu près entre les 18e et 6e degrés de latitude nord.

Le Soudan s'étend dans toute la largeur de l'Afrique. De l'océan Atlantique à l'océan Indien, par delà l'Éthiopie, règnent sans interruption les conditions climatiques spéciales qui donnent au Soudan son caractère propre. Mais, pour la commodité de notre étude, nous diviserons cet immense espace en trois parties : nous avons déjà considéré à part le Soudan oriental ou Soudan Égyptien; nous distinguerons encore le Soudan central et le Soudan occidental, que l'on commence à nommer le Soudan Français. La variété

du relief autorise cette division. Le Soudan forme en quelque sorte trois cuvettes juxtaposées : l'une donne ses eaux au Nil, l'autre au Niger ; les eaux du Soudan central vont au lac Tchad, à part celles qu'entraînent au Niger le Sokota, la Koutouna, le Bénoué.

Le Soudan central a été visité maintes fois par les Européens, depuis l'expédition du major *Denham*, du docteur *Oudney* et du lieutenant *Clapperton* qui entrèrent à Kouka, en 1823. La première grande exploration fut celle qu'entreprirent, en 1849, *James Richardson*, *Overweg* et *Barth* ; les deux premiers ne tardèrent pas à succomber ; Barth, resté seul, visita le Bornou et le Haoussa, fit un long séjour à Timbouctou, où la fièvre le retint plusieurs mois, parcourut de nouveau le Haoussa, séjourna longtemps à Kouka, sur les bords du Tchad, où le rejoignit le voyageur *Vogel*, et regagna la Méditerranée à Tripoli, en 1855. Plus tard vinrent *Rohlfs* et le docteur *Nachtigal* : celui-ci explora successivement le Fezzan, le pays des Tibbou, le Bornou et les bords du Tchad, le Baghirmi, le cours du Chari et revint en Europe par le Dar-Four et l'Égypte (1869-1874). La dernière exploration est celle que le lieutenant de vaisseau français *Mizon* vient de faire par le Bénoué dans l'Adamaoua : bien accueilli par le sultan Zoubir, chef de ce pays, il a séjourné quatre mois et demi à Yola, sa capitale, et gagné ensuite le Congo français par les pays situés à l'est du Cameroun et la Sangha (1890-1892). Malgré ces voyages il reste bien des régions encore inexplorées dans le Soudan central[1].

Relief. — Le Soudan central a l'apparence d'une vaste plaine dont le Tchad occupe, à une altitude de 250 à 270 mètres, la partie la plus déprimée.

Quelques montagnes ferment ce bassin à l'est ; un plateau, que dominent çà et là des massifs isolés, comme les escarpements abrupts des *monts Ghéré*, s'y élève insensiblement

1. Sur le Soudan central, lire : Barth, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Africa ;* — Nachtigal, *Sahara und Sudan....* Une partie du voyage de ce dernier, *Deux Mois au Tibesti, Voyage du Bornou au Baghirmi*, a paru dans le *Tour du Monde*, 1880, 2[e] semestre.

jusqu'aux *monts du Tibesti* et au *Djébel Marra* qui se font suite en demi-cercle. Au sud-ouest, d'autres montagnes se dressent également : ainsi le *mont Mendif*, non encore exploré, ancien volcan, croit-on, dont la hauteur atteint 2 000 mètres; les *monts Padogo*, granitiques, peu élevés, mais coupés de gorges profondes, hérissés de pointes et de crêtes, couverts de fourrés d'arbustes qui, au dire de Rohlfs, en rendent l'escalade très difficile ; le *mont Alantika*, auquel Barth assigne de 2 500 à 3 000 mètres d'élévation ; le *Yakoba*, vaste massif montagneux que domineraient, d'après Rohlfs, certains sommets hauts de 2 000 mètres.

Mais, dans l'ensemble, aucune chaîne continue n'entoure cette grande dépression. Des plateaux en terrasse ou des plaines à peine ondulées mènent insensiblement du Tchad vers le Congo au sud, vers le Bénoué à l'ouest, vers le Sahara au nord : de ce dernier côté, quelques rangées de dunes ou le rebord de quelques hamâda rocheux indiquent moins le commencement du désert que ne le fait le changement de la végétation.

Climat. — Le météorologiste Voeikof, dans son livre sur les *Climats de la Terre* (die Klimate der Erde), définit le Soudan « un pays de moussons très caractérisées ». On y constate, en effet, l'alternance remarquablement régulière d'une saison pluvieuse et d'une saison sèche.

La saison sèche est l'hiver. Le soleil se trouve alors dans l'hémisphère austral vers le tropique du Capricorne ; les courants d'air convergent tous vers la dépression centrale du Congo, et dans le ciel soudanien ne passent que des vents du nord et du nord-est, venus du Sahara, par conséquent secs à l'extrême. Avec l'été tout change : le soleil, revenu dans l'hémisphère boréal, darde ses rayons sur le Sahara, dont les sables surchauffés forment un immense foyer d'appel ; du golfe de Guinée comme de l'océan Indien accourent des vents chargés en abondance de vapeurs, de lourds cumulus s'entassent dans le ciel, et les pluies s'abattent, abondantes et drues, parfois pendant des jours entiers, avec un formidable accompagnement d'éclairs et de tonnerre.

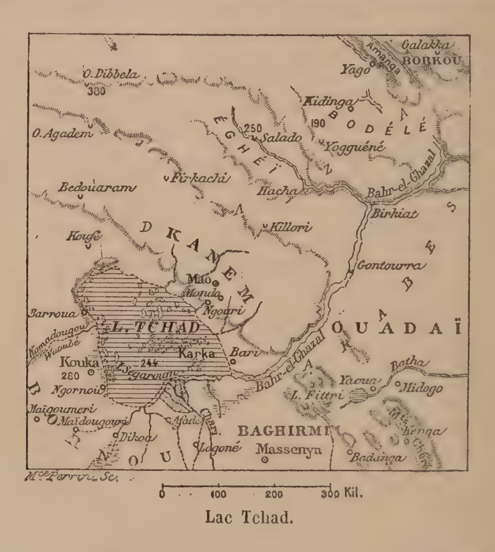
La quantité de pluie qui tombe n'est point partout la même. Les parties les plus proches de la mer, les premières touchées des nuages, en absorbent la plus forte part : la côte de Guinée compte par an 250 jours pluvieux ; sur le Bénoué, les pluies durent six mois, d'avril en octobre. Puis les premiers nuages et les derniers de la saison, moins lourds, étant taris par les saignées des orages de la côte, la saison des pluies s'amoindrit : dans le Bornou, elle n'est plus que de trois mois. Tout au nord, aux confins du désert, dans le Kanem et le Ouadaï, parviennent seuls quelques nuages, en juillet et août ; l'eau tombée y est presque insignifiante.

Le climat soudanien se ressent de l'influence modératrice de ces pluies. Perdu loin de la mer, au centre d'un immense continent, le Soudan n'est soumis qu'en hiver, pendant la saison sèche, à ces écarts brusques de température qui caractérisent les climats continentaux, en particulier celui du Sahara voisin : le thermomètre peut alors, surtout en avril, vers la fin de la saison sèche, monter, le jour, jusqu'à 45 degrés à l'ombre, tandis qu'il descend, la nuit, jusqu'à 13. La saison des pluies ne connaît point ces écarts : l'humidité constante empêche l'air de s'échauffer le jour au delà de 30 ou 32 degrés en même temps que, par la suppression du rayonnement nocturne, elle l'empêche de se refroidir, la nuit, au-dessous de 27 ou 28 degrés. A cette saison le climat est donc invariable. Parfois l'écart des températures entre les diverses heures de la journée ne dépasse pas un cinquième de degré.

Hydrographie. — Arrosé par les pluies abondantes des tropiques, le Soudan possède une mer intérieure et deux fleuves qui vont s'y perdre.

L'un de ces fleuves, le *Yéou*, coule, de l'ouest à l'est, sur 800 kilomètres ; mais, comme il se développe sous les 13e et 14e degrés de latitude, c'est-à-dire déjà au nord du Soudan, où les pluies sont plus rares, c'est en somme un piètre cours d'eau, chapelet de mares plus que fleuve véritable, ne s'enflant que pour trois ou quatre mois, quand tombent les pluies. L'autre, qui se jette par un delta, a nom le *Chari* ;

sa source est inconnue; Nachtigal l'a remonté pendant 500 kilomètres sans la trouver; on sait seulement qu'il reçoit un affluent aussi considérable que lui, le *Logon*, dont la source reste aussi à découvrir. Mais tous les deux viennent du sud et la masse d'eau qu'ils forment est considérable. A la fin de la saison sèche, la branche principale du delta a près de 1 kilomètre de large et le courant y possède une vitesse de 1 mètre à 1 m. 50 par seconde. Pendant la saison



Lac Tchad.

des pluies, ils s'étalent en nappes marécageuses s'étendant à perte de vue à travers les forêts et les savanes.

La mer intérieure est le lac **Tchad** ou *Tsâdé*. Son nom signifie « grand amas d'eau ». Elle a en effet, d'après Nachtigal, une superficie moyenne de 27 000 kilomètres carrés, l'étendue de la Sicile. Mais des îlots, nombreux surtout à l'est, en rétrécissent la surface peut-être d'un tiers. En outre, la profondeur manque au Tchad ; on y voyage à cheval ; il n'a pas plus de « deux hauteurs d'homme », disaient les indigènes ; Overweg, qui l'a exploré en partie, y a relevé la

profondeur maxima de 6 mètres. Enfin, particularité curieuse pour une mer qui ne s'épanche vers aucune autre, cette grande nappe a ses eaux douces. Cette mer est moins un lac qu'une inondation permanente. Comme toutes les inondations, son étendue varie. A la fin des sécheresses, sauf au nord, où il est bordé de dunes sablonneuses amassées par le vent, il a ses rives couvertes de coulées marécageuses et de fondrières, moitié terre et moitié eau, qui, dès que surviennent les pluies, disparaissent sous le lac, dont l'étendue serait portée à 50 000 kilomètres carrés. Il s'épanche alors vers le *Bahr el-Ghazal*, effluent et non affluent, dans les dépressions orientales du Bodélé et de l'Egaï.

Richesses naturelles du Soudan. — Au point de vue de la végétation, le Soudan, d'abord presque désert, puis steppe, savane, enfin forêt, forme la transition entre le Sahara et l'Afrique équatoriale.

Le Soudan du Nord, c'est d'abord le Sahara, dunes sablonneuses, rochers arides. Mais bientôt dans le ciel et sur le sol, de petits changements s'observent l'un après l'autre : au lieu du vent continu de nord-est, se fait parfois sentir, au fort de l'été, une brise du sud, apportant un air plus humide et de légères pluies : une plante nouvelle, puis une autre apparaissent; les arbustes, jusque-là rampants et rares, s'élèvent, se multiplient, deviennent arbres, bosquets. Mais ces premières essences restent celles des pays secs, acacias et mimosas au feuillage rare ; la terre n'est pas encore assez féconde pour qu'on la puisse cultiver avec fruit. C'est le *bush*, taillis et steppe, où pullule la vie animale : antilopes et gazelles voyageant en troupeaux ; buffles ; autruches ; éléphants se suivant en ordre de bataille, mâles à l'avant et à l'arrière-garde, femelles et petits au centre; hippopotames cachés dans les roselières, près des eaux ; termites ; oiseaux innombrables ; hérons, cigognes, pélicans, oies, canards, en troupes sur les mares ; serpents et scorpions venimeux ; et, dans l'air, après chaque pluie, moustiques et mouches en telle abondance que le voyageur, pour s'en protéger, doit, au risque de s'enfumer, entretenir sous sa tente un feu continuel.

Vers le Tchad commencent à se montrer les cultures. Les arbres atteignent tout leur développement, palmiers doum, palmiers deleb, kouka ou baobabs. L'homme apparaît, et avec lui les cultures, les espèces animales domestiques remplaçant les bêtes sauvages que l'homme a combattues et écartées pour sa préservation. Les principales cultures sont les mêmes que celles des populations du Nil, doukhn et dourra, céréales, maïs, riz, arachide, sorgho, légumes. A peine les mares sont-elles devenues accessibles après les pluies, que dans la boue on jette déjà les semences de la moisson prochaine, qui, sous ce climat de feu, met quelques semaines pour germer, se développer, fructifier, mûrir. Pour les animaux domestiques, il n'y a que peu de différence entre ces régions tropicales du Soudan et les côtes du Maghreb : chevaux et bœufs, ânes, brebis et chèvres, prospèrent dans les pays riverains du Tchad.

Enfin, dans le Baghirmi méridional et sur le bas Bénoué s'annonce la végétation tropicale. Les prairies n'ont plus rien de la steppe, tour à tour verdoyante et desséchée : les hautes herbes, éternellement vertes et fraîches, y foisonnent. Les cultures n'apparaissent plus qu'en clairière. La forêt vierge se dresse où les arbres à feuillage médiocre, comme l'acacia, ne sont plus représentés que par de rares espèces : c'est une flore nouvelle, puissante, feuillue qui fait son apparition : tamariniers, cotonniers, bambous, cocotiers, bananiers, lianes à caoutchouc ; au premier rang de ces essences vient l'arbre à beurre, ou *karité*, dont le fruit, de la grosseur d'une noix, renferme une sorte de beurre végétal propre à la cuisine, à l'éclairage, au pansement des plaies, à la fabrication des savons et des bougies. La taille de ces arbres est gigantesque ; leur tronc mesure plusieurs mètres de diamètre, et leur richesse en sève est telle qu'ils défient les incendies qu'allument parfois les indigènes dans les hautes herbes. Toute la faune tropicale s'agite sous la forêt vierge ; les plus grosses espèces, singes cynocéphales, lions, éléphants, hippopotames, rhinocéros, crocodiles, et tout le peuple des insectes, scorpions, fourmis, termites et vers. Les petits ne sont pas les moins à redouter du voyageur : ces termites, qui élè-

vent pour demeures des pyramides de 12 mètres de hauteur, de 60 de circonférence, rongent entièrement les campements assez imprudents pour s'établir près d'eux; les fourmis dévorèrent le lit du docteur Barth, placé à terre; l'explorateur en ayant posé un autre sur plusieurs pieux solides et très élevés, celui-ci eut le même sort deux jours après.

Les richesses agricoles ne sont pas, au reste, les seules ressources qu'offre le Soudan. Des mines y ont été reconnues en maint endroit : le Bornou a du fer, le Sokoto de l'antimoine, du fer et de l'étain, le Baghirmi de l'argent, le Ouadaï de l'or en paillettes et en filons.

Populations. — 12 millions d'hommes environ habitent le Soudan central. Sans les guerres qui le dévastent perpétuellement, la population serait beaucoup plus considérable. De nombreux esclaves sont entraînés chaque année vers la Tripolitaine et le Maroc.

Les habitants professent presque tous la religion musulmane. Mais ils appartiennent à des races très diverses. Le riche Soudan a toujours été, en effet, un centre d'attraction pour les peuples des régions plus déshéritées du nord; celles-ci y ont afflué à mainte reprise, se mélangeant plus ou moins au fond primitif de la population et formant par des croisements sans nombre des tribus très différentes par le type physique et par la langue. Pourtant on peut, ce semble, retrouver comme trois couches d'immigration qui se sont successivement déposées sur le sol soudanien : 1° on reconnaît une population primitive, très noire et fort laide, présentant tous les caractères des races nègres; elle est représentée par les *Kanouri* du Bornou, les *Marghi*, les *Mousgou*, les *Mandara*, qui habitent au sud du Tchad, les *Haoussaouas* dispersés entre ce lac et le Niger; 2° à côté, on aperçoit des populations aux formes sveltes, aux extrémités grêles, aux traits menus, plus fins et plus beaux que ceux des nègres : tels les *Kanem-Bou*, qui habitent à l'angle nord-est du Tchad; tels les *Dâya*, qui vivent de l'agriculture dans les dépressions de l'Égaï et du Bodélé; tels surtout les *Peuls*, qu'on nomme aussi *Fellata* ou *Fellân*, hommes rouge brun,

aux traits presque européens, à l'intelligence remarquable, qui peuplent, dans le Soudan central, le Sokoto et l'Adamaoua, toute la région située entre le Tchad et le Niger. Ce sont des étrangers qui vinrent du nord, probablement de l'Égypte[1], peut-être à la suite d'un changement de climat, s'il est vrai, comme l'admettent certains savants, que les pluies aient cessé sur l'Afrique septentrionale et que le sol se soit asséché; 3° enfin on trouve, au nord principalement, un autre type, le type arabe, répandu dans la région steppeuse propre aux grandes chevauchées de la vie nomade et propice aux incursions sur les terres des colons voisins : ainsi les *Arabes* du Ouadaï et les *Oulad-Sliman* du Kanem.

État politique et avenir du Soudan central. — Le Soudan central n'a aucune unité politique. A différentes reprises, de grandes dominations s'y sont essayées, mais n'y ont pas duré. Ainsi, au commencement du siècle, un Arabe, le cheikh Mohammed el-Kanémi, fondait un empire au Bornou. Ainsi, en 1802, un marabout, Othman le Damfôdié, soulevait les Peuls du Haoussa contre les païens du Soudan central et créait l'empire de Sokoto. Ainsi, depuis trente ans, les Arabes du Ouadaï entassent conquête sur conquête, s'emparent successivement du Baghirmi, du Dar-Rounga, du Kanem, et projettent d'annexer le Soudan égyptien. Ces empires, élevés en un clin d'œil, s'effondrent de même; aucune immigration ne venant les aviver dans les royaumes qu'ils ont établis, les conquérants s'absorbent vite parmi les conquis, qui recouvrent leur indépendance et leur fractionnement en tribus séparées.

On compte actuellement dans le Soudan central quatre États principaux.

Le *Ouadaï* est le plus oriental : étendu aujourd'hui sur le Baghirmi, le Fitri, le Kanem, le Dar-Rounga, il compte en tout 2 600 000 habitants, musulmans affiliés à la secte d'Es-

1. La question est controversée; mais leurs traits offrent une ressemblance remarquable avec ceux des anciens Égyptiens. Leurs maisons mêmes, d'après le lieutenant Mizon, sont une réminiscence de l'architecture égyptienne.

Snoussi, les plus fanatiques qui existent dans l'Afrique septentrionale. La capitale actuelle est *Abechr* ou *Abéché* (20 à 30 000 hab.), sur la route de caravanes qui mène de Khartoum au Tchad; plus au nord est l'ancienne capitale, aujourd'hui en ruines, *Ouara*, où fut assassiné Vogel en 1856; la capitale du Baghirmi est *Massenya*, située au milieu des cultures, dans l'immense plaine du bas Chari : avant le siège que lui fit subir, en 1871, le sultan du Ouadaï, elle comptait 20 000 habitants.

Au centre est le *Bornou*, sur la rive occidentale du Tchad. C'est l'État le plus peuplé du Soudan central, puisqu'il possède 5 millions d'habitants sur une superficie de 140 000 kilomètres carrés, c'est-à-dire 36 habitants au kilomètre carré. C'en est en même temps la région la mieux connue : Barth, Vogel, Rohlfs, Nachtigal, bien accueillis par le sultan Omar, y firent de longs séjours et nous en ont laissé de nombreuses descriptions. Le Bornou forme théoriquement un sultanat indépendant sous la domination d'un seul maître, souverain absolu, qui réside à Kouka. Mais, malgré une armée permanente de 3 000 hommes armés de fusils et de quelques canons, l'autorité de ce chef est des plus précaires. En réalité, ses vassaux sont indépendants; ils disposent sans contrôle de la vie de leurs sujets, font razzias sur razzias, et bravent leur suzerain sans qu'il ose leur déclarer la guerre. La capitale du Bornou est *Kouka*, qui, d'après Nachtigal, aurait une population de 50 à 60 000 habitants, et 120 000 avec la banlieue : elle est située sur la rive occidentale du Tchad. Les autres grandes villes sont *Sinder*, à la limite du désert, où arrivent les caravanes de l'Aïr, *Ngornou* au sud de Kouka, *Doloo* (30 000 hab., d'après Rohlfs), la capitale du Mandara, et *Karnak-Logon*, sur ce fleuve.

A l'ouest sont deux grands États peuls, formés des débris de l'empire de Sokoto. L'un s'appelle le Sokoto, l'autre l'Adamaoua. Le **Sokoto**, le plus septentrional des deux, s'étend au sud du Sahara jusqu'au delà du Niger, d'une part, et jusqu'au delà du Bénoué, de l'autre. Il a pour chef le sultan de Sokoto, qui est le chef religieux de tous les Fellân et porte le titre de commandeur des croyants, comme le sultan de

Constantinople et le sultan du Maroc. La résidence actuelle du chef des Peuls est la petite ville de *Wourno*; mais la capitale véritable est *Sokoto*, qui occupe une remarquable position commerciale; elle compta au commencement du siècle jusqu'à 120 000 habitants; elle n'en a plus que 8 000. Les autres villes dignes d'une mention sont *Kano* (35 000 hab.), la ville la plus commerçante du Soudan central après Kouka; *Bida* (90 000 hab.), capitale de l'Etat vassal de Noupé; *Ilorin* (70 000 hab.), dans l'Etat vassal du Yorouba.

L'**Adamaoua** est situé au sud du Bénoué. Il est placé sous la domination d'un sultan qui reconnaît la suprématie religieuse du sultan de Sokoto. La capitale est *Yola* (15 000 hab.), où a séjourné le lieutenant Mizon du 20 août au 15 décembre 1891; la ville la plus peuplée et en même temps la plus active est *Ngaoundéré*, qu'il a traversée et à laquelle il attribue de 25 à 30 000 habitants.

Cette région soudanienne, si riche et si divisée, devait nécessairement exciter les convoitises des nations européennes, toujours en quête de débouchés nouveaux. Le lac Tchad est un des points de l'Afrique vers lequel on se hâte le plus fiévreusement.

L'*Angleterre* a pris pied sur le Bas-Niger. Une grande Société commerciale, la Royal Niger Company, pourvue d'une charte royale lui permettant d'exercer des droits souverains, a acheté les comptoirs de deux Sociétés françaises rivales (1885), et, désormais seule maîtresse du fleuve, elle a créé des comptoirs sur le Niger et le Bénoué; en 1887, elle a proclamé son protectorat sur le Bas-Niger jusqu'à Lokodja, et sur le Bénoué jusqu'à Ibi. En vertu de la convention anglo-française du 5 août 1890, la zone d'influence anglaise s'étend aujourd'hui sur l'empire de Sokoto jusqu'à une ligne tirée de Saï, sur le Niger, à Barroua, sur le Tchad. Toutefois la Compagnie anglaise doit respecter la libre navigation du Niger et du Bénoué.

L'*Allemagne*, établie au Cameroun, sur la côte orientale du golfe de Guinée, depuis 1884, a tenté d'abord de disputer le Bénoué à la Royal Niger Company. Aujourd'hui elle essaie

de prolonger sa colonie jusqu'à l'Adamaoua : les missions qui ont été envoyées dans ce but sont restées jusqu'à ce jour infructueuses. L'existence de hautes chaînes montagneuses entre les deux pays et l'absence de rivières navigables rendront difficile l'établissement des relations.

La *France*, elle aussi, se hâte vers le Tchad par deux routes différentes, à la fois par le nord et par le sud. La convention anglo-française du 5 août 1890, en plaçant dans la zone d'influence anglaise les pays du Bénoué et du Sokoto, attribuait en même temps à la zone d'influence française le Sahara et le Soudan septentrional, jusqu'à la ligne reliant Saï au Tchad, et, depuis ce temps, plusieurs missions travaillent à relier le Tchad, d'une part à l'Algérie à travers le désert, de l'autre au Sénégal par le moyen Niger : en ce moment même, un officier français, le capitaine Monteil, est en marche de Saï vers Barroua, où peut-être il est arrivé. D'un autre côté, diverses explorations ont été tentées pour relier les possessions françaises du Congo aux rives méridionales de la mer soudanienne. Crampel est mort dans une tentative de ce genre (avril 1891) ; d'autres ont repris son œuvre, qu'ils espèrent mener à bonne fin. Le récent voyage du lieutenant Mizon a déjà fait connaître et aimer la France dans l'Adamaoua : le nouveau voyage qu'il entreprend à cette heure même (août 1892) aura peut-être pour effet d'étendre notre influence jusqu'au Tchad lui-même.

RÉSUMÉ

I. Le Soudan est la zone humide qui s'étend au sud du Sahara, d'un bout à l'autre de l'Afrique, entre les 18e et 6e degrés de latitude nord Ses principaux explorateurs ont été Barth, Rohlfs, Nachtigal et le lieutenant français Mizon (1890-92).

II. **Relief.** — Le Soudan central est une vaste plaine s'élevant, en terrasses insensibles, du centre, le Tchad, aux extrémités ; il n'y a de montagnes véritables que sur quelques points du pourtour : tels : les monts du Tibesti et le Djébel Marra, à l'est ; les monts Mendif et Padogo, au sud ; le mont Alantika et le Yakoba, au sud-ouest.

III. **Climat.** — Pays de moussons : une saison sèche et en même temps à la température excessive, l'hiver ; une saison pluvieuse et d'une chaleur uniforme, l'été. La durée de cette saison pluvieuse, caractéristique du Soudan, diminue du sud au nord.

IV. **Hydrographie.** — Deux rivières, l'une peu abondante, le Yéou, l'autre considérable, le Chari, grossi du Logon, vont se perdre dans le grand lac Tchad, peu profond (max. 6 m.), mais très étendu (en moyenne 27 000 kil. carrés).

V. **Richesses naturelles.** — La richesse végétale augmente du nord au sud. On trouve d'abord le bush, taillis et steppe, verdoyant ou brûlé, suivant la saison ; puis les cultures, doukhn, céréales, maïs, riz, sorgho, arachides ; puis la forêt vierge, formée de cotonniers, de cocotiers, de bananiers, de lianes à caoutchouc, d'arbres à beurre ou karité, peuplée par toute la faune tropicale, lions, éléphants, hippopotames, crocodiles, etc.

VI. **Populations.** — 12 millions d'habitants, presque tous musulmans, mais très divers de race : les uns sont des nègres plus ou moins mélangés, représentant le fond primitif de la population (Haoussaouas, etc.) ; d'autres sont des émigrants déjà anciens venus du nord (Peuls ou Fellân, etc.) ; d'autres enfin sont des peuples du désert qui, peu à peu, s'insinuent dans les régions sèches du nord soudanien (Oulad-Sliman...).

VII. **État politique et avenir.** — Aucune unité politique ; quatre grands États, avec royaumes vassaux très insoumis : Ouadaï, capitale Abechr ; Bornou, capitale Kouka ; Sokoto, capitale Sokoto, villes principales, Kano, Bida, Ilorin ; Adamaoua, capitale Yola. — Aussi les Européens se hâtent-ils vers le Tchad ; les Anglais, par le Bas-Niger et le Bénoué ; les Allemands, par le Cameroun ; les Français, par le Sahara, le Sénégal et le Congo.

SOUDAN OCCIDENTAL

Le Soudan occidental forme le vaste parallélogramme compris entre le Niger, le golfe de Guinée, l'océan Atlantique et le Sahara : c'est, à proprement parler, le bassin du Niger.

Il est encore assez mal connu. Les premiers voyageurs qui nous l'ont révélé sont l'Écossais *Mungo-Park*, qui explora le cours du Niger jusqu'aux rapides de Boussa, où il fut tué par les indigènes (1795-1806), le Français *René Caillié* (1827), qui partit de Sierra Leone et fit un long séjour à Timbouctou, et l'Allemand *Oskar Lenz*, qui, en 1880, alla du

Maroc au Sénégal par Timbouctou et le Niger moyen. Depuis leurs explorations, les renseignements les plus importants sont dus aux Français qui, dans ces dernières années, se sont portés en foule vers l'exploration de ces pays, placés récemment dans la zone d'influence française. Les voyages de *Mage*, *Soleillet*, *Gallieni*, du *docteur Bayol* ont été parmi les plus remarquables. En ce moment même, diverses missions françaises sont occupées à parcourir cette vaste région. Le capitaine *Ménard*, qui s'était proposé d'aller du Grand Bassam, sur la côte de Guinée, au Niger, vient de succomber sous les coups des indigènes (avril 1892) ; la mission *Guillou* a échoué de même dans sa tentative vers les Rivières du Sud et le massif du Fouta-Djalon. Mais le capitaine *Monteil* a réussi à traverser, de Bammako à Saï, la boucle du Niger, en route vers le Tchad, et le capitaine *Binger* continue avec succès ses voyages entre le Niger et la côte de Guinée. Quelques années encore et cette partie de l'Afrique, naguère presque ignorée, n'aura plus de secrets pour nous[1].

Relief. — Le Soudan occidental est, dans l'ensemble, un plateau ou une plaine d'élévation très médiocre au-dessus du niveau de la mer. La partie la plus basse en paraît être le lac Déboé, inondation permanente, marais couvert de roselières, où s'attarde le Niger et où convergent de nombreux cours d'eau.

Autour de cette dépression centrale, le plateau se relève insensiblement vers ses bords extrêmes. Mais aucune chaîne continue ne fait complètement le tour de la plaine. Des collines ou des terrasses s'élevant en seuil mènent insensiblement vers le Soudan central, le Sahara, les pays du Sénégal et la côte de Guinée. Les montagnes de Kong, que l'on croyait dressées en une crête gigantesque entre le Niger supérieur et les côtes du Poivre et de l'Ivoire, ne sont en réalité qu'un plateau peu accidenté de hauteur médiocre ; la ville de

1. Lire entre autres livres : Gallieni, *Une mission dans le Haut-Niger et à Ségou* (*Bull. de la Soc. de Géogr.* 1882) ; *Une colonne dans le Soudan français*, Paris, 1888 ; — Capitaine Binger, *Du Niger au golfe de Guinée*, 2 vol., Paris, Hachette, 1891.

Kong, visitée par le capitaine Binger, s'élève, à 650 mètres d'altitude, sur une surface plate, aux ondulations très faibles.

Çà et là pourtant se dressent, sur le pourtour, de véritables massifs montagneux faisant saillie sur le plateau. Tels, au nord du Dahomey, les *monts de Bousso*, qui, d'après le voyageur anglais Skertchley, atteindraient 2 000 mètres ; tels le *pic de Naouri* (1 800 m.), vu par Binger dans le pays des Mossi, et le *pic de Komono* (1 450 m.), au nord-ouest de la ville de Kong ; mais nulle part ces hauteurs n'affectent l'apparence d'une chaîne continue.

Le principal et le mieux connu des massifs du Soudan occidental est le **Fouta-Djalon**, étendu sur 300 kilomètres à l'ouest du Niger supérieur. Sa constitution physique est remarquable : il est formé par un noyau de roches cristallines, granits, gneiss, grès primaires, et par des schistes que les pluies ont ravinés et découpés en massifs distincts, ayant la forme de cônes tronqués. Mais la hauteur du Fouta-Djalon n'est point considérable. Jusqu'à ces derniers temps on l'avait crue telle : trompé par les hyperboles des indigènes, on se plaisait à opposer à l'Abyssinie d'Orient, mère du Nil, une Abyssinie d'Occident, située sous la même latitude et mère du Niger. La gloire du Fonta-Djalon est bien moindre : ses plus grandes hauteurs ne dépassent pas, si même elles y atteignent, 2 000 mètres d'altitude ; le point culminant aperçu par le docteur Bayol est 1400 mètres. Les montagnes d'où sort le Niger, au sud-est du Fouta-Djalon, sont encore plus basses et ne vont pas au delà de 1350 mètres. Le Fouta-Djalon, qu'on égalait aux Alpes, n'est comparable tout au plus qu'aux monts d'Auvergne.

Le Soudan occidental possède un immense développement de **côtes** sur l'Atlantique, depuis le cap Blanc et la baie du Lévrier jusqu'à l'embouchure du Niger. Cette côte a la forme d'un grand arc de cercle, très régulièrement dessiné, et composé lui-même d'une série de courbes, légèrement concaves, se succédant sans interruption ; ainsi : la courbe que dessine la *côte du Sénégal* entre le cap Blanc et le cap Vert ;

la *côte de la Gambie*, étendue ensuite jusqu'au cap Roxo; la *côte des Rivières du Sud*, jusqu'à l'île Sherbro; la *côte du Poivre*, jusqu'au cap des Palmes; la *côte de l'Ivoire*, jusqu'au cap des Trois-Pointes; la *côte de l'Or*, jusqu'au cap Saint-Paul; enfin les *golfes de Bénin* et de *Biafra*, séparés par le delta proéminent du Niger.

L'aspect de cette immense étendue de côtes est très variable : jusqu'au cap Vert elle est basse, aride, sablonneuse, dangereuse aux navigateurs, et tristement célèbre par le naufrage de la *Méduse* et de bien d'autres bâtiments. Cette longue et monotone plage de sable, le long de laquelle s'étendent des bancs sablonneux où s'ébattent les poissons (tel le fameux *banc d'Arguin*), ne s'ouvre que pour laisser un passage à l'embouchure du Sénégal, dont une barre capricieuse ferme l'entrée aux grands navires.

Au sud du massif basaltique du *cap Vert* qui abrite le port profond et sûr de Dakar, jusqu'à l'île Sherbro, elle se relève irrégulière, découpée, éventrée par de nombreux et larges estuaires, embouchures d'autant de fleuves ouvrant des routes vers l'intérieur. Tout y témoigne d'une action marine très puissante; le littoral, formé d'argiles ferrugineuses, a été rongé par les flots qui en ont séparé des archipels d'îles nombreuses, comme les *Bissagos* : le travail de démolition se poursuit encore sur les rives des estuaires.

La **côte de Guinée**, qui commence à l'île Sherbro et s'étend jusqu'au Niger, témoigne au contraire d'un empiétement croissant du continent dans des eaux qui manquent de profondeur. Il y eut un âge de la terre, peu éloigné du nôtre, où l'Atlantique montait en marée dans des golfes rétrécis, entre les rangées de collines de quartz qui aujourd'hui courent parallèlement à la côte à 50, 60, 100 kilomètres de distance. De la décomposition des roches finit par se former au milieu de cette mer basse une digue sablonneuse, large de 5 à 10 kilomètres, qui, dès qu'elle eut dépassé le niveau des hauts flots, isola de l'Atlantique d'immenses lagunes d'eau salée, séparées de la mer par des cordons littoraux et des dunes basses, et ne communiquant avec elle que par d'étroits *graus*. Sur presque tout le long de la côte de l'Ivoire et de la

côte des Esclaves il y a ainsi double rivage. Les principales lagunes sont : sur la côte de l'Ivoire, la *lagune d'Ébrié*, longue de 30 lieues, qui communique avec la mer par le grau de Grand-Bassam, accessible presque toute l'année aux navires calant 3 mètres, et la *lagune d'Assinie*, qui n'admet sur son grau que de légères embarcations; sur la côte des Esclaves, les *lagunes de Kéta* et d'*Avon*, la *lagune de Porto Novo* ou *lac Denham*, qui est relié à l'Atlantique par le chenal instable de Kotonou, et la *lagune de Lagos* dont le grau est un des plus profonds et par suite des plus fréquentés de toute la



Lagune de Lagos.

côte guinéenne. Ces lagunes ne cessent de diminuer; les dépôts des rivières qui s'y jettent, la chute des feuilles, les joncs et les roseaux les comblent peu à peu; la plupart d'entre elles ne peuvent porter que de médiocres embarcations de pêche.

La côte de Guinée, que l'existence de ces lagunes rend malsaine, est en outre d'un accès très difficile, par suite du phénomène de la *calemma*, auquel les marins donnent le nom de *barre*, comme aux seuils qui ferment l'entrée des rivières. Les flots de l'Atlantique viennent se briser sur ce rivage peu profond, en vagues parallèles d'une hauteur considérable, formant entre la haute mer et la côte elle-même une véritable barre, que les matelots ne traversent jamais sans émotion. En

tout temps, même lorsque la mer est calme, ces vagues grondantes se suivent, généralement au nombre de six ou sept : la marée, le courant, le vent les exaspèrent au point qu'elles sont parfois infranchissables. Par un temps ordinaire, les nègres *Krou*, habitants de la côte, réussissent à les franchir sur leurs esquifs, arrondis à l'avant, qu'ils manœuvrent à la pagaye. Ils rendent ainsi de grands services pour le déchargement des navires qui, faute de profondeur, ne peuvent accéder au rivage. On a commencé à élever, dans notre colonie de Kotonou, un *wharf* ou jetée qui s'avancera dans la haute mer plus avant que la barre, et qui permettra ainsi le débarquement direct des marchandises.

Climat. — Ce que nous avons dit du climat du Soudan central s'applique à celui du Soudan occidental. C'est un pays de moussons, présentant l'alternance régulière d'une saison sèche, l'hiver, et d'une saison pluvieuse, l'été.

La saison pluvieuse diminue en durée du sud au nord. Sur la côte de Guinée, les pluies commencent dès avril ou même mars, annoncées par de violentes tornades qui marquent le changement des vents; puis les vents du sud-ouest s'établissent d'une manière régulière; ils viennent frapper la côte, soulevant les vagues et cachant l'horizon sous un voile de brume; les pluies se succèdent alors sans interruption, à part quelques semaines en juillet, jusqu'en novembre : on compte 200 et même 250 jours pluvieux sur la côte même de Guinée. A Sierra Leone, la pluie arrive déjà plus tard et finit plus tôt : on n'y compte que 140 jours de pluie. A Sedhiou, sur la Casamance, il n'y en a que 84, sur la Gambie que 48. Sur le Bas Sénégal, vers Saint-Louis, on en trouve seulement 55. Au delà elles cessent : c'est le Sahara.

La quantité de la pluie qui tombe diminue de la même manière. Elle est abondante surtout au sud. Près des monts de la côte de Guinée, telle averse de trois heures donne jusqu'à 55 millimètres d'eau, et la tranche d'humidité annuelle s'évalue à plusieurs mètres. A Sierra Leone elle est de 5 mètres. A Saint-Louis elle est de 408 millimètres. Sous une même latitude, les régions montagneuses sont les plus favo-

risées : c'est ainsi que la proportion de pluie augmente de l'aval en amont du Sénégal : Saint-Louis reçoit 408 millimètres d'eau pluviale, Bakel 550, Kita 1 274.

Enfin, comme dans le Soudan central, la chaleur, partout très élevée en moyenne, dépend de la saison et non de la latitude. A l'époque des pluies, la température est uniforme ; le thermomètre se maintient nuit et jour à une chaleur constante de 27 à 28 degrés centigrades, température d'étuve, d'autant plus accablante qu'elle ne varie jamais. La saison sèche, l'hiver, est sujette, au contraire, à des écarts très grands. Si le thermomètre s'y abaisse jusqu'à 5 et 6 degrés la nuit, par l'effet du rayonnement nocturne, les journées sont brûlantes, étouffantes, sauf sur les bords de la mer rafraîchis par les brises marines. De semaine en semaine, la chaleur monte : elle est à l'extrême à la fin de la saison sèche; elle est alors si élevée qu'à Médine, sur le Haut-Sénégal, la température du mois de mai, qui précède les pluies, atteint, nuits comprises (et les nuits sont froides), une moyenne de 36°,4.

Hydrographie. — Grâce à ses pluies, le Soudan occidental est sillonné par un grand nombre de rivières, dont quelques-unes sont des fleuves véritables. La plupart de ces cours d'eau, nés dans les plateaux élevés du pourtour, s'élèvent directement vers la mer. Les autres, réunis en une seule masse, constituent le puissant Niger qui, né à 300 kilomètres en ligne droite de l'océan, ne le rejoint qu'après un voyage de 1 000 lieues (4 150 kil. au juste), dans lequel il arrose tout le Soudan occidental jusqu'à la limite même du Sahara.

Au groupe des rivières côtières appartiennent la majeure partie des cours d'eau issus du Fouta-Djalon Leur longueur est faible, mais la marée les a creusés et ils offrent presque tous de larges estuaires très favorables à la navigation maritime. Tels la *Gambie*, que les navires remontent en tout temps jusqu'à Mac-Carthy, à 280 kilomètres de la côte; la *Casamance*, qui, sur une longueur totale de 300 kilomètres, en a 175 accessibles aux navires calant 2 mètres; le *Rio*

Geba et le *Rio Grande*, qui confondent leurs eaux dans une immense embouchure de plusieurs kilomètres de large; le *Rio Compony*, le *Rio Nunez*, le *Rio Pongo*, la *Mellacorée*, qui forment le groupe des « Rivières du Sud »; les *Scarcies*, la *Rokelle*, le *Saint-Paul*.

Sur la côte de Guinée aboutissent de même de nombreux fleuves côtiers : ils sont en général plus longs que les précédents; mais leur embouchure est moins profonde et leur utilité par suite beaucoup moindre. Les principaux en sont : sur la côte de l'Ivoire, le *Lahou*, dont le cours, encore inconnu, est très long sans doute, mais absolument inutile, tant la barre en est dangereuse, et l'*Akba* ou *Comoé*, descendu, en 1889, par le capitaine Binger : il prend sa source à 15 journées seulement du Niger et coule avec des flots abondants à travers le pays de Kong; malheureusement son cours inférieur est encombré de rapides à 40 kilomètres environ de la côte, et il se termine, à Grand-Bassam, dans la lagune Ebrié, qui manque de profondeur; sur la côte des Esclaves, la *Volta*, formée de la Volta Blanche et de la Volta Noire, qui descendent des terrasses du pays des Mossi; la récente expédition du capitaine Binger a opéré la reconnaissance de cette rivière, dont le débit est considérable au temps des crues, mais dont l'embouchure est dangereuse et dont le cours inférieur est obstrué par des bancs de sable et par cinq séries de rapides. Le *Ouémé*, qui se termine près de Porto Novo dans le lac Denham, et l'*Ogoun*, qui débouche à Lagos, sont les autres rivières de la côte des Esclaves; elles n'ont, ni l'une ni l'autre, l'importance de la Volta et du Comoé.

Le plus long de ces fleuves côtiers est le **Sénégal** (1 700 kil.). Deux artères principales le forment : l'une vient du nord, d'un pays relativement plat, c'est le *Bakhoy*, grossi du *Baoulé*[1]; l'autre vient du sud, c'est le *Bafing*, issu de la région tourmentée du Fouta-Djalon, d'où il descend en long bouillonnement de rapides accidentés de cascades : né

1. Le préfixe *Ba*, si fréquent dans les noms que portent les rivières des bassins du Sénégal et du Niger, est un mot mandingue qui signifie rivière : Bafing = rivière noire, Bakhoy = rivière blanche, Baoulé = rivière rouge.

à 750 mètres d'altitude, il n'est plus au confluent qu'à 135 mètres. A Bafoulabé le torrent, puissant, large de 450 mètres, et la rivière, calme, large de 250 mètres, s'unissent en un grand courant qui va au nord-ouest; il se grossit encore du *Koulou* et de la *Falémé*, mais il est coupé de cascades ou de rapides au Félou, à Kayes, où il se brise en une largeur de 800 mètres sur des dos, des scies, des taillants, des pointes, un seul passage, étroit de 48 mètres et profond de 5 à 6 mètres, permettant aux vapeurs de remonter vers l'amont. Ces barrages, dont quelques-uns dépassent 10 mètres d'élévation, ces seuils élevés de roches ou de sables, on les retrouve à chaque pas pendant la traversée du dédale des monts, coteaux et plateaux qui se rattachent à la protubérance du Fouta-Djalon. Ils rendent le fleuve à peu près complètement impropre à tout mouvement de navigation régulier, en dehors des hautes eaux; mais ils ont le précieux avantage de retenir les pluies de l'hivernage. Sans eux, en raison de la faiblesse des sources, de la forte inclinaison générale des vallées et de l'évaporation exceptionnelle due à l'intensité des rayons solaires, le Sénégal, une fois les crues passées, serait rapidement mis à sec. Grâce à eux, le Sénégal fertilise toute l'année les territoires qui s'étendent sur ses rives, tout en servant de véhicule pendant quatre mois de l'année (juillet-octobre) aux grands steamers venant directement, sans rompre charge, de Bordeaux à Kayes.

A Kayes, le Sénégal entre en plaine; aucune rivière constante ne vient plus l'augmenter, mais il lance, à droite et à gauche, des bras de diramation, des marigots qui le fuient en temps de crue pour le rejoindre de nouveau au temps des basses eaux. Pendant les crues, quand les nuées noires obscurcissent les cimes du Fouta-Djalon et que les pluies font gronder les torrents, le fleuve s'étale dans sa plaine basse : son ampleur va jusqu'à 20, 25, 30 kilomètres à la hauteur de l'*île à Morfil*. Le reste de l'année, ce n'est plus qu'une onde indolente qui se traîne au travers des bancs de sable et qui est parfois si peu profonde que les bateaux à chaque instant touchent la roche. A partir de Mafou, situé à

330 kilomètres de la mer, la marée masque l'indigence du fleuve, dont elle élève assez le niveau pour que les petits vapeurs montent jusque-là. Le cours inférieur du Sénégal est parallèle à la mer. Une langue de sable basse et mince, élevée par les vents de l'Atlantique qui jette le sable à l'encontre du fleuve, sépare le Sénégal de l'océan : c'est la *langue de Barbarie*, dont la largeur moyenne est de 350 à 400 mètres. Le fleuve, après l'avoir longtemps longée, finit par la percer. Mais l'océan ayant ici peu de profondeur et sa vague soulevant et rejetant des sables à la côte, l'embouchure du Sénégal est d'accès difficile : un seuil couvert de 2 à 3 mètres d'eau à la marée basse, une « barre », comme on dit, empêche les navires de remonter à volonté le fleuve. Aussi le commerce a-t-il déserté Saint-Louis : c'est à Dakar, au sud du cap Vert, et en face l'îlot de Gorée, que vont aborder aujourd'hui les grands paquebots.

Le **Niger**, le grand fleuve de l'Afrique du nord-ouest, prend sa source aux monts Loma, à une trentaine de lieues au sud-est de la ville de Timbo, située dans le Fouta-Djalon, la première ville qu'arrose le Sénégal : il sourd, sous le nom de *Djoliba* ou Grande-Eau, au pied d'un haut rocher, le Timbikoundou, que l'usure a isolé de la montagne dont il fit autrefois partie. Le ruisseau, né à 850 mètres d'altitude, ne tarde pas à descendre et à se grossir. Les affluents lui arrivent nombreux des deux côtés, entre autres le *Tankisso*, nommé aussi *Bafing*, venu du Fouta-Djalon. Le fleuve, dont le lit, creusé peu profondément, était d'abord obstrué de seuils nombreux, prend de plus en plus une apparence grandiose. A Bammako, au pied des terrasses où coulent les artères supérieures du Sénégal, il n'est plus qu'à 260 mètres d'altitude; sa largeur, que la saison des pluies porte jusqu'à 2000 mètres, varie en temps ordinaire de 500 à 700 mètres; sa profondeur moyenne de 2 à 3 mètres atteint 8 mètres au temps des crues. Et le Niger est encore à 3500 kilomètres de son confluent.

De Bammako à Timbouctou, distant de 1100 kilomètres environ, le Niger descend à peine de 60 mètres. Quelques

rapides le coupent encore à Sotuba, à Manambougou. Dans l'ensemble, le cours est d'une lenteur extrême. En aval de Sansanding, le Niger s'éparpille dans sa vallée; il devient rivière deltaïque, toute en bras, faux bras, coulées, marais, roselières, lacis changeant d'eaux et de boues. C'est là que vient le rejoindre son principal affluent, le *Baoulé* ou *Mayel-Balevel*, grossi du *Bakhoy* ou *Mayel-Danevel*, qui descend du pays de Kong. Le Niger prend alors la forme d'un delta continental, ayant des centaines de kilomètres de longueur et par endroits une largeur de 40 lieues, inondé pendant les cinq ou six mois de la saison humide (juin-novembre) et formant en toute saison la vaste inondation du *lac Déboé*. Rien n'est plus curieux que ce dédale de bras fluviaux ramifiés en tous sens, où, suivant la saison, on pêche des poissons à pleines barques et l'on cultive le riz.

Timbouctou marque l'extrémité du cours du Niger vers le nord. Le fleuve lui-même ne va pas jusqu'à cette ville; il n'y envoie qu'un marigot qui reçoit de l'eau, non tous les ans, mais plutôt toutes les trois ou quatre années, lors des très hautes crues. Les terrasses méridionales du Sahara l'arrêtent et le rejettent brusquement à l'est, puis au sud-est en aval de Bouroun. Son cours, longtemps endormi, se réveille : le fleuve devient un torrent rapide, tour à tour épanché en une nappe immense avec 5, 6, 8 kilomètres entre bords, ou concentré dans des couloirs de 250, 150 et même 90 mètres à l'*étroit* de Tossaye, non loin de Bouroun. Le dernier rapide est situé à Boussan, à 750 kilomètres de la mer. Depuis Timbouctou, le Niger n'a pour affluents que quelques ouadi sahariens qui apportent très rarement au fleuve l'onde d'une averse. Le seul tributaire sérieux qui lui arrive est le *Sokoto*, sur la rive gauche.

A Boussan commence le cours inférieur du Niger. Deux affluents, venus du Soudan, le grossissent encore, la *Koutouna*, descendue du pays de Sokoto, et le *Bénoué* ou « mère des eaux », qui prend sa source dans l'Adamaoua et ouvre vers le lac Tchad pendant la saison des hautes eaux (mai-novembre) une route directe et commode. Complet alors, le Niger, qu'on appelle *Kouara*, coule dans une vallée

splendide. Mais l'Atlantique n'est plus éloigné. Le Niger se bifurque, puis va s'engloutir dans l'océan par les branches d'un delta de 25 000 kilomètres carrés. Les deux bras principaux sont la *rivière de Brass* et la *rivière Noun*, qui a 4 mètres d'eau sur sa barre. Les brisants rendent l'entrée du fleuve difficile : heureusement les vents dominants sont ceux du sud-ouest, qui soufflent en sens inverse des courants fluviaux et souvent avec assez de force pour permettre aux navires à voile de remonter contre le flot.

Richesses naturelles du Soudan occidental. — Comme dans le Soudan central, on y passe insensiblement du désert à l'exubérance tropicale. Au nord s'étend d'abord une zone steppeuse qui, au fort de l'été, a ses semaines d'opulence : c'est le domaine du bœuf, du mouton, du chameau ; le reste de l'année, le pays est brûlé, calciné ; les lits des rivières sont entièrement desséchés ; l'eau n'existe plus que saumâtre et dans les puits à 50 mètres de profondeur.

Puis insensiblement on arrive dans une région plus riche, dont les Arabes sahariens disent qu' « elle guérit la pauvreté comme le goudron guérit les chameaux de leur gale ». D'une façon générale, le sol, recouvert de latérites rougeâtres (grès ferrugineux provenant de la décomposition de roches plus anciennes), est moins fertile que celui des régions du Tchad : çà et là s'étendent des plateaux stériles desquels émergent quelques pics décharnés. Mais à côté se montrent, principalement dans les vallées d'érosions, des forêts d'acacias et de karités, peu touffues, mais longues, interminables, et toutes sortes de cultures, mil, maïs, sorgho, arachides, riz.

Enfin, à mesure qu'on s'approche de la côte de Guinée, apparaissent l'ampleur et la variété des essences tropicales : les grands baobabs, qui mesurent 30 mètres de tour, le bombax fromager, plus puissant encore, toute la svelte colonnade des palmiers rôniers, des palmiers cocotiers, des palmiers dattiers, de plus en plus rares vers le sud, et enfin, dans la boue des côtes, les forêts marécageuses de mangliers et de palétuviers. Les plus gros animaux y vivent : à côté de l'autruche, de la gazelle, des singes cynocéphales, des babouins,

des girafes qui atteignent les feuilles d'arbre jusque sur les plus hautes branches, grâce à la longueur de leur cou, on trouve les éléphants, les hippopotames, plusieurs variétés de lions, lions noirs du Djolof, lions à crinière du Bambouk, les panthères, les tigres; sur les boues tièdes des marais et des rives fluviales, d'énormes crocodiles; et aux aguets près de la côte, où parfois ils viennent s'échouer, des troupes de requins prêts à happer le marin maladroit ou le baigneur imprudent.

Populations. — Il est impossible d'évaluer la population qui occupe le Soudan occidental : les éléments font défaut pour l'estimer d'une manière même approximative. Deux points peuvent seuls être établis : 1° cette population, plus dense au sud qu'au nord, augmente à mesure que la végétation croît en abondance et en force ; 2° elle est moins nombreuse que ne le ferait supposer la richesse du pays, par suite des guerres de tribu à tribu qui, depuis longtemps, dévastent ces régions et qui alimentent le commerce des esclaves. Le nom donné à la côte des Esclaves est significatif : c'est là qu'abordaient les négriers qui faisaient naguère le trafic du « bois d'ébène »; les lagunes, aux replis nombreux, aux îles couvertes de végétation, les abritaient contre les croiseurs qui surveillaient la côte. La traite se fait aujourd'hui par terre d'une façon plus déguisée; ce serait une erreur de croire qu'elle a disparu.

Comme dans les autres parties du Soudan, deux races y sont juxtaposées ou même superposées : d'une part, des *nègres* très noirs, presque sans barbe aux joues, sans barbe au menton, aux lèvres lippues, aux cheveux crépus et laineux, ayant une taille de géant, de larges épaules et des bras musculeux; de l'autre, une *race désertique* (Hamites : Berbères, Foulah ou Peuls), qui se distingue par ses lèvres minces, son nez droit ou busqué, et qu'on prendrait pour une race blanche, n'était la couleur de la peau, qui varie entre le rouge sombre et le doré bronzé.

La lutte est constante entre les deux éléments. Les peuples nomades du désert vivent d'incursions sur les terres fertiles

des nègres, presque tous agriculteurs et sédentaires. Rarement ils descendent au sud pour s'y établir ; il leur faut l'air sec, avec ses nuits froides qui fouettent le sang et retrempent l'énergie; le climat soudanien et sa tépidité humide, continue, leur est fatal ; ils le savent : « Tiens-toi, disent-ils, loin du pays sans rocher où croissent les grands arbres ; tu y mourrais, et ton chameau comme toi ». Leurs incursions sont passagères; ils accourent à l'improviste, surprennent les villages, tuent les hommes, pillent les récoltes, font prisonniers les femmes et les adultes, et repartent comme ils sont venus, laissant derrière eux la terreur. Les malheureux noirs répètent comme un proverbe : « Si tu rencontres en ton chemin le Maure et la vipère, tue le Maure » ; ou encore : « Vois la tente du Maure; il y a dedans quelqu'un d'honnête ; c'est le cheval ». Mais s'ils n'ont point établi leur empire sur les nègres, les hommes du désert leur ont infusé de leur sang et ils leur ont imposé leur religion. Presque tous les nègres du Soudan occidental pratiquent le mahométisme, qui les indispose contre la domination des Européens. Les populations du golfe de Guinée, défendues par leur éloignement, ont seules conservé leur religion primitive, aussi grossière que barbare : c'est le culte des fétiches ; tout le monde a entendu parler des massacres humains qui naguère encore accompagnaient au Dahomey et chez les Achanti chacune des principales cérémonies religieuses.

Les populations de **race hamitique** sont concentrées sur les confins du Sahara. A l'ouest, le Sénégal forme la limite ethnographique ; à l'est, les Hamites ont franchi le Niger et se sont établis au sud de Timbouctou et de Bouroun, dans les parties septentrionales de la boucle du fleuve. Les principaux peuples de cette race sont, de l'ouest à l'est, les *Maures* (Trarza, Brakna, Douaïch), Berbères croisés d'Arabes et surtout de nègres, nomades menant leurs troupeaux, qui des chevaux et des chameaux, qui des moutons et des bœufs à bosse, du Sénégal au Sahara, du Sahara au Sénégal, selon que le pâturage s'éloigne ou se rapproche du fleuve à la faveur des pluies ; les *Toucouleurs*, Foulah mélangés de sang noir, qui occupent le Kaarta, au nord du Baoulé, et le Macina,

sur le Niger, à la hauteur du lac Déboé; des *Peuls* ou *Fellata* ou *Foulah*, établis au sud du Timbouctou; des *Touareg*, Ireghenaten et Aouellimiden, qui parcourent les deux rives du Niger septentrional.

Les **populations soudaniennes** proprement dites sont très diverses de corps, d'allures, de figure, de dialectes; elles sont toutes plus ou moins apparentées ou mélangées. Au sud du Sénégal, le long de l'Atlantique, habitent les *Ouolofs*, fidèles amis de la France, qui recrute parmi eux ses piroguiers pour la barre du Sénégal, des laptots ou matelots pour le fleuve, et des volontaires pour la guerre; les *Sérères*, peuple géant, et les *Soninkés*. Au sud du Niger sont les *Bambaras*, nos meilleurs alliés au Soudan, et les *Songhaï*, qui habitent, les premiers au sud du Macina, les seconds sur le Niger, en aval de Bouroun; puis viennent, entre l'Atlantique et le cours inférieur du Niger, les *Mandingues* ou *Malinkés*, race très intelligente, à l'esprit ouvert, à la mémoire imperturbable, joignant au don des langues le génie du commerce. Enfin, sur la côte de Guinée résident les *Krou*, de la Côte de Liberia et de la Côte de l'Ivoire, remarquables par leurs aptitudes maritimes, leur courage, leur honnêteté; les *Fanti* et les *Achanti*, artisans ingénieux, commerçants actifs; enfin le groupe des *Éoué*, dont les Dahoméens, peuple fort intelligent et doué d'une remarquable faculté d'assimilation, forment la nation la plus puissante.

État politique et avenir. — Ces populations du Soudan occidental, comme celles du Soudan central, vivent en guerres continuelles les unes avec les autres; mais aucun grand empire ne s'y est constitué d'une façon durable. De temps en temps quelque roi nègre, plus entreprenant que ses voisins, comme en ces dernières années l'almamy Samori, réussit à soumettre à sa domination des tribus qui, après sa mort, brisent le joug et recommencent à vivre à l'écart.

Les Européens ont profité de ce manque de cohésion pour s'établir sur les côtes. Dès le moyen âge, des comptoirs européens s'y étaient fondés pour le commerce; la nécessité de réprimer la traite ramena l'attention de l'Europe vers les

côtes de Guinée, au milieu de notre siècle, et des colonies s'établirent tout le long des côtes. Depuis 1854, la France, pour protéger sa colonie du Sénégal contre les pillages et le fanatisme des populations musulmanes, a été entraînée vers l'intérieur, qui est, depuis la convention anglo-française du 5 août 1890, placé dans sa zone d'influence. Ce sont les campagnes des Faidherbe (1854-1865), des Brière de l'Isle, des Borgnis-Desbordes (1880-1883), des Gallieni, continuées par celles de Frey, d'Archinard et de Humbert (1886-1892), ainsi que les négociations habiles du capitaine Binger, qui ont amené ce beau résultat.

On pourrait appeler aujourd'hui le Soudan occidental du nom de Soudan français. La France y possède un immense empire qui n'a pas moins de 1 500 000 kilomètres carrés, 3 fois la superficie de la France elle-même. Ces possessions se divisent en trois groupes : Sénégal, Soudan français proprement dit, et Guinée française, comprenant, depuis un décret paru en janvier 1892, les Rivières du Sud, les établissements de la Côte de l'Ivoire, et ceux du golfe de Bénin.

Le **Sénégal** constitue la partie la plus ancienne de notre colonie : nous y sommes établis depuis 1635. La capitale est *Saint-Louis*, ville de 20 000 habitants, située en partie sur une île du Sénégal, en partie sur la « Langue de Barbarie » qui sépare le fleuve de la mer. Mais la principale ville est *Dakar*, dont le port, magnifiquement abrité par la masse du cap Vert et par l'îlot de Gorée, sert maintenant de débarcadère aux steamers européens. Près de Dakar est le comptoir de *Rufisque*. Un chemin de fer réunit Saint-Louis à Rufisque et Dakar.

Le **Soudan français** proprement dit comprend : les pays du Haut-Sénégal protégés par la France (Cayor, Djolof, Fouta, Bondou, Bambouk, etc.) ; le Kaarta et les États d'Ahmadou, au nord du Sénégal et du Baoulé ; le Fouta-Djalon, aux sources du Sénégal ; l'empire mandingue de Samori, qui a dû accepter notre protectorat ; les États de Tiéba, autre roi nègre protégé ; l'État musulman de Macina, dont la capitale, jadis très brillante, était Ségou-Sikoro, située sur le Niger ; et, d'une façon générale, toutes les populations comprises dans la boucle du Niger, qui sont liées à la France par les

traités signés avec les capitaines Binger et Monteil. Depuis 1890, ces pays jouissent de l'autonomie administrative et militaire ; ils ont un commandant spécial, qui réside à *Kayes*, sur le Haut-Sénégal, et un budget spécial. De nombreux forts nous assurent, du moins à l'ouest, la possession du Soudan français : ceux de *Bafoulabé*, *Badoumbé*, *Kita*, *Koundou*, *Bammako* gardent la route du Sénégal au Niger ; *Koundian* surveille le Bafing, et *Niagassola* le Bakhoy ; *Koniakary* et *Nioro* gardent le Kaarta ; *Siguiri*, *Kangaba*, *Nyamina* et *Ségou-Sikoro*, le Niger. A différentes reprises, des canonnières françaises ont descendu le Niger jusqu'à *Timbouctou*, grande ville autrefois, aujourd'hui médiocre marché n'ayant pas plus de 10 000 habitants ; mais aucun poste n'y est établi. Un chemin de fer, qui va actuellement de Kayes à Bafoulabé et qui sera prolongé jusqu'au Niger, assure, en même temps que ces forteresses, la stabilité de notre domination.

La **Guinée française** comprend : le territoire des *Rivières du Sud*, débouché naturel du Fouta-Djalon sur l'Atlantique ; les établissements de la Côte de l'Ivoire, dont les principaux sont *Grand-Bassam*, qui peut armer, dit-on, 500 pirogues pour la petite pêche, et *Assinie* ; les établissements de la Côte des Esclaves, *Agoué*, *Grand-Popo*, *Kotonou* et *Porto Novo*, qui compte 30 000 habitants. En arrière se trouve, placé dans notre zone d'influence, le royaume de **Dahomey**, habité par des populations guerrières et cruelles ; sa capitale est *Abomey* ; la route qui la relie à la côte traverse des marais comme celui de Ko, et des forêts très épaisses où elle n'a plus que les dimensions d'un sentier ; elle est donc impraticable ; mais les vapeurs peuvent remonter la rivière Ouémé jusqu'à proximité de la capitale. Depuis le décret qui a constitué ces différents territoires en Guinée française, cette colonie a un gouverneur spécial unique ; mais chacun des trois groupes a conservé son administration propre et son budget local spécial.

Les **Anglais** possèdent sur la côte : la *Gambie*, qui comprend une partie du cours de ce fleuve avec une étroite bande de terre, et qui a pour capitale la mortelle *Bathurst*

(en 1884, on y a compté 737 morts et 202 naissances) ; — le *Sierra Leone*, encore plus malsain, surnommé le « tombeau du Blanc », capitale *Freetown* (30 000 h.) ; — la *Côte de l'Or*, habitée par les Fanti et les Achanti, a pour comptoirs principaux *Axim*, *Elmina*, *Cape Coast Castle* (10 000 h.), *Akkra* et *Christiansborg*, capitale officielle de la colonie ; la grande ville des Achanti est *Coumassi*, que les Anglais prirent en 1873 ; — le *Bénin* et le *Bas-Niger*, où ils occupent le bon port de *Lagos*, et les comptoirs d'*Akassa*, de *Bonny*, de *Nouveau-Calabar*, de *Brass* et d'*Ébo*. Le *Yorouba*, qui compte deux grandes villes, *Abéokouta* (de 100 à 200 000 h.), à 130 kilomètres seulement de Lagos, et *Ibadan* (100 000 h.), située plus au nord, est placé dans la zone d'influence anglaise, mais il a refusé jusqu'à présent toutes les offres de protectorat et de traités qui lui ont été faites.

Les **Portugais** possèdent seulement quelques comptoirs, situés au nord du territoire des Rivières du Sud, et les îles Bissagos : le tout forme la *Guinée portugaise*, qui compte environ 150 000 habitants, dont 10 000 à peine sont soumis effectivement au Portugal. Les principaux postes sont *Boulam*, le chef-lieu, bâti dans une île à l'entrée du Rio Grande (3 700 h.), et *Cacheo*. — Les **Allemands** occupent, entre les possessions anglaises de la Côte de l'Or et la colonie française de la Côte des Esclaves, le *territoire de Togo*, qui ne compte que 50 kilomètres de côtes : les principaux comptoirs en sont *Petit-Popo* et *Porto Seguro* ; à l'intérieur, sur un plateau de 700 mètres d'altitude, les Allemands ont élevé la station sanatoire de *Bismarckburg*.

Au sud de Sierra Leone, sur la Côte du Poivre jusqu'au cap des Palmes, s'étend la république indépendante de **Libéria**. Elle fut fondée, en 1821, par une société américaine de colonisation, en faveur des nègres affranchis ; elle est devenue indépendante en 1847. Elle contient 18 000 citoyens et 1 million environ de nègres vassaux. Le chef-lieu est *Monrovia* (8000 h.), bâti sur les pentes du cap Mesurado.

Il est difficile de prévoir quels seront pour le Soudan occidental les résultats de l'occupation européenne. Les côtes, trop humides et trop chaudes, deviendront des colonies

d'exploitation, non des colonies de peuplement. Mais peut-être trouvera-t-on, à l'intérieur, des plateaux assez élevés pour jouir en toute saison d'une température presque toujours salubre, et pour permettre aux Européens d'y fonder des établissements. Le Fouta-Djalon qui, avec ses plateaux élevés et ses gras pâturages, ses eaux jaillissantes, ses vallées fécondes, semble comme une Suisse transportée sous le climat soudanien, offre en particulier un très bel avenir à la colonisation française. Les rivières s'y ramifient à l'infini ; partout de l'eau, des mares, un sol spongieux, des rizières, des jardins, et par-dessus, couvrant les mamelons, des forêts qui dominent tout ; des fermes, *missides*, accrochées aux versants des collines ; une population pressée de tous côtés, c'en est assez pour justifier le mot de Faidherbe : « Si jamais il se fonde un empire du Soudan Français, c'est à Timbo, au centre du Fouta-Djalon, que sera sa capitale ».

RÉSUMÉ

I. Le Soudan occidental, limité par le Sahara, le Niger, le golfe de Guinée et l'océan Atlantique, est assez mal connu malgré les voyages de Mungo-Park, Caillié, Lenz, Gallieni, Binger, etc.

II. **Relief.** — Plaine d'élévation médiocre, ayant son centre au lac Déboé et s'élevant insensiblement vers ses bords. Çà et là, seulement quelques montagnes : le principal massif est le Fouta-Djalon (1 500 à 2 000 m.). — Les côtes qui bordent cette plaine à l'ouest et au sud sont d'aspect variable : basse et sablonneuse jusqu'au cap Vert, puis éventrée jusqu'à l'île Sherbro par de larges et profonds estuaires, elle est, sur la côte de Guinée, basse et longée de lagunes peu profondes qui communiquent avec la mer par des graus très difficilement praticables (lagunes d'Ébrié, d'Assinie, de Kéta, de Porto Novo, de Lagos, etc.). Cette côte est en outre rendue presque impraticable par la barre d'eau et d'écume que forment les vagues en déferlant sur le rivage.

III. **Climat.** — Pays de moussons : une saison sèche et à température inégale, froide la nuit et brûlante le jour, l'hiver; une saison pluvieuse et à température uniforme, l'été. Cette saison, qui dure au sud sept à huit mois, n'est, au nord, que de deux à trois mois.

IV. **Hydrographie.** — Nombreuses rivières, pouvant se partager en deux groupes

1° Rivières côtières, le Sénégal, la Gambie, les Rivières du Sud, les Rivières guinéennes (Lahou, Comoé, Volta, Ouémé); la plus longue est le Sénégal (1700 kil.), qui descend du Fouta-Djalon, de bief en bief, jusqu'à la plaine basse où se trouve Saint-Louis; de juillet à octobre, les grands steamers peuvent le remonter jusqu'à Kayes.

2° Le Niger, descendu du Fouta-Djalon et grossi successivement du Tankisso, du Baoulé ou Mayel-Balevel, du Sokoto, de la Koutouna et du Bénoué. D'abord torrent coupé de seuils rocheux, le Niger forme l'inondation permanente du lac Déboé; à Timbouctou, point septentrional de son coude, recommencent les rapides jusqu'à Boussan; il se jette à la mer par un delta dont les deux bras principaux sont la rivière de Brass et la rivière Noun.

V. **Richesses naturelles et populations.** — Transition du désert à la luxuriance tropicale. Au nord, steppe propre au pâturage; plus bas, cultures coupées de bouquets d'arbres; au sud, forêts vierges.

La population, dont le nombre ne peut être fixé, comprend une race hamitique (Maures au nord du Sénégal, Toucouleurs dans le Kaarta, Peul ou Fellata et Touareg dans la boucle du Niger) et une race nègre soudanienne (Ouolofs, Bambaras, Songhaï, Mandingues, Krou, Achanti, Fanti, Éoué). Ces deux races vivent en état d'hostilité presque perpétuelle.

VI. **État politique et avenir.** — Les Européens, établis depuis longtemps sur les côtes, commencent à pénétrer à l'intérieur. Ce sont les Français, les Anglais (Gambie, Sierra Leone, Côte de l'Or, Bénin et Bas-Niger), les Portugais (Guinée portugaise) et les Allemands (Togoland); une république indépendante, Libéria. Les Français possèdent les trois quarts du Soudan en trois groupes : 1° le Sénégal (Saint-Louis, Dakar, Rufisque); 2° le Soudan français, étendu du Sénégal jusqu'au Bas-Niger; 3° la Guinée française (Rivières du Sud, établissements de la Côte d'Ivoire et de la Côte des Esclaves). — Les côtes, trop humides, ne seront jamais qu'une colonie d'exploitation; à l'intérieur, les Européens pourront trouver des terres élevées, comme le Fouta-Djalon, où ils pourront braver la tiédeur déprimante des tropiques.

AFRIQUE ÉQUATORIALE

L'Afrique équatoriale, si l'on en excepte le plateau des grands lacs qui en forme la partie orientale, comprend le bassin du Congo et la zone bordière qui s'étend le long de l'Atlantique depuis l'embouchure du même fleuve jusqu'au Niger.

Cette grande région est de découverte toute récente. Il n'y a pas trente ans, une immense tache blanche couvrait encore sur les cartes tout le centre de l'Afrique. On connaissait l'embouchure du Congo depuis 1484 : du reste du fleuve et de son bassin on ne savait rien. Mais, depuis quelques années, les explorations nous ont révélé cet intérieur, et, s'il reste encore de nombreux détails à préciser, l'ensemble est désormais fixé.

La découverte s'est faite par l'est. *Livingstone*, de 1865 à 1873, explora toute la région sud-occidentale du plateau des lacs ; il vit le Congo sortir du lac Moéro et le rejoignit à Nyangoué ; Livingstone croyait avoir trouvé le Nil supérieur. L'année suivante, *Cameron* retrouva le fleuve à Nyangoué, et, par la comparaison des altitudes, il se convainquit que cette masse d'eau ne pouvait être le Nil : toutefois il ne put descendre le fleuve pour savoir où il aboutissait et dut se rabattre vers le sud-ouest jusqu'à l'Atlantique, qu'il atteignit après avoir traversé la région limitrophe des bassins du Zambèze et du Congo. C'est *Stanley* qui, dans son deuxième voyage en Afrique (1874-1877), résolut le problème du Congo : parvenu à Nyangoué, il réussit à obtenir une escorte du marchand d'esclaves Tippo-Tip, et, malgré des maladies de toute sorte, malgré les dangers d'une navigation tourmentée sous une voûte étouffante de forêts et sur un fleuve coupé d'énormes rapides, malgré trente-deux attaques furieuses des indigènes, il atteignit Boma, sur le cours inférieur du fleuve, près de l'Atlantique.

L'artère principale était découverte, il restait à connaître les affluents. Les expéditions allemandes de *Pogge et de Lux* (1875-1876), de *Schütt* (1877-1879), de *Büchner* (1879-1881), l'expédition portugaise de *Capello et Ivens* (1878-80), et surtout les explorations répétées du major allemand *Wissmann*,

révélèrent dans ses traits généraux la ramure des affluents de gauche du Congo. Un officier français, *M. Giraud* (1882-1884), établit l'hydrographie du Haut-Congo et des lacs Moéro et Bangouéolo. Le missionnaire *Grenfell* et le lieutenant belge *Van Gèle* reconnurent l'Oubanghi, qu'ils purent identifier avec l'Ouellé aperçu par Schweinfurth au sud du pays des Nyam-Nyam. **Stanley**, recommençant un nouveau voyage à travers l'Afrique à la recherche d'Émin-Pacha, releva le cours de l'Arouhouimi. Enfin, un Français, le capitaine *Trivier*, a traversé tout le continent, du Congo français à Quélimane; des missions françaises, conduites par *Brazza*, *Cholet*, *Fourneau*, *Crampel*, ont exploré les affluents secondaires du Congo en aval de l'Oubanghi; tout récemment (décembre 1891-mai 1892), le lieutenant français *Mizon*, parti de l'Adamaoua, a réussi à rejoindre le Congo par la Sangha, passant ainsi du bassin du Niger à celui du grand fleuve équatorial[1].

Relief. — L'Afrique équatoriale présente la même configuration que le Soudan central et le Soudan occidental. Livingstone la comparait « à un chapeau de feutre dont la forme serait un peu déprimée au centre et les bords bossués ». C'est, en effet, un vaste plateau dont le centre est marqué par la dépression où convergent les grands affluents du Congo, et qu'occupent les lacs *Mantoumba*, *Léopold II* et le *Stanley Pool*. Cette dépression, dont l'altitude varie de 320 mètres (au Stanley Pool) à 360 mètres (confluent du Kassaï et du Saukourou), fut sans doute couverte par les eaux au temps où le Congo et ses affluents n'avaient pu percer encore la bordure de chaînes montagneuses, qui leur barrait à l'ouest la route vers la mer. D'épaisses couches de limon, qui y furent déposées par les eaux, y recouvrent le sol, et sur un large espace on peut voyager des semaines entières sans trouver un caillou.

1. Lire principalement : Livingstone, *Dernier Journal*, éd. abrég. par M. Belin-De Launay (Paris, in-18, 1878, Hachette); — Stanley, *A travers le continent mystérieux*, trad. Loreau (Paris, Hachette, 1878, 2 vol.); *Dans les ténèbres de l'Afrique*, trad. Loreau (Paris, Hachette, 1890, 2 vol.); Giraud, *les Lacs de l'Afrique équatoriale* (*Tour du monde*, 1885); Trivier, *Mon voyage au continent noir* (Bordeaux, 1891); etc.

Tout autour de cette dépression le terrain se relève; des roches apparaissent, d'abord des granits et des gneiss, souvent jonchés de latérites rougeâtres, puis sur ces assises de roches primitives, des grès. Le redressement du terrain est



Pic de Cameroun.

souvent insensible : on s'élève peu à peu aux seuils plats qui séparent le bassin du Congo des bassins voisins. On ignore la hauteur de celui qui s'étend entre les bassins du Chari et de l'Oubanghi. Du côté du Nil, il n'existe entre les rivières du Bahr el-Ghazal d'un côté, l'Ouellé et l'Arouhouimi, de l'autre, qu'un plateau qui, d'après Schweinfurth, ne monte

pas à plus de 800 ou 900 mètres; du côté du Zambèze, la limite des deux bassins est si peu marquée par une barrière élevée que le lac Dilolo, situé à 1 200 mètres d'altitude, verse ses eaux, pendant le temps des pluies à la fois au fleuve de l'Atlantique et à celui de l'océan Indien.

Des montagnes véritables ne se montrent que sur quelques points du pourtour. A l'ouest monte le Cameroun, non loin du fond du golfe de Guinée. Au nord-est se dressent quelques sommets géants du plateau des grands lacs, *Rououenzori*, *Mfoumbiro*, etc. Au sud-est, entre le Bangouéolo et le Nyassa, les monts *Mouchinga* et *Lokinga* atteignent de 2 000 à 3 000 mètres. Vers l'Atlantique, le plateau, subitement redressé, à l'ouest de l'Oubanghi et du Congo, s'abaisse d'étage en étage par des monts en terrasses de 2 000, 1 500, 1 000 mètres, qui portent tour à tour des noms français, portugais, castillans et indigènes : au nord du Congo, *monts de la Mitre*, *Siete Sierras*, *Serra do Cristal*, *Igombi Ndélé*, et au sud, *plateau de Sombo*, *monts Gangansa*, *monts N'Talla Mangongo*.

Climat. — On connaît trop mal encore cette région de l'Afrique pour pouvoir en donner d'une façon certaine les lois climatiques. On est réduit à établir quelques points généraux[1] :

1° La chaleur est moindre dans ce pays équatorial qu'on ne le supposerait tout d'abord. Sur la côte, rafraîchie par les vents marins et par un courant côtier venu du sud, la chaleur dépasse rarement 33 degrés pendant les mois les plus chauds, janvier, février, mars, avril; et, pendant le mois de juillet, le froid est assez vif pour faire baisser le thermomètre, sur le Bas-Congo, à 12 degrés. A l'intérieur, le climat présente des contrastes sahariens. Si la température peut s'élever, le jour, au delà de 40 degrés centigrades et allumer dans les plaines herbeuses ces incendies gigantesques qui embrument presque perpétuellement le ciel, la

1. Le climat est si mal connu qu'un comité anglais vient de se former pour recueillir et publier tous les renseignements qui se rapportent à ce sujet.

nuit, elle peut descendre fort bas : Cameron a vu de la glace se former une nuit sur les plateaux des sources du Kassaï, par 12 degrés environ de latitude méridionale.

2° Le régime anémométrique dominant est celui des vents de l'océan Indien, qui, suivant la position du soleil, soufflent alternativement du nord-est et du sud-est. Il en résulte que l'humidité diminue de l'est vers l'ouest. Il n'existe pas de saisons bien tranchées sur le Haut-Congo ; il y pleut pendant tous les mois de l'année, bien que la grande saison d'humidité coïncide avec les mois les plus chauds. Sur le Bas-Congo, au contraire, et à mesure qu'on approche de l'Atlantique, le contraste s'établit d'une saison à l'autre. C'est ainsi qu'au Gabon l'année comprend deux hivernages de pluies abondantes (février-mai ; septembre-décembre), séparés par deux périodes de sécheresse absolue.

3° Enfin, sur la côte de l'Atlantique du moins, la pluie diminue régulièrement du nord au sud. Au Cameroun, la tranche des pluies annuelles atteint jusqu'à 4 mètres ; jusqu'au Gabon, elle dépasse 3 mètres ; au Gabon même, d'après dix ans d'observations, elle est de 2 m. 50 ; dans le Loango, elle varie de 1 m. 50 à 0 m. 50 ; à Banana, à l'embouchure du Congo, on ne trouve que 0 m. 52 ; au sud de ce fleuve, c'est bien pis : la moyenne à Loanda n'est que de 0 m. 34.

Hydrographie. — L'Afrique équatoriale, qui reçoit une énorme quantité de pluies, est sillonnée par un nombre considérable de rivières. On peut les diviser en deux groupes.

Le premier groupe est formé par les eaux de la zone côtière ; ces rivières descendent directement à l'Atlantique par un lit raboteux, coupé de rapides et de cascades, qui se succèdent jusqu'à une petite distance de la mer ; elles manquent de longueur, et, pendant la saison sèche, ressemblent à des Loires fort larges, mais point profondes et incommodées de sable. Il faut les pluies pour remplir leurs rives ; elles s'enflent alors jusqu'à devenir énormes et jettent à la mer, avec d'énormes dépôts qui accroissent la protubé-

rance de leurs deltas, des masses d'eau formidables, 40 000 à 50 000 mètres cubes, dit-on, pour l'Ogooué.

Les principales de ces rivières sont : dans le Cameroun, le *Zanaga*, le *Nyong*, le *Campo*, mal connus; dans notre colonie du Congo français, le *San Benito*, le *Rio Mouni*, le *Como* et le *Remboé*, qui ne cessent de raccourcir, de rétrécir, de combler l'anse du **Gabon**, sorte de Gironde, longue de 70 kilomètres, profonde sur la barre de 8 à 10 mètres d'eau à marée basse; l'*Ogooué*, le *Nyanga*, le *Kouilou*, qui, sur une longueur totale de 150 lieues, n'est accessible aux canonnières à vapeur que pendant 60 kilomètres. Leur course à tous est la même : val herbeux dans les savanes du plateau; descente folle de la montagne par rapides, chutes, tourbillons au fond des précipices tortueux; ensuite majestueuse lenteur (crues omises) entre des rives basses; enfin le cordon de sables que l'Atlantique rejette à la côte et barre mauvaise.

Le plus important de tous ces cours d'eau est l'**Ogooué** (1 200 kil.). Il naît dans les collines du plateau des Batékés, à 50 lieues à peine de la rive droite du Congo, s'avance d'abord vers le nord-ouest, atteint presque l'Équateur sans le franchir et finalement vire au sud-ouest. Torrent, puis rivière, après s'être grossi de la *Passa* qui frôle la colline de Franceville, il descend en 100 lieues de 229 mètres par une foule de rapides, où tour à tour il se resserre en d'étroits couloirs et s'étale en vastes dormants. A Niolé cesse cette tombée furieuse : l'Ogooué ne descend plus que de 74 mètres en 555 kilomètres; il reçoit son plus gros affluent, la *Ngounié*, venu du sud par un chemin de rapides et de chutes, dont l'une mesure 106 mètres. Il s'étale alors, sa largeur atteint 5 000 mètres et plus avec de grandes profondeurs aux deux saisons des crues (février-mai; septembre-décembre). Puis son cours se divise : les particules de grès rougeâtre qu'il entraînait se déposent en un vaste delta de 480 000 hectares qui s'étend des deux côtés du cap Lopez. Par malheur, les sables obstruent les principales embouchures, et la barre ne s'étend qu'à 2 mètres ou 2 m, 50 sous les flots.

Le second groupe comprend les rivières de l'intérieur qui

naissent sur tout le pourtour du bassin et convergent vers la dépression du Stanley Pool, où réunies elles forment la masse du Bas-Congo, assez puissante désormais pour percer la bordure montagneuse de l'ouest et gagner la côte. Toutes ces rivières et le fleuve principal lui-même ont des traits communs. D'abord rivières sans profondeur, au cours encaissé et rocailleux, elles sont encombrées, à la limite du grès, de chutes qui marquent la fin du cours supérieur et le commencement d'un cours moyen où les eaux, sans pente, s'élargissent en des lits encombrés d'îles ou de bancs de sable. De nouvelles chutes barrent le fleuve à la traversée des montagnes bordières de l'Atlantique, au delà desquelles commence seulement le cours inférieur, nécessairement très court.

Le **Congo** prend sa source au sud-est du plateau. Le sol y est couvert d'une humidité constante ; la pluie séjourne des mois entiers dans les empreintes du pas des animaux ; de tous côtés s'étendent, avec une remarquable régularité, des marais, larges de 200 à 1 000 mètres, couverts de bois sur leurs bords et d'herbes à la surface, si imprégnés d'humidité que Livingstone les nommait des *éponges*. A sa source, par 1 800 mètres d'altitude, le Congo, qui s'appelle d'abord le *Tchambézi*, n'est qu'à 700 kilomètres de la mer des Indes. Coulant au sud-ouest, il va bientôt s'amortir dans un marais, vasière plutôt que lac, le *Bangouéolo*, que couvrent presque entièrement des roselières hautes de 3 mètres, et qui, profond rarement de 6 mètres, se comble de plus en plus par les alluvions. Il n'en sort, sous le nom de *Louapoula*[1], que

1. Remarquer les noms différents que porte dans son parcours le même cours d'eau. Voici, d'après le major Wissmann, les différents noms donnés au Kassaï par ses riverains : « Le Kassaï, ce grand affluent du Congo, rivière à laquelle aucun fleuve d'Europe n'est comparable pour le volume de ses eaux, porte sur son parcours une série de noms très divers. Livingstone l'appelle, dans son cours supérieur, *Kassabi* et *Loka* ; plus loin, dans son cours moyen, on le nomme *Kassaï*, et c'est là le nom qu'il conserve dans la plus longue section de son cours. Puis les appellations changent sans cesse : *Nsaïré*, *Nsadi*, *Njalé*, *Loko*, *Nsali-Monéné* ; ensuite, après l'embouchure du Sankourou, son plus grand affluent, qui cependant roule à peine moitié autant d'eau,

pour aller se perdre, au nord, dans un second marais, plus petit que le premier et à peine plus profond, le *Moéro*, puis dans un troisième, le lac *Landji*, où viennent le rejoindre, à gauche, le *Loualaba* ou *Kamorondo*, plus considérable que le fleuve principal lui-même, à droite, le *Loukouga*, émissaire intermittent du Tanganyika.

Le Congo arrive à l'Équateur. Sept grands rapides, les



Réseau navigable du Congo.

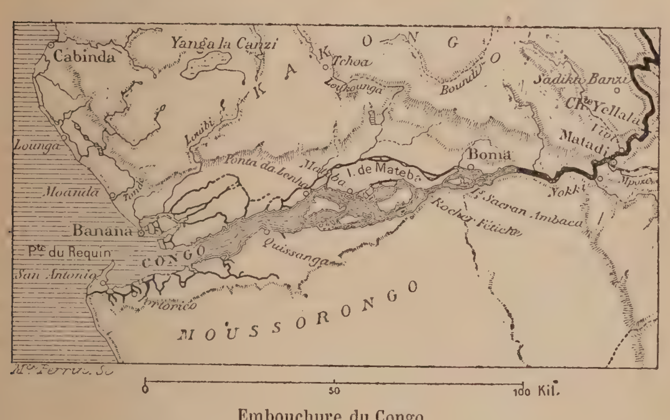
Stanley Falls, le coupent à cet endroit, et le fleuve, qui coule à 450 mètres d'altitude, entre dans son cours moyen. C'est alors que lui arrivent ses plus puissantes rivières : à droite,

Sankourou, *Chankollé*; enfin *Chari*, *Nsari*, *Njalé-Mélé* et *Koua*. » (Wissmann, *Meine zweite Durchquerung Aequatorial-Afrikas*, 1886-1888.) Cette différence de noms est un des grands obstacles qui retardent la découverte de l'Afrique centrale : comment, sous ces noms divers, reconnaître de prime abord la même masse d'eau ?

l'*Arouhoumi*, venu du nord-est, des parages du lac Albert; le *Roubi* et le *Mongalla*, dont les cours sont encore imparfaitement connus; l'*Oubanghi*, qui, sous le nom d'*Ouellé*, prend sa source dans le pays des Niam-Niam, coule longtemps vers l'ouest comme s'il allait, ainsi qu'on l'a cru souvent, rejoindre le lac Tchad, et, descendu au sud, apporte au fleuve, qu'il longe parallèlement avant de se mêler à lui, une masse d'eau considérable large de 3 kilomètres; la *Sangha*, dont les sources sont assez voisines de celles du Bénoué, l'*Alima* et le *Léfini*, qui ouvrent des routes vers l'Ogooué et l'Atlantique; à gauche, le *Lomami*, très long, venu du sud, le *Loulongo*, le *Tchouapa*, et le *Kassaï*, grossi du *Sankourou* et du *Kouango*, Danube pour l'abondance, s'il roule par seconde les 9000 mètres cubes qu'on lui attribue et que comporte le lit par lequel il arrive au fleuve. La largeur n'en dépasse pas 400 mètres, mais la profondeur atteint jusqu'à 40 mètres et le courant a une vitesse de 3 lieues à l'heure. — Grossi de telle sorte, le Congo s'étale largement : encombré d'îles, il a par endroits jusqu'à 40 et 50 kilomètres de rive à rive; Stanley le descendit sans apercevoir une partie des affluents qui s'y déversent, ni fréquemment les bords eux-mêmes. Après avoir depuis les chutes de Stanley tourné à l'ouest et au sud-ouest, il finit par s'épanouir et s'endormir dans le lac Stanley, ou Stanley Pool, bassin de 21000 hectares, avec îlots en grand nombre, sur le bord occidental duquel s'élève la station française de Brazzaville.

Presque au sortir du Stanley Pool surgissent les montagnes bordières. Pour les franchir, le fleuve redevient torrent impétueux. Sur son cours se succèdent les rapides, les tournoiements, les gouffres, les « chaudrons du Diable » et « chaudières de l'Enfer » ; le fleuve, qui se démène dans de superbes gorges de granit, de gneiss, de schiste, est parfois si resserré qu'il n'a plus que 225 mètres près d'Issanghila ; mais sa profondeur devient quasi marine, 80 à 90 mètres, et sa vitesse égale la rapidité des chevaux les plus agiles : 8, 10, 12, 15 mètres à la seconde. En 275 kilomètres, le fleuve descend de 255 mètres par 32 rapides. Le dernier est celui de Yellala. Alors commence le cours maritime du Congo et l'immense

estuaire de 17 kilomètres de largeur, sur une profondeur de 90 mètres, par lequel il se jette dans l'océan. Tel est le volume d'eau que lance à la mer ce fleuve long de 4 200 kilomètres qu'à plus de 5 lieues de l'embouchure, l'eau de surface de l'Atlantique est encore douce, qu'à 100 lieues la mer n'a pas encore démêlé toutes les îles de roseaux que lui transmet le cours du Congo. Il en est qui évaluent son débit à 100 000 mètres cubes par seconde, et nul ne l'estime à moins de 36 000, c'est-à-dire à cent fois celui de



Embouchure du Congo.

la Loire. Le plus remarquable, c'est la constance de ce débit, que le Congo doit à sa situation sur les deux hémisphères : vu la contrariété des saisons des deux moitiés du globe, il a à la fois l'hiver et l'été sur son territoire, et, pour mieux dire, la saison sèche et la saison humide. Les tributaires du nord baissent quand ceux du midi montent, et ils s'élèvent pendant que ceux du midi descendent. Ainsi s'établit une égalité de niveau remarquable.

Richesses naturelles. — La luxuriance de la végétation décroissant partout avec la quantité de la pluie tombée, l'Afrique équatoriale présente deux zones végétales distinctes : au nord, la forêt vierge ; au sud, la savane.

Stanley a décrit la forêt équatoriale, fouillis d'essences variées, palmiers divers, palmiers donnant l'huile, palmier donnant le vin de palme, palmier éventail, élaïs, bombax gigantesque, acajou, tek, caoutchouc, autour desquels les lianes s'entremêlent pour tomber en guirlandes sur les fougères, les arbustes, les orchidées du sous-bois; prison sombre où l'on étouffe, si bien qu'on s'épanouit d'aise au soleil dès que tout à coup l'on en sort et qu'on respire l'air libre de la savane; dans l'immense forêt, les singes gambadent dans les branches (chimpanzés, gorilles), les serpents rampent dans les sentiers sur la feuille morte; sur la boue tiède se vautrent les crocodiles et les hippopotames, là pullule un monde d'insectes plus dangereux que les fauves, depuis l'armée noire des fourmis qui forcent les hommes à abandonner leurs cabanes et que rien n'arrête, ni le feu, ni l'eau, sinon le grand soleil qui les éblouit, jusqu'à la *chique* (*Pulex penetrans*); cette puce, qui pénètre entre l'ongle et l'orteil, y dépose ses œufs, y nourrit sa famille, en sorte que le doigt s'ulcère et tombe; jusqu'à la mouche *tsétsé*, fléau des savanes, dont la morsure, très douloureuse pour l'homme, est mortelle au bœuf. Cette forêt couvre le Cameroun, les rives du Gabon, tout le nord du Congo français, où les essences dont nous avons parlé se mêlent, sur les bords des rivières, de mangliers, de palétuviers, de joncs, de papyrus. On la retrouve à l'intérieur, dès qu'on a dépassé le Kassaï vers l'est, d'abord en îlots de forêts épaisses, puis au delà du Sankourou, en voûte continue jusqu'au delà du Congo et de l'Arouhouimi.

Vers le sud, moins humide, la forêt fait place à la savane, d'où s'élance en bouquets isolés le baobab et qui cacherait une armée dans ses hautes herbes de huit à douze pieds. La forêt ne se montre plus que sur le bord des rivières où les eaux ont entraîné une couche de terre végétale, accrue d'année en année, et où les arbres plongent leurs racines dans une perpétuelle humidité. Une vie intense s'y agite : l'éléphant y vit encore, tout traqué qu'il est par l'avidité des chasseurs d'ivoire; l'hippopotame s'y rencontre par bandes; le léopard et la panthère y chassent la gazelle, le

buffle, le zèbre, le sanglier. Les cultures y prospèrent, cultures des pays chauds, manioc, tabac, ricin, maïs, millet, légumes; le coton et le café y ont été plantés avec succès; en quelques régions se voient même des rizières. Quant à l'élevage, en honneur au Soudan, il est ici peu répandu, par suite de la présence de cette mouche tsétsé, dont la piqûre tue le gros bétail.

Les richesses minières y sont abondantes. « On y trouve, dit le lieutenant Cameron, le fer, le cuivre, l'argent et l'or; on y trouve aussi de la houille. » Tout cela très imparfaitement reconnu.

Populations. — Le bassin du Congo est une des régions africaines qu'ont le plus dévastées les guerres et les razzias des chasseurs d'esclaves. Traqués sur le plateau des lacs, ces derniers se sont rabattus exclusivement dans les pays à l'ouest du Tanganyika, où Nyangoué est un de leurs centres principaux de ralliement. Malgré le dépeuplement qui en résulte, on évalue à 40 millions le nombre des individus qui peuplent le pays du Congo et de ses affluents.

Ces individus sont divisés en tribus de noms différents dont l'aspect extérieur et les dialectes témoignent, par leur diversité, de mélanges nombreux. Néanmoins, à quelques exceptions près, ces populations appartiennent à une même race, la **race bantou**, et leurs dialectes sont greffés sur une même souche, la *langue bantou*, dont le domaine s'étend depuis le Cameroun jusqu'à Port Natal, sur 4800 kilomètres de longueur.

Ces peuples appartiennent à la race nègre ; ils en ont la peau foncée, la chevelure laineuse, le nez épaté, les pommettes saillantes. Leur religion est d'ordinaire le fétichisme le plus grossier. Ils ont une seule préoccupation qui domine toute leur vie : habitants d'un sol souvent ferrugineux et infertile, ils songent d'abord à vivre. Ce sont des agriculteurs. Les produits de leur sol ne leur suffisant pas, ils chassent, prennent tous les gibiers qui se rencontrent, sauterelles, papillons, larves, rats, chenilles, crapauds, qu'ils fument comme nous le jambon, et, comme cela même ne

peut assouvir leur faim, ils sont anthropophages. L'anthropophagie a été constatée sur les bords du Congo par Stanley, dans le Manyéma par Cameron; sur l'Ouellé par Schweinfurth, sur l'Ogooué, sur le Bas-Oubanghi par de nombreux voyageurs. C'est la nécessité qui provoque les luttes continuelles de tribu à tribu. Soumis par force au régime végétal, Livingstone raconte qu'il avait lui-même l'obsession de la chair et qu'il voyait dans ses rêves lui apparaître des côtes de bœuf rôties.

Aussi point d'industrie : ils ne savent pas confectionner de vêtements et, pour supporter les froids parfois excessifs des nuits, ils sont réduits à se frotter le corps d'enduits de nature diverse, bouse de vache, huile de palme, graisse animale ou humaine; leurs armes ne sont que des arcs et des flèches dont la pointe est durcie au feu; leurs canots sont presque toujours rudimentaires; leurs maisons, qu'ils élèvent sur les hauteurs ou sur pilotis dans les marais, sont des huttes carrées, faites de bois et d'argile, d'une saleté répugnante : chez quelques peuplades seulement elles sont recouvertes extérieurement de naïfs dessins en couleur. Ils n'ont en général qu'un luxe, celui de la chevelure; les hommes de quelques peuplades de l'Afrique passent des journées entières, au dire des voyageurs, à rouler leurs boucles, à friser leurs touffes ou à polir leurs bandeaux.

Et cependant ces nègres ont une remarquable faculté d'assimilation et une grande douceur partout où ils n'ont point fait l'expérience des razzias étrangères. Le major Wissmann signale la transformation complète de la peuplade des Bachilangé qui, en quelques années, ont appris à se bâtir des maisons en pisé, quelquefois à deux étages, à fabriquer des tissus avec des fibres de palmiers, à se construire des tables, des fauteuils, et même des couteaux et des fourchettes. Tous les voyageurs sont d'accord pour déclarer qu'il serait facile d'assouplir ces nègres et de les conquérir peu à peu, par la douceur et l'exemple, à une civilisation moins grossière et moins rudimentaire.

Parmi ces tribus bantou sont éparses en groupes nombreux les familles d'une autre race, celle des **Akka**, peut-être les

descendants d'aborigènes antérieurs aux invasions des Bantou. Ce sont des peuples nains. L'existence de ces petits hommes, mentionnés par Hérodote à propos du voyage des Nasamons, semblait naguère encore une légende comme celle des hommes à une seule jambe et celle des hommes aux longues oreilles égalant la longueur du corps. Les voyages récents ont attesté la vérité des informations d'Hérodote. On trouve ces peuplades naines isolées sur des points nombreux de l'Afrique équatoriale. Tels sont les *Abongos* ou *Obongos*, vus par du Chaillu sur les bords des affluents de gauche de l'Ogooué, nègres terreux, jaunâtres, de 4 pieds à 4 pieds et demi, qui ne s'allient qu'entre eux et même cherchent leurs femmes si près de leur propre foyer, qu'ils épousent, le frère sa sœur, et la sœur son frère. Tels les *Bagaya*, vus par Crampel dans le pays des Pahouin; les *Batoua*, que le docteur Wolf a rencontrés entre le Louloua et le Sankourou; et les *Akka* proprement dits qui habitent la grande forêt équatoriale des bords de l'Arouhouimi et du pays des Niam-Niam, sur les cours d'eau tributaires du Bahr el-Ghazal et du Nil. Leur taille moyenne est de 1 m. 30 à 1 m. 40; le plus grand que vit Schweinfurth mesurait 1 m. 50. Ils ont une grosse têtes portée sur un petit cou, le teint d'un brun plus clair que celui des populations nigritiennes, le ventre gonflé et les pommettes saillantes comme les nègres. Leur principale occupation est la chasse : ils excellent dans l'art d'inventer et de poser les pièges, de surprendre et de poursuivre le gibier; leur adresse est telle qu'ils ne craignent pas d'attaquer l'éléphant, lui plantant une flèche droit dans l'œil, ou même, disent les Nubiens, se glissant au-dessous de l'animal pour lui percer le ventre d'un coup de lance. Grâce à leur habileté, ils fournissent d'ivoire et de viande les populations au milieu desquelles ils vivent dispersés.

Colonisation européenne. — Les guerres continuelles, conséquence de l'anthropophagie et de l'esclavage, ont amené une partie des populations nègres de l'Afrique équatoriale à se confédérer en États vassaux les uns des autres. Quatre grands royaumes se sont ainsi partagé le bassin du Haut-Congo :

1° sur le plateau où coule le haut Congo, sous le nom de Tchambézi, s'étend l'empire des *Bemba*, qui ont aujourd'hui pour vassal, près du lac Moéro, le roi de *Kazembé*, héritier déchu d'une monarchie puissante au dernier siècle ; 2° dans le haut bassin du Loualaba se trouve le royaume du chef *Msiri*, dont la résidence principale est Bounkeya ; 3° dans le bassin inférieur de la même rivière est l'empire d'Ouroua ou *Kazongo*, aujourd'hui en voie de dissolution ; 4° à l'ouest, sur les plateaux du Haut-Kassaï, s'élevait encore, en 1876, le grand royaume de *Lounda*, avec son puissant chef le Mouata Yamvo, mais il se serait désagrégé en ces dernières années. L'autorité de ces rois est presque toujours despotique : parfois seulement, comme dans le Lounda, elle est tempérée par la participation au pouvoir d'une sorte d'aristocratie.

Dans le nord du bassin, au contraire, les populations sont restées isolées en tribus distinctes ; la lutte est continue de l'une à l'autre ; les Monbouttou, les Niam-Niam, les Balolo, les Boubanghi ou Apfourous, les Pahouin ou Fan, les Batéké ne se sont jamais groupés en États distincts. C'est ce qui a permis aux Européens de prendre aisément possession de ce pays.

Le voyage de Stanley fut le point de départ de la colonisation européenne dans l'Afrique équatoriale. Jusqu'alors les Européens n'y avaient possédé que quelques points de la côte, comme le Gabon, français depuis 1842. Pour favoriser l'exploration géographique, s'organisa, sous la présidence du roi des Belges, l'Association Internationale Africaine, qui subventionna de nombreux voyages, et chercha à créer des stations pour réprimer la traite, civiliser les indigènes par l'exemple et attirer à la côte les produits de l'intérieur, en particulier le caoutchouc et l'ivoire. Mais l'Association ne tarda pas à se rompre ; chacun reprit sa liberté d'action, et ce fut dès lors une lutte de vitesse pour occuper ces régions sans maître. La conférence de Berlin a réglé, en 1885, la possession de l'Afrique équatoriale. Trois peuples y sont établis : les Allemands, les Français, les Portugais, sur la côte ; à l'intérieur se trouve l'État indépendant du Congo.

L'**Allemagne** possède, sous le nom de **Cameroun**, le fond du golfe de Biafra, du Rio del Rey au Rio Campo. La

colonie tire son nom du grand volcan qui, dressé presque au bord de la mer, la domine à près de 4 000 mètres d'altitude. Leurs principaux postes sont le petit port de *Victoria* et le village de *Cameroun*, situés tous deux au pied de la montagne. Les limites orientales de la colonie n'ont pas encore été fixées; l'Allemagne cherche, concurremment avec la France et l'Angleterre, à atteindre l'Adamaoua, le Baghirmi et le Tchad; mais les expéditions tentées vers ces régions sont restées jusqu'à ce jour sans résultats.

La **France** possède, au sud du Cameroun, toute la côte comprise entre le Rio Campo et le 5e degré de latitude australe, y compris la côte de la baie de Corisco, revendiquée par l'Espagne. C'est l'ancienne colonie du **Gabon**, devenue le **Congo français** : vers l'est, elle s'étend en effet jusqu'au Congo, qui forme sa frontière en amont de Loukoungou et jusqu'à l'Oubanghi. Sur une superficie de 765 000 kilomètres carrés, elle compte plus de 5 millions d'habitants. Les principaux postes français sont : sur la côte, *Libreville* (1 500 hab.), sur l'estuaire du Gabon, et *Loango*, au sud du Kouilou; à l'intérieur, sur le plateau, *Lastourville* et *Franceville*, cette dernière au centre de notre Ouest-Africain, au point de départ de la route qui mène jusqu'aux sources de l'Alima, navigable jusqu'au Congo; sur le Congo, *Brazzaville*, ainsi nommée du vaillant explorateur qui nous a conquis cette belle et grande colonie. Au nord-est, les limites du Congo français ne sont point fixées; c'est par là, le long de la Sangha et des affluents de l'Oubanghi, que la France s'efforce, malgré le désastre de la mission Crampel (avril 1891), d'atteindre le Baghirmi et le lac Tchad.

Le **Portugal** n'occupe, au nord de l'embouchure du Congo, que le territoire peu considérable de *Cabinda*. En revanche, elle possède, au sud de ce fleuve, sur dix degrés de longueur du nord au sud, la grande colonie de l'*Angola*, qui, malgré sa latitude, est trop dépourvue d'humidité pour être comprise dans l'Afrique équatoriale.

L'**État Indépendant du Congo** comprend tout l'intérieur entre le plateau des Grands Lacs à l'est, les cours de l'Oubanghi et du Congo, au nord et à l'ouest, le parallèle de

Vivi au Kouango, le cours de cette rivière jusqu'au 8e parallèle, ce parallèle jusqu'à Kouilou, le cours de cette rivière jusqu'au 7e parallèle, et ce parallèle jusqu'au Kassaï, le cours de cette rivière et la ligne de partage des eaux entre le Congo et le Zambèze au sud. A l'ouest, l'État indépendant possède sur l'Atlantique 37 kilomètres de côtes au nord de l'embouchure du fleuve. Ce grand État, dont la superficie est évaluée à 2 millions et demi de kilomètres carrés et dont la population totale s'élève approximativement à 27 millions d'habitants, forme un État neutre dont le roi des Belges, Léopold II, est le souverain à titre personnel. La conférence de Berlin, en le créant, a réservé pour la France un droit de préemption au cas où le souverain d'abord, et la Belgique ensuite, voudraient s'en dessaisir.

Le gouvernement central de l'État du Congo est à Bruxelles; le gouvernement local a son siège principal à *Boma*, sur le Congo maritime. Les autres stations importantes sont : celles de *Vivi*, en aval des chutes; de *Léopoldville*, sur le Stanley Pool; *Équateur*, *Bangala* (aujourd'hui Nouvelle-Anvers), *Stanley Falls*, sur le Congo, et *Loulouabourg*, créée par Wissmann sur le Louloua. L'État indépendant a pour principal port *Banana*, situé à l'entrée du fleuve.

L'Afrique équatoriale ouvre ainsi un vaste champ à la colonisation européenne. Le climat, tempéré grâce à l'altitude, est relativement salubre, sauf sur les plages basses de la Gabonie. Les relations sont faciles non seulement sur toute la ramure du Congo, mais encore avec les rivières qui, par le Zambèze, portent leurs eaux à l'océan Indien : d'après Cameron, un canal de 37 à 56 kilomètres de long dans la plaine sablonneuse et unie qui sépare les hauts affluents du Congo des hauts affluents du Zambèze, permettrait de communiquer presque facilement d'un océan à l'autre. Des cultures pourront s'y établir et formeront un article important de commerce, même quand la disparition des éléphants aura fait cesser le commerce de l'ivoire. Mais il faut, avant tout, mettre fin à la traite des esclaves qui, loin d'être bornée par l'occupation européenne, ne cesse de s'étendre sur le territoire de l'État neutre. Pour que les populations

puissent s'adonner au travail agricole, il est nécessaire d'assurer d'abord leur sécurité et de leur inspirer l'amour de la paix.

RÉSUMÉ

I. L'Afrique équatoriale a été explorée par Livingstone, Cameron, Stanley, Wissmann, Brazza, etc., qui nous ont révélé l'existence du fleuve Congo et de ses affluents.

II. **Relief et climat.** — Le bassin du Congo forme une cuvette dont le centre est occupé par les lacs Mantoumba, Léopold II et le Stanley Pool, et dont les bords, relevés en terrasses par des redressements insensibles, sont rarement couverts de montagnes : quelques exceptions seulement au nord-est (Rououenzori), au sud-est (monts Mouchinga et Lokinga), à l'ouest (monts de la Mitre, Serra do Cristal, etc.).

Climat imparfaitement connu : la chaleur, tempérée par l'altitude, n'est pas très élevée; les pluies diminuent de l'est à l'ouest et, sur la côte, du nord au sud.

III. **Hydrographie.** — Nombreux cours d'eau en deux groupes :

1° Groupe côtier : Campo, Como, Ogooué (1200 kil.) grossi du Ngounié, Nyanga et Kouilou; rivières de plateau, au cours raboteux, utilisables seulement dans leur cours maritime.

2° Le Congo et ses affluents : le Congo naît au sud-est du plateau des lacs, traverse les lacs Bangouéolo, Moéro et Landji, et, grossi du Loualaba et du Loukouga, arrive à l'Équateur. Chutes de Stanley, puis cours moyen très large où il reçoit ses plus gros tributaires : à droite Arouhouimi et Oubanghi, à gauche Kassaï. Enfin chutes à la rencontre de la chaîne bordière et cours maritime aboutissant à un estuaire énorme.

IV. **Richesses naturelles.** — Deux zones : au nord, la forêt vierge, compacte, énorme, peuplée d'innombrables fauves et insectes; au sud, la savane, coupée de taillis en bordure le long des rivières, excellent pays de chasses.

V. **Populations.** — 40 millions d'habitants, dit-on. Ils appartiennent à la race bantou, nègres agriculteurs, anthropophages, très barbares quoique très faciles à civiliser ; au milieu, en îlots isolés, des peuplades naines, Akka, restes d'une population primitive : les Akkas vivent de chasse.

VI. **Colonisation.** — L'état social des nègres est rudimentaire : on n'y trouve qu'au sud des confédérations ou États. Aussi les Européens ont-ils pris facilement pied dans l'Afrique équatoriale. L'Allemagne possède le Cameroun, la France le Congo français, les Portugais le petit territoire de Cabinda et l'Angola. Au centre s'étend l'État neutre du Congo, propriété personnelle du roi des Belges. Mais avant de tirer parti des richesses du sol, il est nécessaire de poursuivre les incursions des chasseurs d'esclaves et de ramener parmi les nègres la sécurité.

Vers le sud, l'Afrique s'effile et sa largeur qui, entre le cap Vert et le Ras Hafoun, sur l'océan Indien, mesurait plus de 7 500 kilomètres, n'est plus que de 1 500 kilomètres à la hauteur de l'embouchure du Zambèze. L'Afrique australe était donc plus facilement pénétrable que l'Afrique du Nord. La découverte de l'intérieur ne s'est pourtant faite qu'en notre siècle.

Ce sont deux *pombeiros* (métis de Portugais et d'indigènes) qui, dans un intérêt commercial, effectuèrent les premiers la traversée de l'Afrique australe (1802-1814) ; l'un d'eux, *Silva Porto*, partit de Benguella, traversa le Zambèze, contourna le Tanganyika et gagna l'océan Indien par le plateau des Grands Lacs africains. Les principales découvertes furent dues à **Livingstone**, homme admirable par son caractère élevé et son énergie. Pasteur protestant, établi sur les bords du Colobeng, dans le pays des Béchouanas, il fut forcé, par l'hostilité des Boers du Transvaal et des sécheresses persistantes, de chercher vers le nord une station plus habitable ; il atteignit alors le Ngami (1849), puis le Tchobé (1851), le Zambèze qu'il remonta, enfin Saint-Paul de Loanda, où il arriva en 1854. Reparti quelques mois après, il regagna le Zambèze, qu'il descendit jusqu'à la cascade Victoria, et atteignit la côte de l'océan Indien à Quélimane (1854-56). Une troisième exploration lui révéla le cours inférieur du Zambèze depuis son embouchure jusqu'aux chutes Victoria (1860).

D'autres voyages ont complété les découvertes de Livingstone. Parmi les principaux on peut citer ceux du major portugais *Serpa Pinto*, du Benguella au Natal (1877-79), des officiers portugais *Capello et Ivens* dans les mêmes régions, du *docteur Holub*, et enfin les voyages des nombreux missionnaires protestants et catholiques qui ont parcouru toute cette

région, y ont fait de longs séjours et en ont rapporté des renseignements de première importance[1].

Relief. — Le relief de l'Afrique australe est le même que celui de l'Afrique équatoriale. Le pays a la forme d'une cuvette bordée de soulèvements montagneux à l'ouest, au sud, à l'est, et s'élevant insensiblement vers le nord, jusqu'au seuil plat où s'alimentent à la fois les affluents du Kassaï et ceux du Zambèze.

Cette cuvette intérieure, dont la partie la plus creuse se trouve, par 857 mètres d'altitude, vers le nord du Kalahari, fut couverte par une mer intérieure avant que le Zambèze eût réussi à se frayer sa route vers l'océan Indien. Le granit en est, en effet, recouvert d'une couche de tuf assez tendre, où abondent des coquilles fluviatiles, analogues à celles qu'on trouve maintenant dans le Zambèze. Il en reste encore des lacs épars, allongés de l'ouest à l'est, sans profondeur et de dimensions variables suivant la saison; leurs eaux sont salées; les principaux de ces lacs sont le *lac Ngami*, si peu profond que les eaux se déplacent de l'ouest à l'est, ou de l'est à l'ouest, suivant la direction des vents, et le *Grand Makarikari* ou « grande poêle à sel ».

Les montagnes bordières forment sur trois côtés du plateau intérieur une ceinture continue et partout élevée.

A l'ouest, à 200 kilomètres au plus de l'Atlantique, se dressent d'abord plusieurs rangées de montagnes de grès qui atteignent 2300 mètres au *mont Élonga*, à l'est de Benguella. Puis viennent les chaînes calcaires du pays des Damara, étalées le plus souvent en plateaux, parfois dressées en crête élevée comme dans le massif d'*Omataka*, à l'est de la baie de la Baleine.

Au sud, les montagnes côtières qui terminent le plateau africain se composent d'une série de croupes, parallèles à la côte et s'abaissant vers la mer par plusieurs étages suc-

1. Livingstone, *Exploration du Zambèze et de ses affluents*, trad. de l'anglais par Mme Loreau (Paris, Hachette, 1866; *Tour du Monde*, 1866); Serpa Pinto, *Comment j'ai traversé l'Afrique de l'océan Atlantique à l'océan Indien* (*Tour du Monde*, 1881; Paris, Hachette, 1882).

cessifs. Elles atteignent 2085 mètres au Great Winter Hœk, dans les *monts Olifant*; 1100 mètres dans la *montagne de la Table* qui, de ses flancs abrupts, domine au sud la ville du Cap; 2200 mètres dans les *Groote Zvarte Bergen* et même 2758 dans le massif qui termine plus au nord la rangée parallèle des monts *Nieuweveld*.

A l'est, la ceinture montagneuse s'élève encore. Les *Drakenberge* méritent le nom d'Alpes de l'Afrique australe : par trois terrasses, de relief du reste fort inégal, ils s'élèvent à plus de 3000 mètres dans le Champagne Castle ou mont Cathkin (3160 m.), dans le mont aux Sources (3400 m.) et dans le mont Hamilton (3466 m.). Au delà du Limpopo, il n'y a plus de chaîne bordière parallèle à la côte, mais un plateau élevé que dominent çà et là des montagnes de hauteur variable : tels le mont *Ourobi* et le mont *Goundi* (1400 m.), dans le pays de Gaza; tel le mont *Doé* qui, dans le pays de Manica, se dresse jusqu'à 2400 mètres.

L'étroite zone qui sépare les montagnes de la mer est formée presque partout de terres alluviales, sablonneuses, marécageuses, malsaines, aboutissant à une côte en général pauvre en abris pour les navires. Tel est le littoral peu découpé de l'Angola, et celui du sud-ouest africain allemand où s'ouvrent seulement les deux *baies de la Baleine* et *d'Angra Pequeña*.

La côte de la colonie du Cap est plus rocheuse; les montagnes baignent leur pied directement dans la mer; le littoral est bordé de petits golfes, dont les principaux sont la *baie de la Table*, entourée par un demi-cercle de montagnes qui la protègent contre les vents du large, et, au delà du cap de Bonne-Espérance, *False Bay*, malheureusement ouverte aux tempêtes du sud. A l'est du cap des Aiguilles, qui marque le point le plus méridional de l'Afrique, s'ouvre encore la *baie d'Algoa*, et, beaucoup plus au nord, la magnifique *baie Delagoa*, qui a une profondeur variant de 12 à 30 mètres.

La côte du Moçambique est basse et sablonneuse : elle est bordée d'îles que des baies sans profondeur séparent du

rivage. En outre, des bancs de corail s'y étendent sur plusieurs points. La navigation en est donc difficile et même périlleuse. Les ports sont rares : la rade de *Sofala* est inaccessible aux navires d'un fort tirant d'eau. Il faut atteindre, au nord de Moçambique, la côte découpée, par le grand courant de Moçambique, pour trouver des abris au fond de baies profondes et sûres.

Climat. — L'Afrique australe présente en sens inverse les zones de climats qui se succèdent dans l'Afrique du nord depuis la Méditerranée jusqu'au Soudan : on y retrouve, du nord au sud :

1° Une zone analogue au Soudan, s'étendant jusqu'au delà du vingtième degré et caractérisée par une saison de pluies abondantes coïncidant avec la saison chaude. Au moment où le soleil darde ses rayons vers le tropique du Capricorne, des vents parcourent le pays, venus du nord-est, de l'océan Indien, et du nord, de l'Équateur humide; d'abondantes averses tombent alors si drues qu'elles inondent la prairie, ou *bouga*, de marécages du sein desquels surgissent seuls les monticules coniques des termites : le pays devient impraticable, et les hommes n'y peuvent vivre que dans des habitations construites sur pilotis. Cette saison chaude est, du reste, marquée par une grande constance dans la température. Pendant la saison sèche, au contraire, des écarts assez considérables existent entre les températures du jour et de la nuit. La durée de la saison humide et la proportion de pluie tombée diminuent de l'est à l'ouest, à mesure qu'on s'éloigne de l'océan Indien, d'où soufflent les vents : la côte de l'Atlantique ne reçoit qu'une tranche d'humidité insignifiante, 0 m. 34 à Saint-Paul de Loanda, moins de 0 m. 20, plus au sud, à Mossamédès.

2° Une zone analogue au Sahara, comprise entre le tropique et le 32e degré environ. La pluie fait presque complètement défaut, sauf au voisinage de l'océan Indien. La côte de l'Atlantique est si dépourvue d'humidité qu'à Walvisch Bay et à Angra Pequeña, il faut, pour avoir de l'eau potable, la faire venir du Cap. En l'absence d'humidité, la

température est sujette à des écarts parfois considérables : en hiver il y gèle la nuit; en été il y fait, le jour, des chaleurs étouffantes.

3° Une zone de pluies moyennes, comprenant le sud de la péninsule. Les nuages déversent leur humidité sur les montagnes bordières pendant l'hiver austral, et cette humidité s'étend aussi loin qu'elle ne rencontre aucune montagne barrant la route aux nuages. La température est à peu près celle de notre Algérie, avec moins de chaleur toutefois : un grand courant froid, venu de l'océan polaire, se heurte sur la pointe méridionale de l'Afrique et contribue à abaisser régulièrement la température moyenne de 2 ou 3 degrés au-dessous des températures moyennes des latitudes correspondantes de l'Afrique du nord.

Hydrographie. — L'Afrique australe recevant ses pluies de l'océan Indien, c'est à l'est que coulent ses rivières les plus considérables. Les cours d'eau qui vont se jeter à l'Atlantique ont beaucoup moins d'eau, surtout vers leur embouchure. On peut diviser tous les fleuves de l'Afrique australe en trois groupes : rivières du plateau, rivières de la bordure côtière, rivières qui traversent le plateau et vont se jeter dans la mer du pourtour.

Au premier groupe appartient le *Koubango* qui naît dans la barrière montagneuse voisine de l'Atlantique, et qui, grossi par de nombreux affluents, ne tarde pas à devenir énorme pendant la saison pluvieuse. Capello et Ivens le trouvèrent, après un mois et demi de sécheresse, large de 40 mètres, profond de 3 mètres, coulant avec une vitesse de 2 kilomètres et demi à l'heure. Le Kouito, dont les sources sont voisines de celles du Kassaï, double encore cette masse liquide. C'est alors qu'elle arrive dans la région, d'une horizontalité parfaite, où s'étendent le Ngami, le Grand Makarikari et le lac Tchobé. Que devient le Koubango? Suivant Serpa Pinto, il irait, sous le nom de Tonké, puis sous celui de Tioghé, se jeter dans le Ngami et de là communiquerait, sous le nom de Zouga, avec le Grand Makarikari. D'après Capello et Ivens, au contraire, le Koubango se déverserait par le

Tchobé dans le Zambèze. On peut admettre les deux opinions à la fois. Dans cette région sans pente, transformée par les pluies en vaste marécage, rien n'empêche les eaux de bifurquer et de s'en aller partie au Ngami, partie au Zambèze. Quoi qu'il en soit, le Koubango a un débit très irrégulier : immense au temps des pluies, il est presque vide à d'autres moments. — D'autres rivières, plus ou moins temporaires, viennent se perdre dans la même dépression : la *Nata*, à l'est; l'*Omaramba*, à l'ouest.

Le groupe des rivières côtières comprend : la *Cuanza* et le *Cunéné*, tributaires de l'Atlantique; les petits cours d'eau de la colonie du Cap, comme l'*Olifant* et la *Tudela*; enfin le *Limpopo* et le *Sabi*, qui se déversent dans l'océan Indien. Coulant à travers des montagnes, elles sont accidentées, vont de chute en chute, de rapide en rapide, jusqu'à la plaine qu'elles ont comblée de leurs alluvions. La *Cuanza* (1 200 kil.) traverse ainsi des gorges très étroites, creusées péniblement à travers les roches, et forme, au sortir des montagnes, les chutes de Livingstone, hautes de 21 mètres. Le *Cunéné* (1 200 kil.) n'a pas un cours moins tourmenté, mais il a moins d'eau que la Cuanza et c'est à grand'peine qu'il arrive à la mer. Le *Limpopo* (1 600 kil.) est plus long que les deux rivières précédentes; ses premières sources sont sur le plateau où les Boers ont bâti Prétoria et il coule d'abord au nord-ouest comme s'il voulait rejoindre le Ngami; mais il tourne bientôt au nord-ouest et à l'est, traverse par de profonds défilés les montagnes qui lui barrent le chemin de l'océan Indien, franchit par la cascade de Tolo Azimé une dernière barrière de granit, et entre en plaine : il s'y perd à droite et à gauche dans des marécages; et son embouchure, que les sables obstruent, n'a pas plus de 500 mètres de largeur.

Deux fleuves traversent l'Afrique australe dans la majeure partie de son étendue : au sud, l'Orange, qui se jette dans l'Atlantique; au nord, le Zambèze, qui se jette dans l'océan Indien.

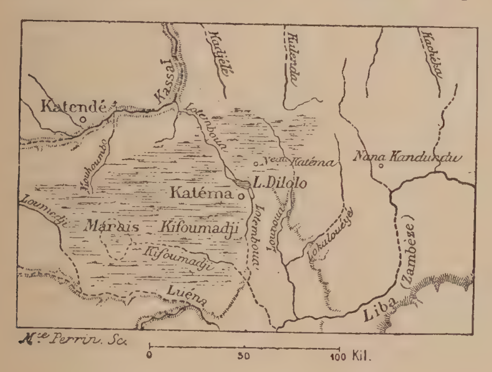
Le *Gariep* des Hottentots, qu'un officier hollandais nomma

Orange en l'honneur de la famille de Nassau, naît sur la pente méridionale du Cathkin, à 200 kilomètres de la côte du Natal. Alimenté par les neiges des sommets élevés du Drakenberge que lui apportent de nombreux torrents, et par un affluent, plus long que lui-même, mais d'un débit beaucoup moins considérable, le *Vaal*, il ne tarde pas, dès qu'il a gagné le plateau très sec du Griqualand et du Béchouanaland, à s'appauvrir au point qu'on peut presque toujours le franchir à gué. L'Orange a déjà fourni les trois quarts de son cours que son altitude est encore de 800 mètres. La rencontre des montagnes de l'ouest détermine des chutes gigantesques, les « Anghrabies » ou « Cent chutes » ; en 26 kilomètres, le fleuve s'abaisse de 120 mètres par des cataractes grandioses; puis ce sont des gorges formidables où il est rejeté de tous côtés par des murs granitiques qui se dressent en falaises abruptes, hautes parfois de plusieurs centaines de mètres; ces rapides se prolongent ainsi jusqu'à la mer. Enfin ses eaux s'amassent en un grand lac séparé de l'océan par une flèche de sable, à travers laquelle l'Orange s'ouvre une issue pendant les crues; des bancs sous-marins et des pateaux de roches empêchent les navires d'y pénétrer. Ainsi ce fleuve, long de 2140 kilomètres, se trouve presque inutile pour les communications.

Le **Zambèze** (2660 kilomètres) prend sa source dans la même région que le Loualaba, le plus gros affluent du Congo supérieur, et le Kassaï, le plus gros affluent du Congo moyen. Là s'étendent, en effet, des plaines d'une remarquable horizontalité qui, d'après Cameron, n'ont pas moins de deux ou trois pieds d'eau pendant la saison pluvieuse. Le Zambèze, d'abord nommé *Liba*, y coule vers le sud pendant 400 kilomètres, épandu en larges marécages ; il est navigable presque jusqu'à sa source.

Après ces 400 kilomètres commence le cours moyen. Le fleuve s'engage dans une région montagneuse où les rapides se succèdent en grand nombre tout le long de son cours : chute de Gonyé, cataracte de Kalé, rapides de Katima-Mololo, chute Victoria, gorges de Hariba, chutes Kokolété et de Karoabassa. La plus fameuse est la *chute Victoria*, que les

indigènes nomment la « Fumée tonnante »; Livingstone l'a décrite « comme le spectacle le plus saisissant qu'il ait contemplé ». Le fleuve, large de 1 650 mètres, se précipite d'une hauteur de 130 à 140 mètres dans un étroit canal qui n'a pas plus de 30 mètres à l'entrée; il fait un bruit de tonnerre et lance dans le ciel des nuages de vapeurs qu'on peut distinguer parfois, dit le docteur Holub, à la distance de 80 kilomètres. C'est dans cette partie moyenne de son cours que le Zambèze reçoit ses principaux affluents : le *Kouando* ou *Tchobé*, qui lui apporte les eaux d'une partie du plateau de



Région entre le Kassaï et le Zambèze.

Lounda; le *Kafoué*, dont le cours est mal connu, et le *Loangoua*, qui apporte au Zambèze les eaux du plateau situé entre le Bangouéolo et le Nyassa.

Aux gorges de Lupata le Zambèze entre dans son cours inférieur. Son courant s'étale largement entre les rives, et des îles alluviales se succèdent au milieu du flot. Il reçoit alors le *Chiré*, gros affluent qui lui arrive du lac Nyassa par une route facilement accessible aux navires, sauf en amont de Katonga, où quelques rapides le barrent. Presque aussitôt qu'il s'en est grossi, le fleuve se divise et embrasse un immense delta. La branche la plus fréquentée est celle de *Cuama* ; celle qui passe à Quélimane est obstruée ; une autre, le *Chindé*, serait accessible aux vapeurs d'un tonnage moyen.

Ressources de l'Afrique australe. — Pour la végétation, l'Afrique australe comprend trois grandes zones distinctes : une zone de savanes, une zone désertique, une zone de végétation quasi méditerranéenne.

La savane s'étend partout où se fait sentir la saison des pluies d'été. La forêt, qui couvrait le bassin voisin du Congo, n'apparaît plus que le long des cours d'eau ou sur les pentes arrosées des montagnes, mais le sol est dominé par un fouillis de hautes herbes qui atteignent plusieurs mètres d'élévation. Toutefois, différence avec la savane soudanienne, les animaux s'y rencontrent en nombre relativement petit, et les explorateurs ne peuvent plus compter sur la chasse pour se nourrir. Cette diminution de la faune est due sans doute, d'une part aux incendies fréquents que le soleil allume dans les herbes desséchées, de l'autre aux inondations qui, faute de pente, transforment la surface du sol en marécage pendant une partie de l'année. Le sol de la savane est propre aux mêmes cultures que celui du Soudan ; mais la présence de la mouche tsétsé, dont la piqûre est mortelle aux animaux de la race bovine et au cheval, y rend l'élevage impossible.

Au sud et à l'ouest, dans le pays des Damara et des Namakoua, ainsi que dans le Kalahari et le Béchouanaland, la végétation prend un aspect désertique : c'est le Sahara de l'Afrique australe. La sécheresse y a produit la décomposition des roches de la surface, changées en poussière, et des sables s'y montrent sous la forme de longues et hautes rangées de dunes. La végétation y est très pauvre ; des acacias, des mimosées, des plantes grasses, des plantes à sève saline, y croissent ; le dattier y manque, mais on y trouve un arbre qui lui est spécial, le *Welwitschia mirablis* (du nom du botaniste Welwitsch), dont le tronc, qui a 3 ou 4 mètres de tour, s'enfonce comme un coin dans le sol, et qui n'a que deux feuilles, immenses, étalées sur le sol et recouvertes d'un épiderme qui les fait ressembler à du cuir. Dans son ensemble, le Kalahari est moins désolé que le Sahara. Les sables y occupent moins de place et s'y montrent même assez rarement. L'herbe y est moins rare et de qualité excel-

lente. Quelques animaux assez gros l'animent, comme l'antilope et la girafe. Les plateaux qui dominent l'océan Indien et qui reçoivent une tranche suffisante d'humidité, sont même fertiles : des champs de blé, des plantations de légumes, courges, patates, tomates, pommes de terre, s'y voient ; on y trouve des forêts où pousse, entre autres arbres, le *mopani*, dont le bois dur sert à la fois pour la construction et le chauffage.

Plus au sud encore, au delà du fleuve Orange, on arrive à une région qui rappelle l'Algérie. D'abord apparaissent les Hauts Plateaux, le *karrou*, au sol d'argile rougeâtre, au ciel presque toujours clair, à l'air d'une sécheresse continue : pas un brin d'herbe; le sable se recouvre d'une brousse haute de quelques pouces, à petites feuilles dures et d'un vert foncé; çà et là une ficoïde, un « buisson à lait », véritable baguette d'où sortent des doigts charnus et vert pâle; des plantes aux grandes feuilles charnues qui n'arrivent à subsister que parce qu'elles emmagasinent l'humidité pour les mois de misère : c'est un pays d'élevage; les moutons, les chevaux et les autruches y trouvent au printemps des pâturages d'une herbe excellente qu'étendront les forages de puits artésiens. Puis vient une sorte de Tell algérien, une succession de plateaux rocailleux, mais humides et ensoleillés, où croissent les céréales, les arbres méditerranéens, orangers ou citronniers, les vignes ; où s'étendent à perte de vue des pâturages, où des forêts sombres couronnent de place en place les flancs bien arrosés des montagnes. A l'est même, sur la côte de la Cafrerie et du Natal, se montrent des essences toutes tropicales : manglier, bananier, bambou, qui subsistent si loin de l'équateur par l'effet du courant chaud de Moçambique.

L'Afrique australe recèle dans un sous-sol de formation ancienne de remarquables richesses minérales. En particulier la région orientale du plateau en possède une abondance rare. Le fer, le cobalt, le cuivre, le plomb argentifère sont exploités sur beaucoup de points : le *fer* sur les bords du Zambèze à Tété, le *cuivre* dans le Transvaal et sur la côte occidentale de la colonie du Cap, à Springbok et Ookiep, au sud

de l'embouchure du fleuve Orange. D'importants gisements d'une *houille* à la flamme claire et brûlant sans faire de cendre existent près de la baie Delagoa; on en trouve d'autres également riches dans les montagnes de la Natalie et du Transvaal.

Au premier rang de ces richesses minières se placent l'**or** et les diamants. Dans le *Transvaal* on a trouvé depuis une dizaine d'années plus de trente gisements aurifères, dont les principaux sont ceux de Kaap (1885), de Barberton (1886) et des Witwatersrand (1886), où les roches aurifères forment une coulée continue, longue d'une centaine de kilomètres, orientée, comme presque tous les gisements de ce pays, de l'est à l'ouest. L'or existe également dans le *Manica*, où sans doute il fut exploité dès une antiquité reculée : on y a trouvé, en effet, de vastes constructions cyclopéennes, formées de blocs de granit juxtaposés sans ciment, qui, d'après les dernières conclusions des voyageurs[1], semblent avoir été des postes fortifiés destinés à protéger autrefois un peuple chercheur d'or, probablement originaire de l'Arabie.

Quant aux **diamants**, on les trouve en abondance dans le Griqualand, entre le Vaal et l'Orange. Ils gisent dans des poches coniques, ouvertes au milieu du plateau, qui ne sont autres, croit-on, que d'anciens cratères comblés. Quatre de ces poches sont disséminées dans un espace d'environ 18 kilomètres de circonférence. La plus riche est celle de *Kimberley*. Découverts en 1867, ces gisements diamantifères produisent annuellement 750 kilogrammes de diamants, valant 100 millions de francs.

Populations. — Environ 7 millions d'hommes habitent l'Afrique australe; ils y sont répartis d'une manière fort inégale. Les plateaux arides du centre et de l'ouest, ainsi que la côte comprise entre l'Orange et le Cunéné sur l'Atlantique, sont trop pauvres pour compter une population nombreuse : ils sont presque déserts. Sans être très habitées, les côtes du sud-est et du sud, dont le climat tempéré est hu-

1. *Proceedings of the Royal Geographical Society*, mai 1892.

mide et dont le sol est apte à l'élevage et à la culture, ont une population moins clairsemée : le Natal compte 10 habitants au kilomètre carré.

Les indigènes qui forment la plus grande partie de cette population appartiennent à deux races très différentes : les uns sont des *nègres de race bantou*, frères de race et de langue de ceux qui peuplent le bassin du Congo ; les autres sont des *Hottentots*.

Les **nègres de race bantou** sont les plus nombreux. Leur domaine comprend toute la zone des savanes du nord, et, au sud du Ngami, toute la partie située à l'est d'une ligne menée de ce lac à la baie d'Algoa. Ils sont fétichistes, d'un naturel généralement doux et bienveillant; mais leur genre de vie varie du nord au sud, suivant les conditions du climat, et ils forment des tribus très nombreuses, diverses de noms et de coutumes. Au nord vivent les *Amboella*, sur la lisière de l'Angola, les *Barotsé* et les *Mabounda*, dans la boucle du Zambèze : ce sont des populations agricoles ; ils pratiquent peu l'élevage, à cause de la présence de la mouche tsétsé, et ils demandent à la pêche le supplément d'aliments dont ils ont besoin : un peuple nain, chasseur comme les Akka du Congo, les *Moukassékouéré*, renommé pour son adresse à tirer de l'arc, les approvisionne de gibier. Au sud, les populations nègres vivent surtout de l'élevage des bœufs et rarement, sur le bord de la mer, d'agriculture : ils ont de grands enclos, nommés *kraals*, où ils enferment, chaque nuit, les troupeaux pour les protéger contre les maraudeurs et contre les fauves. De l'élevage vivent les *Béchouana* (Basouto, Makololo, Bamangouato), qui s'étendent à l'ouest du Drakenberge jusqu'au delà du Vaal ; les *Matébélé*, peuple belliqueux qui a soumis à son empire toute la région comprise entre le Zambèze et le Limpopo, et les *Cafres*, dont le nom vient du mot arabe *cafir*, infidèle. De toutes les populations de race bantou, la plus remarquable est le peuple des *Zoulou*, qui pratiquent l'élevage du bétail et l'agriculture ; mais leur principale originalité, c'est leur excellente organisation militaire : tout kraal zoulou est un camp ; tout Zoulou valide est rangé, suivant son âge, dans la catégorie des vétérans,

des soldats et des enfants; ils disposent ainsi de 100 000 guerriers, dont la moitié est toujours sous les armes. L'Angleterre a eu une peine extrême à conquérir le Zoulouland.

Les **Hottentots** (*Nama*, *Bushmen*, hommes des broussailles) habitent la côte occidentale depuis le Cunéné jusqu'à la baie d'Algoa. Ce sont des hommes de petite taille, nomades, vivant de la chasse, comme les autres peuples nains de l'Afrique. On se perd en conjectures sur leur origine. Quelques auteurs les font venir de la Chine, d'autres de l'Egypte. Leur peau tant soit peu jaune et leurs yeux obliques expliquent jusqu'à un certain point la première hypothèse : ainsi, aux mines de diamants de Kimberley, où l'on emploie des Chinois aussi bien que des Hottentots, on a souvent de la peine à les distinguer les uns des autres.

Des Européens en assez grand nombre habitent aussi l'Afrique australe, où ils ont été attirés surtout par la fièvre de l'or et l'exploitation des mines de diamants : ce sont des Portugais, des Allemands, des Anglais. A côté d'eux on trouve un peuple d'origine européenne et fort original, le peuple des **Boers**. Ils descendent des premiers colons hollandais et des Français huguenots qui se réfugièrent au Cap après la révocation de l'édit de Nantes. Race sans beauté et sans grâce, mais forte, vaillante, à la carrure solide; elle a colonisé successivement le Cap, Natal, l'Orange, le Transvaal; fuyant toujours la domination des Anglais abhorrés, elle pousse maintenant ses lourds chariots et ses troupeaux errants jusqu'au Ngami et au plateau de Mossamédès. Race vivace au reste : presque toutes les familles des Boers sont nombreuses : l'excédent des naissances sur les morts est toujours considérable.

Colonisation européenne. — Les premiers établissements des Européens dans l'Afrique australe datent de sa découverte. Dès les premières années du XVIe siècle, les Portugais se rendirent maîtres de Sofala (1505), de Moçambique (1508) et, plus tard, de l'Angola (1560). Au XIXe siècle, des relations commerciales s'établirent entre les

deux côtes par l'intérieur, qu'on s'habitua à regarder comme partie intégrante de l'empire colonial portugais.

Au XVIIe siècle arrivèrent les Hollandais : ils fondèrent la colonie du Cap ; des familles protestantes françaises, dont les noms se sont perpétués jusqu'à nos jours, vinrent se fondre parmi eux après la révocation de l'édit de Nantes. Les Anglais n'apparurent qu'à la fin du XVIIIe siècle. A la faveur des guerres de la Révolution, ils prirent le Cap (1795), le rendirent à la paix d'Amiens (1802), mais pour le reprendre de nouveau en 1806 et cette fois le garder malgré les protestations des habitants ou Boers, qui émigrèrent. Depuis, les Anglais n'ont cessé de s'étendre : en 1843, ils ont annexé Natal, enlevé aux Boers émigrés; s'ils n'ont pu leur enlever de même les deux colonies où ils se sont réfugiés, la République du fleuve Orange et le Transvaal, du moins ils l'ont tenté à deux reprises (1852-53 ; 1877-1884), et se sont dédommagés par l'occupation du Griqualand West (1871), du Basoutoland (1875), du Griqualand East (1885), du Zoulouland (1887), du Béchouanaland (1885). Tout récemment enfin, sous le prétexte que les Portugais n'occupaient pas effectivement le pays des Matébélé et des Barotsé, et dans le désir de rejoindre par une ligne d'occupation continue leurs possessions du Cap à leurs possessions de l'Est et du Nord africains, ils ont proclamé leur protectorat sur ces deux pays; le Portugal protesta en vain; il était le plus faible et dut reconnaître ce qu'il ne pouvait empêcher (août 1890-mai 1891).

En 1885, à la suite de contrats passés par le négociant allemand Lüderitz avec les chefs indigènes, l'Allemagne proclamait son protectorat sur la côte comprise entre le fleuve Orange et le cap Frio ; des négociations avec le Portugal l'étendirent jusqu'au Cunéné. L'Angleterre, habituée à regarder comme sienne toute l'Afrique australe, protesta ; elle n'eut pas gain de cause et ne garda sur cette côte que la Baie de la Baleine (Walvisch Bay), où elle avait fait acte d'occupation effective.

Quatre puissances se partagent donc l'Afrique australe : Portugal, Allemagne, Boers, Angleterre.

Le **Portugal** possède, du Congo au Cunéné d'une part, de l'Atlantique aux cours supérieurs du Zambèze et du Kassaï de l'autre, l'**Angola** (1 179 000 kil. carr.), habité par 2 millions et demi d'habitants; les villes principales sont situées sur la côte, *Loanda* (São Paulo de Loanda), capitale de l'Angola (16 000 hab.); *Benguella* (3 000 hab.) et *Mossamédès* (2 000) : colonie peu importante encore, eu égard surtout à la difficulté des communications; mais un chemin de fer destiné à relier Loanda à Ambaca et à l'intérieur est commencé et accroîtra la richesse du pays. — Le Portugal possède aussi sur la côte de l'océan Indien, du cap Delgado à la baie Delagoa, le pays de **Moçambique**, qui ne comprend qu'une bande assez étroite s'étendant sur le Zambèze jusqu'à la ville de Zoumbo. La capitale de la province est *Moçambique* (10 000 hab.), située le long de la côte sur un petit îlot coralligène qui forme avec le continent une bonne rade pour les navires; les autres villes principales sont *Quélimane* (7 000 hab.), sur un bras malheureusement ensablé du Zambèze; *Inhambane* (6 000 hab.), *Tété* (4 000 hab.), *Sofala* et *Lourenço Marques*, sur la baie Delagoa. La colonie ne fait encore qu'un mince trafic, mais une voie ferrée, construite déjà de Lourenço Marques à la frontière du Transvaal, et qu'on doit prolonger jusqu'à Prétoria, en fera le débouché de la riche région du Transvaal. Une autre ligne ferrée, dite « du Zambèze », est actuellement à l'étude.

L'**Allemagne** possède au sud de l'Angola la colonie dite « **Sud-Ouest Africain** » : elle compte 1 600 kilomètres de côtes de Cunéné au fleuve Orange et s'étend à l'est, souveraineté purement nominale, jusqu'au 20e degré de longitude E. de Greenwich. On n'y trouve aucune ville, mais seulement des stations de missionnaires, *Réhoboth*, *Béthanie*, etc., autour desquelles sont groupés les indigènes. Le siège de l'administration allemande est à *Angra Pequeña*, sur une petite baie de la côte.

Les **Boers** ont fondé deux républiques indépendantes pour échapper à la domination anglaise : 1° le **Transvaal** ou **République sud-africaine**, comprise entre le Vaal au sud et le Limpopo au nord. Pays bien arrosé, au climat rude

et sain, c'est un pays d'élevage en même temps qu'un pays agricole de grand avenir. Il possède en outre les mines d'or très riches de Kaap, de Barberton, de Witwatersrand, qui alimentent une exportation notable de métaux précieux. La population totale n'est que de 690 000 habitants (140 000 blancs, 550 000 indigènes), mais elle s'accroît. La principale ville est *Prétoria*, où siège le gouvernement. Une ligne de chemin de fer, construite jusqu'à Middelburg, doit relier Prétoria à Lourenço Marques, sur l'océan Indien. D'autres lignes rattacheront le Transvaal à la colonie du Cap; 2° l'**Etat libre d'Orange**, entre le Vaal et le fleuve Orange ou son affluent le Coledon. C'est un petit pays qui vit surtout de l'élevage : on y compte 150 000 habitants (70 000 blancs, 80 000 indigènes). Le siège du gouvernement est à *Bloemfontein* (3000 h.), au centre même du plateau.

L'**Angleterre** possède: 1° la **colonie du Cap**, qui présente dans le Karrou de bons pâturages et sur la côte, mieux arrosée, de bonnes terres à céréales et d'excellents vignobles : nulle part l'hectare de vignes ne produit autant qu'au Cap, de 86 à 175 hectolitres contre 25 en Algérie et 18 en France; le vin est d'excellente qualité; celui de Constance est célèbre partout; malheureusement le phylloxera y a commencé ses ravages en 1886. Des mines de cuivre accroissent encore ces richesses végétales. La colonie du Cap possède 900 000 habitants, dont 300 000 Européens. Les villes principales sont *Capetown*, ou la Ville du Cap (50 000 h.), sur l'excellente baie de la Table; *Port Elisabeth* (18 000 h.), sur la baie d'Algoa, et *Grahamstown* (10 000 h.), à l'intérieur, au milieu d'une riche région d'élevage; — 2° le **Natal**, aux terres fertiles, bien cultivées. Il compte 500 000 habitants, dont 36 000 blancs. Les principales villes sont *Pietermaritzburg* (15 000 h.), la capitale, et *Durban* (Port Natal) (20 000 h.), qui possède un excellent mouillage; — 3° le *Zoulouland* (200 000 h.); — 4° le *Griqualand* (60 000 h.), où sont situés les champs diamantifères de *Kimberley* (25 000 h.); — 5° le *Béchouanaland*, le *Matébéléland*, qui a accepté le protectorat anglais, le *royaume de Barotsé*, dont la richesse agricole est, dit-on, comparable à celle du delta du Nil, et enfin le *pays*

des Makololo, que traverse la route du Chiré, la meilleure de celles qui donnent accès au plateau.

La riche colonie du Cap n'a cessé de se développer à la manière des États européens. Des services réguliers de paquebots en mettent les principaux ports en relation directe avec l'Europe et l'Australie. Un réseau télégraphique y est établi. 300 kilomètres de voies ferrées mettent le Cap et Port Élisabeth en communication avec Kimberley, sans compter un grand nombre de lignes moins longues. Depuis



Ville et baie du Cap.

les annexions récentes, elle se hâte en outre d'étendre son action dans l'intérieur du plateau. En ce moment même on prolonge le chemin de fer jusqu'à Maféking, à la frontière septentrionale du Bechouanaland, d'où il devra gagner Chochong; des expéditions explorent les régions imparfaitement connues; des missions protestantes en même temps qu'agricoles travaillent à convertir les indigènes et à leur infuser un rudiment de civilisation; d'immenses territoires ont été achetés par la Compagnie des lacs dans le pays des Barotsé, où les cultures seront étendues et améliorées.

L'Angleterre est de moins en moins maîtresse dans sa

colonie. C'est la Compagnie Sud-Africaine qui exerce l'autorité, et à mesure que ses possessions s'étendent, elle aspire de plus en plus à se séparer de la métropole et à vivre de sa vie propre. Il s'est fondé dans l'Afrique australe une ligue qui a pour devise significative « l'Afrique aux Africains ». Le xxe siècle verra probablement l'émancipation de la colonie de l'Afrique australe, comme aussi sans doute celle de l'Australie et de l'Inde.

RÉSUMÉ

I. La découverte de l'Afrique australe est due surtout à Livingstone : les voyages des Portugais Serpa Pinto, Capello et Ivens, etc., ont complété ce que ses explorations avaient révélé.

II. **Relief**. — Une cuvette : au centre, vaste dépression horizontale où s'étendent des lacs, Ngami, Grand Makarikari ; sur le pourtour, une ceinture montagneuse formant l'épaulement du plateau : mont Élonga (2 300 m.), monts de la Table, Groote Zvarte Bergen, Nieuweveld (2 738 m.), Drakenberge (Cathkin, 3 157 m. ; mont aux Sources, 3 385 m. ; mont Hamilton, 3 466 m.); plateau du Matébélé (mont Doé, 2 400 m.). — La côte est rocheuse au sud, baie de la Table, cap de Bonne-Espérance, False Bay, cap des Aiguilles, baie d'Algoa, baie Delagoa. A l'ouest et à l'est, elle est basse et sablonneuse dans le sud-ouest africain allemand (baies de la Baleine et d'Angra Pequeña) et dans le Moçambique.

III. **Climat**. — 3 zones de climat :

1° Au nord, zone chaude et humide, avec saison pluvieuse, analogue au Soudan ;

2° Au centre, zone sèche, au climat inégal, analogue au Sahara ;

3° Zone de pluies et de chaleurs moyennes, analogue à l'Algérie, avec moins de chaleur, par suite de l'existence d'un courant marin froid, venu du pôle sud.

IV. **Hydrographie**. — 3 groupes de rivières :

1° Rivières sans écoulement vers la mer, Koubango, Nata, Amaramba, qui se perdent dans la dépression du Ngami.

2° Rivières côtières, Cuanza et Cunéné, tributaires de l'Atlantique, Limpopo, tributaire de l'océan Indien, rivières encombrées de chutes et peu utiles.

3° Fleuves nés sur le plateau et se jetant à la mer après avoir franchi la bordure côtière : Orange (2 140 kil.), trop peu abondant sur le plateau, trop accidenté dans son cours inférieur ; Zambèze (2 660 kil.).

d'abord fleuve sans pente, puis torrent coupé de cataractes (chute Victoria), enfin rivière deltaïque. Le Zambèze a pour principaux affluents le Kouando, le Kafoué, le Loangoua et le Chiré, émissaire du lac Nyassa.

V. **Ressources.** — Trois zones végétales :

1° Au nord, savanes herbeuses peu peuplées par suite des incendies et des inondations;

2° Au centre, région désertique (Kalahari, Béchouanaland) analogue au Sahara, moins désolée toutefois et moins sablonneuse ;

3° Au sud, une région quasi méditerranéenne, avec des steppes analogues à celles des Hauts Plateaux algériens, et des cultures telliennes, pâturages, céréales, arbres fruitiers, vignobles.

Immenses richesses minérales : fer du Zambèze, cuivre du Transvaal et de la colonie du Cap, houille de la baie Delagoa, et surtout or du Transvaal et du Manica, diamants du Griqualand.

VI. **Populations.** — 7 millions d'habitants environ : nègres de race bantou, au nord et à l'est (Barotsé, Béchouana, Matébélé, Cafres, Zoulous) ; Hottentots à l'ouest, Boers, descendants d'un mélange de colons anglais et de protestants français chassés par la révocation de l'édit de Nantes.

VII. **Colonisation européenne.** — Quatre groupes principaux :

1° Groupe portugais : Angola (2 500 000 hab.), v. pr. Loanda, Benguella, Mossamédès ; Moçambique, v. pr. Moçambique, Quélimane, Lourenço Marques ;

2° Groupe allemand : Sud-Ouest africain, v. pr. Angra Pequeña ;

3° Groupe des Boers, formant deux républiques indépendantes : Transvaal, cap. Prétoria ; Etat libre d'Orange, v. pr. Bloemfontein ;

4° Groupe anglais : Colonie du Cap (900 000 hab.), v. pr. Capetown (50 000 hab.) ; Natal, v. pr. Durban ; Zoulouland ; Griqualand, v. pr. Kimberley ; enfin annexions récentes, Béchouanaland, Matébéléland, roy. des Barotsé, pays du Chiré et du Nyassa. — Mais cette colonie prospère devient de moins en moins anglaise et aspire à briser le lien qui l'unit à la métropole.

ILES DE L'AFRIQUE

On rattache à l'Afrique de nombreux archipels insulaires : dans l'océan Atlantique, au large de la Berbérie, du Sahara, du Sénégal, les *Açores*, *Madère*, les *Canaries*, les *îles du Cap-Vert*; dans le golfe de Guinée, *Fernando-Po*, l'*île du Prince*, l'île *San Thome*, *Annobom*; dans l'Atlantique austral, l'*Ascension*, *Sainte-Hélène*, *Tristão da Cunha*; dans l'océan Indien, **Madagascar** et les *Comores*, les *Mascareignes*, les *Amirantes* et les *Seychelles*.

En réalité, si l'on excepte les îles du golfe de Guinée, ces îles ne font point partie du continent africain. Tout autour de l'Afrique, près des côtes et parallèlement à elles, se creusent d'énormes cavités qui dépassent même 5 000 mètres. C'est du sein de ces abîmes que se dressent les plateaux sous-marins sur lesquels reposent tous ces archipels, qui sont pour la plupart d'origine volcanique et qui diffèrent par la flore de l'Afrique elle-même.

Archipels du nord-ouest. — Les archipels du nord-ouest sont les îles *Açores*, que des profondeurs de 5000 mètres séparent de la côte marocaine, située à 1550 kilomètres à l'est; *Madère*, à 700 kilomètres du cap Cantin, dont il est isolé par des profondeurs de plus de 4000 mètres; les *Canaries*, plus rapprochées de la côte, du côté de laquelle l'océan s'abaisse encore au delà de 1 000 mètres; les *îles du Cap-Vert*, à 465 kilomètres du promontoire de ce nom qui domine des profondeurs de 2 000 mètres.

1° Les **Açores**, ou « îles des Milans », sont au nombre de neuf, dont les principales sont *Santa Maria* et *San Miguel* à l'est, *Terceira* et *Pico* au centre, *Flores* à l'ouest. Elles ont une superficie totale de 2 588 kilomètres carrés. Alignées du nord-ouest au sud-est, elles doivent leur existence à des soulèvements volcaniques. Toutes sont montueuses, dominées

par des cimes à cratère d'où se sont épanchées des laves, et limitées du côté de la mer par des falaises de scories d'un aspect formidable. L'activité interne, au reste, n'est point éteinte : depuis quatre siècles on n'a pas constaté dans les cinq îles centrales moins de 27 éruptions ou tremblements de terre.

Les îles açoriennes jouissent d'un climat égal et salubre ; les variations de température sont très faibles et les saisons se succèdent sans transition marquée. Il y pleut en toute saison et la hauteur annuelle des pluies atteint 1 m. 51. Aussi la végétation est-elle abondante. Les forêts qui couronnaient les pentes des montagnes à l'arrivée des Européens ont presque disparu; mais des pâturages, des champs où croissent les céréales, les légumes et la canne à sucre, des vignobles, des vergers garnis de citronniers, d'orangers, de cocotiers même, s'étendent partout où la lave n'a pas la dureté du métal. On y comptait, en 1881, une population totale de 269 400 habitants (113 au kil. carré), pour la plupart Portugais; ces îles étaient inhabitées quand on les découvrit. La principale ville est *Ponta Delgada* (18 000 hab.), située dans l'île San Miguel, la plus grande et la plus peuplée de l'archipel.

Les Açores appartiennent au Portugal, dont elles forment une province.

2° **Madère** et les trois îlots qui l'avoisinent (815 kil. carrés) sont, comme les Açores, de formation volcanique : elle est dominée, à 1 847 mètres, par le *pic Ruivo*, hérissé de gorges profondes. Le climat en est d'une égalité presque parfaite et l'humidité médiocre, mais suffisante (0 m. 74). Aussi Madère est-elle fort riche[1]. On y trouve côte à côte les essences les plus diverses, pins et poiriers d'une part, bananiers et palmiers de l'autre. La vigne était autrefois la grande source de la prospérité de Madère, tarie aujourd'hui par l'invasion de l'oïdium et du phylloxera ; on l'a remplacée par la culture de la canne à sucre et des céréales, et par l'élevage.

1. Elle était couverte de forêts à l'arrivée des Européens ; Madeira veut dire « forêts ».

La population totale est de 134 000 habitants (164 au kil. carré), en majeure partie Portugais. La capitale est *Funchal* (20 000 hab.), sur une baie ouverte et profonde.

Madère appartient au royaume de Portugal, dont elle fait partie intégrante.

3° Les **Canaries** comprennent, avec de nombreux écueils, 7 îles, ayant une superficie totale de 7 273 kilomètres carrés. Les principales sont la *Grande Canarie*, *Ténérife* et l'*île de Fer*. Toutes sont montueuses et volcaniques; deux grands



Ile de Ténérife.

volcans, encore en activité, s'y élèvent, le *Pico de la Cruz* (2 350 m.), dans l'île Palma, et le *pic de Teyde* (3 720 m.), dans Ténérife; les cratères éteints ou somnolents y abondent.

Le climat se ressent de la proximité du Sahara. Il est inégal et sec; aussi l'aspect en est-il plus terne que celui des précédents archipels; en maints endroits le sol est même complètement aride. Parmi les principales cultures se trouve celle de la cochenille. Les flancs des montagnes, assez bien arrosés par suite de leur altitude, sont tapissés de forêts.

On y compte 291 600 habitants (40 au kil. carré), dont le fond est constitué par une population proche parente des

Fellah d'Egypte et des Berbères du Maghreb. La capitale de l'archipel est *Santa Cruz de Ténérife* (16 600 hab.); la principale ville est *Las Palmas* (18 000 hab.), dans la Grande Canarie. L'île de Fer a donné son nom à un méridien initial fréquemment employé.

Les Canaries furent, au commencement du XVe siècle, occupées par un Français, Jean de Béthencourt; les Espagnols s'y installèrent après sa mort, en 1480, et les ont gardées. Elles constituent une province de l'Espagne.

4° Les **îles du Cap-Vert** forment un archipel de 9 îles, ayant une superficie totale de 5 627 kilomètres carrés. Ce sont des terres volcaniques et élevées (le *Fogo*, 2 559 m.). Leur climat ressemble à celui du Sénégal; il est inégal et d'une extrême sécheresse. Aussi les arbres y sont-ils rares : il est des îles où ils font défaut. Toutefois leur situation sur le chemin de l'Amérique du Sud, à égale distance de Lisbonne et de Pernambuco, leur vaut d'être une escale importante dans l'Atlantique.

La population est clairsemée : elle ne compte que 111 000 habitants, soit 29 au kilomètre carré. Elle se compose en majorité de nègres Ouolofs; les Portugais y envoient leurs déportés. La résidence du gouverneur est *La Praya* (4 000 hab.); le principal port est *Mindello* ou *Saint-Vincent* (4 200 hab.).

Les îles du Cap-Vert, découvertes par les Portugais en 1450, font encore partie du Portugal.

Iles du Golfe de Guinée. — Les quatre îles du golfe de Guinée sont orientées du sud-est au nord-est en une seule chaîne volcanique qui se prolonge sur le continent par le volcan de Cameroun. Toutes sont montueuses et parfois même très élevées : Fernando-Po est dominée par un grand volcan, le *Clarence Peak* ou *Pico de Santa Isabel*, qui atteint 2 850 mètres d'altitude. Situées presque sous l'équateur, elles ont un climat très chaud et très humide qui les rend mortelles pour les Européens, sauf dans les régions élevées et sur les pentes des montagnes. Le sol volcanique, la chaleur, l'humidité s'ajoutent pour leur donner une extrême

fécondité : le cacao, le sucre et le café y sont produits en abondance.

Fernando-Po et *Annobom*, « l'île de la Bonne Année » (découverte le 1er janvier 1471), sont des possessions espagnoles. Fernando-Po compte 25 000 habitants sur 1 998 kilomètres carrés; sa capitale est Santa Isabel (1 500 hab.). Annobom n'a que 3 000 habitants sur 17 kilomètres carrés.

L'*île du Prince* et *San Thome* appartiennent au Portugal. La première ne compte que 3 000 habitants sur 151 kilomètres carrés. La seconde (929 kil. carrés) possède 20 000 habitants.

Iles de l'Atlantique austral. — L'Atlantique austral est formé de deux grandes vallées profondes de plus de 5 000 mètres que sépare dans toute sa longueur un seuil profond de 2 000 à 3 000 mètres seulement, nommé, du navire qui en a constaté l'existence, le « plateau du Challenger ». C'est sur ce dos sous-marin que s'élèvent les trois îles d'origine volcanique qu'on rattache à l'Afrique : l'*Ascension, Sainte-Hélène, Tristão da Cunha*. Toutes les trois appartiennent aux Anglais, à qui elles servent de postes sur la route du Cap. Avant la percée de l'isthme de Suez, elles étaient assez souvent visitées par les navires se rendant en Extrême-Orient : depuis, elles ont beaucoup perdu de leur importance.

L'**Ascension**, ainsi nommée parce qu'elle fut découverte le jour de l'Ascension en 1501, est une petite île (88 kil. carrés), montueuse, située à 1 400 kilomètres de la côte africaine. La végétation en est pauvre; mais le climat est sain et tempéré, et les Anglais y ont créé un hôpital militaire. On y trouve seulement 300 habitants. La capitale est *Georgetown*.

Sainte-Hélène, à 1 900 kilomètres à l'ouest de Mossamédès, est un peu plus grande (123 kil. carr.), mais également montueuse et volcanique : le pic de Diane la domine à 825 mètres. Le climat est tempéré, mais l'humidité est assez considérable (1 m. 20). Aussi y trouve-t-on des forêts de pins, de chênes, de cyprès et des cultures des pays tropicaux et des régions tempérées. Elle est à jamais célèbre par

la captivité de Napoléon Ier à *Longwood* (1815-1821). On y comptait 6 800 habitants en 1861, avant le percement de l'isthme de Suez; la population est tombée à 5 300 habitants. La capitale est *Jamestown*.

Tristão da Cunha, isolé à 2 350 kilomètres de toute terre, est encore plus déshéritée : on n'y compte pas 100 habitants.

Madagascar. — Madagascar n'appartient pas à l'Afrique, dont la séparent des profondeurs de 3 000 mètres, et, le long du canal de Moçambique, large en sa moindre partie de 380 kilomètres, un grand courant chaud venu de la mer des Indes. Par sa flore, par sa faune, par ses habitants, elle se rattache, par delà tout l'océan Indien, à l'archipel Malais. C'est du reste une des plus grandes îles du globe : elle a une longueur de 1 625 kilomètres, une largeur moyenne de 500, une superficie de 592 000 kilomètres carrés, un seizième de plus que la France.

Madagascar est une île très montueuse : des monts s'y étalent partout, confusément, en bosse irrégulière, chaînes, chaînons, plateaux, massifs, ayant leur pente générale inclinée vers l'ouest, dominant, à l'est, les flots où ils plongent presque à pic. Mais ces sommets de gneiss, de granits et de laves ne montent pas jusqu'à la hauteur des neiges éternelles : les points les plus élevés, dressés au centre de la péninsule, le *Tsiafajavona* (2 652 m.), le *Tsiafakafo* (2 540 m.), l'*Ankavitra* (2 550 m.), sont des montagnes de seconde importance. Une ceinture de plaines basses, souvent marécageuses, formées par les alluvions des rivières, entoure presque complètement l'île, sauf au nord, où s'ouvrent des baies rocheuses, comme celles d'*Antongil*, de *Diego Suarez*, de *Passandava*, et où le continent se prolonge dans les eaux par de petites îles, *Sainte-Marie*, *Nossi-Bé*.

Située entre les 12e et 26e degrés de latitude, Madagascar a le climat tropical, sauf sur les plateaux élevés de l'intérieur : durant le mois caniculaire, qui est janvier, le mercure oscille sur la côte, les nuits comprises, entre 24 et 33 degrés; pendant le mois froid, qui est juillet, la température

varie entre 10 et 27 degrés. Quant aux pluies, elles lui viennent de l'océan Indien. Pendant six mois (novembre-avril) la pluie frappe la côte orientale en tornades véhémentes. Le versant occidental, le dernier arrosé, reçoit beaucoup moins d'humidité, en quantité suffisante toutefois. Aussi, comme la longue pente regarde de ce côté, c'est là que coulent les principales rivières de Madagascar, le *Betsiboka*, le *Betsiriry* et le *Mangoky*.

Cette chaleur et cette humidité sont mortelles pour les Européens, qu'elles énervent, qu'elles exsanguent : on a surnommé la côte de Madagascar « le cimetière des Européens ». Pour les plantes elles sont une abondante source de vie. Les forêts couvrent les montagnes sur tout le versant tourné à l'est, palmiers, cocotiers, tamariniers, baobabs, palétuviers qui entrelacent leurs branches dans les marais côtiers, et aussi des essences qu'on ne trouve point ailleurs ; tels le *ravénala* ou arbre du voyageur, qui conserve la pluie en gouttes dans ses pétioles, et le *raphia*, qui porte des fruits de trois cents livres de pesanteur. Les cultures les plus diverses y réussissent, en raison de la différence d'altitude, depuis le riz, le coton, le café, les épices, les arachides, la canne à sucre, jusqu'aux plantes de nos pays méditerranéens et tempérés, orangers, citronniers, vignes, céréales diverses. Et ce ne sont pas là les seules ressources de l'île. De riches gisements de houille s'y étendent près de la baie de Passandava ; le cuivre et le plomb argentifère ont été reconnus au sud-ouest de Tananarive.

Madagascar est faiblement peuplée : on évalue sa population à 5 millions d'habitants. Les uns, ceux de l'ouest, les *Sakalaves* ou *Malgaches*, sont des nègres aborigènes, ressemblant aux Cafres, doux, hospitaliers, mais arriérés. Les autres, ceux de l'est, sont les *Hovas* (1 million), peuple de race malaise, porté à Madagascar par le courant équatorial, il y a six ou huit siècles ; race intelligente et disciplinée, mais d'une astuce et d'une cruauté incomparables. Les seules villes dignes de ce nom sont *Tananarive* (175 000 hab.), bâtie sur un haut plateau de l'intérieur, *Fianarantsoa* (16 000 hab.) et *Tamatave* (20 000 hab.).

Madagascar est aujourd'hui sous le protectorat français. La France s'y était établie dès 1642. Puis les Anglais avaient cherché à lui en disputer la possession. Le traité du 17 décembre 1885 nous l'a définitivement adjugée. Le pays ne se ressent pas encore de notre occupation : tout manque pour l'exploitation des richesses de Madagascar, les bras, les capitaux, les moyens de transport, même les routes, qui ne sont que d'étroits sentiers où deux hommes ont peine à marcher de front.

L'archipel des **Comores** (*Mayotte*, *Anjouan*, *Mohéli* et *Grande Comore*) nous appartient également, au nord-est de Madagascar. Montagneuses et volcaniques, ayant un climat tropical, elles comptent 50 000 habitants. On y cultive la canne à sucre, et, en plus petite quantité, le cacao, la vanille et le coton. Les îles *Glorieuses*, au nord-est, sont aussi françaises.

Petits archipels de l'océan Indien. — Les autres îles de l'océan Indien sont les *Mascareignes*, les *Amirantes*, les *Seychelles* et *Socotora*.

1° Les **Mascareignes**, découvertes par don Pedro Mascarenhas, sont au nombre de trois : l'île de la *Réunion* (ou Bourbon), l'île *Maurice* (ou de France) et l'île *Diego-Rodriguez*, plus à l'est et moins importante. Ce sont des îles montagneuses, surtout la Réunion, où s'élève à 3 069 mètres le *Piton des Neiges*. Le climat, chaud et humide, n'est pas trop malsain, à cause des forêts qui purifient l'air et pompent l'excès d'humidité. Les cultures tropicales y prospèrent, principalement la canne à sucre, le maïs, le café et la vanille.

Diego-Rodriguez et l'île Maurice appartiennent à l'*Angleterre*. La première est peu importante. La seconde, au contraire, est fort riche; outre ses cultures, elle a l'avantage de posséder un bon port, qui fut une escale très fréquentée des navires avant le percement de l'isthme de Suez. On compte à Maurice 380 000 habitants. Sa capitale est *Port-Louis*.

La *France*, qui posséda autrefois l'archipel entier, n'a plus que l'île de la Réunion, depuis 1814. La Réunion, plus montueuse et moins saine, par suite de déboisements maladroits,

est moins florissante que Maurice. Elle a cependant 170 000 habitants. La capitale est *Saint-Denis* (30 000 hab.); les autres villes principales sont, sur la côte, *Saint-Pierre* (25 000 hab.) et *Saint-Paul* (25 600 hab.).

2° Les **Amirantes** et les **Seychelles** forment, à 600 kilomètres de Madagascar, deux groupes d'îlots granitiques au milieu de formations coralligènes. Très petites (350 kil. carrés) et très montagneuses, elles ont un climat tropical très humide et très chaud. On y trouve sur la côte une bordure de cocotiers, semblable à celle des Tchagos et des Maldives. Les Amirantes, moins grandes et plus pauvres, n'ont que 150 habitants. Les Seychelles en nourrissent 15 000; l'île *Mahé*, la principale de ce dernier groupe, possède la rade très sûre de *Port-Victoria*.

Les Amirantes et les Seychelles sont une possession anglaise dépendant administrativement de Maurice.

3° **Socotora**, malgré les 250 kilomètres qui la séparent du cap Guardafui, se rattache au continent africain par un seuil peu profond, semé d'îles et de récifs. C'est une grande île granitique, dominée par un sommet, haut de 1420 mètres, le *Hadjar*; mais le climat, qui est celui de l'Arabie, est trop chaud et trop sec. Aussi l'île, presque déserte, n'a-t-elle d'importance que comme poste stratégique. C'est parce qu'elle commande la sortie du golfe d'Aden que les Anglais l'ont occupée en 1884.

RÉSUMÉ

I. A part les îles du golfe de Guinée et Socotora, les îles qu'on rattache à l'Afrique en sont en réalité indépendantes.

II. **Archipels du Nord-Ouest.** — 1° Les Açores, au Portugal, îles volcaniques, riches, peuplées; v. pr. Ponta Delgada; 2° Madère, au Portugal, volcanique et très riche, 134 000 habitants; cap. Funchal (20 000 hab.); 3° les Canaries, à l'Espagne, montagneuses (pic de Ténérife), mais trop sèches, par suite arides, 291 600 habitants; v. pr. Santa Cruz de Ténérife et Las Palmas; 4° les îles du Cap-Vert, très sèches, pauvres et peu peuplées, 111 000 habitants; v. pr. la Praya, Saint-Vincent. Elles appartiennent au Portugal.

III. **Iles du golfe de Guinée**. — Iles volcaniques, au climat et aux produits tropicaux : Fernando-Po et Annobom, à l'Espagne ; l'île du Prince et San Thome au Portugal.

IV. **Iles de l'Atlantique austral**. — Trois îles perdues dans l'océan : l'Ascension (300 hab.), très pauvre ; Sainte-Hélène, plus riche (5300 hab.) ; Tristão da Cunha. Toutes trois sont possession anglaise.

V. **Madagascar**. — Placée sous notre protectorat avec quelques annexes, comme les Comores. Ile montagneuse, bordée par une ceinture de plaines basses. Le climat est tropical, mais tempéré par l'altitude. Les productions sont très variées, riz, canne à sucre, vignes, céréales. Il faut y ajouter de riches gisements miniers. 5 millions d'habitants (Hovas, Sakalaves, etc.). V. pr. Tananarive (175 000 hab.), Fianarantsoa, Tamatave.

VI. **Petits archipels de l'océan Indien**. — Mascareignes, Seychelles, Amirantes, Socotora ; toutes anglaises, sauf la Réunion, l'une des Mascareignes, qui est française. La Réunion a 170 000 habitants. L'autre grande Mascareigne, Maurice, est encore plus peuplée et plus riche : 380 000 habitants.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I — L'ASIE

LIVRE II — L'OCÉANIE

LIVRE III — L'AFRIQUE

24346. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, Paris.

